



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

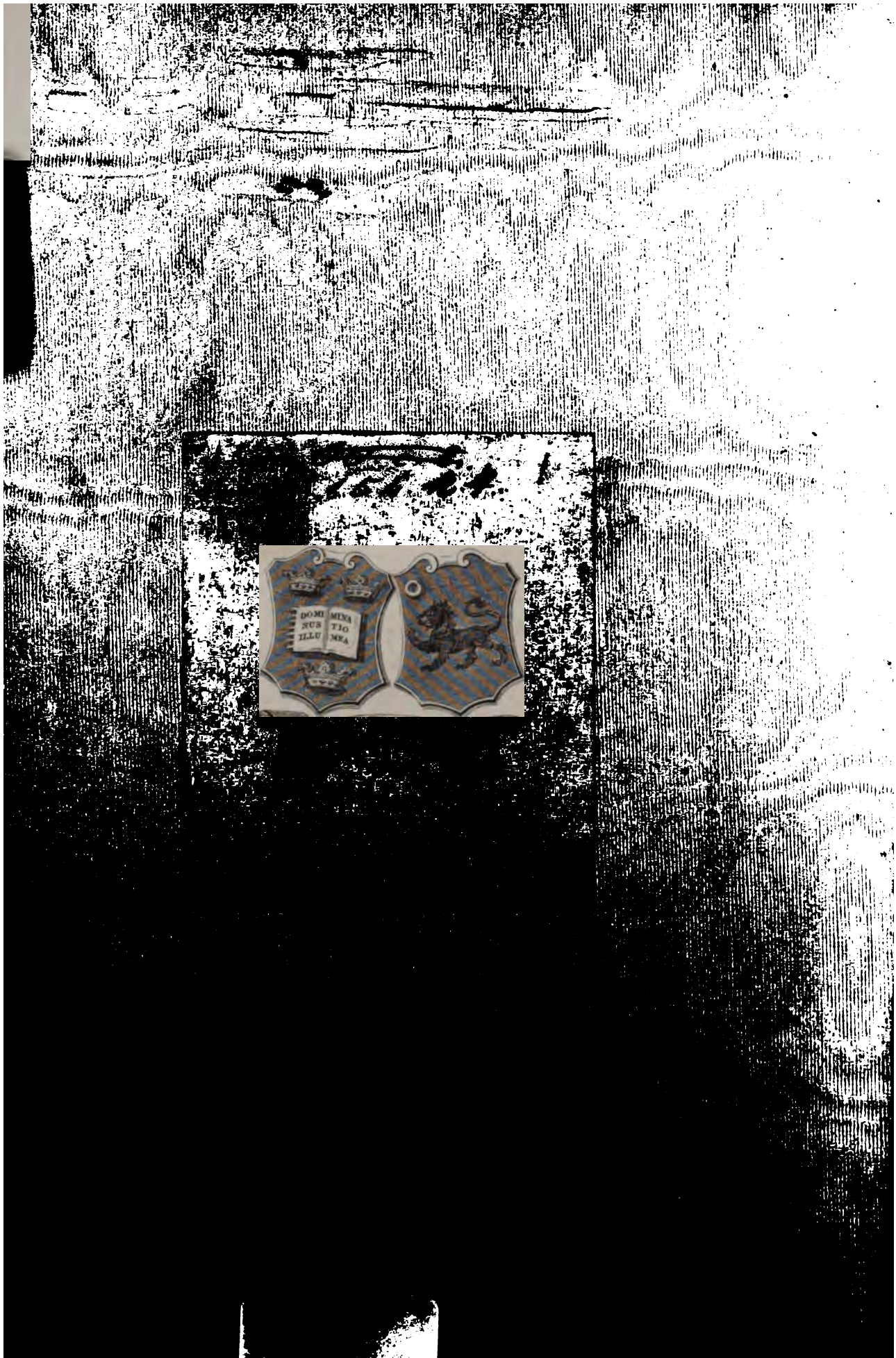
Nous vous demandons également de:

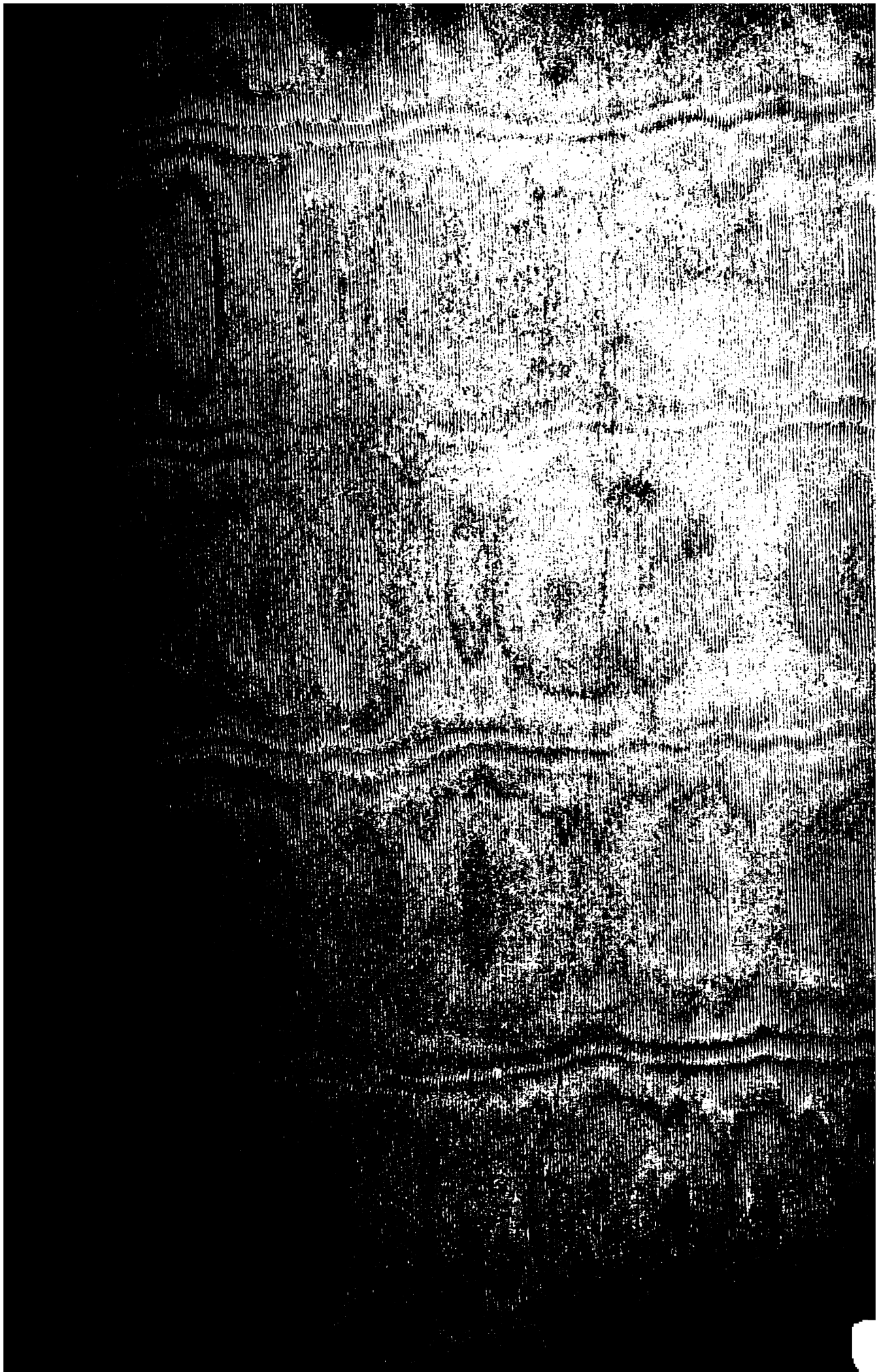
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









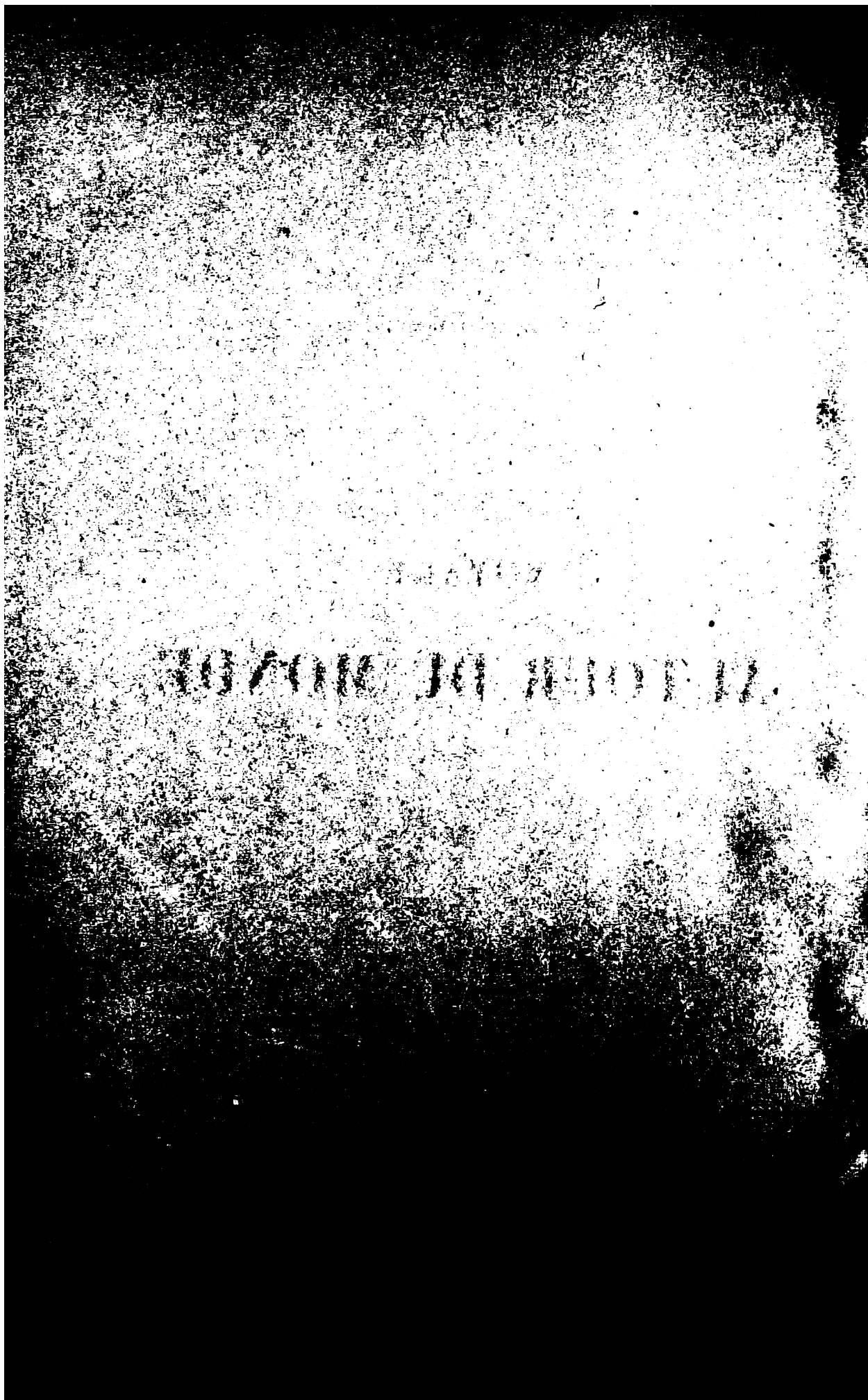
VOYAGE

DU MONDE

MADE IN U.S.A.

VOYAGE

ENTOUR DU MONDE





VOYAGE

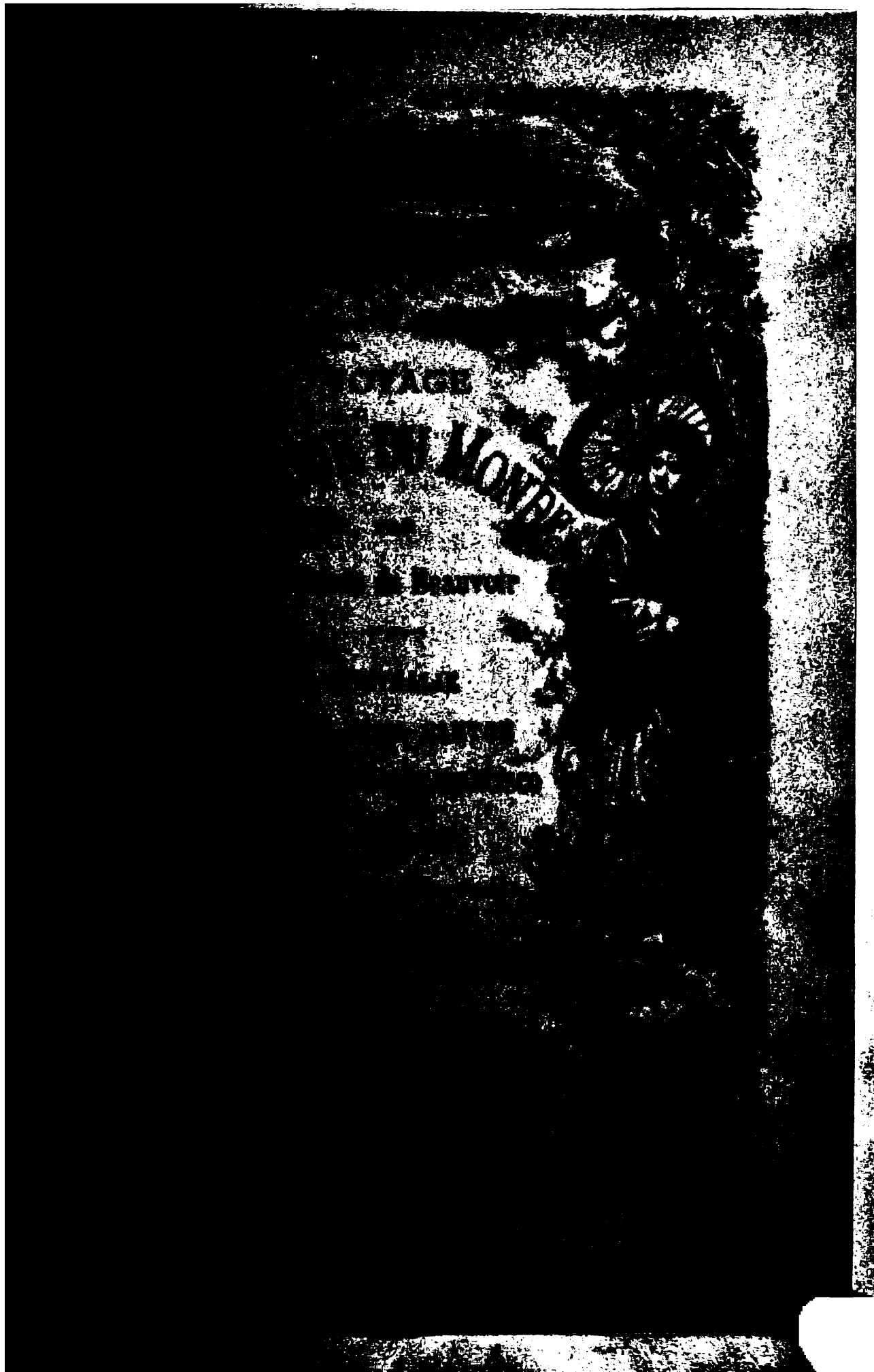
AUTOUR DU MONDE

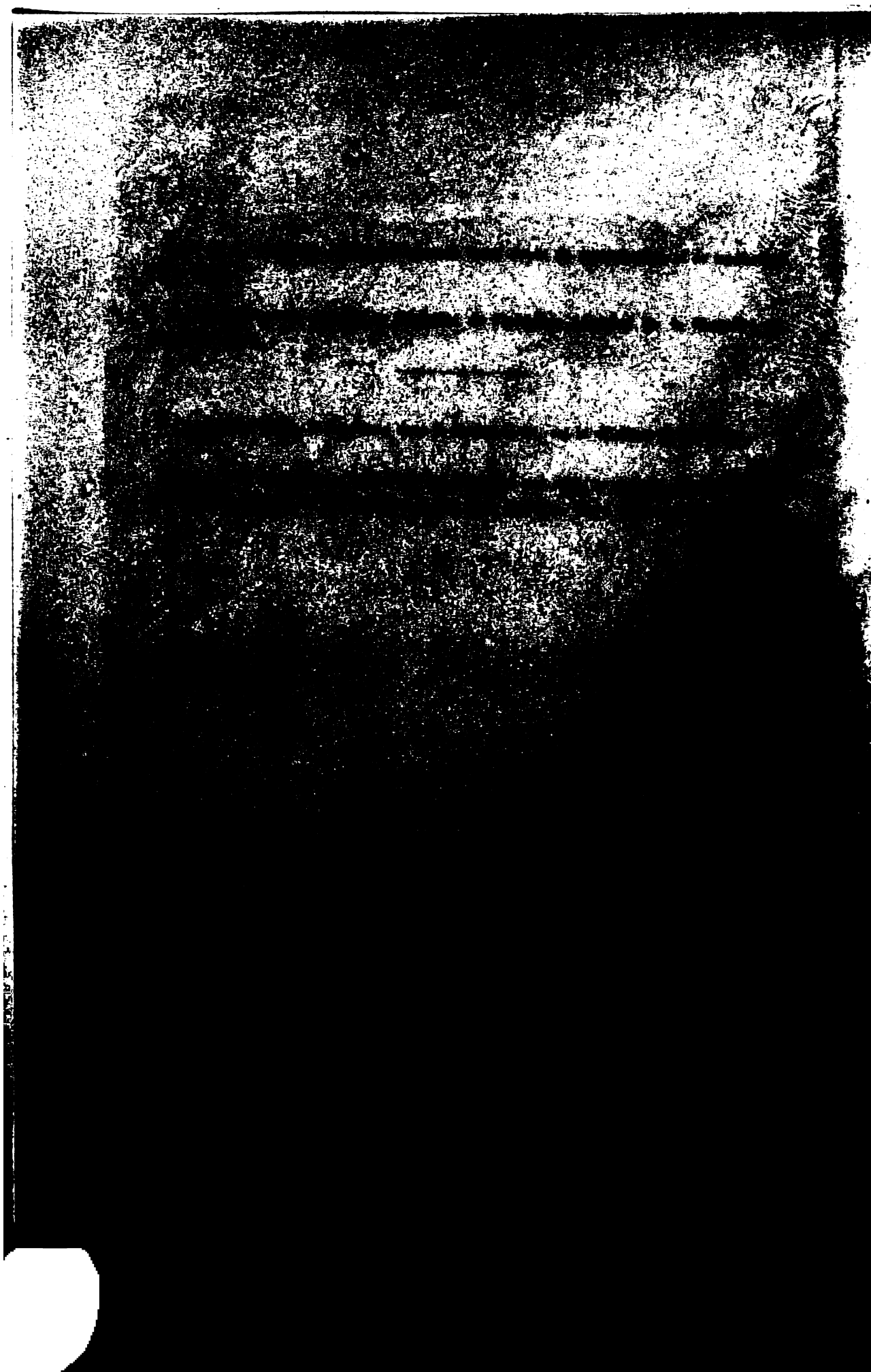
L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction à l'étranger.

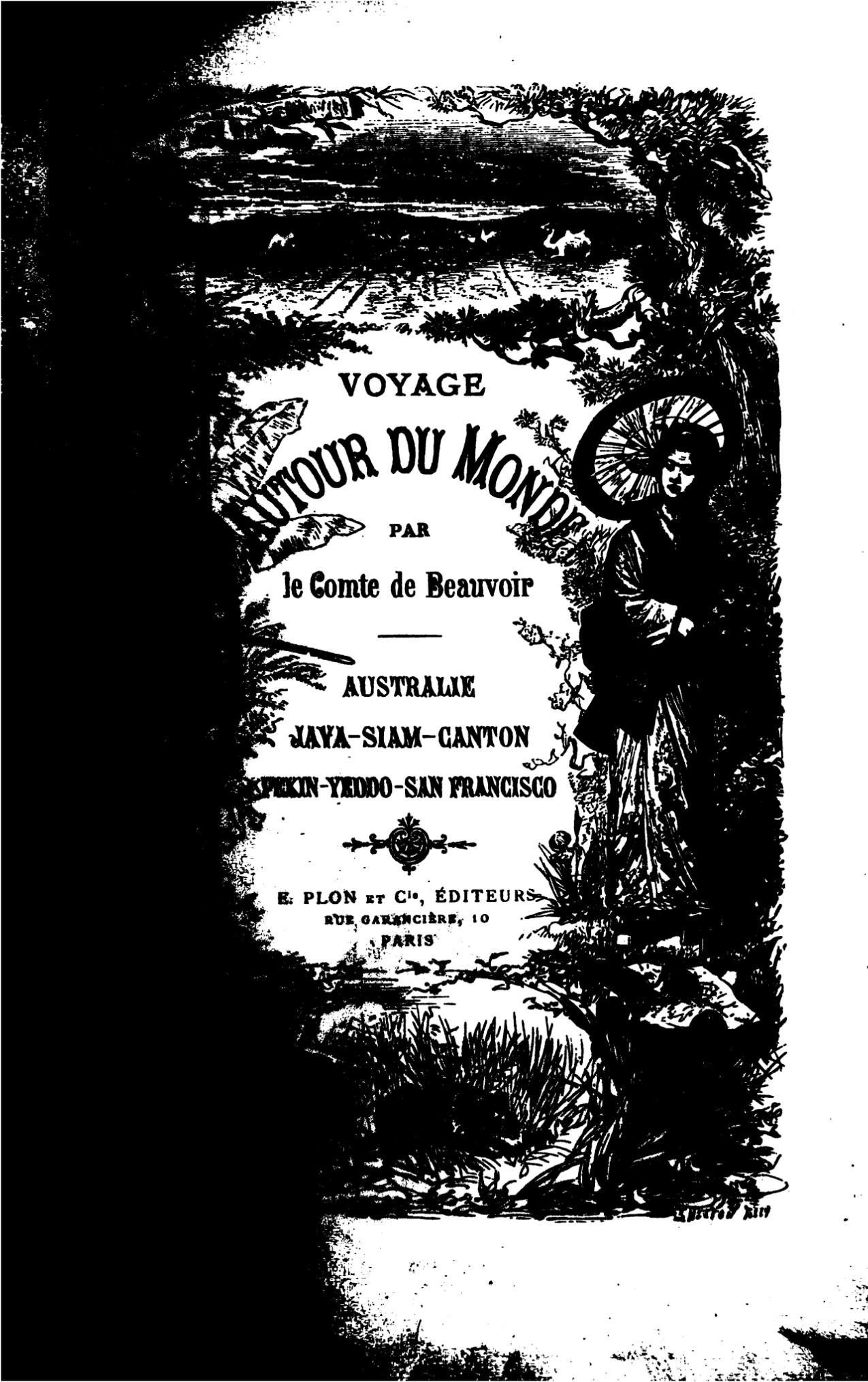
Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en décembre 1872.

La présente édition, la deuxième dans le format in-8°, est la *dixième* de l'ouvrage;

Les gravures dont elle est ornée ont été dessinées par MM. L. BRETON, ADRIEN MARIE, GAUTHIER SAINT-ELME, et gravées sur bois par MM. SWEETON, TILLY, ROBERT et DESCHAMPS.







VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

PAR

le Comte de Beauvoir

AUSTRALIE

JAVA-SIAM-CANTON

PEKIN-YEDDO-SAN FRANCISCO

E. PLON ET C^{ie}, ÉDITEURS
RUE GARRENCIÈRE, 10
PARIS



VOYAGE AUTOUR DU MONDE

AUSTRALIE

JAVA, SIAM, CANTON

PÉKIN, YEDDO, SAN FRANCISCO

PAR

LE COMTE DE BEAUVOIR

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

H. P. LANGLOIS ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

—
MDCCCLXXV

Tous droits réservés

~~60. C. 8~~
154 A. 1

OFFICE OF THE ATTORNEY GENERAL

STATE OF NEW YORK

IN SENATE

JANUARY 1, 1901

REPORT

AUSTRALIE



AVANT-PROPOS.

La Fontaine.

Je ne puis espérer la bienveillance du lecteur pour le journal de mon voyage, si, au lieu de mensonge, c'est en lui disant que j'avais vingt ans, depuis mon départ de France, quand je faisais voile pour l'Australie, et qu'après avoir parcouru plus de mille neuf cents lieues, visité tant de contrées inconnues, vu de magnifiques panoramas, je viens affronter à vingt-deux ans la vieillesse publique.

Je n'aurais pu, pour mes parents que j'avais pensé écrire mon journal ; mais, au lieu de l'écrire à ceux que je quittais. J'y ai consigné tout ce que j'ai vu pendant mon long voyage ; je devrais plutôt dire que j'ai écrit pendant le temps que me laissent, pour écrire, les accidents du voyage. Chaque jour, et même chaque nuit, est remplie. Chaque soir, après les fatigues du jour, je prends mes notes sur le papier, et chaque matin, quand je me réveille, je me mets à compléter sur ma feuille le trop court récit de mes mou-

... devant moi cet espace infini où je ne devais pas
... en arrière vers ces parages où je les
... c'était une heure d'encouragement et de
... que celle où je traçais pour
... ma vie jeune, active, folle et enthousiaste.

... à la table, tantôt sur la table
... tantôt sur mes genoux à la fin

d'une journée de chasse, ou dans quelque hutte de Cannibale, inspireront à ceux qui les liront une pâle impression des joies sincères, des émotions vives et des souvenirs délicieux de mon voyage ?

Ces souvenirs de chaque heure, tels qu'ils se présentaient à moi, sous la Ligne ou près du Pôle Sud, je les ai laissés dans leur ensemble, quelquefois confus et sans transitions, ce qui est le propre du journal ; et j'ai retranché seulement tout ce qui m'étant personnel, ne pouvait intéresser que ma famille. — Je viens simplement, et avec la timidité, mais aussi avec toute l'ardeur de la jeunesse, raconter ce qui m'a frappé dans la succession des grandes images, des faits curieux, des aventures, des dangers peut-être, de longues navigations et de pays lointains.

Qu'on me pardonne donc ce que peut avoir de monotone le récit, même abrégé, d'une première traversée de trois mois ; qu'on me pardonne les ardeurs trop folles dans les chasses émouvantes des plaines sans fin de l'Australie ou de la jungle brûlante de Java ; qu'on me pardonne mes jugements sur les constitutions politiques des colonies australiennes, ou bien les éclats de la gaieté que m'ont causée les harems des sultans javanais, les amazones du roi de Siam, ou un déjeuner à Pékin avec le régent de la Chine !

Si j'ai pu, dans un voyage rapide, embrasser tant de choses diverses, je n'ai en cela aucun mérite, je le dois à des circonstances exceptionnelles ; car, dans ces lointaines et dangereuses pérégrinations, je ne volais pas de mes propres ailes. J'avais l'honneur d'accompagner un jeune Prince qui, depuis ma plus tendre enfance, voulait bien m'appeler son ami ; qui, lui, avait déjà bien couru les mers comme Élève, puis comme Enseigne dans la marine des États-Unis d'Amérique, où il avait conquis ses grades par de rapides et brillantes études, et qui, après six ans de service à la mer, venait de terminer son tour du globe pour son instruction et son plaisir.

Dans l'espace de trois ans, trois jeunes gens, d'âges et de tempéraments différents, ont fait le tour du monde, et ont pu comparer les mœurs et les coutumes des différents peuples qu'ils ont rencontrés, et leur activité, et la rapidité de leur voyage.

le Prince de Condé, allait aux Indes et en Australie... où la fortune l'arrêta à l'entrée d'une carrière qui promettait d'être si belle ; le Prince de Joinville, fils du Prince de Joinville, entreprenait le tour du monde ; et moi, le dernier que j'avais le bonheur de suivre : il fut partout reçu et accueilli par les hommes de cœur qui lui faisaient, avec une prévenance et une générosité montées, les honneurs de leur patrie adoptive. Si j'ai pu glaner quelque chose dans une moisson que j'aurais dû rapporter si abondante, j'ai dû, pour le plaisir ici, avant tout, l'expression la plus vive de ma reconnaissance à ceux qui nous ont accueillis avec la plus cordiale hospitalité.

Cet avant-propos est hommage à nos amis d'outre-mer, en mémoire d'un de nos plus chers... Car les beaux souvenirs de notre voyage tant révélaient les plus cruelles douleurs, et un voile de deuil devait couvrir le brillant passé qui avait réalisé toutes nos espérances et devant m'être réservé le triste devoir de rapporter en France.

M. Duval, Lieutenant de vaisseau, cet homme d'un cœur si noble, et d'une science si solide, qui n'avait point quitté le service, — que nous aimions comme un second père, — et qui avait partagé toutes nos émotions comme tous nos périls dans un voyage si long, succombait, vingt jours avant de toucher l'Europe, aux fièvres des marécages tropicaux.

M. Duval nous connaît tous trois, qu'il voit presque un tour du monde à faire, je lui demande son indulgence pour ce *Journal de Voyage*.

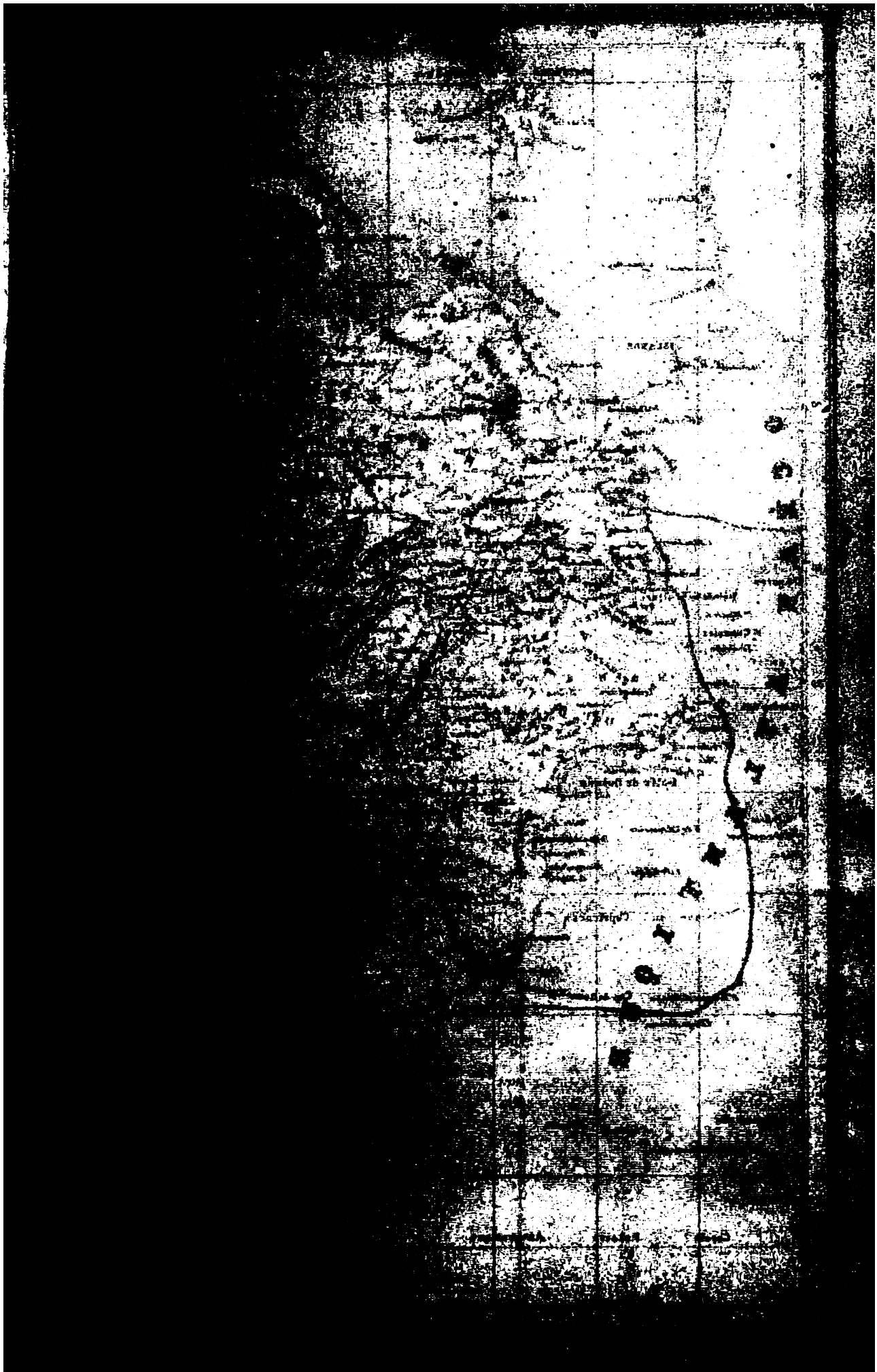


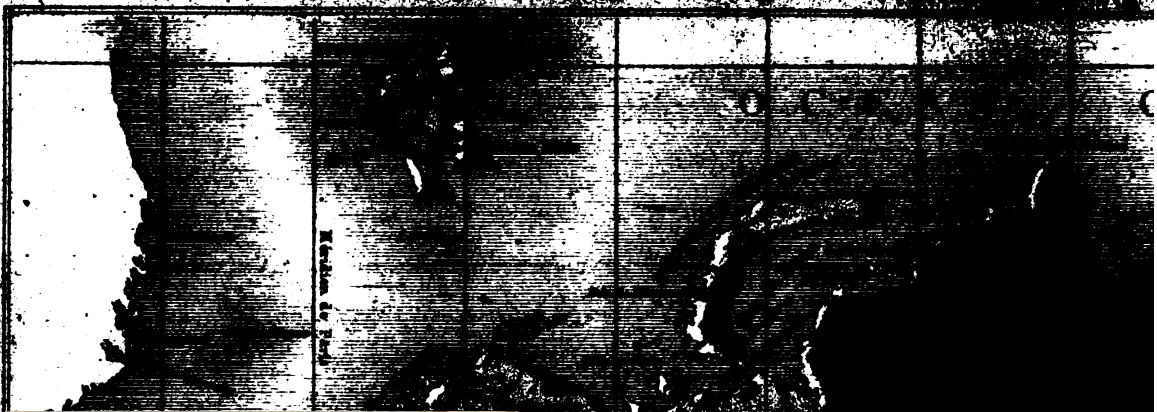
... et de la même manière, les autres, les uns après les autres, se
levèrent et se dirigèrent vers la porte. Ils étaient tous pâles, tous
tristes, tous inquiets. Ils se regardaient, se serraient les uns
contre les autres, et se disaient à l'oreille : « C'est terrible, c'est
terrible ! » Ils se souvenaient de ce qui s'était passé, de ce qu'ils
allaient faire, et ils se sentaient seuls, isolés, abandonnés.
Ils se regardaient, se serraient les uns contre les autres, et se
disaient à l'oreille : « C'est terrible, c'est terrible ! » Ils se
souvenaient de ce qui s'était passé, de ce qu'ils allaient faire, et
ils se sentaient seuls, isolés, abandonnés. Ils se regardaient, se
serraient les uns contre les autres, et se disaient à l'oreille : « C'est
terrible, c'est terrible ! » Ils se souvenaient de ce qui s'était passé,
de ce qu'ils allaient faire, et ils se sentaient seuls, isolés, abandonnés.

Maintenant que le jour nous ramène tous trois, qu'il voit presque
l'air pour nous et le jour du monde à faire. Je lui demande son indol-

gence pour un simple journal de voyage.
Je lui demande son indol-

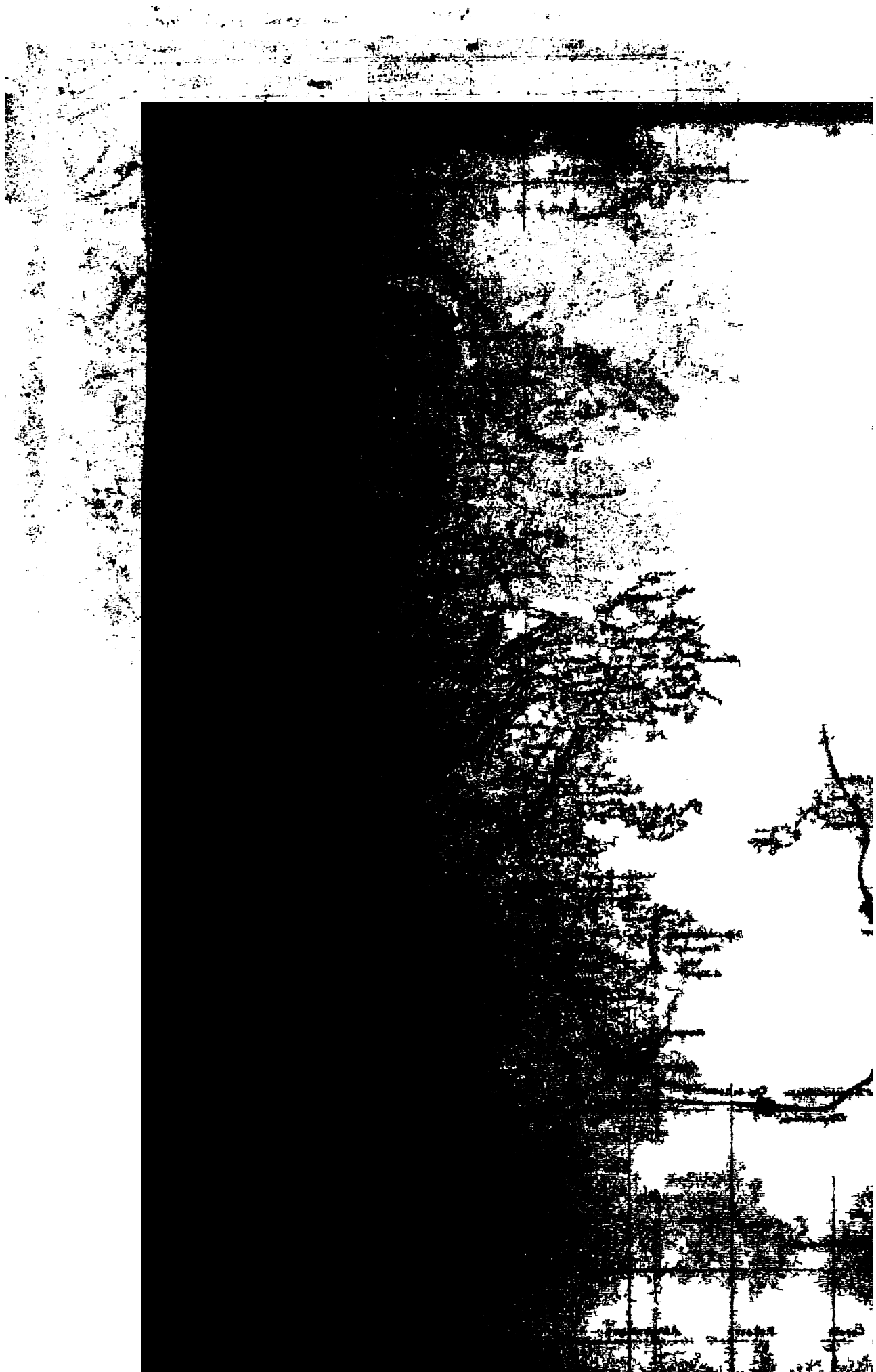






NETIQUE







Le clipper l'Omar-Pacha.

AUSTRALIE

...en toutes les années des trois
...du départ. Une
...avait été
...tableau de notre vie
...des cœurs étendent une ombre lugu-
...de Gravesend et dévorant du regard
...dans l'Océan Austral; leurs larmes
...qui, pendant six mille lieues, portera
...et qui n'aura pourtant à affronter
...peils appréhendés par des cœurs de

mères. C'est là une de ces scènes émouvantes que ceux qui les ont le plus ressenties ne peuvent ni ne veulent décrire, mais qui laissent dans l'âme une impression ineffaçable !

Tous les nôtres montèrent à bord afin de voir dans ses moindres détails ce qui allait devenir pendant trois mois notre demeure et, pour ainsi dire, notre monde. Comme le cœur s'attache aux choses matérielles, quand elles sont reliées par une union si frappante aux destinées de ceux qu'on aime ! Comme on veut voir ce pont qui sera le jardin de notre île flottante, ces cabines que quelques-uns appellent nos prisons, ce carré où nous développerons nos cartes, et cette haute mâture que les vents ne briseront pas ! Qui ne comprendra qu'après les premiers feux et, je l'avoue, le véritable enthousiasme que nous avait inspirés à tous la décision d'un voyage autour du monde, après l'impatience de voir les premières étapes d'une campagne dont le plan ne faisait qu'exciter, à chaque phase nouvelle, nos jeunes imaginations, qui ne comprendra qu'à cette heure solennelle où il fallut s'arracher pour longtemps... peut-être pour la dernière fois, à nos parents bien-aimés, les forces nous aient manqué et que notre cœur se soit fondu en sanglots !

Mais le temps est inexorable, et, à une heure de l'après-midi, le 9 avril 1866, notre navire à voiles, l'*Omar-Pacha*, lève l'ancre, et deux remorqueurs l'entraînent rapidement entre les berges de la Tamise, qu'un ciel pluvieux et sombre couvre de son voile de deuil.



100-443887-100

Il mondo del tro

Le soleil argenté brille de tout son éclat; peu à peu, il se met à déchirer une à une les voiles d'épaisse fumée et vont se concentrer sur la tour d'ivoire et le blanc-éclatant du resplendissant. Dans la nuit, enveloppés de

Là nous entrons dans la zone charmante des vents alizés. Plus de tempêtes, plus de brises contraires, plus d'inquiétudes, plus de ces moments terribles et émouvants de la navigation à voiles où une manœuvre mal faite met tout en danger. Le navire prend un air de fête : on dresse la tente sur le pont ; toutes les voiles sont dehors ; la température, qui s'élevait à 28° centigrades, nous fait convertir le pont en un vrai salon ; on met dehors tous nos livres et nos instruments de musique ; on se livre à des

[illegible]

...de tout leur petit corps et l'espièglerie de leur vol; les petits
...mal calculé, viennent en foule s'abattre sur le
...dans la poêle à frire, et au lieu de rôtir leurs ailes
...ils vont passer au beurre sur un bon feu.
...de la ligne; nous nous attendons à tomber dans les
...général les zones des deux alizés. Ces calmes, que
...la seule ombre au tableau que présente la naviga-
...la brise la plus douce venant modérer à chaque



...au point de l'horizon.
...avons eu un instant au zénith, nous
...mer tranquille. Tout est gai, car on
...c'est un compa-
...à cette zone fatale des
...avec l'alizé opposé, l'un venant
...peut-être
...comme une bouée pen-
...le long du bord chaque soir une
...place chaque matin; nous n'avons
...nous attendons : un grand

Quelle belle chose cependant d'être arrivé à si bien connaître les courants de l'atmosphère et des eaux, qu'on est assuré, sur ces mers immenses, d'arriver plus vite à un point donné en suivant les deux côtés d'un angle droit qu'en suivant l'hypoténuse, et de faire en trois mois, par d'étranges détours, la route d'Australie, qu'on ne ferait pas en cinq par le tracé le plus court sur la carte !

C'est un jour de classique gaieté que celui du passage de la Ligne. Si on ne la fait plus voir au novice en passant un cheveu au gros bout d'une longue lunette, « le baptême de la mer » est toujours une occasion de rire. L'entrain, du reste, le travail et la jeunesse, qui ne chôment pas à bord, sont les trois autres compagnons des trois voyageurs. Pour moi qui m'occupais en ignorant d'abord aux manœuvres de notre navigation à voile, j'en ai profité de la fortune qui m'était donnée de courir les mers avec deux autres sucs instruits que mes deux compagnons; et l'étude de la théorie du « carré », de la pratique sur le pont, m'a donné une véritable passion pour la voile. Le geste constant, le coup d'œil dans la manœuvre, les coups de vent, les rafales par le vent, sont autant de charmes de la voile. Les coups de vent, les rafales, sont autant de charmes de la voile. Les coups de vent, les rafales, sont autant de charmes de la voile.

[illegible]

Plus de mille mètres séparent les sommets de deux vagues qui se suivent. Nous gagnons la vague de vitesse ; nous échappons à celle dont la crête dominante domine d'abord le couronnement, et nous montons lentement par celle qui nous précède ; et dont tout à l'heure nous ne voyions la crête qu'en faisant passer nos regards par dessus les hauteurs qui nous précèdent. Notre tête enfouie dans un ren, nous nous penchons en avant, comme un homme qui marche sur une glace qui vacille et se rompt sous ses pas.

les lames armées de lames. Dans ce mouvement perpétuel en un sens et dans l'autre, constants de la mer et des airs, où naissent-elles, où meurent-elles, où se creusent en raison directe de la distance parcourue, les lames, dans ce tour du monde antarctique, ne s'éloignent les unes des autres que pour laisser entre eux un plus grand abîme?

Le vent donne plus de travers : à trois ou quatre cents mètres de nous, le vent se sent inverse au trois-mâts anglais : ceux qui le montent sont les premiers de notre propre équipage, les premiers êtres humains que nous voyons depuis ceux des rivages de la Tamise : nous nous saluons par signes, nous distinguons les figures, mais chaque grande lame qui arrive par derrière nous vient se placer entre lui et nous, le dérobe entièrement à notre vue. Ses vergues, ses voiles et toute sa haute mâture! Par moments, quand la mer nous relève, nous apercevons, tantôt le haut du flanc de flottaison tout son ventre en plaques de cuivre, tantôt le pont découvert jusqu'à la quille, tantôt son pont tout oblique se dressant comme le flanc d'une colline. C'est alors seulement que nous prenons compte de notre propre situation : le soir, le soleil apparaît, nous voyons son coucher; sa vue nous est tour à tour donnée et dérobée par l'alternatif des vagues roulantes. Une extrémité de la mer nous montre parfois la crête des flots : deux fois en six heures, le vent se lève par le vent et vole en éclats; les lambeaux de toile, les vergues, battent avec fracas les vergues et les « galhautes », battent si violemment, que les hommes suspendus dans les vergues sont enveloppés par eux, sans pouvoir les maîtriser. Avec les vergues, les « drisses », et les voiles nous devançant, emportant avec elles une mer gigantesque.

La mer, afin que celle-ci défonçant nos sabords de fer, nous enlève le carré, ou, balayant le pont d'un seul coup de vent, nous enlève la claire-voie et les écoutilles; établir assez de stabilité, sans rompre nos mâts, telles sont les conditions de notre existence en bouleversement extraordinaire des éléments. C'est un danger, un danger nouveau : je suis avec moi-même, depuis huit journées et de sept nuits, ne cessant de me dire, que les odeurs des eaux de la cale, que les odeurs des eaux de la cale, balayées comme une pendule, nous condamnent pendant tous les jours, en effet, à être doublés extérieurement, afin qu'elle ne soit pas défoncée lors-

C'est dans une de ces tempêtes que retentit tout à coup ce cri affreux : « A man over board ! » — Dans un violent choc de roulis, un homme tombe de l'extrémité de la grande vergue : il se heurte contre le hastingage dans sa chute, et il disparaît dans les vagues. Nous sautons sur le canot suspendu à tribord, nous coupons les cordes qui empêchent de l'amener ; c'est le seul disponible, hélas ! mais lancés à toute vitesse comme nous le sommes sur une pareille mer, nous ne voyons même plus le malheureux ; il n'a pu se cramponner à la bouée de sauvetage jetée de l'arrière ; il a eu sans doute les reins brisés dans sa chute, et il a évidemment coulé à pic. L'angoisse est poignante ; la mer est si forte que toute embarcation sombrera à coup sûr, et le capitaine défend absolument que l'on mette le canot à la mer ; il ne veut pas laisser huit êtres vivants s'exposer à une mort aussi certaine pour rechercher seulement un cadavre. Par malheur, dans la nuit précédente, les lames avaient déferlé si fort sur le flanc du navire, qu'elles avaient brisé les « saisisines » du véritable canot de sauvetage qui seul aurait pu peut-être résister à l'état de la mer ; il avait fallu dès le matin empêcher les lames de balayer cet unique moyen de salut en cas d'incendie ou de naufrage, et le mettre à l'abri sur la partie centrale du pont.

Ce pauvre jeune homme était âgé de vingt et un ans ; il finissait son temps de pilotin. Je le vois encore chantant dans la matinée : quels courts instants l'ont vu passer de la vie à la mort ! Mais s'il a eu le temps de reprendre connaissance et de se soutenir sur la surface de l'eau, quelle douleur pour lui que de voir fuir le vaisseau où étaient ses compagnons, — de sentir ses bras faillir, et l'Océan rouler sur lui les flots qui allaient le submerger !

Peu de jours après cette catastrophe, nous avons enfin une accalmie, et les oiseaux de mer, poussés par la faim, approchent de plus près le navire pour glaner dans son sillage. En suspendant simplement une balle de plomb à un long fil de soie sous l'arrière, les daniars, ou pigeons du Cap, viennent s'entortiller les ailes dans ces lignes presque invisibles. — Les autres ne volent abondamment qu'à la nuit dans le gréement, mais les daniars sont tout le temps en émoi. Quand le premier solitaire des ailes se présente, nous apercevons son libérateur, et l'espérons pour nous. Mais il ne faut pas se laisser tromper par son aspect ; car il est si petit, et si léger, qu'il ne peut pas nous servir de lest. D'ailleurs, il est si timide, qu'il ne peut pas nous servir de guide. —

l'envergure : il se pose sur la vague en maintenant, comme les oiseaux antiques, ses antennes à demi repliées, saisit sa proie, et quand il sent l'hameçon, et il faut être plusieurs pour l'amener à bord du pont : j'en eus toute la peau des mains emportée. — Ce qui est curieux, c'est qu'une fois saisis, ces oiseaux courent affolés sur le pont, sans pouvoir jamais prendre leur élan pour s'envoler, et restent captifs sans que rien les retienne. Mais, avec quinze pieds d'envergure, ils font quand ils fouettent le vent d'un sifflement saccadé ! Je crois que si un de ces grands monstres volants s'abattait sur nos plaines, les paysans des laboureurs en fuite ; et pourtant ceux-ci pourraient se vanter que ce gigantesque oiseau est aussi bête que lâche : une mouette qui donne vite la chasse, ce qui nous amuse toujours.

Sur la corde qui croche d'immenses albatros, mes mains heureuses sont encore bonnes pour tenir le sextant, et c'est une grande satisfaction de faire « le point » chaque jour. Loin de l'atmosphère viciée du collège, où, sur des tableaux barbouillés, la cosmographie et l'astronomie m'avaient, je l'avoue, toujours un peu ennuyé, j'ai pu goûter toutes les beautés de la théorie et la mettre en pratique. C'est à l'heure où, dans la solitude des mers, je pus la première fois tenir le sextant en main : « En ce jour, à cette heure, je suis à telle latitude, telle longitude, » et je marque sur la carte. » Et c'est ainsi que l'on court les océans, en déterminant chaque jour la position précise du navire, et le ciel pour point de repère !

Il faut aussi un bon fonds d'entrain pour que nos journées ne paraissent pas trop longues. Il est vrai que, allant droit à l'Est, et faisant à peu près par jour au-devant de la marche apparente du soleil, on ne compte que des jours de vingt-trois heures et demie !



III

DÉBARQUEMENT A MELBOURNE.

Première vue de la terre. — Entrée dans la baie de Port-Philipp. — Nouvelle de la mort du Prince de Condé. — Débarquement. — Chemin de fer. — La ville. — Aborigènes devant l'Opéra. — Le Musée. — Les prisons.

En mer, 7 juillet 1866.

Enfin, après avoir vu quatre-vingt-huit fois le globe du soleil sortir des flots en avant de nous, et s'y replonger derrière nous, c'est hier que nous attendait la dernière émotion de notre traversée. « Si les chronomètres n'ont pas varié, si nous ne nous sommes pas trompés dans nos calculs, c'est ce soir, nous disions-nous, que nous verrons les feux de la terre australienne ! » Les vigies sont anxieuses sur les barres des cacatois ; un silence d'attente et de joie règne sur ce pont où tous les cœurs battent, où tous les yeux s'efforcent de percer l'horizon. Cette fois, que les heures paraissent longues ! A neuf heures et demie, nous refaisons encore le point estimé ; si la brise nous pousse toujours avec la même force, il ne nous faut plus qu'une demi-heure pour atteindre le rayon éclairé par le phare. O merveille de la navigation ! à l'heure dite, après trois mois passés entre le ciel et l'eau, un triple hourra poussé du haut des mâts annonce que les vigies voient la lueur du phare, voient la terre ! C'est le cap Otway. Vite nous montons dans les hunes pour distinguer ces feux tant désirés : vingt minutes après, leurs rayons sont visibles de la dunette. Une fois ce point relevé, nous mettons le cap sur la baie de Port-Philipp. Rien ne peut donner une idée de l'agitation qui se passe autour de nous : les échos du bord répètent nos joyeuses chansons, et personne cette fois ne dormira, tant l'animation et le tapage éclatent de tous côtés : la Providence nous rend à la terre, et ce grand jour sera le premier dans l'histoire de la navigation, car nous sommes les premiers à voir l'Australie.

Le voyage, si ardu et sauvage, se déroulait devant nous, et c'est une joie indécrite de découvrir une terre que pendant tant d'années on n'a jamais pensée atteindre, et que six mille lieues séparent de notre Europe. — En sondant les profondeurs des baies, en évitant les bancs de la côte, en relevant les promontoires saillants, il semblait que nous repassions en quelques heures sur les découvertes des grands navigateurs en ces parages, et que, comme, après avoir lu les longs récits d'une guerre, en visite les

...the subject of ...

... nous connaissons encore du domaine de l'histoire ne fait

...vivement à cette heure solennelle notre curiosité pour un

... tant de siècles, nos aïeux ont ignoré l'existence. Il

... mais dans un nouveau monde de pensées : ces mon-

qui se dessinent au loin avec les caractères d'une nature

... avec les phares, ces œuvres de la main de l'homme.

naissante, sur une terre arrachée à l'inertie ou à la bar-

Le monde, un ensemble encore enveloppé d'un voile mystérieux?

...arrivons ballottés par la mer avec toutes nos

... l'étendue la première impression de la sci-

... tard combattue par une plus mûre expé-

... sur les terres jeunes, voilà qui entraîne ! voilà ce qui

... la mer, où l'homme acquiert beaucoup plus par la

du dehors, remplit l'esprit de curiosité. Devant

... d'or, des troupeaux immenses, des villes, néces

... nous allons exercer toute notre activité de vingt ans.

Et pourtant le premier bonheur que j'ai connu est incommensurable qui est l'objet de toutes mes pensées.

... avant de lire vos lettres arrivées avant moi. Les

... mais que tout le monde a un peu perdu la tête.

... la machine nous flots rapidement devant une

... l'un de l'autre : mais nous flions si

« On a aperçu, que nous avons man-
 « d'ailleurs, et il y a encore à donner mille

... contre vous, luttant contre vous et

... mais nous ne sommes pas perdus : nous le voyons

Il y a trois mois dans la Manche.

...des collines de gneiss sous d'un vent

...pourraient-elles jamais être oubliées ! Pauvre prince, qui
...exilé ! que la mort arracha aux ardeurs dont son âme
...France que l'on porte avec soi partout et toujours, et dont
...France infatigable, faire partout aimer et admirer le nom, en
...elle jusque chez les nations des antipodes.

...si loin de sa famille et de ses amis, si, né au palais de
...il était venu expirer sur les rivages d'où la Pérouse envoya
...pour la dernière fois avant de mourir, et que Dumont-
...du roi Louis-Philippe, touchait en allant au pôle sud,



Le prince de Condé.

...qu'il y mourut sans que bien des cœurs, sur ces
...de douleur. Il s'était montré si grand et si
...attachant, que toute une cité, inquiète durant sa
...un deuil public ! La Cour suprême et les
...la session : le Gouverneur, les magistrats, tous les
...de terre et de mer, M. Louis Sentis, consul de
...et nos officiers d'un navire de guerre sur
...boutiques furent fermées ; tous les navires du
...leurs pavillons et ceux des édifices publics
...ce jour, Sydney tout en entier qu'il avait
...en mémoire.

...tristesse nous étouffait en rêvant à lui, en
...sur de marbre, tandis que la nuit nous

La lueur des lumières de Melbourne, semblable à la lueur de nos capitales, se détache le soir dans le lointain : les éclats du bruit et du tumulte d'une grande ville ne nous arrivent que par intervalles ; le sifflement du chemin de fer, le rauque timbre des bateaux à vapeur qui entrent et qui sortent, viennent seuls nous arracher à nos tristes rêveries.

8 juillet.

Toute une nuit, toute une matinée, toute une après-midi de calme plat nous retiennent immobiles dans ce grand lac, en vue de la ville que nous désirons tant parcourir. C'est vraiment le supplice de Tantale ! notre esprit n'est plus à bord, et puis ce n'est plus un navire que notre maison flottante, immobile et sans roulis. Avec la nuit, un peu de brise vient enfin nous porter plus près de la lueur pour nous quitter encore. De nouveau les gros anneaux des chaînes de nos ancres sortent de la cale avec un bruit de tonnerre, et, pour une nuit encore, cette fois à cinq lieues du quai, l'ancre va dormir au fond de l'eau ; et nous, pour la dernière fois aussi sans doute, dans les tiroirs qui nous ont servi de couchette pendant trois mois.

Mais voici un vague bruit dans le lointain : ce sont les saccades de rames qui battent la mer ; régulier et en cadence, ce bruit augmente plus distinctement à chaque instant : ce sont des canots ! ils accostent ; sont-ce des Naturels armés de lances ? Non, c'est le boucher, puis le boulanger, puis le marchand de légumes, puis un monsieur de la police, tous en costume blanc et vêtus comme nous, qui, bravant la nuit, viennent s'assurer le cadavre de l'Omar-Pacha. Les conversations s'engagent ; tout nous entraîne ; si vous vous seriez tombés dans la salle des Pas-Perdus du Palais-National, ce jour de séance orageuse, que vous a suriez point placé !

« ... ce pays si peu connu de nous, et toute cette machine civile
« ... nous apparaîtra-t-elle dans son entier, puisque tous ses
« ... en mouvement ! »

8 juillet.

« ... pas qu'un pas à faire, et nous serons au port. Melbourne n'est
« ... même, mais à deux ou trois milles du rivage ; son port
« ... à la ville par un chemin de fer. Nous voici au milieu
« ... de grands navires aux hautes mâtures, et tout, autour
« ... comme la rade du Havre ou de Marseille. Nos hommes
« ... dans la mâture : ils grimpent et dégringolent comme des singes
« ... qu'ils larguent et sèchent les voiles aux rayons doucement
« ... soleil du matin. Arrivé au port, le navire prend un tout autre
« ... une vraie toilette, et en voyant une à une flotter comme
« ... que j'avais si souvent regardées se gonfler ou « fasseyer »
« ... mettre au repos ces cordages tout à l'heure tant agités
« ... hier encore sous les efforts des rafales, ces soins
« ... à l'éternelle histoire du pigeon voyageur
« ... ses ailes fatiguées dans ses vols lointains, secouant tout ce
« ... plus dangereux parages ont donné de sauvage à son
« ... les plumes éparées emportées par

« ... nous entourent ; tout chargés de fruits, de ver-
« ... ; mais bientôt les choses prennent une teinte
« ... à la voile d'un navire de guerre ! Un officier vient
« ... nous débarquerons. Quelques instants après un
« ... capitaine de frégate commandant la *Victoria*, qui
« ... le Prince : « Le Gouverneur, lui dit-il, l'envoie le
« ... la colonie, et désire savoir quand il entrera à
« ... avec tous les plus grands honneurs, pendant
« ... et un coup de canon. » Certes, ce fut un
« ... de se voir, dès le premier pas sur
« ... de la face et du nom de son père, mais
« ... tous ces préparatifs et tous ces honneurs,
« ... de l'exil et de son double deuil. La voile
« ... un remorqueur, qui vient s'atteler à
« ... à notre bord son capitaine, dont les
« ... de ces petits mousses à voix glapis-
« ... la femme ou dans le Pas-de-Calais ;

nous glissons lentement entre tous les navires mouillés, et à trois heures et demie nous sommes contre le quai. L'heure est arrivée, heure d'émotion et de joie, heure entrevue, rêvée et espérée pendant trois mois, où nous allons toucher la terre après un parcours de six mille trois cent quatre-vingts lieues !

Certes, en débarquant à Port-Philipp, dès le premier abord je fus saisi d'étonnement, voyant à quel point la civilisation y est avancée. Deux longues jetées en bois s'avancent à angle droit au milieu du port ; une quarantaine de navires de gros tonnage y sont rangés de chaque bord ; les rails du chemin de fer vont, sur quatre rangs, jusqu'à l'extrémité de chaque jetée : les trains ne cessent de se succéder ; plus de trente grues à vapeur sont en mouvement, les unes prenant à fond de cale les cargaisons, les autres remplissant les navires vides d'innombrables ballots de laine arrivant de l'intérieur. Cet ensemble de locomotives qui sifflent, de grues qui crient, de vapeurs qui chauffent, ne vous laisse pas croire que vous êtes dans des terres si proches du pôle sud. A cette heure nous faisons nos adieux à notre *Omar-Pacha*, et nous rendons grâce à Dieu qu'il nous ait apportés sains et saufs sur le continent austral. Mais, par un contraste curieux, nous laissons tant de souvenirs dans ce vaisseau, que le quitter, c'est quitter un ami ².

A quatre heures un quart, nous mettons pied à terre : c'est un moment qui étourdit un peu après trois mois passés sur des planches, et, à part toutes les idées que fait naître dans l'âme la joie de sentir enfin la terre sous ses pieds, je vous assure que les cailloux impressionnent beaucoup les nouveaux débarqués. — Nous passons à côté du *Moravian*, un frère de construction de l'*Omar-Pacha*, qui vient d'arriver de Londres en soixante-trois jours, avec ses mâts brisés, ses hastingsages emportés, et que trois pieds d'eau dans ses cabines ont inondé pendant plus de huit jours. Comme nous sommes heureux de n'avoir pas de pareils souvenirs !

De là à la station il n'y a qu'une centaine de mètres ; nous sommes tous au guichet : on nous délivre des billets, on nous donne le gouvernement de la colonie de Victoria pendant notre séjour. On nous remet, en outre, des lettres adressées à Melbourne, nous sommes à Melbourne, nous sommes en Australie !

l'hôtel, que l'on nous a recommandé comme le meilleur. Deux hommes fort étonnés d'un mélange de garçons perdus dans des costumes et cravates blanches, et de petits domestiques chinois qui montent les escaliers. Vite on nous apporte nos lettres, et nous les déballons avec une joie indicible ! Quels doux sentiments en les ouvrant ! avec quelle avidité nous nous serrons tous trois près de la lumière pour les lire, et avec quelle ardeur nous communiquons aux autres les bonnes nouvelles !... Elles ont toutes une date, et les premières que nous enverrons nous-mêmes n'arriveront que cinq mois et demi après notre départ !

On nous regarde sans relâche autour de nous, ce que l'on nous rend compte que l'on ne nous attendit qu'au bruit du canon et de la détonation. Bientôt, pendant le dîner (et quel beau dîner avec des plats succulents), on nous apporte une grande enveloppe sur un grand plat : c'est le « Club » qui nous a spontanément nommés membres et à nous envoie une autre enveloppe encore plus grande la suit : c'est l'administration municipale de la ville qui nous envoie des « passes-libres » pour toutes les personnes de la famille ; puis des monnaies de la ville, c'est la nomination à l'Union-Club ; puis des monnaies de la ville de tous les notables et fonctionnaires de la ville, une vraie pluie de monnaies qui nous annoncent dans l'édition du soir ; séré-... que sais-je ? Sur ce, nous nous échappons, aussi vite que possible, depuis quatre-vingt-onze jours, servie sur des assiettes en bois, avec morues pétrifiées ni haricots renaissant toujours, et des légumes de l'hôtel, un vrai « Meurice », et touchés de partout. Ce fut vraiment une partie de plaisir. Le soir-là les grandes rues de Melbourne, Collins, et les autres, sont de belles artères parallèles, bien larges, garnies de lampes à gaz : ce sont les rues Vivienne et... l'autre les boutiques les mieux fournies, et les plus nombreuses de toutes nos villes de second ordre en France, et les plus belles. On m'avait tant dit qu'une paire de bottes de... je ne sais plus, et je me suis surpris d'y voir toute chose au même... je ne sais plus, et je me suis surpris que de débarquer à Melbourne :... à Londres, théâtres, promeneurs... à hauts étages, « policemen » irrépro-... porteurs ambulants d'affiches posées... tout donne à cette ville, sauf... la plus frappante avec l'Angleterre, et,... que la couleur locale de ces... et que la... et que la...

10 juillet

[illegible]

les éucalyptus, vertoyantes, mais uniformes et peu jolies; les éucalyptus ont une profusion, magnifiques comme troncs, ont un feuillage qui ressemble à celui du saule pleureur, qui fait trop l'effet de millions de saules pleureurs suspendus verticalement aux branches, ne donnant ni chaleur des rayons du soleil, ni abri contre la pluie.

En entrant dans la ville, nous y trouvons une étonnante agitation. Des placards rouges annoncent que la malle d'Europe est arrivée (c'est la capitale de l'Australie du Sud), et que les télégrammes vont arriver. Les malle n'arrive qu'une fois par mois, et il faut venir si loin pour en profiter, il n'y a plus ici l'indifférence de nos quotidiens lecteurs. Mais il y a une surexcitation, un besoin de nouvelles, un besoin des esprits : encore dix minutes, et voici les placards

à sensation :

Grandissime guerre en Europe!

Gigantesque armement!

Gigantesque panique monétaire!

Plus d'argent, plus de crédit!

Les gens sont en grande anxiété. — Cinq minutes après, les placards sont remplacés par un placard bleu, avec une quantité de points d'exclamation :

Epsom. Derby : lord Lyon, 1^{er}!!!!

Les gens sont anxieux, les uns de sauter de joie, les autres de sauter de désespoir. Ils ont la démarche, la conscience et la mine d'un homme qui vient de perdre quelques milliers de livres sterling. Ils ont l'air d'un homme qui vient de perdre quelques milliers de lieues d'ici. Ils ont l'air d'un homme qui vient de perdre le télégraphe et viennent faire perdre le télégraphe. Ils ont l'air d'un homme qui vient de perdre l'or encore enfoui dans les veines de la terre. Ils ont l'air d'un homme qui vient de perdre les chevaux qu'il n'a jamais vus et ne verra jamais.

Les gens sont en grande anxiété. Ils ont l'air d'un homme qui vient de perdre quelques milliers de livres sterling. Ils ont l'air d'un homme qui vient de perdre quelques milliers de lieues d'ici. Ils ont l'air d'un homme qui vient de perdre le télégraphe et viennent faire perdre le télégraphe. Ils ont l'air d'un homme qui vient de perdre l'or encore enfoui dans les veines de la terre. Ils ont l'air d'un homme qui vient de perdre les chevaux qu'il n'a jamais vus et ne verra jamais. Ce sont des Aborigènes.

Des lambeaux de trop vieux pantalons cachent trop peu leur corps repoussant; un ensemble pitoyable de vieilles bottines au bas d'une cuisse et d'une jambe nues; de guenilles européennes aux couleurs, qui furent peut-être écossaises, devenues aussi noires que la peau qu'elles recouvrent à peine, de chapeaux gibus réduits à l'état d'une pomme tapée, ou de « hats » emplumés dont les a gratifiés quelque Irlandaise craignant de rougir de leurs vêtements absents; un ramassis de loques misérables sur des corps tout petits, grêles, ignobles, plus affreux que ceux de tous les singes du monde, tel est l'aspect des antiques possesseurs de ce continent! telle est la race à laquelle, à tort ou à raison, nous sommes venus disputer ce sol immense pour la refouler chaque jour plus avant dans les bois! Les uns, enivrés de tabac et de liqueurs fortes; deux choses sans doute bien nouvelles pour eux, se heurtaient, en se traînant, aux murs de ces magnifiques maisons construites à l'européenne, ou aux angles des vitrines, qui contiennent exposées les plus belles pépites d'or trouvées sur les placers, ces trésors inconnus que foula si longtemps aux pieds cette race noire, mendiante aujourd'hui, et qui ont donné à la race blanche des palais et des villes; les autres, c'étaient surtout des femmes, prenant le milieu de la rue, semblaient tout interroger autour d'elles, et, la bouche béante, les bras tombants, promenaient sur la foule des regards ébahis. Voyant ainsi ces badauds du désert accourus pour contempler les merveilles d'une ville civilisée, je me demandais tout ce qui devait se passer dans leur âme, — leur âme... — oui, sans doute ils en ont une, quelque repoussante qu'en soit l'enveloppe! Ceux d'entre eux qu'un paquet inculte de cheveux blancs couronnait comme une boule de sautoir sur un torse, des bras et des jambes d'ébène, mais d'ébène sale, ces vieillards amaigris, aux membres semblables à des bâtons, qui soit à leur naissance, venus il y a trente-quatre ans, quand la terre et la forêt étaient vierges, ou s'élevait aujourd'hui une ville de 130,000 âmes, délaissés au point d'être s'ils n'avaient pas chassé l'opossum dans les arbres creux, ces vieillards queue aujourd'hui sur un trottoir dallé, pour prendre du soleil, ou du vent. En moins de la moitié d'une vie humaine, le silence des forêts succède aux cris aigus et sauvages des cacatois, et, au lieu des hurlements des thynophtages échevillés la nuit de novembre, on entend le roulement des voitures à manège; les fils des télégraphes traversent les vallées, et les chemins de fer nous mènent à toute une ville civilisée, à la civilisation européenne. En fait, depuis l'arrivée des premiers colons, le pays a changé de face.

jusqu'ici : je pensais malgré moi à cette fameuse convention de 1800 entre les premiers colons et les Naturels, et par laquelle on avait échangé un millier de lieues carrées du territoire de Victoria contre des outils, des verroteries, dix livres de clous et cinq livres de farine!

11 juillet.

Je n'ai pas vu un homme débarqué d'avant-hier une chasse curieuse de pépites d'or : je voudrais encore vous faire voir Melbourne, en commençant par la pensée en tous ses points principaux, pour vous faire voir cette Australie qu'on croit chez nous, et que je croyais un pays si petit et si sauvage, possède tous les luxes de l'Europe.

Il y a des entrées dans plusieurs banques, vrais comptoirs de la Cité, une multiplicité des affaires et le nombre des commis; vrais hôtels sont grands, élégamment construits et soignés dans Melbourne. Quant au Melbourne-Club, il n'a rien à envier aux clubs de Londres; il est tenu avec une recherche exquise. Là est le rendez-vous de la ville et de tous les « squatters », qui viennent se reposer de la solitude des bois et se retremper. Ce sera là pour moi une bien heureuse réunion, où je pourrai faire toutes les conversations ce qui pourra m'éclairer

Les institutions de confort ne viennent qu'après les institutions publiques. Melbourne a une bibliothèque qui existe depuis l'existence et possède déjà 41,000 volumes : elle a coûté 100,000 sterling à la colonie. Nous avons été frappés, en voyant le nombre des lecteurs qu'elle rassemble que par la construction. Je me figurais l'habitant de l'Australie dans les roches aurifères, ou lavant l'or au bord des rivières, ou parcourant à cheval des prairies sans fin! J'ai été surpris de voir la bibliothèque, dans un silence religieux, plus que dans une bibliothèque ouverte, disséminés à leur gré dans les livres pratiques, où ils cherchaient à porter le développement à la branche du commerce ou de l'agriculture, ou se reposait avec le costume de l'atelier et du régiment au régime d'entrée.

Enfin, et pour finir, cette bibliothèque, qui compte plus de cinq cents lecteurs, est le fruit du gouvernement de la colonie, et elle est le fruit de la passion des

Je suis bien frappé de cette rapide civilisation et de cette entente admirable pour instruire l'ouvrier. Ce qui m'étonnait d'abord, c'est que l'ouvrier eût du loisir pour ces heures d'enseignement; mais on me dit qu'il ne travaille que huit heures par jour, ce qui lui donne bien du temps pour faire succéder le travail de l'esprit à celui du corps.

D'abord, c'est surtout un musée consacré à l'instruction de l'ouvrier. Tout ce qui se rattache aux mines d'or, depuis la cuvette en fer-blanc du premier « digger » jusqu'aux machines à vapeur les plus compliquées pour le broyage du quartz, tout ce qui est architecture, machines agricoles, machines à tisser, industries de tout genre enfin, y est amplement représenté, mais la science vient vite y tenir sa place.

Quant au Cabinet d'histoire naturelle, il vous ravirait. Ce pays, par tout ce que j'en vois, me semble si étrange, que je ne puis passer sous silence ce qu'il y a de plus saillant à sa surface, et c'est dire la série ininterrompue des marsupiaux. Depuis le kangaroo de huit pieds de haut, jusqu'à l'écureuil souris lilliputienne, tous les mammifères natifs de cette terre, ont accepté, la race humaine (il ne lui manquerait plus que cela), sur la planète comme une belle aux lettres dans laquelle, en courant, ils trouvent leur signature. Voyez-vous toute cette gradation de huit pieds à six centimètres, à plus de quarante échelons différents, d'animaux passant d'un pas à quatre petites et ne courant que sur deux galopant sur quatre ? Les uns sont lourds comme des sacs de farine, les autres plus légers que du papier, les premiers se balancent, les seconds s'élevaient et se précipitent, les derniers bondissent.

les ornithorhynx au poil de loutre et au bec de canard? Le plus curieux de la faune moderne de l'Australie, c'est l'isolement et d'éloignement des types habitant les autres parties du monde. Ici les groupes génériques sont fréquemment distincts du genre d'animal habitant des latitudes similaires, vivant des mêmes aliments et exerçant ailleurs les mêmes fonctions essentielles; et cette distinction est si forte par des caractères tellement importants qu'ils indiquent des familles, des ordres et des ordres nouveaux qui ne se trouvent nulle part ailleurs. Pour le voyageur qui, comme nous, ne peut que parcourir à la surface d'un pays, visiter ses villes et traverser ses forêts, c'est seulement quand il faut chercher les descriptions des entrailles de cette terre que l'on trouve à une source vive, les enseignements, surtout les enseignements, à nos yeux, et que des savants hardis et distingués

ont pu nous en dire, au milieu de tant de choses curieuses, par le savant et distingué, qui, dans ce dédale bien ordonné, éclairait pour nous les ténèbres les plus obscures. Il nous parlait de cet isolement des races australiennes; c'est lui qui s'est efforcé de remonter dans l'histoire de ce continent; et il a combattu l'opinion qui s'était formée sur la formation de ce continent. On avait trouvé dans les rochers de l'Angleterre des os et des dents indiquant l'existence de mammifères ou à poche, de la même famille que les *peramelles*; mais ces types n'existent maintenant individuellement dans aucune de ces familles que dans celle-ci; ces fossiles anglais sont identiques à ceux de coquillages de mer du genre *trigonia*, que l'on trouve sur les rivages de l'Australie; de là s'était formée l'opinion que la faune actuelle était la continuation directe de la faune du reste de la surface du monde à la fin de la dernière période glaciaire. On s'était dit: « L'Australie est le pays le plus isolé du monde, au-dessus du niveau de la mer, au-dessus duquel les formations mésozoïque et cambrilienne sont les plus élevées. »

Or, M. Gey, qui, par les fouilles les plus ardues, a pénétré dans les crevasses des montagnes, s'est aperçu que le mode de formation des roches qui se trouvent dans le terrain sédimentaire, la première formation primitive formée autour de la masse primitive, possède, nous dit-il, les mêmes caractères qui caractérisent ces couches si

Dans la période paléozoïque supérieure, la première apparence de végétation terrestre a été formée ici exactement sur le même type que celle de la même époque dans l'hémisphère nord; et, comparant ainsi l'histoire naturelle des antipodes, M. Mac Coy a trouvé l'identité extraordinaire de leur faune marine et des productions de la terre ferme, qui surgit à la même époque en Australie que la plus grande partie de la terre ferme en Europe et en Amérique.

[illegible]

l'instar de cet oiseau sans ailes que les siècles se sont chargés de rendre plus simple expression, à l'instar du paresseux de l'Amérique qui se qualifie par le *megatherium*, ce monstre dont la charpente osseuse, faite de deux piliers de kilogrammes, est grande comme une cabane de l'Australie; ou pour ses kangourous actuels un aïeul kangourou présente les mêmes particularités anatomiques, mais si colossal qu'on voit les ossements enchaînés aux parois du Musée, portant *deprotodon* pour nom de baptême. C'est près du point où ont été trouvés ces monstres, tous à poche, bien entendu; que l'on trouve une famille bourgeoise aurait tenu dans cette poche comme dans sa poche à tabac. Ici je vous avoue que je me félicite fort que la période terminale de ces bois déagréables des bois que nous nous proposons

de faire croire pendant longtemps que les marsupiaux étaient les quadrupèdes natifs de l'Australie; aussi le chien sauvage n'est-il pas réputé indigène. Mais un fossile de chien sauvage a été trouvé dans les noires cavernes du mont Macédon, et tous les savants d'accord.

Il paraît que dans les matières dures qui enclavaient les ossements, il y avait des veines d'or, ce qui donne le même âge aux dépôts d'or en Australie.

De sa hauteur, et de ses vastes fenêtres, nous pourrions voir d'Hobson's-Bay, d'où sont tirés des gisements de fer. Ce petit peu de sol de la patrie, transporté dans les plus saillants, exactement pareil à celui de la patrie, je l'avoue, plus encore mes pensées que par la loi de représentation. Le rôle si important dans la vie organique des coquillages vivants et ceux qui ont disparu par plusieurs degrés de latitude, montrant la terre pendant ces périodes reculées. Notre avant guide repousse la théorie des continents : telles sont les côtes de cette terre avec les nôtres; mais la surface soit si différente de celle des continents nauts, tant de déserts de l'océan, tant de ravages causés par

quelques incompréhensibles cataclysmes, tandis qu'il y a aussi à côté tant de terres fertiles ! Les uns croient à un archipel devenu continent et dont les parties dénudées seraient des bras de mer desséchés soudain ; les autres veulent que l'Australie soit, tout d'un coup, par un gigantesque soubresaut, sortie des eaux, qui l'auraient submergée plus longtemps qu'aucune autre terre, et ils expliquent son incroyable aspect en disant qu'elle n'a encore eu le temps ni de laisser croître assez les forêts sous lesquelles jaillissent les sources, que chaque jour écoulé rend plus nombreuses, ni de se couvrir du limon engendré par les cours d'eau, ni de faire broyer et pulvériser par l'action du soleil et de l'air la croûte compacte trop subitement arrachée aux eaux, qui l'enveloppe encore. Pour ces derniers, le nombre si minime, sur un sol si immense, des Indigènes qui l'habitaient à l'heure de la découverte, l'aspect de chaos antédiluvien du centre du continent, la rareté des grands cours d'eau, la bizarre végétation qui la couvre, l'alternance de sécheresses inouïes et d'inondations subites des vallées, semblent indiquer que ce sol, trop récemment lavé par les eaux de la mer ou de longs déluges, n'est pas encore arrivé à sa maturité, et que l'homme l'a conquis sur le néant bien des siècles trop tôt.

Je me sens entraîné trop loin par le souvenir de tout ce que j'ai entendu aujourd'hui ; mais si j'ai eu la fortune d'entendre un homme expérimenté dissertar sur les vérités les plus bizarres de la géologie d'un pays, si j'ai été charmé par ses paroles, je sens trop maintenant comme un vaste tourbillon dans mon esprit indigne de ses lumières, et je vois combien ma mémoire aussi bien que mon esprit sont impuissants à vous en transmettre un pâle, bien pâle reflet.

J'ai donc voulu, ce soir même, après la courte séance du Polytechnique Hall, secouer un peu ma cervelle de toute la science qui la chargeait, et nous avons été rire de tout notre cœur à un charmant spectacle, le skating sur la salle des patineurs. C'est un fait remarquable que les hommes, lorsqu'ils quittent leur terre natale cherchent à en renouveler tous les plaisirs, les habitudes, les usages ; à reproduire une image de la patrie, en dépit des obstacles les plus différents. En Australie, nous avons vu cela se faire à un point qui nous a paru incroyable. Les hommes qui y sont nés cherchent à y retrouver tous les plaisirs de leur patrie, et ils y réussissent souvent.

de tous les sens : les bras font les ailes de moulin à vent; c'est un tourbillon de et une compote de tombés, de tombants, de chancelants. Nous entendrons toujours d'un immense gentleman, infatigable dans son geste, qui chaque fois entraînait avec lui jusqu'à terre des grappes de personnes imprudents pour l'approcher : grands, petits, gros ou maigres, tous riaient gaiement, sans souci d'un public très-élevé, qui faisait chorus!

12 juillet.

Il n'y a rien de bien des gens en Europe, l'Australie n'est encore qu'une terre de passage du Royaume-Uni et un refuge d'aventuriers chercheurs de fortune. Sans doute que nous y coudoyons à chaque pas, que nous y voyons des hommes immenses des convicts, des assassins ayant tué père et mère, des criminels de toutes les espèces, en un mot, toute la variété des crimes, en leur l'Europe de les avoir déversés sur une terre perdue, une terre où les maux malfaisants dont il faut se débarrasser, et la couleur de la terre est comme une même teinte générale sur toute la carte. C'est là une erreur bien grande, et tel n'est point l'état

de la Nouvelle-Galles du Sud et la Tasmanie ont subi ce fléau depuis 1788. La population saine et pure de Sydney ne put écarter les convicts qu'en 1840, en repoussant avec un impérialisme de la mère patrie, la colonie de Victoria eut le bon sens de repousser de la mère patrie : elle repoussa, elle aussi, les convicts. Les condamnés que les sociétés de la Nouvelle-Galles repoussaient de leur sein; et, à part les désordres de la Nouvelle-Galles, la Nouvelle-Galles est pure.

On ne se rend compte de la pureté de la Nouvelle-Galles que parce qu'on ne rencontre pas de ces crimes de la Nouvelle-Galles de Melbourne, mais parce que nous avons été en Victoria, il y avait des criminels en Victoria, les prisons de Melbourne, où ils sont bel et bien enfermés, entourés de hauts murs de granit. Ce fut un plaisir de voir la campagne qui environne la ville, qui ressemble plus à une partie de plaisir.

Melbourne avec l'homme dont le nom seul est un plaisir, qu'il y a de plus aimable en Victoria, le plaisir de l'homme par des amis communs en Europe. Depuis notre arrivée, nous ne nous sommes pas à nous ses hantes.

fonctions dans le gouvernement, nous les avons passées avec lui, et nous lui devons tout ce que nous avons vu.

La grande route que nous suivîmes était bordée d'eucalyptus et animée par une incessante circulation. Un lunch nous attendait chez le colonel Champ, directeur de la prison; à côté des murs noirs qui défient l'escalade, il a réuni autour de lui tout ce dont le gai contraste peut faire oublier si triste voisinage : sa fille, un cottage coquet, un parc soigné et éblouissant de fleurs, des gazons anglais; jolie entrée de prison, ma foi! Bientôt nous passons le seuil, ce qui donne toujours un petit sentiment de froid : nous parcourons les corridors et les cellules; tout est en granit, construit sur les plans les plus récents et d'une admirable propreté, une prison modèle, si vous voulez. Cent gardiens armés de carabines y circulent : les corridors sont comme les rayons d'une lumière s'échappant d'un centre unique d'où l'œil d'un Cerbère galonné surveille tout, et donne l'alarme par des sonnettes électriques. Chaque cellule possède une bibliothèque où figure en première ligne « *the holy Bible* ».

Là sont tous les criminels de la colonie; ils sont aujourd'hui au nombre de neuf cent cinquante, ce qui est bien peu de chose pour une population de six cent vingt-six mille âmes. Nous avons visité tous leurs travaux : d'abord ces immenses bâtiments de la prison, qui peuvent contenir un nombre quadruple d'habitants, ont été construits par les condamnés; l'oiseau a forgé et scellé lui-même les barreaux de sa cage. Un grand mur d'enceinte enveloppe les jardins destinés à leurs travaux agricoles et à leur subsistance; viennent ensuite des écoles, des ateliers de menuiserie, de serrurerie, de cordonnerie, de tissage de laine et de toile entre lesquels ils sont répartis. Certes, c'est peut-être trop d'affirmer que le travail par lui-même a civilisé beaucoup de ces coupables; mais les registres de la colonie attestent que bien des hommes sortis des prisons de Pentridge ont eu une conduite paisible et honnête. Sans doute ces travaux, qui occupent si utilement le temps des prisonniers, et qui leur amassent une somme d'argent nommée à leur aide, les ont formés au travail : ils sont sortis de la prison sur l'écriture et le calcul, sachant à fond plusieurs métiers, et ont fait leur bien dans la colonie; et ils rentrent le plus souvent dans la prison, car il n'y a plus pour eux le trouble : ils ont les moyens de se procurer tout ce qu'ils veulent dans la prison. Ils ont par eux-mêmes le moyen de se procurer tout ce qu'ils veulent dans la prison. Ils ont par eux-mêmes le moyen de se procurer tout ce qu'ils veulent dans la prison.

Il vit sa part de vie sous le soleil que lorsqu'il est bien capable de gagner
l'argent de son travail de ses mains.

En parcourant les ateliers, nous remarquons deux Nègres aborigènes, deux enfants réellement affreux, mais dont le regard est plein de douceur. Leurs dents toutes blanches, que laisse voir une bouche fendue jusqu'aux oreilles, font autant de contraste avec le noir de leur peau, que le rictus permanent qui semble le propre des races nègres, avec le vêtement blanc, fallu leur imposer, celui des « travaux à perpétuité ». Ils ont quelque chose que nous nous intéressons tout naturellement à eux : et d'abord, rien de plus nouveau pour nous que des aborigènes ! Ils comprennent les choses, le chef de cour leur donne en anglais : pour nous montrer leur adresse à lancer de longues piques à d'énormes distances, et atteignent à la fois le but que nous jetons en l'air. — « Quel a été leur crime ? »

— « Celui qui rit le plus en ce moment, dit-il à l'autre, c'est moi ! » — Les Indiens, nous répond-il, et l'autre, deux femmes blanches, ont été jetés immédiatement dans notre pitié pour eux. « Nous ne les avons pas tués ; continue le colonel, parce qu'ils sont aborigènes, mais nous n'avons pendu ces hommes, dont les croyances étaient si différentes des nôtres que, pour eux, tuer n'est pas un crime. Nous comptons plus par la douceur que par la cruauté. » — Il prononça ces paroles, et un gouvernement qui professe de telles doctrines, au nom de la civilisation, des terres occupées par elle, mériterait l'admiration de l'Europe. Ce n'est point, cependant, comme je me citais à ce propos, dans les annales de la Nouvelle-Galles du Sud, qui confirme cet exemple. — Un jour, près de la capitale, on trouva plusieurs milliers de moutons, à cent lieues de là, une tribu tout entière fut trouvée hachée en morceaux par un feu à peine éteint. Était-ce quelque chef d'expédition qui portait une sanglante victoire ? Non, c'étaient les gardes des troupeaux, sept hommes blancs, qui avaient commis ce meurtre affreux sur de pauvres Indiens ! La cour de Sydney n'hésita pas à les condamner à mort. Elle donna par là un grand exemple à la jeune colonie, qui doivent avoir pitié des Indiens, la race à laquelle, après avoir enlevé et la dévastation, il faut au moins d'une main homicide arracher

IV

MONUMENT ÉLEVÉ A BURKE.

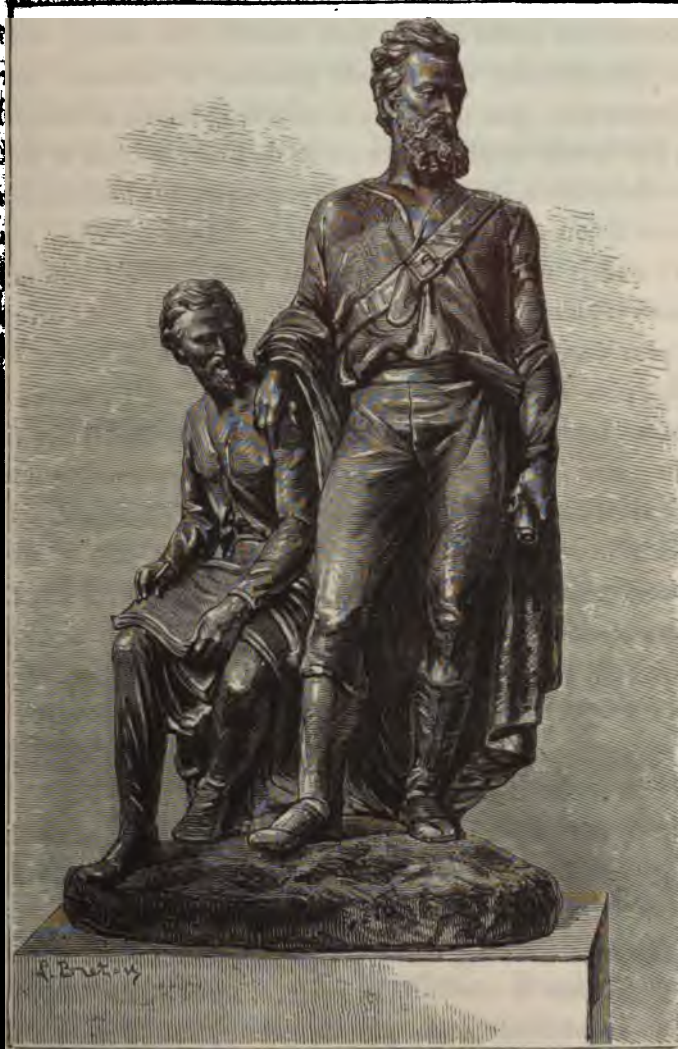
Un bronze coulé dans la colonie. — Feuilles autographes du journal de l'explorateur Burke.
— Il traverse l'Australie du Sud au Nord. — Fatale méprise de ses compagnons. — Il meurt
de faim au retour. — Ses restes retrouvés.

Un bon galop, mon allure favorite, nous ramène à Melbourne; à chaque instant, je vois des choses que je ne vous ai pas encore décrites. — Voici un monument en bronze. Un monument! chose si rare, dit-on, dans les villes de l'Amérique, parce qu'elles n'ont que deux cents ou cent ans d'existence. Combien n'est-ce pas plus étonnant dans cette cité de Melbourne, où il n'y avait, il y a quinze ans, en tout et pour tout, que quelques huttes en écorce d'arbre et quelques tentes!

Eh bien, c'est au sommet d'une colline, par lequel passe l'artère la plus populeuse, que se détache un haut piédestal supportant un groupe en bronze, groupe sculpté (œuvre de M. Summers), coulé et monté dans la colonie même. Deux hommes y sont représentés s'appuyant fraternellement l'un sur l'autre et sondant du regard l'infini! L'un d'eux est le chef; tout l'annonce : sa pose héroïque, sa taille, son air d'autorité. Et pourtant leurs vêtements déchirés, leurs membres de squelettes, leurs traits émaciés, leurs regards mourants montrent qu'ils expirent de fatigue et de douleur au milieu des déserts!

Ce chef, c'est Burke : ce nom seul, peut-être à peine connu en France, remplit ici toutes les imaginations et fait battre tous les cœurs. Aujourd'hui pour toute l'Australie plus que ne fut celui de César pour l'ancienne Rome, celui de Bonaparte en messidor. Combien d'hommes, dans les découvertes de hardis explorateurs, dans le courage, dans la gloire de Burke, ont vu de la gloire en comparaison de la gloire de Burke, qui fut le premier à traverser de part en part de l'Océan Austral à l'Océan Pacifique!

Et depuis que nous avons mis le pied sur cette terre, il n'est pas une personne qui ne nous ait longuement parlé de lui : beaucoup l'ont intimement connu et l'ont aimé; il avait eu leurs passions, leurs bonnes fortunes ou leurs misères; il avait pris largement sa part dans les premiers travaux qui



Monument de Burke et de Pitt.

Il était dévoré d'ambition, voilà son crime. Il est vivant devant moi, quand j'entends les voix qui hier l'exhortaient de leurs derrières, et maintenant encore lorsqu'ils se lamentent aujourd'hui. Et surtout quand je lis les feuilles de son journal, on conserve ici religieusement. A. de gai

déchirées, usées et portant l'empreinte de toutes ses courses errantes, elles ont été retrouvées au milieu des déserts, là où il les avait ensevelies avant de mourir isolé sur le sable brûlant.

Il me semble que je le vois courant au Nord à travers le désert, cherchant l'Océan et ne trouvant qu'un océan de pierres desséchées; mourant de faim, et ayant encore cent lieues à faire pour trouver des vivres; expirant pour avoir voulu entreprendre une grande mission, et sentant, après l'avoir noblement accomplie, que peut-être le monde ignorera sa dernière œuvre! Je l'avoue; j'ai la tête si pleine des récits de tous, le cœur si ému par tant d'infortunes racontées à chaque heure presque par des témoins oculaires, et décrites d'une façon si touchante par Burke lui-même dans ses notes de chaque jour, que je veux aujourd'hui vous parler de cet homme, et vous tracer en traits rapides l'historique de sa mémorable et triste campagne.

Pendant plus de vingt ans, les colonies voisines avaient fait à l'envi des efforts répétés pour explorer l'intérieur de l'Australie; au milieu de ce concours de toutes les énergies en une aventureuse arène, celle de Victoria avait semblé rester à l'écart, soit qu'elle fût sévèrement tourmentée par la recherche de l'or ou absorbée dans le paisible élevage des troupeaux. Mais en 1860, le don de vingt-cinq mille francs fait par un citoyen désireux d'encourager une tentative de la part de sa cité d'adoption, donna soudain à la grande colonie de l'or un essor nouveau vers un nouveau but, et l'expédition qu'elle projetait, dès lors, a autant éclipé les autres par la magnificence de ses préparatifs que par la grandeur des désastres de la fin; expédition baptisée par les souffrances, payée de la vie de dix hommes, mais fécondée en résultats admirables.

Le gouvernement de Victoria lui donna pour chef l'ancien capitaine Willich, l'ex-officier de hussards hongrois, *O'Hara Burke*, homme robuste, vaillant, tous, brave et franc, avide de réputation, plein de confiance, et d'un feu fougueux jusqu'à l'héroïsme, enthousiaste jusqu'à l'impudence. Ces qualités devaient être la cause de sa perte et de celle de ses compagnons; moins de rage aventureuse, mais plus de calme, de réflexion, de prudence dans la tête de vingt-six ans de son second, le jeune Wills, qui était l'astronome indispensable pour diriger la colonne dans la nuit; sa famille avait déjà perdu un de ses membres, son frère, le capitaine Franklin, dans l'expédition au pôle nord; elle devait lui servir de guide dans les déserts de l'intérieur, et c'est lui qui, par ses observations, a permis de découvrir le grand lac salé, et de tracer la route qui mène à la mer.

Ils étaient fiers, ils avaient de grandes choses dans le cœur, mais tous les suivait; le gouvernement avait donné deux cent cinquante mille francs, les particuliers cinquante mille; ils avaient vingt-sept chameaux, qu'on avait été tout exprès chercher aux Indes, vingt-sept chevaux, des robes robustes, des tentes, des vêtements et des vivres pour quinze jours. Dans les hourras que poussait la foule, dans ces hourras qui leur soulevaient le cœur, personne ne pensait que la plus grande partie de l'expédition marchait à la mort.

La route fut longue. Burke, trop dur pour lui-même, ne souffrait pas avec les autres. Il était parti blessé et rongé par une peine qui lui causait plus qu'une douleur amère, malgré l'espoir du succès. Il était trop fougueux, trop anxieux de l'avenir, pour commander à ses hommes. Ses chiens se querellent avec lui et le quittent; il les remplace par des chiens des terres parcourues par les troupeaux; et l'union qui existait entre la fougueuse énergie du chef et la douceur de ses hommes sera la cause de toute la série de leurs affreux accidents.

Le continent immense peut se diviser en trois parties : Menindie, à six cents kilomètres de Melbourne; Menindie, à six cents kilomètres plus au nord, presque au centre du continent; et enfin, à plus de mille kilomètres du centre, le continent des Indes. Les débuts sont pénibles; trop de bagages et trop de chameaux retardent chaque jour une impatiente ardeur. Tous les jours, on se heurte à de solides « bushmen », expression australienne qui ne réussit pas à traduire. Ne craindre ni la pluie ni le froid, n'avoir d'autre ambition que de sonder les forêts sans fin, galoper à l'aventure, porter la vieillesse, le costume d'un bandit; découvrir les terres, les forêts, les pierres, mais les découvrir avant d'être découverts, voilà le « bushman ». Mais cette vie des bois, cette vie des forêts, plus durs aux fatigues et aux privations que la vie des chameaux, donna à Burke des compagnons qui se rendaient inexacts et insouciant.

La moitié de ses gens, de ses bêtes et de ses bagages, la moitié de son commandement de son autre lieutenant, après un court temps de repos, se rendit au grand dépôt central; et ce n'est qu'à la fin de l'expédition qu'il se remet en marche vers le rendez-vous.

Cependant les mois avaient succédé aux mois; juin commençait, et aucune nouvelle de Burke n'était parvenue à Melbourne. Il était pourtant expressément convenu que le chef donnerait, de temps à autre, de ses nouvelles, afin que le comité institué à cet effet pût venir à son secours. La pensée que ces malheureux étaient perdus et mouraient de faim dans le désert, remua toutes les âmes. Melbourne tout entier, fiévreusement agité, organise une contre-expédition pour rechercher les explorateurs, et la confie au jeune Howitt. Les autres colonies sont émues et l'imitent; Mac-Kinlay part d'Adélaïde, Walker de la Terre de la Reine; Landsborough aborde avec un navire au golfe de Carpentaria. Ainsi ces quatre colonnes de gens de cœur, en quelques jours équipées et bien fournies, tendant toutes vers le centre, espérant couper dans les cercles répétés qu'elles décriront la trace du grand explorateur perdu, partent de quatre points différents, du Nord, du Sud, du Sud-Ouest et du Nord-Est, de quatre points distants de près de huit cents lieues les uns des autres. Admirable élan d'une nation généreuse! Étonnante union, qui, si elle ne prouvait déjà l'audacieuse constance de la race anglo-saxonne dans les aventures, montrerait du moins combien les communications sont rapides sur le littoral de cette terre presque aussi grande que l'Europe, et combien, d'une extrémité à l'autre, comme par une étincelle électrique, tout prend feu à la fois quand une grande cause est en péril et qu'il faut des hommes énergiques. Chose étrange que ce contraste entre toute l'activité européenne du littoral et l'inconnu absolu de l'intérieur des terres!

C'est le jeune Howitt qui fut l'heureux explorateur; c'est lui qui donna les grandes mais fatales nouvelles. — Il part en toute hâte, et, le 20 mai, au moment où il traverse la rivière Loddon, quel n'est pas son étonnement de trouver en voie de retour des compagnons de Burke! C'est Burke, son quatrième lieutenant, qui a perdu quatre hommes du escadron, et Wright qui en a perdu trois. Voici ce que rapportaient ces deux figures livides et aux membres amaigris :

En deux mois, Burke avait traversé heureusement la zone des déserts, tantôt de prairies, qui sépare Menindie de Cooper, tantôt de la moitié du trajet total de Melbourne au golfe de Carpentaria, et là au mois de janvier, souffrant de toutes les horribles choses que les hommes et bêtes sont affaiblis et abattus; la route rendue impraticable; parti, c'est en vain qu'il attend le renfort de Wright, qui va le priver de chameaux et de vivres; c'est en vain qu'il tente une reconnaissance avec trois chameaux pour aller chercher de l'eau vers le Nord pour trouver de l'eau. Pas une goutte d'eau trouvée.

sur une flaque d'eau stagnante! Son compagnon laisse les chameaux, et c'est à pied, sans boire une goutte d'eau, sous un soleil de feu et cinquante degrés de chaleur, qu'il refait cette longue marche jusqu'au camp de Cooper's Creek.

Il se dit avec raison que, dans de pareilles conditions, il devait être le moins de monde possible dans le désert de pierres, qu'il devait laisser l'ennemi de Cooper's Creek tous les invalides avec leurs provisions, toutes les provisions devant servir à la route de retour. Il se dit aussi, l'air des siens, le commandement de ce dépôt, avec l'ordre de ne pas dépasser au moins trois mois, et, après cette limite, *aussi longtemps qu'il leur permettront*. Ah! si Wright, laissé au premier échelon de la route, qui devait coûter tant de tortures, était sorti plus tôt de sa prison, les désastres eussent été évités!

Le brave Burke, l'énergie en personne, poursuit son œuvre : il prend avec lui son second, Gray, et King, ancien soldat, six chameaux, et part pour trois mois : il part pour découvrir le rivage de l'océan. Le 16 décembre 1860, les quatre explorateurs, entrant dans la plus ardue et la plus inconnue de leur tâche, sortirent du désert en traversant la rivière, en abordant sur l'autre rive, ils se tournèrent vers leurs camarades : « Attendez-nous!

Les hommes, Wright et ses hommes revenaient sans nouvelles; ils avaient lutté dans leur camp contre les attaques des Indiens; la chaleur était devenue épouvantable; ils avaient atteint le niveau de l'eau empestée, et pourtant leur union était toujours; ils avaient ainsi attendu; ils moururent; les survivants étaient minés par le manque d'eau; Brahe se décida à quitter son camp; il mourut; affirme-t-il, à la fin d'avril. Il ne doutait pas; pourtant il avait laissé quelques provisions.

De deux ou trois étapes, il rencontra Wright; de déplorables retards celui-ci arrivait-il; ces deux hommes, une fois réunis, ils retournèrent ensemble à Cooper's Creek; puis, disant adieu à leurs camarades, puis, disant adieu à leurs camarades, puis, disant adieu à leurs camarades, ils reprenaient la route; les faits saillants de cette lamentable expédition furent connus par la jeune Howitt en les croisant.

sur le Loddon ! Il envoie aussitôt ces nouvelles à la ville, où elles soulèvent l'indignation de tous, et, pour lui, il continue énergiquement sa route vers le Nord.

En un mois et demi il s'avance dans une contrée qui est toute différente de celle qu'avaient vue les premiers pionniers : là où les autres avaient trouvé des sables arides, il trouve des vallées inondées, et, à travers des prairies sans fin, il poursuit sa route jusqu'aux environs de Cooper's Creek; il voit écrit dans l'écorce d'un arbre ce mot « dig », qui signifie « creuse », et, en creusant la terre, il trouve la caisse en fer où Brahe avait laissé par écrit les motifs et la date de son départ, et, ... à ces papiers il voit mêlés ceux de Burke annonçant qu'il avait traversé le continent jusqu'à l'océan Pacifique, et qu'il est revenu à Cooper's Creek ! Voilà ce que racontait l'infortuné explorateur dans le fragment de journal qu'il put écrire et qu'il déposa au pied de l'arbre.

C'était le 16 décembre 1860 qu'il était parti de l'oasis avec ses trois compagnons. Pendant près de deux mois, il avança rapidement, découvrant chaque jour des terres plus fertiles : la prairie éternelle succédait au désert de pierres; les arbres leur donnaient de l'ombre; des ruisseaux fréquents une eau courante. Les Indigènes le plus souvent fuyaient épouvantés devant eux; deux ou trois fois pourtant ils se laissèrent joindre et donnèrent du poisson séché aux voyageurs. Ça et là il y avait bien des lagonnes d'eau salée, des collines de sable rouge, des espaces ravagés par je ne sais quels typhons extraordinaires, et couverts de pierres amoncelées. Mais bientôt une haute chaîne de montagnes se dessina dans la direction du Nord. Elle appela les « monts Standish », et à leur pied se déroulèrent devant eux une si belle nature, des forêts si vertes, des plaines si riches en végétation, arrosées de cours d'eau, qu'il appela cette terre la « Terre Promise ».

Après les émotions d'une découverte nouvelle pour chaque point, les sages accidentés de rivières, de luttas contre les indigènes, contre les ponts, contre les nuées de rats qui les assaillent d'abord la nuit, et sont entourés d'une végétation si touffue qu'ils ne peuvent plus se débarrasser qu'à la hache. Burke et Wills laissent leurs deux compagnons en arrière et s'aventurent à pied, sentant je ne sais quel danger imminent, fatigués par la fatigue, abattus par la chaleur, ils tentent de traverser les forêts, à travers les fourrés les plus impénétrables, et ils sont

l'océan Pacifique! Après six mois de labeur, ils se sentent pas du glorieux accomplissement de leur grande mission : il n'y a pas d'océan, cet Océan! Ils hachent, ils grimpent, ils escaladent tous les points les plus élevés d'où ils pourront dominer l'horizon, mais ils retournent épuisés et éternés, dans les marais boueux d'où la mer s'est retirée, et où bientôt le flux de cette mer qu'ils ont tant cherchée, vient presque les engloutir. Cet Océan qui manque de les voir, ils veulent à toute force le voir! Mais ce bonheur consolateur ne leur vient pas. Mais du moins ne vit-il pas du mont Nébo la terre de Chanaan? Non, de cet Océan, ils entendent le murmure lointain; mais ils ne voient pas de surhumains efforts, la vue même de ces flots bleus était pour eux un bonheur qui avaient moins mérité de les voir.

Leur but était atteint; mais le spectre de la faim était devant eux, leur but était atteint; mais le spectre de la faim était devant eux. Ils avaient emporté pour douze jours de nourriture, ils étaient à moitié route et il leur en restait à peine pour deux jours. La disette grandissait chaque jour, la précipitation qu'elle causait dans leur marche de nuit et de jour, par son excès, la mort de leurs bêtes et leur épuisement les précipitaient dans les précipices défoncés tellement les vallées, qu'ils étaient presque tous engloutis. Le 6 mars, Burke est presque mort de faim, il a mangé un morceau de grand serpent qu'il a fait cuire avec du lait. Ils ont tenté à alléger la charge de leurs chameaux qui ne pouvaient plus marcher, et à jeter, par bête, environ soixante livres de ces provisions qui leur manquaient tant de manquer. Ainsi les navires envahis par la disette ont jeté tout ce qui les charge, quel qu'en soit le prix! Le 10 mars, ils ont jeté leurs chameaux. Le 10 avril, ils tuent Billy, le chameau qui leur avait servi de monture, lequel il était parti de Melbourne et qui avait le plus souffert de la disette. Le 11, ils sont forcés de faire halte à cause de la disette. Le 12, ils trouvent Gray, qui ne peut plus marcher : la faim les a épuisés. Les hommes, au cœur pourtant bien généreux, en ont fait un repas. C'est qu'ils avaient réservé la farine pour eux-mêmes. Ils avaient trouvé Gray se cachant derrière un rocher, à attendre les dernières souffrances inconnues de la disette. Ils reviennent en mémoire quelques jours plus tard, à l'agence.

Le 13, ils reviennent à l'oasis! Ils n'étaient plus que des hommes épuisés, ils ne voient plus leurs camarades, auxquels ils avaient promis de les rejoindre. L'oasis est déserte, pas une voix humaine n'est entendue. Les hommes ont dû leur passer le cœur à cette

heure solennelle ! En cherchant, éperdus, ils voient bientôt inscrit sur cette écorce d'arbre « dig », ce mot de tout à l'heure, ils fouillent : quelques provisions de vivres avaient été laissées par Brahe dans la caisse en fer ; des papiers y étaient aussi, expliquant les motifs du départ, et ils étaient datés.... du jour même, du 21 avril au matin !

Ainsi, après une course presque désespérée jusqu'à l'Océan et un retour plus désespéré encore, après avoir perdu ou mangé presque tous leurs chameaux et leurs chevaux, excepté deux, après avoir fait la plus grande découverte que puisse enregistrer l'histoire de l'Australie, ils arrivent à l'oasis à laquelle ils avaient tant rêvé dans leurs tortures, et les hommes qui



Bas-relief du monument de Burke : Retour à Cooper's Creek.

les auraient sauvés, sur lesquels ils comptaient, sont perdus depuis quelques heures seulement !

Que devenir ? Épuisés au point de ne pouvoir faire quelques pas, ils tentent, avec des bêtes demi-mortes, de suivre, pendant six heures, cinquante mètres, une caravane bien montée et longtemps reposée, de temps en temps salut, à quelques milles en avant, sans pouvoir jamais l'atteindre. Ce n'eût pourtant été le parti le plus sage, est-il facile de dire, quand les faits une fois accomplis et qu'on n'est pas épandu par la fatigue. Mais Burke se souvient qu'il y a près du mont Dorr, à cinquante kilomètres de là, une « station » de montures, où il ne finira pas devant lui ; et, malgré eux, après deux jours de marche, Wills et King avec quelques provisions, il dépose dans un journal de l'itinéraire découvert, de son retour, journal qui sera enfin l'honneur de son lieutenant et d'accomplir sa mission.

leur visage et abîmé de douleur, perdait de vue l'oasis et se dirigeait à l'est. Burke et Wright, qui s'étaient rencontrés, comme vous vous en souvenez, le 22 avril, revenaient à cette même oasis, poussés par le besoin, pour s'assurer que personne n'était de retour : aussi légers qu'imprudents, ils ne songèrent pas à creuser dans le sable et à fouiller la cachette. Ils avaient trouvé le dépôt de Burke, daté du matin même, et l'ayant vu en route, ils l'auraient sauvé ! Mais non, ils trouvent à la même place toute chose dans le même état qu'à leur départ, et ils repartent vers le Sud-Ouest pour le Darling.

Un mois de suite dans la même semaine, ces hommes qui se cherchaient, la réunion eût mis une heureuse fin aux plus affreux supplices infligés, sans le savoir, tout près les uns des autres, dans un espace de quelques milles seulement, au milieu de l'immensité des déserts !

Le 25 mai, Wille et King descendent la vallée du Cooper, à la recherche des provisions de la cachette. Un chameau tombe de fatigue, et meurt au bout de sa chair au soleil ; le lendemain le dernier meurt aussi. Les voyageurs se traînent jusque vers une tribu aborigène, qui, par pitié, fait taire les plus féroces instincts ; elle leur donne pour leur nourriture, une graine atroce, appelée *woolly-berry*, qu'ils mangent à grand-peine et ne peuvent digérer. Et ils repartent.

En un réveil d'habitudes nomades, les Noirs s'enfuient devant eux. Ainsi, ceux dont les trois voyageurs avaient si longtemps attendu, mais qui étaient devenus leur providentielle ressource, se retirent sans motifs ! Alors, la nécessité les pousse à continuer leur marche vers le mont Désespoir, et à se traîner jusqu'au 24 mai, jour où ils se résignent à la mort. Ne découvrant rien sur l'horizon, ils abandonnent désormais à cette dernière espérance. Vraiment, ils n'avaient rien découvert, car depuis on a suivi leurs traces et on a constaté qu'ils n'avaient erré qu'un jour de plus, ils auraient vu l'oasis et auraient été sauvés !

Le 25 mai, ils arrivent à Cooper's Creek, vivant de nardou, dont le suc ne les nourrit pas. « Ils viennent, dit un des Noirs, et ils enfouissent dans la caisse la dernière graine de leur dernière tentative. Combien de temps ils ont attendu ! » Nous apprennent les mots tracés encore sur le sable et déposés comme le testament de leurs malheureux frères au pied de l'arbre ! C'était pour eux la dernière tentative, car dans leur agonie, des fragments

de mots destinés à leurs concitoyens, et montrant tout ce qu'ils avaient souffert en vrais martyrs de l'amour de la science et des découvertes.

Le 20 juin, le nardou qu'ils broyaient ne les soutenait presque plus : deux lignes de Wills en ce jour disent « qu'il est trop douloureux de se sentir abandonné, et que pour lui il ne peut plus durer. » Le 22, il écrit « qu'il se couche sur le sable pour ne plus se relever; que désormais ce sera King, le plus valide, qui portera ses derniers adieux dans la cachette. » Du 29 juin sont datés ces derniers mots : c'est une lettre à son père, pleine de douleur et de résignation : « Ma mort... ma mort est certaine d'ici à quelques heures, mais mon âme est calme! »

Le jeune Howitt ne trouva plus, sous l'arbre de triste mémoire, rien d'autre qui pût l'éclairer sur le sort de Wills. Était-il mort, ou bien vivait-il? Où pouvait être son squelette desséché ou son corps râlant encore? Ses derniers mots d'O'Hara Burke sont datés d'un jour plus tôt que ceux de Wills, du 28 juin : quoique faible et mourant, il voulait encore chercher des Noirs, son unique espoir de salut! Ses adieux portaient plus de tristesse, mais autant d'héroïque résignation : « King survivra, j'espère, car c'est une grande âme : notre tâche est remplie, nous avons les côtes, les rivages de l'Océan..., mais nous avons été abandonnés. » Son travail n'était pas achevé, il n'eut pas le courage de l'écrire.

Ils avaient expiré sans doute, lui et les siens, et ils étaient ensevelis sous la sépulture, après avoir fermé la tombe où étaient ensevelis leurs secrets. Ils dévoileraient les mystères du continent et qui témoigneraient de leurs forces surhumaines. Aucun autre vestige ne donnait d'indication. Quand Howitt était arrivé, la cachette était bien recouverte de sable. Mais, par les traces confuses et répétées, marquées sur le sol, indiquant d'innombrables allées et venues du camp à la flaque d'eau, impossible de s'en aller sans dernière.

Howitt chercha dans toutes les directions environnantes, pendant un jour par des empreintes de pieds de chamou qui le ramenaient à son point de départ, toujours à l'oasis, quand enfin le 10 septembre, apercevant des traces de pieds nus d'une tribu de naturels, il trouva l'entrée de la cachette. C'est pour lui un moment d'angoisse, car il se sent seul au milieu des bois les yeux des Noirs, il arrive devant la cachette, les Noirs sont convertis en guérites, une ombre d'homme se voit à l'entrée, se tordant de douleur, enseignant par des gestes les secrets de la cachette. Les Noirs sont convertis en guérites, une ombre d'homme se voit à l'entrée, se tordant de douleur, enseignant par des gestes les secrets de la cachette.

... aux trois voyageurs, depuis le jour où il avait recouvert
 ... et où, pour tous en ce monde *excepté* pour lui, tout était
 ...
 ... Wills, à l'agonie, l'avait supplié d'aller à la recherche des
 ... il mettait en eux tout espoir de salut; il confia à Burke sa montre
 ... pour son père, et les trois amis, tant éprouvés par de com-
 ... se séparèrent douloureusement pour ne plus se revoir sur cette
 ... deux jours de marche, Burke tombe anéanti, demandant
 ... de ne le point quitter jusqu'à ce qu'il soit mort », et de
 ... sépulture son cadavre exposé au soleil des déserts dans
 ... la route de son siècle et trouvé la mort.



... du monument de Burke : King retrouve.

... pour la dernière fois sur le sol desséché : ses na-
 ... le sable, il regarde la Croix du Sud, qui est le signe
 ... dans l'hémisphère austral, puis ses grands yeux
 ... dans le sable du désert!
 ... revint à la rivière sur les bords de
 ... Wills... qui était mort aussi, mais sans un
 ... alors seul dans les bois, pleurant
 ... dont la nourriture le
 ... pour ses deux compagnons.
 ... qu'il avait, que les naturels avaient
 ... à côté de Burke, à sa droite,
 ... dans l'Union-Jack, le
 ... sépulture qui soit due à un brave, et, après
 ... le chemin de Melbourne, rapportant
 ...

Le 9 décembre de la même année, il repartait pour visiter de nouveau ces tombes solitaires, chargé par la colonie de Victoria de rapporter les restes des deux héros australiens; un an après, tous les habitants de Melbourne recevaient en deuil le triste cortège. Ils voulurent honorer par des funérailles publiques, d'une magnificence inconnue jusqu'alors, et par un monument élevé au centre de la cité, ces hommes morts à la fleur de l'âge en se dévouant pour leurs concitoyens. — Mais non, de tels hommes ne meurent pas tout entiers; c'est à leur audace, à leur désintéressement, à leur dévouement et à leurs souffrances, que l'Australie doit son merveilleux développement d'énergie et de vie, de prospérité et de splendeur! Du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest, elle a eu ainsi ses hardis pionniers; ils ont avancé dans l'inconnu et, le plus souvent, ils y ont succombé; mais la route était ouverte par eux, et la colonisation, la richesse et la vie les ont suivis.

Dans les nations de l'ancien monde, les souverains voient sans scrupule mourir aux guerres qu'ils allument des milliers de soldats; dans ce nouveau monde, où le désert est le champ de bataille, où l'explorateur est le soldat et l'apôtre de la civilisation, quand dix-sept hommes ont été en péril, une population d'un million d'âmes s'est levée pleine d'angoisse, et pour sauver, ce que peut la force humaine, la force héroïque, elle l'a tenté.

Mais si la mort a triomphé de ces viriles tentatives, la ville n'a pas dû moins honorer ses grands hommes, et nous, voyageurs, pleins d'admiration pour leur histoire, ne devons-nous pas nous arrêter devant ce deuil qui la couvre encore, et saluer en eux les créateurs d'un empire dont les destinées futures semblent aussi augustes que ses commencements sont extraordinaires?



V

MELBOURNE ET SES ENVIRONS.

Quartier chinois. — Chasse au cerf. — Perruches et cacatois. — Récits sur la Nouvelle-Zélande. — Un ex-zouave nous porte secours.

13 juillet.

« Nous allons aujourd'hui à nous rendre compte de Melbourne; les monuments de bienfaisance, les écoles, les hôpitaux, les Chambres, que nous ne se croirait en Europe en parcourant les rues bien alignées de ces édifices, et surtout en visitant ces édifices eux-mêmes? » « Ne se trompe; chez nous, trop souvent, un espace rétréci, des emplacements anciens, des emplacements irréguliers, consacrés par la perfection des connaissances de notre époque n'a pu que qui existait déjà et en tirer le meilleur parti possible; ici, depuis la fondation jusqu'à la dernière pierre, l'homme a tiré son sol libre de toute entrave, a pu créer son œuvre sur les débris, qu'il a fallu des siècles pour acquérir et qu'il applique au seul jour.

« On se demande a les défauts de ses qualités, et cette ville semble trop uniforme et rappelle trop nos nouveaux boulevards, tout à fait l'art ancien et la variété pittoresque de nos rues, comme ceux que M. Haussmann n'a pas encore touchés. Mais ici M. Haussmann se serait bien ennuyé! il n'y aurait pas eu moyen de faire l'ombre d'une révolution!

« La Chambre Haute et la Chambre Basse, a voulu du cachet et du grandiose.

« La session de cette année soit déjà terminée; dans ces circonstances d'un peuple libre, on se dit des vérités. Pour une société qui s'étend tout d'un coup, qui s'en partage l'exploitation rapide, qui grille les entrailles pour extraire des millions, on se sent sûr d'être l'âme multiple qui discute les Parliamentary acts and

reports » fait foi que les assemblées se sont vivement acquittées de la besogne.

Passer de la salle des pas perdus, qui a répété, nous dit-on, les échos de bien des orages politiques, à un quartier où les échos les plus dissonants, les plus inconnus frappent nos oreilles, ce n'est pas une bien longue course. Nous voici dans le quartier chinois. Ces « celestial gentlemen », comme on les appelle ici, sont des pantins affreux et se ressemblent tous; quand on en a vu un, c'est comme si on en avait vu cinq cents : jaunes comme du jus de tabac, criards comme des cacatois, odoriférants à faire fuir des rats, déguisés en dandies et en fashionables européens, ils rentrent leur longue queue de cheveux sous le collet de leur gilet, ce qui détruit tous leurs charmes. Du reste, à qui plaire? Le gouvernement, qui a été obligé d'arrêter l'invasion des bandes chinoises pendant plusieurs années, se contente à présent de leur imposer une taxe et de leur interdire formellement d'amener avec eux leurs douces compagnes. Des Chinois, passe! dit-il, mais des Chinoises, jamais!

J'ai peut-être eu tort de lever si vite ce lièvre chinois : c'est une question brûlante : son apparition a effarouché les uns; ils ont poussé des cris d'alarme, qui ont scandalisé les autres.

Les réclames dorées de la découverte des mines d'Australie, parvenues, quoique un peu tard, jusqu'à l'Empire du Milieu, avaient tout d'un coup arraché à leurs pagodes des milliers de Chinois : ils franchissent l'Océan, chargés, pour tout capital, du sac de riz qui les nourrit pendant la traversée, et ils inondent les placers.

Après au gain, travailleur infatigable, sobre comme un ermite, « John Chinaman », avec la patience, la ténacité, la succion de l'insecte, réussissait à merveille à pomper la richesse du pays, et une fois son magot accumulé, il s'en retournait, l'un portant l'autre, dans l'hémisphère d'origine.

Qu'a fait la colonie naissante! Elle a imposé à tout Chinois, dès son débarquement, une capitation de deux cent cinquante francs, et a permis sur les navires qui arrivaient de Chine qu'un « faïdien » ramène deux tonnes de marchandises; et une fois sur les places, elle a imposé à chacun d'eux une taxe de douze francs cinquante par mois. Ces mesures ont eu à grands coups l'immigration, mais soulever une vague d'opposition. Si la race blanche, disaient les uns, est venue pour le travail et des dépenses énormes, plutôt que pour le plaisir, elle ne doit pas être traitée comme un animal de somme. Si la colonisation pastorale a transformé des fermes en ranches, elle ne doit pas être traitée comme un animal de somme. Si la race blanche, disaient les autres, est venue pour le plaisir et des dépenses énormes, plutôt que pour le travail, elle ne doit pas être traitée comme un animal de somme. Si la colonisation pastorale a transformé des fermes en ranches, elle ne doit pas être traitée comme un animal de somme.

si cette race a fait des routes, ouvert des ports, construit des villes et des chemins de fer, créé une magnifique organisation sociale, commerciale et politique, et fondé pour elle une seconde patrie à six mille lieues de la terre natale, n'est-il juste que, le jour où a pondu la poule aux œufs d'or, des milliers de migrants d'une race inférieure, qui n'ont ni les mêmes idées ni les mêmes mœurs, et qui apportent avec eux une cargaison pestilentielle de vices, viennent mettre la main sur la couvée et la disputer orgueilleusement? Quelle loi d'égalité humaine force des colons qui ont découvert et fécondé une terre, qui s'y fixent et qui la rendent prospère, à en laisser le sol et les fruits, à leur détriment, par des étrangers venant pour y piller et le rapporter dans leur monde demi-barbare?

Il y a une grande carrière ouverte à toute la race blanche, sans distinction de nationalités. Que l'élément chinois soit profitable aux Philippines et aux races malaises de Java et de la Malacca, et parce qu'il donne là une race métisse qui tient du père et de la mère, plus intelligents, mieux bâtis et plus industrieux!

En Australie, grâce à un climat vivifiant et à une vie qui engendre la jeunesse anglo-saxonne qui prend ses plus beaux développements, voici une nation qui s'improvise et qui songe à l'émulation. La richesse vite acquise du mineur chinois forme trop de contraste avec la pauvreté de l'immigrante Irlandaise à peine débarquée. Les hommes jaunes, petits, aux yeux en coulisse, à nez retroussé, deviennent les heureux maris des blondes filles de toute une jeunesse australienne, jeunesse bigarée et avilie, parlant un langage demi-asiatique, au milieu des jonques et de jonques à vapeur, quand il s'agira de voter, les machines, de soutenir l'élan civilisateur des pionniers.

La génération que doit rêver une jeune colonie ne doit pas déjà trop d'exemples irlandais-chinois pour que l'on prenne le parti d'arrêter ce torrent d'Orientaux, et laisser à l'Australie une tâche originelle que les étrangers ne flétriraient pas. Et quant à permettre aux femmes d'immigrer, ne serait-ce pas, nous disent les voyageurs, apporter double ration de tout ce que les hommes physiques et morales ont de plus complet et de plus parfait?

Il y a une autre question à l'extrême qu'à l'égard des Chinois, à l'égard des femmes, les six mille

habitants de ce quartier, leurs vingt-quatre mille compatriotes éparpillés sur les placers ou dans les jardins, prouvent bien qu'ils gagnent assez pour supporter des taxes : jamais on n'en a expulsé ; chaque année encore il en arrive, mais heureusement en petit nombre. Pour échapper à la taxe, ils ont bien imaginé de débarquer à Sydney ou à Adélaïde, et de gagner par terre les mines d'or, en faisant deux cents lieues à pied ; mais les colonies voisines ont imité Victoria, ce qui les gêne un peu. — Rien, rien, pourtant, ne les rebute !

Mais ne croyez point qu'ils n'aient pas leurs défenseurs zélés. Pour eux, ces lois de restriction ne sont autre chose que l'application de la fable du Loup et de l'Agneau : ce n'est point là l'hospitalité de la race anglaise. C'est une tyrannie égoïste qui fait tache sur la terre de la liberté. La plus éclairée ne doit point exclure d'une commune : meisme les vieux hommes d'une race pauvre qui viennent glaner avec elle. Vous le voyez, je ne suis pas de ceux qui, n'écoulant que l'oreille, n'entendent qu'un son ; nous avons eu la fortune de visiter en deux aimables hommes, deux hommes instruits, un chinois et un phobe ; mais, pour ma part, ce dernier m'a convaincu, et si j'ai à cœur, c'est de voir pure de toute tache cette population première qui soit née sur ce sol ; c'est de voir que ces hommes, ces familles éprouvées, qui ont eu le courage de quitter leur pays, ce soit l'Allemagne, la France ou l'Angleterre, — pour venir ne dis pas la fortune, mais leur pain de chaque jour sur ces terres dans les paisibles travaux des champs ou dans la laborieuse recherche de l'or, que ces hommes ne se voient pas disputer leur part totale de leurs yeux par des bandes viciées d'Asiatiques, dont le pavillon n'a jamais montré dans ces mers à l'heure du danger, des durs travaux découverts, et qui, incapables même d'y venir sur une de leurs barques, n'arrivent qu'à l'heure de recueillir, elles qui n'ont pas peur de l'effort.

Excepté pour les Chinois, rien de plus libéral, du reste, et plus hospitalier que la colonie de Victoria. Que l'immigrant soit Français, Américain, il y est appelé aux mêmes droits et à la même égalité que les Anglais. Ces derniers font ici plus des dix-neuf vingtièmes de la population ; puis viennent les Allemands. — Quant à nous, nous ne sommes que notre réputation de cuisiniers, de bouchers, de diables ! Ce n'est que par eux qu'on connaît ici la France, et se fait-il, nous disait-on, que jamais un homme bien placé ne regarderait point tous les hommes distingués de la France ?

Le drapeau tricolore y jouit cependant d'un grand prestige, non pas qu'on ne s'en soit jamais à le voir flotter sur la poupe des navires de la rade, mais parce que chaque malle d'Europe apporte ce je ne sais quoi de fougueux et de brillant qui est le propre de notre nation. — Oui, on a ici une imitation de la France, et cela nous réjouit l'âme. En revanche, voici les hommes politiques et responsables de cette terre libre, libre jusqu'à l'illimitation des votes, dans sa presse, dans ses Chambres, dans ses réunions, et les gens demandent de leur expliquer ce que c'est que les candidatures, les ministères non responsables, les premiers et derniers avertis-



« Les « creeks » aux environs de Melbourne.

de journaux, la prison préventive, les prohibitions, toute notre litanie nouvelle et le *De profundis* de l'empereur pour eux; je le comprends, et je ne connais rien de mieux que le chinois pour leur répondre.

14 juillet.

Le baromètre et le chronomètre restent au repos! Je n'ai pas eu une chasse à courre, une chasse au cerf, pour me donner un magnifique cheval. — Le duc de Melbourne, et je ne pouvais croire, à l'aspect de ce pays sauvage encore il y a quinze ans : aux « Epsom », aux « Surrey Stag Hounds », à

voir sur cette grande route animée tant de phaétons légers et de drags à quatre chevaux. Nous sommes plus de cent cinquante cavaliers au départ : des habits rouges, des amazones, et un cerf venu du Royaume-Uni ! Vraiment, partout où s'établissent les Anglais, que ce soit à Gibraltar, au cap de Bonne-Espérance ou en Australie, ils apportent avec eux tous les usages, tous les plaisirs de leur première patrie.

Ils ont leurs « Cricket-Matches », comme leur « Stag and Kankaroo Hounds », et bien des équipages, des « shires » leur envieraient, je crois, le choix de leur meute, l'adresse de leurs chevaux, et le brillant de leurs cavaliers, qui se disent, non sans raison, les premiers « steeple-chasers » du monde. — Nous voilà lancés : galopade effrayante dans des prairies, des champs de blé, des lagunes coupées de crevasses ; la chasse va en train d'enfer ; les obstacles se succèdent sans qu'on puisse reprendre haleine ; ils sont sans fin, bon Dieu ! et il y a de quoi frémir ! Ceux de l'Irlande, vus de près, ne supportent pas la comparaison avec ceux-ci ; l'absence d'inouï des bois en est la cause. Voici comment ils sont tous faits : deux fossés tout rapprochés, s'élève une haute barrière fixe, composée de trois et quatre grosses poutres d'un pied de large et de haut, sur quatre faces régulières, étagées à intervalles, et clouées à des troncs d'arbres. Un régiment de cavalerie chargeant là-dessus ne les briserait pas. Il faut franchir lestement les obstacles ou se briser soi-même. — Je confesse, je crois avoir eu rarement si belle occasion de sentir battre et de vider les arçons ; un peu de bonheur, et ma bonne chance est de tous les hémisphères, m'ont permis de courir ventre à terre pendant une heure et demie, par-dessus cette jolie pépinière d'obstacles, sans rien casser ! Il n'en a pas été de même du cerf, qui s'est cassé la jambe au fond d'un ravin, où tous les « habits rouges » sont arrivés en descendant une pente terrible.

Le maître d'équipage eut l'amabilité de m'inviter le soir au « hunt », au club, où tout était servi avec le luxe que vous pourriez trouver chez les heureux de la terre de l'or ; c'était bien le type des clubs de chasse anglais, pleins de verve et d'entrain. Que de sujets pour les tapis, depuis Paris, ses spectacles, ses beautés, jusqu'aux kangaroos et au pôle sud !

Le récit du « Cricket-Match » d'il y a deux ans, où deux équipes d'Australie ont combattu en champ libre, sous les yeux d'une foule glorieuse, qui s'étaient embarqués et avaient fait un mille pour aller voir les parties de cricket. — C'est vraiment la plus grande partie de cricket que j'aie vue en Australie, et c'est vraiment la plus grande partie de cricket que j'aie vue en Australie.

par les vains, s'en sont retournés par le cap Horn, comme s'ils avaient fait la chose la plus ordinaire du monde, avec un billet d'aller et retour pour les antipodes.

Dimanche 15 juillet.

Toutes les cloches, dès le matin, sonnaient leur gai carillon, et les hymnes sacrés de la vieille Europe nous allaient droit au cœur. Non-seulement la nef de l'église catholique était toute pleine, mais un grand nombre de fidèles étaient encore à genoux en dehors des portes. — Il y a beaucoup de catholiques à Melbourne : l'évêque dirige en ce moment les travaux d'une grande cathédrale, à demi terminée, pour laquelle les Chambres ont voté une très-forte somme d'argent. — La question des droits de la liberté doit être bien intéressante; je vais me procurer des renseignements, et, dès que j'aurai des données, je vous en parlerai dans ma prochaine lettre.

Quel triste spectacle dans une ville anglaise : qu'y a-t-il de plus triste et de plus désolé? Les grandes artères sont désertes; on y entend le vent seul siffler! Le vent seul siffle dans les jolis arbres des Fitz-Roy, dans le parc de Boulogne austral, où l'autre jour, malgré l'hiver, l'air nous charmait tous! Ah! où sont nos joyeux

16 juillet.

Carrioles, des fusils, des bottes et des munitions, le jour nous partons, le prince et moi, pour aller dans des bois qu'on nous dit remplis de perroquets. L'ouverture de perroquets, c'est comme un rêve magique et je n'en dormirai pas! Notre route est une route comme les nôtres, tracée toute droite vers le Nord : elle coupe à travers des côtés d'espaces à demi entretenus, destinés aux troupeaux : le sol est rougeâtre et la route est bonne. — Voici quelques troupeaux que nous rencontrons; ils viennent de l'intérieur, de la campagne, des faubourgs et les navires de la rade. Ils sont guidés : la longue barbe de ces conducteurs, les drapeaux nationaux en Australie, leur haute stature, leurs chapeaux de feutre bicornu, leur donnent un air de soldats. Dans les prairies entrecoupées de bois galeux, ils sont tous de race anglaise et répandus sur les routes, car nous rencontrons successive- ment des troupeaux allant à leur ouvrage au petit galop sur

leur monture : celui-ci porte sa cognée, celui-là sa serpe, un autre une scie, un quatrième une marmite.

A midi nous sommes au village qu'on nous avait indiqué. Il a nom Dandenong : quatre maisons en bois, voilà tout. Vite nous chargeons les fusils, recrutons un brave « Irishman » tout roux et père de huit enfants, obtenons qu'il nous guidera dans les bois et prairies pour tuer des perroquets, sans enfourcher un de ses chevaux, ce qui l'étonne considérablement. « Aller à pied », cela lui paraissait vulgaire, même à la chasse à tir.

Ce fut alors une course pleine d'émotions au milieu des prairies et des



La forêt aux Cacatois.

bois de cette vallée sauvage. J'ai vu là les arbres à gomme avec toute leur splendeur, et ils m'ont rempli d'admiration : de pareilles branches, je n'en ai jamais contemplé en Europe.

Tout ce que la forêt a de sauvage quand elle va de pair avec les grandes prairies naturelles, des ravins avec des fougères gigantesques, des herbes grandes que l'homme, une herbe toute verdoyante, des troupeaux de vaches et de chevaux qui paissent sans gardien sous les bois immenses, des séquoïas, arrachés et amoncelés par les tempêtes, des troncs de pins résineux menaçant de tomber, des traces des feux que les aborigènes ont allumés à leur pied : ah ! je ne puis vous dire ce que j'ai vu de grandiose, de sublime, et cette végétation magnifique, et ces animaux si nombreux, si variés, si étranges, si bizarres, si curieux, si intéressants, si dignes d'être étudiés, si dignes d'être admirés, si dignes d'être aimés.

des tiges d'arbres, nous courons comme des fous après de délicieuses perruches! Si notre brave Irlandais, nous nous serions perdus cent fois. — Mais que c'est joli à voir voler au soleil ces bandes de perruches qui poussent des cris perçants! Quelles admirables couleurs! Vingt, trente, cinquante s'envolent à la fois et disparaissent comme un dard! Tout d'un coup un roulement effrayant se fait entendre au loin : nous y courons. Trois cents cacatois se disputaient par terre les graines de leur repas du soir; ils s'élevaient à demi-lieue de nous. Ce qu'était le ramage étourdissant de ce cacatois, dont la moitié faisait le guet, tandis que l'autre, comme une grappe blanche, piquait du bec dans le gazon, jamais vous ne l'avez vu; une marche savante et tournante, à quatre pattes et à six, sur les branches du feuillage, des herbes et des roches, nous réussit à l'attraper. Un plomb pourtant décrocha un cacatois, qui, secouant ses plumes, se débattait les autres au secours. Un *tolle* général s'éleva. Elle répondit : elle volait à cinq portées de fusil au-dessus de nous, et nous entendions avec fureur l'hymne de deuil de notre magnifique cacatois.

Après ce tournoi, nous rentrons dans une de ces quatre maisons situées sous les grands arbres : une d'elles est une maisonnette où une femme nous fait un fricot, et nous dinons fort tranquillement. Après dîner sur un livre des plus drôles : *Le voyage d'un Australien en Europe*. Le bonhomme raconte les naturels des campagnes et des villes, les Chinois. Il y a là une bonne dose d'originalité. C'est ce que les cris des cacatois qui me poursuivent, et le cancrelat occis pour s'être promené autour du cacatois, ont vengé sa mort?

Après dîner, nous étions déjà au fond du jardin, aux genoux. Messieurs les perroquets, rouges, bleus, orange ou lilas, se réveillent aux premiers rayons du soleil, et se sauvent aussi vite que la dernière perruche. De telles myriades qui crient de tous côtés, il y a de telles myriades de perruches tigrées et de vrais moineaux verts qui en font un bruit assourdissant, que nous fîmes encore aujourd'hui une chasse très intéressante. Nous nous sommes tourné la tête; nous rapportons le soir à notre logis, une grande quantité de plumes, et dont on aurait pu faire un bonnet. Quatre-vingt-cinq pièces en tout! des grues, des perruches, des perroquets et des perruches, des perruches, depuis le grenat jusqu'à l'azur, font

de vrais bijoux. Singulière chose que « leur ramage ressemble si peu à leur plumage » ! Tandis qu'en Europe les bois résonnent du chant harmonieux des oiseaux et que le rossignol vous ravit avant l'aurore, ici les cris les plus aigus et les plus discordants forment une sauvage musique. Mais aussi, pour les consoler, la nature ne leur a-t-elle pas donné la plus éblouissante des parures ?

18 juillet.

Journée officielle : visites rendues à l'évêque ; au maire, aux consuls ; ce soir nous avons grand dîner chez le Gouverneur, brigadier général Carrey, « the luckiest man of the army », revenu le matin d'une tournée de six jours dans l'intérieur ; les ministres étaient là, ainsi que les hauts fonctionnaires de la colonie, et, de plus, beaucoup de dames en grande toilette au milieu des uniformes rouges à galons dorés de l'état-major. — C'est réellement notre première rentrée dans le monde civilisé : après trois mois de vie maritime et solitaire qui donnent à l'âme je ne sais quoi de timide, il me semblait que je sortais alors ébahi d'un rêve ; tout ce que cette impression « de nouveau et de bizarre, ceux-là seuls peuvent le comprendre qui ont connu les longues solitudes sur mer ! Mais dans ce salon, la conversation s'entame vite, et l'intérêt ne chôme pas. Je suis aussitôt frappé de tout ce que nous racontent les officiers revenant de la Nouvelle-Zélande, où ils ont fait de longues campagnes. Le général y a commandé avec gloire, et des aquatintes jetées sur le papier entre deux batailles nous font passer en revue les sites des îles d'Eaheinomauwe et de Tavia-Poonammoo. — Le descendant de ces parages est un jeune officier à la figure martiale, le colonel Rappin, qui a voulu venir au dîner quoiqu'il se fût cassé la jambe il y a un mois à la chasse à courre ; cette jambe, il l'avait cassée deux mois auparavant, aussi à la chasse à courre, et cette fois-là c'était déjà un cas de récidive. Vous le voyez, les chutes de cheval viennent dans la hiérarchie des causes de mort, en Australie, encore avant les flèches des sauvages ! — On nous a raconté sur la Nouvelle-Zélande les choses les plus curieuses ; il y a dans les trophées de la salle d'armes, des haches de pierre, des haches empoisonnées, des costumes complets de dames et de demoiselles, des colliers et boucles d'oreilles ; les Maoris sont, paraît-il, des hommes fiers, guerriers dans l'âme, coureurs agiles, accablés d'honneur et très-amateurs de côtelettes humaines ; ils ne se représentent au feu ; la cuisine y est un art ; et des plantes, des légumes, des fruits économiques ; l'autre côté humaine de la civilisation, les plantes aromatiques, et seulement quand on

Ces fêtes-là ne sont pas encore de celles qu'on nous propose : on voudrait d'abord organiser les bals les plus brillants, mais notre deuil nous les fait refuser.

22 juillet.

Nous voici de retour d'une nouvelle expédition de chasse : le capitaine Standish nous a emmenés à Snapper Point ; c'est le cap extrême qui ferme la baie de Port-Philipp du côté de l'Est et qui la sépare de l'océan Austral ; nous y sommes allés par terre, tantôt en longeant la plage, tantôt à travers les grands bois sauvages, tantôt enfin sur les rochers qui dominent la mer. Un vieux pêcheur, un ancien matelot qui était déjà ici en 1840, — ce qui est l'âge de la vingtienne de la colonie, — et qui, pour se consoler de n'être plus au jeu, chasse les phoques ; beaucoup de perruches ravissantes, — nous avons fait nos rencontres pendant toute la journée qu'il nous fallut passer au point.

Le kangourou brève insulaire qui possède une dizaine de lévriers d'Écosse
seul à chasser le kangourou. Le jour suivant, nous nous engageâmes avec
le kangourou, où il serait certes bien facile de s'égarer, en galopant par-
mi les buissons d'arbres dans les hautes herbes. Nous étions convenus que
le premier coup de revolver annoncerait ainsi aux autres qu'il
était parti. Nous avons suivi ventre à terre la bande des lévriers ;
ils ont couru au milieu du fourré et d'une sorte de jungle, que
nous avons vu trois fois morts les trois kangourous de petite taille
et les trois lévriers. On se fait terriblement casse-con dans ces belles
forêts au charme inconnu, semblable à une sorte d'ivresse.
Après avoir pénétré plus avant, ces forêts sans fin, dont chaque
feuillage est mystérieux.

« Les colons nous voyant passionnés pour la grande nouvelle : « A deux lieues d'ici, il y a un lac ! » de là, depuis trois jours, aux rayons du soleil, des bandes de cygnes noirs qui reviennent à l'eau, c'était mettre le feu aux poudres ; à l'obscurité, à une obscurité complète, nous nous précipitâmes vers le ravin désigné ; plus nous approchions, les brumes sont grandes ; silence, marche sur la pointe des pieds et tout cela dans un terrain antédiluvien ! Les brumes s'évanouit, l'aurore parait, le soleil de neuf heures, pas même l'ombre ! C'était un bel et bon lac, qu'on ne tue pas.

Dans notre route de retour, un de nos chevaux faillit nous faire faire une pirouette de trois cents pieds, du haut d'une corniche qui dominait la mer; pris d'une folle panique, il reculait éperdument, et l'abîme était à dix mètres derrière nous.

Un homme vient à notre secours; il se cramponne hardiment d'un seul bond au cheval qui menace de nous briser tous et de me noyer; son poignet de fer le secoue à tout rompre; il lutte et se donne du cœur en lançant un sonore juron : c'est un Français ! Ancien soldat d'Afrique, couvert de cicatrices en pleine figure et en pleine poitrine, il parle bientôt de ses campagnes : « J'ai fait la guerre pendant sept ans sous le drapeau tricolore, et huit fois j'ai été blessé. Puis j'ai passé au service d'Abd-el-Kader, mais, vu que je n'ai pas eu comme lui le grand cordon de la Légion d'honneur, je suis parti mourant de faim, et venu ici gratter la terre pour y trouver de l'or. » — C'était, il faut l'avouer, une curieuse rencontre.



Cacatois d'Australie.

LES MINES D'OR.

28 juillet.

Le chemin ferré rejoint Melbourne à Ballarat, et, en quatre heures, nous nous rendons de la ville commerçante à la ville aurifère. Nous traversons d'abord de la vapeur les prairies fertiles qui entourent la ville, puis la verte ceinture, puis les bois d'eucalyptus dont notre chemin va troubler les échos. Nous croisons de temps en temps la route ancienne, encore poudreuse, mais déserte. Les vieillards nous racontent tous les souvenirs qu'elle fait évoquer. Le 10 juin 1851 que la première parcelle d'or fut découverte dans le ruisseau tributaire du Loddon; le 20 juillet, au lendemain, à Ballarat! Vingt mille personnes en un instant, et, pendant une année, se ruèrent toutes haletantes par ce chemin, dont il suffisait de fouiller la surface pour en tirer l'or. On devait être l'aspect de la route où une foule de chercheurs de l'or, comme chez nous on court au feu,

Notre attention est éveillée par un changement brusque, difficile devant nous. La grande ombre des forêts s'efface; le coup de foudre; la verdure des prairies est partout; les arbres sont abattus par la main de l'homme,

amoncelés en désordre, gisants sur un terrain bouleversé; la plaine est grattée, lavée, torturée; c'est un dédale de travaux, un chaos de fouilles infernales, et ça et là, dans cet ensemble vertigineux, de grands tuyaux, par des convulsions poussives, vomissent la vapeur; des cloches sonnent, des roues de fer s'engrènent et crient, des pompes gigantesques crachent des eaux bourbeuses, et une fourmilière humaine s'agite! C'est Ballarat. La recherche de l'or a fait ici une vallée d'un aspect diabolique. Je ne connais rien qui puisse frapper à un plus haut degré l'imagination de celui qui ne s'est jamais figuré ce que l'homme peut tenter dans ses fiévreux travaux, pour arracher l'or aux entrailles de la terre. C'est Ballarat, où un pauvre ouvrier sentit un jour sa pioche enclavée dans un bloc solide : c'était un lingot d'or, pesant 2,600 onces, et valant 260,000 francs. C'est dans cette vallée et sur ces collines torturées que les hommes ont récolté une moisson d'or égale à leurs ravages, près de quatre milliards de francs.

Ici il n'y eut pendant bien des années qu'un camp immense; les faubourgs sont encore composés de tentes éparses où viennent bivouaquer les derniers arrivants. Mais la ville proprement dite est une fidèle image de Melbourne; c'est une ville qui compte trente mille âmes et treize à quatorze ans d'existence; elle a de belles maisons et de belles rues; le jour elle est sillonnée de voitures, le soir éclairée au gaz; elle est remplie de clubs, de théâtres, de bibliothèques, de banques; le mineur enrichi s'y promène paisiblement; plus de revolvers, plus d'attaques nocturnes, plus de scènes sanglantes sur les tables de jeu. Ça et là de nombreux groupes d'hommes couverts de boue et ruisselants de sueur sortent de terre pour prendre leur repas; ce sont les chercheurs d'or qu'emploient de grandes compagnies; les galeries qu'ils percent à cinq cents pieds sous terre s'étendent sous toute la surface de la ville. On a construit toutes ces centaines de maisons le plus près possible des veines aurifères; mais je ne m'étonnerais pas s'il fallait bientôt démolir toute la ville pour suivre les nombreux filons sur lesquels elle repose, après avoir été la cause de sa naissance, seraient devenus bien vite la cause de sa destruction.

Tous ici nous racontent le singulier spectacle que présentait Ballarat, à dix ans, au moment où la fièvre de l'or eut à son paroxysme; ils trouvaient réunis tous les mineurs qui, depuis, se sont dispersés dans innombrables centres de mines que les années ont fait découvrir; l'or se trouvait à la surface du sol, mêlé à un gravier qui couvrait le long des ruisseaux; des groupes d'hommes sifflaient et sifflaient, ils apprenaient le dessous du monde, ils apprenaient à connaître la terre, à la pénétrer, à la soulever, à la retourner, à la bouleverser.

poudre d'or ! Les uns gagnaient souvent sept et huit cents francs avant leur déjeuner, mais ce repas, il fallait le payer cent francs !

Un sorbonnien me racontait qu'il passait sa matinée à gratter la terre et à laver l'or; souvent il trouvait ainsi trois ou quatre cents francs en quelques heures. Puis il se mettait à faire des bottes et il les suspendait à un pieu devant sa tente. Arrivaient bien vite des groupes de mineurs, la ceinture plate de lingots, mais les pieds sans chaussures : les bottes étaient mises à l'enchère : chacun sortait de sa poche des pincées de poudre d'or, et encore quatre ou cinq cents francs, pour une seule paire, venaient enrichir l'adroit sorbonnien.

Le soir, ceux qui avaient la tête un peu chaude se réunissaient sous quelque tente, ou à l'abri de planches clouées en désordre : là, à la lueur d'une lampe à pétrole, on jouait avec frénésie : la poudre d'or à peine lavée était le enjeu constant; les mineurs jetaient leurs enjeux à pleines poignées, et les sorbonniens devenaient en une nuit tout le fruit de bien des heures de travail.

Les sorbonniens enrichis de la veille, serraient leurs milliers de francs dans des sacs, et s'en allaient en silence coucher sous une tente étroite, dans une vallée déserte, — un demi-millionnaire sous la tente ! Souvent il devait passer la nuit sans sommeil, tenant serré dans sa main son revolver et faisant feu sur les maraudeurs qui venaient à son camp.

Je suis allé ici avec un grand nombre de personnes qui ont vu pendant ces années cette vie émouvante, qui me montrent les découvertes qui ont fait les plus belles découvertes de lingots où de lingots, et je vois toutes les péripéties, les aventures de cette époque où tout tenait du vertige ! L'or était le dieu, qui fait comprendre les désordres et les scènes de folie, les excès, les excès enivrés, qui amassaient des trésors à l'envi.

Un lingot que j'ai vu à Ballarat, c'est un lingot trouvé dernièrement par un mineur et acheté par un banquier qui nous reçut le lendemain. Ce lingot d'or pur pesait 1,840 onces, c'est-à-dire 115 livres, et il a des formes qui semblent torturées et onduleuses : ses formes sont marquées par les coups de pioche de l'heureux mortel qui l'a découvert. Il est encore là, religieusement conservée et gardée par les personnes qui ont glorieusement fini leur temps. Eh ! le monde est ruiné aujourd'hui : en quelques mois, les mines sont au service des grandes compagnies;

agacé, nous repoussait au premier abord : là, le spectacle était plus pittoresque. Les Chinois ici sont déguisés en Européens, ce qui leur donne tout à fait l'aspect de singes habillés en hommes : ils se carrent en véritables *gentlemen*, fumant de gros cigares et remplissant les rues de leurs cris stridents. Ils ont aussi leurs banques, décorées d'enseignes écarlate, où chaque homme a glané comme Ruth la Moabite dans les champs du riche Roi. Ils ont aussi, comme nous, ce qu'ils ont découvert dans les terres déjà vingt fois lavées : ce sont les chiffonniers des placers !

Le soir, au théâtre : on donnait les *Pirates de la savane* ; la salle, remplie de spectateurs sortant des galeries souterraines en costume de travail, était plus étrange encore que la scène ; c'était un public fiévreux, en chemise de flanelle rouge, couvrant d'applaudissements une jeune et jolie actrice italienne, dont la timidité contrastait avec ces spectateurs rudes et farouches, hommes

24 juillet.

Le matin, à huit heures, avec plusieurs ingénieurs et de grands propriétaires, nous devons voir avec eux les trois genres d'exploitation : le travail de quarts, le travail d'alluvion, le travail à la

colline. La première, Ballarat : elle s'appelle le Black-Hill, la colline noire, toute blanche ; un de ses mamelons est complètement blanc. Un homme en a passé au tamis toutes les parcelles, et il n'a rien trouvé que du sable. On ne peut pas à peu, mais en entier, transporté à deux cents mètres de la première ; des tranches de soixante mètres de large sont coupées comme dans un gâteau, et des orifices sont percés de part en part. Après avoir escaladé les remparts de la colline, on a rejeté du sein de la colline, nous sommes dans une galerie qui la sillonne à l'intérieur dans tous

les sens. On doit marcher tout voûté dans une galerie basse et souffante. Nous nous laissons glisser à descente dans la bague d'une corde, et peu à peu nous descendons dans l'abîme. Vraiment, quand on plonge dans ce gouffre, on est tenté de croire que c'est l'enfer : cette chaleur, ce bruit, ce fracas tonnerre de la mine qui éclate, ce travail incessant, travaillant le roc sonore à la descente, c'est effrayant. — Du moins, si c'est

[illegible]

l'or de l'agate, de la glaise ou du fer. Ce sable s'écoule des caisses en fer par soixante rigoles inclinées environ à sept ou huit degrés, et balayées par un courant constant. Ces rigoles ont huit mètres de long : l'étendue du premier mètre, à la partie supérieure, est garnie de six petites tringles de bois, horizontales et perpendiculaires au courant; elles arrêtent les paillettes d'or pur que leur poids suffit pour rendre stables. Les trois mètres qui suivent sont garnis de dix-huit tringles de trois centimètres de haut, qui maintiennent chacune une nappe de mercure; enfin les quatre derniers mètres sont recouverts de fines couvertures de laine.

C'est avant d'arriver à l'extrémité inférieure de chaque rigole, que le sable de quartz aurifère broyé dépose successivement toutes les parcelles d'or qu'il contenait. Chaque nappe de mercure, sur laquelle les parties hétérogènes glissent comme sur un miroir, retient au contraire l'or qui s'amalgame immédiatement.

Les couvertures de laine ne viennent à la suite que comme une sorte de barrière de sûreté destinée à arrêter les paillettes qui, grâce à un courant trop fort ou à une saturation non observée du mercure, auraient pu échapper aux lavages des quatre premiers mètres.

Vient donc l'or amalgamé avec le mercure. Recueillir cet amalgame, le presser dans un sac en peau de chamois, le porter sur un feu doux, l'affiner de quelques minutes, et le joli moment est arrivé : séparer l'or du mercure. Comme sur un bon feu le mercure se volatilise, que l'or ne fait que fondre, le précieux mélange est déposé dans un alambic, le mercure s'envole en vapeur pour aller se condenser dans une chambre voisine! L'or reste au fond de la

casserole! que de millions ont passé par elle! De cette casserole, on a déjà extrait plus de 22 millions de francs, et pourtant elle n'a été poussée encore qu'à 460 pieds. Le bloc rectangulaire dont la surface est de 14 centiares, et dans lequel elle peut creuser à son gré, lui plaît; elle ne paye que 750 francs au gouvernement, et même aucune espèce de taxe ne pèsera plus sur elle.

Elle paie, taxes et surveillance, outillage et transport de quartz coûté lui 8 fr. 75 c. à extraire 1000 quintaux de quartz, elle paie tout, elle lève jusqu'à 1000 francs de taxes.

Elle paie, taxes et surveillance, outillage et transport de quartz coûté lui 8 fr. 75 c. à extraire 1000 quintaux de quartz, elle paie tout, elle lève jusqu'à 1000 francs de taxes.

mois, ces soixante pilons ont broyé 55,264 tonnes de quartz, qui ont donné 2,059,600 francs, ce qui fait 39 francs par tonne. L'or a été recueilli dans les proportions suivantes :

Dans la première partie de la rigole.	66,08 0/0
Dans les nappes de mercure.	22,95 —
Dans les couvertures.	10,97 —

La quantité d'eau nécessaire pour laver constamment les caisses en fer et les rigoles est de 36 litres par caisse et par minute, ce qui fait 31,840 litres par jour. Le grand malheur est que l'eau est fort rare. Quant au mercure, il en faut 20 kilogr. pour charger une caisse et ses rigoles. Si l'or est en gros grains, l'amalgame rendra deux tiers de son poids en or. Si l'or est en grains moyens, il y aura une livre pesant d'or pour une livre de mercure. Si l'or est en molécules très-fines, l'amalgame ne produit qu'un tiers d'or pur.

Telles sont sur les Black-Hill les notes que j'ai pu prendre au crayon, en écoutant les ingénieurs, tandis que ma tête était brisée par le tapage infernal que faisaient, en tombant sur le quartz, ces 60,000 kilogr. de fer, formant un ensemble de 3,600 chocs épouvantables par minute, et pendant que mes yeux contemplaient les reflets brillants de l'or arraché à la boue!

La recherche de l'or dans le quartz est de beaucoup la plus dispendieuse, mais c'est aussi la plus sûre : une fois un filon découvert sur quelque crête de montagne rocheuse, le mineur peut le suivre avec confiance. Les géologues ont reconnu que cet or est d'une création plus récente que les roches qu'il renferme : il est dû à une de ces commotions qui, dans l'histoire des bouleversements géologiques, ont si souvent ébranlé les roches de la surface. L'écorce du monde aurait alors été en travail; des fissures se seraient formées, et par elles se seraient élancés des filets légers du métal, par la fusion au sein de notre planète; puis la fournaise souterraine se serait éteinte; les courants légers de vapeur d'eau et d'or, de soufre et de mercure, seraient arrêtés, et la cohésion aurait renfermé pour toujours l'or dans les plus dures formations de roches.

Il y a en ce moment en Australie 2,029 filons bien exploités, d'exploitation; ils s'étendent sous une surface de plus de 1,000,000 de carrés, et la dernière statistique affichée au bureau des mines fait ressortir 3,110,320 tonnes de quartz, 64 fr. 25 c. d'or par tonne. La production de sept années, de 1852 à 1858, pour toutes les mines d'or de l'Australie (elle était de 265,000 en 1850) a été de 1,100,000,000 de francs, ce qui fait 150 francs par tonne de quartz. La production de l'or en Australie a été de 1,100,000,000 de francs, ce qui fait 150 francs par tonne de quartz.

60,000 fr. par hectare; que telle compagnie à Korong broya longtemps du quartz à raison de 10,400 fr. par tonne; que telle autre à Kangaroo-Flatt trouva un filon où il y eut jusqu'à 9 kilogr. d'or pour 1,000 kilogr. de quartz.

Je pourrais vous citer cette mine de Castlemain, qui a produit 26,600 fr. par tonne de quartz pendant un mois; elle avait une machine de 18 chevaux, entraînant 18 pilons qui broyaient 150 tonnes, ce qui produisait 1,200,000 fr. par semaine. Ses frais d'établissement et ses achats de machines étaient élevés à 450,000 fr.; les salaires de ses 120 ouvriers étaient de 24,000 fr. pour un mois; la taxe qu'elle payait au gouvernement était de 5,000 fr., et les frais divers de transport, d'inspection, de mercure, de poudre, etc., à 100,000 fr.

Malgré tout, à la fin du mois le directeur rendit ses comptes, les actionnaires furent appelés à entendre le bilan suivant :

Produit.	15,000,000 fr.
Dépenses.	580,000
Bénéfice net.	14,420,000

Je pourrais vous donner dans de semblables détails pour le puits de la « Misère », qui pendant sept mois a produit constant de 200,000 fr. par jour, dans le puits de la « Misère », où le filon avait 270 pieds d'épaisseur, et rendait 100,000 fr. par jour. Je pourrais me laisser entraîner à vous citer tous ces puits, et vous dirais que quelques heureux puisèrent des millions en quelques heures. Je pourrais vous parler aussi du nombre immense de ceux qui, dans ces mines, ont creusé jusqu'à 5 et 600 pieds de puits, et qui ont dépensé des puits qui leur coûtèrent 400 et 500,000 fr., et vous diriez combien d'hommes se ruinent là où tant d'autres s'enrichissent.

Malgré tout, dans les mines de quartz, il y a heur et malheur : les brillants exemples, ni par les désastres qu'elles occasionnent, les hommes qui sont là et nous disent que ces mines ont

Produit.	49,349,900 fr.
Dépenses.	50,361,800
Bénéfice net.	45,000,000

17,730 mineurs, 522 machines à vapeur, et en comparaison des richesses que l'on trouve dans ces mines. En sortant de la baraque remplie d'or

la pioche des mineurs faisait tomber devant nous : les petits wagons, glissant sur des rails, portaient la boue aurifère à une grande galerie centrale, où des chevaux les remorquaient jusqu'au puits de la chaîne sans fin. Rien de triste comme l'allure de ces pauvres chevaux, qui traînent ces chariots à trois cents pieds sous terre : ils sont condamnés à l'obscurité jusqu'à leur mort, et leurs écuries sont des terriers. Pour les faire passer par ce puits d'un mètre carré, il a fallu, paraît-il, les ficeler comme un saucisson, les installer debout sur leurs cuisses de derrière, les attacher à la chaîne et les faire descendre comme un ballot jusqu'au fond !

Notre longue promenade sous terre nous a fait voir toute la disposition des veines d'or. Elles ne sont plus, comme dans le quartz, régulièrement dirigées du Nord au Sud, elles ne s'enfoncent plus dans la terre à un angle donné. Tout au contraire, ces longues trainées de sable aurifère semblent jetées sous le sol comme les fils d'une gigantesque toile d'araignée : le caprice est leur loi ; on dirait qu'elles ont été semées par les cours incertains de mille ruisseaux errants.

C'est qu'en effet ces veines ne sont autre chose que les lits de ruisseaux qui existent plus. Là, tout en bas, dans cet abîme obscur, là où nous sommes comme enterrés vifs, des ruisseaux ont coulé qui lavaient les couches de schiste et qui charriaient de l'or. Puis il s'est formé au-dessus d'eux une couche de glaise, de gravier et de roc, et un nouveau ruisseau a coulé sur eux, y a déposé son lit d'or ; enfin une nouvelle couche de schiste s'est formée au-dessus de lui. Ainsi il y a eu successivement de la terre, de l'or répandu comme d'étoiles en étoile, puis de la terre, puis de l'or, puis de la terre, puis de l'or. Ici, dans la couche la plus riche sera toujours celle du plus ancien cours d'eau. Ici, dans la couche la plus riche sera toujours celle du plus ancien cours d'eau. Ici, dans la couche la plus riche sera toujours celle du plus ancien cours d'eau.

En descendant le plus proche de la surface, on a traversé ces couches de terre, de l'or répandu comme d'étoiles en étoile, puis de la terre, puis de l'or, puis de la terre, puis de l'or. Ici, dans la couche la plus riche sera toujours celle du plus ancien cours d'eau. Ici, dans la couche la plus riche sera toujours celle du plus ancien cours d'eau. Ici, dans la couche la plus riche sera toujours celle du plus ancien cours d'eau.

2 pieds.

10

91

79

46

46

12

10

11

11

11

11

11

C'est au petit bonheur qu'il faut creuser la terre pour arriver à ces gisements anciens : rien n'en peut indiquer l'existence; il faut bien souvent foncer jusqu'à cinq cents pieds un puits qui coûte de 130 à 140,000 francs, et l'on arrive au triste résultat de passer quelquefois, sans qu'on puisse le deviner, à deux ou trois pieds de la veine aurifère. Il y a ici une compagnie qui creusa ainsi sept puits de suite sans rien trouver!

Mais une fois que le lit d'or d'un ruisseau desséché est découvert, les groupes de mineurs le fouillent avec acharnement, le suivent de près comme s'il voulait leur échapper, et n'en laissent point perdre une parcelle. C'est là un travail délicat et intéressant; car, si le ruisseau a formé quelque delta et s'est divisé en filets d'eau divergents, s'il a eu ses cascades et ses catactes, il devient bien facile de perdre sa trace : de là ces galeries irrégulières et tortueuses, qui montent à pic ou qui descendent en spirale, et qui sont toutes creusées dans un gravier émaillé de paillettes brillantes.

Nous remontons à la surface du sol en même temps qu'une masse écorchée de boue aurifère. Quatre bassins cimentés, semblables à ceux du Rond-Point des Champs-Élysées, sont destinés à les recevoir. Les « *puddling engines* », herse de fer en sens opposé, y sont agitées par une machine à vapeur, tandis qu'un courant d'eau traverse les bassins et entraîne avec lui toutes les parties légères du gravier : les paillettes d'or, retenues par leur poids spécifique, tombent au fond du bassin et forment bientôt une couche épaisse. Pourtant des parcelles de gravier, de roc, de pyrites, restent toujours mêlées aux couches de paillettes d'or. Les ouvriers alors arrêtent le courant d'eau, vident le bassin à la pelle et jettent les précieuses paillettes dans le « *sluice* », longue auge de bois inclinée en pente douce, formée à sa partie inférieure d'une planche rugueuse, et par laquelle un mince filet d'eau passe avec rapidité. Cette auge est longue d'environ quatre-vingt mètres. Une dizaine d'ouvriers agitaient avec des râtaux et faisaient passer de l'une extrémité à l'autre, le gravier mêlé de paillettes qu'on y jetait en petites mesures, et, après une heure d'attente, nous vîmes le « *sluice* » débarrassé des cailloux et du gravier : un chef d'équipe dégriffa le courant, et, avec une simple brosse, il récolta toutes les paillettes, non par les aspérités des planches de l'auge, exactement comme on ramasse les miettes de pain sur la nappe d'une table. Toutes ces paillettes, encore mêlées de parcelles de gravier, un adroit ouvrier les fit passer dans une cuvette d'étain, et les fit osciller légèrement en les passant d'une main à l'autre. C'est un moment plein d'émotion : comme un orfèvre qui nouit, les dernières teintes de la glace et du gravier se mêlent, et un peu d'or apparaît, sorti des aspérités des planches.

... mais brillant dans toute sa pureté en paillettes légères et fragiles. ... dès le premier abord, tous ces lingots, toutes ces paillettes me semblaient chose merveilleuse : vite on les pesa ; mais il n'y en avait que 60 grammes (6,000 fr.), triste et misérable journée, paraît-il ! C'est ce qu'ont produit pendant vingt-quatre heures de travail, cent ouvriers payés 10 fr. par jour, quatre-vingt-trois charretées d'un mètre cube, une machine de vapeur et quinze chevaux nature.

... le produit de chaque semaine est, nous dit-on, de 60,000 fr., et les frais d'exploitation montent quelquefois jusqu'à 42,000 fr.

... est le puits de la compagnie de Waterloo ; l'inspecteur des mines constate que, depuis douze mois, la valeur d'or obtenue est de 145,600 fr., et que les frais se montent à 145,600 fr.

... nous visitons le puits assez curieux creusé à mi-chemin entre le « Tour ronde » et de « la Jaquette rouge » : les deux compagnies descendent à quatre cents pieds sous terre : les deux filons respectifs se rencontrent et à se confondre ; le conflit s'engagea, et les deux compagnies des mines, rendant les deux compagnies copropriétaires, se mettent à l'exploitation pour leur compte commun. Le travail dura dix-huit mois, 250,000 tonnes de gravier furent extraites et produisirent 250,000 fr. de valeur, les frais ne s'étaient élevés qu'à 250,000 fr.

... dans la statistique de Victoria une place bien plus importante que la nôtre ; elle compte :

... machines = 19,000 chevaux.

... mineurs.

... tonnes.

... a fait passer par le contrôle de l'État :

... 113,356,000 fr.

... 104,183,000

... 109,380,000

... premiers moments de stupéfaction qu'inspire la vue de la boue sous nos yeux, après cette première impression, je dois dire que j'ai été frappé par toute la fièvre de l'or, je dois dire que j'ai été frappé par les machines et des moyens employés. Tous ces hommes à manier des pelletées de sable aurifère, à creuser pendant qu'ils négligent de traiter minutieusement les sables, pendant à une si grande profondeur sous la terre ce qu'elle leur offre le

Les voilà, en effet, ceux qui glanent ! ce sont les simples « diggers » ; nous en avons vu aujourd'hui des centaines : ils sont à la fois comme les tireurs avancés ou comme les trainards du gros corps d'armée des mineurs. Européens indociles ou aventureux, Chinois vagabonds et misérables, ils portent sur eux tout leur matériel, et s'en vont, tantôt dans les petites vallées inexplorees, tantôt sur les tertres formés des détritiques des grandes mines, tester la fortune pour eux seuls : ils ont une sorte de berceau en bois recouvert d'un grillage destiné à écarter les gros cailloux : d'une main, ils font constamment osciller le berceau ; de l'autre, ils versent de l'eau sur l'appareil : l'eau entraîne le sable et dissout la glaise ; le petit gravier reste seul mélangé aux paillettes d'or et aux lingots. Au bout d'une heure ou deux, ils ramassent au fond du berceau tout ce que l'eau n'a point entraîné, ils le mettent dans l'antique et classique cuvette de fer-blanc, et vont au plus proche ruisseau « laver » la poussière d'or. Rien de joli comme le mouvement de va-et-vient qu'ils impriment aux petites ondes s'agitant dans la précieuse cuvette : ils suivent d'un regard anxieux ce léger nuage brillant de paillettes d'or, qui vient se condenser petit à petit jusqu'au centre, grâce à son poids, tandis que les dernières vagues qui contiennent gravier et glaise sont rejetées et disparaissent. La moyenne de ces journées, nous disait l'inspecteur des mines, varie de douze à dix-neuf francs de bénéfice. De temps à autre le solitaire aventurier trouve, dans le sable déjà vingt fois balayé et tamisé, des lingots de soixante à cent francs ; beaucoup aiment ce travail où le caprice guide et où l'indépendance absolue charme ces êtres nomades, qui couchent sous un arbre ou dans quelque grotte sombre, espérant toujours découvrir à eux seuls quelque trésor considérable.

C'était la vie que menaient tous les mineurs pendant les cinquante premières années qui suivirent la découverte de l'or. De leurs mains, ils ont tamisé toute la surface de ces plaines, qui alors étaient couvertes de la moisson du précieux métal; presque chaque jour chacun ramassait un lingot important; c'était le jeu avec ses tentations et ses dangers. Mais combien, même aujourd'hui, cette vie d'homme de main est souvent pénible et misérable, me tenterait d'aller à la recherche des dix-sept mille mineurs qu'employaient dans ce pays, au commencement de ce siècle, les compagnies anglaises, au effort, de passer une semaine à la recherche d'un seul lingot d'or, de passer une semaine à la recherche d'un seul lingot d'or, de passer une semaine à la recherche d'un seul lingot d'or.

d'un ouvrier paysan, mais francs vingt-cinq centimes seulement : c'est le métier le moins utile de tous. Il est vrai que le mineur reçoit de la Compagnie un terrain, retiré de la mine, pour y construire sa maison et y cultiver un jardin ; qu'il n'est pas de maladie ou de misère, sa famille est soignée et secourue aux frais de ses patrons ; mais, tandis que le « digger » jouit seul de sa découverte, le « lingot » de trente francs, le mineur salarié éprouve bien souvent la terrible torture qui résulte pour lui d'un salaire de onze francs vingt-cinq centimes par jour, ou il a trouvé au bout de sa pioche, dans le puits de la mine, un lingot de cent et cent cinquante mille francs !

Il y a une troisième sorte de mineurs : ce sont des groupes de cinq ou six hommes qui s'associent et lavent en commun le sable des vallées : leur tâche est de construire une longue rigole en bois, c'est le « sluice ». Ils amènent quelque filet d'eau de la montagne jusqu'à leur terrain, et chaque homme y est charreté de sable ; deux ou trois d'entre eux agitent avec des bâtons longs, que le courant emporte, et, tous les soirs, ils broient le sable de la rigole et partagent la poudre d'or. Nous en avons vu un qui nous dit que la faible quantité de quatre grains d'or par charrette leur assurait un gain suffisant ; ils lavaient en commun toutes les cinq minutes. Ailleurs, après avoir enlevé une couche de terre noire, cinq mineurs trouvèrent un sol si riche et si constante, qu'ils gagnèrent pendant longtemps chacun cent francs par semaine.

différents genres d'exploitation ont déjà, depuis 1851, découvert plus de trois milliards huit cents millions de tonnes de pétrole brut, mortels qui ont découvert plus de cent et deux millions de tonnes.

... les valeurs de quelques-uns des plus fameux lingots :

pour le matériel	280,000 fr.
pour le matériel	268,000
pour le matériel	184,000
pour un enfant aborigène dans	
une mine.	122,000

Les salaires sont cinquante variant entre 10,000 et 15,000 francs par an, et les autres, quatre-vingt-dix-huit, formant un total

... et d'émotions délirantes ! Que de sensations merveilleusement arrachées à une terre qui les rendait si enchanté d'avoir parcouru aujourd'hui

tous ces terrains bouleversés, où chacun dégageait l'or du roc ou du gravier, d'être descendu dans ces puits profonds, d'avoir même lavé au bord d'un ruisseau quelques pelletées de sable aurifère, et détaché à six cents pieds sous terre deux ou trois cailloux où brillent des veines d'or! C'a été pour nous une grande fortune de faire cette course très-fatigante, mais aussi bien curieuse, avec les propriétaires des plus grandes mines et deux ingénieurs du gouvernement.

C'est le gouvernement, comme de juste, qui s'est déclaré propriétaire du sol. Dans le principe, il accorda à chaque mineur une surface de huit pieds carrés, où il lui permit de creuser, moyennant une licence de 37 fr. 50 c. par mois : de plus, il mit une taxe de 4 fr. 40 c. par once d'or (100 francs) sortant de la colonie. Dans ces temps de fièvre vertigineuse, où les bandes de mineurs récemment débarqués parcouraient les placers, il s'efforça de maintenir l'ordre, mais ce ne fut pas toujours sans effusion de sang. De nombreux détachements d'une admirable police à cheval furent organisés, ils inspectaient les campagnes occupées par les mineurs et faisaient tout les deux jours de grandes battues, afin de se faire montrer par chacun sa licence, et de le maintenir dans ses huit pieds carrés : les délinquants étaient punis de la prison et de 1,000 francs d'amende.

Aujourd'hui il suffit de 6 fr. 25 c. par an pour que le mineur ait sa propriété garantie contre toute convoitise. La taxe sur l'exportation a été abaissée à 1 fr. 90 c. par once d'or et sera même entièrement abolie prochainement. Ainsi une grande révolution économique s'est opérée : les taxes tombent, et l'exploitation vraiment productrice a passé des particularités aux grandes compagnies : le gouvernement leur loue pour de longues années de vastes terrains d'exploitation, et tous demandent à l'État appui et contrôle. Chaque district a sa Cour de mines, dont les juges sont nommés par le gouvernement, et, pour les appels, un *Mining Board*, composé de dix membres élus par tous les mineurs inscrits.

Aussi maintenant tout est-il réglé et se passe-t-il en bon ordre. Ce qui était il y a quinze ans fureur et presque folie, est rentré dans la voie régulière de la prospérité coloniale. La spéculation n'est plus que de purs hasards : c'est une bourse, un jeu constant! Je vois dans le *Journal* d'aujourd'hui le taux d'actions qui se vendaient dans la première semaine de l'année à raison de 15 fr. 50 c. l'une, et qui rappelaient maintenant 100 fr. la semaine; la Compagnie a enfin traité son affaire avec le gouvernement, et la *Warren*, qui en avait obtenu cette concession, a pu commencer dans un terrain de sept millions d'acres, et a pu commencer par un succès qui n'est pas sans intérêt.

d'un fait en plus! Je m'en vais encore content, fussent mes chers cailloux
ne pas croître ni multiplier en route!

La course de Ballarat terminée, nous allons, le 25, à *Geelong*, petit port
sur la baie de Port-Philipp, d'un aspect pittoresque et charmant : là on
ne trouve plus de l'or, mais du gibier. Avant toute chose, nous
tâchons de chasser des myriades de puces qui nous assaillent avec acharne-
ment. Cet animal sociable abonde décidément d'une manière incroyable dans
la plus grande partie du monde. Le 26, nous partons de bon matin pour
Ballarat, grande propriété des environs, où nous faisons force coups
de fusil sur des perroquets et des lapins. Le brave M. Austin, le propriétaire
de Ballarat, il y a dix ans, l'heureuse idée d'importer ces derniers d'Angle-
terre, a fait engendrer une telle fourmilière de descendants, que leur dit
M. Austin, donnerait maintenant bien des lingots pour se débarrasser de
ces animaux, qui dévastent ses 30,000 acres ou 12,140 hectares de terrain.
M. Austin a vingt-neuf ans! voilà le modeste domaine d'un homme qui débar-
qua en Australie, il y a vingt-neuf ans! J'aimais à entendre ce brave vieil-
homme raconter son histoire : s'installer au milieu des sauvages, dans ce coquet
pays de vallées verdoyantes collines, faire le coup de fusil sur les Noirs qui
se promènent sur les kangeroos, en gardant ses moutons; voir si vite
ce pays se peupler, qu'après six ans il demande au gouvernement de
lui donner une terre contre l'invasion des nouveaux colons, tels sont les
faits de sa vie. Puis le gouvernement lui loue, pendant quinze
ans, à raison de 25 c. l'acre, ce ran de 30,000 acres : ses moutons,
ses lapins, ses perroquets, lui donnent trois millions de francs en
rente. Il finit par acheter cette terre au prix de 750,000 francs.
Il possède deux cents chevaux pur sang, un nombre considérable
de bœufs. On ne rappelle pas exactement le chiffre, et trente-sept
cent bêtes se promènent à l'aventure dans d'immenses
parcs arborés par des arbres à gomme rouge et à gomme



VII

IMPRESSIONS SUR LES INSTITUTIONS POLITIQUES ET SOCIALES.

Éléments de la colonie. — « Self-government. » — Suffrage universel. — Parlements et ministres.

Nous voici revenus à Melbourne, l'esprit encore rempli du souvenir des mines; mais il faut aussi que je vous parle à la hâte non plus de ces faits matériels qui nous ont tant frappés, mais de tout l'ensemble politique et social de ce pays où nous avons débarqué depuis deux semaines.

Certes, le voyageur qui arrive ici après quatre-vingt-onze jours de route et dès l'abord émerveillé de tout, et, par ce qu'il contemple, disposé à l'enthousiasme. Mais les détails échappent encore à son esprit, et il faut tout au plus quelques jours de résidence pour juger plus sainement les choses et mieux profiter de tout ce que racontent les gens importants du pays. C'est pour cette raison que je ne vous ai rien dit encore, dans ma première lettre, du gouvernement et de l'état social de Victoria.

Ce qui me frappait alors et ce qui est encore aujourd'hui l'objet de mon admiration, c'est la grandeur et le développement de cette colonie. C'est de voir une ville de cent trente mille âmes, une société formée, un gouvernement régulier, fonctionnant par la liberté la plus entière et avec la même liberté, et tout un ensemble de monuments, grandioses et fastueux, de services publics, chemins de fer et télégraphes, hôpitaux, écoles, etc., qui révèlent dès l'abord la puissance commerciale de l'Angleterre et l'esprit de progrès américain. C'est un contact, subit, avec une civilisation pratique des plus avancées, n'ayant de pareille en Europe que dans certaines capitales, et offrant un étonnant contraste entre les institutions de cette jeune cité et la routine de l'ancien monde.

Songez que c'est dans deux colonies, toutes deux débarquées avec leurs habitants en 1801, que se trouve le Yarra-Yarra; que dans l'intérieur, on trouve les prairies qu'il suffirait de labourer pour y faire de grandes découvertes; et qu'enfin, dans la baie de Port Phillip, on trouve les mines d'or.

aventuriers de toutes les nations, et que pourtant, cette colonie s'affranchissant à cette même date des charges et des errements de la vieille province de la Nouvelle-Galles du Sud, sut faire de l'ordre avec du désordre, et, malgré des éléments aussi hétérogènes, s'organiser si une et si prospère, que le voyageur en demeure stupéfait au premier abord¹.

C'est réellement un beau spectacle! On respire ici un air vivifiant. Ah! c'est que la liberté est la mère de toutes ces belles choses! c'est que toutes ces colonies, indépendantes entre elles, s'administrent elles-mêmes; c'est que le gouvernement de la reine d'Angleterre leur a gracieusement offert de leur laisser mêmes les articles de leurs constitutions, et que, loin d'accroître leur tutelle par une administration militaire, loin de les mener comme un équipage, loin de régenter à coups de décrets méfiants et de réprimandes les populations qui débarquent pour chercher fortune, et d'imposer à toutes celles l'appui ou le consentement de l'État, on les a déclarées libres du premier coup, libres dans la plénitude de l'expression, libres devenues de vrais États, ayant leurs Chambres, leur système de gouvernement (différent de celui de la métropole), votant elles-mêmes leurs lois, leurs institutions de tous genres; et elles sont arrivées à un tel degré de prospérité, qu'on est tenté de se demander si une colonie ne peut pas se former à la formation d'éléments si divers.

En Australie, ce sont l'or et les troupeaux.

En Australie, l'or a amené des flots de population. Pendant une première période, l'or fut sur le métal qui procurait toutes les jouissances; il fut le seul objet de l'ambition universelle. Il semblait que de même que les collines et en soulevant les vallées nivelaient le sol, l'or venait inonder ce pays fût nivelée, elle aussi, au point de vue de la prospérité. Jusqu'à ce moment, la colonie de Victoria, à l'exception des pénalités de l'Australie, avait eu des débuts lents, elle avait été peuplée à peu près par des hommes d'entreprise et de cœur, elle avait une population relativement élevée, ayant toujours repoussé avec elle de l'élément convict, elle présentait au voyageur, sauf une condition, les plus belles chances de prospérité données à un pays, depuis la constitution des colonies. Elle était une petite Angleterre qui se formait sur le sol d'une terre fertile, avec des idées plus libérales seulement. Elle avait des riches, des gentlemen, qui donnaient le ton à la colonie, mais elle manquait de bras pour cultiver la terre.

multiplier ses produits, et ses produits manquaient surtout de consommateurs. L'or les lui donna; ils arrivaient par vingt mille en quatre semaines. La grande majorité était composée d'aventuriers, mais qu'importe! c'était un grand mouvement qui créait la vie sociale, commerciale et politique; et la fièvre de l'or, quels qu'en fussent dans le principe les désastreux effets, devait enfanter dans la douleur une société dont le développement a été prodigieux. En le constatant, on participe à la fièvre qui l'a accompagné; mais avant le succès, vint l'épreuve. On n'enfreint pas impunément les lois naturelles, et une croissance anormale, artificielle, est fatalement condamnée à un état maladif ou à des excès généraux. Des hommes de rien se sont trouvés tout à coup, par le rendement des mines ou le prix des terrains, possesseurs de fortunes énormes; et le plus clair du gain des « diggers », passant entre les mains des « publicans » (cabaretiers), enrichissait et faisait monter au sommet cette lie de la population. Alors, en effet, les scènes sanglantes de Ballarat, les émeutes contre la police ont mis un instant en danger un gouvernement forcément trop faible pour résister à une pareille effervescence. L'autorité pourtant, renforcée de toute la partie saine du peuple, a été victorieuse; la réaction s'est faite : tout à l'heure c'était un groupe d'hommes, dès lors c'était un peuple tout entier, éclairé par les dangers de la veille, voulant assurer la prospérité du lendemain, qui confiait son gouvernement sur les bases de l'égalité, de la sécurité et de la justice. Ce gouvernement devait être fort, puisque ceux-là mêmes qui le créaient devaient s'exercer furent les premiers à le sanctionner; et il se maintint fort, puisque tous les citoyens devaient prendre leur part égale dans les dangers. De là naturellement l'élément démocratique partout, poussé parfois à l'extrême dans ses conséquences, mais se soutenant malgré ses excès, malgré les égarements et les fautes où il se laissa entraîner parfois. Quand il pêche un moment, ce gouvernement a pour lui la majorité des citoyens le veut ainsi; quand il réussit, quand il gère les veilles de colonisation dont nous sommes témoins, chacun prend sa part de gloire, car c'est le « self-government ».

Voilà donc ce qu'a amené la découverte de l'or : de toutes parts du monde, plus de quatre-vingt-dix mille immigrants par an, et trente mille depuis, sont accourus au bruit des richesses. L'or tout seul aurait tué ce pays, comme il tua l'Espagne, si ce n'était venu sur ce sol des hommes qui reconnaissent que la richesse de l'Australie n'est que le commencement de la prospérité, et qu'il faut que l'or soit converti en produits utiles.

bâtie sur le hasard ou la fortune du joueur, mais qui avait son assiette sur un élément de production progressive, non plus épuisable comme l'or, mais renouvelant au contraire tous les ans avec plus de vigueur : c'est l'élevage des bœufs, sur les immenses prairies dont la colonie de Victoria est couverte. Voilà le point fondamental de l'empire australien ; voilà l'idée qui a poussé un grand nombre d'hommes persévérants à se détacher ou à rester éloignés de la civilisation anglaise, et à s'exiler dans les prairies, afin d'élever chacun des siens, dont le nombre n'est pas croyable pour ceux qui ne les ont pas vus. Cent mille bœufs, la cent cinquante mille moutons ! Et si l'on peut dire que l'époque de la découverte de l'or est celle de la naissance de cette colonie, on peut dire que l'époque où les squatters se sont mis à l'œuvre n'a-t-il pas été avec elle le commencement de celui du salut de cette contrée ! Leurs premiers établissements, vers 1851, étaient bien peu de chose en comparaison de l'essor que prit aussitôt après cet élément de richesse, dont les conditions furent favorables pour les milliers d'immigrants, établis depuis lors, qui fondèrent des colonies, cultivèrent les céréales, et formaient, à côté de la colonie primitive, deux éléments : la colonie agricole et la colonie manufacturière. Les premières ont donc été désertées pour les champs par la majorité. Bien que, depuis leur origine, plus de trois milliards huit cents millions de bœufs aient été tués, il n'y a pourtant en exploitation que la vingtième partie de la surface des terres arables. Si, dès 1854, leur produit va diminuant, et qu'en l'année dernière il a à peine atteint la moitié du chiffre de 1854, c'est bien que ce n'a été qu'un déplacement d'une richesse d'une classe à une autre, gagnée par la même, au profit de cette classe moyenne, les cultivateurs et les « squatters », et qui forme la majeure partie de la population.

En même temps que s'est vivifié un esprit démocratique d'opposition à l'aristocratie de la terre, et dont les effets représentent l'aristocratie de la terre, et dont les effets représentent l'aristocratie de la terre, quoiqu'elle protègeât l'industrie mère de la colonie, elle a été jalonnée par les gouverneurs eux-mêmes. Naturellement, les premières lois furent portées : c'était la lutte de la petite industrie contre l'unité, des « land jobbers » contre l'unité, des « land jobbers » et conservateur du pays. Eh bien, franchement, dans ces circonstances leur ont fait la part bien large. Ils ont fait de grandes fortunes rapides et considérables, ils ont pu affronter, en s'établissant au risque de leur vie, les dangers de la civilisation s'étendant à grands pas dans la colonie. Ils sont trop grands et leurs fortunes trop

faciles à faire. On ne se souvient pas de leur noble audace, de leur persévérance, de leur œuvre, qui a confirmé la prospérité de la colonie, et l'élément nouveau leur fait une guerre à outrance.

C'est un grand intérêt pour nous que d'assister à cette querelle politique, de faire causer les gens de différents partis, de voir combien les rôles ont changé en peu d'années. Ils y a douze ans, qui disait « mineur » disait presque millionnaire, et le « squatter » était perdu dans le « bush » au milieu de ses troupeaux; depuis, le « squatter » a eu deux débouchés constants pour ses produits : la consommation de la viande dans la colonie, et surtout l'exportation des laines. Le mineur, au contraire, se fatigue à creuser le sol, et ils sont bien rares maintenant ceux qui gagnent des six cents francs par jour, comme dans le bon temps! Aujourd'hui donc toute la richesse est du côté des « squatters ».

Ces éléments opposés sont en présence : le suffrage universel est l'arène où ils viennent lutter l'un contre l'autre. L'ensemble du gouvernement a toutes les apparences d'une monarchie constitutionnelle, dont le roi n'est autre qu'un gouverneur nommé par la métropole. Je croirais presque que c'est une république avec un semblant de président.

Le gouverneur, nommé pour sept ans par la Reine, touchant deux cent cinquante mille francs par an pour représenter dignement le pouvoir exécutif dont il est investi, accepte les ministres que lui impose la majorité des Chambres, écarte ceux qu'elle désapprouve : il est la main droite et la liatrice qui écrit; la nation dicte par la voix des deux assemblées, et le gouverneur nomme.

Ces deux assemblées sont : 1° la Chambre Basse ou « Assemblée » qui se compose de soixante-dix-huit membres, nommés pour cinq ans par le suffrage universel. Les seules conditions nécessaires pour être éligible sont d'avoir vingt et un ans et de résider deux mois avant l'élection dans le district où l'on est inscrit. Après le 28 novembre 1867, il faut avoir pour avoir droit de suffrage, savoir lire et écrire. Le vote est secret. Cette Chambre est convoquée par le « message » du gouverneur, peut être prorogée ou dissoute, mais la Constitution ne peut être modifiée qu'après l'approbation de la Chambre Haute. Elle a le droit d'initiative des lois sur le budget, et elle exerce les prérogatives de la Chambre des Communes en Angleterre, par le droit de pétition et de presse, et par l'absence de tout autre pouvoir. Elle est la représentation la plus directe de la nation, et elle est la seule qui ait le droit de voter les impôts.

tiens, sans les travaux qu'elle juge utiles, n'entretient une administration qui ne peut lui demander un appui et non des ordres, et ne voit employer les ressources publiques ainsi que les sources organiques de sa richesse que selon ses besoins véritables.

Le *Legislative Council* représente l'élément conservateur; elle est composée par les propriétaires et les « capacitaires ». Composée de trente membres élus par les six grandes circonscriptions de Victoria, elle ne peut être renouvelée, mais elle se renouvelle graduellement par les élections partielles. Tous les deux ans, pourvoient aux sièges de six députés sortants. Les candidats appelés à nommer cette Chambre doivent avoir vingt-cinq ans, être en possession d'une propriété, ou deux mille cinq cents francs en revenu : ces conditions paraîtraient énormes en Europe, s'étendent ici bien plus loin qu'on ne le croit. Songez qu'un homme à gages, qui ne gagne que cent francs par an, gagne à lui seul la moitié de cette dernière somme. On ne peut être élu pour le *Council* les gradués d'une université, les médecins, les avocats, les ingénieurs, etc. C'est l'adjonction des capacités obtenue sans une

autre condition, les organes indiqués, essentiels, et avant toute chose, l'ensemble de rouages parlementaires, s'engagent par serment à servir le pays où ils n'auront plus l'appui et la confiance de la

population. C'est en voyant de voir sur cette jeune terre la pure démocratie, la seule école de la vie politique ouverte à tous, dégagée des traditions et des préjugés des anciens continents : la démocratie est là, elle y fait tout ce dont elle est capable : elle n'a rien à craindre, tout à créer; il n'y a peut-être pas au monde, de point où l'expérience soit moins gênée, et par conséquent plus libre. Il est probable que la race anglo-saxonne ait laissé de côté ce qui l'arrêtait encore en Europe, pour prendre son essor. Cette franche hardiesse a engendré des résultats remarquables. L'Europe libre et prospère dans l'hémisphère Sud; l'Amérique du Nord, mais un monde nouveau, que l'on serait tenté de croire, quelques années, tout policé, tout libéral, tout civilisé. Je ne veux pas entrer dans des détails, mais j'ai voulu que ma présentation soit aussi sincère qu'imprévue pour moi; l'Amérique, immense, n'est pas cependant aveugle. Je ne veux pas exagérer les prodigieux, les imperfections sinon nécessaires, mais fatalement attachées à toute œuvre humaine. Je ne veux pas non plus, il est évident, que l'on

D'abord il y a dans la croissance un arrêt qui frappe les yeux. Nous étions stupéfaits des dépenses inouïes de la construction simultanée de tant d'édifices grandioses; quand nous les avons examinés de près, nous avons vu que pas un seul n'était entièrement terminé. Pendant cette fièvre de construction, on avait trouvé un trésor, et on le croyait inépuisable; évidemment les membres de la municipalité ont passé par cette ivresse et ont été réveillés trop tôt par l'épuisement de la caisse.

Mais voici qui est plus grave : un temps d'arrêt vient depuis un an d'être mis aussi à la richesse publique, qui avait jusque-là fait d'admirables progrès. C'est qu'il y a aujourd'hui dans la colonie un parti protectioniste qui triomphe. Le dernier gouverneur étant sorti de son rôle de neutralité et s'étant mêlé de la querelle politique en « partisan », a dû quitter sur-le-champ la colonie. Le suffrage universel consulté a renvoyé sur les bancs de la Chambre Basse une majorité protectioniste : de là immédiatement une pluie de tarifs sur les importations et une diminution radicale des taxes d'exportation. Voici quelle fut l'origine du conflit.

L'épuisement des « diggins » à la surface avait arrêté presque subitement le mouvement de l'immigration. Cependant, par une disposition aussi sage que prévoyante, qui affectait la moitié du produit de la vente des terres à favoriser l'immigration européenne, les bras commencent à affluer de nouveau, et on allait voir remonter le produit des mines. Ceci ne faisait pas le compte de la démocratie, qui regrettait les salaires fabuleux de 1851, et qui concluait que plus les bras seraient rares, plus les salaires seraient élevés. Sous l'influence de cette idée, le secours aux immigrants fut coupé du budget, et voilà pourquoi avec des champs d'or presque épuisés, le produit des mines décroît graduellement. De ne sentir pas de bras, se plaignent les ouvriers : ils gagnent tous de dix-huit à vingt francs par jour en ne travaillant que huit heures, et les patrons leur ont dit qu'ils pourraient fort bien vivre, avec un bon logement, pour cinq francs par jour à la nuit, s'ils n'ont qu'une famille d'un nombre moyen.

Mais, engagés sur cette pente d'égoïsme et de fertilité, la masse ne s'est pas arrêtée là. Poussée par les idées socialistes et par des industriels étrangers pressés de faire fortune, elle veut faire monter encore le prix des salaires. Les protectionnistes, à leur entrée dans la colonie, ont voulu faire monter encore le prix des salaires. Mais, malin en regard de l'industrie européenne, le protectionnisme, en faisant d'une population d'immigrants une population d'ouvriers, a voulu faire monter le prix des salaires.

quatre-vingt-dix francs la tonne, c'était (on ne l'a vu que trop tard) faire monter les denrées de vingt pour cent, éloigner de Melbourne les navires qui en faisaient l'entrepôt de leurs chargements pour les autres colonies, épuiser l'épargne, arrêter les travaux, en un mot, « tuer la poule » au lieu de la laisser « pondre » ! Les ouvriers en sont devenus les premières victimes ; l'expérience les a avertis, et la réaction commence. Il y a cela d'admirable dans la liberté, même avec ses écarts, qu'on peut revenir de la mauvaise voie plus vite encore qu'on n'y est entré. Le pays va être consulté, et tout fait croire que les Chambres nouvelles ramèneront le bonheur si merveilleux des quatorze premières années.

Telles sont les impressions générales que m'a données le spectacle de la grandeur, de la prospérité et aussi des fautes de la colonie de Victoria. Le jeu de ses institutions parlementaires, qui est de l'histoire ancienne pour tout esprit libéral, peut seul faire une grande colonie ; il est passionnant à suivre sur ce terrain neuf, où un peuple d'hommes faits a débarqué, — a créé — et a prospéré.



Melbourne de Melbourne.

VIII

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR.

Bendigo. — Marche à la boussole dans les prairies. — Le Murray. — Chasses aux cygnes, aux pélicans, aux dindons sauvages. — Duel avec un vieux kangaroo. — L'entrache d'Australie. — Les Noirs. — Une « station » de bœufs.

La politique, qui est toujours le sujet des conversations de la ville, m'a entraîné. Plus tard je vous donnerai des chiffres. Je ne veux plus penser qu'à la colonie pastorale, car les établissements des « squatters » perdus dans l'intérieur doivent être bien intéressants!

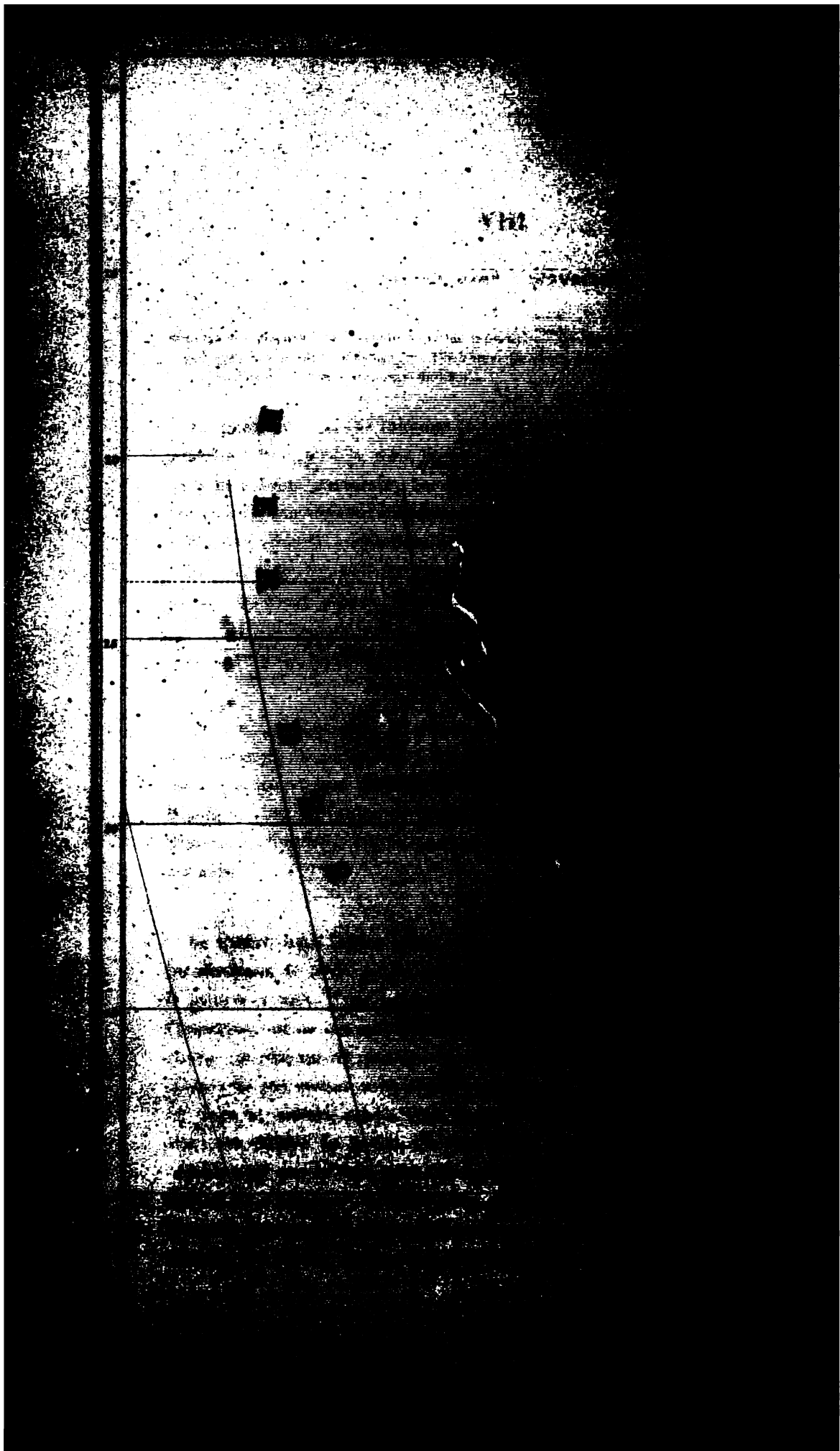
Un des grands « squatters » de la colonie, M. Kapel, que nous avons connu au Melbourne-Club, vient d'arranger pour nous un voyage qui nous promet intérêt et plaisir : il nous conduit avec lui dans sa « station », sur les bords du Murray, au milieu du désert des prairies, à l'extrémité des terrains que parcourent les troupeaux.

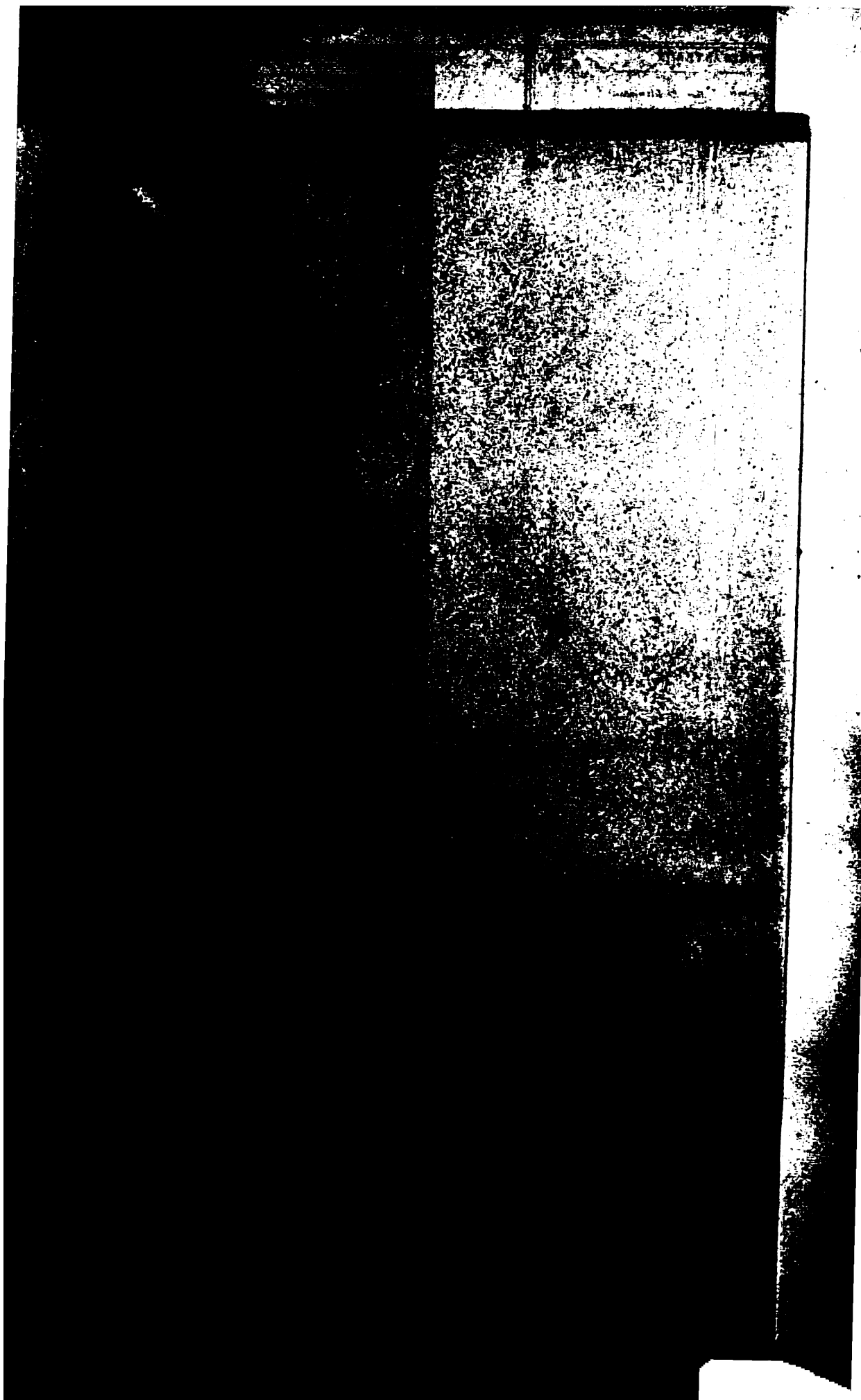
30 juillet.

Nous nous mettons en route, et débutons par traverser en chemin de fer les cinquante lieues qui séparent Melbourne de Bendigo. Dans cet espace nous n'avons vu que prairies sans fin et troupeaux sans nombre. Quant à Bendigo, c'est un centre de mines qui est une fidèle image de Ballarat. Les Chinois y abondent. On ne nous y fait grâce ni d'espérance ni d'une mine aurifère.

Ce matin, nous disons adieu aux villes et aux chemins de fer; le bienheureux de notre petite expédition est arrivé. Le prince et moi, dans les prairies. En Australie, on ne connaît qu'une seule espèce de voiture, le « buggy » américain, perché sur de grandes roues effilées; avec lui, on ne s'en croit pas encore mes yeux en songeant à ce que c'est que ce pays-ci; encore est-on bien heureux quand il y en a. Notre buggy est attelée de quatre chevaux, pris au large dans les prairies, connaissant que la voix peut être guidée. Notre hôte est assis devant le « buggy », hurlant pour diriger les bœufs. Derrière lui, blanches les têtes d'arbres dont est couverte la colline. Vers les bords, nous nous blottissons dans les prairies.









deux jours, et ainsi que nous devons faire soixante lieues en deux jours. A l'issue du grand matin, nous traversons d'abord pendant cinq heures des bords bouillonnants, où les cacatois et les perruches voltigent au-dessus de nous, faisant un tapage incroyable. Peu à peu la route disparaît; nous sommes dans une sorte de désert de prairie, une plaine verte avec de petits bouquets d'arbres, de grands troupeaux errants çà et là, de petits mirages; ici aucune route tracée, la boussole est notre guide; des ruisseaux assez forts nous barrent la voie; on passe tout cela avec bonheur et au grand galop, voilà qui me va! Notre hôte nous prévient que devant ces ruisseaux sont tellement grossis par les pluies, qu'il faut s'en retourner chez lui à cheval avec son Noir, traverser les rivières à la nage, et ne revenant chercher son « buggy » qu'après quelques jours de sécheresse.

Si monotone comme ces espaces infinis où l'on se sent si loin de tout, la prairie est si unie qu'elle ressemble à une mer de verdure; dans le lointain, rompt la monotonie de la prairie, un troupeau de bœufs errants se montre à nos yeux; les ruisseaux les rend gigantesques; là il les reflète en double, et nous les voyons à l'envers; la tête en bas et les pieds en l'air. Pendant bien longtemps, nous croyons voir un lac éloigné où le miroir des eaux renverse les rivières; ce lac, nous voulons toujours en approcher, mais c'est le mirage. Ce qui me frappe, c'est que pas un arbre, pas un buisson, ni aperçu par nos chevaux, ni aperçu par nous; le gazon sur lequel nous marchons, voilà ce que nous avons vu. En marchant, nous avons fait trente lieues, et nous nous arrêtons sous un bouquet de bois, près d'une mare toute couverte de nénuphars. Notre hôte nous fait faire la halte de nuit; nous mettons du feu, allumons du feu et faisons rôtir un frugal dîner; nous étendons nos manteaux, nous dormons sur le sol humide et nous sommes envahis par des escadrons d'insectes des prairies, fort nombreux.

1^{er} août 1886.

Le lendemain, nous partons; attentifs à notre boussole, nous marchons droit devant nous. Le paysage ressemble à celui d'hier : toujours la même prairie, les mêmes troupeaux qui se sauvent devant nous, les mêmes ruisseaux, les mêmes mirages, non loin de l'endroit où nous sommes, nous voyons les infortunés compagnons de Burke, les pauvres diables, à une grande distance, sept casoars, les

autruches de l'Australie, suivant au grand trot la ligne de la rivière. Il a fallu un canon rayé pour les atteindre, et nous ne braguons plus nos lunettes.

Au moment où le soleil se couche, après bien des recherches, nous arrivons au « Murray » ; c'est le plus grand fleuve de l'Australie, un cours d'eau coulant à pleins bords, ombragé par de grands arbres qui semblent dominer toute cette plaine. Sur l'autre rive est la maison de M. Kapel. Une longue corde est attachée à un arbre de chaque côté de l'eau; nous démontons les roues de la voiture, nous plaçons dessus une espèce de ponton, et nous voilà cramponnant nos mains à la corde, traversant l'eau avec nos quatre chevaux qui nagent autour de nous. Je voudrais savoir dessiner pour vous montrer le pittoresque de ce passage sur cette belle rivière, et tous nos chevaux luttant contre le courant puis abordant gaiement la rive opposée!

Sur cette rive est la case de M. Kapel : c'est une vraie cabane de brousse, trois chambres; le toit est en écorce d'eucalyptus, et les lianes qui l'enveloppent lui donnent l'aspect le plus sauvage. Voilà treize ans que l'hôte habite cette cabane. C'est un charmant garçon, encore jeune, venu là pour faire sa fortune, et vivant seulement avec un ami d'enfance, partage son exil volontaire, au milieu de ses prairies et de ses troupeaux. Aujourd'hui sa tâche est remplie, et dans six mois il reviendra en Angleterre. Il a, sur un espace immense de prairies, des milliers de vaches et de bœufs, et des centaines de chevaux; il a entouré ses troupeaux de barrières, et avec quinze hommes il suffit à tout pour garder ses troupeaux et les envoyer à Melbourne. Nous trouvons là son vieil ami, un « homme des bois », à barbe gigantesque. Tous deux sont très braves; ils espèrent nous faire faire de belles chasses, et, après une causerie autour du grand feu de bois et un bon dîner de bœuf, de mouton et de fromage, chacun s'en va dormir avec délices. Tout est fini, le vent souffle dans la cabane à faire chavirer une chaise, et de grands steeple-chases dans nos chambres, et, ma porte ouverte, les oiseaux de nuit entrent avec enthousiasme pour regarder, mais l'air est si sain, si pur, que nous ne songeons nullement au frais de la nuit; ma seule pensée est de bien vite faire

En quatre jours nous avons déjà parcouru à cheval une grande partie de la ronde tous les environs de notre hutte. Nous partons tous les jours au lever du soleil, bien armés et plant sous le poids des armes, et nous revenons

que nous rentrons au logis, pour dévorer du bœuf rôti et
 laitue fraîche. Nous avons d'abord, en pénétrant dans les bois, fait un feu
 infernal par les vols superbes de cacatois blancs à crête jaune, de perroquets
 rouges et blancs, de perruches omnicoles et inséparables, écarlate ou bleu-
 foncé, qui s'envolaient, rapides comme l'éclair, hors des gros arbres à
 charbonniers. Les perruches volent comme nos tiercelets; c'est donc un tir diffi-
 cile et périlleux. Que de douzaines ont péri de nos mains! Comme nos
 coups répétés sous les grands arbres nous enchantaient! Mais
 en voyant qu'il y avait autant de ces ravissantes bêtes aux cou-
 leurs si vives, que de pierrots chez nous, force nous fut de les res-
 pecter. Nous avions une ample moisson de crêtes et d'ailes éblouissantes,
 d'ailleurs, d'Europe.

Nous sortons des bois et suivons les bords du Murray; des nuées
 d'oiseaux s'élèvent en tourbillonnant; si nous n'en avons pas vu
 tant la première matinée, je veux renoncer à vous raconter nos
 succès. C'est comme un nuage dont le soleil fait courir l'ombre
 sur les lacs; mais nous commençons par en voir mille, sans
 compter les autres. Une moitié fait le guet et l'autre moitié ne dort pas.
 C'est qu'en nous fauflant tous deux à travers les lianes.
 Sur les pieds et sur les mains dans les herbes, nous arrivons
 à une tanière sauvage d'où un chant étrange avait de loin frappé
 nos oreilles. Une bande de cygnes noirs! Ils s'envolent, tendant le cou
 et agitant majestueusement les ailes; trois tombent avec fracas et
 nous en avons deux; j'en ai un pour ma part, et je suis dans la joie.

Le matin, à la clarté des étoiles, que nous faisons nos
 plans, nous allons à la découverte autour des flaques
 d'eau. Le premier jour, c'étaient des cygnes; le second
 des pélicans dormant sur une patte, la poche
 et nous en tuons deux. Hier, c'était une véri-
 table armée de grues blanches que nous avons criblées,
 de coups de fusil. Rien de sauvage comme les
 malin celui qui les approche! Jamais nous
 jamais aussi il ne nous a fallu tant de plans
 et de feux convergents! En deux mati-
 nées, nous avons tué cinq de ces beaux oiseaux, qui, réunis, for-
 ment une couleur que l'on puisse imaginer. Quelques-
 uns, ailes rouges; d'autres, des aigrettes fines
 et d'autres enfin, les spatules, ont le bec long
 et garni de petites dents. Tout

étonnés d'avoir tué tant de grands oiseaux, nous sommes contraints de retourner à la cabane, et de chercher un moyen de les rapporter. Notre hôte a un petit nègre de dix ans, vêtu seulement d'une paire de bottes : c'est le *factotum* de l'oasis. Sur un signe, le bambin enfourche le poney, part au galop, avise dans la prairie quelques chevaux qui paissent, lance son lasso et nous en ramène un. Désormais nous n'avons plus à courir à l'aventure, nous aidant du soleil et de la boussole : le cheval et le moricaud nous guident chargés de notre gibier.

Après les oiseaux d'eau, c'est le tour des *dindons* sauvages; ils se tiennent tantôt isolés au milieu des prairies, tantôt par compagnies de douze ou quinze. La tête haute, l'œil au guet, ces dindons sont les plus malignes bêtes que je connaisse. Nous débutons par en poursuivre une compagnie de dix-sept, pendant trois heures, sans parvenir à les joindre; mais le moricaud vient bientôt en aide : nous envoyons le moricaud chercher tantôt un cheval que l'âge rend docile, tantôt une vache de bon caractère. Dès que nous distinguons le grisâtre dindon dans la plaine, nous nous masquons par la queue de la vache ou du cheval que nous faisons tourner en cercle; en attendant patiemment et constamment le cercle, nous nous trouvons, au bout d'une heure, à portée du gros oiseau, qui crête son jabot et fait la roue comme ces messieurs de nos basses-cours; avec deux ou trois chevrotines, il se jette sur terre, et nous en avons ainsi tué jusqu'à quatre ou cinq par jour. C'est encore une chasse difficile! Avec de la tactique, de la patience et un peu d'œil, je m'amuse royalement dans ces plaines giboyeuses.

Bref, dans notre petite guerre de quatre jours, dont je ne vous raconte que quelques épisodes, nous avons fait un feu infernal, et tué trois cent cinquante pièces environ : n'est-ce pas un joli total? Pourquoi faut-il que pendant ces jours à regretter quelque belle bête, qui court encore! Nous avons aussi, en effet, plus d'une balle sur des troupeaux de deux ou trois cents kangourous, qui nous semblaient de grandeur humaine, et qui se tenaient à cinquante ou six cents mètres devant nous. Aucun n'est tombé; mais nous ont apparu un moment, à une distance plus grande, deux ou trois autres troupeaux, après avoir tué à profusion tout ce qui tombait sous nos balles; nous fondons nous activement des balles, et désespérons d'en avoir assez pour que nous venions nous attaquer.

Quand nous rentrons à la cabane, il nous reste encore beaucoup de gibier que nous aurons trappé jusqu'aux os par une glorieuse chasse; mais nous avons le plus grand soin nos fusils, car nous savons que nous n'en aurons pas précisément une fois quand nous en aurons besoin. C'est une affaire d'importance, et c'est à ce point que nous arrivons.

d'émotions de chasseurs nous avons eues en un temps si court! que de coups de fusil heureux! Quelles chasses délirantes! en ferons-nous jamais de pareilles? Aussi voulons-nous garder quelques spécimens de ces beaux oiseaux pour les rapporter en Europe, et, dès le premier jour, nous sommes mis à l'œuvre. Leur ouvrir le ventre, retirer les chairs, retourner la peau, la badigeonner d'arsenic et de savon, voilà l'affaire! Mais maintenant nous en avons une telle quantité que nos mains ne suffisent plus; notre aimable hôte a découvert un ancien gardeur de bœufs qui sait, lui aussi, préparer les peaux; il l'a fait chercher à une quinzaine de lieues d'ici, et nous pourrons désormais rapporter chacun un véritable musée d'histoire naturelle. Ah! que je voudrais rester encore un long temps dans cette petite cabane! Quoique nous soyons en hiver, nous n'y avons guère froid; il fait ici la température du commencement de mai en France. La nourriture y était des plus simples à notre arrivée; nous vivions de bœuf seulement (notre hôte en a doute mille, soyez donc sans crainte); mais notre chasse nous donne actuellement des festins : dindon sauvage d'une chair exquise, queues de perruches rôties, écrevisses et morues du Murray, prises par les Nours; voilà un magnifique ordinaire. Nous sommes dans le calme de la prairie, vivant de la vie sauvage, tuant les plus jolis oiseaux du monde, oubliant les villes et la civilisation; notre hôte voudrait nous garder six mois. Mais, quoiqu'il ne soit pas chasseur, il se passionne pour nos exploits et reste à la maison pour veiller aux repas. C'est un homme intelligent, aimable et bon. Cette longue solitude a donné une originalité d'esprit et une originalité de manières, qu'il a gagnée tout à fait nos cœurs.

Il y avait tant de poudre autour de notre hutte de Gonn, que les balles se sont envolées. Kapel nous emmène ce matin vers l'est, vers une cabane qui, située à sept lieues d'ici, est le rendez-vous d'un grand nombre de troupeaux. Nous partons à cheval, bien armés et n'ayant que de la poudre et du plomb. Nous sommes sur de bons chevaux pris au laço hier soir, et nous nous en vaons à l'attaque, en faisant le coup de fusil de temps en temps. Ils se font singulièrement, galopent un peu à l'aveugle, et se jettent dans l'estomac; quand il leur vient à l'esprit de se retourner pour regarder de leurs frères, ils se jettent à terre, se baissent et se couvrent de leurs bras, et se mettent à hurler. Ils se jettent à terre, se baissent et se couvrent de leurs bras, et se mettent à hurler. Ils se jettent à terre, se baissent et se couvrent de leurs bras, et se mettent à hurler.

Le soleil de midi est fort chaud dans ces plaines, même dans les bois; je dois le dire, car dans ceux-ci l'ombre est inconnue: l'arbre à gomme, avec ses feuilles effilées, qui tombent perpendiculairement comme celles du saule pleureur, ne nous avait pas un instant l'autre jour préservés de la pluie; et revanche, il laisse passer merveilleusement les rayons du soleil. Chose curieuse, c'est la seule et unique espèce d'arbre que nous voyons depuis huit jours! Il est très-grand, mais c'est monotone. Pendant notre route, nous faisons feu sur de beaux oiseaux, les « native companions », grues blanches à collier et à toque écarlate, hautes de trois pieds et demi, qui marchent magistralement et à pas comptés dans la plaine. Une d'elles, blanche à mort, nous fait faire plus d'une lieue d'une course effrénée à sa poursuite, et nous l'atteignons au milieu d'une panique immense, dont nous sommes la cause. Plus de quatre mille bœufs fuient devant nous; peu à peu effarouchés par notre marche, chaque groupe de cent ou deux cents bêtes à cornes se précipite en avant, tête baissée et queue en panache; bientôt tous les foyers ne forment plus qu'un seul troupeau dont les charges désordonnées nous font haïr. Seules, des carcasses blanches gisent en repos dans les plaines désolées; elles sont échelonnées le long des cours d'eau où, pendant la sécheresse des deux dernières années, les pauvres bêtes venaient par centaines se rafraîchir. Dernière fois les dernières flaques d'une eau bourbeuse et empestée.

Nous voici dans une nouvelle hutte : l'endroit s'appelle « *Na-oo-see* ». On loge un « *over-seeer* », homme des bois à la solde de notre *hôte*, chargé de surveiller à lui tout seul plus de quatre milliers de bœufs. C'est une maison et rustique demeure que celle de ce brave homme, dominée par les collines et des prairies viennent seuls lui tenir compagnie. Un petit lac, au milieu duquel c'est l'heure du coucher du soleil; les longues files de bœufs qui paissent dans la plaine; ils avancent tous vers nous et viennent à nous, en passant par-dessus de vraies montagnes de carcasses blanches, au bord de l'eau : quelques aigles planent au-dessus de nous, et nous regardent enlève, pendant qu'il tombe, un canard argenté que nous n'avons pas vu.

De l'autre côté de la batte, qui est toute en forme de
dents, on trouve à plusieurs compartiments, des ossements
d'ossements, et est destinée aux dents de la mâchoire
inférieure, et est destinée aux dents de la mâchoire
supérieure, et est destinée aux dents de la mâchoire
supérieure, et est destinée aux dents de la mâchoire

mit, que d'escadrons de fourmis ne sent-on pas! Nous étions roulés, le prince et moi, dans le même manteau, et ce fut là que les fourmis blanches livrèrent bataille aux fourmis rouges. Nous combattîmes ces armées par de grands nuages de tabac; mais il y a des moments où ces impertinentes bêtes rendent fou un honnête homme!

Un grand matin, le 7 août, le gentil moricaud nous prend quatre chevaux, sur lesquels nous allons faire une reconnaissance dans les environs. Kapou, toujours si excellent et si attentif, nous commande, et son ami, le grand Harrison, ne doute de rien : celui-ci descend au grand galop dans les vallées et remonte de l'autre côté à la même allure, en prenant le cou de son cheval entre ses bras. Rien de curieux comme d'entendre les mots qu'échangent entre eux nos deux compagnons.

— Quelle découverte, disait l'un; reconnaissez-vous cette jument pie et ce grand et d'un tout jeune poulain?

— C'est Jenny! Il y a trois ans que nous l'avions vue et qu'elle était avec moi.

— Et moi, je ne sais quel taureau fameux que découvrait son propriétaire, bien des mois de disparition.

Après une longue marche dans une plaine toute verte et parsemée de bosquets, nous tombons sur un groupe de quinze ou vingt fourmis de grande espèce et de deux cents plus petits : ils se sauvent devant nous, et nous les suivons dans leur poche avec précipitation. De ces petits, je ne vous parle pas, car ils fourmillent dans les buissons, et vous tuez tous ces jours-ci comme on tue des lapins chez nous. Mais le double plaisir du coup de fusil le jour et du souper le soir, nous donne donc droit sur les grands, en distinguons un fort beau, et nous nous mettons à l'aboyer en suivant la bête à vue, sans chiens : le plaisir de la chasse au cheval ou le kangaroo, au hasard. Au bout de dix minutes, après avoir fait des bonds immenses, l'animal traverse une clairière, et bientôt il débuche; je me trouve seul à sa poursuite, et je me mets à l'aboyer. Les éperons que je ne pouvais plus les retirer du dos du cheval, le kangaroo a toujours une avance de plus de cent mètres. Je me mets à l'aboyer, me voilà côte à côte avec lui. Mais j'avais oublié d'emporter d'armes dans cette promenade, et je me mets à l'aboyer. Nos hôtes nous ont prévenus que c'est un animal très-féroce, quand il est sur ses fins, et qui peut facilement vous briser les bras en un rien de temps. L'an passé, un homme qui avait été blessé par un kangaroo, qui ont tous été brisés en deux morceaux par les dents de cet animal. Enfin la bête haletante tombe à terre,

elle est forcée ! j'avoue que je n'en pouvais plus moi-même à force de rouler mon cheval ; cependant l'animal se relève, s'accule contre un arbre, fait briller des yeux féroces, et agite convulsivement ses grands bras : il m'attend ! Heureusement, le prince m'avait rejoint, et il était armé ; il met fin à notre duel en plaçant une balle dans le cœur de la bête.

Notre kangaroo est superbe, sa fourrure est semblable à celle du renard ; il pèse cent quarante livres, et a huit pieds six pouces de la tête au bout de la queue ! Les prairies sont détrempées, et nous avons pu mesurer ses bonds par son « volcelet » ; ils étaient tous de près de six mètres ; il courait uniquement sur ses pattes de derrière, le corps un peu incliné en avant, tandis que sa lourde queue, relevée toute droite, lui servait de balancier.

En rentrant à la hutte, nous ôtons selle et bride à nos chevaux, que nous renvoyons immédiatement et sans autres soins à la vie libre et nomade des prairies ; pour des chevaux qui ne vivent que d'herbe, c'est une bonne journée de steeple-chase ; demain nous en prendrons de frais. On semble un peu étonné ici de voir que les Naturels de la vieille Europe ne sont pas précisément engourdis, et lancent les chevaux, sans que ruisseaux ni troncs d'arbres les arrêtent.

Cette fois, malgré une pluie torrentielle, qui a converti les prairies en marais, je veux avoir, à moi tout seul, un duel avec un vieux kangaroo ; j'ai mon revolver, et je suis plein d'entrain. Je pars avec Kapel ; nous rencontrons un *old man* à poil roux, qui paraît fort beau : course ventre à terre, mais bien plus dure que celle d'hier, car les chevaux glissent sur le marais — pendant une demi-heure, c'est le kangaroo qui gagne sur nous ; le cheval de mon compagnon tombe dans un brouillard, Kapel se débat, est encore si animé qu'il me crie : « Kill my horse ! kill him ! » Je redouble de vitesse, et, après trois quarts de course effrénée (j'étais comme un fou), je finis par l'atteindre au moment même où je désespérais de l'atteindre, car mon cheval est à bout d'haleine ; j'étais à vingt pas, le kangaroo se charge ; toujours au galop, je lui tire, un peu ému, une balle le frappe dans les pattes de devant ; il tourne comme un nouveau. Ma première balle le manqua, mais je lui envoie un second avertissement qui le culbute, et un troisième, la dernière balle l'achève et met fin aux combats ; le kangaroo est mort à mes pieds.

Je ne puis vous dire combien sont émouvantes, et cette course ventre à terre, le pistolet au poing, et cette fantasia autour de la bête qui vous charge avec fureur, après l'angoisse si longue de savoir qui sera forcé du cheval ou du kangaroo ! La balle qui a tué l'animal est entrée par une épaule et est sortie par l'autre. La fin de la chasse surtout est passionnante ; car la bête à l'hallali se défend vigoureusement, fait des bonds dans tous les sens, en étendant ses grands bras munis de griffes énormes : les yeux surtout, qui au repos paraissent si doux, prennent alors une expression très-sauvage et effrayante. J'étais tout seul à jouir de ces émotions, et perdu dans la plaine ! Comme j'aurais été heureux de les partager avec vous ! Pour retrouver la cabane, je dus pendant deux heures prendre le contre-pied de ma course et suivre mes traces, fortement empreintes dans le gazon ; nous attelâmes un petit chariot à roues pleines, et vîmes tous chercher ma belle prise, dont nous enlevâmes la peau, que je vous rapporte avec soin : vous verrez ses griffes et les trous de mes balles.

La pluie torrentielle continue : il nous faut déguerpir sur-le-champ, car l'inondation commence ; les ruisseaux que nous avons passés à gué ont déjà monté d'un mètre ; ce sera le triple demain matin. et, si nous nous attardions de quelques heures, nous serions bloqués pour un mois. Nous n'étions de retour à Combe que bien avant dans la nuit ; la pluie avait cessé pendant quelques heures, et le clair de lune avait favorisé le passage dangereux des ruisseaux, devenues rivières aujourd'hui. Je suis trop fatigué pour vous raconter les détails et les péripéties de ce retour si accidenté, mais croyez bien que c'est à l'énergie de nos bons chevaux, après la nôtre, que nous devons être arrivés ici au bercail.

11 soft.

Après la chasse aux pélicans a réussi à merveille; puis, pour occuper les deux émeux, ou casoars, pour notre collection, nous cherchions un groupe de ces beaux oiseaux, cette sorte de paons australiens plus vifs qu'un cheval, nous prenions en main le fusil, nous jetions le visage, et nous nous enveloppions le cou d'une couverture blanche qui traînait jusqu'à terre, style indigène. Les casoars, qui ne pouvaient être attirés par nous, nous amour pour la chasse, nous attendaient quand je m'avancais ainsi muni de mon fusil, et ils se précipitaient sur nous comme le taureau : elle se précipitait sur moi par le point rouge qu'il voit à l'extrémité de son nez, et, le nez tendu, les folles hanches en sautoir, elle se précipitait sur moi, et se précipitait sur moi.

mètres du prince, le chef de file s'arrête; et toutes les autres s'arrêtent aussi. Elles se découvrent, et la panique les emporte; mais le prince ne s'arrête pas. Il a logé une balle dans la plus grande, qui roula roide dans la plus petite; la carabine qui fit tomber à son tour un de ces oiseaux. Les autres ont leurs cuisses aussi forts qu'un poignet d'homme; leur corps est haut de trois pieds de haut; leur gros plumage gris est si épais qu'il couvre tout autour de leur corps comme un parasol; quant aux plumes de leur queue, je n'ai trouvées; je n'ai trouvé qu'un petit moignon de queue, court et de long, et sans une seule plume. Quelle bizarrerie! Les seuls oiseaux sont les seules qu'il y ait en Australie : celles qui ont les plumes de chapeaux de l'ancien régime n'existent qu'en Afrique.

Nous avons trouvé plusieurs de leurs œufs dans les rochers, petits que ceux de l'autruche, mais d'une couleur émeraude foncée, poli et brillant. Nos hôtes nous ont dit la particularité de ces oiseaux : c'est le mâle qui couve l'œuf, et le reste immobile, échauffant pendant des semaines. Pendant la nichée, madame Casoar court gaiement les pampas!

Enfin nous avons vu des Noirs! Aujourd'hui, dans un endroit où avant un cygne, nous tombons sur le camp d'une tribu de Noirs. Leurs fourrures d'opossum jetées au hasard sur leurs corps les protègent du froid. Leur camp se compose d'une série de huttes basses, elles sont si basses qu'il ne peuvent y entrer qu'à quatre. Les gens exhalent une odeur nauséabonde; ils sont fétides, et les tables. Pauvres êtres! ils ont pourtant l'éternelle gaieté de l'homme d'une façon grotesque, mais naïve, et roulent de gros yeux écarquillés de sang. Nous leur donnons quelques canards que nous avons tués, et aussitôt toute la bande joyeuse danse autour de nous. Le chef, noir comme la réglisse, mais orné d'une chevelure et d'une barbe blanche comme la neige, qui dirige cet orchestre de grenouilles, se tient au bord de l'eau : il ôte le peu de fourrure qui le couvre, et quand qu'il avait avant la danse, il le tient à la main en dansant. Toute la tribu l'imité, et nous nous trouvons, à bien peu de chose, d'une fête fantastique : hommes et femmes, vêtus de leur peau, dansent la ronde et gambadaient; nous nous tordions de rire. On appelle ce vieux Noir le roi Tutambo : notre homme le plus âgé, et je vous envoie, avec son portrait, celui de la plus jolie de ses filles.

Le roi Tutambo est un homme d'une grande taille, d'une grande force, et d'une grande beauté. Il est le plus âgé de la tribu, et il est le plus aimé.

Il s'est agi aujourd'hui notre avant-dernière après-midi à Gonn, et nous en avons été comme de vrais enfants; car au moment où nous rentrons pour dîner, avec notre hôte, il nous dit qu'il croit l'époque bonne pour envoyer huit cents bœufs à Melbourne, d'où ils seront ensuite dirigés sur les différents centres de mines, et qu'il va monter à cheval pour les choisir. Nous voyons là ce que les Australiens appellent un « cattle hunting », une vraie course à course aux bœufs. Nous nous mettons de la partie, que nous trouvons des plus amusantes. Kapel a réuni le plus grand nombre des hommes déterminés sur son territoire; ils sont huit ou neuf à cheval, armés de lances à manche court, mais à mèche d'une longueur de trois mètres.



La fille du roi Tatambo.

Les bœufs galopent, mais chacun dans une direction différente, et sont dispersés dans les plaines. C'est comme une fantasia où chacun fait une fantasia à sa guise. Dès que nous voyons de trente ou quarante bêtes à cornes, nous les appelons les « galopons » ainsi, en les harcelant, tantôt par derrière, jusqu'à ce qu'elles aient atteint une colline de sable, qui est le rendez-vous général. C'est vraiment amusant. Les bœufs en grand galop nous amusent, et je vous assure que les « galopons », cornes baissées et queues au vent, nous amusent aussi. Ils nous en ont ramené plus de cent. Ils nous en ont ramené à la ronde, malgré les détours ressemblant à un labyrinthe. Et que nous faisait faire notre gros gibier

dans ses folâtres galopades. Vers cinq heures, il y avait sur la colline environ deux mille vaches et bœufs, tout essoufflés et haletants de leur course involontaire. Les hommes alors ont fait leur choix, les bœufs les plus gras ont été « galopés » de nouveau jusqu'à une autre colline proche. Mais de dont vous ne vous ferez jamais une idée, c'est le désordre qui régnait autour de nous, et qui était le plus grand charme de cette fête : bœufs ruant, chargeant ou beuglant, vaches folâtrant et gambadant, tout cet assemblage bruyant offrait le plus singulier des coups d'œil. A la nuit tombante, nous chassons avec ensemble « tous les refusés », et nous allumons un long cordon de grands feux autour du troupeau des huit cents « élus » parmi tant d'appelés : la moitié des hommes reste pour faire la ronde, ce qui n'est pas une petite besogne. Il faisait nuit noire quand nous redescendions vers la hutte : les silhouettes des bœufs, et celles des hommes à cheval qui gardaient le troupeau, se dessinaient sur le ciel à la lueur des feux, et les lugubres mugissements de tant de bêtes captives, étouffées et ahuries, auxquelles répondaient les bandes errant librement, rendaient extraordinaire cette plaine qui jusqu'alors nous avait semblé paisible et désolée.

Dès le matin le troupeau part pour Melbourne, et à pied, quatre hommes l'escortent. Le premier obstacle de cette longue route, c'est le « Murray », qui a certes bien cent soixante mètres de large. Ces hommes poussent au grand galop tout le troupeau vers ces longues barrières qui aboutissent au fleuve : les bêtes sont tellement effrayées qu'elles ne peuvent plus s'arrêter à temps ; les premières sont précipitées, bousculées et jetées à la rivière par toutes celles qui les suivent, derrière et qui ne voient pas l'eau : l'élan est immense et général, toutes sont toutes à la nage, se culbutant l'une l'autre, et disparaissant sur la rive opposée.

Nous aussi nous allons partir : demain, au petit jour, nous allons quitter ce lieu de délices, où nous avons tant de plaisir à nous courir si joyeusement ; nous comptons demander l'autorisation de « tuer de moutons », qui est à vingt-cinq lieues d'ici. C'est un honneur normal de tout homme en Australie, et je n'ai vu que deux hommes de la réception. Ici, à deux cents pas de notre camp, se trouve le « point de vue », qui existe dans chaque « station » de l'Australie.

Le soir, après le repas, nous allons vers le « point de vue » pour voir le coucher du soleil. C'est un spectacle très intéressant, car le soleil se couche sur une mer de nuages blancs et roses, et les montagnes se dessinent sur le ciel d'un bleu profond.

[illegible]

« squatters », et demande par an un prix général qui exempte son fermier de toute nouvelle taxe. J'aurai plus tard occasion de vous dire comme quoi, dans la province de Victoria, les choses se passent tout autrement, et comment, dans cette autre colonie, le « squatter » paye tant par tête de bétail et rien pour la terre : j'aime bien mieux le mode si simple du New-South-Wales.

Mais je reviens à mes moutons, ou plutôt à mes bœufs. Ces hommes dont choisirent un superbe terrain compris entre deux rivières, « le Murray » et le « Walkool », deux admirables barrières naturelles, deux sources de fécondité et d'arrosement, sur lesquelles ils pouvaient compter sans crainte pour abreuver leurs troupeaux. Le « Murray » leur servait de barrière pendant trente kilomètres : les deux runs de « Gonn » et de « Moorgatta » en prenaient 257 kilomètres carrés ou plus de 30,350 hectares ; celui de « Noo-rong » 458 kilomètres carrés ou 50,584 hectares, ce qui fait un total de 715 kilomètres carrés ! Ils prirent un bail de quatorze ans, pour lequel ils payèrent chaque année au gouvernement la modique somme de 1,500 fr. Ce bail expirait en 1860. Telle est l'histoire succincte des fondateurs de ce « run ». Voyons maintenant ce qu'a fait notre ami Kapel.

Il est arrivé ici en 1852, et, traitant avec ces « squatters » qui avaient en six ans fait leur fortune, il a pris leurs trois « runs » en acquisition. Pour l'indemnité de cession des runs de Gonn et de Moorgatta et la terre qui se composait de 1,500 vaches, il leur donna 250,000 fr. Pour l'indemnité de Noo-rong, 500 bêtes à cornes et une ligne de palissades de bois, construites par eux et s'étendant sur 27 kilomètres, il leur donna la somme de 450,000 fr. Le Walkool au Nord, le Murray au Sud, les deux runs tous deux presque parallèlement, à une distance variant de 20 à 30 kilomètres. Cette barrière de bois, perpendiculaire aux deux runs, coupait complètement les « runs » sur la partie Est. A l'Ouest, Kapel procéda également en construisant sur ce quatrième côté du pentagone une ligne de fil de fer, longue de 35 kilomètres. Ajoutez-y 24 kilomètres de fil de fer pour les divisions intérieures, et le prix de ces clôtures s'élevait à 1,225 fr. 50 c. par kilomètre. Ainsi les dépenses de Kapel s'élevaient à 715,000 fr.

Quant aux charges régulières, il paye d'abord chaque année le droit de bail à l'État jusqu'en 1860, époque à laquelle il prit un nouveau bail de dix ans pour le même terrain, à la condition que le taux à 17,375 fr. par an. Puis vient son personnel, composé de quinze hommes, employés à la culture et à la garde des bœufs, et à l'entretien des clôtures.

100

leurs têtes faites au moule! » — « Ceci vient, me répondit-il, de la seule mesure antilibérale qu'ait prise notre gouvernement démocratique. Étalons, béliers et chevaux ne peuvent être introduits dans la colonie que s'ils ont été primés en Angleterre ou dans les colonies voisines : tous ces chevaux sont des « pur-sang », dont le père a coûté 35,000 fr. rendu à Melbourne; des moutons que vous avez vus courant les prés depuis Bendigo jusqu'ici, sont des mérinos allemands des plus purs; on a fait acheter en Saxe des béliers qui revenaient ici à 12,000 fr. : tous mes élèves enfin, qui sont des « Durham », descendent de ce taureau magnifique que vous avez vu l'autre jour galopant près du Walkool; il m'a coûté 20,000 fr. et vient du « cattle-show » de Londres, où il avait remporté un grand prix. »

Quinze mille bêtes d'une race si pure! Ne sont-ce pas là des chiffres étonnants, et, pour les croire, ne faut-il pas, comme je le fais en ce moment, voir ces beaux troupeaux errer et paître dans cet immense espace ouvert? Je demandais à mon hôte combien il pensait avoir de vaches et de bœufs cette année : « Impossible de vous le dire, mon ami, me répondit-il, je ne puis le savoir qu'à mille ou deux mille près, car il en meurt quelquefois beaucoup dans les bois; il m'en naît aussi beaucoup sans que j'en sache rien : nous ne saurons tout cela que vers Noël; à ce moment, pendant une dizaine de jours, je galoperai dans tout mon « run », depuis le matin jusqu'au soir, et nous pousserons tous nos troupeaux dans le grand pré de deux kilomètres carrés qui est près de la maison : tout ce qui sera gras, nous le garderons dans un autre enclos. Je crois qu'il n'y en aura que sept mille bêtes, car j'ai perdu beaucoup à la sécheresse d'il y a quatre ans, 500,000 fr. environ. Eh bien, ces sept mille bêtes, je les enverrai par troupeaux de six à six cents dans les enclos que j'ai près de Melbourne, de Ballarat, de Geelong et de tous les centres de mineurs, et j'espère les vendre 250 fr. pièce. S'il en est ainsi, je céderai mon « droit » et m'en retournerai en Angleterre; on m'en a déjà offert 2,250,000 fr. l'année dernière et j'ai refusé. Murray, tandis que d'autres « runs » sont en souffrance, est en pleine prospérité tous les jours : cette humidité de la rivière fait que j'ai pu tout à fait cette année tirer de mon « droit » 250,000 fr. l'année dernière, je n'en avais offert que 200,000 fr. »

Voilà de ces choses que l'on ne voit qu'ici. À Melbourne, on ne peut que s'étonner! Tout le temps de mon séjour, j'ai vu beaucoup de choses nouvelles et, chaque soir, après les dîners, on se réunissait dans une salle où l'on enseignait sur un bout de papier tout un chapitre de la géographie, de l'histoire, de la chimie, de la physique, et que j'avais étudié pendant mon séjour en France. On y parlait de tout, et on y apprenait tout.

du bénéfice net par an me serait impossible : notre « squatter » ne le sait jamais au juste, puisqu'il règle toujours ses comptes à mille ou quinze cents vaches près ! Bref, si la vie des prairies le retient encore un an, car elle a bien des charmes, cette existence sauvage ; s'il ne se décide pas encore à céder son bail et ses troupeaux pour les 2,250,000 fr. qu'on lui propose ou les 3,000,000 de fr. qu'il espère, il aura ce qu'il appelle une année ordinaire. En regard des 77,875 fr. de frais annuels, il vendra quatre mille bœufs pour 700,000 fr., et quatre-vingts jeunes chevaux pour 24,000 fr. ; son bénéfice sera donc de plus de 640,000 fr.

Pendant cette année, il lui sera né au moins cinq mille veaux, tant de son troupeau choisi que de ses « vaches de passage », et, en donnant un millier de bêtes, comme part du diable, à la maladie et aux accidents, il aura de nouveau en 1867 quinze mille bêtes sur son « run ». Après avoir, depuis 1852, rapporté chaque année entre 4 et 500,000 fr., ce capital flottant pourra de jour au lendemain être converti par lui en près de trois millions : quinze années de labeurs lui auront assuré un joyeux retour en Europe ! Mais je crains que ces chiffres ne vous fatiguent, et je m'arrête : souvenez-vous seulement d'un *propriétaire* de quinze mille bœufs, d'un *locataire* de 350,000 acres carrés¹, et dites-vous qu'il y a encore dans ce pays extraordinaire des gens qui possèdent trois et quatre fois plus que Kapel.

1. 1 acre = 4,840 yd. carrés.

2. 1000 acres = 1000 yd. carrés.



IX

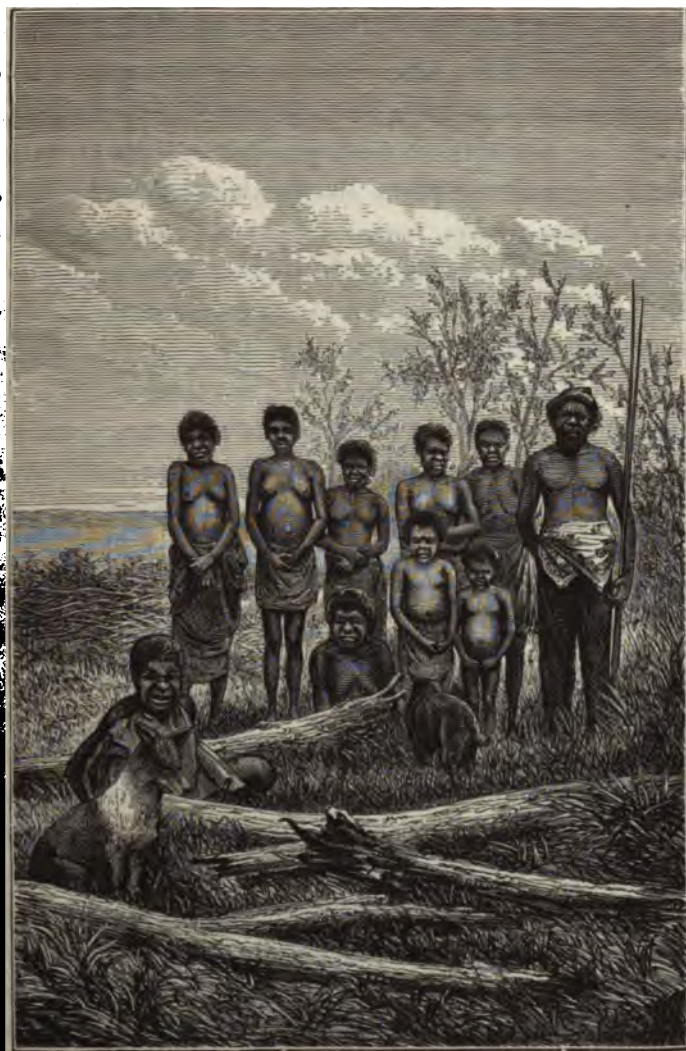
UN PROPRIÉTAIRE DE SOIXANTE MILLE MOUTONS

Thule. — Pêche aux flambeaux. — Un « corroburi », danse de guerre. — « Station » de moutons. — L'oraythoryx. — Contrastes dans la nature et son chemin de fer.

A cheval encore ! nous sommes suivis par nos bêtes préférées : le kangourou, d'autruche et de cygne, et sur la rive nord de la baie nous la direction Est-Sud-Est : six rivières nous barrent la route et la navigation en rend les approches fort périlleuses, mais d'ailleurs, passe-t-on pas partout ? Le soir, un joli assemblage de lumières se reflète dans le lointain : c'est la *station de Thule*, où M. *Woods* habite. C'est une merveille. Il a là, autour de lui, *quatre mille bœufs* et *vingt mille moutons*. Toute une vallée de « lagunes » s'étend à perte de vue, avec ses lacs profonds entourés d'eau, lacs nombreux de *drift* et de *glaciers*, roseaux et de lianes, tout nous promet des chasses et des pêches.

Une tribu de Noirs est campée tout près de nous : ceux que nous avons vus l'autre jour par des sentiers chauds sur le front et sur la poitrine : noirs vus que leurs horribles femmes, demi-nues, s'agitent et ricanent en groupe sur le seuil de leurs huttes. Ils nous suivent et paraissent tout fiers, tout fiers. Ils ont vraiment l'air de chiens : grand et cylindrique, d'un lac, vers les montagnes, ils nous regardent d'heure et nous rapportaient nos bêtes. Ils nous indiquent par les gestes les plus étranges : c'était quelque vol de pélicans qui approchait, des bâtonnets dans le feu, d'années de récoltes, d'esclaves, et, avec quelques mots, nous apprenant l'avènement, nous devenons facilement les plus gesticules seuls sont notre langue : pas de politesse.

Ce qui fut long, ce fut la première partie de la nuit ! Le tabac et quelques gouttes d'eau-de-vie montèrent un peu à la tête de nos noirs acolytes, et, tandis que nous poursuivions une bande d'ibis, nos hommes disparurent. Nous nous étions beaucoup éloignés de la cabane ; c'étaient des lieux tout à



Les chasseurs et leurs compagnons de chasse.

Le propriétaire de soixante mille moutons.

Le propriétaire de soixante mille moutons, qui se trouvait dans la brousse, prit
 le premier feu de la nuit pour nous
 indiquer le chemin. Les hommes se mirent à courir et à crier, et nous
 suivîmes leur exemple. Nous étions tout à coup sans haleine, et nous
 étions tous à bout de souffle. A
 ce moment, le propriétaire de soixante mille moutons se retourna et nous
 regarda.

profondément au pied d'un arbre. Ils furent vraiment bons enfants; à peine éveillés, ils reprirent nos lourds trophées d'oiseaux et leurs lances qui étaient piquées en terre autour d'eux, et nous ramenèrent au pas de course jusqu'à la cabane.

Les Noirs devaient décidément aujourd'hui nous attirer à eux sans relâche; car, pendant que nous dinions, tout affamés après une pareille course, nous entendîmes tout à coup des cris bizarres, signes de l'agitation de toute la tribu. Nous arrivons; le lac est comme illuminé de torches fumantes; des formes humaines, noires comme la nuit, le parcourent en zigzag, brandissant une sorte de javelots. Mis en liesse par l'arrivée des nouveaux Blancs, ils ont, paraît-il, organisé une pêche aux flambeaux; couchés ou à genoux sur des troncs d'arbres creusés, tenant d'une main une torche éteinte, de l'autre un harpon fait d'arêtes piquantes, les chefs sillonnent le lac, et percent vigoureusement le flanc de gros poissons attirés par la lumière; ceux-ci se débattent furieusement, et trois fois un de ces Nègres chavire. Bientôt ils ont sur la rive une dizaine de belles morues d'eau douce, « le Murray codd »; quelques unes ont quatre pieds de long. La tribu tout entière s'agite et pousse des cris incroyables; ces dames noires, qui paraissent timides au commencement, se rapprochent peu à peu en brandissant toujours et jetant de petits javelots. Ce sont des armes terribles; un trident d'os dur est fixé à la pointe, et, une fois dans le corps d'un ennemi, l'homme peut s'en servir qu'en le lui faisant traverser de part en part; jolis poissons, mais pas plus la seule chose qui nous pénètre, est une odeur affreuse et forte, que cette race exhale à pleins poumons. Bientôt les grands poissons sont en trophée sur un tertre; chaque Noir brandit sa torche et, comme si la guerre, le « corrobory », commence. Simultanément, tout à la fois, ton, cris inhumains, voltes et demi-voltes, à cloche-pied, rien n'y manque de ce que Coste et de Séverin ont vu. C'est dur fort tout ça, le spectacle; mais si étrange, que nous ne pouvons que pour nous, bien à l'aise, nous en amusons. Les Noirs amaigris de ces temps de famine ne font que des cris aigus d'effroi ou de colère, et nous regardent à ces êtres noirs, vêtus à peine d'une ceinture de peau, gambadant frénétiquement en armes autour de leur proie. Les femmes, par une ronde immense et en zigzag, brandissant leurs torches à la main. Nous nous retirons plus vite que nous sommes allés. Une chose m'a frappé, après la fin de la fête, c'est l'absence de tout feu; pendant la nuit, on ne voit que des torches.

Plusieurs chefs, et même des femmes, vinrent nous rejoindre de près, et nous débiter un flot de paroles qui étaient du pur dialecte. Je n'ai retenu de ce dialecte, peu enseigné dans nos livres, que quelques mots utiles :

- Narra-waraggarah*. . . Vite, dépêche-toi.
- Tallawattah-onganina*. . . Conduis-moi.
- Pannamouniah*. . . Un casoar.
- Lach-moultantah*. . . De l'eau.
- Lugahnah olat banha*. A droite.
- Lugahnah aboutota*. . A gauche.

de cette tribu le meilleur souvenir. Nageant comme des chiens, se dressant comme des pies, ces Noirs m'ont fait rire toute la nuit. Ce soir nous avions, accroupi à nos pieds, un nègre qui, depuis l'enfance, est l'enfant gâté de notre hôte, et qui a appris une sorte de langage qu'on devine par moments; *moysself, moysself* (moi, moi), commencement à tout. « Moi, vénérer hommes blancs, mais moi, vénérer hommes blancs. » Puis, montrant cinq figures tatouées en bleu sur son visage, « Ca, mon père faire à moi toutes les fois lui avoir tué cinq hommes blancs ! mon père, à moi, avoir tué vingt-cinq hommes blancs ! moi, moi, moi très-bon, moi ! »

15 août.

Ces deux proménés par monts et par vaux; nous les avons vus d'une soixantaine de gros oiseaux d'eau et d'une multitude de plus à vous parler de chasse; je voudrais vous dire que pendant la cabane lorsque, grillant vingt pipes d'un tabac, je me tenais de feu quelque chose de sa vie, quelque chose de sa vie d'Australie. Hier, on ne parlait que du « cor- » militaire des sauvages; ce soir, nous appre- » c'est qu'une *sheep station*.

En Australie, il vint à cheval jusque dans le désert; c'était sauvage et verdoyant; il voulait se tenir sur des espaces immenses, et de là, il regardait les moutons de son duché. Il a vécu en Australie, il a réussi, il est heureux. Il a soixante mille moutons, un espace de plus de cent un mille hectares, ce qui est une énorme étendue.

sur les « runs » de bœufs. Les moutons que nous avons vus ces jours derniers, en chassant dans toutes ces plaines, errent par troupeaux de mille, et chaque troupeau, couchant en plein air, hiver comme été, gagnant toujours de proche en proche, dans sa vie nomade, les vallées où l'herbe tendre et le « salt-bush » l'attirent, n'a qu'un seul berger qui le suit à cheval. Il paraît qu'il est des « runs » où une moyenne d'un hectare est suffisante pour deux moutons par an ; mais ici même, me disait notre hôte, il en faut environ quatre pour trois moutons, à cause des sécheresses de quelques plateaux, des lagunes, des bois clair-semés ; par conséquent, aujourd'hui il en faut quatre-vingt mille pour tout son peuple paissant. Reste donc un surplus de prairies qui lui permet d'élever encore à plus de soixante-quinse mille le nombre de ses bêtes.

Comme premières mises de fonds, il a eu d'abord à construire des cabanes, des magasins à vivres, des chariots, en un mot à se munir, pour lui et ses bergers, de tout le matériel nécessaire dans une installation, quelque rustique qu'elle fût, au milieu de prairies où aucun Blanc ne s'était encore établi. Cela lui revint à environ 10,000 francs. Puis, cent bons chevaux, pour le transport de ses laines et le service de ses bergers, lui coûtèrent 40,000 francs. Enfin, il acheta chez les « squatters » établis à trente et quarante lieues à la ronde, huit mille brebis (à une moyenne de onze francs), qui devaient être les mères de ces troupeaux immenses que nous voyons maintenant. Il les dissémina sur ses cent un mille hectares en huit groupes errant à l'aventure. 88,000 francs pour les brebis et 10,000 francs pour cent chevaux : soit l'achat : 98,000 francs.

Voici maintenant ses frais annuels : la commission pastorale, d'habitude, après examen des bonnes et des mauvaises conditions, a été évalué en bloc la location du « run » à 18,750 francs par an, soit 20,250 francs par mille moutons : soit 20,250 francs.

Il a actuellement soixante hommes en service permanent pour la surveillance de ses troupeaux et vingt pour ses travaux domestiques, raison de 25 francs par semaine et nourris pour un plat de viande, donc en tout 104,000 francs.

Dans les mois favorables à la tonte, des brigades d'hommes de deux parcourent les prairies, s'arrêtent dans les vallées, et tont les moutons avec une étonnante rapidité. En moyenne, on tonte chaque vingt-cinq moutons par jour, total pour mille moutons quatre ou vingt-cinq jours les toisons des moutons sont tontes. Les toisons sont vendues à la laine et les toisons sont vendues à la viande.

revient encore à environ 19,875 francs. C'est un moment vraiment curieux, paraît-il, car de même que, chez nous, des bandes de moissonneurs courent de ferme en ferme et font tomber sous la faux tous les blés qui couvrent le sol, de même ici, quand les brigades de tondeurs s'abattent dans les prairies, en bien peu de jours des milliers de moutons sont mis à nu, et les heureux « squatters » empilent à la hâte des pyramides de balles de laine. Les « squatters » ont pour la tonte de la laine les mêmes angoisses que nos agriculteurs pour leurs récoltes. Une fois la laine à point, il faut agir en toute hâte, l'envoyer à Melbourne et l'expédier sur le marché de Londres, pour profiter des premières demandes. L'embarras de nourrir tant de bêtes accumulées en un même point, les presse encore plus de ne pas marchander le nombre des bras ; et si le beau temps paraît fixe, qu'ils ne perdent pas si belle occasion ! Les orages ont en effet causé bien des ruines après la tonte, et ceux qui ont agi trop lentement dans la belle saison ont vu, à l'approche de l'hiver, des milliers d'agneaux tués par les grêles terribles de l'Australie, et les laines, saisies par le froid sous des pluies de deux ou trois mois, mourir, par centaines en quelques jours. Quand on aura inventé une machine à tondre pour tondre les moutons, quelle belle économie ce sera pour les propriétaires !

La tonte est la transition entre les dépenses et les bénéfices.

Le « run » donne une moyenne de cinq livres de laine, bien lavée.

Les soixante mille bêtes de notre hôte lui ont rapporté cette année trois cent cinquante mille livres qui, immédiatement vendues pour le marché de Londres à 1 fr. 87 c. la livre, ont produit un total de 561,000 francs.

Le « run » de Thule ne compte que soixante mille bêtes ; mais, comme il y avait plus de soixante-huit mille. Dans cet espace de temps, un gros de huit mille moutons a été vendu, pour la boucherie, à Ballarat, 15 francs la pièce, ou 120,000 francs.

C'est une année magnifique pour le « run » de Thule ; à ce compte, me disait M. Woolseley, il en résulte cette

RECHETTES.

561,000 fr.

120,000

681,000 fr.

Notez qu'en entrant en bail, il avait mis dans l'entreprise un capital de 140,000 francs, mais que s'il en sortait actuellement, il ne perdrait que quelques mille francs consacrés à ses cabanes et à ses chariots, tandis qu'il lui resterait ses soixante mille moutons, qui représentent un capital de 1,625,000 fr.

Voilà donc ce que c'est qu'un « run » de moutons en Australie ! Un peu près n'est pas de notre époque, je donne des chiffres.

Je n'ai qu'une rectification à faire : ce « run » est administré par M. Woolsey, mais il appartient à M. Caldwell, son beau-frère, qui possède et gère lui-même un autre « run » de cinquante mille moutons à une centaine de lieues d'ici, vers l'Ouest.

Pourtant, prendre ces beaux résultats comme moyenne de chaque année, ce serait certes tomber dans une grande erreur. Autant il faut avoir un corps de fer pour vivre ainsi exilé dans les prairies, toujours à cheval, sous les rayons brûlants du soleil ou sous des pluies de deux mois, autant il faut être « squatter » une âme forte pour ne pas perdre courage devant de tels désastres. Ici, il y a sept ans, trois mille agneaux furent un jour tués par une trombe de grêle : en 1861, quinze mille brebis périrent de froid ; en 1863, quatre mille cinq cents furent submergées par l'inondation. La constance est la loi du temps en Australie. A côté d'un « run », un autre « run » est inondé. Une province est dévastée par une sécheresse, une autre voit des milliers d'hectares naguère verdoyants soudain désolés et affreusement par le soleil, que ses rayons, tombant sur des herbes sèches, suffisent pour y allumer l'incendie et en réduire toute la surface à une croûte noire et calcinée, où des milliers de moutons ont péri mourants. Toute une partie du « run » de Thule, un vaste pâturage, est desséchée il y a cinq ans. M. Woolsey fit alors ce qu'avaient fait d'autres victimes du même désastre : il eut recours au feu.

Dans les soixante mille hectares qui restaient verts, il rangea ses moutons et en mit trente-cinq mille : les autres il les fit entrer un à un, non pas comme ceux de Pantagruel dans un tonneau d'eau salée, mais dans un gouffre de feu. Trois énormes bûches, dans le genre de petits gazomètres, furent disposées dans le champ, et pendant trois mois, les bergers devenus chauffeurs, brûlèrent les moutons, que le feu convertissait en flots de lait. Trois mois de travaux ! Que de beaux troupeaux comme ceux de Thule ! Les produits sont riches de ce vulgaire produit austral : le lait, la viande, la laine, le mouton, et, cette année-ci, les moutons ont été vendus à 150 francs pièce.

Quant aux quatre mille bœufs de notre hôte, il les fait paître dans un « run » adjacent à celui des moutons, et il tient pour eux une comptabilité à part : je ne vous en dis rien ; les exemples et les récits fournis par notre ami Kapel m'ont suffi.

Je suis, je l'avoue, bien heureux d'avoir pu voir de près ces deux genres d'exploitations qui font la prospérité de l'Australie, et qui sont certainement ce qu'il y a de plus caractéristique sur cette terre : je vous en rends compte aussi brièvement que possible, après tous nos coups de fusil. Comme vous le voyez, il n'est plus temps de débarquer ici sans un sou et d'espérer y « faire fortune ». Ces choses extraordinaires n'arrivent que dans les vingt premières années d'une colonie : ici la colonie pastorale en a déjà trente. Maintenant, il faut des capitaux, si l'on veut très-vite sortir de l'ornière ; et, tandis que nous ne trouvons en France presque pas d'argent pour l'Algérie, qui est à notre porte, les Anglais ont cela d'admirable qu'ils envoient, sans hésiter, des millions aux antipodes. Le « squatter » dont nous venons de faire galoper les troupeaux a dû, dès les premiers jours, mettre 140,000 francs sur la table et risquer ses cartes. Si la première année avait été mauvaise, il lui en aurait fallu autant, au bout de douze mois, pour se remettre à flot. Je ne vous cite que ce que j'ai vu, mais je vous laisse à penser ce qu'il faut d'argent pour les « runs » exceptionnels dont on nous parle, où un seul « squatter », qui possède deux cent dix mille moutons, et un autre, cent soixante-

trois, ont le point de vue matériel du « squattage ». On se plaint beaucoup de l'opposition qui est faite aux « squatters » dans l'arène politique, et de la réaction sociale combattue à Melbourne, des nouvelles lois qui les gênent, dont la conséquence est le morcellement des « runs ». Mais je ne vous en dis rien, car je n'en ai pas vu. Je vous en dirai plus quand j'aurai entendu ceux qui les font, et quand j'aurai pu consulter les « Blue-books » et les « White-books ».

16 août.

Le 16 août, j'ai vu un des plus curieux animaux qu'il soit possible de rencontrer en Australie. C'était un « creek », petit ravin inondé, qui coulait tout à coup, courant comme une sorte de torrent, et se perdait dans le long de la rive. Nous le poursuivîmes jusqu'à la source, et nous le trouvâmes. Singulière bête, elle avait la tête d'un chien, le corps d'un chat, et les pattes d'un ours. Elle était d'un gris et d'un noir, et avait d'un véritable air de famille avec les « dingoes » et les « dingoes ».

bizarre phénomène ! Après un si beau coup, nos fusils ont fini leur service : notre dernière chasse est une chasse à courre.

A trois cavaliers, nous fondons de trois directions opposées sur un groupe de casoars, que nous avons aperçus à un kilomètre en plaine. Après une heure et demie de galopade effrénée, le casoar roule sous les pieds de nos chevaux. A part le danger, c'est une chasse aussi entraînante que celle du grand kangaroo, et quoique nos chevaux fussent des pur-sang, galopant à merveille, j'ai cru pendant une heure que nous n'atteindrions jamais ce grand oiseau-coureur, qui faisait des enjambées de quatre mètres et pointait tout droit dans la même direction.

Notre course dans l'intérieur est terminée : elle nous a fait voir des choses étonnantes. Terre vraiment étrange que celle-ci :

Un animal moitié canard, moitié fourrure, y pond et y allaite.

On ramasse une branche d'arbrisseau, on la jette à l'eau, elle va droit au fond : c'est une sorte d'ébène.

- Et au bord de l'eau vous prenez une pierre, vous la jetez, elle flotte, c'est une sorte de pierre ponce.

Les cerises portent leur noyau en dehors.

La femelle du casoar pond, le mâle couve. Ce sont, du reste, des oiseaux qui ont des ailes sans plumes.

Vous êtes dans un bois : c'est en vain que vous cherchez l'ombre, les feuilles se présentent toutes de profil au soleil.

Vous donnez trois cigares à un Naturel ; comme il est tout nu, il les garde que sous l'aisselle ou dans sa tignasse crépue.

Les kangaroos, plus heureux, ont une poche où il y a une place pour les petits, même sevrés.

Ils ont quatre pattes ; mais, sur des milliers que j'ai fait faire, pas un n'en a jamais employé plus de deux pour courir.

Quant à la queue, ils s'en servent le plus drôlement du monde ; quand ils s'arrêtent, ils s'assoient dessus comme un marchand de coque.

Nous avons fait plus de cent lieues à cheval pour voir un grand arbre, l'arbre à gomme ; c'est bon pour les arthritiques.

Il n'y a de pierres — et encore ! — qu'aux bords des rivières ; des pelouses de gazon de vingt lieues sans un caillou ; et Sturt ont trouvé à deux cents lieues d'ici des ossements de leurs hôtes y sont mortes de faim.

Tout ceci n'inspire-t-il pas le sentiment de l'immensité de l'Australie, et le désir de voir du capitaine Sturt, qui a fait tant de découvertes, pour en faire une autre, plus grande encore.

réa; ici, deux cents lieues carrées de pierre; là, trois cents lieues de gazon; plus loin, de l'eau.

La difficulté n'est pas d'y trouver un terrain où il y ait de l'or, mais bien un terrain où il n'y en ait pas : c'est vrai. Il y a de l'or partout, plus ou moins abondamment, mais partout.

Ainsi, riche en or, mais pauvre en terre végétale, l'Australie est-elle par excellence la patrie des mineurs et des troupeaux nomades! Elle ne pourra jamais être une ferme pour les agriculteurs. Mon impression est que les nouveaux colons doivent s'aventurer dans l'intérieur, et lancer leurs troupeaux sur les milliers de lieues carrées de prairie que les explorateurs ont découvertes. S'ils se rapprochent les uns des autres, ils se nuiront! La fortune de cette contrée n'est pas dans la qualité de son sol, elle est dans son étendue.

18 août.

18 août.

Après quelques heures de cheval, nous arrivons aujourd'hui aux bords du Murray, à une soixantaine de lieues environ en amont de Gonn, où nous l'avons vu pour la première fois. Le fleuve ici est plus resserré et plus impétueux. Ses rives sont d'une verdure charmante; le gazon est toujours vert. Nous continuons la direction Est-Sud-Est que nous suivions depuis tant de Gonn, et le soir nous couchons dans nos manteaux, sous les étoiles.

19 août.

19 août.

Après quelques heures de marche le long du Murray, et ce ne sont plus que quelques lieues de mille bêtes que nous voyons sur ses rives : quelques barques, quelques cabarets, une scierie à vapeur, un bac, des rues, des magasins à laine, des rails et une locomotive, voilà l'aspect de la civilisation en Australie. Cette ligne de chemin de fer est la même que celle que nous avons quittée à Bendigo. Elle se dirige vers le Sud, à cheval un delta de cent quarante-cinq lieues, Gonn à l'angle Ouest, Echuca à l'angle Est. On n'a vu que kangourous, et qu'on n'a vu que kangourous, fait une impression toute nouvelle. J'apprends en outre que la ville, Echuca, est la capitale de la Victoria et de New-South-Wales. Elle est à une distance de deux cent lieues de Melbourne. J'apprends en outre que la ville,

si ville y a, n'a été fondée qu'après la construction totale du chemin de fer. Ainsi, tandis que chez nous un chemin de fer est la conséquence des besoins d'une population établie, ici il est le prélude et la cause des établissements nouveaux. Ici vous avez un espace immense de prairies fertiles, vous voulez y faciliter les progrès des colons, vous tracez une ligne droite qui part de Melbourne, qui va droit au Nord et qui atteint les frontières de la colonie voisine; les colons aussitôt s'échelonnent tout le long de cette voie, qui est faite à leurs besoins et qui offre un débouché à leurs produits. Les stations, c'est le cas de le dire, les fermes, les villes, prennent naissance sur ce tracé; la prospérité pastorale, engendrée et activée par les bienfaits du feu et de la vapeur, s'étend alors tout d'un coup, de droite et de gauche, sur des terrains que des abords trop longs et trop difficiles rendaient autrefois presque improductifs. La hardiesse fait des merveilles! Une colonie immense, sans tous les papiers timbrés, les entraves et les décrets du préfet, que doit lire pendant des années en France une ville de cent mille âmes qui « sollicite » un chemin de fer par la voix d'un candidat...

Echuca ne nous retient qu'une heure. Vers le soir nous partons pour Melbourne, et en une nuit nous sommes rendus à la grande ville, ne pouvant consentir à quitter si vite le brave Kapel, auquel nous avons si grande reconnaissance, nous l'avons ramené avec nous. On nous a vu ici tout brunis et tout sauvages; nous rapportons de la vie des souvenirs délicieux. Il n'est qu'une chose que je n'en rapporte pas : mes cheveux, que l'humidité des nuits passées sous le ciel étoilé, ont fait tomber totalement. Ces nuits ont fait de moi, du moins un chauve comme Hippocrate!



Corroboree, dans les montagnes.

DERNIERS JOURS EN VICTORIA.

21 août.

Le colonel Barry, le fondateur du Musée et de la Bibliothèque, le juge de la Cour suprême, grand chancelier de l'Université, etc., etc., et un grand nombre d'autres personnages importants de Victoria, réunit un jour tous les ministres et les personnages influents de la colonie à un grand dîner en l'honneur de la fête. Je ne veux vous parler de ce dîner que pour vous dire que l'opulence est incroyable ici : l'amphitryon a toutes les grandes richesses de la civilisation, mais ne relève encore son costume à la mode de nos pères, avec sa perruque, sa queue, sa culotte collante et les escarpins à boucles. Les splendides lambris de la salle, les mets exquis d'un cuisinier renommé, les fleurs de la serre, quatre mois, une nouvelle image de la vieille Europe. Le colonel Barry raconte comment il a tracé au cordeau, sur les rochers, les tentes, et comme quoi les tentes ont succédé aux tentes, et les tentes aux tentes, et les maisons de pierre de la ville ont été bâties en une année : de 1851 à 1852, les terrains de la ville ont été vendus à mille pour cent ! Il nous apprend tous les détails de la vie à Victoria, qui, depuis quelques années, confère des honneurs à des hommes de l'Université de Oxford et de Cambridge. Également versé dans les sciences, le colonel Barry semble avoir apporté ici une grande collection de livres. Il a apporté aussi sa cave, et il offre à ses invités une bouteille de Porto contenant près de cent ans de vin de la même année d'arrivage et décorée d'une classique étiquette qui a vieilli avec la bouteille : le vin

piéde. On s'est appris ce soir que c'était le « Laughing Jackass », l'âne rieur, sorte de geai bappé, à long bec et au corps deux fois gros comme celui du geai européen. C'est ainsi que l'ont nommé les premiers colons, étonnés, comme moi, d'être reçus dans les forêts vierges par des rires étourdissants. Quelques-uns sont nos dernières victimes; nous ne les tuons que pour la viande du fait : le noir et le blanc sont symétriquement disposés sur leurs planches, à l'instar de ce que nous voyons en Europe.

En attendant que nous faisons bouillir une queue de kangaroo, ce qui donne une soupe exquise, et rôtir, au bout d'une ficelle, deux ou trois grosses patates, le bruit d'un cheval au galop nous appelle à la porte de notre maison de bois. Le cavalier s'arrête : il descend et nous interpelle par ses gestes. C'est un brave clergyman catholique irlandais, tout rond, tout vaillant, qui s'est appris, je ne sais comment, notre excursion de chasse, et qui nous dit que nous ne mourons pas de faim. Avec un Irlandais, la glace se rompt vite, et sa visite près de l'âtre qui pétille, m'apprend force choses que j'ignorais encore sur le clergé australien. C'est un curé de campagne, dans un district avait, il y a six ans, cinq ou six lieues carrées d'étendue, dont les appointements étaient alors de 5,000 francs par an. Aujourd'hui, la population ayant beaucoup augmenté, la cure a été coupée en deux, et les appointements réduits à 2,500 francs. Comme vous le voyez, le gouvernement australien n'a pas de belles finances. Au contraire des antiques monarchies de l'Europe, les Chambres victoriennes n'ont pas admis de dépenses énormes, et ont établi devant la loi, comme sur le budget, l'égalité

entre tous. L'Eglise anglicane n'existe donc pas sur cette terre libre, où la démocratie, libre de toute entrave ancienne, s'est efforcée de mener à l'œuvre pour amener chaque chose sur la pente de la justice. Les sectes religieuses ne sont par conséquent soumise à aucune loi particulière autre que celle que les fidèles s'imposent à eux-mêmes. Le grand problème qui porte le trouble dans les sociétés humaines est résolu ici par les bienfaits de la liberté, avec

une subvention annuelle au clergé de 250,000 francs. Cette somme figure dans un acte additionnel à la constitution australienne, et elle est répartie entre les différents membres de chaque croyance.

Il y a 125,000 protestants, 140,000 catholiques, 10,000 juifs, 5,000 bouddhistes, 10,000 autres cultes. Les quatre cent trente membres du

clergé, la subvention est proportionnellement affectée à la construction des églises; et il y en a déjà plus de mille trois cent cinquante dans la colonie.

Il fallait cet appui matériel du gouvernement pour que les cultes pussent s'établir, malgré les épreuves sociales de la fièvre de l'or et la constitution laborieuse de la colonie pastorale. Maintenant que l'Australie a trouvé son état normal, le sentiment public tend à s'élever contre la subvention. Quelques-unes des plus petites sectes ont déjà renoncé au secours qu'elles recevaient : la Chambre Basse a plusieurs fois « passé » un acte d'abolition de l'acte additionnel de la Constitution. Jusqu'à présent, la Chambre Haute l'a rejeté; mais il est évident que la colonie de Victoria aura, avant quelques années, son Église libre dans l'État libre.

Le brave curé resta fort tard dans notre cabane, puis il reprit son cheval et disparut au galop dans les bois. Deux jours plus tard, nous allons rejoindre la route de Melbourne et attendre la malle-poste de Cobb-Cobb and Co, grand char ouvert, peint en rouge, attelé de sept chevaux, et qui arrive de quarante lieues dans l'intérieur. Des mineurs, des bergers, des voyageurs, y sont entassés, et racontent les histoires les plus extraordinaires sur leur vie nomade.

Notre dernière semaine à Melbourne a été surtout une semaine d'adieu. Nous avons été comblés de tant d'attentions et d'amabilités, pendant plus d'un mois et demi, en Victoria, que nos visites d'adieu ne pouvaient se faire à la légère. Je veux pourtant vous parler encore de deux établissements importants : les Réservoirs de Yean-Yean, dont les bienfaits s'étendent aux 130,000 habitants de Melbourne, et le Jardin botanique, qui est une sorte de Providence pour toute l'Australie.

Le Yean-Yean est un lac artificiel formé à dix-neuf milles de Melbourne et à six cents pieds au-dessus du niveau de la cité. Un canal de six cent neuf cents mètres de long et de sept mètres de haut entre dans la vallée, sur une surface de plus de cinq kilomètres carrés, et qui contient environ vingt-trois millions de mètres cubes d'eau. L'eau s'écoule avec une telle abondance, qu'il donne six cent dix-huit millions de litres par seconde et par jour, et avec une telle pression qu'il peut éteindre un incendie, les jets, admirablement répartis, arrêtent le progrès des flammes, mais encore, dans un grand bassin, au centre de la ville, il a remplacé la vapeur comme force motrice. Le Jardin botanique (Plenty (Abondance) qui forme ce lac impétueux et qui a coûté près de 20,500,000 francs, nous donne l'aspect d'un jardin. Il a été fait grâce à un emprunt national, mais les dépenses ont été

per, et promet un revenu bien plus considérable encore dès que l'eau sera distribuée dans les faubourgs environnants.

Voilà un des travaux de la ville qui est née en 1851! *Ab uno disce omnes.*

En outre des jardins publics, qui sont charmants, il y a à Melbourne, sur une pelouse toute couverte de verdure, un superbe jardin botanique; c'est le petit domaine du docteur Muller. Nous y passions avec lui des heures toujours agréables. Membre des sociétés savantes de l'univers entier, couvert de distinctions, l'excellent docteur est le plus libéral des souverains : il donne chaque matin la liberté à des centaines de sujets; ce sont de simples étrangers qui lui arrivent d'Allemagne, par cages de trois cents, et chaque matin une dancere à Port-Philipp apporte pour lui quelques milliers de papillons, les papiers que nous maudissons en Europe, mais qui viennent de l'Australie des nuées d'insectes nuisibles. Du reste, ces pierrots, ces papillons, ces papiers, en prenant leur vol sous un ciel nouveau, ne perdent rien de leur valeur. La température moyenne est, pour toute l'année, de quinze degrés, comme à Rome. Elle est pour l'hiver de dix degrés, pour l'été de quatorze, pour l'été de vingt et un, et pour l'automne de dix-huit.

Le docteur Muller a risqué souvent sa vie au service de la science. Il avait exploré les parties inexplorées de l'intérieur pour recueillir les plantes de l'histoire naturelle et de botanique inconnues avant lui : il avait recueilli toute la flore de l'Australie, œuvre immense et fruit de sa vie. Quand, il y a deux ans, en 1864, il provoqua une expédition pour rechercher le malheureux explorateur Leichhardt, il fut un des martyrs des découvertes dont le souvenir est éternel.

Le docteur Muller avait fait de magnifiques voyages dans l'intérieur, à des lacs d'or, mais où il trouva des prairies sans or. Il avait exploré la Merston-Bay, pour explorer toute la partie nord-ouest du continent, sans qu'on eût de nouvelles de lui, sans qu'on eût de nouvelles de lui. Le docteur Muller émut l'opinion publique; des secours furent vite donnés par tous; il lança Mac-Intyre suivant les traces du docteur Muller, et lui-même, parcourant les côtes du golfe de Carpentaria (à deux cents lieues de la Merston-Bay), cherchant févreusement un compatriote qu'il espérait retrouver. Il parcourut huit et dix jours sans trouver d'eau, sans trouver de nouvelles, mais cependant faire feu sur les tribus qui se trouvaient sur son passage; il revint épuisé, sans avoir rien trouvé, mais avec une émotion, quand il découvrit un sem-

blant d'indice; exténué et défaillant, il ne renonça à ses recherches qu'après bien des mois, hésitant entre les récits des Naturels qui disaient l'explorateur noyé, et ceux qui, ornés de quelque dépouille européenne, faisaient comprendre qu'ils avaient mangé *un peu* du savant Leichhardt!

Homme persévérant et hardi, le docteur Muller a planté les jalons pour les esprits aventureux de la jeune génération : tout noble but l'enflamme; il encourage les nouveaux « squatters » : « Après les déserts de pierres blanches, de granit et de sable, leur dit-il, vous trouverez des prairies pour des milliers de troupeaux. » Mais le malheur de l'Australie, c'est le manque d'eau : il veut y remédier; il consacre à ce but presque tous les fonds du Jardin botanique, et il y réussit. Il répartit dans l'intérieur des terres des millions d'arbustes, nés dans ses pépinières; de petits ruisseaux se forment rapidement sous ses jeunes bois : les résultats sont superbes déjà; et chaque année on les a parfaitement constatés. Sur des terres nues il a créé, en plus d'une centaine de points, des bois et des cours d'eau.

Mais ce qui maintenant excite son enthousiasme, c'est qu'il a pu se mettre à la tête d'un grand mouvement, pour engager toutes les colonies australiennes et la métropole à construire, à frais communs, un chemin de fer qui irait de Melbourne au golfe de Carpentaria. Ce serait traverser l'Australie bout pour bout, ouvrir l'intérieur à la colonisation, créer une route infiniment plus courte pour toutes les communications avec l'Europe et le China. Quel beau projet! Ce peuple est si hardi, il prend si vite feu pour les grandes idées, que des gens importants de Melbourne espèrent voir se réaliser avant dix ans ces rêves gigantesques!

Ce qui est déjà une belle réalité, c'est de voir les fils télégraphiques s'étendre dans la colonie sur près de quatre mille kilomètres, et traverser l'Australie sur plus de seize mille. Car ils suivent les côtes de l'océan austral, puis le Pacifique, depuis Adélaïde au Sud-Ouest jusqu'à Denison au Nord-Est : ce sont les deux points extrêmes de la colonie sur la côte. Ajoutez-y les phares sur tous les points dangereux de la côte, et pensez qu'il y a trente et un ans, il n'y avait pas un phare en Victoria.

Avant de quitter la colonie, que nous avons vue, je crois, dans tous les sens, j'ai reçu d'un des membres du gouvernement que j'ambitionne fort : c'est le cahier bleu des Statistiques. Un rapide coup d'œil sur ces compilations annuelles, si complètes, si précises d'admiration dont j'avais été frappé tout d'abord, et de chiffres, j'ai tâché d'extraire les plus saillants, les plus intéressants. Ils sont étendus un peu inférieurs à celle de la France.

dire sur environ 22 millions et demi d'hectares, plus de 15,300,000 sont occupés par les troupeaux, 205,000 sont affectés à l'agriculture, 1,400 à la vigne, et 130,000 aux mines d'or.

La population, qui était de 8 personnes en 1835, — de 31,000 en 1845, — de 254,000 en 1855, était l'année dernière de 626,000 habitants.

L'immigration, dont la moyenne était de 2,000 âmes dans les cinq premières années, monta en 1852 à 94,000, se maintint quelques années dans ces chiffres élevés, et retomba à 27,000 pour chacune des cinq dernières.

L'émigration, au contraire, nulle en 1852, atteint aujourd'hui, par suite de la découverte de l'or en Nouvelle-Zélande, le nombre de 21,000 par an.

En dix ans, depuis 1835, le nombre des chevaux s'est élevé de 1,000, — 32,000, — 121,000.

Quant aux bêtes à cornes, d'une cinquantaine à 238,000, — 568,000, — 1,000,000.

Et pour les moutons, de quatre cents à 2,400,000, — 5,000,000, — 10,000,000.

En résumé, cette jeune colonie a exporté 203,688,000 kilogr. de laine, valant 769,591,000 fr., et 380,000 blocs d'or, valant 1,000,000 de francs !

Peut-on se figurer là en vérité ces fées du commerce de l'Australie, dont je parle tous les jours ? Et je suis stupéfait en additionnant ainsi tout ce que la colonie a fait sortir, chaque année, du fond et de la surface de son sol.

Je résume et résume dans ces labyrinthes bien ordonnés de statistiques, quelques états sur l'année dernière, 1865, pour vous rendre compte.

Les laines ont donné 19,193,000 kilogr. de laine, d'une valeur de 769,591,000 fr.

Les bœufs ont donné 214,709,425 fr.

Les chevaux, les cuirs, les viandes salées, etc., etc., sortant de la colonie ont donné une somme de 88,656,500 fr., ce qui fait un total de 1,062,956,925 fr. pour les exportations.

En 1851, elles n'étaient que de 26,400,000 fr., et qui, en 1865, ont atteint 1,062,956,925 fr., la balance était de 147,000,000 de fr.

Les importations pour la colonie, abaissées vers l'équilibre, ont été rapidement augmentées. Les premières ont été les marchandises saluaires et à la modération dans les dépenses.

La fin de la fièvre de l'or, et ensuite grâce à la découverte de l'or en Nouvelle-Zélande, qui se perfectionnait, et qui leur opposait

les produits de 2,000 machines, 650 manufactures, 74 brasseries, etc., etc. Les secondes ont monté surtout par le développement des troupeaux de moutons, qui éleva de 10,089,000 kilogr. à 19,193,000 kilogr. les laines exportées.

D'autre part, composées de boissons, farines, épiceries, chaussures, étoffes, fers, machines et charbons, les entrées s'élèvent à 331,438,000 fr.

Plus de dix-sept cents navires, jaugeant six cent mille tonneaux, ont, dans cette année, apporté tout ce qui est nécessaire à tant de besoins nouvellement créés, et emporté vers l'ancien monde, l'Inde ou les colonies voisines, des richesses brutes d'une valeur égale. Dans cet ensemble de détails, il m'a paru curieux de voir, faute de bras pour traire, une importation de plus de 7,500,000 fr. de beurre et de fromage, dans une colonie où il y a presque autant de sujets de l'espèce bovine que d'habitants; et, faute de machines, la rentrée pour une valeur d'environ 47,500,000 fr. de machines dont la matière première a fait le tour du monde, par Horn et Bonne-Espérance, pour aller se faire tisser en Europe. Mais c'est la conséquence d'une société naissante : à voir ses rapides progrès en trente ans, je suis convaincu que si jamais j'y retournerais dans quelques années, je la trouverais se débarrassant à elle-même par ses manufactures, et exportant seulement l'excédent trop-plein de ses richesses indigènes.

Un commerce de plus de 660,207,000 fr., tel est donc l'écoulement des fortunes privées. Autre est l'aspect des finances de l'Etat, qui ont été marquées d'énormes créations à faire, sans toucher ensuite les mêmes bases, et qui, sans avoir jamais reçu, pour quoi que ce fût, un seul penny du gouvernement de la métropole, paye le voyage des immigrants et l'entretien de la marine coloniale, en outre de tous les services publics administratifs fournis dans leurs moindres branches et largement rétribués. L'Etat a subi la conséquence forcée de la création, et la dette courante est de 10 millions de fr. : elle est négociée à 6 pour 100 et remboursable par annuités. L'ardeur avec laquelle on en a enlevé, sur le marché de Londres, pour la grosse part, l'emprunt de 175,000,000 de francs pour la construction de chemins de fer, prouve la confiance où l'on est ici et là-bas que, à l'avenir, les fortunes privées, « le temps futur sera de l'argent » pour l'Etat.

Cela dit, les dépenses publiques annuelles, y compris l'intérêt de la dette, sont en équilibre avec les recettes. Celles-ci s'élèvent à 78,330,000 francs, provenant de trois sources principales : la vente, pour près d'une moitié, la vente, la vente des terres, des mines, des forêts et les impôts pour l'autre.

Du reste l'origine, 1,400,000 francs, est la somme

de 305,317,000 fr. En 1865, — 12,898,000 hectares étaient en location, répartis entre 1,156 « squatters », qui payaient un loyer total de 5,628,000 fr.

C'a été là la pierre d'achoppement entre les « squatters » et les agriculteurs. Si ceux-ci se plaignaient de ne labourer que 205,000 hectares et de ne fournir que la moitié du blé consommé par la colonie¹, si les milliers d'immigrants qui viennent prendre leur part sous le soleil de l'Australie étaient forcés, pour posséder, d'aller à deux cents lieues dans le Nord, loin de toute communication, c'était, criait la masse, la faute des fermiers de l'État, qui, s'étant installés les premiers, avaient monopolisé le sol au profit de leurs troupeaux. Devant cette lutte, qui a été fort grave, entre le troupeau et la charrue, mais surtout entre les premiers occupants légaux et les nouveaux arrivants, les législateurs se sont demandé s'il était juste de laisser 12,898,000 hectares entre les mains du nombre minime de 1,156 « squatters » dans une colonie qui compte 626,000 habitants, et s'il ne fallait pas, pour cause d'utilité publique, favoriser l'essor d'une immigration de laboureurs et de petits fermiers qui, habitant la même terre, réclamaient les mêmes avantages. Morceler graduellement les grands « runs » et les laisser envahir peu à peu par les petits fermiers, tel est l'esprit de la loi nouvelle. Elle y pense, et désormais chaque petit cultivateur peut mordre d'un mille carrés sur un « run » : c'est une sangsue posée à la grande exploitation. Sera-t-elle salutaire ? On veut l'espérer. Et si une ceinture de cultivateurs feront baisser le prix de la nourriture dans toute la colonie, une grande population à laquelle il écoulera plus facilement ses produits. Mais chaque « run », peut-être le « squatter », dont je comprends les plaintes, se consolera-t-il d'avoir perdu son vaste empire de mille carrés, en voyant la prospérité de milliers d'immigrants qui ont pris la route de la fortune, et qui l'ont suivie !

En attendant, on vendra aux nouveaux venus ceux que la colonie appelle de nouveau « squatters ». Elle donne tout ou partie de leur passage de la mer à l'intérieur, aux cultivateurs, aux ouvriers, à leurs familles.

Les cultivateurs, à 1 franc le jour, trouveront la viande de bœuf à 3 francs le quintal, les ouvriers à trois sous, et ils payeront 9 fr. de loyer pour un hectare de terre. En 1854, se louait 70 fr.

On vendra aussi une carte de la colonie, qui est enroulée en rouge est vendu, et qui est blanc, ils peuvent

« choisir », s'établir et cultiver; pendant *sept ans*, ils ne paient que la location de l'hectare que 2 fr. 50 c. par année, à la condition que, à la fin de cette période ce même hectare 25 ou 30 fr.

Mais ce qui est le plus demandé sur le marché de l'immigration, ce sont... les femmes ! La proportion, qui était de 14 pour 100 hommes en 1855, est maintenant encore de 64 pour 100 : la cote est haute, et le chômage fait fureur !

Du reste, les immigrants et immigrantes trouveront pour leurs enfants des écoles répandues par le gouvernement avec une étendue remarquable : j'ai pu remarquer que c'était là le point d'honneur des Victoriaiens. L'enseignement est libre, et les ministres de tous les cultes ont leurs écoles particulières de droit et de fait. Mais l'enseignement national et paroissial est seul donné aux frais de l'État : il admet sur les bancs les enfants de toutes les croyances, et laisse à chaque culte le temps et le soin de son instruction religieuse. Près de mille écoles, que fréquentent plus de cinq millions d'enfants, sont ouvertes, et les statistiques constatent que pour les enfants au-dessus de cinq ans, les quatre cinquièmes savent lire et écrire, les onzièmes savent lire seulement.

De conscription, néant ! Il n'y a que trois cent cinquante soldats à Victoria ; ils sont envoyés par la métropole, mais soldés par le gouvernement.

Enfin, au moment de nous embarquer, après sept semaines de séjour sur ce sol, je veux vous dire une impression qui est le résultat de mon séjour : de toute cette population blanche, pas une main ne m'a été tendue pour me demander l'aumône !



L'émigration à Victoria.

Détroit de Bass. — Une rencontre intéressante à Launceston. — Hobart-Town. — Des bals aux antipodes. — Ruines de tombes françaises. — Pisciculture. — L'arbre de Cook. — Les adieux. — Ouragan. — Souvenirs politiques. — Refuge à Éden.

Nous partons aujourd'hui pour l'île de Van Diémen. Tout ce que j'en sais, c'est que ce n'est pas Van Diémen qui l'a découverte. C'est *Tasman*, un jeune homme plein de courage et d'ardeur, qui soupirait tendrement pour mademoiselle Van Diémen — en 1842 — et auquel un père trop cruel, la retenant captive dans les splendeurs des palais de Batavia, s'obstinait à la refuser. Le jeune navigateur résolut alors de trouver des terres nouvelles : l'existence d'un grand continent dans l'Océan Austral n'avait été constatée que par Quiros et Torres en 1606, puis confirmée de 1618 à 1627 par les Hollandais Heerman, Zeachen, Lewin, Nuitz et de Witt. C'étaient seulement quelques points de la côte, éloignés de quatre et cinq cents lieues les uns des autres, qu'ils avaient reconnus et dont les sauvages les avaient chassés. *Tasman*, dans son premier voyage, fit tout le tour de ce continent sans le voir réellement, et revint pourtant convaincu que la terre qu'il avait baptisée de son nom était une île. Mais il avait aussi couvert les flots des noms de sa femme et de son père, et de son nom de sa belle; il alla porter au célèbre *Van Diémen* les cartes écrites de ses découvertes, les cartes et les plans sur lesquels il avait planté le pavillon hollandais. Il obtint mademoiselle Marie pour récompense ! Les parents de *Tasman* et les siens et les siens de sa belle sont encore aussi fiers de son nom qu'il l'est en Hollande !

Le Yarra-Yarra pendant plus d'une heure, dans la baie de Port-Philipp que les canons tiraient de l'ennemi, les forts tiraient le canon à leur tour, et leur gros canon lançait des boules de fer pourpre les rayons du soleil.

2 septembre.

Le détroit de Bass est traversé, et à midi les côtes de l'île nous apparaissent. C'est seulement cent cinquante-cinq ans après la découverte de Tasman que deux jeunes gens, Flinder et Bass, en 1797, suivant les côtes



Les gorges du Tamar.

depuis Sydney dans une barque longue de trois toises, que Van Diémen était une île, et séparée du continent par un détroit de deux cent soixante et onze milles.

A midi, nous sommes à l'embouchure du Tamar, un fleuve et pittoresque : d'abord des arêtes escarpées, dont la cime est couverte de neige, se dressent au-dessus des affluents, des cascades nous donnent le temps de nous

[illegible]

« la ville; toutes ces familles n'en formaient vraiment qu'une seule. Nous
 « fêtâmes la nuit du premier de l'an d'une manière étrange : un grand feu
 « fut allumé sur la montagne, il éclairait notre drapeau national, et pen-
 « sant à la patrie absente, nous étions tous rassemblés alentour. Là, devant
 « les nôtres, nous fîmes serment, Batman et moi, de tenter dans la nou-
 « velle année quelque chose d'extraordinaire, et de porter une partie de
 « notre troupeau de l'autre côté du détroit, dussions-nous même l'abandon-
 « ner ensuite, espérant, s'il prospérait, peupler une partie du continent
 « pour nos petits-neveux. Ce qui fut dit fut fait; en juin nous débarquâmes



Affluent du Tamar.

« sur les rives du Yarra-Yarra; les Naturels, hostiles, nous lan-
 « cent des flèches, puis s'enfuirent. Vous savez si mes fils ont survécu.
 « Mes fils m'ont, après dix ans, remplacé en Victoria. Ils ont
 « voulu voir ce qu'étaient devenus et ces rivages déserts et
 « immenses : des palais, là où de ces deux mains j'ai bâti une ville
 « d'arbre, des chemins de fer là où je traçais un sentier, et
 « nous nous enfonçons sur ce sol que nous avons conquis et arrosé.
 « voilà ce que j'ai trouvé ! »

Puis ce brave homme nous parla, les larmes aux yeux, d'un
 place, qui dans son voyage de découverte à bord du *Endeavour*,
 touché à Van Diemen et emmenant l'un de ses fils, le capitaine
 hollandais, en France. C'est ce voyage qui a été le point de départ

quintidiennement. Son fils est revenu et il a suivi l'exemple de ses
 (leaving Hobart) est à la tête d'une « station » dans les colonies australes, et
 il s'agit de le retrouver.

14 septembre.

4 septembre.

La route va de part en part, du Nord au Sud, et sur une distance
 de plusieurs centaines de kilomètres, par une grande route que les « convicts » ont
 construite. Nous la prenons pour aller à Hobart-Town, la capitale, et
 c'est la plus grande dans cette terre, la plus proche du pôle sud après la Pata-
 gonie. Pour aller à Hobart-Town, c'est un classique « mail-coach » anglais à

qui fait chaque jour ce service? Nous partons dès cinq heures
 du jour, le Ben-Lomond et le Ben-Lévis, sur notre gau-
 che, les grandes silhouettes¹; le paysage est riant au possible :
 champs coupés de haies comme en Angleterre, tantôt des
 champs de trèfle, tantôt de maïs; la route ferrée, bien dessinée au milieu
 du pays, est aussi bonne que les nôtres. En trois points
 nous voyons des montagnes qui nous montrent la plus grande partie
 de la terre, et nous franchir, et après quinze heures de
 voyage, nous arrivons à la plaine du Jourdain et le Derwent,

15 septembre.

Il nous a paru tout étrangement que nous ne pouvions
 pas, qui au premier abord ressemblait pour nous
 aux puritains des villes d'Écosse, nous avons été
 accueillis avec la plus cordiale et la plus aimable. Le gou-
 vernement, les ministres, tout un noyau de société,
 ont reçu le prince avec une grâce charmante;
 nous sommes venus pour la colonie. — Van Diemen, que
 les géographes, appellent Tasmanie, est
 et ses belles pommes, les filles d'Eve et
 les paradis. Nous trouvons les deux entièrement de
 la terre, toute riante et fécondée par un climat
 éloignée de la fièvre des spéculations et des
 d'une grande famille et à un bonheur
 va bientôt s'organiser une série de fêtes, et
 tantôt dans les belles salles d'armes
 de fleurs du palais du Gouvernement;

tantôt dans les salons du président de la Chambre Haute et des grands propriétaires du pays, qui ont à la ville une parfaite installation. Les grands dîners gala de quatre-vingt couverts, les concerts, les comédies, les parties de croquet et de cheval, toujours et partout avec les aimables « misses », nous ont, en vérité, fait chaque jour oublier que nous étions aux antipodes.

Seule la journée du dimanche nous fut laissée libre tout entière; elle fut occupée par un pieux devoir. Nous montons avec l'évêque catholique sur une colline qui domine Hobart-Town; au sommet, au milieu des roches et des arbres, nous cherchons les vestiges des tombes où sont enterrés les

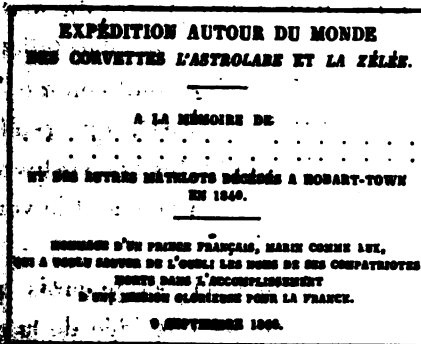


Le duc de Penthièvre.

marins, au nombre de quarante environ, morts ici pendant le voyage de Dumont d'Urville, avec les corvettes *l'Astrolabe* et *le Zélée*.

Un tronçon de pierre dégradée s'est écroulé, les restes sont jetés à terre en désordre; les petites planches qui couvraient les tombes tombent en poussière, rongées par le temps. Sous les branches étendues les grosses touffes d'une forêt de géraniums sauvages. En grattant la mousse épaisse, on découvre, au milieu de ces modestes croix, en cherchant les limites des sépultures, nous retrouvons avec peine la plus grande pierre, qu'elle était, victime du même sort, et qui, depuis les glaces du pôle sud et qui, bien encastrée en voyant ainsi abandonnés, mal soignés, et presque perdus, les débris de ces tombes.

tombes isolées. Le Prince a voulu que les limites envahies de ces tombes soient soigneusement relevées, et il commanda le soir même une grande pierre funéraire où seraient inscrits les noms que nous sommes parvenus à reconnaître au milieu de ces ruines. J'y ai cueilli quelques fleurs de la forêt qui les environne, espérant les rapporter en souvenir aux familles de ces malheureux. Mais, lorsqu'on est soi-même si loin de ceux qu'on aime, le soin de ses tombes est fait pour émuouvoir ! Voici ce que l'on grave sur la grande pierre :



deux monts, dont le mont Nelson, d'où la vue est superbe : à l'ouest, les montagnes sont formées par le Derwent, échelonnées entre des vallées profondes et de grandes roches qui ont un aspect fort sauvage. Ici, la ville d'Hobart avec ses fortifications, son fort, son véritable château gothique d'une décoration imposante, tout couvert de neige, haut de quatre mille pieds, domine l'île entière. Victoria semble être un immense lac, et la Tasmanie est une petite Suisse. — Au Sud enfin, une ceinture de montagnes, escarpées, torturées, aux formes extraordinaires, comme un grand lac, et contre lesquelles les laves s'écoulent et s'embrasent avec fureur. Non loin du mont Nelson se trouve, dans le monde, la « Fern Tree Valley ». Un grand nombre de fougères-arbres qui s'élèvent au milieu de la forêt, en qui, inclinant leurs branches touffues, se dressent des ponts sur des cascades. Ces fougères ont des troncs énormes, et de leur sommet s'étendent, pour former des ponts, des branches réguliers, si gracieux et si verdoyants. Dans la vallée des amasones, nous avons visité à cinq lieues de Hobart, un asile où six cents orphelins sont

Un bal superbe qui dura jusqu'à cinq heures du matin chez le chancelier de l'Université, où les jolies personnes et les jolies toilettes étaient nombreuses, nous remit en gaieté. Je ne fais point comme l'*Examiner* et le *Mercury*, journaux quotidiens d'Hobart-Town, qui rendent compte, le lendemain matin, dans les moindres détails, de toutes nos visites officielles et des fêtes que l'on a données au Prince la veille, et je vous fais part de ma vie mondaine.

Une chose m'a vivement frappé ici, et je crois qu'elle est d'un exemple : rien ne saurait vous donner une idée de la puissance de la fraternité véritable qui règne entre les fidèles et les pasteurs des religions en Tasmanie. Catholiques et protestants, séparés par la doctrine, divisés, pour ne voir que les grands intérêts qui les unissent, dont l'origine est souillée par les « convicts », mais qui, par une lutte et pure a lutté, se forme et domine. En général, dans ces réunions, les deux communions sont en présence, chacune, — toujours les deux, — pour ainsi dire les devoirs de ses pratiques et croyances, se séparent de l'autre; ici, cette opposition, polémique, de la félicité, n'est plus religieuse, — elle est sociale : c'est la fraternité des libres et les déportés, et ceux-ci se resserrent d'autant plus honorable et intact que ceux-ci forment une caste plus pure. Dans cette société saine d'Hobart-Town, la Tasmanie, qu'en Europe l'ignorance la puisse considérer comme un pont et creusé son port; tout le monde s'entend. Que de fois, dans les belles réceptions de l'église, les deux évêques causent longuement avec les pasteurs, les membres de vieux amis, et les membres de la communauté, avec tout cela une douce fraternité.

Je me suis réveillé au *Credo* pour voir sur le même canapé les deux
 étrangères plongées côte à côte dans un profond sommeil. Heureusement la
 messe fut, après l'*Ita, missa est*, convertie en valse et quadrilles :
 tout le jeune monde des « pretty girls » se mit à tourner et valser sans sermon,
 et dans la nuit, que le jour nous surprit encore soupant fort gaiement.
 Après nous reposer, une grande galopade d'une journée à New-Norfolk,
 à travers des roches les plus sauvages, nous fit voir, en outre de la belle
 culture et l'établissement de pisciculture. Les Tasmaniens en sont très-fiers :



Hobart-Town.

Les bureaux d'administration, et les graves questions de
 l'administration rendaient encore tout palpitants les direc-
 teurs, tous qui n'étaient pas sans danger pour les amazones :
 les roches hautes de plus de trois cents pieds et
 précipice, un cours d'eau large, rapide, bouillon-
 nant et avec fracas. Enfin, nous voilà aux ruisseaux
 d'après les livres de MM. Coste et Milne
 des bêtes nageantes. Le Gouvernement y met
 en Angleterre, il y a un an, cent mille œufs de
 dans des caisses entourées de glace pendant

Plaisanterie à part, cet essai peut faire la fortune de la Tasmanie, qui est la seule des colonies australiennes qui ait des rivières favorables aux saumons; une fois peuplées, elles donneront des pêches qui débouchés de villes riches de plus de cent mille âmes, comme Adélaïde et Sydney, feront rentrer des millions dans la poche de la Nouvelle-Zélande et de la Tasmanie.

Bientôt, autour de l'île Franklin, nous nous retrouvâmes trois requins, une cinquantaine de poissons bleus, tout couverts de pointes absolument semblables à celles de nos « trompettes » : au long nez furent notre proie.

Un journal et une lettre d'Australie à nos amis de France

1733-51, 50, 1717

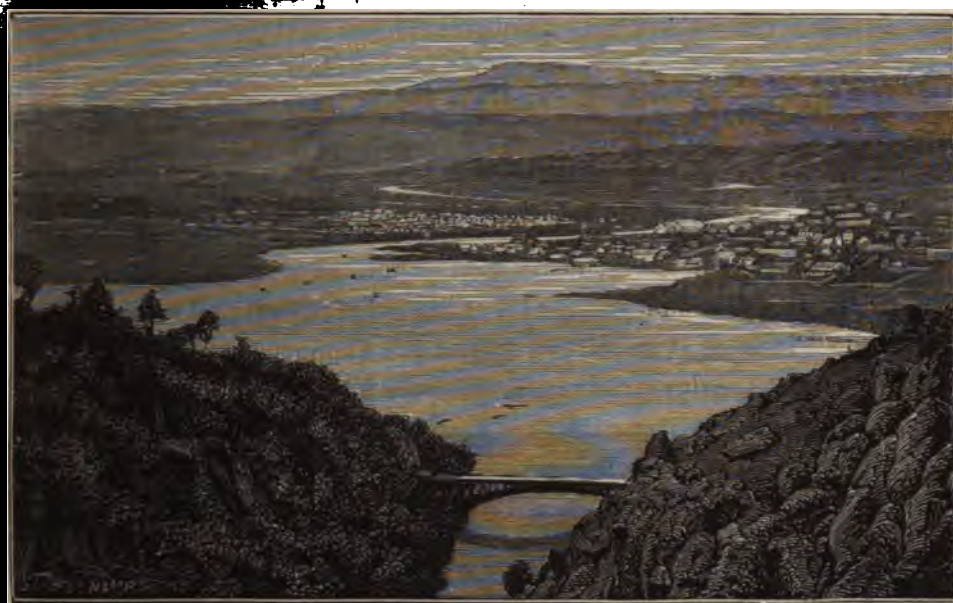
SECRET

En arrivant au quai, nous le trouvons couvert de

... derniers jours et le *Tasmanian* prenant son air

deux tours, et la *Tasmanie*, prenant son aïre, se balayent et que suit pourtant toute cette personne nous était connue. Et tandis que tout le groupe se précipite en courant le bateau-ponton du bout de la jetée, trois coups de canon bruyants nous saluent et nous porteront sûrement, les signaux des chapeaux et des mouchoirs s'agitent et se distinguent jusqu'au dernier moment, au-dessus d'une brume épaisse, et pensez si nous y répondons! Bien vite, l'heure, devient seulement un horizon pour nous, l'heure, suivant un promontoire qui abrite le port, les signaux y sont encore faits pour nous! En attendant, sur ce sol inconnu, pouvions-nous penser à nous reconnaître et à reconnaître? La Tasmanie nous envoie, les voyageurs n'en trouvent : « au revoir », mais « au revoir » du fond du cœur, et ses souhaits seront exaucés!

peut-être d'instinct, en mer. Poussés par les lames qui viennent s'y briser, nous n'irons pas à un quart de mille : l'effet est saisissant et donne vraiment l'impression que la vague se heurte contre ces groupes de colonnes qui disparaissent graduellement jusque près de nous, l'écume jaillit à une hauteur extraordinaire, le flot se retire, et la lune, tour à tour cachée et brillante, apparaît sur les piliers élançés, dont les intervalles sont un instant remplis par la lune un instant à jour ! Mais l'astre est encore très-bas sur l'horizon, et, tout à l'Est, de l'autre côté des piliers, il en projette la silhouette sur nous, tandis que leurs silhouettes, coupées si verti-



Le défilé de Lannouen.

calité, le danger : le danger donne encore à cet ensemble une grandeur et de plus souverainement imposant. C'est l'effet de la hauteur, des majestueuses et des efforts de notre frêle embarcation sur le pont. Mais, le cap une fois doublé, le danger est derrière : sur la dunette, on ne parle plus, on se penche par-dessus le couronnement, on se penche en avant.

20 septembre.

Le vent a changé, les coups de roulis ont tout cassé, et les baromètres, nos thermomètres et nos boussoles, tout est dérangé, au moment d'accalmie.

Avant toute chose, il est un sentiment qui nous peine : en parcourant près cette belle côte, nous venons de relever successivement les noms de Surville, Péron, Maurouard, Bougainville, Taillieul, Tassin, le *Naturaliste* ; les baies de Dolomieu, de Fleurieu, de Montebello. Chaque point de ces terres, comme du grand continent austral, est illustré par nos marins : pourquoi faut-il que le pavillon de la France n'ait pas été « à la peine », ne soit pas demeuré « à l'honneur » à l'heure pétillante des découvertes, que pour laisser à d'autres, et ne nous gagner aucune possession, on ait préféré à celui qui fut le premier après Tasman et qui vit l'ouverture d'un nouveau monde, à celui qui fut le premier à établir des postes d'observation sur la Recherche et l'Espérance, à celui qui fut le premier à fonder une colonie, à celui qui fut le premier à reconnaître l'existence d'une grande colonie.

Mais avant d'être la colonie de Tasmanie, elle a été l'antichambre de Van Diémen. C'est là une lugubre histoire ! Jusqu'en 1803, on n'en connaissait que les rivages inhospitaliers que des navigateurs nombreux et féroces. Le gouverneur de Sydney y envoyait les condamnés les plus dangereux de ses « convicts » : cette île devenait le dépôt pour ceux que la première ville fondée par les Anglais ne pouvait contenir. Puis la métropole elle-même y lançait des milliers de prisonniers : les premiers qui partaient sans espoir de salut, on les donnait, non à la liberté, mais à la mort ! Ils ne pouvaient arriver si loin, et, en effet, il y eut plus d'un naufrage. Le gouvernement, le docteur Officer, homme intelligent, mais des doutes subsistants sur ses intentions, le capitaine et son état-major, avec leurs officiers et soldats, les matelots, les prisonniers eux-mêmes, tout avait contribué à la catastrophe.

presque au port; le *Gouverneur-Philipp* sombra lentement dans le canal de d'Entrecasteaux, où nous étions l'autre jour; mais il y eut là un beau trait : le commandant Griffith, pendant le sauvetage, donna sa parole d'honneur aux « convicts », qui ne pouvaient prendre place dans les chaloupes, de ne pas quitter le bord jusqu'à ce qu'elles revinssent; mais avant leur retour il fut noyé avec eux. Puis, quand on apprit dans les cachots de Londres combien les terres australes étaient fertiles, ce fut à qui partirait pour « faire une fameuse chasse aux kangaroos! »

La première période fut celle de la création et des crimes. Quand les routes furent faites, les ponts construits, les troupeaux importés et les aborigènes mis en fuite, la prospérité des établissements pénitenciers attira les immigrants libres en Tasmanie, et les hommes d'État de l'Angleterre, ayant envoyé les « convicts » dans un pays sain et fertile, avaient pensé juste en espérant que leurs sueurs seraient plus profitables à une colonie naissante, que leurs vices invétérés ne pouvaient lui être nuisibles. Il semble qu'étonnés d'avoir de n'avoir plus de riches à piller et de faibles à battre, surpris de se sentir tous égaux et responsables dans une société qu'ils étaient alors si loin de l'être, ces criminels aient pourtant puisé une certaine énergie pour, dans ces terres éloignées du théâtre de leurs premiers méfaits, se mettre à cœur de faire prospérer un pays où ils avaient tout à défendre, et où les sources de leur richesse ne dépendaient que de leur travail. Ils se sont sentis hommes, bientôt à la tête de familles, cultivant un sol et faisant paître des troupeaux qui leur rendaient largement de leurs peines.

Les colons commencèrent à arriver vers 1815, et affluèrent dans une proportionnée à la richesse des pâturages comme à la petite population. Les difficultés n'ont pas manqué! Les Naturels, qui avaient été les « convicts », reviennent à la charge au nombre de plus de cent mille. Les Blancs, pendant de longues années, luttent contre eux. Il y a eu une guerre affreuse! Après bien du sang versé, on a vu un ministre étrange. — Un certain John Robinson, qui avait fait un sympathique portrait, s'était mis à l'œuvre pour l'émancipation des Noirs : toujours sans armes, il se promenait d'une tribu à l'autre, et se faisait écouter avec une très grande confiance, philanthrope et à la fois très ferme. Il avait l'air d'un homme qui voulait faire la race noire à sa propre image, et, avec toutes les forces de son âme, il avait fait une grande œuvre. — Mais, pour vaincre les

aborigènes au Sud, dans le territoire assez vaste de la péninsule de Tassan, rattachée au corps de l'île par une langue de terre à peine large d'une lieue. La battue avait duré plusieurs mois : une ligne de feux pendant la nuit et de soldats pendant le jour, sur près de trois cents kilomètres, avança graduellement jusqu'à l'extrémité sud : on n'avait pas vu un Noir ! Ils avaient tous « forcé les traqueurs », grâce à l'obscurité et aux ravins. Ils étaient sortis victorieux de la lutte, ils pillaient et tuaient de plus belle. — John Robinson alors obtint la victoire par la douceur : il était l'idole des sauvages ; il les entraîna avec lui dans la péninsule. En regard de l'injustice qu'il y a à venir, avec une suprême jactance, conquérir les terres les plus fertiles sur une race qui les tient de ses ancêtres, comme le noble caractère d'un homme qui sauve la vie à plus de six mille indigènes emporte l'admiration !

Mais, de même qu'il faut un Océan Austral aux albatros, de même il faut avant tout l'espace aux aborigènes ! Ceux-ci n'ont pu supporter longtemps la mitoyenneté avec les nouveaux occupants : ils avaient échappé au sacrifice des « convicts », ils voulurent de même échapper aux bienfaits et à la commisération d'une race de colons libres qui cherchait à les évangéliser et à les vêtir ; ils préférèrent l'exil à une lutte impossible ou à une guerre sans espace. Une partie mourut de maladie en proportion effrayante, comme des poissons d'eau vive resserrés dans une eau stagnante ; le reste, sans guerre, sans éclat, se dispersa d'île en île dans les terres désolées de Furneaux, et finit par gagner le grand continent australien, le grand ruisseau duquel il a cherché le désert..... et la liberté ! Ils étaient 150 en 1816, il n'y en a plus que..... cinq dans toute l'île, trois hommes et deux femmes !! Nous les avons vus il y a quatre jours, on les photographiait !

De trois sociétés en présence, une était donc absente : les immigrants et les « convicts ». Je n'ai pas eu l'occasion de recueillir les plaintes de ceux-ci ; mais les premiers, quoique libres, n'ont cessé, depuis le principe, de maudire le Colonial Office, de le regarder comme le rebut de ses prisons à employer et à surveiller. Chaque nuit, une foule de prisonniers mouillait devant Hobart-Town, l'immense population était signée par toute la population et les enfants de la ville, par raison, éviter leur contact immoral ; et garder leurs terres, leurs pâturages et de ses cultures, au lieu de les voir aliénées au profit des criminels implantés aux bords de la rivière. Par le temps, soit par haute conduite, soit par basse conduite.

Pour que le moyen d'hommes libres soit d'être employés de façon à ne pas aliéner la population indigène.

des chiffres qui déterminent chaque élément : 17,500 hommes de population libre contre 7,000 « convicts » en 1825 ; 23,000 contre 18,000 en 1835 ; 43,000 contre 24,000 en 1847, telle était la composition des habitants. Enfin, en 1857, les hommes libres étaient au nombre de 77,700 et les déportés au nombre de 3,000 seulement. C'était la seconde fois qu'une société visible s'effaçait. Ce brusque et heureux changement dans l'équilibre fut, d'abord, à la cessation des « envois » de la métropole, qui date de 1853, mais surtout à la déportation au second degré que fit à son tour la métropole elle-même dans la péninsule de Tasman, où elle avait voulu jadis imposer les sauvages, et qu'elle ne veut pas considérer comme son territoire. C'est une administration à part, sur un sol presque totalement séparé de la métropole, un système de coercition adoucie, s'exerçant sur un milieu où l'on agit plus sur ses espérances que sur ses craintes. Cette mesure, qui n'est qu'un trait, dépeint le fond honnête de la Tasmanie, fut prise par le Parlement de Victoria, inaugurant vaillamment son indépendance, portait avec elle des lois édites, en interdisant absolument son sol aux « convicts » et en interdisant les établissements pénitenciers lui auraient vite et fatalement apporté les troubles des premières années dans la société libre, où les gouvernants et gouvernés, n'ont été plus nettement séparés, et c'est là le secret de toutes les différences frappantes entre la Tasmanie et celle de Victoria. Contraste si curieux, que si l'on compare ces deux populations, il semble impossible de croire qu'elles soient du même sang ! Ce sont pourtant des hommes de la même race, émigrés de la même Angleterre, en rapports constants avec la même métropole. Cette différence en deux points n'est-elle pas la preuve concluante des influences radicales que les institutions, les idées et le caractère d'un peuple les institutions qui le gouvernent ont sur toute la ligne, démocratie avancée, idées de progrès, idées de progrès et d'égalité, animation du suffrage, à tel point que la population libre est exclue de toute participation à la politique, la petite moitié élit la Chambre Basse, à peine quelques voix, dans des collèges étroits en général, esprit de caste, état positif et malheureux, état positivement arriéré. C'est le système de « convict » trop longtemps en vigueur. C'est la grande crise de nivellement social que la Tasmanie a connue, à Victoria, constituent une aristocratie dans l'industrie les descendants des

premiers « convicts ». Quand je dis « immigrants », ce n'est pas l'acception très-misérable du mot que nous donnons en France qu'il faut entendre, mais c'est nommer bon nombre de « gentlemen farmers » et de « cadets » de grandes familles anglaises. Presque tous les habitants que nous voyons sont nés ici; ils y ont reçu une solide éducation, et pris une bonne position depuis longtemps; ils ne sont pas arrivés tout faits, tout poussés en un jour, tout égaux à l'instar des Melbourneis jetés en Victoria, comme un banc de champignons, et ayant tous le même jour de naissance civile, celui de la découverte de l'or en 1851! Il ne faut donc pas s'étonner qu'il y ait ici une véritable société, avec ses degrés et ses instincts, qui tranche d'autant plus du grand seigneur que la classe inférieure est d'une origine plus infime. Aussi tout se tient; la vie sociale n'est que l'image de la vie politique. Quand les colonies ont été invitées à tracer elles-mêmes les articles de leurs constitutions, Victoria, où le domestique avait quitté ses maîtres et le clergyman ses paroissiens, pour devenir leur égal dans la recherche de l'or, Victoria n'eut pas de peine à établir les droits de l'homme et la démocratie la plus pure et la plus raisonnable. — A Van Diémen, où le propriétaire de moutons et le fermier méprisaient le pauvre immigrant, le « convict » encore marqué au front des lettres ignominieuses de « Prisoner of the Queen », la classe aisée voulut s'élever sur un piédestal inaccessible afin d'y défendre par le suffrage censitaire le gouvernement de la patrie.

L'exclusion de tous droits politiques était basée sur la question de race; qu'est-il arrivé? Après avoir énergiquement obtenu l'abolition de la transportation, la Tasmanie n'a pas abordé avec le même esprit d'indépendance; elle lui imposait son indépendance. Un beau jour, avec la suppression des « convicts », s'est arrêtée la subvention de la métropole versée sur la colonie en pluie d'or, à raison de 170,000 fr. par an; avec eux aussi a disparu la garnison nombreuse qui les gardait et qui vivait à sa solde dans le pays; mais on s'était si bien habitué à recevoir du dehors, à la direction de Gouverneurs à peine élus, non seulement vis-à-vis de la métropole, que la Tasmanie ne pouvait connaître la liberté, et qu'elle est restée dans cet état de tutelle, trop gouvernés, où le peuple regarde sans espoir de s'en débarrasser, lui demander aide et protection. Cette habitude, qui n'a pas pu contribuer à endormir la population, a empêché cette énergie virile qui se trouve dans les difficultés du développement d'une colonie.

Entre des mains puissantes et dans un gouvernement central, on ne peut donner au peuple, pour un temps, la liberté d'initiative.

valant 32,700,000 francs; en un mot, avec un ensemble de terrains occupés, de bétail, d'immeubles, de navires, de banques et de produits exportés d'une valeur totale de 475 millions de francs, ils veulent, délivrés des aborigènes et des « convicts », condamner le système de réglementation et d'entraves qui les a maintenus si bas, et qui, contraire au grand principe de liberté des colonies voisines merveilleusement prospères, a transformé, d'une manière si opposée, des éléments de richesse presque semblables : l'un, en effet, était force motrice; l'autre, force d'inertie!

Il est encore un autre parti, celui des basses classes. Le mot *annexion* est arrivé jusqu'aux antipodes : elles veulent l'annexion à Victoria. Ces excellents Tasmaniens ne demanderaient pas mieux, mais ce sont les Victoriens qui ne veulent pas; ils les ont trouvés jusqu'à présent un peu trop en arrière de tout le monde, et les traitent de Bédiens.

Bédiens si l'on veut, ces braves gens ont, il faut l'avouer, une modestie qui manque à leurs facétieux voisins, la modestie. Tandis qu'à Melbourne on nous disait, avec raison il est vrai, mais peut-être un peu exagéré : « Contemplez notre œuvre; il y a quatorze ans, c'était le désert; nous nous sommes fait une nouvelle Europe? » ici, ces bons habitants exultent de la simplicité de leur oasis qu'ils montrent avec humilité; ils sont fiers que les étrangers viennent les voir de si loin; ils suivent paisiblement leur chemin, sans avoir encore fouillé une terre où il y a de l'or, sans se fatiguer par de fiévreux efforts d'autre bonheur que celui de vivre en harmonie avec la nature et sans bruit, avec ce je ne sais quoi d'une tranquillité dans laquelle la nature s'est montrée si généreuse.

Il y aura pourtant de la vie aventureuse à mener, dans ce pays d'esprit intrépide et ardent, une exception à la placidité. M. Chesney, était arrivé facilement à me monter la tête pour les découvertes qu'il va faire dans la partie nord-ouest de l'île. Un berger, a pu y pénétrer l'an dernier, et il en a rapporté des mines d'or extrêmement riches. Il y a là une série de mines découvertes sous le même méridien que Ballarat, et qui paraissent que le prolongement des mêmes filons d'or.

Mais il reste une barrière de torrents, de rivières, de montagnes qu'on n'a pu encore franchir et qui entourent le pays. M. Chesney m'a montré tous ses équipements, ses fusils, ses pistolets, ses papiers, ses canots portatifs en caoutchouc, ses provisions, son chien, son chien, son chien et un domestique. Il est prêt à partir; nous allons l'accompagner. C'est d'ailleurs une aventure. Et puis, si nous trouvons de l'or, nous serons riches! Et puis, si nous trouvons de l'or, nous serons riches!

autres les belles mœurs d'Europe...! » Mais l'expédition ne se mettra en marche qu'en mois de janvier, époque où nous devons être déjà en Chine, et la question est tranchée à mon grand regret d'une façon catégorique.

21 septembre, à l'abri du cap Omooroomoon.

Je commence par promettre ma défunte perruque au grand dignitaire de la capitale de Paris qui dénicher ce joli nom dans ses connaissances géographiques. C'est une petite anse de la baie de Twofold, perdue entre les promontoires de la côte orientale de l'Australie, et encaissée entre des rochers de granit rouge et des montagnes couvertes de grands bois de sapins qui descendent jusqu'au rivage : site pittoresque et sauvage, mais à cette heure, obscurci et tout obscurci par de gros nuages noirs, que les rafales de la haute mer. C'est ici que nous a jetés un violent coup de vent qui ne tenait plus la mer : elle s'en allait à la dérive poussée par les succédés d'une machine impuissante; les vagues la poussaient et la roulaient sans merci, en menaçant de l'entr'ouvrir, et nous essayant de lutter.

Le temps nous assaillait entre le cap de Bonne-Espérance et le cap Omooroomoon, nous contemplions avec sang-froid ces lames immenses dont l'espace faisait notre salut. Mais cette fois nous sommes en danger, c'est le naufrage, si l'on ne choisit sa retraite. Le moral humain ne peut résister à la fureur d'un tel vent. Nous nous sommes donc fui devant le temps et cherché un abri. Trois heures nous mouillons sous le vent du cap Omooroomoon, dont les bastingages ont été emportés. La vue faite par la tempête dans les bois de sapins est si sombre, que la grosse face du capitaine de la goélette est devenue de sa pâleur subite. Ce bon type ne parvient pas à se lever, et se couche dans le « surcuest » : ne parvient pas à se lever, et se couche dans le « surcuest », aujourd'hui blanc de neige, fait de la tempête sur la passerelle : il connaît que c'est son deux cent quatre-vingt-troisième jour, et « un des plus dangereux » de sa vie.

Maintenant que nous voilà en sûreté, et que la *Tasmania* est mollement bercée en dormant sur ses trois ancres, nous demandons un canot et quatre hommes au capitaine, et nous débarquons tous deux, pour regarder une tribu de Naturels dont les feux s'élèvent au milieu des sapins : ils sont semblables à ceux du Murray, aussi inoffensifs, aussi noirs, et au premier moment ils me paraissent encore plus affreux, mais j'oubliais que cela n'est guère possible.

Cette baie est renommée pour la pêche de la baleine ; les vertèbres colossales de leurs carcasses blanches sont jetées en grand nombre çà et là sur le sable du rivage, et à l'aspect lugubre d'une baie sauvage et sombre s'ajoute la vue du cimetière des cétacés océaniques. Ce qui est étrange, c'est qu'en ce coin si isolé du monde il y a pourtant sur une colline sept cabanes de bois, habitées par quelques Blancs ! Ils ont, par une douce ironie, donné du beau nom d'Éden la réunion de leurs huttes misérables. Au bout de quelques jours, vont les choses en Australie, il y aura peut-être là dans quinze ans un Parlement ! Il me semble maintenant que j'ai vu Malakool. Une centaine de moutons presque perdus, quelques troupeaux de vaches, quelques hommes cherchent de l'or, et la forêt de sapins toute verte et fraîche est l'Éden que nous avons vu. Espérons que le beau temps continuera à régner sur la *Tasmania*, avec sa cargaison de pommes, qui sera la seule chose à craindre d'être douteux.



La forêt des Fougères à Hobart.

XII

SYDNEY.

Rég. Macquarie et les missionnaires français. — Charme et distinction de la société. — Botany-Bay
et La Pérouse. — Convicts et immigrants. — Écoles. — Les montagnes Bleues. —
Macquarie et Mac Arthur. — Rapports avec la Nouvelle-Calédonie. — Les institutions et
la Nouvelle-Calédonie du Sud.

Sydney, 23 septembre.

On nous arrache au paradis d'Oomooroomoon et reprendre
l'événement passé entre l'île Montagu et la côte. Vers le soir,



qui nous arrache au paradis d'Oomooroomoon et reprendre
l'événement passé entre l'île Montagu et la côte. Vers le soir,
On nous arrache au paradis d'Oomooroomoon et reprendre
l'événement passé entre l'île Montagu et la côte. Vers le soir,
On nous arrache au paradis d'Oomooroomoon et reprendre
l'événement passé entre l'île Montagu et la côte. Vers le soir,

24 settembre.

[illegible][illegible]

l'ensemble. Là-bas, au fond, quelle belle eau bleue ! que de gorges sombres, que de promontoires couverts de verdure ! Ici, en haut, sous un soleil de printemps, les fleurs sont toutes écloses ; mêlées aux grandes herbes sur lesquelles se traînent les lézards, elles brillent partout avec une fraîcheur matinale et une abondance étonnante ; elles montent toutes jusqu'à la poitrine des rochers, et rien n'est plus charmant, dans ce fouillis de fleurs si hautes, que de passer par nos petits groupes de cavaliers et d'amazones ; celles-ci en blanc, en rose ou en bleu très-clair, avec de longs voiles bleus et blancs. Nous sommes parvenus à un bois touffu d'arbres à camphre, de bambous et de palmiers. Nous arrivons sur un mamelon au bas duquel s'étend un bras de la mer. Nous descendons avec prudence au milieu des roches, et, en nous avançant vers le bout de la pointe, nous voyons à droite Port-Jackson, et à gauche, au fond d'une autre baie qui paraît aussi bien grande, — c'est la baie de Botany. Le Gouverneur a envoyé d'avance deux chaloupes et un canot pour nous attendre. Pendant tout le voyage toute la cavalcade a passé l'eau ; deux heures après, nous sommes sur la plage de la grande mer, à Long-Reef, où une multitude de vagues, du Sud-Est jette les vagues qui se brisent en avant du rivage.

Dans la soirée que nous reprenons la direction de la ville ; un parfum si délicieux s'exhale de ces montagnes couvertes de fleurs. Vers les grands arbres s'ouvrent de si poétiques échappées sur la baie, qui reflètent comme un miroir les brillantes couleurs de l'hémisphère austral ; les péripéties de notre jeune voyage ont tant de charme, tant de nouveauté dans une véritable forêt de fleurs ont tant de fraîcheur, tant de douceur à rêver en descendant de cheval bien tard dans la nuit, que nous regrettons notre séjour à Sydney.

13 octobre.

Le lendemain de notre cavalcade, nous embarquons pour remonter la rivière de Paramatta. Des forêts magnifiques entrecoupées de gorges profondes et ombragées, égayent les bords pittoresques de la rivière. Seul le soleil, qui est certainement un peu trop chaud, commence à nous paraître un peu trop chaud. Nous sommes trop entre les roches, une embar-

tion nous prend ; elle est conduite par huit jeunes insulaires de « Banat », à la peau couleur jus de tabac ; ils rament vigoureusement et nous débarquent au fond d'une baie retirée où flotte le pavillon tricolore. C'est « la Montagne des Chasseurs », la demeure des missionnaires Maristes, un petit coin de la France, où quelques colons de nos compatriotes sont aussi venus se grouper. L'animation est grande et la réception toute cordiale. L'évêque des îles des Navigateurs, de passage à la mission, nous accueille à bras ouverts et nous donne même un spectacle étrange. C'est au moment du coucher du soleil : sur la haute terrasse naturelle d'où la vue s'étend au loin, d'un côté sur la baie lointaine aux formes capricieuses, de l'autre sur les silhouettes de pourpre des montagnes Bleues, les jeunes Océaniens s'avancent dans le costume de leurs îles, avec la coiffure à plumes et la ceinture aux bandollettes de couleurs variées ; ils exécutent une danse langoureuse sur une cadence bizarre, puis se groupent et s'accroupissent en cercle autour d'un grand vase, supporté par un trépied à dessins fantastiques, et se préparent à faire « le kaava », leur liqueur nationale. Le « kaava » est une noix blanche, à gros nœuds, au goût vif et piquant ; ils la coupent en petits morceaux, la mâchent et la remâchent en en bourrant leur bouche jusqu'à ce qu'il devienne impossible d'y plus rien faire pénétrer. Semblables à ces petits amours de pain d'épice, ils ont l'air d'avoir une orange dans la joue ; toujours avec un sang-froid indien, il mâchent leur noix jusqu'à ce qu'il forme une boule bien compacte qu'ils tiennent élégamment dans leur main droite, puis qu'ils portent en cercle au-dessus du vase, où l'on a versé un peu d'eau à l'avance. C'est un spectacle qui nous rappelle nos marmitons d'Oupolou et de Tongatabou ; ils battent la noix dans le vase, les boulettes dans l'eau, comme du blanc d'œuf dans l'eau ; et en quelques minutes la liqueur mousse et devient d'un blanc opaque. Une jeune troupe nous apporte à chacun une coupe en bois, et nous en buvons toute pleine de breuvage, et.... nous en buvons ! C'est une liqueur sans valeur médicale, mais je fus tout étonné d'y trouver un goût si agréable à la première gorgée : à la seconde, ça se sent ; à la troisième, ça fait pousser des cheveux à un chauve, et nous dit que « le kaava » grise et que ce ragoût nous rendra tous les têtes à Tongatabou ! Soit, mais pour nous faire volontiers à l'établissement de notre établissement de mission, nous les jeunes catéchumènes, en les exhortant à nous faire connaître et aux missionnaires à nous faire connaître, nous leur rapporte une racine de « kaava », bonne à faire du kaava, et nous les remercions.

Les missionnaires nous donnèrent les détails les plus étonnants sur leur vie dans ces îles sauvages, où une feuille est un vêtement et un poisson un calendrier. En effet, l'année pour eux n'a que six mois, et le jour où elle commence leur est marqué par l'apparition d'un petit poisson, de forme extraordinaire, qu'ils appellent « Pallolo », et qui ne se montre, comme un phénomène bizarre, qu'à intervalles parfaitement réguliers. Ce poisson-changé en une trotte bien un peu dans la tête, mais..... c'est monseigneur Elley, de l'archipel de la Société, qui m'en a raconté l'histoire.

Dans des huttes de feuilles, se nourrir de cocos, de maïs et de patates, évangéliser les natures les plus brutes de peuplades toutes nouvelles, telle est la tâche des missionnaires dont le Père Saage nous dépeignait les pénibles alertes : chaque jour, chéris par une tribu, ils risquent d'être assassinés par la tribu voisine. Mais quelles âmes délicieusement naïves que celles de ces insulaires ! C'est là qu'est arrivée cette fameuse histoire d'un missionnaire qui s'efforçait d'abolir la polygamie : au moment de quitter un îlot, il permit de renvoyer toutes ses femmes et de n'en garder aucune. Après, il revient, trouve le chef seul avec sa femme légitime, et ne prend pas de joie d'avoir remporté un si beau triomphe ; dans la conversation, il demande ce qu'étaient devenues les autres femmes. « Mais, je les ai mangées ! » repartit ingénument le chef, et le missionnaire se retourna vers ses tendres épouses !

Le lendemain Sydney nous rappela bien vite l'image de l'Europe, et, à côté de la petite maison de Paris, un *quatre à six* aussi élégant, aussi brillant, nous remplit d'abord d'étonnement. C'est un beau jour de printemps, un beau soir où se tient la cour à « Government House », et dans les salons et d'un grand luxe, les équipages les plus riches, les voitures les plus somptueuses, avoient dans les jardins du palais toute la société de Sydney.

Le lendemain, un joli promontoire baigné par la mer et tout, ressemblant à un jardin des Tropiques, qui contrastent avec quelques arbres de l'Europe, produit un effet. Le palais lui-même, construit dans un style moderne, se présente comme une citadelle, et ses salons de réception sont très beaux. Nous avions, dès notre arrivée, été portés au palais, où nous avons reçu royalement l'infortuné Prince de Galles, qui y a été soigné jusqu'à sa mort, l'hommage d'un grand service. Presque chaque jour, le matin ou le soir, le palais est, si pleine de grâce et de cœur, elle ne cesse d'intéresser les trois voyageurs français. Les grandes réceptions de jour, que, malgré

la fin de la « saison », elle prolongea en l'honneur du Prince. La musique militaire égayait les jardins, où se trouvaient souvent réunies plus de deux et trois cents personnes. Les jeunes femmes allaient et venaient des salons sur la pelouse, comme dans les matinées du « high-life » de Londres; elles portaient des toilettes venant directement de chez mesdames Soûlard et Barenne de Paris (je crois même avoir entendu prononcer le nom de M. Worth), et formaient la société la plus aimable, la plus gaie, la plus gracieuse qu'on puisse rêver.

Melbourne était la ville de l'or, des clubs, de la démocratie et des grandes affaires; Hobart était une hospitalière « county-town »; Sydney, avec tout le cachet « gentlemen » de l'Angleterre, avec l'aimable expansion créole, le pittoresque qu'enfantent un ciel presque tropical et des fleurs seules pour nature, Sydney est la ville du « high-life » pleine d'enjouement, de la société aristocratique jouissant de ses richesses et de tous les charmes du monde élégant. Aussi chaque jour c'étaient de nouvelles parties.

Quel contraste entre cette ville de plus de cent mille habitants, avec ses théâtres, des bibliothèques, des rues animées, dont quelques-unes, Pitt street et George street, sont ornées de boutiques d'un bout à l'autre, et qui sont données sans cesse par des voitures de luxe et des omnibus, avec la baie de Botany-Bay, où débarquèrent les fondateurs de Sydney!

Nous avons été voir cette baie célèbre. En deux heures, nous sommes arrivés : des collines de sable la séparent du versant de la mer. On croirait à une petite langue de désert entre deux océans. Le capitaine Cook découvrit, en 1770, les côtes orientales de l'Australie. En Hollande, il avait marqué son étonnement d'une forêt de palmiers, baptisant cette baie du nom de Botany. Jamais vous ne pourriez imaginer, en effet, un parterre naturel plus émaillé des plus vives couleurs, et cela pendant des heures. Une forêt magnétique, à la tête et serre les tempes, une forêt magnétique, toute luxuriante, voilà l'ensemble des bords de la baie. Le montoire qu'est élevé le monument de La Pérouse. Le monument, de haut environ porte sur son chapiteau, sur son socle une inscription.

Épave.
 MONUMENT ÉLEVÉ AU NOM DE LA FRANCE PAR MM. DE BOUGAINVILLE ET DU CAMPER,
 COMMANDANTS DE LA FRÉGATE LA THÉTIS ET DE LA CORVETTE L'ESPÉRANCE,
 ARRIVÉS À PORT-JACKSON EN 1825.

À deux cents mètres environ, dans la direction de la plage, sous de beaux arbres, se trouve la tombe du Père Receveur, physicien de l'expédition de La Pérouse, mort dans la baie pendant le séjour des corvettes françaises. Sur la pierre tumulaire on a gravé l'inscription suivante :

ICI JACET LE RECEVEUR, EX PP. MINORIBUS, GALLIE SACERDOS,
 PHYSICUS IN CIRCUMNAVIGATIONE MUNDI,
 DE LA PÉROUSE, ORUIT DIE 17 FEB. 1788.

C'est le premier tombeau construit par l'équipage de l'*Astrolabe* et celui-ci par les Naturels; c'est le Gouverneur Philipp qui fit graver sur une plaque de cuivre l'inscription que je viens de reproduire, et qui la plaça sous d'un arbre du voisinage : elle a depuis servi à rétablir le

une circonstance curieuse, les deux navires de La Pérouse entraient dans la baie au moment même où la division du Gouverneur Philipp en deux parties, s'établir à Port-Jackson. Nous voyons là la première fondation des colonies australiennes. C'était en mai 1787 qu'était arrivée l'escadre des onze navires portant sur un sol dont les habitants n'avaient été découverts par les navigateurs, sur un sol inconnu aux Européens, les anthropophages, le premier noyau de populations développées et destinées à former un jour un puissant empire. Parmi les personnes qu'elle transportait sous le commandement du Gouverneur Philipp, il y avait six cents « convicts » hommes et femmes; le reste se composait des officiers et des soldats. Le 18 janvier 1788, au bout de huit mois, le Gouverneur, ayant quitté Sydney-Bay, sept jours après, le Gouverneur, ayant quitté Sydney-Bay, y transféra le siège de la

ces premières huttes ont été remplacées par des constructions plus solides, et ce coin d'exil transformé en une colonie véritable, qui a été le berceau des colonies voisines, et de leurs dépendances; elles forment maintenant une grande partie de la Nouvelle-Hollande dont le commerce s'élève à plus

d'un milliard cinq cents millions de francs ! La pauvreté et la condition impure des premiers pionniers ont été noyées et refoulées dans l'abîme par le flot régulier et envahisseur d'une immigration pure, laborieuse et honnête, comme l'est une immigration anglaise, qui emporte avec elle ses institutions, sa religion, ses mœurs, sa patrie morale tout entière. Si le bonheur veut que je revienne en Europe, une chose avant tout me sera bien vivement à cœur : ce sera de contribuer à laver la Nouvelle-Galles du Sud de la tache que lui a infligée en Europe son origine impure, tache due à ce que l'histoire n'a enregistré que les années de la déportation. Mais l'ignorance publique, abusée et entretenue par un tel souvenir, n'a pas soulevé le voile lointain du « convictisme », qui a caché désormais pour elle une société saine et vivant de notre vie, une société qui, dès qu'elle s'est sentie assez forte, a rejeté les navires de déportés hors des eaux de son port, et a conquis le terrain pour le triomphe de son commerce, pour la sûreté de sa vie privée, pour l'honnêteté qui fait son fond et qui la rend égale à une ville d'Angleterre; égale, oui, c'est vrai, mais aussi d'autant plus jalouse de son honneur, que l'opinion publique est plus portée à le mettre en doute, et qu'elle a dû lutter pour l'affirmer.

Dans les réceptions si belles du palais et de tous ces châteaux, où des familles de la plus grande honorabilité et souvent de la noblesse anglaise, nous donnaient des fêtes comme j'en ai vu dans la vie de château, en Angleterre, d'aimables personnes nées et élevées ici, parlant français, nous le français, nous disaient quelquefois : « Nos compatriotes, nous nous croient logés dans des huttes et servis sans doute par des « convicts » ; ils vous supposent armés de revolvers, et ils vous demandent pour votre argent, et ils savent si peu même ce que sont les « convicts » qu'ils écrivent à M. un tel : *Tasmania in New-Zealand*, ou *South-Wales* ! » Je comprends que cela les exaspère !

J'ai certes bien couru pendant ces trois semaines, mais je n'ai pas tenu compte de tout, et, malgré tant de charmes, croyant que la réminiscence des « convicts » surgirait pour moi dans les spectacles qui offrent une cité active et ses environs, dans les nombreux qui se publient chaque matin. En fait, les traits saillants d'une société qui a voulu à toute force se débarrasser de sa tache, et dont la marche énergique a rejeté les déportés loin dans les îles voisines, dans les forêts de l'intérieur, riches en tout, ils défrichent les terres et les rendent riches.

Un seul souvenir de l'origine des convicts me reste en tête, c'est celui des convicts qui ont été déportés en Nouvelle-Galles du Sud.

Pitt street, était gravé il y a peu de temps encore, m'a-t-on raconté, le prologue de la première pièce qui ait été jouée en Australie. C'était en 1796, huit ans après le débarquement : il n'y avait alors que des « convicts » et la garnison. Le Gouverneur permit aux premiers d'ouvrir un théâtre qui leur rappela leur patrie ; et le 16 janvier il y eut, c'est le cas ou jamais de le dire, une première à Sydney. Le curieux de la chose, c'est que le prix d'entrée était d'un « shilling », payable au bureau en argent, en farine, en vin, ou en tout autre. Ceci seul dépeindrait toute l'assistance, si le prologue, composé par un poète improvisé, ancien « pick-pocket » de Londres, n'était en soi-même un caractère unique dans le monde : « Sans beaucoup d'éclat ni de bruit, sans tambour, franchissant les mers immenses, nous arrivons de l'autre bout du monde. Vrais patriotes, bien entendu, c'est pour le bien de notre patrie que nous avons quitté son sol..., et personne ne doutera que notre présence ait été trouvée des plus profitables à la nation anglaise¹... » La seule trace de l'an 1796, seule trace, trouvée dans une cave, d'un poète anglais, trace si opposée à tout cet ensemble aimable et pur du théâtre d'aujourd'hui, m'a saisi comme un contraste qui élargit d'un coup l'horizon : c'est une fidèle reproduction de la vérité. Ce qui reste de l'ancien théâtre est dans la cave, dans l'obscurité, caché aux regards de tous, et personne ne va ! C'est en dessous de la scène, et de la scène même, mais elle se lève, et toutes les loges, toutes les places, toutes les places, sous un lustre éblouissant, de cette société anglaise, si saine, si saine, si saine et heureuse ! Des officiers, des cadets de grandes écoles, des magistrats et des grands propriétaires qui ont aimé

Titon

From our plumes, o'er wide spread seas we come
 With much eclat or beat of drum;
 But be it understood,
 For our country's good :
 We've placed our generous zeal,
 And our travels, was our country's weal;
 And our emigration
 To the British nation.
 What could our breasts inflame
 For electric fame;
 In our former days,
 Our talents to exhibit plays?
 And our observations made,
 In the world's trade.
 And here is no stranger,
 The Admirable Ranger.
 We shall be quite at home.
 And we may hope to start.
 And we shall be quite at home.
 And we may hope to start.

cette terre, qui y ont établi leur « home » et fait leur position politique, qui préfèrent leur vie de château et l'espace de leurs domaines à la vie plus étroite d'Angleterre, mais qui *tous* sont arrivés ici avec un *nom* aussi pur que le veut l'honneur britannique, et ce n'est pas peu dire : voilà l'assistance, voilà le Sydney actuel ! Eh bien, pour beaucoup d'esprits en Europe, et pour moi tout le premier avant mon départ, je tiens à l'avouer, le voile de l'ignorance m'avait borné l'horizon aux dates de la déportation : je n'avais entendu parler que de l'obscurité de la cave. Maintenant j'ai vu de mes propres yeux combien le petit nombre de colons de l'époque première s'est effacé presque sous terre, comme la lie sous une eau limpide, pour laisser la place à plus de quatre cent mille honnêtes gens qui ont apporté ici, avec leur honorabilité, leur fortune ou l'énergie qui la crée ; de là ce grand spectacle qui se déroule pour nous dans toute sa beauté, en pleine lumière et en pleine liberté ! Je ne serai heureux que si j'ai pu remplir mon devoir, et rendre hommage à la société de Sydney qu'on ne connaît pas, et pour laquelle on est, chez nous, injuste sans le vouloir.

Des bienfaits de cet ordre moral découle tout naturellement la prospérité matérielle de la colonie : le mouvement y est immense. Chaque jour, cent et dix vapeurs entrent dans la grande baie ou en sortent ; de demi-heure en demi-heure les « ferry-boats » à vapeur sillonnent les petites baies qui bordent la capitale des faubourgs ; les quais sont bordés d'une quinzaine de navires, souvent de quinze à dix-huit cents tonneaux ; les hôpitaux, les écoles, les églises (dont une cathédrale vraiment remarquable) sont multipliés avec cette prodigalité de la race anglaise qui ne connaît aucun sacrifice. Quatre millions ont été donnés, mortifiés par le peuple, pour

Here light and easy Columbines are found,
And well-tried Harlequins with us abound.
From durance vile, our precious selves to heap,
We often had recourse to th' flying leap :
To a black face have sometimes owed escape,
And Hounslow Heath has proved the worth of grace.
But how, you ask, can we o'er hope to soar
Above these scenes, and rise to tragic lore ?
Too oft, alas ! we've forced th' unwilling leap,
And petrified the heart with real fear !
Macbeth, a harvest of applause will reap,
For some of us, I fear, have murdered sleep.
His lady too, with grace will sleep and slumber,
Our females have been used in night as murder.
Grant us your flower, put us in that white dress,
To gain your smiles well chosen, then be dressed
And without dread of future vengeance,
Thus, in an honest way, will pass your time.

contributions de la munificence privée, moitié par l'État, pour la construction du collège catholique de Saint-Jean, qui est grandiose, et celle de l'université anglaise, dont le « Hall » rappelle celui de Westminster. Plus de quatre mille enfants, dans les écoles primaires nationales et dans les établissements supérieurs, reçoivent dans la colonie une instruction qui coûte à peu près 1,600,000 francs par an. Ceci n'est qu'un exemple : les principaux personnages nous ont fait voir chaque jour plusieurs de ces beaux établissements, et quand nous sortions attristés de la vue de quelques amputés dans les hôpitaux, pour entrer dans quelque collège, dont les amphithéâtres et les bancs usés me rappelaient ma vie d'il y a deux ans, les « professeurs » de sept cents élèves, pour lesquels le Prince obtenait de l'État un jour de congé, me donnaient envie de prendre aussi mes études dans ce pays.

Après cela, nous avons voulu déballer nos fusils et faire de nouveau une petite chasse d'arrière-pensée ; mais comme on nous conseillait de parcourir précipitamment vers le Murray où nous avons déjà été, en traversant la Nouvelle-Galles tout entière, et où nous n'aurions vu que mêmes moussons et mêmes kangourous, nous avons sans peine renoncé à cette idée et préféré prendre un bon à-compte de vie civilisée, avant d'aller chercher l'existence sûrement aventureuse de la Chine et du Japon.

Le soir, au bal charmant en ville, dès quatre heures et demie du soir, le premier ministre, nous emmène dans le « State-wagon » pour aller dîner sur la ligne qui monte jusqu'aux montagnes Bleues. Là, dans la soirée, les cultures seules d'un pays plat s'étendent à l'infini. C'est un beau spectacle. Il faudrait deux fois plus de bras pour cultiver ce pays que pour le parcourir. On voit partout, car, tout compte fait, nous devons produire pour cent millions de francs de céréales ; la colonie donne cent millions de francs de blé par habitant, et la consommation moyenne est de quatre litres et demi. Mais comme ce sol ne donne que cent millions de francs par an, ne doit-on pas s'estimer encore heureux ? On a peine créé ; et produire pour consommer, c'est une tâche difficile ; mais pour exporter des milliards, tandis que nos habitants se raffraîchissent à elles-mêmes, voilà le beau rêve ! — Ce n'était pas assez de voir, dans les montagnes Bleues, les locomotives sur plusieurs voies ferrées refouler les trains de marchandises, les montagnes Bleues leur restaient comme des obstacles, on les franchira. Au bas de cette chaîne

serpente le Warragamba ou Nepean, fleuve profond et large, coulant à pleins bords. M. Martin avait envoyé à l'avance un canot avec six hommes de la marine royale; nous remontons rapidement le fleuve. D'abord nous pouvons nous croire sur l'Escaut, tant les rives sont basses et le pays plat; une longue plantation d'orangers vient faire diversion et nous rappelle les rivières d'Italie; puis, presque sans transition, nous passons de la plaine à une gorge profonde qui s'enfonce sur une largeur de deux cent vingt mètres, que l'eau remplit tout entière, dans les premières ramifications des montagnes Bleues; c'est une vallée du Rhin, c'est un site sombre et austère.

La montagne a été déchirée en deux parties par quelque révolution souterraine : la coupure a cinq cents pieds de hauteur et les inflexions de la crête ancienne se correspondent sur les sommets qui nous dominent à droite et à gauche; il y a des roches qui ne semblent plus tenir qu'à un fil, et cela fait frémir. Des éboulements récents ont arraché des arbres en certains endroits, et leurs troncs enlacés de plantes grimpantes, suspendus par les racines, semblent pendre comme des grappes aux rochers, dont les interstices sont de vrais paradis d'orchidées. Jamais je n'en ai vu tant de variétés bizarres, se mariant entre elles depuis la cime de la montagne jusqu'à la surface de cette eau bleue, dont elles recouvrent les bords comme un treillageau naturel de lianes.

C'est là un site rare, mais d'autant plus frappant en cette Australie, dont le véritable caractère est une plaine de gazon sans limite. Vers quatre heures de cette navigation pittoresque, où d'autres touristes, entraînés par le courant, nous venaient choquer quelquefois, nous nous arrêtons pour déjeuner sur une roche, et il y avait heureusement entre les rochers de vraies orchidées; les matelots ne sont guère embarrassés pour les cueillir, et les cuisiniers; ils auraient presque mis le feu à la forêt. Le canot nous ramena rapidement à notre point de départ. Penrith est aujourd'hui le « terminus » de la voie ferrée.

Là, un second train spécial amène le Gouverneur et une quarantaine de dames et demoiselles de la société de Sydney pour inaugurer le pont de fer (deux cents mètres et trois mille cinq cents degrés) et la ligne qui escalade les montagnes Bleues pour aller à Sydney. Escalader est le mot, car nous voyons une série de ponts et de viaducs en solide maçonnerie, et de rampes taillées dans la roche à des angles de dix degrés jusqu'au point culminant de la première chaîne de montagnes, c'est-à-dire à trois mille sept cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Le pont est de trois mille sept cent cinquante mètres de long.

Le pont est de trois mille sept cent cinquante mètres de long.

107,500 francs par kilomètre. Rien de charmant comme de monter ainsi jusqu'au sommet, sur un trajet de cent douze kilomètres, en fort gaie et délicate compagnie d'abord, et ensuite d'une manière tout étrange. La ligne ferrée ne peut contourner les mamelons et profiter des inflexions des collines, elle attaque le flanc de la montagne par des rampes et des lacets, en s'élevant comme à une échelle; nous montons « machine en avant » pendant un kilomètre; on s'arrête une seconde sur une corniche d'échappement, puis à un changement d'aiguilles, et faisant « machine en arrière », nous descendons en sens inverse pendant une distance égale; ainsi de suite, nous avançons bientôt, en nous penchant en avant, la série des corniches auxquelles nous avons passé et se coupant toutes obliquement sous un angle de quatre degrés. Nous nous étions élevés par des viaducs, nous descendons par des ponts parallèles à eux-mêmes, et dont le point extrême du troisième pont, par exemple, était à quatre-vingts mètres plus haut que la naissance du premier. Nous étions au sommet, dominant à une distance de sept kilomètres une plaine de culture qui se perdait dans un lointain horizon. Mais, la ligne sera faite jusqu'à Bathurst; le travail sera plus facile, car on descendra au lieu d'aller en haut.

Quel enthousiasme! quel contentement que ce peuple anglais! Malgré une chaîne de montagnes qui s'élève par un flanc abrupt de trois mille sept cent soixante mètres, ils veulent relier à Sydney une ville de quatre mille âmes qu'ils veulent relier à Sydney par un chemin de fer, des travaux d'art, de grandes dépenses, mais pas! C'est à ce prix que cette ville deviendra, en dix ans, une ville de vingt mille habitants et que toute une contrée nouvelle, jusqu'à présent, s'ouvrira pour plusieurs millions de personnes. Ils veulent qu'ils fassent venir leur fer d'Angleterre!

Comme la nuit tombe à Sydney, tout joyeux d'avoir vu Sydney, nous partons à quatre heures, et ayant fait près de deux cents kilomètres, nous arrivons à Manly, et des danses inséparables de toute la soirée.

Le lendemain, qui suivit, nous allons à Manly-Beach et à Manly, à l'entrée de Port-Jackson; la grande mer s'étend devant nous, et du sommet de la montagne qui surplombe sur elle, et du sommet de la montagne qui surplombe sur elle, elle a trois cent cinquante pieds de haut, et nous pouvons voir sa naissance et donner le vertige. C'est là que se fit un affreux naufrage, celui du *Dunbar*, qui avait trois cent cinquante hommes à bord, fut englouti dans l'abîme : trois cent cinquante hommes, dont des officiers qui nous accompagnaient, et des officiers qui nous accompagnaient, du sinistre, et avaient vu tout

ces malheureux, après trois mois de mer, se noyer en luttant contre des vagues qui les frappaient contre des roches à pic et ensevelissaient leurs cadavres dans le gouffre !

Manley-Beach, au contraire, est une baie située sur la côte Nord de l'entrée et séparée de l'Océan par une étroite langue de terre. Rien de ridant comme ses bois pittoresques et ses jardins naturels de fleurs. C'est là qu'une dizaine de vapeurs, chargés à couler bas, conduisent le dimanche tout le bon peuple de Sydney : les pique-nique, les fêtes sur l'herbe, les danses, les jeux y abondent. Vous voyez qu'on secoue gaiement ici le rigide carni qu'engendre d'ordonnance pareil jour en Angleterre ; il faut une heure et demie pour ramener à la ville les joyeux promeneurs.

Un « brick-fielder », ouragan du Sud-Ouest, vient, accidentellement, à notre retour. D'épais nuages de sable jaune, tout opaques, obscurcissent le ciel et s'effondrent sur nous ; avant de recevoir un seul grêlon, nous avons un pouce de poussière sur le pont et plus d'un grain dans les yeux. Puis, vient la grêle, la brise fouette si fort la surface de l'eau, qu'une nappe d'écume blanche la couvre sans que les vagues aient le temps de se former. Elles ne carguaient pas lestement partout, la mâture serait vite en bas !

Une fois, quelques jeunes gens frêtèrent un steamer pour aller visiter tous les coins ravissants de cette baie, qu'on sillonnait, on ne pouvait connaître les anses les plus féeriques. On se jeta à l'eau par deux fois ; l'on tira la senne, qui contenait — rien du tout au premier coup, — deux cents poissons au second ; — et tous les rires, toutes les fêtes, toutes les baignades ne se firent pas attendre avec de si « jolly fellowships ».

Une autre fois, un joli yacht armé en cotre, où partaient quelques jeunes filles et jeunes gens, nous mena avec elle, à travers les « Woolloomoolloo » jusqu'à l'un des méandres sauvages de la baie de Paramatta. Le canot remonta un cours d'eau dont les rives, d'un côté, sombre est là, fermée seulement par quelques planches, d'un autre, demeure primitive, deux vieux Irlandais, un écossais, deux autres, fument paisiblement leur pipe, entourés de leurs chiens. C'est là, à Baulia, il y a quarante ans qu'ils vivent là, dans une solitude absolue, vagues, loin de tout sentier, de toute habitation. Le canot qui devait attendre dans le pays des mines d'or ?

Nous avions avec nous le brave Dalley, le capitaine de la destination et le vieux du Punch and Groggery. Le vieux du Punch ici, tout spirituel comme celui de la baie de Sydney, malgré une rafale qui inclina le canot d'un côté, nous ne cédâmes pas, nous allâmes jusqu'au « mine » et nous en revînmes.

milieu des lacs. Mais danser à terre les amusait plus; car tout cela, c'était notre vie de dehors, notre vie d'excursions, qui nous arrachait aux charmes de la vie mondaine de Sydney. On nous pressait toujours d'y revenir, et l'on ne se fatiguait pas de nous fêter. Chaque soir c'était un bal, où nous retrouvions avec joie la société la plus brillante : il durait bien avant dans la nuit, et l'honneur m'échut même d'y mener un cotillon. Un Parisien ne même pas tous les jours un cotillon aux Antipodes!

Mais, dans le jour, tant de personnes aimables nous réunissaient tous, aux jeux de la campagne, dans les beaux jardins qui dominant la baie et qui sont des merveilles! Chez lady Manning, des terrasses couvertes de fleurs, échelonnées par gradins comme le sont les maisons dans l'amphithéâtre que forme la ville de Gênes, donnaient vue de bien haut sur les baies riantes de Sydney Cove, Farm-Cove et Woolloomoolloo. Les vagues venaient mourir sur les rochers du Parc botanique, dont aucun de nos officiers de marine n'avait oublié les massifs et les délicieuses promenades.

Sur une anse tout entière, Elisabeth-Bay, forme presque un lac, et ses rives verdoyantes forment un seul jardin. C'est là qu'est, dans une situation aussi comme beauté, le château de madame Susannah Macleay : des palmiers majestueux s'y mêlent aux fougères-arbres et aux lauriers de li, hauts de quinze à vingt pieds, portant au sommet de leurs tiges des bouquets panachés écarlate et bleu de ciel; c'est le jardin de la plus charmante et de la plus gracieuse des châteaux.

Un petit cottage dont nous prenions le chemin avec un si vrai plaisir nous offrait des occasions de si douces heures; c'était celui de M. Louis Macleay, qui, avec ses deux filles, nous faisait le plus cordial accueil.

15 octobre.

Après la colonie, une course historique et curieuse nous conduisit avec le Gouverneur à vingt lieues de Sydney, dans la Nouvelle-Galles du Sud, à Mac Arthur. Leur père est celui qui, avant tous, a eu l'idée de ne pas laisser au lieu de rester le dernier des pénitentiars pour devenir une terre anglaise et libre, appelée à équilibrer le monde par ses richesses naturelles et à servir de premier à créer.

Le pays est rempli de troupeaux et les coteaux de vignes. En passant par une parenthèse, les meilleurs vins de Bourgogne. Une échappée de vue, les deux vieillards nous montrèrent, après cinq ans, les premiers bestiaux

qui avaient été importés en Australie avec les « convicts » en 1788. Il paraît qu'au moment du débarquement, on avait mangé presque toutes les bêtes vivantes de l'expédition. Une vingtaine s'étaient échappées, et, jusqu'en 1793, personne n'avait pu les revoir. C'est là même que Mac Arthur surprit le troupeau qui en était issu, et qui, devenu sauvage, courait les prés et défilait les flèches des aborigènes; ceux-ci, qui avaient goûté souvent de la chair humaine, voulaient leur comparer les côtelettes de mouton.

J'étais avide d'entendre les récits des fils de celui que les Australiens appellent à juste titre « le fondateur de leur prospérité ». A peine âgé de vingt ans, le capitaine Mac Arthur faisait partie du corps d'officiers chargés, en 1788, de commander les troupes du « Penal Settlement » de Botany Bay. Abordant avec les « convicts », témoin de toutes les perpétués du premier établissement et des premiers labeurs qui ont ouvert ces plages hostiles à la civilisation, il songea tout d'abord à l'élevage des troupeaux; à l'exportation des laines. C'était hardi pour un homme qui voyait les plaines noires vivre autour de lui de meurtre et de pillage; et qui ne pouvait encore s'appuyer que sur des criminels bannis et débarquant sans ressources. La distance qui le séparait des pays où il devait chercher les reproducteurs, le manque presque absolu de communications pour renvoyer les produits annuels, semblaient à d'autres des obstacles insurmontables. Mais, dès 1797, il put faire venir du cap de Bonne-Espérance des brebis et trois béliers de la race mérinos; il les croisa avec les brebis du Bengale, qu'il obtint en même temps; une race, dit-on, était riche et le tempérament fait au climat australien, en sorte que les progrès rapides, la réussite prodigieuse de ce modèle troupeau, le capitaine Mac Arthur. En 1803 il vient en Angleterre: c'est là qu'il se suicide », comme on appelait alors l'Australie, en une langue cante, — voilà son but.

« Vous parlez de nous donner de quoi surmonter l'existence de prisonniers, disait-il aux lords du Commerce, je vous donnerai plus de laine sur le marché de Londres que pour la consommation de l'Angleterre tout entière; vous traitaient d'utopiste... Je dis plus, ajouta-t-il, j'en aurai de pâturages, vous enverrez plus de laine que tous les pays et de l'Asie. Et, pour assurer un si bel avenir, je vous gouvernerai quatre ou cinq millions de moutons. Mais, comme tous les grands inventeurs, je n'ai pas de succès de demain. Seul lord Campbell, le ministre des Colonies, encourageantes, et obtint pour lui la somme de 100,000 livres.

trois, avec brebis et neuf béliers de son troupeau modèle de Kew. Il paraît qu'à cette époque les souverains raffolaient des rustiques fermes-modèles, et que les Conseils privés n'étaient pas des plus clairvoyants. Rebuté par l'État, indemnisé par lots, le jeune officier fréta à lui seul un navire, et emporta à Sydney, contre le cadeau de la munificence royale, quatre cents brebis choisies de la plus pure race, achetées à ses frais. « C'est dans ces prés qui vous entourent à perte de vue, nous disaient MM. Mac Arthur, que notre père vit prospérer les troupeaux que lui seul avait importés, et sur lesquels il fondait son grand espoir, s'il lui avait été donné d'atteindre quatre-vingt mille têtes; il aurait vu le développement, unique dans le monde, d'un troupeau dont il avait créé les modestes commencements; il aurait vu ses descendants voyager non-seulement dans notre colonie, mais dans toutes celles d'où elle est le berceau, qu'elle a nourries dans leur enfance, et qui lui ont demandé, comme à une seconde mère patrie, leurs premières impressions. »

En effet, ce sont huit millions de moutons dans la Nouvelle-Galles du Sud, près de neuf millions en Victoria, un million et demi dans le Queensland, un million dans l'Australie méridionale et autant dans la Tasmanie. C'est un total de trente millions et demi de moutons, valant, à raison de 6,000 francs, 150,000,000 francs, et donnant, par an, une exportation de 290,000,000 de francs !

En regardant ces chiffres, on songe que c'est seulement en 1823 que l'on a exporté, pour 2,200 francs, sur le marché de Londres, douze balles de laine. La première exportation de l'Australie, n'est-on pas saisi de l'immensité de l'œuvre anglaise ! voilà une œuvre de bien peu d'avenir, elle sera doublée. Que sera-t-elle dans un siècle, dans deux siècles ? on n'occupait encore que le littoral d'un continent, et maintenant l'Europe ?

La Nouvelle-Galles s'est montré reconnaissant envers l'homme qui lui a fait un bien. Un espace immense de prairies, dans lequel le bétail danois danserait à l'aise, est devenu son bien. Le troupeau a fait faire une grande course dans ses prairies, et les poulainiers pur-sang y folâtraient d'un côté, les vaches par milliers, et des moutons par dix

centaine. Une véritable exposition d'animaux de race européenne a été faite tout à coup son apparition dans le pays. On y a vu des chevaux gris et noir, long d'environ deux mètres : des vaches, des moutons, des porcs, des chiens, des chats, des chats vifs et noirs l'enroule sur une grosse

branche, et le porte en triomphe. C'est, paraît-il, un des plus venimeux de ces parages. Il y a un mois, un des bergers de la « station » est mort, en trois heures, de la morsure de pareille bête. Un autre berger vient d'être mordu aux reins : notre hôte, passant par là, n'a pas hésité, il lui a fait dans la chair, avec son couteau, un trou où l'on fourrait le point, puis l'a brûlé avec un fer rouge, et l'a arrosé avec une liqueur faite d'herbes du pays. Je m'imagine que je pourrais bien faire dix fois le tour du monde avant de trouver quelqu'un qui n'ait pas l'horreur innée des serpents !

C'est comme l'horreur des « convicts », tout le monde l'a, on les déteste ! « Et pourtant, nous disait l'un de nos hôtes, nous les avons vus à l'œuvre, quand il n'y avait pas encore dans la colonie d'autres hommes libres que les officiers et la garnison. Jamais nos portes n'étaient fermées, — il est vrai que les serrures étaient chose inconnue, — jamais ils ne nous ont malés. Défricher les bois, construire des quais et tracer des routes, tels étaient leurs travaux. Quand les émigrants libres arrivèrent en foule, on les traita comme ouvriers et comme serviteurs, et beaucoup, par leur bonne conduite, recouvrèrent pardon et liberté. Jamais la moyenne des crimes n'a été égale à celle des crimes en Angleterre. » — Telle a été la grande et incontestable utilité des déportés : ils ont été les pionniers involontaires dans les premiers coups de pioche ont ouvert une carrière toute pleine de trésors. On n'avait jamais trouvé un millier d'hommes libres pour aborder cette île de Botany-Bay; on en trouva trois cent mille pour débarquer à Sydney.

L'élément « convict » a été une nécessité dans la fondation de ce pays où l'horreur publique pour ces pays était égale à la publique en Angleterre. Ce temps une fois passé, son influence pernicieuse ne pouvait être battue que par la transformation graduelle du mode d'immigration, mesure qu'une immigration libre transformait la condition des déportés en serviles. Ce qui a fait la fortune admirable de la Nouvelle-Zélande, c'est la dose de liberté dans l'administration de ses affaires. À l'arrivée de chaque navire d'émigrants, c'est le « self government », la liberté, la participation de tous à la vie politique de la colonie : le système autoritaire du « paternalisme » anglais, qui a fait de plus de cent mille Américains, des parlementaires, une presse libre, des chemins de fer, un commerce libre, en un mot une civilisation européenne et libre. C'est le même spectacle en Australie. Dans quelques années, on verra cette Nouvelle-Hollande des canons et des prières des « convicts » se transformer en un libre état.

forme : des expéditions héroïques sans résultat, un monopole sur tout; des règlements sur tout, et un gendarme pour deux colons!

C'est-à-dire, du reste, à peu près un exemple de notre système colonial, dans le genre de celui de la Nouvelle-Calédonie, qui semble prendre ce dernier élément. J'aurais voulu la voir, mais aucun navire de commerce ne s'y rendit pendant mon séjour; il n'est donc qu'une seule chose que je sache de cette sur notre colonie : c'est le tableau de ces relations commerciales avec Sydney, publié ici dans les statistiques du ministère. Les exportations de Sydney pour Nouméa ont été, en 1865, de 983,000 francs, tandis que Nouméa, en retour, n'a exporté que 49,000 francs. La différence est donc de 934,000 francs en faveur de la Nouvelle-Galles du Sud.

Enfin, par ses immenses ressources naturelles, sa nature tropicale, sa position commerciale, comme cette belle île pourrait vite devenir une véritable colonie; nous disent ceux qui l'ont visitée. Située sous la même latitude que Bourbon, ayant un sol d'une étonnante fertilité qui donne, comme à Bourbon, sucre, café, épices, elle n'a pas besoin, pour faire fortune, d'aller chercher ses produits, par le cap Horn, à l'Europe distante de six semaines; elle est à quatre jours de Sydney, à dix de Melbourne; elle à ce point de vue, pour une colonie tropicale, d'avoir son Europe à sa porte, elle ne peut que couler sûrement tous ses produits! La nature trop sèche de son sol se refuse à la culture du sucre et du café; cette population de un million et demi de Blancs, établie et opulente, au lieu de faire fortune à Bourbon, à Maurice ou à Java, les produits tropicaux qui lui manquent, qu'à étendre la main et nous laissera des millions de francs. Cette île admirablement choisie comme stratégie commerciale, ne peut que nous espérer pour elle cette prospérité.

Quant à l'heure, il paraît que c'est un vaisseau à trois ponts, appartenant à notre maître : les colons y sont traités en passagers de première classe, les autres des « ouvriers de la transportation ». Au moment de mon départ de Bourbon, douze colons sont venus en députation à Sydney pour visiter la richesse du sol les tentait. Un despotisme de la part de l'administration de bague leur a fait voir qu'ils seraient mieux partis pour leur île natale.

Quant à la position, n'est-ce pas avant tout une délicieuse position pour un pénitencier? Les déportés tentent-ils de fuir? Les embarcations sont brisées sur les récifs de corail qui les gardent, le cordon militaire qui les garde, ils sont surveillés par les mains des Canaques, qui les rôtiennent sur des brochettes de bois à belles dents! Et puis, c'était une si belle

occasion de faire, à trois reprises, l'essai d'un *phalanstère*, de surprendre tout d'un coup le monde par la mise en pratique de cette originale théorie! Le malheur est qu'après des scènes du plus haut comique, et quoique les cargaisons de *vertueuses* orphelines arrivassent plus nombreuses qu'elles n'étaient annoncées de France, le phalanstère révé a mal tourné! Le plus clair des importations françaises, c'est de l'absinthe; et le plus brillant des exportations, ce sont des papiers timbrés et des rapports militaires. Mais si nous n'avons qu'environ dix-sept cents hommes libres là où les Anglais en auraient déjà dix-sept mille, et si une subvention de 300,000 francs dépense encore; de près des deux tiers, les ressources propres à la colonie, dont le fonds est pourtant si riche; si nous savons occuper, fortifier, cloître, verbaliser et inspecter, plutôt que coloniser, nous avons toujours la giberne des armes. A Sydney, on comble de louanges les neuf cents hommes de notre garnison calédonienne, et cet hommage mérité fait toujours battre notre cœur d'une grande joie.

Toutes deux nées à un grand intervalle de temps, non pas sous la même étoile, mais dans la même obscurité, la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Galles du Sud semblent placées face à face pour faire ressortir, d'une part l'état d'enfance où est la première, de l'autre le magnifique développement de prospérité qu'a atteint la seconde, et que je compare, dans mon cœur à sa sœur puînée, dans un même temps d'existence, à des proportions.

Le tableau est brillant pour la colonie anglaise en 1885. Les habitants possèdent 8,182,511 moutons, 1,051,000 vaches, 282,587 chevaux; les dépenses de l'État s'élèvent à 53,930,825 francs, et les recettes à 53,930,825 francs, dont l'excédent est de 148,725,000 francs, qui est encore pourtant de 148,725,000 francs, dont l'excédent est de 635,888 tonneaux entrent dans ses participations de 304,980,000 francs; la viande est à six sous le kilo; les salaires des ouvriers de 12 francs 50 centimes par semaine.

La constitution de la Nouvelle-Galles du Sud est, comme celle de Victoria, ni à celle de Tasmanie. Le Parlement, composé de dix membres, est nommé périodiquement par le peuple, c'est-à-dire par tous les citoyens inscrits comme électeurs des députés. La « Législative » est nommée à vie par le conseil des ministres responsables; c'est le « Sénat » véritablement constitutionnel; le « haut » est nommé par le « bas » à sa majorité absolue, et le « bas » est nommé par le « haut » à sa majorité absolue.

dans le jeu des institutions parlementaires. Les affaires sont toujours entre les mains de gens supérieurs, et quand ce n'est pas M. Martin qui les dirige, c'est M. Gwyer, suivant les courants de l'opinion publique qui juge, et de l'élection qui sanctionne.

Quelques-uns de la société de Sydney, capitale d'une colonie surtout pastorale, ont une aristocratie puissante se tient en dehors du commerce, soit une société ancienne, en comparaison de celle de Melbourne, que nivelèrent sa ruée dans la fièvre de l'or et le caractère éminemment commercial de tous les habitants, la vie politique y est également animée et y passionne tout ce qu'il y a de gens.

Les hommes que nous avons vus, ici est leur patrie, dont ils sont attachés, comme le sculpteur l'est de la statue qu'il exécute; ici est leur pays où les élections les élèvent, où ils luttent pour leurs principes et où ils gagnent de leurs propres mains leur prospérité. Plus assise que Melbourne, moins libérale, plus lente, mais moins fiévreuse, plus semblable à la terre, tandis que sa voisine se rapproche plus de l'Amérique, la Nouvelle-Galles du Sud m'a paru le fleuron le mieux monté et le plus brillant de la couronne brillante des colonies britanniques; en soixante-dix ans, elle a montré ce que peuvent, malgré les plus grands obstacles, l'énergie et le libéralisme.



Les chasseurs : A cattle hunting.

Une occasion unique pour franchir le détroit de Torrès : le *Hero*. — Newcastle et ses charbons. — Brisbane et les renards volants. — La Terre de la Reine, colonie naissante. — Un rite des sacrifices humains de Dahomey. — Une cité âgée de deux ans. — Les feux des cannibales. — Les îles de corail. — Où le *Hero* faillit sombrer.

17 octobre.

Le moment du départ est arrivé ! Nous comptons rester six semaines en Australie, nous en avons passé quatorze, retenus en tous points par un intérêt toujours croissant et une hospitalité de toutes les heures. Au lieu de suivre la route banale de la malle anglaise par Melbourne, le port du Roi-George et Ceylan, une occasion s'est tout à coup offerte : le Gouvernement envoie un vapeur à Batavia, par le détroit de Torrès, afin de tenter d'établir des communications commerciales entre les colonies australiennes et les possessions hollandaises.

Le *Hero* a été choisi pour cette périlleuse mission. L'attrait de naviger pendant douze cents milles entre les récifs de la mer de Corail, de traverser la passe réputée la plus dangereuse du monde, ne nous laisse pas un instant, malgré les craintes et les instances de tous, de nous en aller.

Au point du jour, nous sommes à bord : je ne compte pas l'animation, le désordre, à l'animation et au tapage qui précèdent le départ du navire, pour une traversée qu'on présume devoir être périlleuse. Les matelots sont gris, c'est la règle ; les fourrages sont secs, c'est commun à tous les climats. Les gâteaux sont secs, les légumes sur la tête tonneaux de porc salé, montons en file. Fichés chacun dans une forte cage, les passagers se tiennent debout, décrivant une parabole à la hauteur des hunes, et se balancent, piaffent, glissent, roulent effrayés au milieu des passagers, plus peur ; des bandes de cochons affolés font des sauts, se précipitent gaillard d'avant, en nous perçant les oreilles de leurs queues, et légumes frais sur un navire peint à neuf, tout est en mouvement, s'égosille, et une ménagerie de cacatois vient à bout de nous. ne les embarque heureusement qu'à la dernière minute.

les amarres, l'hélice nous pousse hardiment en avant, et nous nous élançons, comme une flèche rapide, à travers cette baie qui nous paraît encore plus belle que jamais.....

Le bruit du bord n'arrivait plus jusqu'à moi; penché sur la dunette, j'étais en pensée sur la terre ferme, et je regrettais avec émotion cette ville aimable, où l'on nous avait dit si souvent : « Vous reviendrez un jour. » Tous ces lieux qui nous avaient tant charmés se déroulaient de nouveau à nos yeux en un même spectacle : c'étaient et Macquarie's Chair, et Woolloomooloo, et Elizabeth-Bay; et je me disais que le véritable Éden de l'Australie n'est pas à Twofold, ni sous le cap Oomooroomoon, mais il est bien là !

... Le bonheur reste au gîte,
Le souvenir part avec moi.

Et peu à peu les dernières habitations, éclairées par le soleil levant, s'effaçaient sous les dômes de fleurs, et sont tout à coup masquées par les roches où le *Dunbar* s'est perdu.

Vers le soir, nous serrons la côte de près : elle est brûlée, sablonneuse et monotone; nous entrons dans le port de Newcastle. L'entrée est semée de bancs, agitée par des courants rapides, en un mot très-dangereuse. Nous voyons au milieu des récifs les hauts mâts du steamer *Cowarra*, qui s'y est perdu depuis notre arrivée en Australie. C'est à cinq cents mètres de terre, sur deux cent soixante-quinze passagers, un seul, un jeune homme de vingt ans, est parvenu à se sauver, en se cramponnant à une poutre.

Nous venons ici pour chercher les onze cents tonnes de charbon nécessaires aux fourneaux du *Hero* pendant son voyage. Newcastle est le seul marché de charbon colonial en Australie : nous venons visiter les mines, qui, avec un si immense mouvement, ont déjà produit plus de cent fois des mines d'or.

18 octobre.

Nous allons à cheval à la mine de Waratah : deux galeaux, tirés par des chevaux, pénètrent horizontalement dans le flanc d'une colline, et extraient un énorme bloc de charbon; là prend fin le travail, et qui, large de plusieurs mètres, s'enfonce dans la direction sud, jusqu'à une profondeur de cent mètres. Le Waratah emploie cent chevaux pour extraire le charbon, et le transportent au quai.

extraient une moyenne de trois mille cinq cents tonnes par semaine, qui reviennent sur place à 10 fr. 35 c. Cette mine, qui n'a besoin ni de creuser des puits, ni d'employer des machines, mais qui trouve la matière à la surface, est la plus privilégiée. Elle nuit fort à ses concurrentes, que grèvent les foncements profonds, et qui pourtant doivent vendre au même prix qu'elle. Plus loin, nous visitons le « Bore-Hole », où nous descendons à trois cents pieds sous terre : c'est une manière comme une autre de nous rapprocher de l'Europe, et de voir combien une mine de charbon est incomparablement plus propre qu'une mine d'or. Le Bore-Hole appartient à une grande compagnie, l'« Australian agricultural », qui fait de tout, du charbon, du cheval, des choux, des bœufs et des moutons. Le gouvernement lui a donné, en pur don, 2 millions d'hectares; elle en a acheté 800,000 autres pour une somme de 20 millions de francs; elle a près de 200,000 moutons, 20,000 bœufs et 500 hommes à gages, bergers et mineurs, qu'elle paye 1,750,000 fr. C'est là un exemple du « squattage » par association, qui est assez commun en Australie. Les actionnaires ne vendraient pas pour un empire; ils espèrent chacun leur petit million avec impatience, et nous disent qu'ils n'ont plus longtemps à attendre : heureux financiers, dont le sort doit faire envie aux amateurs confiants de l'emprunt municipal.

Le gros ventre du *Hero* a absorbé ses onze cents tonnes de charbon; nous aurons été pour un vingt-cinquième dans l'exportation. À Newcastle, ville bien faite, du reste, par son aspect sombre, nous sommes avec Sydney : après les palais d'une féa, nous avons vu un navire qui n'est pas un navire; le navire est un ancien « blockade-runner », construit à la fin de la dernière guerre d'Amérique, pour forcer le blocus des ports ennemis; c'est dire qu'il est très-bas sur l'eau, entièrement au faîte de la pirogue. Il a 235 pieds de long, une machine de 250 chevaux, une équipe d'équipage, et jauge 1,200 tonneaux, ce qui donne, comme vous le voyez, guère de place pour les passagers. Un ballon d'essai que lance l'Australie afin d'attirer les navires marchands bien chargés le suivront, s'il réussit.

Nous sommes sortis des eaux de la Nouvelle-Galles du Sud, dans l'après-midi de la 1^{re} journée de la 1^{re} semaine.

qu'elles veulent nous noyer à bord : un grain terrible, une vraie trombe à tout cassé dans notre barque. L'orage, chargé de nuages froids et venant du Sud, est remonté très-vite contre la brise basse et chaude du Nord ; il y a eu un instant équilibre et lutte au-dessus de nos têtes, puis les deux électricités se sont combinées, tout s'est rompu, les vapeurs condensées se sont précipitées sous forme de grêlons gros comme des œufs de pigeon, et le baromètre est monté d'un quart de pouce en une minute et demie ; la danse générale de tous nos instruments, qui pirouettaient, était à l'avenant. Tout le monde s'est réfugié dans l'entre-pont : plusieurs geais et perroquets de la ménagerie ont été tués roides, par les ricochets des grêlons dans leurs cages ouvertes ; les chiens, contusionnés à vif, hurlaient de douleur.

La panique a été courte mais inouïe. En outre du tonnerre, la mer s'en est mêlée : elle nous a si bien secoués, que tout l'échafaudage qui protégeait les chevaux attachés sur le pont est démoli soudain : vergues et mâts de fortune qui le formaient s'écroulent ; les pauvres bêtes descendent la garde comme des capucins de carte ; les uns sur le flanc, les autres les quatre fers en l'air, sont culbutés par les lames, et plus ils tentent de se relever sur le pont glissant, plus ils retombent et se blessent. Il faut être de bonne trempe pour garder son sang-froid en pareille bousculade : d'un bras de fer et d'une voix tonnante, Logan, notre capitaine, était admirable. Ayant quelque habitude du danger, nous lui prêtions main-forte de notre mieux. Le pont ressemblait tout à fait à ces battues d'Afrique, où les gros animaux sauvages sont poussés au galop, entre deux haies, jusque dans une fosse, où ils s'empalent comme des alouettes dans un pâté. Un cheval est déjà mort et lancé à terre, les autres se préparent à faire le même plongeon.

Et tout cela n'a pu laver le cloaque le plus épouvantable que l'on ait vu. Ce n'est autre chose que notre cuisine : deux charcutiers, deux bouchers et deux halleurs, ne versent à poignées que le poivre rouge et le poivre blanc pour nous désalterer est gluante et chaude ! En face de cela, qu'il faut rire, pour soutenir le moral, lorsque l'on est assis à table.

Après avoir défilé devant de Pile Moreton, nous filons nos lourdes
voitures, et un petit vapeur venant de Brisbane nous accoste.
C'est le capitaine George Bowen, apporte au Prince une
invitation à dîner, pendant deux heures, nous
allons au palais de Brisbane River, on s'arrête au
palais de la reine, toutes les langues d'environ un
million de personnes, les quatre bords agitant une
mer d'écume, les drapeaux et les couleurs de toutes les
nations.

leur crâne dénudé où roulent deux grands yeux avec une expression d'agacement évident. Quelle bonne soupe elles vont nous faire !

Nous passons toute la soirée à « Government House » : nous sommes près du Tropique, et la chaleur est grande ; les jardins sont étranges. L'apparition d'un animal nouveau vient interrompre un instant notre causerie : c'est le « flying fox », sorte d'écureuil marron dont les pattes, en s'étendant, déploient entre elles un tissu transparent et membraneux, qui fait parachute et qui lui sert d'ailes comme pour voler d'un arbre à l'autre à des distances de cent et cent cinquante mètres. Je ne sais pas quel nom latin ou grec la science lui a donné, mais je l'appellerais volontiers l'écureuil chateausouris. C'est charmant de les voir s'élancer du faite d'un haut sapin, et se soutenir en l'air avec la rapidité d'un dard, pour descendre diagonalement de l'autre côté de la prairie sur des arbres de vingt ou trente pieds : quand la brise les porte, ils vont très-loin, semblables à ces feuilles d'automne qui voltigent inanimées, à de grandes distances d'un arbre élevé.

Il y a là quelques « bounyas » ; c'est l'arbre sacré des Noirs de cette contrée. Pin vigoureux, à la construction bizarre, mais régulier dans sa forme, l'araucaria, il atteint bien vite une imposante hauteur. Son fruit, qui ressemble à l'ananas, mûrit seulement tous les trois ans ; les sauvages se réunissent par tribus pour l'aller cueillir dans certains bois qu'ils vénèrent. Cependant, depuis l'établissement des Blancs, l'odeur des troupeaux, les incendies des maisons font mourir rapidement ces arbres ; et maintenant les Noirs, en allant récolter ses fruits, chantent, paraît-il, sur une note plaintive, lorsque « la dernière bounyana mûrira sur le dernier arbre » ; et quand les bounyas et tombera à terre, le dernier Noir rendra son âme.

C'est en effet un triste spectacle que de voir cette race, qui autrefois eut une grande mélancolie s'est emparée de toutes les passions, et qui se voit mourir chaque jour. Pauvre race, native et primitive, que la civilisation que ce qui pouvait lui nuire ! les maladies nouvelles la détruisent comme la guerre ; elle n'a pas eu une seule fois l'énergie de se mettre à l'œuvre pour se défendre contre les envahisseurs, de tirer de la même main l'épée et le bouclier. Non, se vautrer sur le sable pendant des jours et des semaines, se couvrir avec des piques en arêtes de poisson, se baigner dans la mer, dormir après au soleil, dans la craie, pendant des heures, voilà la vie de cette race qui semble ne pas avoir de l'avenir. Les enfants noirs, leur apprendre des choses, leur apprendre à lire, à écrire, à compter, à vingt ou vingt-cinq ans, ils sont encore dans l'état de sauvagerie.

bois, pour reprendre le cours d'une misérable existence. Bien mieux, il y en a un, d'une remarquable intelligence, qu'on a élevé à Melbourne, qui s'est pris de passion pour les machines et l'industrie : il avait presque des manières d'Européen ; il savait un peu de mathématiques et pouvait résoudre une équation du second degré ; on l'a envoyé passer deux ans en Angleterre, on l'a présenté à la Reine et comblé de gracieusetés. Eh bien, maintenant, parcourez les bords sauvages du Murrumbidgee ou de l'Ulla-Dulla, et vous le trouverez tout nu, au milieu de tribus hideuses, vivant d'opossum, incapable de travail, aussi brute, aussi misérable que ses frères. On dirait vraiment qu'un mauvais génie veut les laisser spectateurs impassibles et ignorants de toutes les merveilles que les Blancs accomplissent sur leur sol !

23 octobre.

Dès le matin, nous allions rejoindre en rade notre *Hero* ; avant d'arriver au quai, j'ai regardé tout autour de moi : je sentais quelque chose d'étrange. Je ne connais rien de bizarre comme une ville naissante : il y a ici des édifices publics qui sont de vrais palais, et pourtant ceci n'est qu'un grand village ; les rues sont tracées, mais c'est presque au milieu d'une forêt de cèdres, de sapins, de bois de fer ! Au bout d'une rue qui compte trois ou quatre petites boutiques de nouveautés, est un précipice ou un torrent : sur le bord, on écrit sur une bâtisse : « Trésor public », et il n'y avait autrefois que des tentes des immigrants arrivés depuis quelques jours.

Brisbane est une colonie qui sort de terre : son territoire comprend toute la partie Nord-Est du continent australien ; sa superficie est égale à trois fois celle de la France. Il y a quarante ans que le premier Européen entra dans Moreton-Bay ; ce devint le chef-lieu des districts de la Nouvelle-Galles du Sud : en 1859, il y avait cent mille habitants ; ils souffraient de l'éloignement du district de Sydney ; le district devint à cette date colonie indépendante. Les habitants ont le goût inné d'indépendance, d'initiative et d'aventure ; ils sont des hommes, qui ne craignent pas de faire banqueroute à un moment donné, d'un État anciennement établi, et qui ne craignent pas de se séparer, grâce à leur autonomie, la prospérité de l'État. Ils ont bien que sur place le remède au chômage, les sources naturelles de la prospérité, et ils ont, en effet, une grande responsabilité : tout ce qui se fait dans ce pays est leur œuvre, et ils ont en effet, une grande responsabilité : tout ce qui se fait dans ce pays est leur œuvre.

Les immigrants reçoivent en débarquant un « non transférable land order » qui leur donne le droit de choisir un rectangle de terrain de soixante hectares. En outre, à raison de 12 fr. 50 c. l'hectare, le gouvernement leur en loue tant qu'ils en veulent; et, pour des baux de quatorze ans, il donne au même prix un mille carré! Les mines et les moutons, voilà donc tout l'alpha et l'oméga de toute l'Australie.

Il est vrai que les coffres du Trésor brillent par leur légèreté. Mais, sans vouloir des excès, des abus d'énergie, des transports gratuits d'immenses quantités de matériaux, des créations de chemins de fer, de ports, de télégraphes, il n'est pas impossible, où en dix ans la dette ne portera plus sur quatre-vingt-dix millions, mais sur cinq cent mille, où la valeur de milliers de kilomètres carrés de terres, de deux ans de zéro à 600 fr., on ne s'effraye pas d'une dette de 20 millions contractée avec la colonie.

Ce premier embarras, dont souffre aujourd'hui la Terre des hommes, ce sont maintenant des colonies merveilleusement prospères : Melbourne, Sydney, Brisbane ont eu ses émeutes; mais si le sang n'est pas grâce au déploiement de la force armée : s'il n'y avait pas eu la Tasmanie, il y en eût eu six seulement à Brisbane! L'ordre, et si cette terre sort de sa crise financière, et si elle est la première dans la guerre de tarifs qui commence entre les colonies, ce sera un exemple des plus frappants des avantages d'une création lointaine, mais aussi de la rapidité et de la puissance avec laquelle elle peut les vaincre, et s'élever, du jour au lendemain, à la prospérité.

Dans dix ans peut-être ce pays-ci sera à nouveau heureux de me rappeler d'avoir vécu un moment de sa vie dans ce pays-ci.

d'un empire, et tout ce que, sous l'aile de la liberté, peut tenter et exécuter, sur une terre sauvage, la puissance humaine. Mais je n'ai vu que l'ensemble d'une ville qui se forme : les détails n'ont pu m'apparaître dans un temps si court. Seule, la conversation du Gouverneur et de quelques « *quakers* » m'a appris ce que je vous donne, et, pendant que j'écris, le *Hero* file ses dix nœuds vers le Nord, en serrant la côte que nous ne devons plus perdre de vue d'ici à longtemps.

Le 25 octobre.

25 octobre.

C'est un véritable bonheur, un repos nécessaire, qu'une navigation après trois mois d'une vie surmenée ! Rien alors ne nous paraît si bon que de reprendre ces paisibles promenades sur la dunette, de respirer librement la fraîche brise et de recueillir, comme dans un rêve, tous nos souvenirs. Je ris cependant de bon cœur en entendant les récits du docteur du bord, embarqué sur le *Hero* le lendemain du jour où il arrivait d'Irlande en Australie, et qui raconte qu'il avait la haute et agréable surveillance de cinq cent cinquante vierges de la verte Érin, envoyées par une société d'encouragement à la civilisation des races dans la Terre de la Reine. Le voyage ne durait que quatre jours : je laisse à penser si les donzelles doivent être fatiguées par leur forme pour le moment !

Un autre bon compagnon bien aimable dans M. Van Delden, président de la société de commerce de Batavia, qui est venu étudier les colonies hollandaises pour chercher précisément à nouer ces relations commerciales qui sont le but de son voyage.

Les matelots prennent leurs harmonicas, et, au bruit d'une musique gaie, même les mouettes, tout l'équipage danse gaiement sur le pont du navire. Les heures d'une nuit étoilée, sur une mer calme, se passent de douce causerie, et je me promène longuement sur la dunette, questionnant avidement un des hommes les plus intéressants que j'aie rencontrés, et qui ne sera malheureusement notre compagnon que quelques jours encore. C'est M. Haran, chirurgien de la marine, actuellement au poste de sauvetage du détroit de Torrès, et qui a été un temps colon en milieu des cannibales : sa femme y est morte, et ses deux fils sont morts d'insolation !

M. Haran a voyagé dans les pays les plus inconnus. Avant d'être en mer, il a eu la chance de visiter toutes les contrées du Nord, de l'Amérique, de l'Afrique, et les deux Indes. Il a accompagné, en 1862, le commodore anglais *Albatross*, et quand celui-ci fut chargé par la reine

Victoria de porter des présents au roi de Dahomey (côte Ouest d'Afrique, 3° latitude Nord), et de le supplier de renoncer à ses trop fameux sacrifices humains et à la vente de ses nègres aux pirates. Ces trois hommes, le commodore, le docteur Haran et un autre officier de marine, débarquèrent seuls, sans armes, et s'avancèrent hardiment au milieu de ces populations cannibales, vers les palais de Dahomey, si renommés pour leurs colonnes construites de crânes humains. Le roi vint au-devant d'eux, suivi d'une armée de cinq mille amazones, gaillardement armées en guerre. Il les reçut avec pompe, les présenta à tout son peuple assemblé, et les garda hospitalièrement pendant sept semaines. Mais il leur fallut s'exposer aux spectacles les plus étranges : trois ou quatre fois pendant le premier mois, cinq têtes furent tranchées sur le passage du prince, pour appeler sur lui les bénédictions de la Divinité. Un jour, il y eut un sacrifice solennel : une longue procession s'engouffra dans une tour, et, sur le sommet, furent décapités d'abord cent poulets, puis des cochons, des dindons, des montons, des bœufs, enfin soixante hommes et soixante femmes. C'était une grande réjouissance pour le peuple, qui célébrait sa victoire sur une tribu ennemie, toujours pour la plus grande gloire de la Divinité et la prospérité de la dynastie. Le roi voulait convaincre les envoyés britanniques de la nécessité de ses sacrifices humains, en leur montrant les transports de joie des habitants, « et un souverain, leur dit-il, qui ne ferait pas de tels sacrifices, une partie des ennemis qu'il a défaits, serait détruit ». Le roi de Dahomey veut que son prince soit fidèle à la religion de ses ancêtres, et sacrifie plusieurs fois par mois. » Toutes les raisons d'humanité épuisées, le commodore proposa une indemnité d'argent.
« Des dollars, jamais ! répondit le roi : votre reine ne les a pas assez. Songez que je vends chaque Noir prisonnier à un pirate portugais, qui sont les bienvenus chez moi. Je les traite comme bon selon sa religion et ses mœurs. » Et sur ce, il se mit à fêter ses chambellans à peau noire se passaient gaiement les heures contrées dans des coupes blanches et polies, qui étaient garnies de crânes d'hommes. Puis les convives s'armèrent de jambons humains, mêlés aux herbes aromatisées.
« C'est la joie de ma vie, me disait le docteur, car nous ne sommes que tout, et nous jouissons de notre vie : heures de bonheur et de contentement, distribution de chapoux glorieux à nos amis et de moutres, qui nous fit pardonner de ne pas être immortels. On s'arrache les paradis, et les paradis sont les seuls biens qui ne se perdent jamais. »

chapera à « plumes de poisson », comme disent les marins. Les devins, jetant en l'air de petits cubes d'ébène, disent chaque matin au roi ce qu'il doit faire dans sa journée ! Les Anglais durent rejoindre la frégate sans avoir rien obtenu de ce qu'ils demandaient : le roi les congédia très-poliment, en alléguant *des motifs d'un ordre supérieur*, et crut les consoler en leur donnant *des ordres de belles défenses d'éléphant, des cornes de rhinocéros et deux femmes de son harem*. J'admire le courage de ces hommes, et j'aurais donné tout au monde pour faire cette belle équipée.

Cette anecdote est l'exactitude la plus scrupuleuse, car Fauvel avait rencontré à Rio de Janeiro, l'illustre Burton, qui, chargé, deux ans plus tard, de la même mission, lui en avait fait mot pour mot le même récit.

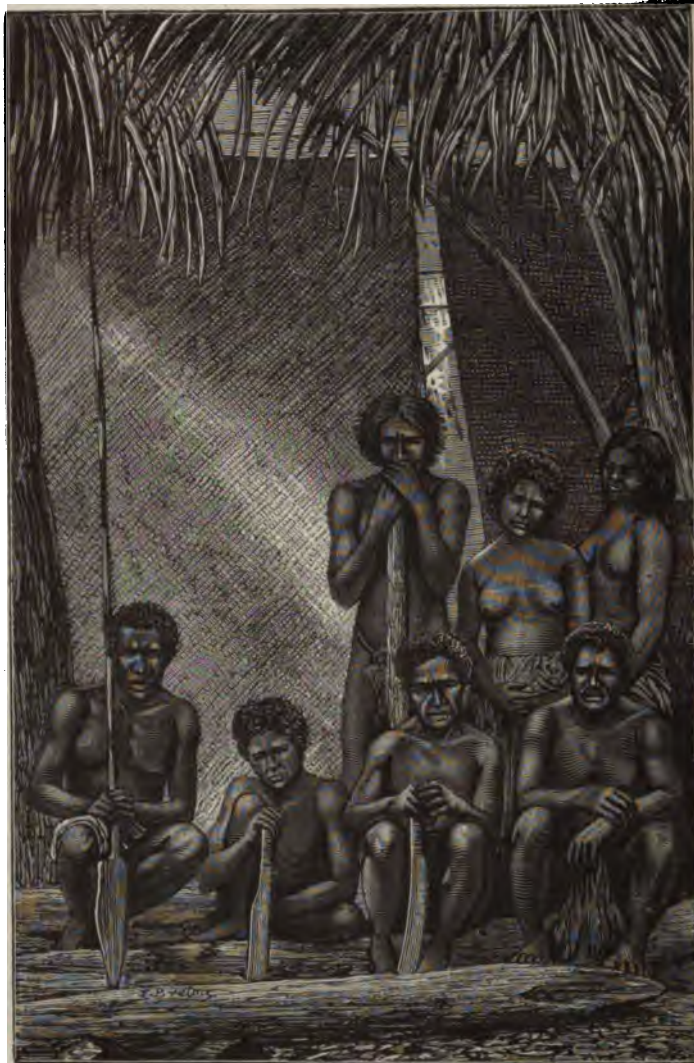
26 octobre.

Il n'y a rien de remarquable à mettre obstacle à la rapidité de notre route ; nous sommes obligés de nous arrêter pour nous écarquiller les yeux pour découvrir l'île que nous cherchons ; elle doit déterminer notre position ; car le point est très-éloigné, et nous sommes avec des courants d'une impétuosité incroyable ; la nuit est venue, et nous sommes perdus. Puis hier nous passions le Tropique du Capricorne ; la boule est tombée : les îles innombrables de corail nous annoncent de loin. Une haute roche percée d'un trou ovale en son milieu, nous indique le point d'arrivée. C'est une retraite des pélicans et des tortues, et nous sommes arrivés. De là nous suivons un long chenal entre les îles désertes E. 11, 12, 13 et M., aussi sauvages et désertes que les autres, et nous voici dans la rade de Bowen. Nous nous arrêtons un peu où l'on veut : un temps après, nous nous arrêtons dans la déchirure du bois de pins, nous nous arrêtons dans la déchirure du bois de pins, nous allons à terre voir le dernier

qui, que nous annonçons par le bruit du canon, est la population qui a rarement, dans une année, l'occasion de se réunir. Nous sommes tout étonnés de tomber dans une ville si déserte, moins brillants que ceux de Sadowa, mais nous sommes plus les émotions de la roulette, comme cette cité tropicale âgée de deux ans, où il y a sept cabarets ; où mille habitants, à

peine débarqués, luttent contre les serpents et les Naturels, contre un soleil de feu et des forêts vierges.

Voilà l'Australie comme on se la figure tout entière en France : voilà des



Aborigènes de la côte orientale.

colons à l'œuvre, des immigrants pauvres comme le sont les
heureux de nos pays venus s'exiler sur ces terres
leur pain ! C'est la misère et le désespoir qui font
dans leur premier étonnement de ce territoire
nouveau pour eux, là, le colon mis à nu et
doit tout tenter, pour tout dire, afin de

jeté sur nous attendant parler sa langue, clôturait le champ voisin de sa cabane, et ne quittait pas de l'œil un maigre troupeau de quarante brebis; nous lui racontâmes que nous avons vu, dans le Sud, des soixante mille moutons errant dans les montagnes. Alors donnant un plus violent coup de hache dans le bandage qui le liait : « Avant de mourir, nous répondit-il, je puis donc espérer que mon âme sera heureuse et prospère toute cette petite troupe d'enfants qui ont été nés en ma chère Allemagne; celui-ci en mer, presque tous sont morts, ceux-là, sous le Tropique! Ils sont pâles et en guenilles, mais ceux-ci ont un « run » florissant, avec des milliers de bœufs et des milliers de moutons, ils seront riches et heureux : « Oh! Gott sei dank. » Pour eux, ils ne s'occupent qu'ils imitent leurs prédécesseurs en Victoria et dans la Nouvelle-Zélande! »

Enfin, nous sortîmes de la campagne qui entoure le « settlement » : des serpents, des crocodiles, des groupes lointains de Naturels qui nous regardent, ne manquent jamais de leurs dards les troupeaux de bœufs et de moutons que nous avons vu; il fait bon d'être armé. Tout d'un coup, nous vîmes que deux naufragés ont été pris sur une grève, et quand on est arrivé pour les secourir, la tribu était déjà partie, et on ne les retrouva que dans les dents.

Enfin, nous sortîmes de la campagne qui entoure le « settlement » : des serpents, des crocodiles, des groupes lointains de Naturels qui nous regardent, ne manquent jamais de leurs dards les troupeaux de bœufs et de moutons que nous avons vu; il fait bon d'être armé. Tout d'un coup, nous vîmes que deux naufragés ont été pris sur une grève, et quand on est arrivé pour les secourir, la tribu était déjà partie, et on ne les retrouva que dans les dents.

Enfin, nous sortîmes de la campagne qui entoure le « settlement » : des serpents, des crocodiles, des groupes lointains de Naturels qui nous regardent, ne manquent jamais de leurs dards les troupeaux de bœufs et de moutons que nous avons vu; il fait bon d'être armé. Tout d'un coup, nous vîmes que deux naufragés ont été pris sur une grève, et quand on est arrivé pour les secourir, la tribu était déjà partie, et on ne les retrouva que dans les dents.

Enfin, nous sortîmes de la campagne qui entoure le « settlement » : des serpents, des crocodiles, des groupes lointains de Naturels qui nous regardent, ne manquent jamais de leurs dards les troupeaux de bœufs et de moutons que nous avons vu; il fait bon d'être armé. Tout d'un coup, nous vîmes que deux naufragés ont été pris sur une grève, et quand on est arrivé pour les secourir, la tribu était déjà partie, et on ne les retrouva que dans les dents.

aime tellement sa patrie qu'il est comme une abeille qui voltige de fleur en fleur, pour prendre à chacune un atome de suc nouveau, et revenir à la ruche; il est si léger et si amateur du bourdonnement de Paris!

Mais, pour la race britannique, émigrer c'est créer un « home » nouveau; sa première fondation est un parlement; les clochers de ses églises, signes d'une installation durable, s'élèvent rapidement sur le sol que foulaient, un instant auparavant les races païennes: il y a dans les colonies qui débarquent l'étoffe d'un « speaker », de ministres, de publicistes. Vêtus selon la « fashion » de Londres, il vivent dans le « confort » du « club » et du « cottage »; la colonie devient vite une prospère et libérale Angleterre...

Quand nous sautons du sable du rivage dans notre balcinette, le Héro n'est plus en vue; le jusant l'a fait déraiper de la rade, et un promontoire nous cache ses feux: la nuit est belle et fraîche; la houle de l'Est nous balance au milieu des flots phosphorescents, agités par les vents qui font retomber chaque fois des gouttelettes de lumière; on respire avec bonheur. Nous ramons tous pour franchir les huit milles (quatorze lieues) qui nous séparent encore de notre navire. Pas un souffle, pas un bruit! Notre attention est captivée par les grands feux des Canards qui, sur la côte au bruit du canon: une longue lueur rougeâtre s'allume sur les falaises.

Notre chenal se resserre de plus en plus entre les rochers du continent. A gauche, la côte est brûlée et semble être un éternel chapelet d'îlots plats et verdoyants de formation curieuse et intéressante que celles de l'océan. Les branches de l'animal-arbre, prenant naissance au cent et se tordent entre elles comme les lianes d'une forêt qui s'échappent mille rameaux gonflés de sève. Cette forêt sous-marine s'élève, elle atteint bientôt la surface des lames; le soleil et l'air les dessèchent, les algues marines, qui flottent à fleur d'eau, s'accroissent mourant d'un arbre vivace, un tissu se forme, s'accumulent les herbes et les bois errants; un rocher, en est formé, et l'île couverte d'arbustes, flottante, tout épanouie et reposant sur le fond, nos heures s'écoulent sur la passerelle à regarder les rochers dans ce dédale périlleux, tant que le jour dure.

sous pression les relever, la navigation n'est que palpitante et animée par d'habiles manœuvres; mais avant d'atteindre la forme d'une île, ces massifs de coraux sont cachés; souvent ils s'élèvent jusqu'à un mètre au-dessous de la surface des eaux. Que de dangers!

Nous avons toujours deux hommes sur les barres de cacatois pour avoir l'œil ouvert sur les récifs: beaucoup sont marqués sur la carte; nous devons leur donner la couleur de la mer qui les recouvre: ils la rendent d'un vert plâtreux, mais il faut du « look-out »!

Depuis notre départ de Newcastle, Logan n'a pas un instant quitté la passerelle; il y prend ses repas, et ses yeux inquiets ont une animation fébrile. Vers six heures et demie du soir, nous filions nos onze nœuds, toutes voiles dehors, avec une fraîche brise de Sud-Est, dans le chenal qui borde la magnifique muraille de coraux entrecoupés; nous devons passer à bâbord de l'île de Port Jackson. Mais le soleil couchant sur l'horizon d'une mer de marbre immobile, semblable à un miroir qui reflète une lumière éclatante; il était impossible de fixer le regard à l'avant, et cela nous a donné une petite occasion la plus affreuse de « faire le trou dans l'eau ». Le malade se réveille que, dans cet éblouissement général, le timonier gouvernât d'un coup de barre au Nord. Tout d'un coup la vigie, perchée au haut du grand mât, s'écria: « Les écueils devant! » Nous sommes déjà par le nez dans l'eau, et nous apercevons alors, mais à grand-peine encore, une muraille de coraux à fleur d'eau, à quatre cents mètres devant nous; nous sommes perdus! Avec notre vitesse et notre élan, en trois minutes nous aurions frappé avec une effroyable impulsion; mais le choc de ce mur de fer se serait ouverte en deux pour nous laisser passer; mais trop tard pour prendre encore notre gauche par un coup de barre; nous virons à droite, rasons à quelques mètres le récif, et nous sommes sauvés. Le long des îles n° 2 et n° 3, et décrivons une courbe qui nous ramène enfin dans la bonne voie, vers l'île de Howick. Le moment d'angoisse avait duré deux minutes, mais nous avions entière une demi-heure. Comme de juste, quelques personnes se sont évanouies à la tête, au moment où il fallait de l'énergie. Dans le grand salon, le capitaine cap, qui nous a mis la brise sur le nez, le petit capitaine, et le reste de la voilure a battu la mesure; la secousse a été affreuse, mais nous sommes restés sur la galère, petit bonhomme vit encore!

La navigation est si dangereuse de nuit; à la tombée du jour, les récifs se dessinent en croissant régulier de récifs qui s'avancent en ligne droite, et les hauteurs d'un mètre environ. Nous nous met-

tons vite à pêcher : un énorme requin vient se prendre à nos lignes; pendant près d'une heure il se démène sur les sabords de l'arrière, comme une chaloupe vivante à la remorque du navire. Long de seize pieds, rond et plein, vigoureux et féroce, ce diable des mers a l'aspect le plus effrayant. C'est une chose fort curieuse que de voir nager autour de lui ces petits poissons rayés de blanc et de noir qu'on appelle « les pilotes » ; deux d'entre eux se tiennent contre son immense mâchoire à quatre rangées de dents, et les autres contre sa dorsale : il semble que, véritables « chiens d'aveugle » du monstre, ils ne le quittent jamais et le guident dans toutes ses manœuvres. Singulière association entre le très-grand et le très-petit habitant des mers ! Enfin, après une vigoureuse lutte, nous le hissons à bord par un « certain » ; il donne d'immenses coups de queue : on l'assomme, on l'ouvre : il a dans le corps trois petits requins. Ces monstrueuses bêtes avalent un poisson comme une pilule, car un des mangés est encore tout vivant, tout frétilant; nous le mettons dans la grande poêle à frire, en le baptisant du nom de Jonas : c'est exécrable à manger.



Les feux des Cannibales.

XIV

LES CANNIBALES ET LE DÉTROIT DE TORRÈS.

Naupaka, dangereuse. — Débarquement dans une île déserte. — L'oiseau constructeur. — Le
 reste d'un repas. — Échanges curieux avec une tribu. — Les restes d'un repas de Canni-
 bales. — Un tueur de Noirs. — Les navires naufragés sur le corail. — Un rocher-boîte aux
 lettres. — Route à l'Australie. — Le feu à bord. — Les chaleurs de la mer d'Arafoura et la
 route de l'archipel malai.

29 octobre.

Nous quittons le cap Melville, et glissons comme une salamandre, entre
 les rochers blancs et noirs. Souvent, à cinq mètres de profondeur, tout près
 de nous, nous apercevons la forêt aquatique; nous jetons la sonde toutes les
 quelques minutes; le courant de douze mille à l'heure nous emporte. Le cap
 Melville est une pyramide de boulets de pierre ronds et brillants, que
 les vagues ont entassés de la façon la plus extraordinaire; des langués
 de corail dépassent la nappe de l'eau que de quelques centi-
 mètres. Des pélicans et de frégates. Un coup de vent violent
 nous fait entendre le roulement sourd et périodique des vagues de
 la mer sur la face orientale de la barrière de coraux,
 qui nous en sépare. Nous trouvons un bon
 vent d'une des îles Claremont, marquée
 sur la carte. Le ciel est noir et orageux.

Dès notre départ de Bowen, toutes les crêtes des
 îles sont éclairées par les feux des Cannibales; nous
 distinguons cinq feux sur chaque sommet : c'est un
 signal de promontoire en promontoire vers le Nord. Les
 îles nous restent obscures, l'arrivée du *Démor*
 qu'il porte est ainsi annoncée à toutes les tribus
 qui ont victorieusement repoussé l'invasion
 qui a je ne sais quoi de farouche et d'impo-
 nante sous les tourbillons de flammes, et projette
 des éclats qui se dessinent sur les cimes rocheu-
 ses. Les silhouettes de groupes d'hommes qui
 se tiennent sur la flamme, tout à coup plus haute, dou-
 ble. Un docteur Haran me dit qu'en sa solitaire

station du cap York, quand de loin en loin un voilier apparaît dans les parages de Bowen, les feux des Naturels le lui annoncent en moins de trois nuits, et il y a pourtant plus de trois cent cinquante lieues. C'est leur télégraphe de nuit pour se communiquer l'espoir d'un bon déjeuner ! Avec notre hélice, tant que nous ne nous briserons pas contre un roc et que notre machine ne se cassera pas (ce qui est moins facile à éviter), nous ne craignons guère les anthropophages : nous avons aujourd'hui, par un bon jet de vapeur lancé dans le sifflet, mis en fuite une vingtaine de pirogues qui se dirigeaient sur nous. Mais si notre machine s'avariait, et si, pris en calme, nous étions entraînés à la dérive par les courants, notre position serait peu enviable. Tout est prévu : nos hommes ont fourbi les haches et les vieux sabres du bord ; les canots de sauvetage sont parés et chacun est muni de huit fusils, d'un baril d'eau-de-vie, de cartes, d'instruments, puis de viande salée, de biscuit et d'eau douce pour dix jours. Logan a désigné ceux qui prendraient place dans sa chaloupe ; un second capitaine, que le gouvernement a mis sur le *Hero* en cas de maladie ou de mort du premier dans une attaque, aurait le commandement de la seconde embarcation ; les deux officiers du bord dirigeraient les autres.

30 octobre, passe du large de l'île.

Ici est le « canal providentiel », passage tout étroit entre des roches, où Cook (1770) eut la chance d'entrer sans encombre par miracle en venant de la haute mer. Là, à droite, sont marquées sur la carte ces notes consolantes : récifs, *Campbell*, de l'*Aurora*, en 1843, du *Fergusson*, de la *...* à chaque instant « corail de position incertaine, rocs, bancs de sable mouvant ». Nos relevements, nous donnent pour nous à cette navigation un intérêt immense, montrent tous nos zigzags et toutes nos alertes.

Dès quatre heures nous jetons l'ancre, n'étant pas plus loin un ancrage sûr. Nous sommes sans le vent. Quoique la mer soit fort agitée, nous prenons un canot, l'île, qui semble déserte : munis de hautes bottes, de plomb pour les oiseaux, de balles pour les canards, nous attaquons, nous abordons en nous jetant au large, l'eau jusqu'à la ceinture. Un vol de pent-à-pie s'éleva en un instant au-dessus de nos têtes, nous n'avaient jamais été tirées, tournaient en rond.

vingt mètres de haut. Nous n'avions que le temps de faire feu et de recharger; il en tombait des paquets, et quand nous eûmes chacun vidé notre poire à poudre, quatre-vingts pigeons étaient déjà dans la chaloupe, ce qui fera; à la joie générale, de la viande fraîche pour tout le monde; nous en avons perdu tout autant dans un fouillis de broussailles impénétrables. Puis ce fut un grand plaisir de parcourir les anses de cette île déserte, de ramasser des tortues, des coquilles, des éponges, des branches corallines tout entières. Mais la nuit malheureusement nous arrête trop tôt dans nos explorations, et nous regagnons le *Hero*, non sans difficulté, ruisselants de sueur, chargés de choses curieuses, ravis de notre équipée. En quittant l'île, nous avions voulu mettre le feu aux fourrés obscurs qui la couvrent : quelles belles flammes auraient données tous ces arbres morts amoncelés, toutes ces lianes et ces herbes sèches ! Des serpents, des lézards sauvages qui nous avaient fuis, en seraient sortis et se seraient jetés à la mer ; mais nous avons pensé à temps que la bourrasque aurait sûrement porté toutes les flammèches sur notre navire, et c'eût été vraiment faire la part trop belle aux anthropophages qui nous surveillent sur la rive opposée, que de tomber entre leurs mains comme des alouettes toutes rôties.

Il est vrai aussi que le feu aurait détruit les plus minutieuses constructions qu'on puisse voir, le palais d'un oiseau. Les naturalistes de l'Australie nous avaient beaucoup parlé du « bower-bird » (oiseau constructeur) : aujourd'hui nous avons vu un village bâti par ce volatile étrange. Figurez-vous qu'une de ces maisons est un talus de trois à quatre pieds de haut ; de la glaise prise dans le sol et rabattue, forme le parquet ; des brins de branches de corail forment les poutres qui soutiennent des voûtes régulières, de longues branches forment le toit. C'est exactement, sur la surface du sol, ce que l'on voit dans une maison de terre ; on voit que l'oiseau a apporté brin à brin avec son bec les matériaux de sa demeure. Elle est si solide qu'il nous fallut enfoncer nos bâtons pour la mettre à découvert : ces voûtes sont des corridors carrés, des chambres carrées : il y en a cinq ou six par nid avec de petites ouvertures au-dessus, et je dirai presque des boudoirs. La construction est si soignée, les empreintes seulement en deux ou trois points de la surface. Voilà ce que j'ai vu dans un ensemble de ces constructions, et qui m'a fait une grande admiration. Je ne puis affirmer que ce soit le même oiseau, mais ce que j'ai dessiné de mes mains ; voici le dessin que j'ai fait de ce que j'ai vu. Il paraît que cet oiseau construit sa maison à cinq pieds de haut, et qu'il y a une petite ouverture au-dessus de la porte. (Nous avons vu une maison de ce genre, et nous avons vu une maison de ce genre.)

cette famille d'architectes avait déjà déménagé.) Mais le plus curieux, c'est qu'après avoir passé de longs mois à construire son palais, le « bower-bird » invite, dit-on, tous ses semblables à l'ouverture de ses salons et donne un bal ! Ce récit, je l'avoue, m'avait beaucoup amusé, comme un joli conte de fée ; maintenant que j'ai exploré les bâtisses charmantes de l'oiseau australien, ce joujou d'enfant, ce travail étonnant, il me semble que je vois un quadrille de « bower-birds », et en tout cas des couples fort heureux dans de champêtres cabinets particuliers.

31 octobre.

A cinq heures du matin, nous levons l'ancre et nous continuons notre course rapide le long des côtes. Nous doublons le cap Tête-de-tortue, et à neuf heures nous entrons, comme dans une rivière, dans le détroit de moins d'un kilomètre de large qui sépare l'île d'Albany de la pointe capricieuse du continent australien : la côte de sable est haute, sauvage et sombre, couverte de bois de sapins ; nous tirons le canon pour annoncer notre arrivée au poste naval du cap York. Après trois heures d'une véritable navigation d'eau douce dans cette gorge encaissée, nous jetons l'ancre ; quatre baraques de planches se montrent sur la grève au milieu du bois ; nous débarquons. Le « commander » Simpson et quelques soldats des Royal-Marine, amaigris et pâles, nous reçoivent avec un bonheur indicible. Pauvres gens et dignes esclaves du devoir ! ils sont là, perdus au milieu du bois et des Cannibales, à trois cent cinquante lieues du point de départ des Blancs. Le gouvernement les a envoyés, il y a deux ans, pour planter le pavillon britannique sur cette côte, pour prendre possession d'un poste très-important au point de vue militaire, puisqu'il est le seul de Torrès et ferme le long chenal des coraux jusqu'à l'île de l'Est, pour porter secours aux navires qui franchissent, en ce point, l'Océan Indien et l'Océan Pacifique, et qui, cinquante fois par an, y font naufrage.

Il y a là treize Royal-Marines : de vingt, voilà ce qu'il reste ; dix tués et mangés par les Noirs ; huit mois se sont écoulés sans qu'ils aient reçu leurs derniers vivres, et les derniers naufragés de l'île de l'Est, il y a un an, n'ont pu leur apporter que quelques caisses de journaux et une soixantaine de têtes de porc. C'est là que le docteur Haras a découvert, en 1854, le plus effrayant, marmotillé, que l'humanité ait jamais vu. Le palais de Delonroy, « l'île de l'Est », est à l'extrémité du détroit.

ferrugineux, une guérite de faction sur deux Océans, et il nous donne les photographies, faites par lui, de quelques prisonniers et prisonnières qu'ils ont gardés une fois d'une tribu d'anthropophages. « Il y a une tribu qui n'est pas loin dans les bois, nous disent quelques soldats; si vous y allez à cinq ou six, et bien armés, vous pourrez les voir; mais tenez-vous bien serrés et ne craignez rien. Si vous vous isolez les uns des autres, vous êtes perdus. » C'était mettre le feu aux poudres. Nous partons vite, les poches pleines de clous, de tabac, de verroterie, et nous nous enfonçons, le Prince et moi, avec Haran et le docteur Cannon, dans la forêt vierge. Nous suivons d'abord une sorte de sentier de bête fauve au milieu de lianes épaisses, dans un fourré de plantes entrelacées, et sous un ciel de feu. Nos compagnons poussent à différents intervalles le cri de « Coo-hoo-hoo-e », qui est le cri de ralliement des Nègres dans toute l'Australie. Une jeune fille de quinze ans, noire comme de l'encre, sort du fourré : c'est une captive, la « jardinière » du poste. Elle montre ses grandes dents blanches et vocifère un patois indescriptible, qu'elle accompagne du dandinement et du rire éternels de la race noire. Quant à son costume,

Ce que c'était, je pourrais vous le dire,
Mais je me tais par respect pour les mœurs.....

et tout et pour tout, un petit panier d'osier contenant des fruits et un petit bracelet d'herbes tressées au bras droit, et une petite tige de cocatois fichée dans les cheveux. Rien ne semble l'embarasser. Soudainement, elle prend les devants, et se faufile avec agilité à travers les hautes herbes et les lianes. Après une courte marche, nous apercevons sous bois des brasiers fumants; c'est le camp de la tribu. Quelle n'est pas notre surprise de n'y trouver que quelques braises, des graines rouges et des haricots larges et plats; voilà les seules traces qui restent. La vérité est que le capitaine du canon ce matin, a cru que nous venions de la tribu. Un soldat nous sert de guide nous montre du doigt un bras de rivière, et nous conduit au groupe de palétuviers, ces arbres touffus qui croissent en bordure de l'eau, et dont les innombrables racines rebondissantes se dressent à la surface. Mais le capitaine, craignant d'être vu d'un ennemi, nous a fait aller à l'opposé de la tribu; nous envoyons la jeune fille chercher des parures de conciliation, et nous nous retirons. Elle revient avec un panier rempli de fruits et de légumes, et nous la faisons asseoir avec elle, et nous la faisons manger.

Il y en a qui sont assez indécents pour n'avoir pas de bracelet au bras droit ! J'ai compté environ soixante hommes, trente enfants et dix femmes. Les premiers nous entourent dès qu'ils voient nos gestes d'amitié, et nos revolvers non plus à la main, mais dans nos ceintures. Ils nous serrent de près, tâtent nos étoffes, nous tapent sur le ventre, nous débitent un flot de paroles avec une volubilité étonnante. Ils avaient en partie déposé leurs armes et se montrèrent bons enfants, en voyant les cadeaux que nous leur préparions ; mais leur odeur était celle d'un abattoir en été. Pendant ce temps, ces dames, également vêtues d'un rayon de soleil, portant leurs enfants sur le dos, se tiennent un peu en arrière, dans une pudique réserve. Nous nous empressons de leur présenter nos devoirs : c'est évidemment la femme du chef qui porte nouée aux reins une ceinture large d'un pouce, en herbes rouges ; les autres n'ont que des bracelets et des colliers qu'elles nous montrent avec une grâce d'orang-outang. Mais en voici une vieille, à la peau sèche et pendante, une vieille noire à cheveux de neige : elle porte au cou un collier de cinq os humains qui semblent avoir passé au feu. Haran appelle la jardinière, pour demander, en patois de mangeur d'hommes, ce que peut être cette relique : « La main de ma mère », est la réponse. — Grand Dieu... quelle piété filiale ! mais la jeune fille dit à Haran que, selon elle, ce sont des ossements d'homme blanc. J'avais aussi, dès le premier moment, pensé à cette preuve de cannibalisme, et j'avoue que, d'une curieuse curiosité, j'ai voulu obtenir à tout prix de la vieille ce collier fantôme. Elle lui ai offert trente, quarante, soixante clous, cinq verres de rhum, une veste et même un couteau anglais à dix-huit pièces, qui avait servi à tuer mon fidèle compagnon et auquel je tenais beaucoup ; aucun de ces cadeaux n'a pu la vaincre, rien ne l'a tentée. Je me rapproche d'elle, et les échanges commencent : elles nous entourent, nous tapotent et nous infectent. Nous voulons avoir leurs pipes empoisonnées, ornées d'arêtes de poisson, leurs colliers et leurs ceintures ; mais ces dames, qui ricanent à cœur joie, veulent quelque chose en échange et ne lâchent d'une main que lorsque nous leur donnons quelque chose.

C'est d'abord tout notre tabac que nous leur distribuons. Elles fument dans une pipe de bambou longue d'un mètre, et nous leur faisons un faisceau de plus de trente armes, plus barbares les unes que les autres. Nos provisions d'échange sont épuisées, et les cadeaux d'échange d'ébène ne sont pas encore en notre pouvoir. J'aurais voulu leur offrir quelques cravates de soie voyante, qui étaient dans mon sac, mais je n'ai pu faire ma cour à ces dames qui semblent en avoir assez. La femme du chef et sa ceinture me paraissent être la seule chose que je

s'insère dans ma cravate et se promène toute fière. Elle a quatre filles vêtues d'une plume dans les cheveux et armées du « boomerang » : mon faux-col, mon mouchoir et les feuilles de mon carnet de poche me gagnent tout leur équipement. Nous nous tordions de rire en les voyant se pavaner, celle-ci avec un faux-col blanc sur sa peau noire, celle-là avec un morceau de papier au médaillon suspendu à une herbe tressée ! Bientôt je n'eus plus rien dans les mains, rien dans les poches ; une idée lumineuse me vint : en coupant tous les boutons de ma veste, de mon gilet et de tous mes vêtements, je fis une rafle générale des costumes complets de vingt-deux demoiselles de la tribu, et le tout tenait dans ma poche ! Un bouton de chemise remplaça qu'un louis, pour ces grands enfants des forêts vierges.

Après avoir vu allumer leur feu avec des bâtonnets, je n'en reviens pas. Les deux Noirs prit deux bâtons de bois blanc à reflets verdâtres ; il enleva le bout de l'un avec une pierre aiguisée, nouée solidement au bout d'un autre, ce qui faisait une hache ; puis il tailla l'autre en pointe. Apres avoir posé l'un contre un arbre d'un côté et contre sa poitrine de l'autre, il frappa la pointe du second sur le bois poli, et pirouetter si vite, comme une vrille : dans le petit trou ainsi formé, la rapidité du mouvement engendra une légère fumée ; une teinte noire de combustion apparut lorsque l'on met un fer rouge sur une planche, et l'incandescence se répandit sous l'action de cette vrille grossière, ce briquet donna

un feu qui vint à passer et s'arrêta sur une branche. Un des Noirs prit un boomerang qu'il nous avait déjà donné et le lança. C'est une sorte de bâton de latte en bois de fer, épaisse au centre d'environ deux centimètres, naturellement en cintre comme un arc qui serait armé d'un couteau sur son bord extérieur et convexe, le boomerang mesure plus de deux pieds de long. Notre homme le lança comme une pierre qu'on veut faire ricocher sur l'eau, dans une brousse sur laquelle l'oiseau était perché. La bête se retourna vers l'arme, pivotant sur elle-même et volant comme un oiseau, l'oiseau n'y était plus ; mais ce qui est fort curieux, le boomerang, ne dépassant ce point que de quelques centimètres, se retourna immédiatement giratoire en décrivant une courbe fort régulière, sur une parabole, tomber presque à nos pieds. Il revint avec un mouvement rétrograde et qui revient au premier moment. Mais non, il y a quelque chose de plus, de force et du tour d'adresse, dans le mouvement du boomerang, car le « boomerang » est revenu en

l'air, et sans avoir rien touché. Quelques minutes après, un grand martin-pêcheur bleu vint à passer; l'arme l'atteignit et tomba à terre en s'engoulandant dans l'oiseau mourant, comme un épervier avec une perdrix qu'il a prise au vol.

Mais nos premiers sourires au moment où le Nègre avait manqué l'oiseau, et l'accaparement que nous avions fait successivement d'une grande partie de leurs armes, avaient déjà fait froncer quelques sourcils de ces faces tout à l'heure si riantes. Plusieurs dards écarlates avaient été repris au pied d'un arbre : l'œil du docteur Haran s'assombrissait; nous nous comprimés. Nous fîmes très-bruyamment des oh! oh! ah! ah! d'adieu à la tribu, en la laissant vêtue de nos cols, cravates et boutons, mais désirant n'y pas laisser notre peau. Nous nous quittâmes avec cette expansion de gestes amicaux et de sourires affables de gens qui sont extrêmement pressés et enchantés de se séparer! Et, en partant d'un air crâne, nous avions soin de nous retourner moins pour leur faire par signaux nos derniers adieux, que pour veiller à la sûreté de notre retraite.

Notre jardinière, évitant les épines, dandinant ses hanches, défilant son corps d'ébène les moindres inflexions de ses mouvements, marche en piqueur. Pendant une demi-lieue environ, nous cheminons dans les bois, et nous arrivons enfin au bord de la mer. Une pirogue montée par deux Noirs se prépare à aborder; mais dès que nous sommes en vue, elle s'en va toute vitesse. C'est l'écorce d'un gros arbre à gomme dont on a coupé le tronc, et qu'on a nouée aux deux extrémités. Rien de léger comme ces embarcations; un coup de pagaie les fait filer gracieusement. Des canards qui étendraient les ailes pour se mieux soutenir sur l'eau, à deux mètres environ de chaque bord, des leviers en écaille de tortue et qui, nacelles conjuguées, les rendent stables sur l'eau. Une tribu de cannibales apparaît soudain et nous observe à distance, mais en hostilité très-apparente. Ce sont de ces tribus qui ne forment un groupe compacte.

Nous voici bientôt de retour à la cabane du commandant. Nos mains sont tout infectées du contact des Natures et de leurs armes; nos vêtements quelque peu en désordre; mais nous les avons privés en faveur des Nègres, et nous leur avons donné à mourir sur place, donnant à notre bande, par ces rafraîchissements de madame Simpson furent et furent. Pensez-y, le commandant a amené sa femme, c'est une Blonde Anglaise, servie par une Nègre, chef de la colonie. Cette dernière nous donna

tout ceux qui nous avaient suivis, l'ont aperçue cueillant des légumes à deux cent pas de la cabane, et lui ont couru sus avec un élan indescriptible ; elle, de prendre la fuite, les jambes à son cou, sans avoir même le temps de s'écrier : Schacking ! »

La matrone du logis nous raconte sa vie tantôt paisible, tantôt pleine d'émotions : elle est encore tout impressionnée du sauvetage de trente-sept naufragés de la *Louisiana* dans le détroit de Torrès. Nous tombâmes unanimement d'accord pour déclarer que si tous ces Noirs étaient les descendants de Cham, ce fils de Noé devait être épouvantablement laid ! Ce qui m'a frappé, plus que la peau de crocodile, la face de singe et l'aspect repoussant de ces êtres humains qui sont nos frères, c'est qu'ils vivent plus près des bêtes féroces. Le lion a sa tanière et le tigre son antre : ces hommes n'ont même pas une hutte en feuilles d'arbre ; et pourtant il leur faut huit ou dix feuilles suffiraient pour faire un abri ! Non, ils dorment, brûlant, ils dorment un jour au pied d'un arbre, à l'ombre d'une herbe un autre jour ; ils reposent nus sur la terre nue, n'ayant pour domicile que le feu qu'ils allument çà et là dans la forêt pour sécher le nardou, cette plante dont vécut King, le compagnon de Cook, destiné à assaisonner le repas humain que leur donnera le lendemain, et où ils pourront lutter cinq cents contre un homme

« Maintenant nous mettons dans l'eau jusqu'aux épaules pour nous rafraîchir, qu'un récif de corail tient à vingt mètres du rivage, un cavalier arrive au galop : son cavalier est un gaillard de vingt-cinq ans, les plus énergiques que j'aie jamais aperçues, plus de beau brigand comme on en rêve. On nous avait dit qu'il venait à bord, où son costume, chemise de flanelle blanche, ceinturon avec cartouches et pistolet, était un véritable événement. — J..., un gaillard d'homme à l'imagination vive, un cœur de fer : c'est le héros du pays. Il est parti de Rockampton (entre Brisbane et Sydney) avec trois cents blancs, et, suivant sa boussole dans ces terres vierges, il a ramené trois cents vaches et cent chevaux, pour prendre pour lui seul possession de la région de l'Est et prendre pour lui seul possession de la région de l'Est. Pendant neuf mois cet homme énergique a été à l'eau à boire le lendemain, au point de la nuit et qui lançaient leurs flèches à quatre cent cinquante lieues : il est le premier exploré toute cette partie de

l'Australie septentrionale : il a bâti sa hutte et gardé ses troupeaux. Deux cents vaches et trente chevaux seulement avaient pu parvenir jusque-là : il compte déjà sept cents têtes de bétail en tout, et il espère que son « ran » prospérera ; car désormais le poste militaire est là pour prêter main-forte à l'aventureux « squatter ». Il ne se passe pas de mois qu'il ne soit attaqué et que les dards des sauvages ne viennent percer ses bœufs ; mais il tient bon, il tue ces pauvres Noirs comme des chiens ; et il nous montre sa bannière favorite sur laquelle il a fait *trente-huit* entailles : « Les deux de l'année j'ai encore dans ma hutte ont, l'une *douze*, et l'autre *quatre* entailles », nous dit-il, et chaque entaille veut dire mort d'un homme. Comme la nuit il est au guet ! Voilà l'homme d'une trempe de fer, le voleur hardi, le brigand impitoyable et le fou de vingt-quatre heures. Il est assis à midi à la table du bord avant notre départ. Son regard fait frémir, son air inspire la terreur, et pourtant il y a dans sa conversation quelque chose de sympathique, de digne et de fascinant. Quand il nous a quittés pour retourner à son poste, nous sommes profondément impressionnés. Le poste militaire sauve les blancs des attaques des cannibales que lorsqu'ils l'attaquent ; mais évidemment, il ne peut pas balayer des peuplades noires la presqu'île qu'il a envahie. C'est un feu : « Ça roule comme un lapin, c'est un delightful sport », nous dit-il. Il y a loin de là à la légitime défense, et quand on a tué un homme, on ne tue pas un humain à vingt-quatre ans, on est plus bas qu'un chien. On ne peut pas vouloir fermement, nous nous en sommes convaincus, que l'on ne réussisse pas à éviter le conflit : mais, pour nous en garder, il faut au moins au courage que la cruauté. Cet homme, qui est si brave, qui est si sol, mais la vie aux Nègres par passion de sport, il est si brave. Toutefois, il est consolant de dire qu'il est seul de son genre. C'est un singulier contraste avec les « Comités de secours pour les Nègres » qui donnent 300,000 francs à Melbourne, 500,000 à Sydney, et qui envoient des « squatters » paternels, évangélisant et volant des terres aux Nègres qui les entourent.

A une heure et demie de l'après-midi, après huit heures de calme, nous levons l'ancre, et la *Stirling* se met à étendant au loin sur ces baies inexploitées, nous voyons de nombreuses pirogues qui, aussitôt que nous étions parties, se mettaient à faire le guet. Nous entrons dans le détroit de la *Stirling*, notre navigation entre les coraux : le détroit a plus de cent milles de large, et plus de neuf cents lieues de long. Au-dessus du continent, nous voyons les montagnes, les vingtaine de grandes îles, les centaines de petites îles.

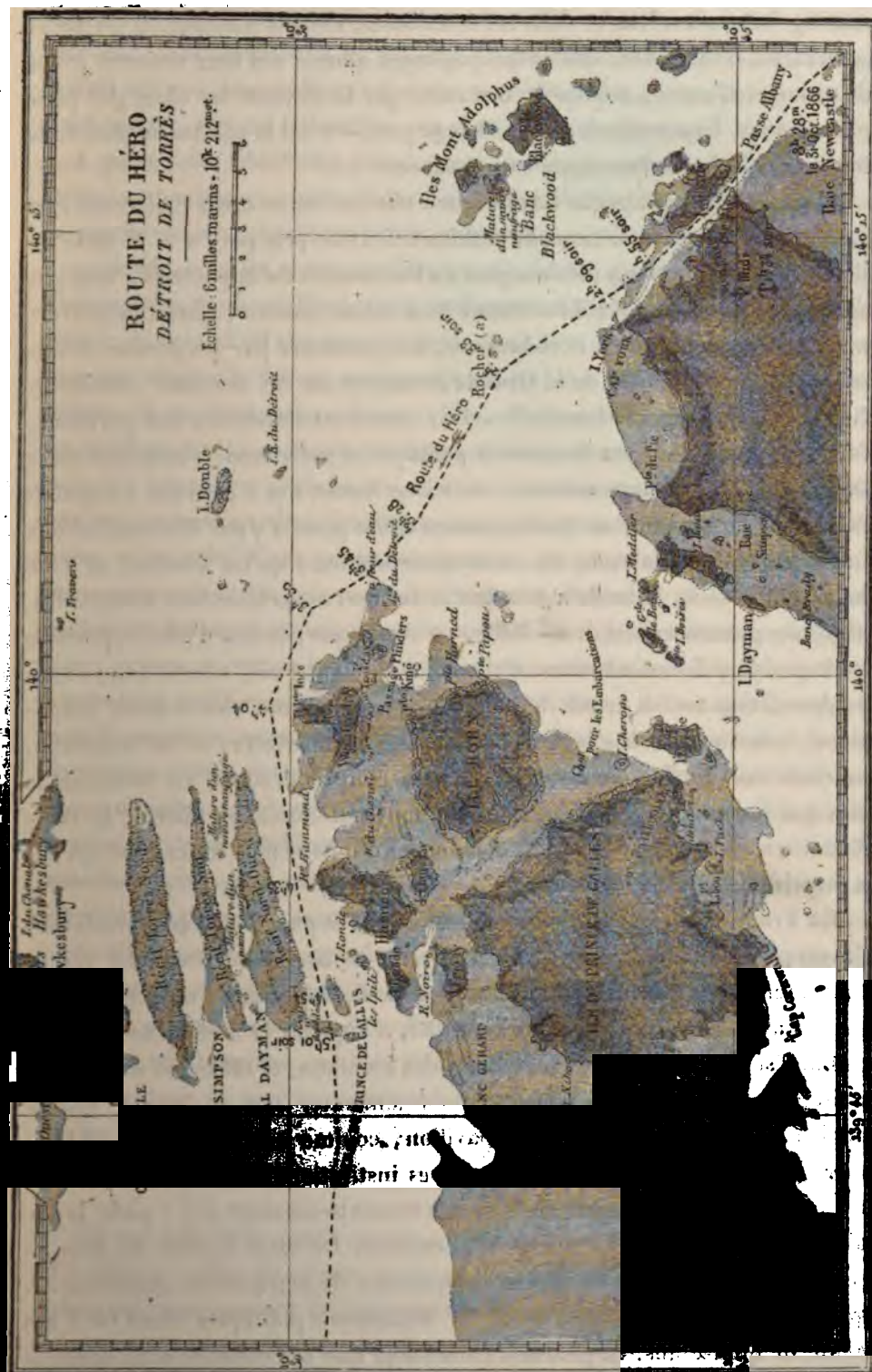
l'équipage s'efforçait de ne pas se laisser toucher par le navire, s'il les touchait. Plus haut est un groupe de coraux longs d'une dizaine de milles et larges de deux ou trois, échelonnés comme par gradins les uns au-dessus des autres, séparés entre eux par des canaux seulement en quelques points : ces récifs atteignent à peine la surface de l'eau à marée haute : puis viennent les barrières impénétrables des bancs de Mulgrave, de Jerwis, et trente-six milles de coraux jusqu'à la Nouvelle-Guinée. Voilà où il nous faut trouver un passage. Si le



Navigation sur les récifs de coraux du détroit de Torrès.

aujourd'hui brume dans ces parages, nous ne nous maintenons dans les canaux très étroits, souvent invisibles, que par des relèves de petites roches hautes de deux mètres seulement ; nous les découvrons. Notre plan est toujours de gouverner sur un écueil, jusqu'à ce que nous le voyions ; puis nous changeons le cap sur un autre.

Après avoir passé par le travers des roches « Mardi », nous arrivons au cap de la pointe des récifs du poste militaire, ce doit être le cap de la pointe de l'île Mercredi, voilà deux jours de navigation, à partir des bancs : les navires ont



Gravé par Inhard.

CARTE DU DÉTROIT DE TORRÈS.

merce, dans ses salons et dans ses cannibales, nous la quittons en un point septentrional où la race des anthropophages allume des feux sinistres avant de mourir ! C'est un monde de contraste qui bouleverse les idées des peuples anciens. Une seule chose n'y change pas, — c'est le colosse anglais dans toute sa richesse et dans toute sa puissance !

L'Angleterre avait perdu l'Amérique : elle est venue créer l'Australie. Ici j'ai retrouvé partout le nom de Collins : il avait pris part à la bataille de Bunkers'-Hill, qui avait été le signal de l'extinction de la puissance anglaise dans le nouveau monde ; il fut donné à ce même homme, quand le gouverneur Philipp débarqua à Port-Jackson, de proclamer par les paroles sacramentelle la domination de la Grande-Bretagne sur cet immense continent. N'est-ce pas un grand exemple ? — Là, les fondateurs furent des puritains, fuyant la métropole par honnêteté politique et religieuse, s'inspirant de la Bible pour former une société : — ici ce furent des « convicts » expiés pour leurs vices et brûlant leur première église pour n'y pas être contents de force. — Mais ici la tache du *convictisme* n'a duré qu'un moment et y a été hors la loi : — là, la tache légale de l'esclavage, en proportions énormes, a été de plusieurs siècles. — Jadis, en Amérique, le fait d'une insubordination politique dans l'administration de la colonie, étant puni, sous la domination anglaise, comme un crime de haute trahison par une vice-royauté politique, a fait perdre ces belles possessions à l'Angleterre ; au contraire, en les engageant à se former en fédération, un lien fédératif qui les retient à elle, en leur donnant autonomie, la reine Victoria s'est attaché ces « États coloniaux » d'autant plus qu'elle a favorisé davantage leur essor.

En Français toujours séduit par l'histoire de la guerre, j'avais pensé qu'en abordant à Melbourne je trouverais des symboles tendant à l'émancipation d'une nouvelle Amérique. Mais je pars avec la conviction que l'Australie, à l'égard de la France, n'a pas une seule charge, mais seulement des bienfaits, une ressource inépuisable et un débouché constant pour alimenter la France. L'Angleterre avec l'Union-Jack pour pavillon, nous offre sa mère patrie, fière d'avoir ses mœurs, ses institutions, ses lois. La première tente y a été posée il y a soixante ans. C'est le berceau d'une nation, ce sont les crèches de l'enfance. C'est là que se sont formés les liges droites d'une civilisation qui défendent les passions de la jeunesse de quinze ans. Et puis, c'est le spectacle de quinze cent mille Anglais.

d'un million et demi, possédant trente-six millions de têtes de bétail qui peuvent être comptées dans les espaces de prairies encore libres, ayant déjà extraits environ cinq milliards d'or de ce sol dont les gisements en contiennent encore, suivant l'expertise, six cent soixante-quatre.

A peine née, l'Australie prend sa part toute grande sous le soleil et commence son existence, forte de tout un ensemble d'institutions, de sciences, de machines, de progrès matériels et moraux qu'elle applique à tout ce qui naît en elle sans les entraves d'un passé, tandis que bien des peuples de l'Amérique du nord semblent avoir seulement atteint, à la fin de leur longue course, le point d'où elle part, et avoir recueilli à grand'peine une laborieuse semence, dont elle fait sa semence première! Au progrès prodigieux de ses sciences, de ses troupes, de ses villes, de ses chemins de fer, une chose est certaine : ce serait précisément sa rupture avec la mère patrie.

Il n'y a qu'un seul cas où ce triste événement puisse se réaliser, non par une rupture de refroidissements politiques, mais du jour au lendemain, par suite d'une guerre européenne. Ce jour-là, les colonies australiennes, que la métropole ne saurait tenter de défendre, n'auront, pour empêcher leurs ennemies de venir bombarder des villes florissantes, piller les richesses, et ruiner les habitants, qu'à se déclarer indépendantes et à rester neutres. Car, avant toute chose, il faut qu'elles conservent leur amour de la liberté, qui fait couler rapidement le sang de leurs ennemis, entretient leur esprit d'aventures, de hardiesse et d'énergie. Elles forment un faisceau d'une richesse génératrice inouïe, qui ne se contente pas d'être aux produits stationnaires de l'ancien monde, mais qui est la source d'une immense d'une colonie *libérale* opposée à la stagnation des empires de dictateurs.

Il n'est pas de grand pays sans vous faire part de cette impression. Si un point nouveau visité par nous arrêta ou corroborait cette impression, les côtes australiennes tout à l'heure, tout s'efface. Les côtes des pays doivent se confondre dans notre vision. Il ne faut pas oublier la prospérité et les charmes de l'Aus-

7 novembre.

Il y a des moments sur les flots paisibles et étouffés de la mer où, au large d'un récif, une grande houle du Sud nous entraîne vers un beau bleu; nos petits amis les poissons, traînant leur vol et leurs chutes; des bandes de poissons plus de notre passage, et restent flottants sur

la surface des eaux, paraissant et disparaissant tour à tour avec les vagues qui les portent. Puis nous fendons, par notre avant, de longs bancs de corail de poisson, de plus d'un pied d'épaisseur, sorte de glu huileuse et jaunâtre qui modère le mouvement de la houle sur toute l'étendue qu'elle couvre; plus loin, des courants opposés se choquent les uns contre les autres, et se révèlent en plein calme par une écume bouillonnante; au point de faire croire à des récifs. Voilà les mille incidents qui font diversion au repos que nous goûtons sur la dunette. Fauvel, qui a navigué vingt-cinq ans, porte en lui cette instruction pleine de charmes des officiers de marine; il est si heureux à la mer que tout le monde devient heureux avec lui.

Nous avons vu de près la nature montagneuse et verdoyante de Sumatra, où les Hollandais et les Portugais luttent encore contre les sauvages; les flots de Rotti, de Samba, célèbres par leurs « pontes » grands comme les chiens de Terre-Neuve; les bois touffus de Sombawa, et enfin le volcan de Bali, haut de plus de 12,000 pieds, plus escarpé que celui de l'Étna, et commandant majestueusement par sa crête volcanique la partie orientale de Lombock. C'est par elle que nous entrons dans la mer de Java, au fond de la longue chaîne d'îles tourmentées qui relie à l'Asie le continent austral.

La chaleur s'est concentrée d'une façon déplorable dans notre cale; à midi, la température varie sur le pont, à l'ombre, de trente-huit à quarante degrés, sans abaissement bien sensible pendant la nuit; et dans la cale, la machine donne une douzaine de degrés de plus! Aussi je ne dors plus; je dors sur le pont à la belle étoile, quoiqu'on y soit bien exposé aux rayons du soleil. A quatre heures du matin, pendant que les matelots sont au bord, nous nous laissons arroser de trente ou quarante degrés; c'est la seule heure où l'on jouisse de toutes ses facultés.

Pour mettre le comble aux charmes de cette récréation, il s'est produit deux fois : à la première, je me réveille, et me voyant s'être pris en courant les pieds dans mes bras, j'ai vu deux seaux pleins d'eau; il allait au feu qui était allumé sur le navire. Ça flamboyait à faire peur, comme d'habitude, il y avait du prit-de-vin sur le pont. Un peu de confusion dans la cale, mais en une demi-heure, mais c'a été une demi-heure, le navire courait sous le vent et gagnait vite.

Depuis deux jours nous naviguons à l'est, et nous sommes à Java. M. Van Delden nous y propose de nous arrêter.

les pirogues indigènes, la vue de leurs harems, des chasses aux crocodiles et aux rhinocéros. Au lever du soleil la brise de terre nous amène les légères flottilles de pirogues malaises, déployant leurs grandes voiles colorées, faites de joncs tressés, souples comme de la toile; des singes noirs à la longue queue gambadent dans leurs haubans. — Le soir, c'est un plaisir de voir leur course rapide, quand elles reviennent de la pêche, chargées de poissons qu'elles nous offrent; les baies, couvertes de bananiers et de palmiers, sont dominées par de hautes montagnes volcaniques dont les cimes, à cette heure, se dessinent en noir sur un ciel embrasé.

Nous jetons l'ancre; une centaine de pirogues et de « sam-pangs » nous entourent de toutes parts, apportant des légumes, de la viande, des fruits de toute beauté et que je vois pour la première fois de ma vie : les singes, leurs gabiers de beaupré, nous en jettent en pirouettant; nous sommes accablés par une foule de Malais criant, hurlant, et se disputant nos personnes comme nos bagages. Ils ont des chapeaux-parasols dorés, ou bariolés de toutes les couleurs les plus criardes : l'écarlate, le jaune, le vert, voilà la robe d'une jeune coquette, une ceinture bleue, nouée aux reins, serre une veste indienne rose et rouge, et pour les hommes, un jupon collant à dessins baroques; un turban orné d'or entoure, comme une auréole, leur face couleur chocolat, surmontée de grosses lèvres, aux yeux fendus en amande. Tout en nous saluant, ils se prosternent devant nous, s'emportent, vocifèrent, puis se taisent. Tous les costumes se confondent sur le quai encombré de palmiers, sur le pont, au milieu des beaux arbres de la végétation tropicale, d'une verdure éblouissante. Les grands cocotiers, surchargés de fruits, étendent leurs branches sur les bouquets touffus des manguiers, des bananiers, et les palmiers à dard s'élèvent tout écarlate de leurs fleurs de feu. C'est une scène d'Opéra! c'est la splendeur indienne, l'éclat oriental. — Batavia.

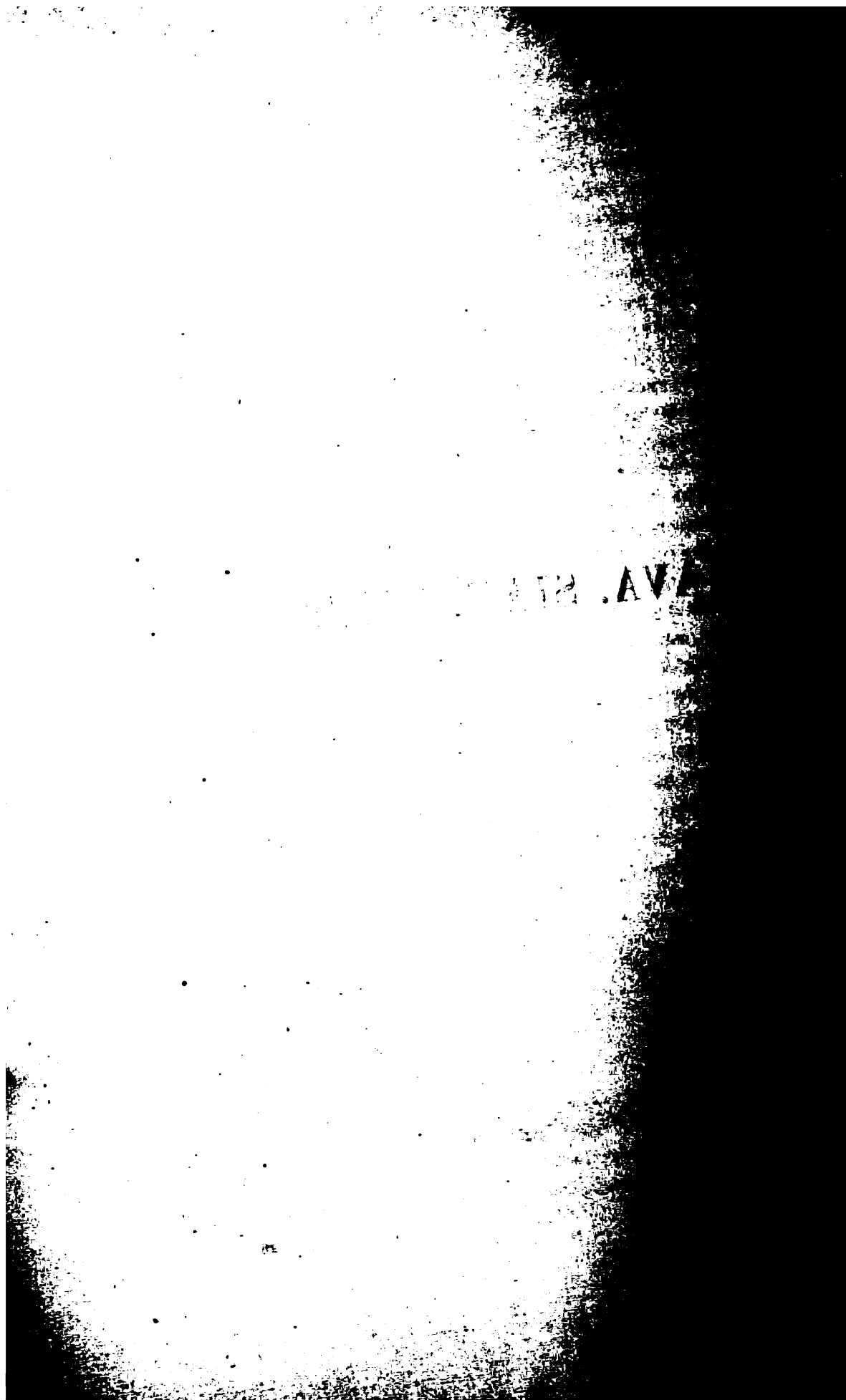


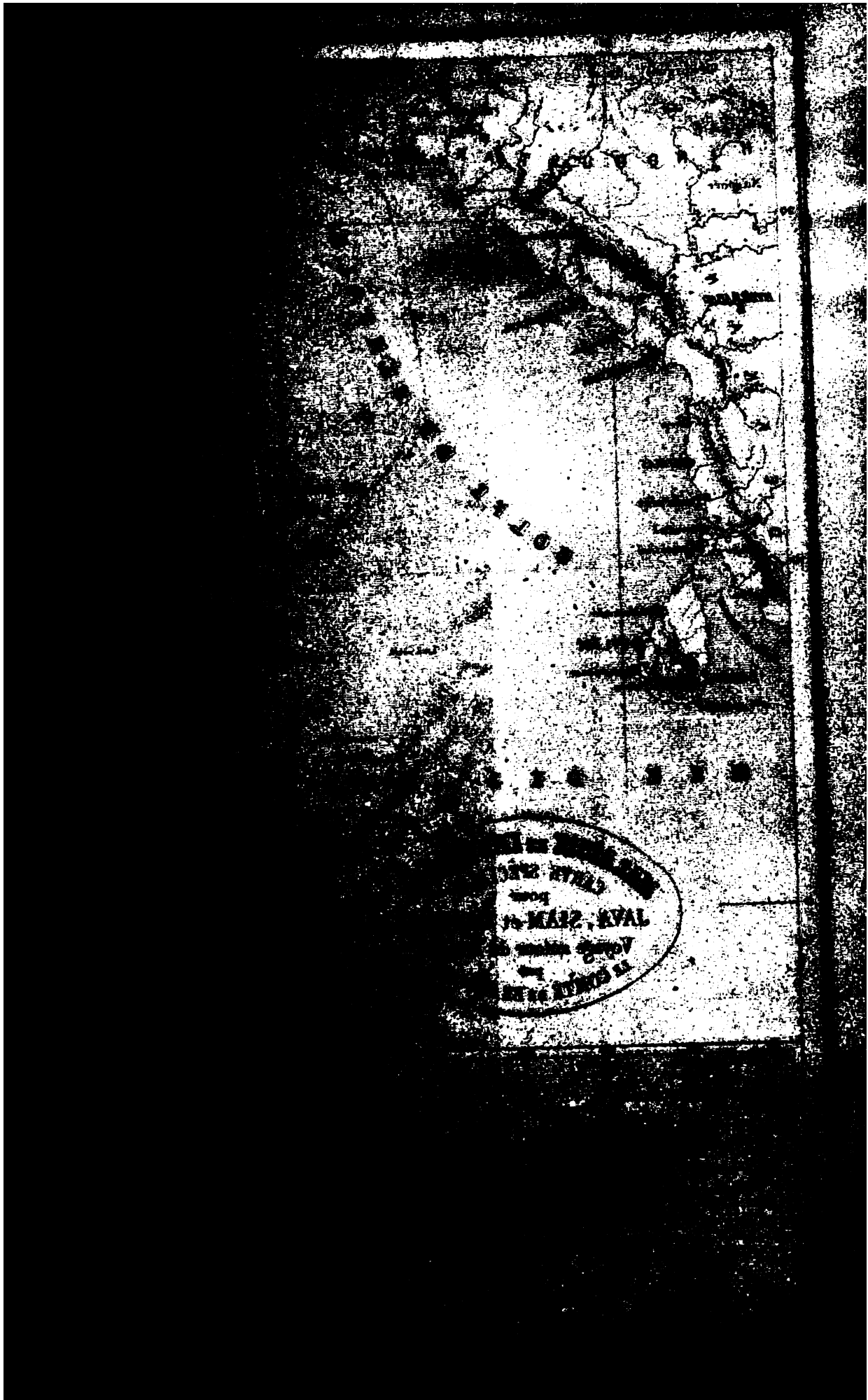
De l'Inde aux lettres.

The following information was obtained from a review of the records of the [redacted] Office of the [redacted] Secretary of Defense, dated [redacted].

[The remainder of the page contains extremely faint, illegible text.]

JAVA. SIAM. CANTON



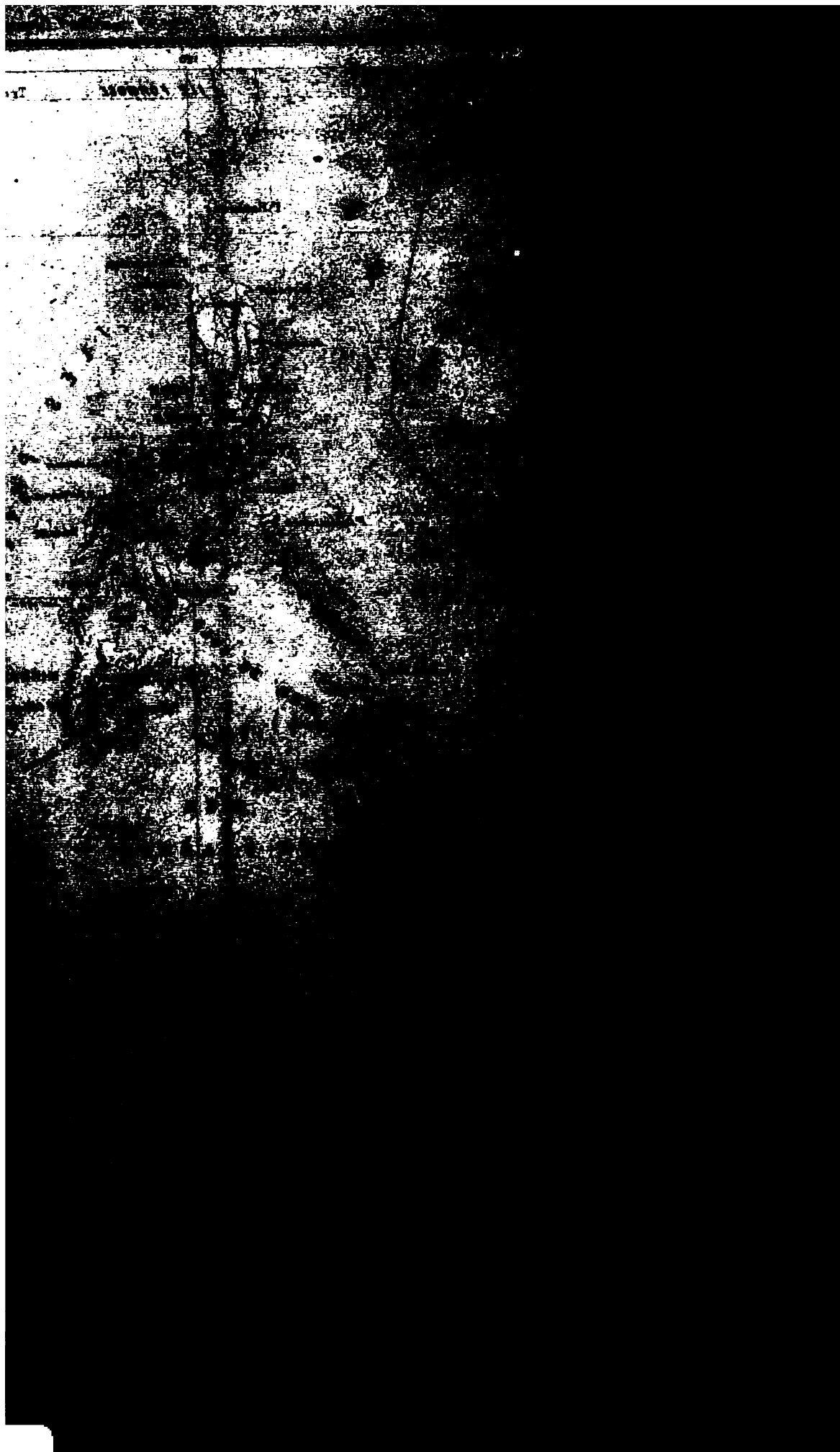




Gravé par Erhard, 12, rue Duguay Trouin, Paris.

HENRI







L'éléphant blanc.

LA SIAM. CANTON.

UNE SEMAINE A BATAVIA.

Batavia, 10 novembre 1866.

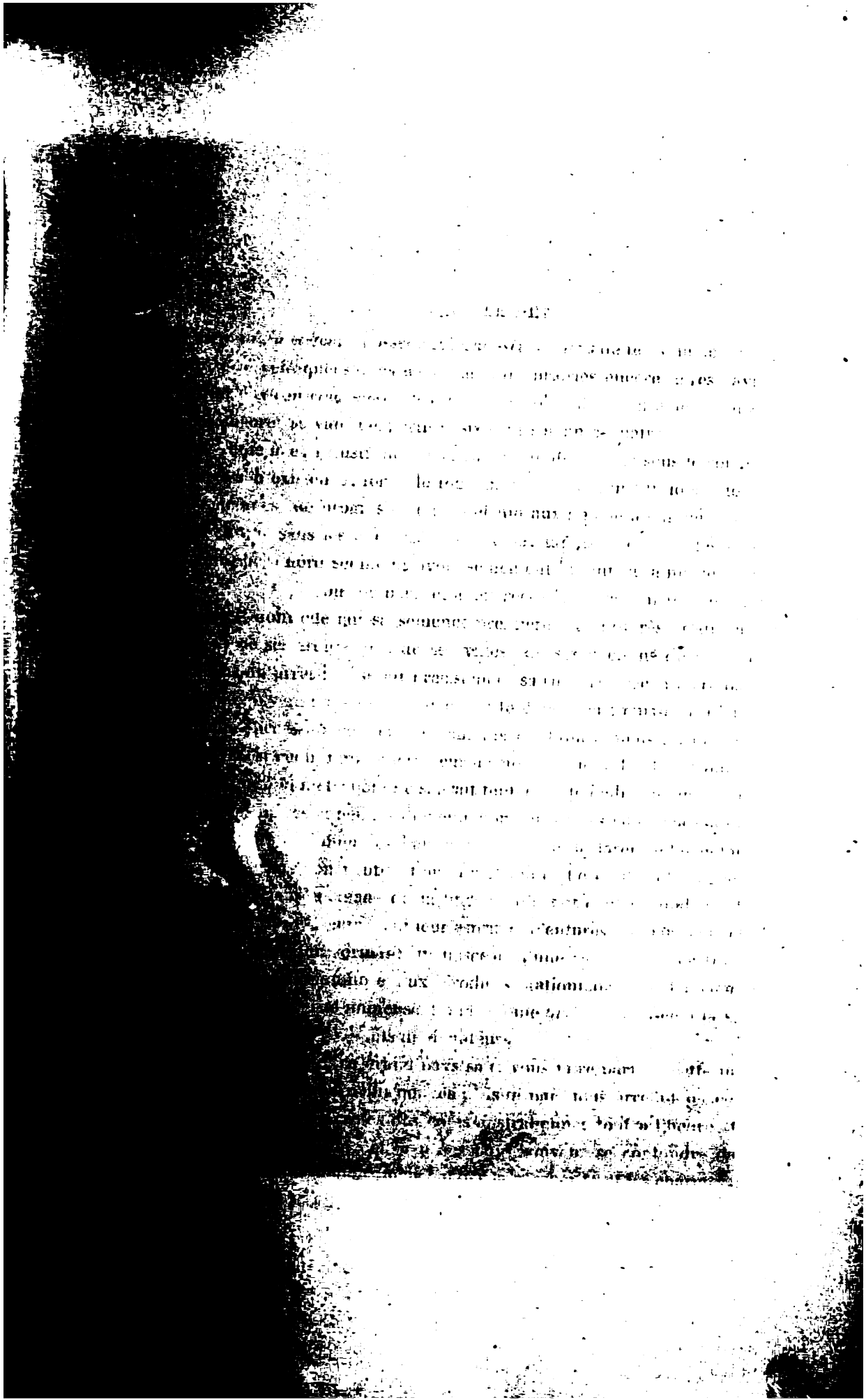
que nous avions salués en Australie étaient des
 de l'empoisonnés : les premiers qui nous
 des douaniers de Hollande, pâles et blonds,
 il y avait d'énormes trousseaux de clefs. En
 en le bouleversant de fond en comble, ils
 la transition entre les sauvages et les divi-
 de la douane, plus de quatre cents porteurs

couleur chocolat, aux bustes nus, aux ceintures d'or, aux pantalons verts, s'arrachent nos bagages et les emportent en courant. Un homme d'un regard tout inquiet certain carton à chapeau anglais est furieusement seize « coulies¹ » suspendus en grappe, les autres sont forcés et s'égarant dans la foule. Nous montons deux par deux dans de charmantes petites voitures ouvertes qui semblent dès l'abord à l'européen le prestige des Européens exigeant qu'ils ne circulent jamais à pied. Chaque voiture est attelée de poneys lilliputiens, vrais chiens de Terre-Neuve, provenant de l'île de Timor : leur crinière est rasée, leur petite tête est enfoncée dans l'entrainement ventre à terre ! Les cochers bizarres qui les harcellent avec le fouet sont des Malais couverts de chapeaux à rames, à cornues, à sortes de cloches à melons gigantesques qui les ombragent.

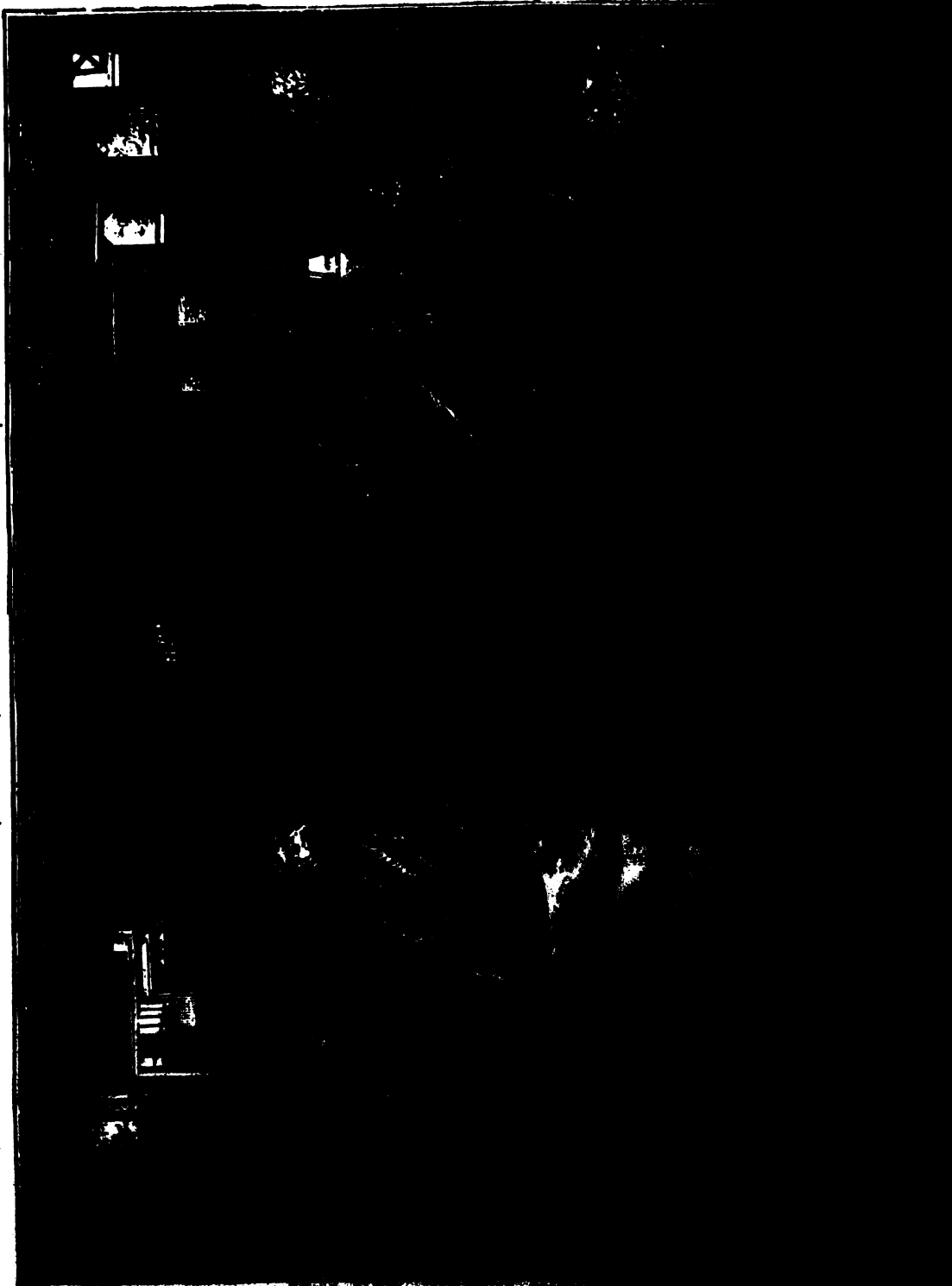
C'est ainsi que nous traversons au galop la vieille ville de Batavia, sur les boues malsaines du bord de la mer : il n'y a ni maisons ni boutiques des indigènes et bon nombre d'anciens comptoirs, dont les porches et les toitures antique rappellent les constructions hollandaises des siècles passés, contrastent singulièrement avec la luxuriante verdure de la végétation tropicale. Dans ces ruelles apparaissent beaucoup de Chinois à la démarche élégante, riches « dandys » du Céleste Empire, le front rasé et la queue bien tressée qu'elle excite toujours l'envie d'y donner un coup de fouet. Un Malais les abrite du soleil sous un immense parasol bleu ciel.

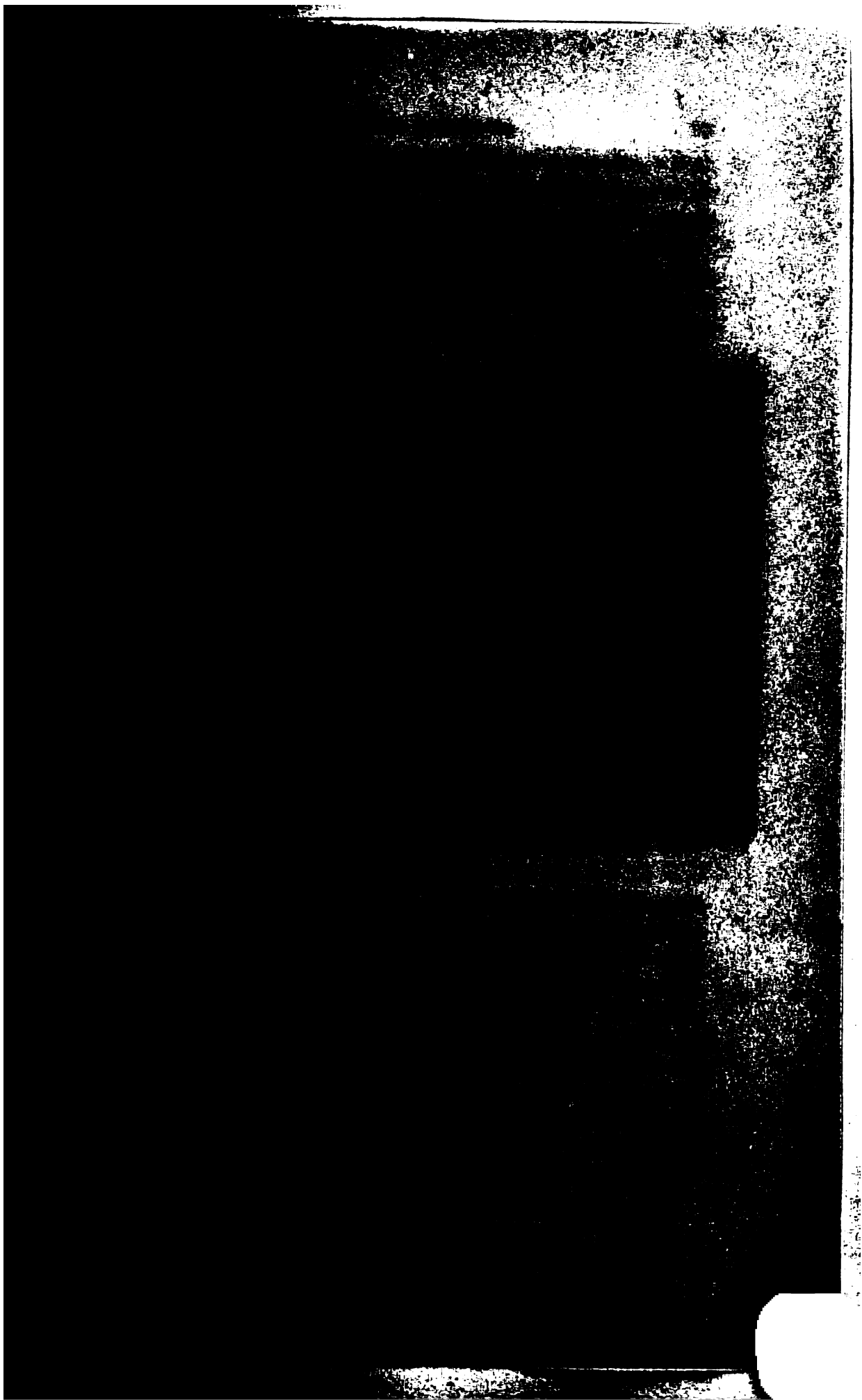
Pendant plus de trois quarts d'heure nous passons ainsi par les rues les plus nouvelles ; nous longeons des canaux où se baignent de trente à quarante Malaises, troublées tout à coup dans leur bain par une pirogue surchargée de fruits et poussée silencieusement par des esclaves élastiques de langoureuses pagaies. — Voici un escadron de soldats indigènes qui passent au trot à l'anglaise : leurs sabres, sans être levés, valent, traînent à terre ; leurs longues piques touchent les trottoirs ; les officiers : Malais couleur de pain d'épice, à la tête nue, à la démarche militaire européenne, mais pieds nus, ils sont armés de sabres faits pour bottes à l'écuyère. — Là, de nombreux coolies, ornés de « langoutis » aux couleurs les plus vives, passent à ce pas trotté qui est particulier aux Indes, à la fois souple et ferme, les passants, et vient de grand cœur. C'est la plus pittoresque, la plus enjouée que j'ai vue. — Mais il est trop tard pour vous en décrire les mille détails. — Mais bientôt nous franchissons un pont et nous sommes en pleine campagne.

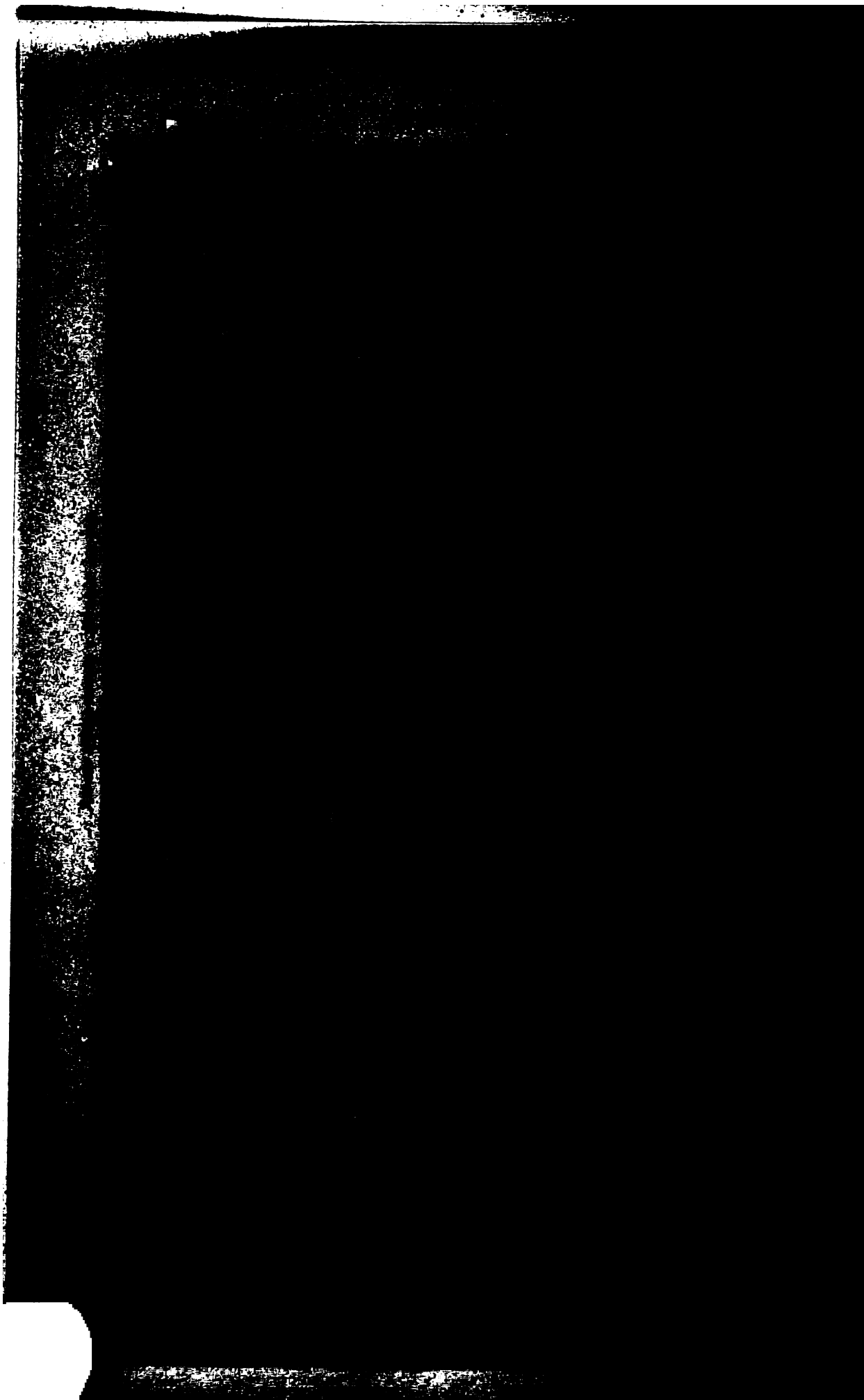
¹ Couli, coolie, porteur, homme de charge.



UNE RUE CENTRALE A BATAVIA (VILLE NOUVE).







de l'ancien jardin, le paradis de verdure ! A vrai dire, à Batavia, il n'y a pas de rues ; il n'y a que de majestueuses allées ombragées par les plus beaux et les plus touffus, qui encadrent de vastes et longs canaux. Nous n'en voyons en Europe que dans les décors d'Opéra. Le soleil impitoyable ne pénètre que par intervalles dans la verdure, tandis qu'ils dorent de reflets merveilleux tout ce qui la compose : les pinnacles multiples des cocotiers ; les branches élancées



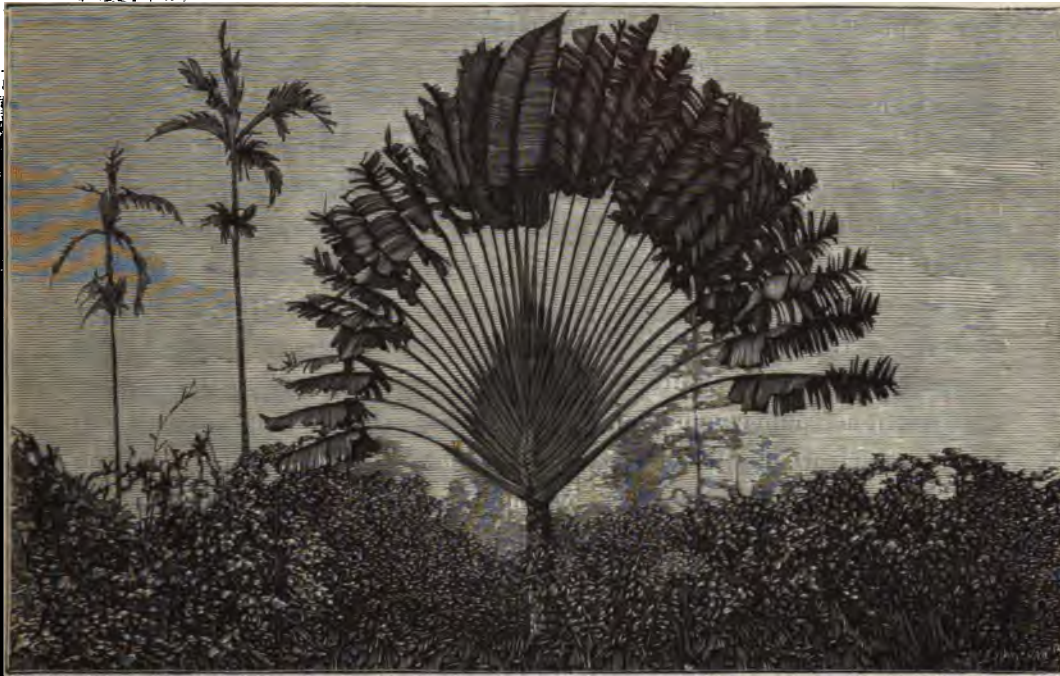
Un canal à Batavia.

les fleurs, et fleurs écarlate ; les bananiers chargés de leur fruit ; le bananier humain ; les arbres à coton chargés de fleurs ; les « palmiers du voyageur », éventails colossaux dont on fait jaillir un violent jet d'eau lorsqu'on passe dans leur tronc ; enfin les « banyans » chargés de lianes verticales qui touchent terre, et s'étendent jusqu'au sommet de l'arbre pour s'y enrouler et retomber encore ! Un seul de ces arbres est entouré d'un rideau, d'un filet de feuilles d'or, d'un drapeau, d'un drapeau, en écartant des mains cent personnes, en costume d'archange, regardent les passants et les négriers.

C'est qu'en effet la plupart de ces berceaux de la Babylonie tropicale ne sont encore que les trottoirs des « arroyos », ces grandes voies aquatiques qu'auraient creusées par centaines les Hollandais en souvenir de la patrie, si les populations malaises ne les avaient avant eux creusées par milliers. Ainsi se sont rencontrés les instincts de la race blanche du Nord et de la race jaune de l'Équateur : — les premiers navigateurs et les premiers pirates du monde découpent leur sol en flots innombrables ; et dans l'intérieur de cette ville les canaux sont les veines de la circulation de la vie commerciale. Un nouveau berceau aux mille couleurs se présente à gauche, l'arroyo dont nous suivons la contre-allée ; et à droite, à l'horizon, roger des yeux les barques innombrables qui le sillonnent. Ici, au milieu qui y barbotent, les bouquets de nénufars qui y flottent, les touffes de caféiers, de muscadiers, d'arbres à pain, et qui nous offrent des échappées de vue sur les gazons de jardins, se dressent et apparaissent les palais blancs, à vérandas vertes, aux toits de palmiers péens. Je n'avais vu que ces allées et ces villas de la ville de plaisance voisine de la cité, quand je suis allé à l'« Oude Batavia », qui est, paraît-il, au centre de Batavia. Et voilà, et voilà, c'est la ville même ! J'en suis comme aveuglé, et je me mets à pleurer. Par la barbe de tous les singes à longue queue, et par la barbe de tous les chiens à queue enroulée, je vous assure que je suis impressionné, et que je suis ému, et que je suis et mon admiration !

C'est au milieu d'un jardin et derrière la
nouvelle demeure : le corps de bâtiment est
une fraîche colonnade qui le laisse à part, et
et du canal est une véranda en rotonde où se pressent
en rotin, des officiers amaigris par les chaleurs. — Un
kiosque ovale, ouvert à toutes les brises, mais d'un
léger, sert de salle à manger. Là, comme tout le monde
soixantaine de domestiques malais s'agitent pour
joli comme leurs longues robes de soie aux couleurs
bleus, leurs ceintures dorées, tranchant sur le
carrelage. — Deux longues niles de plâtre blanc
encadrent les parterres que domine le kiosque
nos chambres, et en y entrant nous sentons
fraîcheur, une température délicieuse. —
Et, en effet, le thermomètre indique 80° F.
Il est cinq heures du soir : grand frais.
A peine faisons-nous nos ablutions.

Indigène, moitié huissier, moitié gendarme, sabre au côté et pieds nus, il nous fait inscrire, de par la loi de haute police, nos noms et qualités sur un registre qu'il semble tenir en vénération, exigeant pour chaque colonne une désignation légale et minutieuse. J'obtempérai de grand cœur au règlement du « Pietri » colonial, mais quand mon auguste compagnon de route dut marquer son domicile, il fut tenté de mettre « Batavia même » : tout ce qui n'est pas la patrie bien-aimée ne devient-il pas le domicile également passager de l'exilé !



Le palmier du voyageur.

Les beautés les plus caractéristiques d'un paradis terrestre sont les piscines en marbre où l'on se baigne sont bien les beautés d'un hôtel javanais. Moins de dix minutes après avoir quitté « Nederlanden », je gagnai l'extrémité de la colonie, et savourai dans la plus blanche des fraîcheurs d'une pluie abondante, fabriquée par un dandinement mécanique jusqu'au plaisir. Je me serais éternisé dans ce lieu si je n'avais eu d'autre affaire que de me rafraîchir. Deux heures après, je me levai, et me dirigeai vers le sud, et attendant, accroupi à l'entrée d'une ruelle, j'attendais l'arrivée d'un de mes amis.

et, à côté de l'homme pompant, un quatrième homme à robe rouge m'offrait une corbeille garnie de mangues, de mangoustans grenats dont l'intérieur est comme un granit de neige rosée, et de bananes côtelées qui embaument.

A la nuit, nous dînons dans le kiosque; autour de nous, une foule bariolée et bruyante danse sous les grands arbres, auxquels se balancent les lanternes vénitiennes. De temps en temps, au milieu des vestes roses et des houppelandes vertes, passe nonchalamment, dans un flot de vêtements blancs, un riche Hollandais qui se fait précéder du feu de son cigare démesurément long. — Nous sommes servis par toute l'escouade orientale dont je vous parlais tout à l'heure : j'ai un Malais pour me verser, le *bang* pour de l'eau à la glace; j'en ai deux pour changer mes assiettes, l'un pour apporter les plats; celui-ci découpe, celui-là attend l'instant de servir, et si j'avais envie de douze mets, et surtout si je parvenais à parler dans la langue locale, j'emploierais les douze hommes qui sont derrière moi! Quel coup d'œil par cette belle soirée, sous la lumière! que de couleurs variées! Et quand, mollement assis sur la véranda embaumée par les fraîches vapeurs du soir, je me dis : *cassi api!* vite un de ces Orientaux des *Mille et une Nuits*, qui d'appeler des esclaves, quitte la colonne au pied de laquelle je m'accroupis comme une statue de Bouddha, pour allumer mon cigare une longue mèche dont il est la partie supérieure d'une sorte de sciure agglutinée de bois de sandal qui exhale une délicieuse odeur. Peu à peu je me sens devenir indolent.

Quant au dîner même, je fais mes réserves à l'égard de ces huit espèces différentes de piments, une minuscule microscopique pilon de poulet-pigeon (l'*angas*, d'origine australienne), le tout dans une sauce au poivre rouge formant le seul plat, en l'absence de viandes que puisse couper un couteau ordinaire. Les salades de bambou et de « chatny »; voilà qui, outre son caractère local très-apprécié des amateurs, mais qui n'est pas pour les estomacs vierges de la cuisine japonaise des *foons*, nous attisent encore davantage.

En me couchant hier soir dans un lit qui avait pour matelas non pas des draps, mais des nattes, j'ai été entouré de innombrables cousins que tenait prisonniers un *gong* tout au moins étrange. Il était au-dessus de moi, et moi-même, par-dessous, un *troussin* enroulé autour d'un bâton.

le sens de la longueur. On a eu la complaisance de m'expliquer qu'aucun habitant de Java ne dormait sans ce produit végétal, qu'il faut garder entre les jambes pour rafraîchir tout le corps. Ce trait de mœurs m'a fort amusé; mais, si l'on veut les Grécoles d'un sommeil réparateur, il porte involontairement les Bataviens à un violent pugilat. De plus, des nuées insaisissables de moustiques bourdonnants, indiscrets et piquants, sont venus nous empêcher de saisir à nos oreilles leurs airs javanais; mais comme les piquants, les bourdonnements et les moustiques rentrent tout à fait dans les habitudes de la localité, je compte en peu de jours m'en faire des amis.

Quant aux habitudes de Paris, la vie du grand monde commence ici à six heures et demie du matin. Dès l'apparition des vapeurs de l'aube, on voit des hommes et des jeunes de faire retentir sur les dalles le frottement de leurs pieds nus, puis, vaguement enveloppés d'indiennes flottantes, se rendre à la piscine et d'y savourer une onde qui paraît glaciale. Ensuite, sortis, je rencontrai une véritable odalisque aux yeux d'ébène, à la peau d'ivoire; elle se laissait glisser entre les colonnes, rejetant en arrière ses longs cheveux noirs qui tombaient jusqu'à terre, et se drapant autour d'elle comme la Stratonice, dans du cachemire rose. Les mouvements de sa robe, l'éclat de ses regards, la rapidité fauve de son passage, le feu du sang indien qui donne toujours une telle allure, en firent pour nous une véritable apparition. C'est, dit-on, la fille d'un capitaine hollandais et d'une native de Bornéo.

Les femmes s'épanouissent merveilleusement sous le soleil de Java, tant qu'elles ne sont pas atteintes de maladies. Européennes, affaiblies et exténuées par les chaleurs, les indiennes et les maladies : elles inspirent la plus profonde pitié. Telle fut ma première impression, en faisant ma promenade de quatre à six heures du matin, dans une rue si élégante par excellence. Mais ce qui me frappe surtout, c'est la présence de vingt Malais y sont en faction, armés de piques et de sabres, qui ont plus de trois mètres. On nous explique qu'il y a un grand nombre d'Indigènes atteints de maladies mentales : ils sont en faction dans l'île, armés d'un sabre, et embrochant tout ce qui passe, pour la plus grande gloire du Coran : on les exécute aussitôt. Dès qu'il en paraît un, le poste lui court sus, le cerne et le tue. Le capitaine, et le caporal, dont on reconnaît facilement le grade par leurs uniformes, ont l'honneur de perforer d'un dard le terrible malade. C'est la police intérieure.

Après le déjeuner, on se repose, on se repose, et un déjeuner piquant, voilà tout le monde d'accord, tout le monde dort.

Le soir, on se repose, on se repose, et le lendemain vient à remettre : des centaines de

voitures ouvertes circulent : la population européenne, se prélassant tête nue, se porte vers la plaine de « Waterloo », où il y a musique militaire : nous suivons le flot, toujours ravis des allées enchanteresses et des costumes brillants. Le « Longchamps » est empreint du cachet le plus colonial : la garnison, forte de neuf mille hommes, en fait le principal ornement ; plus de trois cents voitures se rangent à l'ombre des grands arbres ; les airs nationaux, fort bien exécutés, résonnent avec fracas ; et au milieu des myriades de Javanais en tenue de fête, étincelants des parures orientales les plus vives, les officiers galopent à plaisir. Figurez-vous un grand et bel homme en tunique bleue, en large pantalon blanc, à grandes bottes, grands éperons et grand sabre : supposez qu'il veut bien écarter un peu les juchés pour laisser passer entre elles un poney harnaché pompeusement et de la taille d'un terre-neuve, vous aurez vu dans la plus pure vérité le portrait des représentants à Java de la force armée de toutes les Néerlandes. La petite cavalerie cheval ne porte atteinte en rien aux grandes vertus militaires, et c'est sans que la gloire de cette armée est au-dessus de tout éloge ; mais quand un escadron de chevaux de pays de Lilliput montés par de dignes frères de nos soldats exécute la charge à fond, il y a de quoi rire de bon cœur.

Nous dînons le soir chez notre ami M. Van Delden, président de la chambre de commerce. L'aimable compagnon de l'étonnante *Hero* avait repris sa vie de nabab, dans son palais, entouré des joies d'une charmante famille. Piscines luxueuses, jardins délicieux, véranda-salle à manger au milieu de l'exubérante verdure, tout est si agréable ; nuée de serviteurs indiens dans leur plus riche tenue, rien n'y manque de ce qu'on peut rêver comme idéal de bien-être, de travail, de l'honneur et de l'intelligence. Comment, après de si méritées dans une pareille oasis, revenir habiter une pauvre maison de Hollande et y vivre sans vingt chevaux et sans vingt serviteurs ? La Hollande n'est plus qu'un drapeteau sans couleur pour des cœurs patriotes ; il leur faut de temps à autre d'allées dans les rues sous ses couleurs ; mais l'espace, la richesse, le soleil, le vent, le font défaut pour les heureux de Java, que le monde ne connaît pas, rois, et qui ne sont point tentés de redevenir sujets de leur pays d'origine, ministres et locataires !

Promenade « fashionable » : à cinq heures du soir, nous sommes avec les gents de M. Van Delden. Toujours les mêmes, les mêmes, les mêmes, les mêmes, de verdure, de floraison, de parfums, de soleil, de vent, de même luxe de villes distantes d'un demi-siècle.

cent animaux divers, et les mêmes couleurs verdoyantes sur cette fourmilière indigène, qui va, qui court, qui trotte, en glapissant bruyamment comme une volée de canards. A neuf heures du matin, nous en sommes déjà à notre cinquantième bain : cette température torride de 40° dans la cave ferait, vous le pensez, éclater tous les thermomètres qu'on mettrait au soleil : je l'affrontais pourtant, coiffé d'un casque indien blanc, de forme pyramidale, qui me donnait l'air d'un pompier de Nanterre passé au badigeon : la vieille ville m'intéguait : là, les ruelles sont étroites et tortueuses : les habitants s'y campent dans des huttes de bambou, comme nous entassons des sacs de blé dans les halles : les boutiques malaises sont remplies d'étoffes de calicot et de caoutchoucs gluants ; les boutiques chinoises sont d'un ordre supérieur ; par exemple, l'échoppe d'un horloger chinois : la queue très-longue de son propriétaire est le seul vêtement qui apparaisse sur son buste immense ; une loupe est maintenue sur son œil gauche par une contraction musculaire qui lui fait faire une grimace horrible ; ce joaillier demi-nu perfore avec une aiguille une montre de Bréguet et semble très-fier de démontrer la précision des cylindres de Paris. Son voisin vend des singes ; son vis-à-vis, des piments dans mille soucoupes superposées. Partout une chaleur humide et nauséabonde est répandue : la brise de mer en apporte d'autres, exhalées par les bois de palétuviers et d'arbustes vénérés qui bordent la plage. Le flot vient gonfler leurs racines noueuses, et les fait sauter ; en quelques heures leur diamètre augmente de plusieurs centimètres ; puis le jusant les laisse à sec sur des boues malsaines ; le soleil les dessèche ; un cordon de nuées jaunâtres, de va-et-vient se forme, et reste un moment suspendu, attendant que le vent le dissipe : au malheur aux parages où se dirige le caprice de l'atmosphère.

Les miasmes fétides qui ont donné à la vieille ville de Batavia cette odeur de mortalité qui vous faisait trembler pour nous quand nous y étions, le fait est qu'il est incalculable, le nombre des victimes depuis l'occupation ! Je m'entretenais de ce sujet avec un indigène : « Oh ! me disait-il, avant l'époque où nous sommes venus sur la plage pour fonder la ville neuve, on mourait de fièvre dans le vieux Batavia ; c'est l'empoisonnement « en grande quantité » du sol ; mais qu'importe maintenant ? il n'y a plus de fièvre ! » — Ce mot, rien moins que rassurant, rappelait certaine correspondance de la dernière époque, où l'on avait énuméré les désastres de la fièvre jaune sur les troupes et les habitants qui y habitaient ! — Ce mot, rien moins que rassurant, rappelait certaine correspondance de la dernière époque, où l'on avait énuméré les désastres de la fièvre jaune sur les troupes et les habitants qui y habitaient !

terres, elle disait : « Du reste, que les familles se rassurent, il n'y a plus que les marins à la côte ! » — Les familles des marins en France ont dû être à peu près aussi tranquillisées que celles des indigènes le sont ici.

Malgré la pureté de l'air de la ville neuve, nous venons d'avoir un terrible exemple de ce qu'amène une imprudence. Un de nos voisins de table qui, hier soir, avait mangé avec trop d'avidité les succulents ananas de notre dessert, était un peu pâle au déjeuner de midi, — à trois heures il était mort ! C'est la seule chose qui se fasse vite sous les latitudes tropicales !

A peine l'heure de la sieste est-elle passée, nous nous mettons à écrire sous notre véranda. Vite une cinquantaine de Chinois et de Malais viennent nous assiéger pour nous vendre des cravates et des mouchoirs, des photographies et des images militaires de Paris. — Je les chasse, ils reviennent ; je le menace, ils étalent cent « bibelots » de plus, vantant que, par exemple, qui de l'eau de Cologne, qui des singes. Résolus à attendre le soir de ma lettre, ils sont en ce moment accroupis en plein soleil, à dix pas de nous, espérant évidemment que je serai tout à l'heure dans des dispositions plus conciliantes. Le soir nous sommes mis en éveil par un incendie dans vingt maisons — lisez baraques — de la vieille ville flambant comme une boîte d'allumettes. Que de vermine aura été grillée !

Ceci ne pouvait pas manquer ! le capitaine du *Hero*, notre pharmacien, a pâli hier soir et a passé la nuit à quatre pattes, versant des larmes. Nous-mêmes payons le tribut des nouveaux arrivants, et nous sommes dignes de pitié. Si nous conservons notre belle hampe, nous sommes de ce fantôme du choléra, — et du choléra de Java ! — que nous craignons dès qu'il ne l'inspire plus.

Voici, du reste, qui va nous remettre : l'air pur de la mer et le soleil rieur. Une lettre charmante du Gouverneur général nous annonce que « la politique ne lui permettant pas de rendre ce service aux Français, nous dus à un prince français, il lui demande pour son fils le petit-fils d'un roi ». Il nous envoie un papier, très-rare et très-précieux, pour toute l'île, et, surtout, pour les « princières » ; où règnent, sous le protectorat français, les royaumes de Sourakarta et de Djokakarta : tous les habitants de ces deux royaumes de l'île sont prévenus, et tous les Français de l'île sont mis gratuitement à la disposition du Gouverneur général, qui nous écrit et nous rappelle que nous sommes Français.

Le médecin est recommandé pour ceux qui faiblissent sous ce climat de feu, nous n'avons point refusé une gracieuse invitation du Résident de Batavia, M. Hoogeveen. A six heures du soir, sa voiture de gala vient nous chercher : quatre coureurs, tout de blanc habillés, portent à la main une longue queue blanche de cheval, dont ils caressent notre attelage, ils jouent des jambes de toute leur force, chacun à côté de son poney, et chassent les mouches; nous galopons et ils courent; c'est l'imaginaire.

En une demi-heure, nous sommes au palais : bataillon de serviteurs sur les marches, turbans, ceintures, panoplies, magnifiques figurants de sespiciens, tout brille sur des gradins de marbre. Le Résident reçoit le Prince avec la plus grande cordialité; puis viennent le Général commandant les troupes d'artillerie, des ingénieurs civils... et enfin le Sultan et les princes de Bornéo. Le mari est un vieux bonhomme, ridé, rhumatisé, machant frénétiquement une pâte de charbon de bois, qui rend les dents noires, les gencives saignantes, et qui, touchant les dents et la lèvre inférieure, fait enfler celle-ci, déjà gonflée par le sucre; ainsi s'accroît un atroce et difforme bourrelet.

La femme est très-gentille, toute petite, jeune, l'œil éveillé : elle ressemble aux jeunes Européens avec une grâce parfaite; sa toilette se compose d'une houppelande de soie bleue et or; une écharpe blanche et fine, qui, par-dessous, lui couvre la poitrine et y est maintenue par douze boutons d'or, formant broche, en diamants de son ile; c'est le plus beau que j'ai jamais vu : un turban rouge, avec un pompon de diamants, sur sa tête cuivrée, expressive et riante.

Après le dîner, nous prenons sous les arcades blanches, au milieu des serviteurs, de brûle-parfums et d'allumeurs, le parti de nous promener; j'ai joliment organisé avec l'aimable Résident une chasse aux papillons.

16 novembre.

Les papillons sont le grand secret du bonheur à Batavia; en dehors des flâneries, des baignades, des promenades, on ne s'occupe que de les chercher. J'ai pourtant fermé les yeux, et je l'ai affranchi, ce qui n'est pas, croyez-le, pour six francs de port de lettres, voilà mon

monnaie, dont le Résident a fait les honneurs; M. Hoogeveen est accom-

pagné du coureur porte-parasol doré et de deux allumeurs de cigares qui, trottant derrière nous, brandissent « l'api » de bois de sandal, ce feu de Vestales toujours entretenu pour les « manille » des fonctionnaires. Le musée est si curieux, que le voyageur qui n'est point versé dans le sanscrit n'y comprend rien, mais c'est magnifique ! Divinités javanaises, sundaïses, baliennes, hindoues, à gros ventre, yeux en conlisse, bosses, double face, demi-douzaine de bras et de pieds en l'air, poulets à cinq pattes en argent, lampes anciennes et tam-tams sur lesquels nous produisons des bruits étourdissants, que sais-je ? on en réverait !

Le *Hero* repart aujourd'hui pour la chère Australie : nous voulons, en lui confiant nos lettres, lui souhaiter « bonne brise » et y faire le classique déjeuner du départ¹. Pauvre navire avec lequel nous avons couru maints dangers ! je le vois encore rasant de quelques mètres la roche de corail où nous devions mille fois nous briser comme verre ! je le vois égaré pendant quinze heures après le passage de « Bali », quand un courant fatal nous avait portés au N.-E., tandis que nous gouvernions à l'O.-N.-O. Et il va de nouveau, en faisant siffler sa machine, mettre en fuite les flottilles des pirogues montées par les cannibales ! En tout cas, il fait en partant une bonne action : il emmène un pauvre malade que tue le soleil des tropiques, une petite poitrinaire, l'infortuné va demander à la belle Nouvelle-Galles du Sud ou à la fraîche Tasmanie de lui rendre la santé. S'il respire encore quand il abordera, la sympathie et la cordialité dont les étrangers y reçoivent les étrangers le sauveront assurément !

Comme nous disions adieu à notre vieille barque en feu, nous avons été bien mal à l'aise, mais que nous aimions pour nous en aller de canon tonnèrent : une fumée noire apparaissait au large de Singapour, le « *Cores de Vries* » arrivait : notre combat était avoir à son bord un jeune Prince revenant d'une glorieuse campagne, nous portâmes au-devant d'elle dans une pirogue, quand elle mouillât, nous avions déjà sauté sur le pont. Là nous accueillîmes avec une émotion indescriptible, le duc d'Alençon, le fils de nos rois, lieues de la patrie, il nous était donc donné de nous entretenir avec nos rois, de nous raconter nos voyages, nos dangers, nos souffrances.

Le duc d'Alençon, lieutenant dans l'armée, avait été envoyé en mer à la tête d'une expédition contre les pirates, et avait été tué (Philippines). Il avait, dans les derniers jours de sa vie,

¹ Nous avions agi avec adresse en emmenant avec nous un jeune homme qui nous avait appris que les indigènes et les étrangers de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Tasmanie à l'idée d'établir la ligne d'indigènes par la mer, et de les faire passer par la mer.

solaire de feu et sur des marécages pestilentiels, échappé cent fois aux épidémies et aux embuscades. Mais ce que nous ne pouvions arracher à sa modestie, c'étaient les détails sur l'attaque brillante du « Fort de Sanditan », qui avaient déjà fait grand bruit à Batavia : il avait escaladé un des premiers les palissades du Fort encore rempli d'Indiens qui tiraient à mitraille et qui tuèrent un officier à ses côtés ; il avait sauté sur les pièces et s'était rendu maître de douze canons. Aussi le Gouverneur général lui avait-il



Le duc d'Alençon.

pour récompense de ses belles actions, les armes et la tunique d'or, et une croix d'honneur, lui fut donnée dans la mêlée.

Le pont de Sanditan offrait le plus singulier aspect : le pont était encombré de pèlerins revenant de la Mecque en costumes étincelants et inspirés, leur démarche majestueuse et pleine de ferveur, et toute la ferveur de ces croyants, que les dévotions des jeunes d'un si pénible et si long pèlerinage n'a-

II

CHASSES AUX CROCODILES ET AUX RHINOCÉROS.

Une pirogue renversée par un crocodile. — Voyage dans l'intérieur. — Tous les Indigènes accroupis devant les Blancs. — Singes aimables. — Un prince javanais et ses favoris. — Sa tribu nous rabat les rhinocéros. — Ses trois canards favoris.

18 novembre.

Avant quatre heures du matin, notre joyeuse colonne française était emmenée au galop par l'aimable Résident M. Hoogeveen, renforcée de sept ou huit chasseurs du pays. Tout est commandé pour cette chasse officielle aux crocodiles : voitures à quatre chevaux pour aller jusqu'au quai, manière pour sortir de la rade, longer la côte et gagner une rivière qui se jette dans la mer au milieu des bouquets de palétuviers, canots de la marine royale et pirogues malaises, etc., etc. J'étais tenté de songer, en voyant ce brillant appareil, qu'on avait, de par les ordres d'un gouverneur asiatique, panneauté la veille quelques crocodiles, comme on panneauté les chevreuils pour les tirés de France; mais la suite me prouve que l'on n'entend pas si bien la flatterie que le nôtre.

Il est six heures du matin quand la canonnière mouille sur la rivière : nous nous disséminons dans des pirogues, et nous commençons à lever les yeux pour pénétrer les grandes herbes qui couvrent le rivage, pour sonder une eau vaseuse et jaune : mais rien de particulier, et redescendons plus de vingt affluents de la rivière, toujours silencieusement, grâce aux pagaies, entre des brousses aquatiques et vénéneuses qui nous ombragent, et où le vert et le bleu jaunâtre se fauflent et se cachent : quelques fois, à deux pieds au-dessus du niveau de l'eau, traversent des branches comme pour nous défier.

Vers dix heures, tandis que le soleil commence à se faire dévorant, que les nuées nauséabondes d'air se font sentir à la gorge, voici des globules d'air qui se font sentir à quatre pas de nous. Attention ! c'est un crocodile qui se fait voir, amateurs, pendant ce temps, font voler des papillons, nous, anxieux sur l'avant, nous espérons la capture, un léger remous s'agite, des ondes remuent l'eau.

Je soupçonne l'horrible bête d'avoir voulu tirer vengeance de son égratignure ; car pendant que nous rechargeons nos carabines, sa grande gueule, à je ne sais combien de dents, s'ouvre soudain pour happer l'avant d'une pirogue qui suit la nôtre : elle est montée par deux Indiens, le plus leste prend un harpon de cuivre de plus de deux pieds, fixé à une longue tige de bois de fer, et le lance droit au fond de la gueule du monstre. La pointe produit une telle douleur sur ses amygdales, qu'il donne un formidable coup de reins ; la pirogue est lancée en l'air comme un ballon, et les deux Malais, culbutés dans ce saut périlleux involontaire, retombent dans l'eau et gagnent la rive avec la rapidité que donne la frayeur ! Le crocodile, qui a de ses dents saisi le bois de fer, et gardé le harpon enchevêtré dans son râtelier, fait en l'air une énorme pirouette, la queue en trompette et le ventre au vent. Lorsque qu'un instant il nous apparaît dans son entier. Une fois nos pirogues mouillées, aucune occasion aussi favorable ne se présenta plus à nous. Nous ne comptâmes environ quinze apparitions de crocodiles pendant tout le voyage ; et l'estime qu'il y avait cinq ou six de ces énormes bêtes dans

« — Ça va-t-il ? — Pour ! » nous disait-on chaque fois, comme si c'était
un jeu d'enfant, de viser à vingt pas, avec quatre ou cinq degrés d'angle, et toute
une troupe de village accourue sur les rives, où une balle maladroite
se perdait dans l'alignement de ce malin gibier. Il paraît que
les crocodiles restent sur la berge à se vautrer
dans le soleil, et qu'il n'est plus aisé que de leur placer une balle
dans le ventre. On se chauffe en pirogue, les émotions palpitantes
d'une partie de chasse à la bonne machine. Espérons autant de
bonheur à la pêche qu'à la chasse pour une autre fois.

1. L'Etat a le droit de réquisitionner au fond des eaux,
 2. L'Etat a le droit de réquisitionner au fond des eaux,
 3. L'Etat a le droit de réquisitionner au fond des eaux,
 4. L'Etat a le droit de réquisitionner au fond des eaux,
 5. L'Etat a le droit de réquisitionner au fond des eaux,
 6. L'Etat a le droit de réquisitionner au fond des eaux,
 7. L'Etat a le droit de réquisitionner au fond des eaux,
 8. L'Etat a le droit de réquisitionner au fond des eaux,
 9. L'Etat a le droit de réquisitionner au fond des eaux,
 10. L'Etat a le droit de réquisitionner au fond des eaux,

trente Malais chantant et trottant s'attellent sur la rive à une longue corde, et notre barque fend avec rapidité les eaux chaudes et boueuses. Nos remorqueurs, presque nus, ne paraissent point effrayés des grandes herbes, et s'y jettent dans les tournants pour ne point ralentir notre marche. Au lieu d'un chemin de halage, c'est la jungle qu'ils côtoient, obligés souvent de passer à la nage les affluents qui leur coupent la route.

Nous allons ainsi à la villa du « capitaine des Chinois » : ce « gentleman » du Céleste Empire, qui est venu au-devant de nous, est, paraît-il, un haut personnage : nommé par le gouvernement hollandais, reconnu par tous les Chinois de l'île, il est à la fois ministre plénipotentiaire, préfet de police, juge ou avocat pour toutes les affaires qui concernent ses compatriotes, et comme ceux-ci forment un élément financier et social d'une grande importance dans la colonie, ce n'est pas une sinécure. Pendant le trajet, un de nos serviteurs indigènes sauta d'un bond jusqu'à ce fonctionnaire, et, se tenant dans la barque l'extrémité de sa chevelure : « Prenez garde, monsieur le capitaine, rentrez votre queue, qui traîne dans l'eau ; un cadavre vient de passer par là. »

Un déjeuner nous fut servi sous un toit de pagode, mais la chaleur nous avait rendus demi-morts : les vins d'Europe furent absorbés, les têtes en furent troublées, — gaiement, bien entendu. Le duc d'Alençon, cynégétique déborda, et il fallait avoir chassé pendant huit jours dans les diles pour ajouter foi à une pareille collection d'aventures. Le duc d'Alençon était-il général. Malgré ces excellents breuvages, je ne pus résister à la tentation de faire grimper un laquais indigène au sommet d'un palmier pour cueillir deux cocos verts dont je bus le lait avec délices. Bientôt nos domestiques accourent ; ils montrent du doigt, sur l'autre rive, pendant que nous déjeunons : le baron Beche, ancien gouverneur de la Cochinchine, accompagne le duc d'Alençon, et qui est un tireur habile. Il place une balle dans le dos de la bête ; celle-ci tombe, et, au lieu de la place de son plongeon une grande tache de sang apparaît sur l'eau. Nous sommes tout joyeux. Mais nullement, elle reparait plus tard, et se répète en l'air ; toutes nos balles s'y concentrent, et, quand nous sommes fatigués, le sang s'élevant du fond de la rivière sont les dents du monstre. Il me faut donc renoncer à l'idée de rapporter dans ma famille un duc d'Alençon, et de la suspendre à mon gibet.

Les équipages du Résident nous attendent à la villa. Après un dîner de demi-heure, vers trois heures, nous sommes allés à la messe. Le service est très simple, mais les cantiques sont très beaux.

mettre en marche. C'est aujourd'hui, en effet, que nous avons décidé de commencer notre voyage dans l'intérieur de Java; nous pensons qu'il durera un mois, si notre activité australienne ne se laisse pas émousser par cette brûlante atmosphère.

Le pays est sillonné de routes magnifiques, les relais sont organisés sur des points, des caravansérails disposés de distance en distance, et tout est en poste, comme dans la bonne France de jadis, que l'on pensait être si sauvage. L'excellent M. Van Delden nous a prêté deux chaises de poste indiennes, grands paniers recouverts d'un toit blanc, avec des poutres par devant et par derrière. Nos bagages sont, par nécessité, réduits à leur plus simple expression. Pour moi, je n'aurai d'alternative qu'entre la tunique bleue du chasseur français, le casque de pompier, les bottes de cuir, les serres-bras d'une part, l'habit noir et le gibus pour les Sultans d'autre : tout est bien arrimé dans nos carrosses.

Notre seule connaissance en langue malaise se bornent à savoir demander du pain et du riz, nous avons pensé qu'il n'était pas très-prudent de nous aventurer ainsi dans les terres pour un long voyage; notre groupe est donc augmentée d'Ak-Hem, matelot malais du *Hero*, qui a un peu de connaissance de sa langue natale et qui n'y a guère appris l'anglais, mais qui est pourtant un auxiliaire puissant de notre groupe français.

Quatre ou cinq poneya résonnent devant la véranda, les fouets claquent, les chevaux partent au grand galop. Outre le postillon, deux coureurs se précipitent sans discontinuer, trottent à tour de rôle à côté du véhicule, à une agilité inouïe. Quand l'attelage est lancé ventre à terre, le postillon se penche sur un des marchepieds du siège de derrière et se contente de pousser les poneya des éclats de leur voix crierde; dès que la vitesse diminue, ils se penchent, s'élancent, et rouent de coups les chevaux. Leur costume se compose d'une ceinture de couleur écarlate et d'un grand chapeau cloche à melon, écarlate et doré : ils sont vigoureux, si bien musclés et si pleins de fougue, qu'ils

font un excellent relais, et Tjimanjis, relayé quatre fois et mis trois fois en selle, fait quarante et un milles (seize lieues), distance qui n'est pas à dédaigner. — *Sans sonci* — traduit « Sans sonci ». La route est bordée d'un grand parc, ombragée par des arbres d'une espèce que nous n'avons jamais vue, et d'une culture de canne à sucre se déroule à nos yeux; les villages sont nombreux, et des vols de marabouts, de grues, de pélicans, s'abattent pour les dévaster. De

distance en distance, les indigènes ont échafaudé de piquets et de bambous : des bambous d'une trentaine de pieds de hauteur, coupés à l'équerre et noués à la base, semblent ne former qu'un seul tronc; au sommet, un cornet à leur sommet; là est formée une cabane de bambous, un perchoir élançé où un enfant grimpe et se juche pour tirer, à l'aide d'un fil de ce point unique, rayonnent jusqu'à l'extrémité du champ, des fils aux fils constructeurs d'une gigantesque toile d'araignée; les fils sont attachés, la vedette malaise les agite à tour de bras et les fils bougent comme des marionnettes. Pourtant bien des oiseaux s'agitent, cherchent la consigne, et becqueter à l'ombre de ce perchoir, un peu la hutte de « l'arbre à Robinson » (rive gauche, l'arbre à Robinson d'où la vue est féérique sur la nappe des moissons de riz, de vanille et de cannelle, avec des îlots de palmiers, de flamboyants).

Les poteaux du télégraphe, qui sont échelonnés le long de la route, sont autre chose que les arbres à coton, dont les branches sont seulement par intervalles, mouchetées de gros flocons blancs, d'un aspect curieux. Arbres caractéristiques de ces latitudes, ils servent même à une population indolente et arriérée la matière première des tissus pour elle à Manchester, à Rouen et à Mulhouse; les fils sont lent et qui deviennent les auxiliaires de l'active électrique. Les étrangers, ils semblent, en outre, donner la première note de la domination hollandaise : chacun de ces arbres est marqué à la tringle comme pour trahir la plus minutieuse des régions. Tout, en effet, semble marcher ici à la baguette d'une loi que relais, sous une voûte élégante, construite en bambous, grandes feuilles sèches, équipages et voyageurs sont protégés du soleil, et attendus avec une respectueuse exactitude. À quelques minutes un nouveau postillon est sur le siège, un autre galope, des coureurs reposés font claquer leur fouet sur la rue pour vendre fruits et cigares.

Mais ce qui nous a le plus vivement impressionnés, ce sont mes sortis des faubourgs de Batavia, ce qui doit provenir de la fée, mais du souvenir de millions de coups de main de la population malaise des campagnes. À l'approche de la ville, vite tous les indigènes s'accroupissent sur leurs talons, de vénération. Sur cette route populeuse que l'on voit vite, pas un n'est resté debout! Ils sont tous accroupis, à droite et à gauche, à mesure que nos chevaux passent.

De meliora p̄is, erroremque hostibus illum,

19 novembre.

que le jardin botanique de Buitenzorg a la réputation d'être le
plus grand de son genre. Ce n'est plus dans un espace restreint, comme
le jardin des Plantes de Paris ou du parc de Kew, que s'entassent par
centaines des espèces, chaudes, éblouissantes et aux parfums enivrants :
ici, sur des centaines de kilomètres carrés de surface, avec l'azur du
ciel pour dômes, des collines pour gradins, et des vallées pour parterres,
le directeur du jardin, M. Teyssier, nous a guidés dans ce dédale
de la végétation tropicale. Mlle Anne Grégoire nous a
présenté les plantes les plus remarquables, depuis les
plus communes jusqu'aux plus rares, et dans les fleurs, comme

pour imiter les singes noirs qui s'y suspendent par la queue et les brisent sans pitié : ici des îles de nénufars multicolores s'élèvent au-dessus de la nappe bleuâtre ; et plus loin un gros poisson cuivré, s'élançant trop témérairement hors de l'eau pour happer un papillon étincelant aussi grand que la main, retombe, sans la faire plier, sur une feuille gigantesque de *victoria regia* : il s'y débat comme un diable dans un bénitier, mais il ne peut s'en échapper, les rebords frisés de cette feuille qui surnage le retiennent captif là où il va mourir. Ah ! figurez-vous donc une centaine de ces feuilles d'un beau vert, mesurant six pieds de diamètre, répandues sur le lac comme les vaisseaux d'une escadre dans une rade. — Puis voici des allées entièrement bordées d'arbres véneneux dont un fruit ou une gouttelette de sève suffit dans l'autre monde un chrétien en dix minutes et un indigène en quinze. La source première qui alimente les bocaux à chiffres cabalistiques, où les pharmacie du globe est là devant nos yeux : c'est l'allée des tourments, des tortures et des crimes ! mais n'est-ce pas la même source qui tant de maladies et calmé tant de douleurs ?

Nous avons vu dans ce jardin toute une ménagerie-pépinière de feuilles : je crois que la science les appelle des « phyllia ». Elles sont si étonnant et de plus trompeur pour l'œil : vous jureriez que c'est une feuille d'un vert tendre, avec le tissu, les dentelures et les nervures d'une feuille qui vient de tomber du jasmin immense qui vous entoure et qui vous embaume. Mais, point du tout : soudain cette feuille se fait à l'instant une autre la suit, et on ne les revoit plus. Dans le laboratoire de la science nous avons pris une loupe et comparé des phyllia à des feuilles de jasmin : la différence nous fut impossible, et ma raison en demandait compte.

Une bande de singes très-aimables vient nous troubler dans ce jardin. Ils sont habitués sans doute à complimenter les visiteurs, ils nous regardent avec quelques poignées de main et se tiennent debout, bien campés sur leurs queues de derrière. Est-ce une illusion méchante, ou la preuve d'une sympathie fictive d'une consanguinité imaginaire, ou le souvenir d'une parenté lointaine de nos premiers ancêtres ? mais certains portiers de la science nous empêchent de nous en souvenir, et je ne pus me séparer de ce groupe de singes sans m'empêcher de me dire : « Il me semble que j'ai vu quelque part. »

Ce qu'en revanche je n'avais jamais vu, et ce que je n'ai jamais vu, c'est le cerf nain de Java : on l'appelle *cerf nain* parce qu'il est si petit, si hardi sautillante gambadait dans les buissons et les herbes, il est exactement le plus petit cerf que j'ai jamais vu et le plus de cerfs que j'ai jamais vu.

l'écaille. Il faudrait avoir le cœur de fer pour oser en tuer un : rien de mieux comme cet animal lilliputien, qui semble être un joli caprice de la nature. Et j'en fais grâce du musée où sont collectionnés tous les échantillons des produits coloniaux, des diamants de Bornéo, des cuivres de Sumatra et d'espèce de Timor.

Environ quatre heures du soir, le colonel Rappard, aide de camp du Gouverneur, nous conduit à Battou-Toulis-Cocobatou, bois sacré, lieu vénéré des Battous. Une déesse est censée avoir tracé des caractères hiéroglyphiques sur une pierre plate placée verticalement : l'empreinte de ses pieds est visible par-dessus l'eau, puis la terre s'entr'ouvrant (la crevasse existe) et se referme, laissant une pitule : voilà la légende. Nous trouvons là des plateaux couverts de fruits et d'encens, des lampes de forme étrusque, brûlant nuit et jour : des indigènes y sont prosternés contre terre. Plus loin, au milieu de kiosques de bambou, dans une vallée de lotus roses en fleur, une foule de femmes, profitant de la belle brise, font voler des cerfs-

Notre maître suirée fut un singe gris wa-wou (genre gibbon) : il se baladait de lianes qui dominait notre fraîche piscine, et vint jouer avec nous. Enfant espiègle, amusant et mimique au possible, il se pencha une seule fois à terre ses mains de devant : il marchait comme nous, ne détestant pas de nous donner le bras, comme s'il était un homme. Mais, au bout d'une heure et demie de jeu, nous le vîmes se jeter du haut des arbres environnants : ses membres se détachèrent, et il grimpa en gambadant jusqu'à eux.

Tiandjour, 20 novembre.

l'intérieur : le pays est plus accidenté, nous com-
mençons à voir des petits chevaux s'en ressentent terriblement :
la population, serrée, pousse aux roues, s'époumone,
s'agite et de pierres, remet l'attelage en marche. Mais
une grande montagne, le Meganendong : dix buffles
par paire, et chaque paire est aiguillonnée par un
homme singulier attelage que celui de ces buffles,
et qui fait du bruit et de la saleté et de la saleté de leur
pelle et appelle les petits porcs de trois en quatre
à se faire sauter, la fin du regard, tendant le cou

1-10-1971

1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 2680, 26

long bambou qui soutient deux sacs de café : ces pauvres gens en ont tant porté, que le bambou a creusé une véritable rainure sur leur épaule nue : à notre approche, tous les sacs par terre ! et les coulies sur leurs talons ! Plus loin, nous dépassons des Malaises couleur chocolat, mais de belle structure, vêtues dans leur costume d'une ceinture d'indienne nouée aux reins, et portant leurs enfants à califourchon sur leur hanche ; et, de nouveau, les sacs par terre, et les Malaises en prière ! Aussi notre entrée à Tjandjeng est indescriptible : on sort dans la rue, on se range le long des tentes, les autres qui chassent le petit gibier sur les têtes vierges de leurs fillettes ; d'Eden, les cuisinières qui activent avec deux éventails un grand feu où grillent des boulettes odoriférantes, toutes quittent leur travail et se portent étonnées, la lèvre pendante, sur le devant des tentes ; on s'accroupit, on s'y entasse, on veut nous voir à tout prix, et le monde qui tient ferme au balcon !

— Venez chez l'Assistant-Résident; là encore je n'ai pas pu voir un
— Je suis debout devant moi, et décidément il faut nous le dire une
— Java, c'est la cour du Grand Mogol, et le Grand Mogol,
— Venez-mêmes si vous voulez venir ! »

— Et nous fait visiter le palais du Prince indigène; en son premier vizir nous reçoit : c'est un grand Indien portant un bonnet blanc, jupon orange et souliers vernis. Mais quelle désillusion ! Les danses, tant vantées en Europe et tant rêvées, dansaient sur des tables de violons à une seule corde et de flûtes à un trou, et se terminaient par des miaulements de chat nasillards ! Elles s'étaient terminées par des pensionnaires; mais s'habiller ici, c'est le monde renversé. Elles se tordaient en se tordant comme si elles avaient une crampe et n'avaient pas une haute idée du Prince indien de céans. Qui n'est ni aveugle... et sourd.

Bandong, 21 novembre.

— Arrivons dans l'intérieur, les costumes des popula-
tions sont bizarres, et le nombre de nos poneys s'aug-
mente. Nous arrivons sur la crête qui domine le sauvage
pays. Un indigène s'avance au galop au-devant de nous ;
il porte une ceinture et une jupe écarlate, et un cha-
peau d'argent. Il a requis toute sa tribu en corvée ;
ils marchent sur les talons. Il s'agit de descendre une
craie entre deux montagnes de lianes. Vite on

dételle nos bêtes, un long câble de cuir de bœuf est attaché à l'arrière de notre chaise de poste; puis les hommes s'y cramponnent; le bout extrême est porté par les garçons et de petites filles sans le moindre voile. Entraînée par son propre poids, la voiture descend, tandis que le grand serpent humain s'efforce de la maintenir bon, les autres tombent, tous crient à pleins poumons, fait raisseler à grosses gouttes leurs torses bronzés et, par sa propre impulsion, nous passons le torrent sur un pont. Le tribu amène ses buffles, et la contrescarpe du ravin descendant que les poneys de volée ruent, qu'un trait de roulement sur le timon et que la population pousse et tire souvent nos fusils et abattons de magnifiques éléphants. manière de prendre patience! A Tjipadalarang, nous voyons un javanais vêtu de soie vert-clair, et deux princesses portant de paillettes d'or; nous sommes confus de les voir sans et chapeau bas, mais ils ne comprennent rien à nos manières.

Enfin, à Radjamendala, voici une nouvelle « ville » semble ne se traduire que par des sourires et de bonnes faces couleur jus de pruneau. La descente nous reçoit pour traverser une large rivière bordée de villages bananiers. Le bac se compose de deux pirogues couplées ensemble, et supportant une plate-forme; deux canots de cocotiers des deux bords, facilitent leur mouvement. Le bac est d'une construction légère, solide et élégante.

Cette ville est la capitale d'une des plus belles provinces là bien des centaines de mille de Javanais pleins de vernés et réglementés par une demi-douzaine de fonctionnaires indigènes (sur les cadres). Ce Prince indigène, qui est de race antique, mais nommé à ce poste par le gouvernement qui lui donne, me dit-on, deux cent mille francs par an, en dehors des revenus locaux, qui montent à cent mille francs. Il est absolument sans culture, mais il est établi au même lieu; mais c'est un vrai roi devant qui tout se prosterne.

Avec une grâce parfaite, le Ragent s'exprime en français.

pour prévenir le duc de Penthièvre qu'il serait heureux de le loger, et c'est de son palais que je vous écris. Imaginez-vous un vaste caravansérail, avec dix-huit chambres tapissées de nattes, et, pour nous servir, une fourmillière d'indes en grande tenue rouge. Le Régent a le sourire affable; mais il a autant de rhumatismes aux jambes que de diamants à son kriss, arme sacrée qu'il porte dans le dos et passée dans la ceinture de son jupon. Le jupon de couleur contraste singulièrement avec ses souliers vernis, son

et son turban bleu et or. Ce Prince ne parle que par une attention charmante, un voisin venu pour la circonstance, nous sert d'interprète : d'habiles insinuations nous invitent à une danse de bayadères pour le soir. Nous parlons d'un rhinocéros pour demain ! Excellent pour nous, il met à nos ordres tout ce qui peut nous plaire sous

derrière nos fenêtres un petit lac où toutes les demoiselles du monde se baignent, et devant nous, dans le jardin, un petit lac où toutes les demoiselles du monde se baignent. Mais vers le coucher du soleil, à peine aperçues, elles se couchent, et se couchent comme des colombes effarouchées, et se couchent sous l'ombre des bananiers, dont une

— Mais, dit-il, la mode des vêtements se modifie souvent. Le palais est rempli de ces serviteurs qui nous entourent ; le palais est une galerie où les hommes travaillent, et les hommes ne travaillent pas sans manger. Les hommes mangent le travail : les cours et les galeries sont des tables où les hommes mangent le travail. Les hommes mangent le travail, mais qu'ils ne doivent pas coûter cher à nourrir.

— Comme des poulets, et ils sont raris. Au petit goût
— J'ai compté dix-sept Indiens pour les servir ! Mettez
— dîner, et pensez ce que c'est, lorsque le Prince indigène
— table que les Princes français !

Le d'opéra dans les équipages de notre hôte, promenant vers de terre, sujets du tout-puissant « Raden-
« Raden », mordent la poussière dès qu'apparaissent
les images des coureurs de nos anciens rois, un dîner somp-
tueux dans la musique commence ! Deux cent trente-huit
paires de cymbales, vingt violons à une corde
et le « gammelang », orchestre renommé de la
Inde, valent vingt-cinq mille francs. Les artistes accroupis
par un chef aux gestes majestueux. Eh bien,
c'est un charivari ; c'est une musique drôle ;
c'est un bercement comme dans un hamac pour
un roulement de tonnerre.

Le spectacle va commencer : il est huit heures

du soir; du fond des larges allées ombragées
 tion : le Régent a daigné permettre à son bon
 fête des grands de la terre; ce sont de nouvelles
 du gynécée, et quand il y a une « première » dans
 grimpe dans les cocotiers pour y assister. Comme
 à pied sec la mer Rouge aux Hébreux, un vizir

Méramé



Un « gamelan », orchestre de Java

nous fraye un passage dans cette mer d'étoiles
 cour d'honneur : nous prenons place devant le

Nota bene : Le sérail est un corps de
 gardé par de nombreux factionnaires avec

Une petite porte s'ouvre, et quatre
 fébriles, les yeux hagards, le corps
 rons d'or, une sorte de crinière en
 mythologique; une ceinture d'or,
 étoffe de soie rouge enroulée, comme
 voilà leur charmant costume. Elles ont
 en possède huit, à peu près pareilles.
 en mariage à ses amis, par « séries »
 grand honneur.

centes opales, d'opales

d'opales

« Lorsque donc enfin ces danseuses orientales, dont je n'avais vu hier que la contenance, voilà dans toute leur splendeur devant leur seigneur et maître, n'est point une danse ! Sur un air qui est tout refrain, ce qui est le propre de la musique asiatique, ce sont bien plutôt des oscillations gracieuses exécutées sur place, une étude plastique pour laquelle le corps bien fait dans ses mouvements les plus avantageux, la souplesse et l'élégance. Tantôt elles se provoquent en se tenant par les bras, saisissent un arc d'or, le tendent en se penchant en avant, avec un effacement que les amazones de la Fable, et décorées de plumes, dont elles imitent la légèreté, — puis elles se relèvent, et l'un des musiciens entonne un chant plaintif, d'un ton indigène ; — tantôt la mesure s'accélère et les danseuses, sautillant avec la fierté de l'oiseau de Vénus, elles jouent de la main de paon et font la roue comme lui. Mais au moment où le maître, par un signe du maître, elles rentrent dans le sérail, et se retirent. C'est le bonsoir général : les spectateurs se lèvent de leurs loges aériennes du haut des cocodiers, une patrouille arrive pour doubler le poste du jour, et dans le silence d'une nuit admirable, sous la lune qui s'échappe par rayons du gynécée jusqu'à l'horizon, une femme semble répéter à la sourdine la berçante mélodie : »

22 novembre.

« Le matin à cinq heures pour chasser le rhinocéros ; les chasseurs avaient été mandés hier soir à la Régence ; le rhinocéros « au rapport », dans les ravins de la forêt d'Ici. Nous arrivons sur le terrain par des sentiers qui nous mènent à notre champ de bataille se déroule à nos yeux. Le terrain est en demi-cercle ; je lui donne environ trois kilomètres de diamètre ; nous sommes au centre de la courbe, sur un ravin presque impénétrable et couvert en partie de roseaux. Fouillis d'herbes et de roseaux de plus de six mètres de haut, et pour les hommes ce qu'un champ de bataille est pour les lièvres. En dehors de quelques coulées de terre, les tiges et en se jetant tête baissée qu'on voit les lièvres, certaines de traqueurs nous attendent, destinés à faire au moins du bruit, pour nous que pour les lièvres.

Des hurlements aigus sur toute la ligne nous avertis-
sirent que le combat commençait; la rangée des tirailleurs s'ébranle : nous aperçûmes
un soldat qui avait orné sa carabine de sa baïonnette pour les cas où l'ennemi
viendrait à l'arme avec une consciencieuse attention, car le danger n'est pas
si éloigné que lorsque l'animal attaque, il vous broie en un instant
ses énormes pieds, qui ont plus d'un pied et demi de diamètre.
Après d'un quart d'heure, deux coups de feu, tirés par les
tirailleurs, nous firent entendre : on a vu la bête ! Alors quel n'est pas notre
contentement de recevoir en quelques instants, non-seulement la décharge
de nos hommes, mais toutes les têtes de nos hommes au sonnet
de nos fusils ensemble indéscribable, ils avaient lâché pied; et, comme
les autres avec l'adresse du singe (qui est étonnante),
ils avaient déserté le sol et cherché un refuge dans les arbres
aux branches desquels reposent en général les oiseaux.

A cent pas de nous est un petit groupe de chasseurs de haches, font immédiatement des entailles dans la neige à escalader autrement, et, en un court espace de temps, la naise put jouer du télégraphe aérien avec son peuple. Nous, décidés à attendre de pied ferme et à conserver nos positions, nous pourrions courir sus à l'animal et le joindre à son passage, mais les signaux pour remettre en marche la colonne du général.

[illegible]

tent d'arrêter dans une coulée, pour les couper en demi-cercle, mais ce n'est que pour le plaisir des yeux. Avec nos lunettes seulement, nous pouvons distinguer trois masses grises et énormes, en silhouette sur la crête du col.

Enfin, c'est le mâle avec sa haute corne fichée sur le bout du nez, petit, déjà de la taille d'un buffle, trotte dans la voie étroite de nos innombrables parents. A peine sont-ils disparus, que nos traqueurs se précipitent à bas de leurs perchoirs, tout radieux d'être délivrés de la terreur que leur inspire le rhino-*féroce*, comme l'appelle

le paysan. Il n'y a pas un souffle d'air; nous sommes littéralement brûlés par le soleil, et nous attendons sous un tulipier en fleur le rassemblement des rhinocéros. Évidemment les rhinocéros ont passé vers l'extrémité de la gorge : les y cerner avant qu'ils en soient sortis, et les attendre au point de départ, tel est notre plan : nous nous efforçons de nous faire des analystes à se taire cette fois et à marcher au lieu de fuir.

« Voilà un tigre ! » s'écrie tout à coup M. Bache, qui est à l'extrémité de nous. Un courant se dessine furtivement dans la gorge, comme si une rafale étroite inclinait les épis. Nos yeux ne peuvent distinguer la bête.

« Distribuons les postes avec perspicacité : le duc de Penthièvre, M. Philippeau restent sous un vieux tamarinier, au pied d'une clairière voisine du torrent : le duc de Penthièvre se tient sur un rocher conique, couvert de bois vierge, d'où nous pouvons voir la route par laquelle notre gros gibier puisse s'enfuir. Les autres se cachent dans les fourrés les plus épais, mais en se tenant à l'écart. Les traqueurs, bien développés en groupe, se tiennent à l'écart, redoublés par un tintamarre épouvantable de leurs armes. Ils marchent ainsi sur nous pendant environ deux heures.

« Ce n'est pas trop ce qui se passa au juste pendant ce temps-là. Les rayons presque mortels; la soif, la faim, la sensation du danger m'avaient tellement énervé, que, malgré les moustiques et des scorpions, je m'étais étendu sur le sol, épuisé, défaillant et insensible. — Soudain, un bruit me fit lever, me secoue de toutes ses forces : c'est le rhinocéros qui se précipite entièrement : que vois-je? La rhinocéros se précipite dans le torrent et est arrêtée dans une cascade. Les balles de nos trois

C'est un moment d'ardente émotion que celui où nous descendons à toute vitesse le raidillon percé sous la jungle : si la rhinocéros continue à se débattre, avant dix minutes elle doit le couper à angle droit. Tout, rien, tout, rien, le soleil bien fait pour tuer un homme, et si ruisselants que nos gourdins et nos de caoutchouc sont à demi pleines d'eau, nous sommes en face de l'ennemi, et de lui dans l'oreille (ce qui est la seule manière de le tuer quand on a des balles de plomb). A vingt pas l'un de l'autre, nous faisons la gymnastique dans notre sentier. Puis les Indiens perchés sur le rocher conique, et n'osant pas descendre, nous rappellent par des cris aigus, parce que le monstre se meut. — J'ai cru mourir et tomber sous ce ciel en escaladant le pic brûlant. Second malheur ! ces cris attirent le rhinocéros trop vite pour que nous accourions à portée, et la distance où nous étions si bien postés en bouillantes sentinelles, si ce n'eût été ! et quel bon ravage aurait fait la balle, quand nous eussions été si près ! Mais il était écrit que ces Indiens ne nous étaient qu'ils étaient nécessaires !

La troisième battue est la meilleure, quand
notre ardeur ferait rongir, si la couleur de la
étiquette plus rigoureusement les dimanches
l'éclatant pind, et grâce à des barreaux
quatre cents mètres vers une grande
des mains le monde qui est la

pas à quatre pas. Enfin j'arrive aux racines d'un gros arbre; je m'y cramponne de deux pieds au-dessus du sol, et de là mon regard est précisément de niveau avec le sommet des herbes qui emplissent un petit vallon au-dessous de moi.

La bête me passera par le travers : la voici à trois cents pas, puis à deux cents, puis à elle approcher assez pour que mes coups soient efficaces! C'est alors, je l'avoue, car je n'ai qu'un Indien armé avec moi : je suis seul à tuer, et une fois nos quatre coups déchargés, nous sommes réduits à fuir. J'entends le bruit des arbrisseaux qu'elle brise; son corps dépasse à peine les herbes; elle est à son plus proche rayon de quatre-vingt-dix mètres. Je n'ai pas voulu armer ma carabine, pour être plus maître de moi et mieux choisir l'instant propre à frapper. Au jugé, sa grosse tête, je fais feu avec plein sang-froid, la première balle; quant à ma seconde et aux deux autres de mon revolver, je ne réponds pas. En me hissant sur les nœuds des racines, je vois la bête — touchée? je ne sais, — mais à coup sûr agacée et irritée. Elle se retourne trois fois sur elle-même en cherchant à me voir. Dans ces circuits, ô fatalité! elle passe sans me voir à moins de dix pas de moi, et deux coups de mon revolver (ma seule arme) lui tombent sur le dos. Elle se retourne, et me regarde avec une telle fureur, que je suis obligé de croire à mes amis que je suis à l'hallali, luttant corps à corps avec elle. Elle est évidemment blessée... dans son amour-propre, la rhinocéros se fâche, se fâche, à droite, à gauche, sans me trouver, s'anime, et se retourne encore probablement encore!

En Europe, les chasses se finissent toujours par un mariage, les chasses en Asie se terminent généralement.... dans leurs récits, les chasseurs racontent d'un grand nombre de tigres, de rhinocéros et de crocodiles tués. Je ne sais pas si je vous raconte tout simplement que deux de mes amis, deux de revolver n'ont pas abattu un des plus beaux rhinocéros de l'Inde. C'est le mérite de la vérité, qui est bien le plus précieux. Dans mon journal, j'aurai au moins une fois évité de dire que j'ai vu la bête courir et courir encore, la belle rhinocéros! je puis dire que j'ai vu la bête en dehors du Jardin des plantes — et que j'ai vu la bête dans le site le plus farouche qu'on puisse imaginer. C'est un site d'attente pour le cœur quand on s'aventure dans une forêt si profonde et aussi dangereuse.

Un jour, on a tué de rhinocéros à Java; le dernier rhinocéros tué par un indigène : blotti dans un seul arbre, il avait mis sept dragées dans son nez, et il avait mis trois pas de lui et l'avait tué.

de là.

mandites !

terrestre. 10

Page 10

(continued)

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 84

La, sous un kiosque fort élégant, un grand déjeuner avait été servi. Les tentures magnifiques de soie cachent le fond de la salle, et, dans la foule, s'est fort animé et a ri continuellement, ce qui est le propre des fêtes tropiques. Entre des tasses de café, véritable nectar, qu'il avait goûté, et des roulements d'yeux indescriptibles, il s'écriait à chaque instant : « encour ! » Et « encour », c'est du vin en javanais moderne, qui n'a peut-être pas soit restée à Java de notre domination française, et tradition d'usage, ou l'habitude de nos fonctionnaires, qui criaient si souvent : « encour ! » et dont nous avons, què le mot en est resté.

On est fort étonné d'avoir fait tout le tour de la ville en deux heures de l'après-midi; car ce n'est qu'à six heures que s'est commencée la journée à quatre heures de la nuit, qui est une précaution, et l'on a vu de Tinko-Bambo une grande quantité de personnes qui se sont mises à marcher dans la nuit.

de puits creusés dans la forêt vierge ; un antre ovale de cent pieds environ de profondeur, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais, et où nous nous sentons si loin du monde, si près de la nature ! Les roches surplombantes qui l'entourent soutiennent un rideau immense de lianes entrelacées, onduleuses dans leurs reflets vert-sombre comme les vagues de la mer. Je ne sais par quels circuits et par quelles chutes nous arrivons jusqu'au fond de cet antre. Arrivés contre une des parois, nous admirons la cascade d'un torrent qui descend d'un trou béant, percé en face de nous au haut du fourré : elle tombe à nos pieds mêmes dans la cavité noire du roc, à laquelle on donne environ deux cents pieds de profondeur. Depuis la neige des gorges tasma-niques, l'Océan austral nous apportait les frimas du pôle sud, nous n'avions jamais aspiré une aussi glaciale atmosphère ; tandis que, dans la forêt luxuriante qui s'élève au-dessus de l'antre et de la forêt, le soleil se décompose et semble former une colonne aérienne aux couleurs chatoyantes, nous sommes, dans ce fond obscur, arrosés par les éclats de bulles ricochant de la cascade qui se brise. Après six heures d'attente incessantes sous le soleil des tropiques, un frisson de volupté nous envahit de toutes les délices de l'extase ! Oui, il y a des moments où le silence, la grandeur et la sévérité parlent à l'âme : elle se sent plus vivante, plus sensible, et elle me paraîtrait plus belle, si elle n'était remplie d'une douce expansion, si je n'avais dû essayer de lui faire perdre, en la révélant, tout ce qu'il y a de vie et de nature et de vivant dans un monde inanimé ! Mais le site est trop beau pour moi.



des arbres pâlit dans ses tons tout à l'heure si vivaces, la végétation se meurt; les troncs dénudés subsistent, mais plus une feuille! plus un oiseau! plus un serpent! Nous atteignons la crête qui est à cinq mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. D'un petit promontoire les yeux plongent dans l'intérieur du volcan : la vue en est saisissante et pleine de contrastes.

C'est une vaste et double « solfatare »; deux cratères s'ouvrent côte à côte. L'un a environ huit cents mètres de diamètre sur six cents de profondeur; l'autre, — évidemment le plus récent, — est un peu moins large et moins profond : les parois sont des cendres. Au fond est un lac dont nous distinguons l'eau bouillonnante et fumante; sur ses bords, de grands monticules de soufre brûlent en soulevant d'épaisses colonnes de vapeur qui s'élevaient tout droit jusqu'au niveau de la crête, d'où le vent les incline et les fait tomber. L'odeur de l'acide sulfureux nous prend aux yeux, aux tempes et à la gorge; mais nous ne pouvons résister à la tentation de descendre jusqu'au lac qui est au fond de la solfatare. Nos lunettes nous y font découvrir mille détails curieux. Notre descente se fait comme une glissade de montagne russe : le poids du corps nous entraîne, nos pieds nous deviennent inutiles; la cendre tiède qui nous recouvre s'écoule avec nous, et heureusement aucune pierre ne nous gênerait. Les bords du lac, qui forment une terrasse plane entre l'eau et les parois du cratère, sont garnis de gigantesques entonnoirs coniques, gisent une quantité d'arbres morts, des amas de spectres; leurs troncs morts, amas de moisissures, sont calcinés, ils sont, à la lettre, bouillis. Dès que nous y posons le pied, la cendre pulvérisée s'écrase sous nos doigts. Puis des millions de cailloux se dressent en îlots sur une mer de sable grillé; chacun d'eux est surmonté d'une colonne de terre, souvent haute d'un pied, mais qui repose sur une base de caillou auquel elle sert de piédestal, et qui n'a que quelques centimètres de base : c'est un bois de petites colonnes. Il me paraît que c'est l'action de la pluie qui a produit cet étrange phénomène à l'action de la pluie qui agit sur la cendre, car on ne peut pas imaginer qu'à une si grande profondeur, les cailloux puissent résister à l'action de la pluie pour la faire dévier. Par suite, ces objets sont le résultat du tassement général, les molécules terreuses se tassent sous le poids des cailloux.

Après avoir traversé les bords du lac, en sautant par-dessus les ruisseaux sulfureux, nous arrivons à la terrasse du lac, dont l'eau est bouillante et fétide; nous avons vu que c'est impossible de toucher la terre avec la main. Les premiers à descendre, nous ont abandonné leurs lunettes. Autour de nous, des milliers de tourbillons de vapeurs et des tourbillons de cendre se dressent à quatre pas devant nous; les quel-

pitié; nous-mêmes nous devons courber la tête et l'échine sous les détonations les plus terrifiantes qu'il soit possible d'entendre, et que centuple l'étrange disposition du gouffre où nous sommes. C'est à grand'peine que nous grimpons jusqu'au bord extrême du cratère; la libre atmosphère où le son n'est plus emprisonné et où l'air n'est plus celui d'une cornue incandescente, paraît presque silencieuse à nos oreilles assourdies et délicieusement pure à nos poumons épuisés. Mais quel spectacle que celui des ravages de la foudre sous cette latitude! Deux orages parallèles sont déchainés sur Tankoubanprahou. L'un, au-dessous de nous, roule ses gros nuages noirs sur la plaine et les premiers contre-forts de la montagne; vu d'en haut, il nous fait l'effet d'une mer sombre, à grande houle, où scintillent comme des globes phosphorescents les lueurs des éclairs. Nous n'apercevons d'abord que le rideau ténébreux des nuées chargées d'électricités contraires, le centre de convulsion d'où la foudre s'enfante et s'échappe, puis les déchirements qu'elle trace en frappant la plaine de ses coups.

Le second orage, s'évoluant dans la région qui nous est supérieure, nous vient pendant la première heure, en déversant ses eaux glaciales comme si véritablement un fleuve s'effondrait sur nous. Un frisson fiévreux nous secoue tous nos misérables vêtements de toile, et nous hésitons longtemps sur l'issue d'un refuge, pris entre le fût de la terre qui, par influence, nous secoue violemment sous nos pieds au fond de l'abîme, et le feu du ciel qui nous frappe vingt fois par minute tout autour de nous sur la forêt séculaire! Mais tout à coup survient un orage à sec, bien plus terrifiant encore. Que de coups! grand Dieu! la foudre sème en un clin d'œil sur tout le corps du volcan, déjà asphyxié par le soufre sur une largeur de plus d'une lieue, une couronne de végétation morte, le sommet de Tankoubanprahou! Quand un de ces troncs dénudés est foudroyé, il entraîne dans sa chute tous ses voisins chanceux, et comme ces coups multipliés et bruyants, portant la destruction sur un cimetière de la nature, les rafales furieuses se succèdent, le massacre d'autant plus vite qu'il n'y a rien de vivant, que rien ne ploie et que tout rompt.

Le premier orage nous a épargnés dans ce bouleversement, mais à chaque seconde nous sommes frappés par les éclairs qui tombent autour de nous, et par les coups de foudre qui reprennent la direction de la montagne. Les nuages noirs se dissipent, et les éclairs se succèdent, nous montrant la plaine et les premiers contre-forts de la montagne, mais nous ne pouvons nous arrêter à contempler ces ravages, car nous sommes toujours frappés par les éclairs qui tombent autour de nous, et par les coups de foudre qui reprennent la direction de la montagne.

sur un immense pain de savon incliné à 45° de la perpendiculaire, bleuté, polie par les eaux, nous faisait faire d'incroyables chutes où pendant vingt mètres il était impossible de s'arrêter. Nous arrivâmes dans la région où commençait la forêt vierge, nous ne pouvions voir à la fois les arbres qui, foudroyés par centaines, gisaient à terre, et les traces de tigres et de serpents.

Enfin, ce fut une grande fête que d'atteindre une admirable vedana de Lemback! En un clin d'œil nous sautâmes vigoureusement les planches qui sont sous nos pieds; au centre de la véranda, un gros amas comme pour un feu de bûches, les flammes le dévorent et s'élèvent en tourbillons presque noirs. C'est là, devant ce feu et dans le costume d'Eve avant sa chute, que nous tordons nos vêtements de toile et que nous les tenant en cercle, les bras tendus. Les indigènes accourus pour les fruits, le vedana paraît enchanté. A la rapidité de nos saccages, notre saccage et de notre bivac, des zouaves nous auraient

Notre groupe français se sépare aujourd'hui en deux groupes : l'un regagne le littoral, et de là se dirige vers l'Occident, vers l'Europe; l'autre s'enfonce dans l'intérieur pour visiter les provinces connues des sultans de Sourakarta et de Djokjakarta, et de là, par l'Europe, ce sera par l'Est, le Japon, le Pacifique et la Sibirie.

Le duc d'Alençon était parti d'Europe avant nous, par le canal de Suez, par Yeddo et Pékin : d'impérieux devoirs l'appelaient au contraire, à peine au tiers de notre course, nous ne pouvions que nous ennuier d'espérer en notre bonne étoile, et, bravant les fatigues, au sortir des chaleurs tropicales, chercher à nous rafraîchir, où s'offrent successivement à nous les nations du Japon, de la Corée, de la Chine. Après un rendez-vous tant rêvé et si bien tenu, nous nous retrouvons sur les routes de l'extrême Orient, cette aventure, cette exploration nous avaient rendu pendant dix jours, nous ne savons plus, nous ne pouvons plus nous en empêcher, remplis d'émotion. O vous qui allez venir, le Japon, la Corée, la Chine, notre cœur bat pour eux et pour la France, car nous ne pouvons nous empêcher de vouloir leur revenir!... quand? je ne le sais pas.

Dès l'aube nous nous sommes mis en route, nous sommes allés saluer le gracieux Régent, et M. Philippi, qui nous a fait un accueil si bon, pour nous. En quelques heures, nous sommes allés

ravine de rochers de trois cents mètres de profondeur, nous descendions de
 ce bon pays montagneux dans une plaine de marécages. Pour la première
 fois depuis Batavia, nous avons rencontré des voyageurs ; c'étaient deux
 employés galonnés du gouvernement colonial, faisant sans doute quelque
 inspection. De ténébreuses forêts de tecks, cet arbre aux larges feuilles dont
 le bois est si précieux pour les constructions, servent d'intermédiaire entre
 les magnifiques plantations de café, auxquelles sont affectées les montagnes, et
 les rizières ou cannes à sucre qui s'étendent à perte de vue dans les plaines.
 En traversant une de ces grandes forêts de tecks, nous sautons tout d'un
 coup, sans la voiture, à la vue de dix grands singes noirs à très-longue
 queue, qui se balancent, comme des pendules, d'un arbre à l'autre. Mais à
 peine nous apercevons-ils qu'ils détalent avec la rapidité d'une bande de
 gibier. Ils semblent littéralement voler ! Nous avons beau courir dans les
 forêts, à la recherche des serpents, et sonder du regard les feuilles immenses,
 nous ne pouvons qu'entrevoir au loin sur l'horizon « des points noirs » gam-
 badant au-dessus des arbres. Mais nous sommes vite arrêtés par la conster-
 nation que nous inspire la vue de nos armes à toute la population indigène qui va
 au-devant de nous. Ak-Hem nous fait comprendre de son mieux que ces
 points noirs ne signifient le massacre d'un singe comme un crime égal à l'as-
 sassinat de leurs semblables. Nous rentrons nos fusils dans leurs étuis,
 et nous nous arrêtons sur la vérité de la ressemblance, que notre guide est le
 seul à nous expliquer par lui-même. On nous affirme à ce propos qu'il y a non
 seulement un grand espace où gambadent cinq à six cents singes, que les Natu-
 raux cultivent avec du riz et des fruits. Ces singes ont, paraît-il, un roi
 qui est le premier, et seul, pendant que son bon peuple attend
 son commandement : au signe du commandement, la bande affamée se
 met à l'œuvre bataille avec enthousiasme. Je suis désolé que
 nous n'ayons pas le temps de voir cette étrange application d'un « gou-
 vernement » autrement qu'avec les « yeux de la foi » ; et les
 malheureux ont le malheur d'avoir la vue très-basse.
 Nous nous arrêtons donc sur les « semblables » des Javanais. La
 ressemblance est certainement celle-ci : quand vous interrogez un
 indigène, il ne vous répond pas un qui ne vous réponde : « Le singe est un
 être qui y tiennent décidément), mais il est beaucoup
 plus intelligent qu'il ne veut paraître, et ne veut pas parler pour ne pas être forcé de tra-
 vailler. Pendant du cheval et du sanglier de la fable
 nous sommes certains que, pour cette race, le travail
 est une vertu que nous bénissons le travail comme la
 source où l'âme s'élève et se purifie !

Vers le milieu du jour, nous avions déjà mis à terre quelques dizaines de poneys, mais nous n'avions rien pu trouver de mieux que le hangar de Sumadang, décoré du nom d'hôtel, il y avait sur la table, une *Revue des Deux Mondes*, un saucisson rance qui datait évidemment de la même époque, nous exprimait dans sa langue natale son regret de n'être pas encore de plus : sur ce, j'entendis chanter un coq ! Assaut de la guillotine immédiat de la guillotine pour le vieux guerrier, et sa tête tomba avec ficelle pirouettant sous un coup de pousse, — le tour était joué instant. Et puis, le coq était sans nul doute le signal de la ponte de la poule, et la poule avait pondu ! Mais l'omelette et le rôtis, pour une modique somme de quarante francs, ce qui prouve qu'il n'est pas facile de voyager à Java pour faire fortune.

Le soir nous arrivons au Tji-Manoek : c'est un fleuve profond : au point où la route le coupe, il y a sur chaque rive une population. Le chef du premier, avec quatre cents hommes, nous suivent par curiosité femmes et enfants, embarquent dans des pirogues, et le déposent au milieu du fleuve : là, vient la population du village opposé ; il n'y a que deux pieds d'eau entre les deux rives de près de trois cents mètres qui nous sépare encore du second. Comme les pirogues ne serviraient à rien, les braves gens se penchent au-dessus du genou, s'attellent gaillardement à un câble très long, et nous traînent comme un navire qu'on va lancer. Nos bagages, quelque légers qu'ils soient, sont tirés avec beaucoup trop le coche ; bientôt, prenant racine dans la boue, ils forment d'île stable au milieu de l'eau ; un formidable élan est donné par les hommes, femmes et enfants qui s'y sont cramponnés, et nous avons le bain d'ensemble de l'effet le plus pittoresque ; ils nous entraînent en riant : tant mieux !

Une seconde édition de la pluie diluvienne tombe sur nous, nous nous enfonçons ensuite dans cette plaine marécageuse : nous nous arrêtons, nous nous reposons et sommeillons avec patience. De temps à autre, une lumière se lève, pas, à la lueur vive d'une torche immense au bout d'un long bambou, que nous avons fichée, comme un mât, dans le sol, à l'avant de notre véhicule. Grâce à beaucoup de volées de fusées, et à un grand boyant feu d'artifice, nous arrivons à onze heures à une petite ville du bord de la mer : nous avons pu faire tout cela en moins de neuf heures.

Je dois avouer que c'est d'une façon très amusante.

tiépi à la nuit de ce matin : j'avais dû la laisser au pouvoir de mes compagnons de route, car le volcan ou le marécage m'a donné une fièvre épouvantable. Je ne voulais point d'abord croire à un vilain frisson, mais les miasmes vénéneux m'ont si bien envahi, que mes ongles tout entiers sont devenus d'un noir d'ébène. Ma seule nourriture est donc une dose de quinquina; mais le vrai remède sera l'air des montagnes, où nous devons nous acheminer tout à l'heure, dès cinq heures du matin, et que nous atteindrons que dans trois jours.

Le petit hôtel de Cheribon est, paraît-il, plein de monde : un misérable malade, seul éveillé à notre arrivée, m'a conduit à ma chambre ; c'est une petite hutte au bout du jardin, à cinq mètres de la mer. Là, harassé par des milliers de moustiques et grelottant de fièvre, j'entends le léger murmure d'une mer calme dont les petites vagues se brisent sur le sable tout près de moi. Ah ! que de milliers de lieues nous séparent des miens ! et comme j'en sens davantage l'étenouement de ce cœur souffrant dans le silence de cette nuit douloureuse ! Je savais que, dans les terres lointaines, je devais succomber à la fièvre ; mais plus celle-ci me gagne, imitant la fièvre qui monte, qui monte toujours, comme pour m'étouffer, plus je suis attaché à cette lettre qui, elle, vous parviendra sûrement, le seul lien matériel qui nous reste à travers les Océans !

Pétalongan, 27 novembre.

Depuis mon départ de Londres, je n'ai pu écrire un mot à personne. Le départ de Cheribon fut difficile : notre dictonnaire, le fidèle Ak-Hem, avait disparu ! Nous nous rendîmes compte du magnifique effet que pouvait produire notre firman ; dès que nous le montrâmes, les agents de la police, ces hommes de bois de fer, se mirent en campagne, comme si nous étions des rois. Avant de deux heures le malheureux nous fut ramené à l'usage le plus modéré de notre prestige de souverains ; ce point nous parut suffire ; c'est un acte de clémence, car il est bienséant de montrer sa supériorité sur les pauvres diables. Les sous-jaissaires nous offrirent, avec un sourire angélique, les malheureux, dont tout le crime avait été de ne pas nous reconnaître. Les excuses du pardon, inconnues ici, étaient la seule sauvegarde de notre factotum. Celui-ci remonte

donc sur son siège, où, malgré une chaleur torride, il se tient aux yeux de ses semblables demi-nus un manteau de dignité qu'il a rapporté de Sydney. Il importe peu à un indigène qu'il se pare d'un masque d'Européen !

La route est plane ; elle suit en ligne droite le bord de la mer, d'un bout à autre, derrière les bouquets de palmiers, apparaissent çà et là les mâts et les dômes de quelques vieilles galiotes hollandaises dormant sur des rades fétides et les plus malsaines odeurs : le matin surtout, quand les brises refroidies, encore dans toute leur intensité, ne s'élèvent qu'à quelques mètres au-dessus du sol fangeux, on sent que la vie s'effrite dans les organes les plus purs, et que les miasmes l'attaquent, que les vapeurs sulfureuses décolorent les plus roses azalées. En revanche, on voit la mise des marabouts, pélicans, grues et bécassines : le nombre est incalculable. Pour moi, je n'ai guère la force de tenir mon fusil, et je reviens découragé en déclarant que ce n'est pas une chasse, mais une boucherie. Notez que sur une seule berge, nous en avons vu une armée : environ trois cents bêtes y sont perchées sur des rochers, trois cents autres étant sous l'aile et au repos), exactement comme on sentent les paravents chinois les plus excentriques. Contournez-les ici à angle droit, et semblent remplis de poissons qui sautent, et les pêcheurs fourmillent, et leurs villages entiers sont occupés. Comment peut-on vivre dans cette atmosphère ? C'est un problème ! Nous fendons par moments des nuées de moustiques qui projettent une pénombre sur le sol : on en dégage une odeur si si l'on frappe les mains l'une contre l'autre : ils s'envolent dans la bouche et dans les yeux dès qu'on les touche, et on y paraît une délicieuse cachette.

A. Tagal, le Résident, M. Jellinghans, chef de poste, sont très instruits, parlant le français à merveille, nous ont fait beaucoup de « tiffin » : c'est ainsi qu'on appelle aux Indes le repas de midi, la nappe devant nous, et pourtant je vois au-dessus de moi une nuée est noire de ces maudites bêtes bourdonnantes, et on se plaint de la plaie d'Égypte.

Enfin, vers le coucher du soleil, nous sommes assaillis par les siméaïms, rhipiptères et hyménoptères de toutes espèces, les délices d'un naturaliste, mais qui sont pour nous des tourments et des piquants révenimens, à l'effet plus désagréable que celui d'une

Aujourd'hui notre colonne s'est sentie tout entière tellement éprouvée, l'une par une ophthalmie, l'autre par une insolation, le troisième par la fièvre, que nous devons renoncer à une chasse aux cerfs que le Résident avait magnifiquement organisée pour nous. Les cerfs étaient destinés à faire nos coups comme des lapins, mais il s'agit, avant tout, de préserver notre peau en Europe plutôt que la leur, et nous nous soignons. Cependant que j'écris, je suis arraché à mon encier par une musique infernale, et une noce qui passe sur la grande place. Deux mannequins gigantesques représentant ouvertement un homme et une femme, ouvrent la marche, puis ensuite les musiciens imitant le tonnerre sur une soixantaine de tambours; puis, montés sur des poneys en grand apparat, cent cavaliers en « sarongs » (jupons) de soie bleue ou rose, ornés de broderies d'or, et de couronnes d'écailles en sautoir sur un buste nu, et de kriss à la ceinture. — Le mari est modestement blotti dans un chariot tiré par deux hommes; il a une ceinture argentée; sa figure est couverte d'une couche de peinture d'un jaune superbe fabriquée avec du curcuma sur ses mains, ses mollets et ses pieds; il est précédé par une longue procession. L'heureuse épouse marche à côté de son mari, mais semble malade, son riche chariot est tiré par deux hommes, elle a une ceinture d'or et porte le même bonnet que son futur. Rien de remarquable dans les costumes des Français, si ce n'est qu'ils sont tous en costume de mariage. Les Français sont à ce mariage, mais les Français ne sont pas les seuls à venir de la fête; elle a une grande importance, et les Français sont réunis par centaines. Les Français sont réunis par centaines, et les Français sont réunis par centaines.

costume que les femmes et qu'ils n'ont pas de barbe, nous ont momentanément confondu l'épouse avec l'époux, et nous nous sommes aperçus que c'était une « erreur sur la personne » que par l'explication très simple que nous leur avons donnée. Je me rétracte donc; c'est la mariée qui est en palanquin, et c'est le mari qui est à distance respectueuse. Il est assis dans un chariot tiré par deux cochers, en grand costume javanais, est coiffé d'un diadème orné d'une cocarde anglaise; deux grooms de huit ans, en tunique, se tiennent comme empaillés à côté de lui. Derrière eux, le père, la mère en larmes, et les autres femmes de la famille. Notre langue si pauvre n'a point trouvé de terme propre pour ces personnes qui sont presque des belles-mères, mais il y a là une lacune dans notre vocabulaire pour ce trop-plein légal du ménage qui constitue la polygamie.

Les larmes des parents, les longues guirlandes de fleurs, les drapeaux javanais et guindé des héros de la cérémonie, étaient les seuls éléments qui rappelaient l'Europe dans ce cortège féerique de personnes, bariolées, enluminées et souverainement grotesques.

J'ai suivi le cortège en badaud, absolument comme les Européens suivent un tambour-major; j'ai examiné pendant une heure un spectacle d'un incroyable assemblage et une cérémonie qu'il eût été impossible de décrire, — et encore bien des choses resteraient à raconter. J'ai vu peu à peu que ma persévérance intriguait le prince, et moi-même le tambour-major de tous ces Javanais qui, sur eux-mêmes, arriveraient à peine au front d'un Européen. C'est qu'aucun Blanc ne s'abaissait ici jusqu'à se mêler à une foule où à pied est déjà de mauvais goût; — sans porte-parapluie, sans porte-mèche, c'est presque du déshonneur; — et c'est le comble de la décadence!

N'étant pas encore acclimatés au rôle de spectateur, le Prince et moi, visiter le campong chinois, les « Celestials » ont une petite colonie, que les Javanais ont bien soin de maintenir aussi petite que possible. Les Chinois sont intelligents et perspicaces, vivant de rien, et sont remarquablement doués pour tout ce qui est commerce. Ils ne s'occupent qu'au travail: les métiers les plus difficiles, ils savent parfaitement faire naître les besoins qu'ils servent. Aussi quelques centaines d'émigrés de l'Europe, qui sont eux sans doute dans la misère, dévicient la balance de l'alimentation générale d'une province en leur faveur. Nécessaires au mouvement de la richesse, ils sont les

reste merveilleusement; emmagasinant à temps pour prévenir une disette, — mais accaparant peut-être; s'entendant comme des frères pour acheter en gros; et gagnant chacun à l'envi l'un de l'autre et frauduleusement sur le détail; stimulant les entreprises financières qui tomberaient sans leur aide, — mais aimant beaucoup trop le « prêt à la petite semaine », et se délectant dans l'usure qui est leur triomphe, ils me semblent être les « jais » des Indes néerlandaises.

Les maisons bien alignées mais infectes du campong, nous avons vu une victime nouvelle: un rassemblement s'est fait, et le plus animé des Chinois ayant pris un coq, lui a coupé le cou: on m'a expliqué qu'un serment était prêt sans cette cérémonie.

Quand nous sortîmes à la nuit avec le Résident, je fus fort étonné de le voir à pareille heure de son porte-parasol doré. « Mais ce sont nos coutumes », dit-il: ne les avez-vous pas remarquées chez tous mes collègues? — Les avez-vous déjà vus? » Emprunté aux exigences d'un climat tropical, le parasol (le payong), vulgaire dans les autres parties de l'Inde, est ici le symbole du commandement. Notre aimable juge de paix, quand il rend quelque édit, en vertu des droits qui lui permettent d'en emprisonner deux mille Javanais, Sundanais ou Chinois, se lève, vite c'est escorté de son parasol, comme d'un sceau, et va à la justice. — Doit-il passer en revue les troupes de cavalerie qui sont sous sa dépendance, c'est encore le parasol, quelquefois même l'épée, qui équivaut au hausse-col de service et aux trois couleurs de la France. — Doit-il calmer des rebelles ou pardonner à des coupables, le parasol qui devient le goupillon sacré de ce père bénisseur. — Plus le parasol est vaste, plus il témoigne d'un rang élevé: celui-ci a cinquante centimètres de diamètre, et la hampe est de deux mètres; celui-là un parasol de famille ou de voiture; il correspond au grade de l'Assistant-Résident à moins d'or et donne à l'Européen ne connaissant point l'or et s'abrite à grand'peine; le Résident ne s'en passerait pas s'il n'avait pas la hampe. — Bref, armé de son épée et son chapeau à plumes, le Résident est le maître des Javanais. — Avec son parasol, il est un maître des Chinois; heureusement pour tous, il possède, ce qui est plus rare, une science profonde de la jurisprudence indienne, une expérience consommée et une loyale bonhomie.

IV

UN SULTAN

Fantasia de dragons javanais. — Fêtes pour la naissance du trente-troisième prince Mangkoe-Negoro. — Réception au palais. — Quatre mille personnes au Harem. — Le fort hollandais. — Spectacles-gala.

Samarang, 28 novembre.

Nous serions en route pour épouser l'héritière du trône de Samboja, que nous ne présenterions pas mieux l'image la plus orientale d'un pachalique. Partis de Pékalongan à six heures du matin, et arrivés à quatre heures du soir, n'ayant connu que le galop pour aller, nous avons cessé d'avoir une avant-garde et une escorte de vingt dragons. Montés sur de charmants poneys, habillés de vert et de rouge, avec de grands casques en carton que surmontent des aigrettes, les dragons ont galopé autour de nous en faisant force fantaisies. Quelques casques se renversaient, les jupes volaient au vent, et les queues taient les ailes d'un moulin : tout cela ressemblait bien un peu à un troupeau de singes faisant de la voltige sur des chiens, mais ce n'est pas si charmant. — A tous les relais, nouvelle escorte, prêts à nous rendre honneur !

Ne croyez pas qu'il y ait la moindre apparence de dédain pour cette belle île de Java, au milieu d'un peuple aussi simple que pour les Blancs ; avec un simple rotin, on mettrait en œuvre les facteurs de ces parages ! Non, c'est une gracieuse attention qui, de l'ombre de son divin parasol, nous protège pendant que nous parcourons au galop les terres fertiles qui nous entourent. Nous sommes dans les grandeurs asiatiques, et nous sommes reconnaissants surtout !

À chaque relais, sous l'ombrage de palmiers, nous sommes servis avec du thé chaud et du pain de riz. Les indigènes, admanché nous le sert en polissant le riz, et qu'à chaque relais il en est de même. Notre escorte est historique ; les routes sont balayées, les ponts sont réparés, et il nous faut goûter de tout pour nous faire honneur.

expressions louangeuses des chefs en costumes pittoresques, que nous relevions dit qu'ils voulaient s'humilier, et que nos poignées de main transportaient de bonheur, nous devons être bien populaires, et à peu de frais, dans ce royaume où notre règne aura été d'un jour!

Ces splendeurs d'un autre âge, ces splendeurs qui m'ont forcé de ne point montrer ces populations ébahies un Européen de piteuse mine, m'ont enlevé la fièvre et m'ont guéri; mais un pareil spectacle ne semblerait-il pas plutôt un spectacle d'orgie de délire?

Les plantations que nous traversons, ce sont les plantations de tabac qui abondent; des hangars immenses sont disposés de kilomètre en kilomètre pour les sécher. Puis viennent des champs de cannes à sucre qui s'étendent sur des lieues de long; des régiments de coolies y travaillent, et les raffineries lancent au ciel leur noire fumée. — Enfin de longues routes nous amènent à Samarang, ville de soixante mille habitants. Pour Batavia pour la splendeur des rues et des villas. Devant nous, nous refusons, par discrétion, la cordiale invitation de visiter les autorités en grande tenue viennent rendre visite à nos officiers. Une pluie torrentielle, et les récits les plus intéressants nous attendent la soirée.

30 novembre.

On nous a parlé d'une région nouvelle. Il y a en effet, à Java, deux régions que l'on appelle les « Terres princières », Sourakarta et Mataram. Elles ont deux Sultans. Elles n'ont pas été soumises par la Hollande, mais on y entretient un agent diplomatique sous le nom de résident, et on y exerce un protectorat dont je suis fort curieux de connaître les conditions. D'après tout ce qu'on nous a dit, les rapports entre les deux principautés de puissance inégale, et mille arrangements de commerce, font la prospérité des deux pays.

On nous a eu qu'une seule étape, la jolie bourgade de Samarang. Nous avons été logés à la Résidence et fêtés par les officiers. On parle le français comme nous. La route postale qui sert de débouché à un vaste réseau de commerce est considérable; elle est flanquée de deux routes, l'une consacrée aux charrettes et l'autre aux bêtes de somme. Les charrettes, de forme mérovingienne, ont les roues pleines, et sont couvertes d'un toit en bambou. Les bêtes de somme sont des attelages de bœufs roses les traînent.

Elles s'échelonnent par convois de cinquante ou soixante, tandis qu'à notre gauche cheminent des caravanes de chevaux qui comptent certainement plus de cinq cents bêtes chacune. Quelle activité, quel mouvement commercial! mais aussi quels primitifs moyens de transport!

Laissant à notre droite les silhouettes brisées de deux beaux volcans, le Merbadou (9,000 pieds) et le Mérépi (8,500), nous arrivons à un plateau élevé, par des routes bordées de tulipiers aux fleurs jaunes, de dragonniers aux rameaux bizarres, de tendres sensitives et d'arbres à pain. Nous déposons le carrosse somptueux d'une Princesse javanaise entourée d'une quinzaine de suivantes, et un messenger nous remet une lettre d'invitation du Résident nous annonçant que Sa Majesté nous autorise à pénétrer dans sa capitale : nous sommes sur les terres de l'Empereur.

La place publique de Sourakarta offre un aspect étrange. Des dignitaires fendent la foule, suivis d'un serviteur qui porte un parasol vert et or dont l'ombre court après eux; des groupes de soldats en piques, de kriss d'or, coiffés d'un chapeau en pain de sucre, d'un jupon rouge, se croisent dans les rues; des faisceaux de bambous ordinaires sont dressés de distance en distance; et des milliers de gens dirigent en procession vers les minarets du palais, qui se voient à loin les bouquets des palmiers. La Résidence elle-même est déserte! Qu'y a-t-il donc? Ah! ce matin, le Sultan a été l'heureux père de son trente-troisième enfant! Grands et petits, en folle liesse, nous sommes la proie de respectueuses félicitations.

Bientôt le Résident, doré sur toutes les coutures, accompagné du commandant de la garde impériale, un homme à la forme. Nous exprimons le très-vif désir de présenter nos hommages, mais celui-ci n'a jamais vu d'autre Européen que le capitaine de la garnison, toujours été un tabernacle fermé aux gentils! En présence de de Henri IV, l'excellent M. Lammers Van Rooyen, le Prince l'insigne faveur d'une réception; l'homme à la tunique au beau métier, et nous attendons avec une patience javanaise.

Nous humons une délicieuse fraction sous le perron de la Résidence. Au haut du perron majestueux se dressent deux objets admirables qui rappellent les statues hindoues, mettant à profit leur classique beauté pour les formes aux autres peuples, rapportant par là même le Japon. Ce sont deux torchères, ornées de miroirs d'or et d'argent, et représentant

d'énormes lustres¹. La finesse des ciselures, la perfection du coulage, la précision des veines incrustées, me laissent confondu d'admiration.

• Pendant un gai repas, on s'évertue à nous avertir des mille et une règles d'une étiquette inouïe qu'il nous faudra observer si nous sommes admis au palais. Puis le Résident est forcé de nous quitter : de nouveaux devoirs le rappellent. — Ce matin ambassadeur, à midi il passe juge de paix ; ce soir il sera général. — Il s'avance d'un pas lent vers le « pendoppo » de justice : figurez-vous une sorte de tabouret de marbre, mesurant cinquante mètres sur cinquante et s'élevant par gradins au-dessus du sol. De hautes colonnes de bois soutiennent un toit de pagode chinoise qui l'ombrage, et en font une salle à jour. Là il va tenir son lit de « ka-adillan » en présence de cent chefs venus de leurs districts en brillant costume, et présentant un à un leurs rapports après quinze révérences consécutives.

Derrière nous est un piquet de gendarmes indigènes, — sans bottes, sans sabres, sous menottes de trois cent cinquante à quatre cents prévenus. Le magistrat s'installe magistralement sous le dais, où deux procureurs indigènes, sous des auspices de lui, font d'une voix nasillarde et cadencée l'accusation ; le prêtre mahométan, blotti contre une paroi, attend un appel nouveau donner son humble avis. S'en tenant à l'avis du conseil indigène, interrogeant d'un signe un conseil de vénérables, assis sur leurs talons au fond du tribunal, le magistrat prononce de par lui et au nom du Coran. En une heure, quelques centaines de prévenus sont expédiées, et deux files de prisonniers sortent ; l'une gambade et rit, l'autre pleure et va gémir vers le plus voisin. — Voilà dès l'abord une alliance qui nous promet et qui annonce une bien grande sollicitude ! L'Empereur, à Sourakarta ou Souerakarta, *ad libitum*), doit, il me semble, être flatté que l'ambassadeur de son très-haut et puissant sultan, veuille bien se charger de mettre l'ordre dans la justice de son peuple !

Le soir, sous un ciel brillant, nous faisons une promenade gala en calèche à travers le centre de la ville (cinquante-cinq mille âmes) jusqu'à la citadelle fortifiée appelée le « Kraton » : c'est le palais de l'empereur, flanquée de minarets blancs l'entourent, et par des escaliers d'ivoire sont accés ; elles sont sculptées à jour et

et le Japon, cherchant à voir les plus belles œuvres de l'art, ne trouvent pas de beautés dont la beauté ne fût mille fois inférieure à celle de l'Afrique.

de construction fort ancienne. Le but de notre course est une visite au prince Mangkou-Negoro.

C'est un prince indépendant, titré « de Pangheran-Adiepatie et d'Arie », ce qui révèle la plus aristocratique origine. Il possède beaucoup de terres enclavées dans l'Empire, et une armée qui lui est propre, composée de Javanais et stylée à l'Européenne. La rivalité d'influence politique et de forces matérielles entre lui et l'Empereur est immense; chacun à son rôle craint d'être supplanté par l'autre dans le réseau de fièvre indépendante qui lui reste. Le plus faible appelle à son aide l'influence des Hollandais, qui, pour les mettre d'accord, les morcellent et les croquent tous les deux de plus en plus. Ce Mangkou-Negoro mérite du reste l'estime; c'est l'homme le plus distingué de tous les indigènes de Java. S'implantant dans les colonies européennes, il a fait faire de grands progrès à la culture, construit des raffineries et importé quelques machines à vapeur; il a même été jusqu'au sein du dernier boulevard de la puissance malaise et a fait disparaître les antiques qui abritent les derniers descendants des Sultans.

Nous arrivons sous le porche de son palais; sa garde vient au-devant de nous en uniforme de colonel. Curieuse! cet homme, aussi jaloux qu'un tigre de ne pas encore de porter cet uniforme, ainsi que les dévotionnaires du Roi de Hollande. Son palais est une sorte de musée de sculptures fantastiques y abondent; mais comme les détails sont enveloppés pour nous de quelque chose d'encens, encore, grâce au vacillement de lampes éternelles, de leur vapoureuse et aux petits nuages embaumés qui brûlent parfums. Une domesticité plus que nombreuse nous attend; nous sommes sur le marbre blanc d'un salon triangulaire où se font les réceptions de cérémonie. Une femme assez jeune encore, très-pâle, ayant les yeux d'une main parfaite de forme, et des dents noires. C'est un fait assez caractéristique que dans ce pays, la loi la plus sacrée et la plus suivie, est d'imiter nos mœurs et prendre cette femme pour modèle.

Après nous avoir fait part de ce qui est arrivé, il nous fait savoir, et nous voici comme des amis. Ces conversations où tout se fait par intermédiaire

Sultan. Eh bien, nous sommes frappés de voir combien ce prince indien est au courant des affaires d'Europe : il nous parle occupation romaine, photographie, opérette et guerre de sept jours ! La tactique militaire, les armes nouvelles le passionnent, ses yeux s'enflamment en voyant la croix de la Légion d'honneur et la médaille de Crimée que porte Fauvel, il saisit cette occasion pour lui demander quelques récits de batailles, et alors **Fauvel** le fait brièvement, mais avec ce charme exquis qui le caractérise en tout. Puis **Fauvel** questionne le duc de Penthièvre sur l'Amérique, et il veut à



Soldat de la garde du Sultan. (L. I.)

... cette guerre de géants que le prince a faite à seize ans, il y a quelque chose d'étrange dans le vague de ces récits, dans ces idées des mondes éloignés, et un ensemble de notions, mal raisonnées, — mais raisonnées d'après les notions de la nôtre, — me reste dans l'esprit comme un colloque le plus inattendu, le plus hétérogène et le plus intéressant.

... ne puis pas partir sans aller chercher dans ses papiers, pour nous, un album contenant les grandes batailles de l'Inde et de tous ses fils du temps où ceux-ci ont été en Afrique. Ce témoignage touchant est bien fait

contige, teste trois secondes sur ses talons ; son chef dit en deux mots sa commission, et le tourbe repart à tire-d'aile, malgré une mêlée bruyante de tous les « parangs » (parats) que les porteurs surpris entre-choquent et bouleversent. Puis apparaît une autre troupe de Princes dans le même attirail : elle



Le Sultan de Sourakarta.

... (cette fois
... (nom), lettre qui, par je ne sais quelle
... par les députés entre les mains du Ré-
... ministre, qui la passe au capitaine des
... de saie jaune (couleur princière

ici), et déposée sur un large plateau d'or. Le capitaine, alors, devant la foule accroupie à perte de vue, descend solennellement les gradins de marbre, et la porte jusqu'à la voiture qui attend. Oh! la bonne et merveilleuse voiture! C'est une sorte de sucrier pointu, peint en jais, percé sur seize ressorts, et précédé d'un échafaudage en fil de fer qui sert de siège à un cocher juché; le tout traîné par six poneys blancs caparaçonnés, et escorté d'un escadron de cavalerie nu-pieds, avec épées et sabres japonais!

L'officier, après avoir grimpé les huit marches du monument pantelant, s'installe dans ce monument avec un sérieux que je lui envie, et le front haut et découvert, l'œil fixe, les bras tendus, il tient en main sur son plateau, comme si c'étaient l'ostensoir et le Saint-Sacrement, et, silence, prosternement de toute la population « avant comme devant » : les fronts sont contre terre, on entendrait une mouche voler. Mais, que je suis pris d'abord d'un fou rire dont les contorsions de mon visage font à la fois souffrir et pleurer. Le cortège se met en marche, et l'officier, en tête, sous l'ombre du « payong » doré impérial, brandit sa longue hampe de quatre mètres! Nous suivons avec une foule immense le Résident, et, à un kilomètre derrière nous, l'empereur, entouré des Princes, vizirs, radjahs et adiepaties, et, à l'arrière, la pompe de la reine de Saba venant rendre visite à son mari.

Bientôt nous arrivons aux murs du « Kraton », la capitale sur leurs gonds, et la cité intérieure et secrète. Le « Kraton » contient dix mille personnes! C'est la résidence du sultan malais, la ville de palais où il entasse ses sœurs, ses fils, ses filles et ses valets. Excepté son harem, tout ce monde est en armes, et la bataille, forme la haie, et s'incline le nez dans la poussière du pied à terre devant les « deux arbres sacrés », les « deux mille contre-forts », symboles de haut rang. Les parasols verts portés derrière chaque personnage, les casques dorés, à jupe écarlate, les turbans noirs, les épées tueneuse dans cet appareil asiatique, les drapeaux aux couleurs douze cours intérieures, entourées de douze tours, le tout est gardé par un piquet de l'armée impériale. Le sultan, noué aux reins, le turban noir et or sur la tête, les pieds drapés dans de longues robes rouges, entouré de ses ministres, et la flûte en bambou, longue de deux mètres, nous passent devant des ministres de l'empire, des officiers, des soldats, devant des pages de chambre, des eunuques, des courtisans, et devant la foule immense de la capitale.

L'étendard représentant un oiseau fantastique, brodé en or, s'abaisse devant nous à chaque gradin, et saint Georges terrassant le dragon n'était pas plus martial que le soldat couleur chocolat, orné d'un casque de carton entaillé, qui pique la lance en terre sous nos pas. Nous sommes reçus au cœur du palais, dans une vaste cour, par le gros de l'armée qui parade au milieu d'une nouvelle population prosternée; et devant nous, échelonnés en cascade sur les gradins d'un large escalier en marbre blanc, sont accroupis les quatre cents princes que nous avons vus si brillants tout à l'heure. Cette



L'impératrice et le jeune prince de Solo.

Le maître, ils sont nus jusqu'à la ceinture, et leur ceinture est dénouée dans le dos. C'est l'entrée du palais où trois mille Javanaises y font le service impérial! Les portes sont sur le seuil : de là, le coup d'œil est splendide! Le jardin de quatre à cinq cents mètres de profondeur, elle est remplie de plusieurs centaines de statues régulières suivant leur rang, et montrant au-dessus de leurs têtes argentées, leurs bustes nus, leurs armes et leurs attributs. Un grand pavillon à jour, dont la base est en marbre, est, à l'intérieur, chargé de mille statues. Plus dehors il dessine les courbes chamées et

les étages superposés d'un temple chinois. A droite, alignés la face contre terre, ornés de grands bonnets de baudruche azur, de boucles d'oreilles en diamants et de jupes bleues, voici les trente-deux fils de l'Empereur. A gauche sont des centaines de beaux-frères, cousins et neveux. Au fond, sur une sorte de trône, est Sa Majesté le Sousouhounan-Pakoe-Saldin-Panatomgo IX. Il a vingt-huit ans, une taille svelte et distinguée, le teint vert pâle, de grands yeux hagards et d'énormes sourcils peints. Sa coiffure est en soie noire à stries d'or : son justaucorps est orné de broderies d'or qui enchâssent mille diamants de la plus belle eau ; il porte au côté des décorations de fantaisie, d'admirables bijoux, et la croix de commandeur du Lion néerlandais. Sa longue jupe scintillante, des pierreries suspendues dans les cheveux, aux oreilles, aux mains et aux pieds, son kris, dont le fourreau jette des feux inouïs, le font briller comme dans un miroir, et, avec l'expression la plus pachalique et la plus efféminée, il dit :

Vingt jeunes servantes sont rangées derrière lui, semblant vouloir relever l'éclat de leur puissant seigneur et maître ; mais leurs regards sont baissés par leur absence. Puis quatre nains et quatre bouffons, dans des costumes d'attrail, se tiennent blottis à leurs pieds comme des chiens à leur maître. Infirmeries officielles et bayadères officielles ; pelotons de soldats en bleu, en rouge, qui sont porte-feu, porte-lance, porte-épée, porte-ther, porte-café, porte-parfum et porte-bonnet ; tout cela, au nombre de deux par année, se présente devant la majesté paternelle ; — cousins et neveux, au nombre de quatre mille, à ce père unique par la multiplicité des mariages ; officiers, au nombre de quatre mille, étendus à terre, à l'exception d'un son, sans oser lever les yeux autour de lui, devant l'étrange ensemble qui est en ce moment offert à ses regards. C'est là la cour à demi-fabuleuse que nous voyons en face de nous, dans le gradin du tabouret de marbre. Nous sommes encore debout, mais il ne nous soit permis de demeurer debout au milieu de cette cour, qui semble fauchée aux pieds du maître.

Le Résident alors, englouti dans son fantôme, nous donne le signal ; nous nous confondons de révérences périodiques ; en bon continen, nous nous courbons son échine autant qu'il la peut combler ; nous nous courbons à la quinte d'éternement. Cela dure fort longtemps. Cela dure même cette phrase qui me revient des jours et des jours : « Je ne jette à tes pieds, sans rire ni larmes, sans te dire : Bien, mais ce n'est pas l'œuvre que tu es en train de faire. »

amener le duc de Penthièvre à sa droite, le Résident à sa gauche; Fauvel et moi nous nous tenons sur le côté, vis-à-vis de deux oncles de Panatogomo, dont l'un fait exécuter les plus épouvantables grimaces à sa vieille figure couverte de tabac : c'est qu'il a avalé de travers sa boulette de bétel, et le moment est mal choisi. Pendant qu'une des nymphes de service présente un crachoir d'or au malheureux qui s'y délecte en éternements, le Résident traduit nos compliments. Alors le Sultan, donnant à tous ses traits des jeux étranges et vifs que possèdent au plus haut point les physionomies orientales, répond que « l'arrivée du Prince dans son Empire le jour de la naissance d'un de ses fils est le signe d'une bonne étoile pour le jeune enfant, et qu'il ne nous laissera point partir sans nous le faire toucher, » « car sa main lui porte bonheur. » Puis il fait du doigt un léger signe à l'empereur, qui relève aussitôt la tête, vient en rampant littéralement jusqu'à nos pieds, et, sur un mot, court jusqu'au parc d'artillerie, — et le cortège part.

En sortant de la vaste cour, à plus de trois cents mètres du trône, une procession s'avance toute grande, et les cent cinquante envoyés du Sultan se pressent à l'avant. Ce cortège met à arriver un temps infini; les envoyés, sur la terre, le buste exposé aux rayons dardants du soleil, ramènent les regards sur les mains, les illustres ambassadeurs de l'Empire se joignent jusqu'au pendoppo. Là, joignant les mains et, en signe de respect, posant verticalement dans le plan du nez avec le pouce sur le front, ils se prosternent cinq fois avec un ensemble théâtral et entonnent un hymne sur un rythme cadencé. L'énumération des titres, l'échange des saluts des deux Empereurs prend trois quarts d'heure; la réponse du Sultan, au sujet du trente-troisième fils, est faite en moins d'un quart d'heure. Le Sousouhouan lit avec religion la lettre enveloppée dans un papier jaune, remercie d'un signe majestueux qui semble adressé à tous les députés; leurs demi-pains de sucre bleus et leurs demi-pains de sucre blancs (les nobles distinguant les officiers) restent désormais inutiles.

Le maître fait avancer les demoiselles porte-cave à cheval sur des chameaux; elles voient leurs amphores bizarres dans les yeux de tous. Pour la plus grande gloire du Prophète, le bon maître fait porter de porto et de bordeaux.

La réception, déjà si extraordinaire, devient encore plus extraordinaire. Le Sousouhouan va causer une fois avec le maître, franchir pour la première fois à des Français le seuil du harem. Voici l'ordre de la marche :

1° Le Sultan donnant un bras au Prince et l'autre au Résident ; trois immenses parasols les ombragent ;

2° Les demoiselles d'honneur, trois par trois, comme les Grâces de la statuaire, portant, dans des bottes toutes brillantes de diamants, les parfums, le feu et les cent *et cætera* que mâchera l'Empereur ;

3° Fauvel et moi, toujours sous parasols gigantesques ;

4° Les officiers de la cour en procession.

Nous ne tardons pas à entrer dans la salle la plus étrange, où nos yeux dévorent un fouillis de dorures, de nattes, d'arabesques, de lita historiés et enluminés ; là s'élèvent à l'intérieur des escaliers tournants de bois de sandal, des petits pigeonniers, sortes d'autels haut perchés, autour desquels brûlent des parfums suaves dans des coupes suspendues et vuilées légèrement par la fumée qui se perd en tourbillons. Dans cette salle, qui a cent cinquante mètres de profondeur, il y a comme des vallées et des montagnes ; les boiseries, ciselées à jour, en font un labyrinthe où les femmes effrayées y circulent comme des ombres fugitives. Mais la salle est grande et nous avons devant nous l'essaim, charmant par la jeunesse, par la couleur, de ses quarante femmes, vraies poupées de cire, toutes souriantes à son regard et langoureuses dans leurs poses. Le costume élégant et fait au moule n'est orné que de colliers de jais et de roses ; une rose est noué sur leurs hanches. Je crois rêver, en vérité, comme dans le songe des *Mille et une Nuits*. Mais les vagissements d'un enfant nous rappellent bien que je suis sur terre et que tout cela est réalité. Le Sultan nous est apporté. Il est aussi criard et aussi laid que les autres. Il a passé vingt-six heures sous toutes les latitudes : nous l'honorons par un « shake hands », bénédiction promise, qui le fait crier de joie. Le Sultan paraît ravi ; des centaines de servantes parcourent le plafond par-dessus les corniches des meubles enluminés et peints de fleurs et des sculptures mythologiques d'escaliers tournants. Le Sultan est au plafond.

Le Sousouhounan nous présente à sa suite, et à sa suite, des vieilles momies qui étaient aussi femmes de son grand-père, de ses filles, dont la plupart ont pour toute dot, une couronne d'or. Nous avons beau sourire le plus aimablement du monde, elles leur cause une peur effroyable. Elles sont effrayées par le Sultan s'étant marié à douze ans, cela lui fait peur. Elles ont par an à ajouter à celle de deux fils, un fils et une fille.

Bien de plus curieux que cette sorte de mariage, c'est le spectacle et dont les coutumes sont très singulières.

quelques années le harem était quadruple de ce qu'il est aujourd'hui; mais le maître, — par économie sans doute, — a subitement fait d'énormes réductions dans le personnel. Ce sont ses amis, appelés à ramasser les miettes du sérail, qui ont dû être contents!

Le Sultan nous montre par ses mille caresses qu'il adore ses enfants. — Quant à la condition des femmes, elle est bien basse, bien méprisée et bien pitoyable à Java. Dès l'âge de dix ou douze ans une jeune fille devient, comme une chose, la possession d'un propriétaire, puis elle perd le plus souvent le bien-être en même temps que la jeunesse. La nature grossière des hommes, réduite uniquement par un dehors matériel et éphémère, les étale comme des trompeaux, sans se laisser enchaîner par les charmes moraux et attrayants qu'une femme recèle dans son âme, sans respirer les parfums de sensibilité, de tendresse et de vraie affection qui s'en exhalent! Ah! n'est-ce pas par là que l'Orient serre le cœur! — Dans ce palais où elles sont reléguées, à l'instar d'une boutique de femmes en gros, il y a pourtant une seule personne qui porte le titre de « grande » : elle est « ratou », et son pouvoir est celui de l'héritier du trône; c'est celui qui vient de recevoir notre hôte, le prince de Java, et qui m'explique maintenant la liesse générale de tout ce peuple en présence de nos Princes. — Avouez que le Sousouhounan était à plaindre, car, n'ayant pas de fils, de n'avoir pas d'héritier légitime de sa couronne! — Après quelques heures de séjour dans la cité sainte, nous nous inclinons respectueusement devant la triple rangée des femmes de notre hôte, et nous nous retirons. Le mystérieux que nos regards furtifs n'avaient cessé de pénétrer, le Sousouhounan nous guide, et, de colonnade en colonnade, nous regagnons la terre des profanes.

Le duc de Penthièvre sa propre canne, ornée d'une bague en or gravée son chiffre E, qui veut dire IX en javanais : il est le neuvième de la famille. Quoique ses prédécesseurs aient vu s'élargir de plus en plus le cercle de leurs antiques possessions, celui-ci en a vu s'agrandir les terres qui, sur un rayon de soixante milles, entourent la capitale, et qui rapportent environ trois millions nets : les Hollandais, d'après un ancien traité, cent trente-quatre mille francs par an. Des sources inconnues viennent alimenter un revenu que nul autre prince du pays où le Sultan est égal à un dieu, où il possède le droit de désirer la femme ou la fille d'un de ses vassaux ne peut jamais immédiatement remiser. L'époux ou le père doit lui offrir une dot. Quand il en est de même des sueurs du travail, le prince ne se contente pas de la vie en un mot de près d'un million de francs par an, il a une seule volonté, y a-t-il une mesure

dans la jouissance, des bornes à la richesse, un frein à l'omnipotence?

Je rentrais à notre somptueuse demeure en repassant dans ma mémoire toute fraîche les splendeurs asiatiques dont je venais d'être témoin, et que je n'aurais jamais crues empreintes d'un cachet aussi piquant, aussi fantasmagorique. La cité sainte, où le Sousouhounan voit chaque jour dix mille de ses sujets à quatre pattes devant lui; où ses femmes se parent, chantent et dansent pour lui; où ses enfants rampent à ses pieds comme des vers de terre, — la cité sainte n'était séparée de moi que par les créneaux et les minarets. Mais voici que d'autres créneaux et d'autres bastions m'apparaissent sur un petit fortin à ma droite. Qu'est cela, disais-je? — Rien. — Quoi! rien? — Peu de chose. — Mais encore? — Un petit fort où il y a cinq cents soldats hollandais pour veiller à la sûreté des Européens. — Ah!.... — Il y a deux Européens et cinq cents soldats avec un lieutenant-colonel pour les défendre! Je sais bien que ce n'est qu'un petit pied-à-terre que prend là le puissant voisin,

Mais lorsqu'on voit le pied, la jambe se devine.

Et le grand et magnifique Sultan ne me fait pas l'effet d'être libre comme la cavale du désert! Ici le fortin hollandais et la garnison à armes perfectionnées: là le Prince indépendant Mangkou-Negoro qui a une armée indépendante, stylée à l'européenne, et qui est poussé, choyé, aidé, subventionné pour tenir en échec le demi-dieu du « Kraton ». Et puis ce demi-dieu, ce Sultan superbe ne peut recevoir aucune lettre sans qu'elle ait été préalablement remise à la Résidence: son capitaine des gardes, le beau méina, vient y faire chaque matin un rapport détaillé et circonstancié de tout ce qui se passe dans le palais.

Bref, si l'on s'incline jusqu'à terre devant la majesté impériale, et si on semble, avec des airs de petit saint Jean, n'être pas digne de dénouer les cordons de ses souliers; si toute la pompe honorifique et le faste de l'Orient sont déployés aux pieds du maître, croyez bien que le Sousouhounan-Panatagomo IX, le lion survivant des pachaliks, ne se laisse pas de filets qui l'empêcheraient de rugir, de bondir, dans le fortin où il régnait jadis, et de déchirer de ses griffes vengeresses les ennemis dont la race conquérante a enlacé son île!

En rentrant au logis, nous trouvons nos lettres d'Europe, qu'un courrier avait apportées au grand galop depuis Batavia. Ce sont les premières réponses à mes premières lettres d'Australie, du 24 juillet. Pensez avec quelle impatience je les attendais! Avec quelle ardeur je les dévore! et combien je suis confondu de l'honneur que vous m'avez fait en m'envoyant mes poissons volants, mes mines d'or, et mon livre de Burke! Puisser

Javanais accroupis, nos ministres manqués et mon Sultan le regardaient femmes recevoir un pareil accueil auprès de vous ? Ah ! quand j'en aurais de belles et étonnantes choses, et que je pense aux malheurs que j'ai de ne pouvoir partager avec eux le bonheur de tels spectacles !

La variété rapide de notre voyage en fait le charme et même excuse la fatigue. En Australie, la couleur locale n'existait pas, mais c'était une passionnante étude que celle de cette nouvelle Europe où une civilisation humaine, et un commerce effréné que celui de nos missions, conversations avec des hommes parlant notre langue, ayant nos mœurs et appliquant nos sciences.

Ici nous sommes perdus au milieu de vingt millions d'hommes que nous ne comprenons pas : une nature exubérante et une civilisation locale nous offrent un tableau surchargé de couleurs qu'il est impossible de rendre. — Là-bas, c'était une discussion éternelle entre les blancs et les noirs ; ici c'est un théâtre avec des mœurs et des coutumes bizarres, avec de magnifiques décors que personne ne peut saisir l'essence et l'âme conservée, au lieu d'un peuple qui veut parler à tous ces Malais, écarter les préjugés, apprendre leur histoire, étudier leur religion, leur langue, leur civilisation, au lieu de leur offrir la civilisation et la religion du monde, au lieu de leur offrir la science et la philosophie, au lieu de leur offrir la morale et la loi, au lieu de leur offrir la liberté et la justice, au lieu de leur offrir la paix et l'union, au lieu de leur offrir la fraternité et l'amour.

huit autres principes ; et les
champagne au
que l'
treis
dis

A cet âge, ils ont déjà chevaux, châteaux, terres et harem, etc. Ils sont fiers comme Artaban quand ils sont au dehors; — dans la maison paternelle, ils deviennent vers de terre!

Mais quelle chose vraiment curieuse que leur langue! D'abord à Java on en parle quatre : le malais, le javanais, le sundanais et le madagais. Dans chacune de ces branches, il y a des dialectes aussi différents entre eux que le turc l'est de l'anglais ou de l'espagnol. Dialecte n° 1, le noble à un inférieur; — dialecte n° 2, l'inférieur à un égal; — dialecte n° 3, l'inférieur au noble; — dialecte n° 4, le noble à un égal; — dialecte n° 5, le noble à un Prince, à un Raden-Adiepatie ou à un Radjastalah quelconque.

Quant à leur religion, ils n'y croient pas : — quelques pratiques superstitieuses les forcent à adorer des fétiches, mais ils tiennent à ne pas suivre les préceptes de leur culte qu'à ne pas se convertir au christianisme. Le sérail, les chevaux et les armes (autrefois les armes blanches, aujourd'hui les carabines-revolvers), voilà qui résume le but de leur vie, ce qui du moins, pendant notre curieux dîner, ressortait de leurs des vives saillies qu'ils accentuaient de leurs regards tour à tour sérieux et rêveurs.

Nous entendions dans le lointain la musique du *Fort* *Charles VI* d'Halévy, et nous nous drapions dans des draps larges de plus d'un mètre, que les jeunes princes, de part des Sultanes; c'est un don qui nous est d'ailleurs l'étoffe a été tissée de leurs propres mains dans une odeur délicieuse! Nous rapportons aussi des long enroulées dans des feuilles de maïs, et de cannelle et de muscade; quand nous les France, nous nous croirons enivrés des parfums trente-trois fils nous remet des photographies comme le collodion contraste avec le

La spirée se termine en grande pompe réclamé le prince Mangkou-Negoro; il taine de torches, des chevaux caparazonnés les tournois javanais d'il y a trois siècles bronze; des costumes pour toutes les et dont il revêt des figurants; des cris de cigogne, des krias d'une valeur qui dignes, et il nous donne à chaque

javanais qui portent diamants, bonnets azur et sarrongs roses, et auxquels nous faisons force révérences, nous assistons à une représentation des « rondjings-fandaks » (danseuses de profession). Comme le Prince indépendant a eu la charmante idée de nous donner une véritable leçon d'histoire ancienne, ces danseuses nous retracent dans leurs graves pantomimes les fabuleux épisodes des âges héroïques de la Malaisie. Sous leurs pieds, le marbre est recouvert de nattes bariolées; le gammelang fait résonner les accents langoureux et suaves des timbres de bois, et les jolies filles de douze ans, tantôt serpents de souplesse et d'élégance, s'entrelacent et s'enguirlandent dans les pantomimes les plus orientales. Je me suis peu à peu si bien accoutumé à la langueur douceureuse, monotone il est vrai, mais berçante, des gamelan javanaises, que notre musique rapide et nos ballets mouvementés et tourbillonnants me sembleraient sur l'heure l'affolement d'un carnaval et du délire de la danse.

Le jour est déjà bien avancé, et la raison veut que je quitte ma promenade. Malgré le plaisir que j'éprouve à vous donner sur l'heure l'impression de la journée, une des journées les plus curieuses de notre voyage. Si je me souviens, il y a deux ans, que je verrais un Sultan, son harem et son palais, j'aurais cru à une promesse folle! Ce soir je crois au bon pays et le joli voyage! quelle splendeur que celle des cours d'Orient! on se sent transporté dans un autre monde : les parfums vous environnent, les statues sont étincelantes comme les étoiles dans l'azur du ciel. Cette vive lumière, ces palais de marbre, ces danses merveilleuses, tout est merveilleux pour ceux qui sont nés dans la vieille Europe!



La route pour le harem.

DJOKJOKARTA ET BORO-BOUDOR.

La courbache des gendarmes et le zèle de la population. — Une tortue adroite. — Les signes de combat. — Visite nocturne et apparat pittoresque du Sultan. — Majesté et impuissance. — Temple grandiose. — Les ponts élastiques. — Mœurs hollandaises. — La métropole d'Ambarawa. — Délices d'un palais de pacha. — Chemin de fer. — Victimes des typhoïdes.

Nous perdions de vue, dès cinq heures du matin, les minarets de **Sourabaya**, et nous suivions la route qui conduit à Djokjokarta, la capitale **du Sultan** : c'est le nom le plus historique de Java. Là, de **Sourabaya**, flottait victorieusement le drapeau de la révolte. Le prince **Digjaja**, doué d'une ambition effrénée, et tuteur d'un Sousouhouang **qui**, tête aux forces hollandaises, qui n'achetèrent le triomphe **pour** cinquante-deux millions de francs et par le sang de quinze mille hommes, dont huit mille Européens. — Aujourd'hui, le calme le plus complet règne sur ces mémorables champs de bataille : de régulières plantations de cannes à sucre et d'indigo s'y déroulent à nos yeux. Les fiers Sicambres qui ont courbé la tête, galopent à nonchalance sur leurs chevaux caparaçonnés : ils sont, on le voit bien, de race européenne. Leur nez busqué et au front haut, est tout différent du comte de **Sourabaya**. Leurs manières ont une distinction qui frappe. Ils sont, au premier ordre, ayant bien soin de faire valoir leur **pour** anciens, leurs bagues de diamants ; ils sont **pour** Quant à nos chevaux, ils n'ont pas les allures de ceux-ci ; ils retiennent la voiture. — Aussitôt qu'ils ont fini, ils s'élancent ventre à terre dans toutes les directions. La rapidité des volées de coups de courbache **pour** caravanes de pions qui **pour** des outres ou de l'indigo dans des urnes ; **pour** pataugent dans les rizières ; **pour** l'ombre des bananiers, en un mot **pour** de ces lieux. Chacun d'eux revient avec **pour** moitié roue de coups l'équipage qui **pour** vigoureuse et utile impulsion au **pour**

contre le gré des poneys récalcitrants. — Ah! je ne sais qui m'énumérerait l'autre jour les castes de Java; mais il me semble qu'aujourd'hui il n'y en a que deux, « les pousseurs et les poussés! » Notez que nous voulions absolument faire ce voyage à cheval, en souvenir de nos belles galopades dans les prairies australiennes; mais c'est une impossibilité ici: ce serait une atteinte mortelle portée au prestige des Blancs, qui ne doivent circuler qu'à l'instar de pachas, aux carrosses desquels les douces populations doivent s'atteler par tribus, quand les quadrupèdes sont rétifs.

En effet, c'est presque à bras d'hommes que nous avons parcouru toutes les terres de l'Empereur; rien ne pouvait calmer le zèle de nos radjahs et de nos gardarmas, qui, bien malgré nous, harcelaient les populations d'une si singulière façon. En dix heures de route nous fîmes sept lieues: il est vrai que les fruits exquis nous étaient offerts partout et étanchaient par moments notre soif effrénée sous un soleil de plomb. Nous pûmes aussi bien à l'aise voir faire la récolte du riz: les femmes des villages, cueillant un à un les épis d'or et verts, en forment des bouquets soignés que les petits enfants repassent au mortier de décortication; ces moissonneuses, en costume négatif, nous saluent par notre passage et nous charment par leur naïveté: elles se mettent à l'ouvrage pour nous aider à passer les rivières.

Après le coucher du soleil, nous arrivons aux ruines de *Sourabaya* (qui signifie mille temples). Sur un carré de près de cent mètres de côté, s'élèvent des monceaux de pierres sculptées; une douzaine d'édifices sont encore parfaitement conservés: ce sont des temples, avec le sourire sur les lèvres et la plante des pieds tournés vers le ciel; ils ont sept ou huit fois la grandeur humaine. Nous montons dans les galeries, dignes des pyramides d'Égypte, dans une voûte sombre, où chaque pierre menace de tomber sur nos têtes. Au sein de ces ténèbres, le gardien du temple, un vieux bouddhiste à longue queue, avec des amulettes suspendues au cou, éclaire sa frêle lampe des groupes de Bouddhas à quatre têtes de cerf! Bientôt des chauves-souris, grosses comme des poings, en prenant la lampe, nous enveloppent dans ces cachots; nous avançons, plus guidés que par les lucioles légères qui voltigent autour de ces statues gigantesques. Dans le temple du Sud est une statue de femme, parfaitement conservée, reposant sur une tête d'éléphant: — reliques que tout cela! — Un jeune homme, coquet et mignon, était venu nous joindre

là par ordre de l'Empereur; mais Ak-Hem était impuissant à nous traduire ses explications mythologiques. N'ayant pu éclairer nos esprits, le Régent a du moins pris soin d'éclairer notre route et de nous donner un piquet de cavalerie qui porte en avant une douzaine de torches flambantes. Les campagnes environnantes brillent d'une autre lumière : la crête dentelée du Merapi, ce grand volcan autour duquel nous tournons depuis sept jours, se dessine en couleurs de feu; du côté opposé, l'horizon est à chaque minute embrasé par les éclairs, qui sont, sous les tropiques, les compagnons de chaque soirée; et plus près, les rizières échelonnées comme des escaliers, sont toutes phosphorescentes des ondes agitées des lucioles, dont l'ensemble permanente reflète l'éclat scintillant. Les lucioles! les lucioles! une influence magnétique les fait s'élever puis retomber par saccades, comme une pluie d'étincelles; et nous ne pouvons nous lasser d'admirer l'intensité de leur lumière. C'est bien tard dans la nuit que nous franchissons le pont de l'antique cité de Djokjokarta; là encore, la résidence nous apparaît tout à fait ouverte.

Malgré l'heure tardive de notre arrivée, nous avons été témoins d'une intéressante conversation du Résident, M. Bosh, dont la figure et les yeux profonds trahissent dès l'abord la fermeté et la science. Ce sont des hommes trempés de fer et merveilleusement doués pour les affaires administratives dans les Indes néerlandaises! L'histoire de ces hommes est attachante au possible, car, s'ils sont les plus omnipotents, ils sont surtout les plus infatigables travailleurs du monde.

Entre ces deux visites à des Sultans vivants, nous visitons les tombeaux beaux des Sultans défunts, glorieux héros du temps de la guerre, puis de la révolte. Des voitures à six chevaux nous emportent au fracas jusqu'au portique de la paisible demeure. Devant la porte, la piscine est une piscine de marbre, dans les eaux de laquelle on fait nager la « tortue sacrée ». On a préparé sur des tables de viande; les prêtres, accroupis dans la piscine, tiennent au bout d'un bâton de petites bandes de tissu pour l'animal-dieu. Une tortue, surtout quand elle est si longue à se décider! Une plus terrible patience nous rendent impatients; une idée d'ailleurs nous vient de remonter les profondeurs des eaux. Bientôt, la bête sacrée paraît à la surface, et nous nous inclinons religieusement.

Les Javanais aiment des habitations ouvertes au grand air pendant l'été, autant ils aiment à couvrir comme d'une cloche leurs demeures sépulcrales : le toit vient presque jusqu'à terre, et c'est pour ainsi dire en marchant sur les mains et sur les genoux que nous pénétrons dans les cercueils. Le chef de Mataran, puis le premier roi du nom, présidaient l'assemblée mortuaire : des centaines de tombes sont rangées en rangs serrés, et couvertes de toiles blanches que soutient un échafaudage : on peut voir les lits tendus d'une galerie d'hôpital.

Après la première représentation, nous avons la seconde représentation, passablement semblable à la réception d'avant-hier. Le « Kraton » impérial de Djokjokarta est le palais de Sourakarta. Il contient cinq mille adorateurs de la déesse, la même succession de palais, de pagodes, de terrasses, de corridors, de balcons et de pendoppas. Même procession honorifique avec une parade pompeuse jusqu'au seuil du harem. Avant-hier, nous avons eu l'ordinaire d'être arrivés le jour où était né un Prince ; aujourd'hui, c'est bien plus étonnant, quand on rend visite au mari d'une Princesse, de tomber sur un jour où l'on n'enregistre pas de naissance.

Malgré tout, de cette nouvelle réception, parce qu'elle ressemble à la précédente, mais que pourtant mille détails nouveaux ont encore piqué ma curiosité, j'ai été frappé de tant de splendeurs ; et j'ai éprouvé les joies plus communes de l'étranger qui para que l'on vient entendre de nouveau pour en apprendre à demi révélés.

Après la réception, nous avons rendu visite aux tigres enfermés dans des cages de fer, et réservés aux combats de la fête du Sultan. Ils sont dans une cour spacieuse : dans la plus spacieuse cour du palais, six cages, six cages ; de jeunes Princes, au nombre de six, sont assis devant le soleil, coiffés du casque d'or et nus. Ils attendent de couper les liens qui retiennent la porte de la cage, et de montrer toute leur bravoure en ne se retirant devant aucun tigre. C'est une scène macabre au son de la musique des cymbales. Les tigres bondissent et se rue contre la muraille de fer. Ils se jettent, et finit par tomber percée et rugissante. Le tigre est lancé pour lutter avec le tigre ; c'est un combat des plus atroces. A la dernière fête, le tigre le plus risible : chargé et vaincu par le tigre le plus risible, s'est élancé par-dessus les cages, et s'est élancé par-dessus les cages, suivant l'usage des « premières tropiques ». Les tigres, en se jettant, se jettent, percés sur

Les tigres que nous avions sous les yeux étaient depuis quinze jours : le Sultan avait requis toute une collation de la province pour les traquer dans une fondrière d'attente avec les animaux endormis de nos jardins. Dès qu'ils nous voient, dès qu'ils sentent « la chair fraîche », ils se précipitent sept mètres d'un bout à l'autre de leur arène, et se cramponnent aux pieux de bois qui les tiennent prisonniers. Ils ont leurs yeux de feu, leurs griffes crochues, leurs queues enroulées ; il y aurait du reste de quoi se sauver, tant est affaibli le Sultan et ses chiens, mais les chairs pourries de moutons et de chiens qu'on leur jette dans leur cage, et dont il y a déjà des monceaux sous les yeux, leur font beau un tigre royal, quand il a encore un reste d'humanité.

Je sors à regret du « Kraton », pour aller voir
plus jamais de pareils splendeurs ! J'essaie de vous en faire voir tous les détails. — Pour commencer, il est porté en cadence par quatre énormes épaules de bronze : quatre personnes sont nonchalamment balancées dans sa belle cage de bande d'enfants, les uns richement vêtus, les autres un attirail de colliers vingt fois entrecroisés, d'autres, sans vergogne, nus comme la terre. Mais tandis que je contemple les choses, un homme, à l'air d'un marchand, se penche vers moi et me dit : « C'est un jeu d'enfant, n'est-ce pas ? »

Mataram, elle rentre au harem, dont elle est la reine par la grâce et la jeunesse : nos longues fourches ornées de dents de requin, nos masses d'acier et nos casse-tête de bois de fer suffisent pour t'indiquer que tu n'y resteras pas. Et, me retournant, je n'ai plus sous les yeux que des idoles



nettement appliquee. 17000 000 100 83

nettement appliquee. 17000 000 100 83

Nous sommes sur les gradins de la

Il est minuit bien passé... les dernières torches viennent de disparaître dans le feuillage : tout rentre dans le silence, et je vous écris sur ma terrasse de marbre, humant les fraîcheurs de la nuit, tout enivré de ma vie nouvelle !

4 décembre.

[illegible]

haut qu'ils sont plus impuissants, sans les atteindre, la fois par la force et par l'amour, la race s'émancipe. L'habile tactique de feinte modération, le jeu de la dernière ombre d'une noblesse détachée, le canon pour anéantir, me paraît la clef des règnes du régime colonial et les Sultans soi-disant indépendants, qui, gratuits pour deux Princes assurent la reconnaissance de millions d'Indigènes....

C'est la province de Kadou qui est limitrophe ; à l'est de Djokjokarta. Quand nous admirions les merveilles de Batavia jusqu'ici, on nous disait toujours que dans Kadou nous aurions le paradis de Java. Montagneuse et volcanique, avec sur ses sommets arrondis des forêts vierges et impénétrables, des plantations de café, régulières et alignées comme les palmiers dans les vallées, de la vanille et de l'indigo. Pour que ces splendides spectacles soient attristés pour nous, quand nous sommes pour intimider des populations qui s'accroissent rapidement, qui, par moments, sont un peu récalcitrantes devant nous, nous pousser aux roues ?

Ah ! quand on n'a point vu cette verdure fraîche, cette végétation si humide, si arrosée sous un soleil brûlant, quand on a vu de lianes et de bambous, ces dômes de montagnes, ces mamelons de feuillage, on ne peut concevoir que nous éprouvons à chaque pas. Enfin nous sommes curieuse, d'une forme exactement trapézoïdale, que nous l'appelle « Clou de Java » (les Indigènes prennent le nom de l'île), et nous arrivons à Magelang, capitale de la province. Au Résident : son huissier galonné nous dit : — Réponse : Il a eu froid ! En voilà un, qui n'a pas eu d'avoir eu une bonne chance ! Quant à nous, nous sommes vingt-cinq jours dans une chaudière de bambou, qui nous rend pas plus ruisselants.

Le Régent de céans, Radin-Toung, est un homme d'ingénieur de figure comme de monnaie, qui a fait le temple de Boro-Bonder, situé à l'est de Kadou, sur un monticule, qui est un des plus beaux qui lui sert de ceinture. Au sud, il y a une

Les montagnes naturelles, les crêtes des volcans éteints la dominant; c'est à l'époque de l'invasion hindoue ont, au huitième siècle, construit ce temple en l'honneur de Bouddha.

Le monument a la forme d'une cloche; il mesure trente-six mètres de hauteur et cent huit de diamètre; quand on est plus près, on est frappé par les rangées de statues de Bouddha échelonnées, des pieds au sommet, par les parapets de sept galeries superposées qui forment les gradins de cette pyramide massive, construite sans ciment et admirablement conservée.

Une statue de Bouddha (et il y en a cinq cent cinquante-cinq de grande taille) est abritée par une coupole à jour, taillée dans le granit.

Il n'y a pas une pierre qui ne soit sculptée, ce qui fait plus de quatre mille mètres carrés de bas-reliefs bizarres, tous nets et finement ciselés, riches de détails et d'ensemble.

C'est, en un mot, une pyramide grandiose, habillée de sculptures; elle sert d'étagère gigantesque à des idoles protégées par une dentelle de pierre, qui sont disposées sur l'extrême bord de la pyramide.

Comme les sentinelles des donjons du moyen âge, et elle est surmontée par une galerie de sculptures qui se font suite les unes aux autres.

Elles représentent les plus curieux épisodes. On voit, avec admiration une chasse à l'éléphant, un hallali de rhinocéros; les chasseurs de Mahomet sont plus heureux que ne l'ont été les chrétiens.

Hubert : — une bataille, puis un naufrage sur du corail; on voit nager les matelots tombant à la mer du haut d'un navire.

Puis viennent les arts de la paix, les différents genres de l'agriculture javanaise telle qu'elle est encore aujourd'hui.

On voit les plus essentiels des instruments, les instruments de labour, vu l'ombre d'un perfectionnement! Un comice agricole est représenté.

Une révolution! — Enfin, j'ai la tête remplie de mille scènes, telles que cérémonies de mariage (un peu accentuées), un serpent tentateur, déluge, etc., rappelant de très-loin les épopées.

Après ces sculptures, de cent cinquante marches chacun, nous sommes parvenus au sommet, élégant sanctuaire dont le dôme est soutenu par ses propres poids. — Imitant un dieu, par les genoux du dieu, j'ai allongé le bras et je me suis prosterné.

Voilà, ce qui, dans la croyance javanaise, assure la prospérité du pays. J'ai pas, en général, une admiration béate pour ces sculptures, mais seulement à la curiosité de voir que la statue divine n'était point au-dessus de la perfection des bas-reliefs. — Le Régent

A voir la grandeur des traits fondamentaux, des dres dentelures, que d'années et que de bras n'ont pu faire un pareil ouvrage ! Aujourd'hui, il n'y a plus même habitants : la ferveur est morte ; des siècles seule trace, celle que le temps et la désertion n'ont

Notre Régent essaye par moments de nous faire de le comprendre ; il nous ramène sous son portrait nous donne son portrait, et nous présente à nous désormais un harem ne nous semble plus exister.

Je me souviens d'une de ces gravures qui ont accompagné l'Empire : Bonaparte, du haut de son trône, étonnés les plaines resplendissantes de la plaine aussi merveilleuse que cette peinture et au seul coup d'œil toutes les cultures de la plaine dominant les volcans de Soumbar et de la plaine d'Ambarrava sous le ciel bleu et la pluie que se ne puis les décrets de la nature.

des rochers noirs fuient derrière nous ; de touffus contre-forts de calcaire marquent de la marqueterie végétale qui est à plusieurs milliers de pas de la route en corniche ; les nappes vertes de la canne à sucre forment une mer de verdure ; des palissades jaunes limitent de petits jardins où l'on cultive avec soin le quinquina, le thé, la muscade, le girofle, le cardamome, la cannelle : ce sont comme les voiles colorées d'une escadre

au détour d'un col qu'apparaît soudain un panorama aussi riche que la nature se soit fait un jeu d'étaler tout ce qu'elle a de plus vive des lumières : en bas la luxuriante abondance, les fleurs dentelées ! il y a quelque chose de plus qu'humain qui attire le voyageur. « Nous reverrons des palais et des pagodes, des mines d'or, me disais-je ; mais nous sera-t-il donné de voir un pays aussi riche et paisible, aussi tropical ! » S'il y a des personnes insensibles aux beautés de la nature, elles seront muettes d'admiration ! Mais qu'un peintre essaie de rendre une pareille image ; il n'y a pas de palette qui puisse donner des couleurs assez vives, pas de perspective qui puisse donner une idée de la hauteur des dômes de fleurs !

Il nous fallait dix buffles roses pour gravir les lacets du sentier de gamin, prenant l'air important de cornacs, tiraient les bœufs qui passent par les trous percés dans les naseaux. Mais celles-ci ne répondaient qu'en faisant de formidables saccades par folles saccades de droite et de gauche, et en se balançant. Evidemment ces buffles veulent rejoindre leurs congénères nageant dans les lacs de la vallée que nous dominons : le musseau et les cornes dépassent seuls la route qu'ils agitent, et ils restent ainsi des journées entières en attendant la béatitude la plus complète. S'ils sont fatigués, ils s'y roulent en troupeaux. Pour le travail, ils les mènent aux eaux courantes, par trois ou quatre à califourchon sur le dos, et ils les laissent au fond des ravins ; dans les beaux lacs, ils se baignent, et ils se font tout roses des fleurs de lotus.

Après ces heures nous descendons au grand galop, sans nous arrêter, mais ce n'est point sans péril. Sur les pentes profondes qui coupent la route, il y a des rochers : pas un clou n'entre dans leur composition, ils sont jetés parallèlement d'un

épargne si peu les jeunes constitutions. Le petit blond affronte sans chapeau le soleil le plus ardent, couche sur une natte sous la véranda, et a ainsi survécu à tant d'autres nés ici comme lui, pauvres petits êtres que la fièvre et la dysenterie ont fauchés sans pitié! Déjà, avec l'adresse féline d'un Indigène, l'enfant sait grimper merveilleusement aux cocotiers, ou se faufiler dans la jungle, prendre d'une main un serpent par la queue et glisser l'autre jusqu'à la tête avec la rapidité de l'éclair. — Ce trait vous prouve que les Hollandais, au contraire des Anglais dans l'Inde, cherchent à fusionner leurs mœurs avec celles des Indigènes; et il est certain, d'après les statistiques, qu'ils réussissent, malgré bien des douleurs, à réduire des quatre cinquièmes la mortalité qui frappe leurs imprudents voisins. L'absorption de roast-beefs et de spiritueux à des doses surhumaines est plus que notoire dans l'Inde: elle est passée en proverbe! Ici, au contraire, la sobriété de la race conquérante nous frappe au plus haut point; et, en vérité, ceux-là seuls succombent qui sont désignés par la fatalité. — Nous nous trouvons parfaitement de ce régime: à nous trois, depuis près d'un mois, nous n'avons certainement pas mangé pour six francs de viande (j'en excepte le cas de quarante francs de Samadang), et bu pour vingt francs de vin. Des ragoûts de riz cuit à l'eau, des piments et du kari en abondance pour stimuler, quelques fruits sains pour nous rafraîchir, nous ont permis de tenir la route quinze heures par jour, tandis que tous les Européens faisaient la route de nuit, et d'éviter les « routes de nuit » qu'ont faites certains voyageurs de soleil! N'est-ce pas le comble du ridicule que de visiter le monde, à travers le globe, à trois mille lieues de l'Europe, pour ne le voir que de nuit? —

Les fonctionnaires néerlandais, forcément peu « fashionables », ont été surpris de voir des Anglais, qui monteraient au Tankeubanprahou en pousse-pousse. Le plus grand laisser-aller est donc de mise ici: jusque dans les rues, tous les jours, vous rencontrez dans les rues, ou vous voyez sur les bordes, des fonctionnaires qui témoignent de la chaleur par des gestes de leur casquette, et de la chaleur par des gestes de leur casquette, et de la chaleur par des gestes de leur casquette. Ils sont dans un négligé nocturne: à leurs bras sont des pagnes, à leurs pieds nus dans des babouches, le corps nu, et une seule « cabaya » flottante. La chaleur est si grande, que les fonctionnaires néerlandais, qui sont si flegmatiques, sont obligés de se rafraîchir avec de l'eau, et de se rafraîchir avec de l'eau, et de se rafraîchir avec de l'eau. Et c'est ainsi que les fonctionnaires néerlandais, qui sont si flegmatiques, sont obligés de se rafraîchir avec de l'eau, et de se rafraîchir avec de l'eau, et de se rafraîchir avec de l'eau.

100-443887-100

...and the

Abstract

... le Bamjou-Birou pour voir la forteresse proprement dite
... magnifique assemblage d'habitations pour les officiers, de
... datant de 1831; les lézardes innombrables, qui prou-
... craque en mille points, ont forcé de décréter la démolition
... En se couchant chaque soir, on craint de ne se réveil-
... décombres; trois mille hommes doivent pourtant occuper

que celui d'une caserne à Java : les rangs sont formés de jaunes Malais, de noirs Africains, et en face d'eux le monde entier qui passèrent ici après la guerre de 1870 : les Anglais. Habitué au feu, et entretenus dans l'usage de petites expéditions incessantes dans l'archipel, les officiers en temps de guerre ; ils ont vu bouc et aisé, quand le canon interrompait les courses va beaucoup sur les routes de l'intérieur, et les enfants ; ici, la caserne m'a paru un orgueil de petits êtres nus se jouant dans les rues avant de femmes malaises habillées

dans les chambrées internationales et surtout dans les chambrées de la Résidence, cela pour les Blancs comme pour les soldats de couleur, noirs d'ébène, turcos renforcés, aux allures féroces, qui viennent tous les jours monter à l'assaut. Le tout est original, par son aspect d'ensemble. Mais, plus que débonnaire et débonnaire, l'administration approuve et encourage cette polyandrie réglementaire, avec une proportion différente en temps de paix et en temps de guerre. Cette situation numérique et monstrueuse qui, sous aucun régime, ne saurait échapper au blâme le plus violent.

Mais Caton n'a pas inspecté cette belle île, belle par son climat, en serait mort plus tôt! Quoique nous ne craignions pas la chaleur, nous poursuivons au galop notre route, et nous préférons plutôt mourir, et je vous écris d'Ounarang, sous le vent du feu de la terre ne nous tourmente pas; en revanche, les pluies torrentiels sur notre modeste case de bambou; elle nous sert en ce moment à une écumoire; je me hâte donc de terminer en tenant d'une main mon parapluie au-dessus de mon *claudio*, et de l'autre ma plume de paon javanaise.

Une journée de route nous ramène à Samarang, la capitale du voyage dans l'intérieur. — Plus de deux cents lieues de route avec des spectacles nouveaux comme avec des objets nouveaux. Chaque heure, nous ont autant enchanté l'esprit, que le soleil torride. Il nous paraît étonnant de n'avoir pas encore vu les délices de la Résidence. Point d'ornements, point de portes ni de tentures qui arrêtent les regards, point de mer, point de meubles d'Europe dans les salons, le marbre n'est relevé que par d'immenses statues, et à travers les colonnades blanches, l'œil n'est attiré que par les couleurs vives de la végétation tropicale.

A l'heure du dîner, les serviteurs, en grand nombre, se tiennent sur les gradins du perron; les fonctionnaires, les officiers et le général commandant, suivis d'un grand nombre de soldats, font face orientale de ces péristyles, l'air des palais de l'Inde, des sables; bientôt les cristaux reflètent les rayons du soleil, nous rassemble. Les cicerones de la Résidence nous ramènent.

au sultan de Bornéo, de Bali, de Macassar, de Timor, témoignent des exploits de nos aimables convives. — Vous pensez si nous avons joui des récits de chacun ! — L'un me racontait la guerre de Bali, où le roi Klong-Klong s'est défendu si longtemps avec gloire ; c'est à Michiels, « le colonel au cœur de tigre », qu'échut l'honneur de soumettre entièrement cette belle île : il mourut héroïquement dans l'action, au moment le plus décisif de la victoire. — Un autre me détaillait les marches forcées dans la jungle, dans les marais pestilentiels, contre des ennemis armés de flèches empoisonnées. Après une escarmouche de nuit, un des officiers avait entendu des cris affreux ; il y courut : c'étaient douze blessés tombés dans une sorte de fondrière, où ils se débattaient contre un véritable troupeau de crocodiles qui leur avaient déjà arraché les membres et qui se les disputaient par lambeaux.

9 décembre.

Ma chambre est à elle seule tout un palais ; on y organiserait le plus beau bal du monde ; elle donne sur différentes terrasses d'où la vue est féerique ; une escouade de serviteurs est accroupie à ma porte et n'attend qu'un signe pour courir et exécuter mes ordres. Mais je ne les trouble guère : j'erre au jardin, enchanté d'en ressentir la fraîcheur, et, vingt fois par jour, je me baigne dans une baignoire qui touche à mon lit de nattes, baignoire remplie d'eau fraîche et courante, si spacieuse que l'on y nage à l'aise. Un domestique à cheval m'apporta soudain un paquet venu par la dernière diligence ; quelque ami m'envoyait un livre du boulevard pour me distraire des splendeurs pachaliques. C'était l'*Affaire Clémenceau* ! Je me précipitai à replonger dans mon lac de salon et d'y lire ces pages qui se détachèrent au calme qui semblait me sourire, et je me sentais un peu de lecteurs plus semblables à Hassan, lorsque

10 décembre.

1990

es ont l'air content.

...and the

...and the ...

- **gouvernement** : des intérêts privés, des inimitiés personnelles, l'acharnement des conservateurs qui voient dans l'introduction des chemins de fer le signal des réformes nouvelles et le bouleversement des idées de monopole, ont joué dans cette affaire un rôle déplorable au détriment du bien public. De plus, si les pétitionnaires ont triomphé, grâce à leur audace et à leur persévérance, ce n'est point sans périls qu'ils s'aventurent, car le gouvernement n'a garanti l'intérêt des fonds engagés dans l'entreprise qu'à la condition d'un embranchement sur la forteresse, et c'est là un parasite des plus voraces apposé au tronçon naissant.

Enfin cet embryon de chemin de fer va naître viable, non point précisément par ses propres forces intérieures, mais par la fécondité surabondante de la terre qui le nourrira. J'ai voulu chercher à me faire une idée précise des ressources des trois petites provinces contiguës, Samarang, le Kouta et Sourakarta, qu'une ligne ferrée de moins de deux cents kilomètres va relier intimement de centre à centre, et dont les richesses seront, en six heures, au lieu de six semaines, transportées sur le quai du port d'embarquement. D'une liasse volumineuse d'imprimés statistiques, conservés dans la bibliothèque de la Résidence, j'ai pu extraire quelques chiffres de l'année 1863, malgré la difficulté bien naturelle que j'ai à comprendre le *Aanwijzing-Betrekkelijk*, les *Uitgestrektheid*, les *Maatshappij* et les *Levenswijze*, des en-tête administratifs.

La province de Samarang contient 1,021,038 habitants, dont 194,000 buffles, — 37,000 bœufs, — 6,000 chevaux. Son sol produit comme principales cultures, 101,649 picols de tabac, — 109,325 picols de café provenant de 226 caféiers, et 3,392,079 picols de riz.

La province de Sourakarta compte 491,333 habitants, dont 211 Européens seulement ; il compte 68,000 buffles, — 94,000 bœufs, — 29,000 livres d'indigo, — 74,296 picols de sucre, et 911,664 picols de riz.

La province de Sourakarta compte 713,000 habitants, — 68,000 buffles, — 6,000 chevaux, et une production de 29,000 livres d'indigo, — 92,719 picols de sucre, — 67,406 picols de café.

Une nouvelle source de richesses ce sera pour ce chemin de fer les porteurs (car tout Javanais est corvéable) et les bêtes de somme et d'attelage, qui

convoyaient péniblement plus de quatre
chandises, seront remplacés par des
même, les porteurs seront convertis en tra-
bêtes de labour, et, par un admirable déplacement
immenses, encore incultes, seront mis en
seront abattues pour les constructions navales,
pourront se désagréger pour faire d'un Java
à la vapeur.

Ce résultat admirable et certain ne sera pas
de proche en proche les Résidences voisines, et
Sourakarta il y aura une zone d'activité, de
éclipsa toutes les autres parties de Java. Qu
les objections irréflechies, les préjugés antiques
s'effrayeront peut-être de la vapeur, comme les
boussole, cet alpha de la navigation! Qu'
admirateurs d'une nature vierge, qui ne venaient
les yeux de Bernardin de Saint-Pierre! Le fait est
l'opposition au chemin de fer a été nulle de la
reuse de la part de bon nombre d'Européens.
lieu commun que de prêcher la vapeur à Java.
rieur des hommes d'une grande valeur nous
y seraient inutiles; ils nous montraient sur
tout en longueur et rétrécie encore par les
faisaient toucher du doigt la distance
nord de la mer, et nous indiquaient
carte, des routes inaugurées par le marché
pas fait trente milles sur ces routes
nous demeurions plus convaincus que
tion. Combien n'avons-nous pas été
apprenant qu'en dépit d'une fertilité
de l'alimentation, variait dans
tances, faute de voies suffisantes,
sept ou huit roupies à Batavia, formant
roupies et demie à soixante ou impensables
terres. Bien mieux, il y a peu
Javanais mourir presque de faim
lieues de là une autre province

¹ La roupie vaut 2 francs.

Mais cette opposition faite au chemin de fer par les hommes qui s'appuient superficiellement sur les difficultés dispendieuses de viaducs, de tunnels et de rampes, est doublée d'une idée première et dominante : *la crainte du travail libre*. C'est en effet une voie nouvelle dans laquelle entre la colonie néerlandaise : ce chemin de fer est la pierre de touche, il est l'écueil où pourrait bien s'échouer la vieille galiote d'il y a deux cents ans, où pourraient sombrer avec elle les idées économiques d'un autre âge ! La jeune compagnie qui, après tant d'instances, a obtenu la concession, nous donne l'exemple de la première application du travail libre : elle emploie 9,000 ouvriers, et les paye à raison d'un franc par jour. Nous faisons pour elle des vœux ardents, car nous sommes convaincu que son audacieuse initiative ouvrira l'intérieur à tous les bienfaits de la civilisation, bien plus encore dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel.

Mais tandis que je suis encore en train de feuilleter ces tableaux pleins de chiffres qui sont sous mes yeux, je ne résiste pas à sauter à pieds joints hors de mon chemin de fer, de mes sacs de café et de sucre, pour vous citer un trait qui m'a frappé. — La statistique véridique est, sans en avoir l'air, bien souvent fantaisiste, et j'y trouve non pas les animaux féroces tués par les hommes, mais les hommes que n'ont pas manqués les monstres des forêts. En l'an de grâce 1863¹, 273 individus ont été mangés par les tigres, 516 par les crocodiles, 72 ont été broyés par les rhinocéros, et 228 ont succombé à des morsures de serpents. La foudre du ciel a bien voulu par son concours efficace dans cette battue terrestre, et pulvériser

1. *Statistiek van het Beheer en den Staat van Nederlandch-Indië, over 1863.*



VI

LE SYSTÈME COLONIAL.

Vingt millions d'indigènes et vingt-cinq mille Hollandais. — Indigènes et Corvées. — Cultures forcées du sucre et du café. — Bénéfices aux employés européens. — Prospérité matérielle. — Soumission aux lois au dix-neuvième siècle.

Un paquebot part aujourd'hui pour Batavia, et nous aurions voulu rester ici davantage ; non plus pour les fêtes indiennes et des plaisirs de l'inconnu, c'eût été pour le Résident qui nous reçut, M. Keuchenius, est un de nos amis qui font une impression profonde. Nous ne pouvions partir bien avant dans la nuit pour jouir de son courtoisie et si captivant. La variété, la rapidité d'un voyage a ses rigueurs, et quand on rencontre une grande intelligence, plus haut point le charme et le respect, c'est un véritable s'en séparer si vite et de ne pouvoir se reporter, en partant, par l'émotion des souvenirs et de la reconnaissance.

Un canot de la marine royale, armé de pagaies, nous emmena du quai où le Résident, le général Maletou et son état-major venus dire adieu au prince : nous longeons le quai où sont entassées les « prahus » malaises à la proue desquelles sont sculptées de sandal et aux bords desquelles sont suspendues des cargues chinoises, d'une voix tonitruante, bientôt ces sons criards deviennent plus faibles, le canot se réduit sur l'horizon en une étroite ligne blanche. Le lendemain matin, et au-dessus d'elle, les montagnes du pays. Plus nous avançons dans la rade, plus les montagnes s'élèvent et embarquent d'une façon peu régulière, mais avec une rapidité qui nous attend avec rapidité. Le canot est le plus neuf, le plus propre, le plus agréable. Ah ! il n'est pas hollandais pour rien. Putte ! L'hélice tourne, et nous partons.

meublées comme des boudoirs, et éclairées par de grands sabords : les canapés de rotin, les toilettes soignées, les cuivres brillants, tout rappelle la classique propreté nationale. Notre équipage est malais et manœuvre à merveille ; ce sont de vrais singes dans la mâture, et je me suis pris d'affection pour cette race si agile, si attentive et si patiente. Un des traits caractéristiques de ces Indiens, c'est l'amour qu'ils ont pour les enfants des Blancs : tandis que j'étudiais ce matin la carte sur le pont, et qu'un matelot accroupi à mes pieds suivait d'un regard impassible le feu de mon cigare, en me présentant la mèche toujours flambante dès qu'il le voyait s'éteindre, j'avais devant moi le spectacle de trois bébés blancs servis chacun par deux petites filles malaises de dix ans. Plus loin, des enfants de six ans avaient chacun quatre domestiques, exécutant leurs cent mille volontés, et blottis à leurs genoux depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir ! En vérité, le commandant comme un sultan à des esclaves, et ils donnent des coups de fouet, ils mériteraient de recevoir le fouet. La chaleur est affreuse, mais quelques passagères européennes font-elles la sieste dans leurs cabines ; pendant ce temps, trois et quatre fillettes malaises se tiennent les mains jointes à leur porte ; dès que la maîtresse éternue, la petite troupe se précipite vers un seul homme pour lui porter secours.

Enfin, je n'ai pas tardé à trouver sur le pont un petit coin bien tranquille, et me voici pour trente-six heures à la mer, enfin en possession de mon air, respirant librement la brise réparatrice avec l'horizon libre devant moi, je veux bien vite en profiter, avant d'avoir encore des choses à raconter, et vous écrire rapidement comment se résume à mes yeux la vie hollandaise dans l'archipel Indien.

La vie d'un voyageur est souvent délicate. S'il est accueilli avec une hospitalité, avec une hospitalité qui le remplit de reconnaissance, dans sa bouche a bien des chances d'être considérée comme un acte de confiance, au moins comme un acte d'ingratitude ! Dans une colonie, il y a deux éléments fort distincts : les *hommes*, les *hommes* qui ont le cœur à cœur de vous dire combien les Indiens inspirent de vive sympathie et de respect sincère. Je ne puis que vous dire, pour que ma voix fût autorisée à leur rendre justice, que je n'ai jamais vu dans le monde de corps administratifs coloniaux, de distinction, de capacité et de dévouement, les écoles polytechniques de Delf et de Leyde, les écoles d'administrateurs pour les Indes ; parlant de ces Indes, des Indes soudanaises et malaises que, leur amour-propre ne leur permet pas de laisser par terre, et apportant un esprit com-

sommé dans les matières si diverses qu'ils régissent, les fonctionnaires que j'ai vus dans Java ont emporté mes sympathies.

D'opinions différentes sur les grandes questions, ils n'en servent pas moins leur pays avec ardeur sous un ciel si sol meurtrier, et certes ils ont tous bien mérité de la patrie.

Maintenant, après un voyage presque officiel où, grâce à l'indulgence du Gouvernement, le mécanisme discutable de l'administration apparaît dans le même panorama que les beautés merveilleuses de la nature, je me trouve en un embarras de position, ce respect affectueux pour les fonctionnaires qui me ferme la bouche, et m'empêche de dire mon humble avis sur le système tel que je l'ai compris ? Je ne le pense pas, et je pourrais en dire plus de franchise, qu'en plaidant ici la cause de la liberté, je pourrais d'être dans la voie où la colonie trouverait la véritable prospérité. Je lernai avec d'autant plus d'élan, qu'à Java même, par une réaction venant de cette même métropole qui n'a encore fait reculer les idées autoritaires, il s'opère un réveil libéral et plein de promesses.

Dans ce temps de triomphe pour la force brutale, d'un spectacle plein d'intérêt que celui d'un tout petit peuple d'âmes, le peuple hollandais, qui, avec des forces toujours croissantes, maintient au delà des mers de l'Équateur, dans une plus absolue, un immense empire de plus de vingt millions d'habitants, aux yeux des gens qui mesurent le succès d'une entreprise par ses résultats matériels, il est plus admirable encore de voir une colonie qui verse annuellement dans les caisses de la métropole souvent une cinquantaine de millions, à titre de contribution, et qui, sous une double impression, on parcourt l'île de Java, par son ordre parfait, une prospérité inouïe, et même la prospérité du peuple conquis pour ses maîtres, est-il possible de ne pas s'aborder, et entraîné à pénétrer le secret d'un tel succès, quels sont les résultats ?

Java tout entière, les quatre cinquièmes de l'archipel de Bornéo, la plus grande partie des Cébes, les Moloues, Lombok, Bali et Timor, voilà dans son ensemble, un territoire de 28,923 milles carrés (géographiques) dont les limites ont été déterminées et données la première fois par les Hollandais, dont le territoire en Europe ne compte que 120,000 milles carrés, où s'est exercé avec persévérance le génie de la colonisation hollandaise, des 1600, inaugurant des relations commerciales avec tout dans l'Inde, un centre vital pour les Indes.

Le « Fort » s'élève à côté du « Comptoir » ; le marchand devenu planteur, le planteur devenu soldat, des simples traités sur la vente du poivre et du café passés aux alliances avec les Sultans faibles et amis, pour les aider à détruire les Sousoubounans redoutables et hostiles. Enfin, après deux cents années d'une lutte qui n'a eu pour devise que « diviser pour régner », et qui a vu de grandes prospérités comme de grandes fautes, « la Compagnie » se dissout, et le Gouvernement de la métropole prend fermement en main son œuvre qu'il assise et presque ruinée. Les guerres de la Révolution, le passage de la Hollande sous le sceptre d'un Prince français, l'occupation anglaise de 1811 à 1816, forment une série de vicissitudes, causes d'arrêt et souvent de recul dans la prospérité et même dans la vitalité de la colonie !

Mais enfin d'histoire pour le moment : le passé s'efface devant les questions brûlantes du présent. Admirant l'énergie avec laquelle Java a été arraché par le système hollandais à une stagnation puis à une anarchie complète, je veux plutôt chercher l'esprit de ce système, vous en montrer les conséquences actuelles, ainsi que les causes de la réaction qui commence à se manifester contre un faisceau de principes tant vantés et tant admirés. Je ne puis plus vous parler de ce qu'il nous a été donné de voir dans cette île pendant l'expédition parcourue, où malgré le fanatisme mahométan, la bravoure des guerriers d'une race de pirates, et la fierté d'une antique noblesse, les soldats Européens régissent en demi-dieux quatorze millions

de sujets. Ici, comme nous, témoin du respect religieux, de la soumission des Javanais pour tout ce qui est autorité morale, de la prompt obéissance à tout ce qui est ordre matériel ; quand on a perdu ses repères dans les montagnes les plus reculées sur un horizon de plaines où travaillaient les populations de nombreux villages ; quand on marche dans la plaine pendant des journées entières, à travers des champs à rizières (chacun de plusieurs lieues carrées) où des milliers de coolies étaient alignés dans leurs sillons ; quand on voit tout cela être le monopole du gouvernement, — on se rend compte qu'après avoir comblé les dépenses de 39,000,000 de florins pour l'administration coloniale, de 15,000,000 pour le service des emprunts, de 10,000,000 aux cultures de sucre, de 10,000,000 aux travaux publics, de 18,000,000 pour son armée, de 16,000,000 à titres divers, en un mot de 98,000,000 de florins, le budget des Indes ait, par exemple, dans une période de dix ans, produit en moyenne un équivalent total de recettes de 100,000,000 de florins, c'est-à-dire un excédent de 2,000,000 de florins.

C'est pourtant un chiffre fabuleux, et il n'est aucune colonie qui présente un pareil exemple ! Alors, le voyageur qui ne fait que voir est ébloui par ces résultats grandioses, quant aux chiffres, par l'aspect des routes, des villages et des campagnes, par l'éclat des cultures, l'activité d'un peuple qui produit tant pour ses maîtres ! Le voyageur qui pense se demande par quels moyens, à notre époque, ces millions d'hommes arrosent de leurs sueurs une terre qu'ils ne peuvent posséder, et sont forcés de cultiver tous les jours des champs dont les récoltes apporteront leurs bénéfices à d'autres. Et cependant on dit que ce ne sont pas des esclaves !

Tout cela n'est pas l'œuvre d'un jour, c'est le fruit d'une politique habile, si elle n'est pas morale, et d'un pouvoir souverainement et régulièrement despotique, mais contre lequel le Javanais ne murmure pas, car il est tout simplement calqué sur celui des Sultans qui régnaient avant l'invasion ; et c'est là qu'est la pierre de touche ; aussi, à mon sens, Java n'est pas une colonie, puisqu'il n'y a pas de colons et que la propriété d'un planteur n'y peut plus exister pour l'Européen que pour l'Indigène ; mais bien une exploitation et brillante « exploitation » minutieusement réglementée par le Gouvernement depuis A jusqu'à Z, avec une entente inouïe pour puiser dans les coffres de l'État tout ce que l'on peut tirer de cette terre, la plus fertile du globe ; c'est plutôt, en vérité, une immense machine administrée par un petit nombre de fonctionnaires qui commandent à des millions de *corvéables*.

Ce n'est point dans les armes, mais bien plutôt dans la diplomatie politique, que le Gouvernement hollandais a puisé toute sa puissance pour arriver à une domination si entière, si bien engrenée et si étendue. Les Princes sont ses créateurs. Voiler l'autorité européenne, qui ne s'avance que par le truchement d'un intermédiaire indigène, sur une terre où elle est si fière, qui conserve cette illusion qu'elle n'obéit qu'à elle-même, et se faire en tous points devant la noblesse des Princes, — ce qui les maintient en poste en les choisissant parmi des rivaux, — ce qui les maintient en poste entière ou à la perte de leur dignité ; les maintenir dans la possession de leurs terres et dans le prestige de la religion locale, — ce qui les maintient en poste d'un peuple leur obéissant comme à une divinité ; leur donner de beaux appointements, souvent de cent et deux cents millions de florins, — ce qui les engage à ne pas se faire révoquer, les maintenir en poste ; leur donner la récolte, — ce qui les maintient en poste ; leur donner des terres pour les travaux de leurs humbles sujets ; en un mot, leur donner tout ce qu'ils veulent, — ce qui les maintient en poste ; et c'est ainsi que la petite machine administrative, qui n'est qu'une machine, fonctionne comme une idole, et exploite les millions de Javanais.

tout un peuple pour le profit de la domination étrangère, tel est, ce me semble, le plus clair de l'esprit et des vues théoriques du gouvernement colonial.

Java se divise en vingt-deux provinces ou Résidences, comptant une moyenne de six cent à huit cent mille âmes. A la tête de chacune est le Résident (fonctionnaire européen), sorte de préfet omnipotent, concentrant entre ses mains tous les fils de l'administration, de la justice, de l'autorité militaire, des travaux publics, des cultures-monopoles, etc., etc., en un mot il est tout, mais il ne fait rien directement. Dans la même ville que lui, le Régent, fonctionnaire indigène, tient sa cour avec toute la splendeur asiatique. L'autorité hollandaise se montre toujours déférente envers lui, et vit avec lui en parfaite amitié, — union d'autant plus encouragée *in petto* chez le Gouverneur général qu'un mot de blâme du préfet juxtaposé peut amener, du Gouverneur hollandais, un décret du Gouverneur général qui déclarera que le Régent indigène Pangheran *** est remplacé dans la Régence de *** par un autre Régent, Raden-Konsoumou ***; et comme celui-là est également un « *raja* », la population s'inclinera tout aussi servilement devant son nouveau maître. Le despote pachalique et vénéré des indigènes n'est donc plus que le serviteur empressé du chef européen. Sur quelle affaire de justice? c'est le Régent qui préside une cour de notables, et qui demande l'avis du prêtre musulman : « l'Adat » avant de décider. Le matin, le Résident a témoigné son désir, et il est aussitôt interprété suivant sa volonté.

Quand il s'agit de construire ou de réparer? le Résident va porter chez le Gouverneur les plans faits par les ingénieurs de Mataram ou de Djongong ou le Pangheran indigène met en réquisition des milliers, et la route est faite. Le même jeu se continue dans l'administration : de l'Assistant-Résident dans les subdivisions de seconde classe, du contrôleur au vedana indigène, du village au chef de village. — Ces derniers sont les seuls qui soient élus par la population, et on reconnaît là l'habileté hollandaise. La propriété gouvernementale étant collectif, c'est aux fonctionnaires indigènes la mission délicate de répartir les travaux de la culture, de faire exécuter les cultures d'après les ordres du Gouverneur, de faire recueillir les produits qui font la base de l'impôt en nature, de faire exercer ces fonctions obligées, mais en tenant compte de la confiance relative de la population et de la situation des notables. Mais aussi, vous saisissez l'astuce de la colonisation européenne : il

faudrait que le Gouvernement aliénât ses terres, et qu'il se vît à aucun prix s'en dessaisir. De plus, des Européens ne sont point habitués à un semblable régime : les seules et très-rarees plantations qui existent dans la partie conquise de Java ne sont que des concessions d'usage : ils n'en ont jamais concédé ! mais elles datent de l'époque où les Hollandais qui avaient voulu libéralement y fonder la propriété foncière.

En somme, avec moins d'employés que n'en emploierait une commune en France, une sous-préfecture, une province, souvent de plus, l'Inde est administrée au doigt et à l'œil. En y ajoutant quelques officiers, un ingénieur du cadastre, un inspecteur des finances et quelques commis (indigènes pour la plupart) pour les registres, on a un complet d'une Résidence : là, les employés européens sont à la tête, la puissance motrice : les gradés indigènes, qui servent, composent la pure machine qui transmet le mouvement, on peut dire qu'à mesure qu'on descend cette échelle administrative, les fonctionnaires plus royalistes que le roi ! Tous dépendent du Gouverneur général, qui a une autorité absolue dans la colonie. Chef d'une armée, d'une marine coloniale que posséderait un État souverain, il nomme les Résidents et tous les fonctionnaires de l'empire.

A côté, ou plutôt au-dessous du Gouverneur, se trouve un conseil de cinq membres, appelé conseil des Indes, initié par le Gouverneur, puis, avec le nom modeste de directeurs, fonctionnaires placés dans leurs départements respectifs. En fait, les pouvoirs du chef de la colonie sont illimités : il peut faire de grandes dépenses de sa responsabilité, ordonner des centaines de soldats, et son pouvoir permanent doit être sanctionné par l'autorité centrale. En somme, en passant, il résulte de cette obligation des fonctionnaires de l'empire d'être soumis à l'approbation du Gouverneur, que les intérêts de la colonie.

Ce pouvoir s'exerce d'une façon assez simple, et sans doute étonné d'apprendre que l'Etat ne possède que 15,000 hommes (dont 11,000 Européens, 4,000 indigènes) et qu'il n'a que deux généraux, deux colonels et deux capitaines. Aux Indes, un capitaine commandant une compagnie de tirailleurs jugerait chez nous assez important pour la défense d'une ville.

Si cette administration fait le plus grand honneur à l'habileté, à l'énergie et à la pratique des fonctionnaires, elle a été bien facilitée par le fait que la tâche a été bien facilitée par le fait que le peuple est simple, et qu'il n'a pas de préjugés de peuple européen, et qu'il n'a pas de préjugés de peuple européen.

conservé, avant et par-dessous tout, à continuer dans toutes ses conséquences l'état social qui existait avant elle.

Indes et envahis par les Hindous, puis par les Musulmans, les peuples de Java n'ont pris deux fois la religion de leurs conquérants. De là ce calme, cette absence de fanatisme qui rendent un peuple très-maniable. Agriculteurs dociles, ils aiment prodigieusement, sans la posséder, la terre qui les nourrit et qui a, de tout temps, enrichi leurs maîtres, Princes de la race de Bali, guerriers de l'Himalaya, marchands d'Amsterdam ou colonels hollandais. La diffusion prodigieuse du sang noble par la polygamie n'altère en rien ce puissant et puissant élément d'ordre qui est un respect superstitieux et sacré pour l'aristocratie la plus aimée, la plus vénérée et, dans son milieu, la plus influente de tout l'Orient.

Le système de plus avantageux, sinon pour la colonisation, du moins pour la domination coloniale, que la constitution de la propriété établie ici de tout temps. Sous le régime pur des Sultans, le Prince indigène était propriétaire de la terre, seul en droit de commercer avec l'étranger : la propriété individuelle n'existait donc pas ; mais, au lieu de la possession individuelle, la force des choses avait établi non la propriété individuelle, mais l'usufruit collectif des mêmes terres affectées au même village. Ce village constituait la « dessa » ou commune et terrain communal. La terre appartenait au Prince local un cinquième du produit de la terre, et le village payait sur la semaine, qui en comptait cinq.

Après la conquête, ces mêmes droits féodaux des temps anciens, sur lesquels se basaient les Hollandais. La conquête substituant leur autorité à celle des Princes indigènes, mais gardant pour eux l'esprit de ces précieuses coutumes. Le système, sans changer la base de l'autorité, eût-il été possible de continuer les bienfaits de la civilisation et du christianisme dans ces îles ? Il y a cinq cents ans, et coulée dans un moule asiatique. Le système a été continué ici, et le Gouvernement colonial a dit aux Princes indigènes : « Vous restez souverains et non du peuple, je laisse à vos Prêtres leurs dignités honorifiques : vous restez corégentes et pour moi : — et moi je reste seul propriétaire et administrateur. »

Le système a été continué de même coup : « Javanais, il n'y a dans ces îles que deux points : ? et, en effet, Java ne ressemble-t-il pas à un grand vaisseau qui était déjà pompé par deux sangsues, les deux sangsues indigènes, auxquelles s'en joint une troisième, la sangsue hollandaise, qui ne se défend pas seulement de se défendre des centaines de fonctionnaires, de la marine et de

l'armée, mais encore faire profiter la métropole des richesses de l'île. Il en résulte ce qui devait fatalement arriver; *selon le régime de la Compagnie, transitoire sous le régime anglais, Java, de 1816 à 1832, passe par deux périodes : la première, de demi-prospérité ; la seconde, de ruine effrayante.*

Jusqu'en 1824, la triple saignée pratiquée sur *la colonie* vivace, produit suffisamment aux trois parasites qui s'en nourrissent : avant l'impôt foncier à son maximum, le Gouvernement *le* *triple saignée* progressivement de 16 millions à 38 millions et à 61 millions. Ses plus grands bénéfices dans l'exercice de son commerce sur les terres non conquises mais protégées, telles que les *Provinces* Djokjokarta; là, en effet, marchand unique et *monopole* 37 c. le picol de café (59 kilogr. 875 gr.) qu'il revend à 73 fr. Quand un pareil négoce s'effectue sur des *millions* l'argent entre vite dans les caisses!

Mais la guerre avec ces provinces fait tarir cette source, que les dépenses de la métropole, puis les événements de 1813, un renfort plus abondant. Réduit au revenu de la *colonie* principale de l'île, il est vrai, mais dénué d'un *monopole* et dont les frais de transport dans les magasins diminuent les bénéfices, le Gouvernement ne tarde pas à être aux abois. La statistique sur lequel je me fonde pour détruire les *statistiques* prospères des différents systèmes, présente, pour la période 1824, deux années de déficit (2,475,000 fr. en 1824 et 1825) et un bénéfice dont la meilleure est de 7,600,000 fr.; *mais* ce même tableau donne *neuf années de déficit* dont la moins heureuse atteint 7,218,000 fr.; et dont l'ensemble force la Hollande à contracter la dette dite de *Java*.

Minée par ce déficit toujours croissant, par ses *contraintes* sens contraires par ses Princes et par ses *exigences* contentement des Indigènes, incompris par la *colonie* saine, la colonie néerlandaise semble dans *une situation* entre les mains de ceux qui l'avaient tant *aimée* rencontré, fougueux et convaincu, *apparaît* prédisant qu'il éteindrait la dette et le *déficit* et cinquante des millions de bénéfices *pour* la moribonde! C'était le général Van *der* mais, comme tel, il conseillait des *mesures* péril et de *surveillance*, mais que *l'on*

plancher de salut a fini son devoir, et quand à une prospérité rétablie il ne fait plus qu'un travail normal; son fameux secret du système des cultures était, en deux mots : *le travail forcé*.

Au moyen de ce système, il songea donc à doter la colonie de cultures profitables, ayant une grande valeur sur le marché européen, seul endroit où elles puissent se convertir en argent. Le café d'abord, puis le sucre, l'indigo, la cochenille et le tabac, ne tardèrent pas, sous sa main, à donner des résultats inespérés. L'idée était immense et féconde : aux grands maux les grands remèdes; sans doute il en voulait une application équitable; mais, manifeste par des instruments indigènes avides, elle est, en réalité, la cause et le principal moyen d'extorsions constantes sur le peuple javanais. C'est ce spectacle, dans son entier, que nous venons d'avoir sous les yeux, et dont voici les grands traits matériels.

Dans toutes les parties montagneuses de l'île, chaque famille est *forcée* de cultiver une plantation minutieuse et régulière de six cents caféiers, puis une réserve destinée à remplacer chaque pied qui manquerait à l'inspection du contrôleur européen. Et le Gouvernement de dire aux populations des montagnes : « De même que vos anciens maîtres avaient seuls le droit de commercer, c'est à moi seul, à moi Gouvernement colonial, que vous vendrez le café de vos plantations réglementées; je vous le payerai à tel prix, pas moi. » Ce taux d'achat est de 25 fr. 20 c. par picol : l'État hollandais prend ce même picol 73 fr. en Hollande ! Jugez alors quel est le bénéfice tiré de la culture forcée, quand il y a comme aujourd'hui 224 millions de caféiers produisant 69,590,100 kilogr., achetés 1,736,400 fr. et revendus 84,659,342 fr.

Dans les populations des plaines, le fonctionnaire du peuple conquérant dit à l'indigène : « Si j'établirai une raffinerie, vous serez *forcés* de cultiver les cannes à sucre, que vous payera le traitant européen tel prix. »

En fait, l'indigène ne fait que planter : il passe des contrats avec le Gouvernement, qui avance 347,200 fr. pour douze ans sans intérêts, et qui prend le soin du manègement et de la responsabilité de la culture et de la récolte. Le Gouvernement lui donne les deux tiers du sucre fabriqué à un prix minimum de 100 fr. le picol, et laisse à l'industriel un tiers de la récolte, pour se couvrir des chances et des dépenses de la culture. Dans de pareilles conditions, il faut que le planteur emploie une quantité considérable de cannes pour faire ses frais. Il faut donc que l'indigène travaille pour lui, 6 fr. 02 c. le picol manœuvre, et que le Gouvernement lui donne les deux tiers au Gouvernement, à raison,

autrefois de 17 fr. 25 c., aujourd'hui de 12 fr. 90 c., et le *Danghy* qui se vend en Hollande 76 fr. ce même picol! Vous voyez encore avec quelle brutale simplicité de chiffres l'État s'enrichit de ce second monopole : les bras de 201,506 familles indigènes sont mis en activité dans les champs de 102,500 hectares plantés en cannes et groupés autour de 27 usines qui raffinent 138,000,000 de kilogrammes de sucre, d'une valeur de 75 millions de francs.

Voilà en essence les cultures du général Van den Bosh, *commissaire* des caisses de la métropole qui ont été si légères autrefois : les *plantations* du général-agriculteur, qui a enrégimenté les populations javanaises en une armée de planteurs, ont été largement dépassées. Depuis 1863, époque à laquelle son système vigoureux a porté ses premiers fruits, la dette coloniale, éteinte, les dépenses coloniales ont été chaque année absolument nulles, et un bénéfice net *continuel*, qui en certaines années a atteint 4,000,000 francs, s'est, depuis trente-trois ans, élevé à un total de plus de 1,000,000 francs, par conséquent à une moyenne annuelle de 54,000 francs. Ainsi, grâce aux réglemens les mieux combinés pour concentrer d'une part les forces puissantes destinées à peser de tout leur poids sur ce vaste et officiel pressoir à argent, on a pressuré, au nom de la justice et de leur Prophète, 14,000,000 de bons et naïfs indigènes pour couler dans les cuves de l'État des milliards de picols de sucre, et de picols de sucre!

Mais il y a un revers à cette médaille commémorative : cette prospérité se cache en première ligne le *condemnement* forcé; « des corvées : encore des corvées, toujours des corvées » : la pensée dominante d'un esclavage déguisé qui dégrade l'indigène, et rend le maître que l'esclave; il y a enfin, sous cette apparence de justice, une porte grande ouverte à l'illégalité, qui ne peut que découler.

C'est d'abord ce principe que, sur toute l'étendue de l'île, le Résident et le prêtre musulman jusqu'au *moine* européen et indigène sont également intolérants. Les indigènes prennent celle-ci cinquante « devoirs », et celle-là cinquante par picol! Un peuple moins soumis que les *Indes* ne l'est, au temps soulevé contre une pareille exploitation, ce régime doit être attribué non à l'État, mais à l'indigène, et à son indigence.

La cupidité des chefs indigènes qui, mis en demeure de s'y livrer éperdu-
ment, prélèvent la dîme et trouvent que la terre ne produit jamais assez, il
faut en prendre aussi au système des primes proportionnelles accordées par
le Gouvernement, qui autorise et stimule cet ordre de choses dont, en défi-
nitive, il profite si largement.

Et puis, que fait-on dans la question des usines, où il faut une vaste
étendue de terres dans un rayon rapproché pour alimenter un matériel de
machines aussi important? On balaye les populations de blocs de cinq ou six
cannes (centaines), pour les besoins des plantations; et de la sorte non-
seulement on condamne à un travail forcé les Indigènes, mais on les arra-
che à leurs foyers : on les transporte même quelquefois en masse à de
grandes distances, pour cultiver au compte du Gouvernement des terres
loignées, loignées-là.

Malgré les dispositions du système des cultures font du terrain colonial
une sorte d'autitaire, où pas un arbre n'est plus haut que l'autre et pas un
système d'ailleurs, le système en Hollande est devenu le terrain figuré de la
polémique controversée entre les libéraux et les conservateurs.

Malgré les résultats matériels, les conservateurs en font un
système qu'ils refusent à le modifier et traitant d'utopistes, même de fous,
les libéraux, qui le condamnent comme immoral et injuste. Mais laissant de
côté les questions élevées de droit et de justice qui parlent assez haut d'elles-
mêmes, en considérant que les résultats financiers, le système me semble
mériter de faire à la critique. S'il est vrai qu'il remplit les coffres de
l'État, on est fondé à dire que la culture et le travail libres ne pourraient
être que d'un avantage. Comment se fait-il, par exemple, que
les cultures organisées à l'origine, deux seulement, le sucre
et le café, se développent dans les mêmes conditions? — Parce qu'il a
été permis aux autres, qui sous le régime du travail forcé ruinaient,
de continuer à être cultivés par l'État et les paysans. Mais les cultures abandonnées par
l'État pour la colonie? Non; au contraire, elles se sont
trouvées prospérer. Et c'est tout simple. N'étant
pas soumises à l'impôt, le thé, le tabac dans des terres désignées,
ont pu être dans une certaine mesure maîtres de
choisir les terres les plus convenables, et
de plus, en 1857, vingt-sept ans
après la fondation de l'île, les Français n'étaient pas
moins en mesure de produire du café en une pas moins
de 30,000 à 243,554 picols. Cet exemple
est relatif. — C'est relatif. C'est relatif donc

affirmer qu'il en serait autrement pour les indigènes et de café?

Ici la question d'argent touche à la loi morale; et pour le système, les conservateurs qui ont causé longuement avec nous, n'ont pas craint d'invoquer cette loi et de s'appuyer sur elle. C'est évident que nous savons tous : que les races orientales diffèrent de l'Européenne que ne diffèrent les climats de l'Équateur et de la France, que la beauté du ciel permet à l'homme de vivre sans malheur, que la nature prodigue mettant à la portée de sa main une nourriture suffisante, l'Indigène est providentiellement affranchi de tout travail auquel l'Européen est condamné pour vivre. Sans doute, ceux qu'on voudrait lui imposer artificiellement, le deviennent indolent et paresseux : il peut vivre dans le « far niente » au même temps avec le « contentus sua sorte » de la grande majorité. Mais la conclusion étrange des conservateurs, il faut lui imposer le travail, ajoutent que sous cette loi du travail forcé qui lui fait gagner maintenant 25 fr. 20 c. par picol de café, et 7 fr. 70 c. par picol de riz, il a plus de bien-être qu'il n'en aurait s'il était laissé à son naturel.

Les libéraux — et ils sont malheureusement trop nombreux — ces raisons spécieuses sont au fond sans valeur, et qu'elles soient une cupidité qui s'aveugle sur ses propres intérêts. Mais, si elles le sont, elles ne pourraient infirmer les principes de justice et d'équité, au mépris desquels se fait cette exploitation d'une race indigène, non seulement au profit du Gouvernement colonial, mais au profit de la métropole, — mais au profit d'une métropole si éloignée, que celle-ci doit être autre chose qu'un grenier d'où l'on arrache le riz pour le frant en échange que 69,000,000 de marchandises européennes, et le travail forcé pour payer le reste. « Quand nous sommes à la vigneur à Java, disent-ils aux Chambres, il ne faut pas nous en payer de nos millions. Ce sont eux et eux seuls qui nous les fournissent. Est-ce par la crainte de ne pouvoir civiliser les indigènes, nous les maintenons sous le joug du travail forcé? Non, car si nous n'avais entendu avancer cet argument, nous aurions dit : N'abolissez pas le travail forcé, car nous en avons besoin de millions ! »

A Java aussi nous avons vu des libéraux, et nous avons pu leur répondre par nos propres arguments. Le 22 novembre 1901, le Parlement a voté la loi sur le travail forcé.

chaque Résidence rapportait annuellement de millions à l'État. Ceux-là pensent qu'une métropole a des devoirs à remplir envers un peuple naturellement bon et dévoué : ils voudraient que le Gouvernement ne fût pas propriétaire de tout, que l'Européen pût être autre chose que fonctionnaire, qu'il y eût d'autres hommes que de petits rois dans leur sphère, ordonnant à une population tout entière de planter du riz, ici de l'indigo, plus loin de la vanille, de toujours donner le cinquième à l'État, et de travailler aujourd'hui au café et demain au sucre, pour le bénéfice du trésor hollandais.

Malgré tout, des colons à Java, bien peu il est vrai. Par un triste contraste, ils sont tous agglomérés dans les deux provinces princières de Djokjoharta et de Sourakarta, provinces que les armes hollandaises ont soumises et que la politique veut respecter. Car, aux yeux des populations malaises, c'est un grand prestige pour le gouvernement colonial de paraître vénérer le Souverain et les descendants divins des Rois de Mataram, fantômes de souverains, idoles dorées, pauvres marionnettes de mascarade honorifiées. Les Hollandais tiennent les fils. Quoique maintenu en chartre primitive par un Résident diplomatique, le Gouvernement des Empereurs est plus respecté par les étrangers que celui de la Haye ; il loue des terres par millions d'années à des colons qui viennent y faire fortune en payant des redevances énormes.

Le système n'existe pas dans les possessions purement hollandaises, et les Européens, qui sont des Lilliputiens à côté de leur grand peuple, ne savent pas ce que le trop plein de la Maatschappij, les sucres qui ne trouvent pas de débouché, le trop plein duquel se payent le traitant avec l'État, et les produits des mines, trouveront un jour le chemin de fer construit enfin par le tra-

vaux de cela, passant à Java pour un phénomène). Mais, de ces bénéfices dont vous avez vu les bénéfices tenant du prodige, je ne parle pas. Les autres sources de revenu : 85,000 picols des mines ; 10,000,000 de francs des douanes ; 20,000,000 de l'impôt foncier ; l'impôt sur le sel, maintenu quand même, et s'exerçant sur toutes les terres cultivées, dont 4,440,000 hectares en rizières ; 100 kilogr. de riz ; capitation considérable sur les Chinois ; l'impôt sur l'invasion ; affermage de la vente de l'opium, 10,000,000 de francs par Résidence ; tributs en nature de produits, dont le luxe est proverbial.

Il n'y a pas une parcelle de ces revenus agglomérés dans la civilisation morale de ces populations ! Oui, dès que j'ai vu ce pays vraiment féerique, j'ai été transporté d'en-

Plus tard, quand nos courses nous ont amenés devant les temples antiques, devant ces merveilles qui s'appellent Majapahit et Tjandji-Séou, j'ai été frappé de la population des constructions gigantesques. Il est hors de doute que, dans l'ancien Java était plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Dans la grandeur des lignes, la pureté du dessin, la majesté des proportions, la perfection des statues, l'ordonnance et le fini des monuments, on voit bien que, à cette époque, l'industrie et tout le développement de l'art avaient atteint un développement extraordinaire. Quand, au sommet de ces temples, on regarde autour de soi, on voit une campagne fertile, mais une population retombée à l'état de sauvagerie, qui ne touche à autre chose qu'au sucre et au café. L'art est en déclin, quant à l'industrie, la fabrication et la trame de ces étoffes, le tissage et la teinture des sarrongs ne s'élèvent guère au-dessus de tribus sauvages !

Enfin, avançant chaque jour davantage vers le centre d'un peuple quasi esclave, et savourant avec une volupté plus pure de cette idylle dans un *Boro-Bondo* qui sent si bien qu'il lui manque quelque chose ; dans un *Boro-Bondo* aux yeux ; en dehors de ces *Boro-Bondo*, dans un *Boro-Bondo* ; un dôme, une coupole, un temple, un sanctuaire.

Se contentant, dans un pays de 14,000,000 d'âmes, de 47 écoles où est élevé le nombre minime de moins de 2,000 enfants indigènes, le Gouvernement a strictement interdit aux missionnaires toute propagande de foi religieuse et vigoureusement repoussé toute tentative d'instruction ou d'école qui pourrait élever parmi tant de millions d'Indigènes le niveau des intelligences. Donc, dans l'intérieur de l'île, bien peu, bien peu d'écoles ! et point d'églises ! L'État veut-il donc faire de l'ignorance publique son plus sûr moyen de domination, et mettre de propos délibéré la lumière sous le boisseau ? Est-ce parce qu'il sent que, le jour où le christianisme aura soustrait le Japonais à l'absolutisme du prêtre musulman, et où l'instruction l'aura rendu supérieur au Régent énervé dans son harem, il n'aura plus un pareil moyen d'extorsions lucratives sur des populations éclairées, et perdra ainsi, avec les sources de ses revenus, les agents du travail forcé dont le rôle immense lui permettrait jamais être tracé par la colonisation européenne ? Mais faire de l'ignorance la plus possible à ses colonies ne semble-t-il pas être la plus grande, la plus constante préoccupation du système colonial ? Depuis le temps où, pour réduire les indigènes à l'état de vassaux, il ravageait sur place par le fer et par le feu les villages, et détrainait pour des millions de denrées précieuses, il a fait de la rapine son principe ; mais on peut dire cependant qu'il est encore une chose qui n'est pas effrayante, il est vrai, de ce vandalisme commercial, et qu'il a les moyens de le combattre : les abus inséparables des monopoles !

Il faut espérer que la transition ne se fera pas attendre, et que, sans attendre, à cette féodalité qui coupe bien des ailes et étouffe bien des initiatives, succédera l'idée moderne de développement, d'élévation et d'émancipation sociale avec un personnel qui, dévoué corps et âme à l'œuvre, n'a pas la pression qu'il exerce lui-même sur les autres, mais agit avec une si noble ardeur de la nuit intellectuelle que la liberté, de la civilisation et du christia-

— Ce que je voudrais pour Java, c'est que, dans ces îles, les hommes travaillent pour eux et leurs familles ; qu'ils ne travaillent pas pour d'autres ; qu'ils puissent s'enrichir, s'ils le veulent ; qu'ils soient libres ; qu'ils soient intelligents ; et qu'ils soient heureux ! Ce que je souhaiterais avec passion, c'est que les Français d'y être cultivateur et marchand, d'y produire, d'y vendre, d'y payer, d'y payer les ministres cupides ; d'en écar-

ter par système ou par peur une doctrine pure et simple, et de ne pas maintenir l'arbitraire d'une noblesse vendue qu'il ne faut pas remplacer des gendarmes et non des colons ! qu'il cessât de nous imposer son arbitraire de l'Européen ; de se baser sur la prestation personnelle des colons pour remplir les coffres de la Haye ; de gouverner entièrement une colonie au dix-neuvième siècle ; et d'être, du lever du soleil jusqu'à son coucher, le sultan nouveau, avide et multiple, de tout un peuple qui n'est capable d'être libre, mais serf par ignorance ! Oui, il ne doit pas seulement venir pour y répandre les bienfaits du christianisme, du progrès, de la civilisation, et non pour y répéter ce vieux adage : *Sic vos non vobis* !

Que pourtant une ère nouvelle vienne s'ouvrir ici, pour les Européens et pour les travailleurs indigènes ; que les uns, par le canal de la vapeur et le chemin de fer, ouvrant peut-être devant eux de nouvelles timides théories, les autres avec leurs bras puissants, défrichant le sol, glèbe, concourent à arracher à cette terre d'une éternelle nuit, des richesses qui les enrichiront tous deux, si la liberté, et non la tyrannie, dirige leurs travaux. Déjà nous avons vu des hommes pleins de courage, de justice et du devoir, réclamer pour la race conquise et asservie, le soleil de notre siècle ; qu'ils sachent combien le climat de cette terre est d'émotion, quand ils lui disaient leur façon d'envisager les devoirs d'une métropole ; et le « *Sursum corda* » qui leur vient à l'âme les touchera peut-être, et leur sera un réconfort dans la lutte qu'ils ont entreprise !

¹ Voir aux Appendices, note D.



VII

SOUVENIRS ET RÉCITS.

La ligne de Borneo. — L'arsenal d'Oerust. — Un Chinois de moins. — Un rhinocéros au club.
— Fêtes de nuit dans le palais du Résident de Batavia.

Rentrée à Batavia, 18 décembre.

Nous arrivions ici hier au soir, après avoir touché successivement aux points de Schalongan, Tagal et Chérison : cette navigation côtière avait cela de particulier qu'elle nous faisait revoir dans son ensemble l'île que nous venions de parcourir. Nous reconnaissions un à un les cols que nous avions franchis, les volcans que nous avions contournés, et les fleuves que nous avions traversés sur des pirogues : les teintes roses de l'aurore, bleuâtres à l'approche du soir, alternaient sur les silhouettes et sur les gorges de ce pays si riche, si bien visité pendant trente-trois jours, et bien entier dans sa beauté. En doublant pour la seconde fois la pointe de Krawang, je me souvenais en mémoire tout ce qui m'avait le plus frappé depuis le jour où j'étais parti du pont du *Hero*, et certes la chasse aux rhinocéros, les réceptions des Sultans me paraissaient déjà des rêves !

Dans la rade où nous mouillions dans la rade, le *Boyor*, aviso royal hollandais, vint nous attendre pour le Prince par l'aimable Résident, nous accostait et nous faisait entrer dans la ville que j'avais déjà visitée autrefois. Mon impression est encore la même : les blancs et les noirs comme dans un bois sacré, les portiques éclairés comme à la Babylone du Sud, les canaux qui reflètent les étoiles du ciel, la foule animée qui court sous les berceaux des palmiers, tout est comme au premier jour. Avant même d'aller au palais du Prince, nous allons directement du quai chez le Gouverneur pour lui remettre du fond du cœur pour notre merveilleux voyage et son œuvre : c'est à ses plans, aux lettres qu'il nous a écrites, à ses ordres qui nous recurent, que nous devons tout ce que nous avons vu et les feries de notre course rapide.

Je me sentais un nabab colonial, car je parle java-
naise, je demande de l'eau et de la glace, les ser-
vants me servent plus comme autrefois un bain de pieds

bouillant, ou un tire-botte! La promenade perpétuelle dans la piscine de marbre m'offre les mêmes délices, et revêtue du pantalon mauresque, je savoure les piments et les herbes de la santé sous les tropiques.

Puis le Prince a vu Son Excellence le Gouverneur par intérim, le commandant, l'amiral Fabius, et les fonctionnaires civils, dans les salons des palais où les panoplies et les trophées de leur armée sont exposés pour nous les sujets des plus intéressantes conversations.

Nos petits poneys galopeurs nous firent de nouvelles découvertes, des avenues qui mènent aux glacis de la citadelle, et nous conduisirent à un chalet historié et enluminé du peintre Rahden-Salah, qui, pendant dix ans d'années dans les cours de l'Europe, courant d'aventures, a fini par ce point pour lui qu'une miss anglaise s'est emparée de son cœur. C'est un architecte de sa demeure, qu'il a peinte en rose tendre, avec des fleurs de tamariniers et de flamboyants, et donne sur les jardins tropicaux, où gambadent les panthères noires et les tigres, et les modèles qui lui servent pour ses tableaux, dans lesquels il reproduit les brillants effets de la nature des tropiques. Il parle très-bien l'allemand : « Ah! nous disait-il dans cette langue, on ne rêve plus qu'à l'Europe; car là on est si sûr de mourir, qu'on ne pense à la mort! ». Singulier contraste que celui d'un homme de couleur, en veste verte et en turban rouge, armé d'une palette, parler, dans la langue de Goethe, de l'art de mourir. Ses souvenirs anglaises, des souvenirs curieux de sa vie européenne.

Ce qui nous a bien sincèrement charmés, c'est la conversation passée chez M. Van Delden, qui a réuni quelques-uns des officiers sympathiques de l'armée et de la marine, dans une salle où sont exposées de belles figures militaires marquées du soleil et du feu. Mais ce nom est inutile : — quand vous entendrez dire que Java « le héros de Bornéo », tout le monde comprendra de quoi vous voulez parler. — Soldat aussi simple que brave, d'une stature martiale et imposante par le regard, d'un air sérieux, d'un air paraissant rêveur au premier abord, il raconte, avec une simplicité et une franchise qui vous frappent, il raconte. Déjà loin du temps de sa jeunesse, il raconte, grâce au jupon pareil que portait son père, il raconte, il raconte la chasse aux Malaises les prenant pour des bêtes sauvages, la guerre de Bornéo et ramène sans ironie, sans affectation, sans On respire à l'entendre tout le délice de la vie tropicale.

L'ennemi, fort de quinze cents hommes, s'était fait poursuivre à travers le marécage et la jungle de la partie la plus sauvage de l'île. Verspick n'a que deux cent quarante soldats et quatre cents coolies : il a résolu de tout risquer, mais d'arriver à un coup décisif : il sait l'ennemi concentré dans une position forte qu'il semble impossible d'atteindre sans longer un gros torrent par des défilés où l'attendent une défaite et une mort certaines : une forêt vierge impénétrable, montagneuse, large de soixante-dix milles, s'étend entre les Blancs et les « Chasseurs de têtes ». Cependant, durant vingt-quatre jours et vingt-quatre nuits, la courageuse colonne, travaillant sans relâche sous une pluie torrentielle, s'ouvrant à la hache la route au travers du fourré, réduite à quelques poignées de riz par homme, ne se sustentant que par la quinine, s'est avancée jusqu'au camp de l'ennemi, sans aucun auxiliaire qui pût la trahir, sans proférer une parole ou un murmure. Elle tombe sur lui à l'improviste, comme un serpent qui a rampé silencieusement dans le fourré, et après une bataille de treize heures, la victoire est complète. Le sang des Blancs tués traîtreusement sur ce même fleuve est le gage de la domination hollandaise assurée, et les « Chasseurs de têtes » éprouvent leurs affreux massacres. Verspick met sa petite armée, quatre cents hommes, des otages et des trophées, sur dix-huit radeaux de bambou, entraînés comme une avalanche par les cataractes du torrent, descendant un jour et une nuit les cent lieues de ces gorges profondes. Les pirates qui les ont en vain attendus sur les roches escarpées, sont surpris en voyant leurs chefs dans les chaînes, entassés sur les radeaux victorieux sur cette flotte de bambou, convulsivement secoués par les eaux.

Le lendemain, le colonel veut s'arrêter : impossible ! le courant entraîne les radeaux comme des ambrées que l'on essaye de jeter ; et, par un bonheur inattendu, ils sont arrêtés, tantôt heurtée contre des troncs d'arbres, tantôt arrêtés au hasard entre des roches, serpente pendant toute cette journée dans les dangereux parages où elle entend les miaulants rugissements des tigres au lever du soleil, elle est en mer et recueillie sur la rade de Macassar par le capitaine hollandais qui garde l'entrée du fleuve. Cette hardiesse, cette témérité, font tenter les entreprises les plus folles et que la prudence réprouve. C'est ainsi qu'un jour, le plus inespéré, voilà ce qui a fait de Verspick un brave officier au-dessus de l'envie, et un héros des régions intertropicales ! Vraiment, c'est la plus intéressante des pages d'apprendre à connaître les hommes illustres de ces régions, et ces glorieux souvenirs, joints à ceux de Sumatra et de Timor, présents à

tous les esprits, laissent dans l'air je ne sais quel parfum d'héroïsme qui nous enflamme.

L'événement du jour est l'arrivée d'une frégate du fleuve Amour. Les matelots, de taille gigantesque et vêtus de noir verdâtre, causent un grand étonnement dans le malaise. Dès ce matin, il y en avait plus de trois cents le long du quai et réveillés gaillardement par le bruit en fureur.

A six heures, le *Boyor* est sous vapeur et il nous porte, par le canal, à l'établissement maritime d'Onrust; cette petite ville corail que l'on a assaini autant que possible, en y apportant l'air pur du Nord-Ouest. — Autrefois c'était un épouvantable marécage, dû aux évaporations madréporiques des coquilles marines; il n'est pas un mètre de terrain dont la main de l'homme ne soit le fruit. Les ouvriers avec leurs familles y forment une population de six mille âmes.

Nous étions guidés par l'aide de camp de l'amiral, le capitaine de frégate Van Benneken, directeur d'Onrust, une dizaine d'officiers de marine, tous parlant à merveille français d'une frappante distinction. Le Prince avait servi dans les croisières, était très expérimenté, et après avoir bien servi dans les croisières, était très expérimenté, et était ravi de se trouver au milieu d'hommes de mer si intéressants. Les anciens, l'amiral surtout, nous racontaient avec verve toute française, mille incidents de temps de guerre, les mêmes mers que le Prince de Joinville; ainsi, nous allions bien vite.

Le grand arsenal de la marine coloniale est à Onrust, qu'en seconde ligne; pourtant nous avons vu, dans les magasins, des machines à mâter, en tôle; des pontons, des chantiers où étaient en construction des navires, un dock flottant de soixante-dix mètres de longueur, de grande beauté, parfaitement étanche. Il y avait aussi un grand bâtiment qui avait évolué moins vite que notre frégate, et qui, après avoir traversé un typhon, il avait touché près d'un mille mètres de profondeur, comme une pomme verte sur le sol. Les navires de commerce, emportant les courmes marchandes de Java, sont nombreux.

et qui, hélas ! y étaient si bien fichés, qu'ils bouchaient hermétiquement les trous formés par eux.

Nous avons fait sur le *Boyor* cent évolutions en passant toujours « à l'honneur », et nous avons successivement visité trois corvettes : l'*Ardjanoer*, sous vapeur, qui partait pour Singapore où elle va attendre le nouveau Gouverneur général; le *Zoutman*, de seize, qui sort du dock et part pour l'Europe, et la magnifique *Metalen Kruis*, commandée par le colonel de marine Polak. — Le mot « colonel de marine », officiel en hollandais, nous a fait étonnés. — Cette corvette, de soixante-sept mètres de long et de deux cent cinquante chevaux nominaux, a son complet de deux cent vingt hommes et porte dix-huit mois de vivres. Nous avons visité depuis A jusqu'à Z tous les navires, bien assis sur l'eau, armés de pièces de trente-deux et de quarante rayées. Ce qui est indescriptible, c'est l'ordre, la tenue, la hygiène et surtout la classique et minutieuse propreté hollandaise, que nous avons suivie jusque dans les replis de la cale.

Le jour par un soleil dévorant, nous terminâmes notre course dans la grande salle du commandant d'Onrust, où les rafraîchissements doublèrent la bonne humeur : on aurait pu se croire dans le carré d'un bâtiment de guerre. Les histoires maritimes ! En voici une du bon vieux temps. Il y a, dans ce lieu, un certain cachet colonial : il y avait en rade une frégate française dont les officiers, après une dure campagne, venaient de rentrer à terre. Un soir, aspirants et enseignes menaient un tour de ville en tonnelle de la vieille ville ; et en buvant, « en avalant la santé de la patrie », comme disent les matelots, les têtes se mettaient à chanter. Un Chinois de l'établissement fit d'arrogantes gestes, brandissant une chaise, la cassa sur la tête du Français du même coup. Le « Celestial » tomba roide mort. On se mit à la fête ; on revient tout penaud au canot-major et on trouve une demande formidable de réparation de la part du Gouverneur hollandais, une dégradation, une affaire d'État enfin. Dès lors, on fit armer la balcinère et part avec le coupable pour le gouvernement : il s'avance avec une tristesse officielle, jusqu'à l'arbitre souverain des Indes, et là, sous la sanction la catastrophe de la veille. — Le Gouverneur, répond le Gouverneur du ton le plus officiel, remettez-vous : un Chinois de plus ou de moins, ça ne change rien à la face ? Le Céleste Empire en a quatre millions de plus ! Comme nos officiers insistaient, le Gouverneur leur dit : pour le Chinois ça ne change rien.

tué! Vous devinez si la baleinière revient.

Mais les aspirants ne sont pas les seuls qui fassent la fête de la capitale des colonies néerlandaises. Il y a, non loin de nous, une ville splendide qui entoure le « Cercle de l'Harmonie », le palais royal. Rien de grandiose comme ses péristyles de marbre, ses escaliers, ses glaces immenses, qui se renvoient mille fois le prestige des colonnades. Un de nos compagnons de la cour de d'Aling (c'est le nom de la grande maison de commerce de Nantes), avait eu la curiosité de chercher par les Indigènes un rhinocéros de deux jours. On l'avait trouvé, et de l'appivoiser : cet animal était le plus bel animal du jardin; mais un beau jour, devenu adulte, il renversa d'un coup de charge à fond contre les glaces du cercle, où il se bécota, et une galopade monstre à travers les salons de lecture et de lecture qui sont au rez-de-chaussée. Il y eut pour bien des gens un grand dégât, et l'effroi dut être grand parmi les cinquante fonctionnaires alignés qui représentent les Gouverneurs généraux des colonies jusqu'à nos jours.

Nous revînmes d'Onrust par une forte houle de la mer. Les tours disposées sur les îles de corail environnantes, les églises, la rade, et le *Prince Alexandre*, une frégate antique et démodée, les formes cambrées des constructions d'autrefois, les navires qui jouaient comme des poissons volants sur les vagues, nous firent parfois les engloutir. En faisant le trajet de terre, nous vîmes que les Indiens vénèrent, disant qu'il a été amené par le navigateur hollandais jusqu'à ce point, qui est à trois kilomètres de la rade. Une statue en bronze représente une main avec le pouce entre les doigts, et des processions de Malaises l'entourent, de l'encens, des fleurs et de fruits lui sont offerts, et on lui fait un combat. On nous explique que les Malaises, qui sont en guerre avec le génie tutélaire de la pièce, et lui demandent de leur dieu-canon exauce leur prière!

Pour notre dernier jour à Batavia, le 15, nous fîmes une tournée aux notabilités de la capitale, et nous donnâmes un dîner à vingt-dix couverts. C'est le festin le plus délicieux que l'on pourrait désirer le plus difficile des dîners, avec les centaines de convives, les centaines de serviteurs, les centaines de plats, les galonnées d'or, les corbeilles de fruits.

de palmiers blondes qui se penchent en berceau, les lumières que multiplient les lanternes, donnent un aspect magique à cette scène à la fois européenne et orientale. À la fin du repas, les « opas », gendarmes indigènes qui portent le sabre en sautoir et une grande plaque de cuivre en pleine poitrine, ouvrent à la foule les portes du jardin, et précèdent majestueusement le flot de six mille spectateurs vêtus, des reins jusqu'aux pieds, de rouge, de vert, d'écarlate ou de bleu. Au signal donné, tous s'accroupissent ; puis, ils voient une vague multicolore envahir le jardin comme une vague, ils fuient avec fracas, et retombent à terre dans le silence. Nous nous retirons sur la véranda, et les « wagang goleg » marionnettes javanaises, commencent. — Ce sont des poupées de deux pieds de haut, sculptées en bois de fer, et qui leur permet de s'entre-choquer avec violence : le jeu coûte plus de six cents roupies (1,200 francs). On a eu la bonté de nous représenter la tragédie sacrée du Guignol indien : c'est l'histoire mythologique de la mère d'Alexandre le Grand, lequel meurt dans un festin ; la mère est mangée dans le corps d'un crocodile qui croque une jeune fille ; la jeune fille est mangée dans la tête d'un serpent qui est tué par une femme : il en reste deux ibis, objets de la plus grande adoration ! C'est une œuvre de conceptions qui n'est égalée que par le concert infernal des tambours, des symboles et grosses caisses. Puis voici un vieillard à la barbe blanche, qui se prosterne devant lui : c'est le prêtre musulman qui bénédiction sur les Indigènes ! Les enfants de la population, un grand nombre de « kedebous », sorte de toupies de deux pieds et montées sur des pointes de fer fort aiguës ; ces toupies, qui est une grosse boule de bois de fer, pendent des pointes de fer, et sont destinées par leur poids à accélérer le mouvement giratoire. Les enfants, sur ces pointes quelques prières mystérieuses, et aussitôt les enfants fanatiques se précipitent à ses genoux ; — chacun plante la pointe sur sa poitrine, sur son épaule, sur son bras, et fait un rapide mouvement de rotation : on sent les pointes s'enfoncer dans les chairs comme un vilebrequin ; les enfants, dans leurs rotations frénétiques, renversent la tête en arrière, et se laissent aller au vent, tourne comme un tonton sur son pivot. Par quel tour d'adresse, ou par quel tour de force, cinquante de ces fervents se relèvent-ils, et se remettent à l'œuvre. — Un seul, rebelle peut-être, se laisse aller à se laisser aller, se laisse faire, se laisse aller, se laisse faire par le « kedebou », que la vitesse acquise

a fait entrer comme un tire-bouchon : le sang s'échappe abondamment ! Avec un calme stoïque, et sans montrer aucune douleur, le fervent marche droit au prêtre, qui lui met un bouchon d'étoupe dans la plaie, et cache le tout avec un peu de salive.

Le prêtre prestidigitateur appelle alors des enfants de dix à douze ans environ, qui arrivent en rampant à ses pieds : il prend une botte d'aiguilles d'acier, longues de cinquante centimètres, et en enfonce une dans la figure de chacun d'eux. L'aiguille pénètre dans les chairs par le milieu d'une joue, et ressort par le milieu de l'autre : ils ouvrent leur bouche, qu'elle traverse, comme le ferait un mors, entre la langue et le palais. Ainsi ébloués de part en part, ils viennent en rang se montrer à nous ; puis l'opérateur retire l'acier d'un coup sec, badigeonne les trous d'un coup de langue, et les enfants radieux ne portent aucune trace de cette acupuncture. Mais j'en suis sûr, assure que ce spectacle glace le sang. — Le dernier acte de cette catégorie de fanatiques est joué par des « tja-gogs », chanteuses d'une figure peinte en jaune mat : et le tout finit comme *Poichine*. Les ménages. Des lutteurs nus s'administrent des coups redoublés avec une massue, à la grande joie du peuple captivé qui fait sauter les combattants se portent des atteintes si terribles, grâce à l'usage du culaire, et se grisent tellement de leurs hurlements de victoire, qu'ils parviennent parfois que les gendarmes les séparent pour les empêcher de continuer. Pendant tout ce temps, un orchestre enivré tape à tour de bras sur des tambours de bambou, et la foule enthousiaste se dispute les places les plus illuminées des bananiers et des flamboyants. Les gendarmes passent par intervalles les avenues aux touffes luxuriantes, et dans cinq heures nous aurons dit adieu à cette



VIII

SINGAPOUR.

Le rendez-vous des mailles de l'Orient et de l'Occident. — Population mélangée de Klings et de Bengalis, de Persans et de Chinois. — Une femme malabare. — Jardins de Wampoa. — Les *Amboines d'opium*. — Création et progrès du Comptoir commercial et stratégique.

Singapour, 20 décembre.

Il y a cent quarante lieues nous séparent de Batavia, mais nous sommes *en route* dans des adieux qu'il nous a fallu faire sur le quai, il y a quatre jours. Malgré l'heure matinale, ils étaient tous venus, ceux qui avaient si bien reçu la France et qui nous avaient, pendant ce séjour, comblés d'amour et de bienveillance, et le colonel Verspick, le lieutenant de Holmberg, le capitaine, vingt autres, et surtout notre paternel ami M. Van Delden, qui nous nous étions trouvés comme dans notre famille, et qui nous était si sympathique, après avoir été notre firman le jour où nous nous en allions de Java, est celui qui nous tient le plus au cœur à l'heure du départ.

Il y a une traversée assez dure : notre « Minister Franzen van de » est un navire plus brillant en calme qu'en gros temps; les rafales nous ont fait sauter d'une façon déplorable. Souvent nous n'avons fait que sauter par heure, en luttant contre des vents cochinchinois qui ont fait d'une mer jaunâtre et irrégulière : notre coquille de noix d'écaille, entraînée par des courants violents qui se brisaient sur les rochers coraux : les saccades du ressac ont tout brisé.

Il y a une traversée assez dure, mais notre rentrée dans l'hémisphère nord nous a fait subir de terribles coups de mer. Pourtant, bien souvent, la mer était calme comme celui d'un lac, et notre route était tracée par les îles nord-orientales, échelonnées en chapelet. — Nous avons eu le grand avantage fort de n'y point débarquer, et fait de nous en aller sans nous arrêter, les plages où l'on est seulement *sur*, sans être *à terre*. Je trouve la différence subtile, mais elle est là, et elle est faite pour le patient.

Il y a une traversée assez dure, mais notre rentrée dans l'hémisphère nord nous a fait subir de terribles coups de mer. Pourtant, bien souvent, la mer était calme comme celui d'un lac, et notre route était tracée par les îles nord-orientales, échelonnées en chapelet. — Nous avons eu le grand avantage fort de n'y point débarquer, et fait de nous en aller sans nous arrêter, les plages où l'on est seulement *sur*, sans être *à terre*. Je trouve la différence subtile, mais elle est là, et elle est faite pour le patient.

Bornéo. — Deux fois nous avons mouillé : à Mintoek et à deux petites anses toutes sauvages, où la verdure la plus vive est à la mer. Les insulaires étaient armés plutôt que vêtus, et leur peau, que celle des Javanais, donnait à leur ensemble guerrier quelque chose de farouche. Aussi était-il prudent de ne faire que de courts séjours. Les plus apprivoisés, qui semblent toujours guetter une proie, se font traitre et les dents du mangeur d'hommes.

En regard de ces types de pirates, imaginez-vous que nous rencontrâmes un jeune troubadour néerlandais, semi-albinos, à cheveux bouclés, à figure de spectre et à voix tonnante. Chaque soir, à l'absinthe, il chaussait le cothurne tragique, et, errant sur le pont, prophétiquement ses alexandrins avec des exclamations et des gestes qui cherchaient à dominer le bruit des vagues mugissantes, effrayaient d'autre part une pauvre dame française, voyant dans son chat : dans son expansion précipitée de cœur et d'esprit, elle demandait s'il était bien vrai que « nous n'allions point nous tasser », et, comme pour faire son testament, elle nous racontait des strophes financières et romanesques dans des récits d'écroulements et de maux de cœur.

Enfin, ce matin, nous doublions le Pan Keer, en l'espace de deux mois, en plein midi, le vapeur *l'Hydaspe*, et nous pénétrâmes dans le rade de Singapour. — C'était la première fois depuis longtemps qu'il nous était donné de voir des navires portant à la poupe le pavillon des centaines de « sam-pangs », montés par des Malais, des Indes, des Arabes, nous accostèrent, et des rameurs vêtus d'ornements, ornés de bagues aux mains et aux doigts des pieds, nous saluèrent de la terre. En débarquant nous ne vîmes d'abord que des « cricket-ground » où des gentlemen se rassemblaient, et des églises. Ces trois signes indiquaient toute la civilisation de la ville.

—Voilà quinze jours que nous sommes à Singapour, dans une ville de dix kilomètres carrés, distants de quelques heures de notre belle activité d'Amsterdam et de Rotterdam, de notre vieille devise « *Alles is wel* » et de notre vieille rouille. • Tout d'un coup, nous nous trouvâmes avec impatience une activité nouvelle, nous vîmes d'abord pour nous présenter.







Two indigenous men standing in a forest, one holding a spear and the other a shield.



même entrés en pourparlers avec un brick français disponible; mais nous sommes au plus fort de la mousson nord-est, et il faudrait une vingtaine de jours pour faire contre vents et marée cette traversée dangereuse. On nous promet tous les jours un certain vapeur capricieux, appartenant à un armateur chinois, naviguant sous pavillon de Siam, et commandé par un aventurier anglais. — Impossible de savoir quand il apparaîtra, et quand il nous enlèvera de cette chaude prison !

Singapour est la guérite de faction entre l'océan Indien et les mers de Chine; tous les navires à voiles et les paquebots qui suivent en foule cette ligne d'omnibus entre l'Europe et l'extrême Orient y font escale, et lui donnent une animation extraordinaire. En un seul jour, trois steamers ont débarqué plusieurs centaines de passagers qui ont envahi l'hôtel de l'Europe.

Les uns viennent de Paris et de Londres par l'Égypte : ce sont, entre autres, six officiers et douze sous-officiers de notre armée, destinés à former et à instruire des régiments japonais. Le reste de cette colonne, qui vient de l'Occident, a encore tout le cachet continental. Frais éclos du boulevard et de la capitale, mis et déposés sur les Messageries impériales en train express de France pour la Chine, comme une enveloppe dans une boîte aux lettres, ces voyageurs étiquetés ont encore les habits élégants et peu pratiques, les cravates de cravate irréprochables et les faux-cols roides de l'Europe. Les uns, venant de Yokohama, de Hong-Kong et de Saigon, ont au plus haut degré le type colonial, sous des chapeaux-cloches à melon en écorce de melon, et dans des vêtements flottants de crêpe de Chine. Il y a parmi eux aussi vingt jeunes Japonais que leur gouvernement envoie aux colonies de l'Inde et d'Angleterre. Ils n'ont encore pris de nos mœurs que la façon de marcher; elle cache deux longs sabres, et les rend fort gauches dans

l'usage de la main à mi-route ?

Le paquebot de Manille ne manque pas au rendez-vous, et déverse sur le quai ses passagers : ils débarquent d'une traversée de douze jours en mer, et reflètent les rayons du soleil, grâce à l'abondance de leurs uniformes. Aussi la table d'hôte, dressée dans un restaurant où se réunissent tant d'éléments divers, offre-t-elle une variété de mets et quand elle les sous les plus polyglottes; des domestiques de toutes les nations, et de jolies Malais presque nus, passent et repassent, et les nationalités des convives forment un habit

Si le quai est encombré de promeneurs aussi variés, et reproduit passagèrement l'image réduite mais conséquente d'une rade où flottent tous les pavillons du globe, où hier il y avait 96 gros navires et aujourd'hui 110, la ville même de Singapour, au point de vue de sa population, est une véritable tour de Babel : 14,000 Malais, 60,000 Chinois, 13,000 Indous, Malabars, Klings et Bengalis, et 6,000 Arabes et Persans, y sont réunis. Chacune de ces races comporte à elle seule cinq ou six variétés de castes différentes d'origine, et la ville semble être une marquetise barbare, où les rues, habitées par les membres d'une même tribu, devraient porter des noms de Bornéo, Pékin, Dehli, Bénarès, Coromandel, Sinaï et Téhéran. Quant à l'Europe, 5 à 6,000 Européens ont leurs comptoirs, et des arcades, baptisées « Commercial square » autour d'un bassin boueux. En dehors des transactions ordinaires de riz, de café et de cotonnades, il y a là bon nombre de marchands moins pacifiques, qui vendent des arquebuses, des balles, des pistolets et des canons. Il paraît que les pirates malais et chinois sont d'habitude très utiles pour ces industriels. Histoire de gros bénéfices sur une pauvre guerre, et de bonnes chasses préparées pour nos divisions.

Licteurs impitoyables, ils promènent sur leurs
et exercent une justice sommaire qui a ses lois.
Dans la première demi-heure qui suivit mon
de couilles qui avaient transporté nos bagages
réclamer leur salaire. Les deux licteurs m'ont
l'entrée de notre jardin, les deux licteurs
ont crié de coups de couteau qui

fortes nos. Plus les malheureux se sauvaient, plus les mandours redoublaient de vigueur. Accourant en toute hâte, j'ai eu toutes les peines du monde à faire comprendre à nos zélés trésoriers-payeurs que nous voulions donner aux coolies une autre monnaie que celle des coups de bâton.

Les femmes malabares sont très-noires, mais pleines d'originalité avec leurs anneaux d'or dans les narines, les lèvres et les cartilages des oreilles : je ne sais quoi de vapoureux s'échappe de leurs yeux hagards; elles sont gracieuses par nature, mais altières et farouches; après le coucher du soleil, elles mettent dans leurs cheveux d'ébène des épingles soutenant des globules de verre, où sont enfermées d'étincelantes lucioles. Quand simplement drapées en Romaines antiques, avec des étoffes blanches qui font ressortir leur visage d'onyx, elles marchent le soir sous les voûtes naturelles des huttes, leur auréole légère promène au sein des ombres sa lumière vacillante, et leur silhouette fugitive semble une apparition ! Pauvres créatures, d'une race rêveuse, elles semblent exilées ici, et ne vivent que de pénibles travaux qui leur ont coûté des années.

Un jour elle me vendit un coffret de sandal, recouvert d'une mosaïque d'argent, de nickel et d'argent, que je trouvai charmant; je ne sais si, nouvelle Héloïse, elle craignait que ce coffret ne me devint cause de quelque catastrophe; s'inspirant sans doute d'une coutume asiatique, elle y enferma ses cheveux peignés qui illuminaient sa chevelure, puis elle les laissa pendre le long de sa robe. N'est-ce pas l'image de tant d'illusions brillantes qui se dissipent et s'évanouissent, et qu'on regretterait avec tant d'amertume ?

Les coolies et des huttes des Malabars, sont les « campons » des Indes. Les belles figures préteraient à de saisissants tableaux. Leur costume de tigre et d'articles de Paris les enrichit assez pour qu'ils paraissent des rois. Ils portent des vêtements, et ils semblent les plus riches de ces contrées. Ils promènent avec plaisir dans les rues animées de ce pays les uniformes anglais des cipayes et des artilleurs conquis. Comme il n'est pas décent d'aller à pied devant les Européens, quelquefois un des innombrables véhicules qui servent de voitures aux Blancs dans les villes tropicales. C'est une boîte fermée, sans fenêtre, et dont toute la surface est peinte en blanc; un double toit peint en blanc la protège du soleil; elle est traînée par un malheureux petit Indien; il n'y a pas de siège, les deux petits Indiens marchent à pied à côté du cheval; l'un tient le mors, l'autre le fouet; ils jettent le long d'un chemin, un bruit

La seule curiosité de Singapour est le jardin d'un millionnaire chinois, arrivé ici misérable dans sa jeunesse, et devenu, grâce à son intelligence, le fournisseur des compagnies de vapeurs anglaises et françaises, des navires de guerre, et de toutes les grandes entreprises. Il s'appelle Wam-Poa. Ses salons sont bâtis sur pilotis au-dessus de petits lacs artificiels pleins de poissons rouges, et dans plusieurs kiosques enluminés sont étalés des objets d'art superbes, venus du Céleste Empire. Le jardin est une sorte de ménagerie morte : imaginez des carcasses, faites de fil de fer, et représentant des crocodiles, des dragons, des canards, des dauphins, des chiens et des éléphants; des plantes grimpantes, grasses et touffues, moussues et enguirlandées, y croissent en un tissu multicolore, et les ciseaux les coupent dès qu'elles dépassent leur cage contournée; de là, sur le gazon, des animaux en verdure et en fleurs, admirablement imités. — Puis viennent des arbres travaillés, tordus et artificiellement torturés, représentant ou des monstres ou des cor-

La Wam-Poa a aussi une ménagerie vivante, où il a entre autres de magnifiques singes de l'espèce porcine, portant une véritable crinière, et gardés par un paria qui n'est autre qu'un beau singe noir. Il aime autant les orchidées que les dollars; et ce n'est pas peu dire pour un « Celestial ».

Il faut ici rendre justice aux Chinois qu'exporte leur patrie, et dont l'immigration est si nuisible aux gouvernements australien et hollandais. A Singapour, ils sont de transit par excellence, où les cinq à six cents Européens ne peuvent suffire à tous les besoins bancaires ou expéditeurs; ce sont les Chinois, au nombre de plusieurs milliers, qui leur servent de commis. Toutes les fois que j'allais chez le Wam-Poa pour faire couper un petit morceau de notre lettre de crédit, j'étais reçu en face de vingt-cinq clercs du Céleste Empire, en veston d'occident, mais avec une queue de cheval passée entre l'oreille et le crâne; ils parlaient l'anglais d'une façon inintelligible, faisaient passer la lettre par toutes les formalités, et calculaient en anglais leurs interminables additions, le tout sans aucune courtoisie, mais avec une politesse exquise et une merveilleuse entente du négoce. Les Chinois sont ici les auxiliaires puissants et souverainement utiles de l'Europe commerciale de premier ordre. Non-seulement comme commis, mais encore comme maîtres d'équipe et subrécargues, ils rendent de grands services, et la division du travail, appliquée grâce à eux, est un élément inouï à l'activité économique de Singapour. Ils ont aussi le sens commun et l'expérience de la théorie absolue sur les immigrations de travailleurs. Ils savent que la société première à laquelle elle s'impose doit être la société la plus pauvre, et elle doit se soumettre au verdict des choses, et non à celui des hommes. Ils sont bons ici, tant

mieux ! Mais cela ne prouve nullement qu'ils ne soient pas dangereux à Melbourne et à Batavia. Ces villes ne ressemblent en rien à ce comptoir, qui est un « quai de passe », un bureau de transbordement, sur une terre d'une étendue nulle, qui ne produit rien ; où les races asiatiques seules forment une population assise, où enfin il n'y a à sauvegarder aucun des intérêts d'une colonie. Échappant aux animosités politiques, ils n'ont plus qu'à se défendre d'un seul genre d'ennemis : les tigres. La statistique constate que ceux-ci en mangent plus de quatre cents par an, sans que l'on puisse activer à purger la jungle de ces hôtes féroces.

L'année 1866 s'est terminée pour nous sous les lueurs d'un immense feu d'artifice. On peut dire que celle qui s'ouvre verra chaque jour cet étalé déploiment de pétards, que les races semi-chinoises affectionnent particulièrement ; à chaque pas dans les rues, depuis notre arrivée, les fusées n'ont cessé de nous lancer des fusées dans les jambes. Mais, pour l'annuité, les navires de la rade se sont joints aux réjouissances de la terre ; les hauts mâts, comme les cocotiers, ont été resplendissants de lanternes « moines » et de bombes ; la foule en délire a suivi les évolutions d'un ballon portant un feu de Bengale qu'une brise légère a rapidement emporté ; bientôt l'étoile voyageuse s'est perdue au-dessus du rideau des arbres.

Pour nous, espérons que notre étoile ne nous trompera pas ; qu'elle brille dans l'Est sur un ciel paisible. Elle nous mènera dans l'année qui commence ! Que de choses nous avons vues depuis l'embouchure de la Tamise ! Mais en contemplant tous les jours ces paysages et ces tableaux pittoresques, nous nous sommes habitués à cette variété constante ; et un voyageur qui tomberait soudainement sans transition aucune, trouverait extraordinaire les spectacles qui frappent même plus nos yeux.

Pourtant, je dois vous parler d'une visite au quartier des Chinois. Deux commissaires de police veulent bien nous permettre (ce qui serait impossible sans eux) dans la partie de la ville qui est circonscrite. Nous entrons dans une baraque où des centaines de Chinois y sont étendus sur des nattes férides ; quelques-uns ont une petite lampe d'huile de coco. — Les uns sont assis, les autres demi-nus à plat sur le dos, les mains ballonnées ; d'autres achètent pour quatre sous, ou (Chinois) pour un cent, un petit paquet d'opium juteux et doux, et d'autres encore une tige de menthe, et étalé sur une feuille de papier, ils passent le soir vers sept ou huit heures, attendant l'arrivée d'un

« Mais je ne saurais vous dire l'impression affreuse que m'a causée la vue de cette salle, où l'immonde prostration de cinquante êtres humains n'empêche pas de nouveaux clients d'entrer pour suivre leur exemple. La fumée épaisse, aveugle, l'odeur nauséabonde nous soulève le cœur ! Et c'est là, dans ces lieux dégradés, ces pourris, viennent chercher les rêves enchantés les plus fantastiques ! Non, c'est le plus vil abrutissement qu'ils y trouvent. —
« Je ne saurais vous dire la vue de jeunes Chinois de vingt ans, déjà décharnés comme des vieillards, et usés jusqu'à la moelle des os par le vice, qui ne leur laisse que quelques années à vivre ! L'habitude les a tellement endurcis, que ces pauvres diables ne fume que pour huit ou douze sous dans toute une journée, et ne peuvent absorber pour la somme d'un dollar !. Tous les soirs, ils se couchent, mais leur est devenu absolument impossible de digérer une seule cigarette. Le jour, s'ils n'ont aspiré pendant toute la nuit la fumée épaisse, ils meurent ! Ils ne peuvent même plus vivre, mais ils en meurent ! »

de ces hideuses et caractéristiques curiosités de la race chinoise !
 Les lèvres moribonds, se saturant de pâmoisons enivrantes
 mille petites mains millionettes de bras tremblants cherchant à rai-
 sonner devant une lumière mourante, ces doigts crispés qui
 s'agitent pour laquelle ils se vautrent, ces yeux blancs, cette
 peau livide sur leurs torses où les côtes sont marquées en

saillie, et ces têtes renversées, tendant une gorge froide, d'où s'échappait une dernière bouffée vénéneuse !.... Et voilà l'ignoble mais supposé bonheur d'un peuple ! En voyant un singe qui gambadait gaïement sur le balcon, on se tient la comptabilité de ce vil plaisir, il me semblait que c'était, dans cette assemblée hideuse, l'être le plus humain, le seul qui eût sa raison !

De pareils bouges, il y a tout un village ! La ferme de la vente de l'opium, concédée par le Gouvernement à une grande entreprise chinoise, rapporte plus de 100,000 francs par mois ; avant la réglementation qui la limite, et qui punit des amendes les plus élevées le délit d'infraction en dehors des limites prescrites, chaque case de Singapour était aussi odieuse que celle où nous avons été ce soir ! Mais cette demi-mesure, qui restreint les abus du vice, ne lave point les Chinois d'une tache épouvantable, et ne débarrasse pas l'Angleterre du plus flétrissable des commerces. Certes le sang ne coule pas quand on pense que les instincts du peuple asiatique sont aussi grossiers et maudits ; mais ce n'est pas une nation chrétienne et civilisée qui se livre à une marchande sans scrupules, fournir à un client si méprisable un produit si pestilentiel. La fameuse guerre de l'opium a marqué dans l'histoire une page navrante pour les honnêtes gens ! Et si la consommation des exportations de l'opium indien fait le plus beau revenu de la plus riche colonie du monde, elle fait aussi le malheur d'un peuple de plus de 400 millions d'âmes, celui du Céleste Empire. Mais supprimons l'opium, et tout s'arrête ! — On a voulu, comparant le commerce de l'opium à celui des eaux-de-vie européennes, et signalant pour les deux l'abus du vice, à la petite dose, les désastres de l'excès, en déduire l'apologie de l'usage ; mais il y a cette différence immense que le délire de l'opium ne se mesure dans l'ivresse qu'il procure impossible à garder, tandis que celui des eaux-de-vie ne s'en rassasie que quand il en meurt.

Il fallait, pour nous remettre après un pareil spectacle, aller respirer le frais air vivifiant et la fraîche température de la nuit. La porte de la cour nous ouvrit un théâtre chinois, grand échafaudage de bois, sur lequel, au-dessus des coulisses, où une centaine d'acteurs achevaient de se préparer, se dressaient des couleurs écarlate, bleue, jaune, blanche et rouge, une solide peinture en plusieurs couches. Mais, au lieu de vous faire parler de Chinois qu'en Chine, on vous faisait voir des Chinois ; et, passant un spectacle inouï, le spectacle de la fin de la soirée tourna au tragique : on se précipita du théâtre à l'autre, et en grimpant d'échelle en échelle, on nous montra, par une fenêtre ouverte, une scène d'horreur, nous montrant, par une fenêtre ouverte, une scène d'horreur.

conspicues des deux sexes manœuvrent quatre cents bâtonnets, pour manger des cigarettes verdâtres. Soudain, pouf ! un bruit sourd se fait entendre à nos pieds au-dessous de nous, dans le vide et l'obscurité. Nous sommes étés à étés, le Prince et moi. « Fauvel, êtes-vous là ? » est notre premier cri. Il est à trois mètres de nous, et il répond. Nous aurions entrevu le ciel, qu'une pareille joie ne nous aurait pas davantage rendu la vie. Nous sommes deux seuls tous trois, mais c'est un Chinois de nos guides, marchant à un pas derrière moi, qui vient de tomber la tête la première, de près de soixante pieds de haut, jusque sur le carreau d'une ruelle. Notre terrasse, étroite d'un mètre, n'a pas de parapet. Nous l'ignorions, et forcément, par la nuit noire, ce malheur devait arriver à l'un de nous ! Nous descendons en toute hâte, et trouvons le pauvre diable broyé et mourant sur la pierre. Nous donnons de l'argent et ordonnons qu'on le porte à l'hôpital ; la foule s'ameute et hurle ; elle ne demande qu'à attribuer la catastrophe aux « chiens de l'Occident » et à les écharner ! Nous revenons au pas de course, police en tête, et il est trop tard.

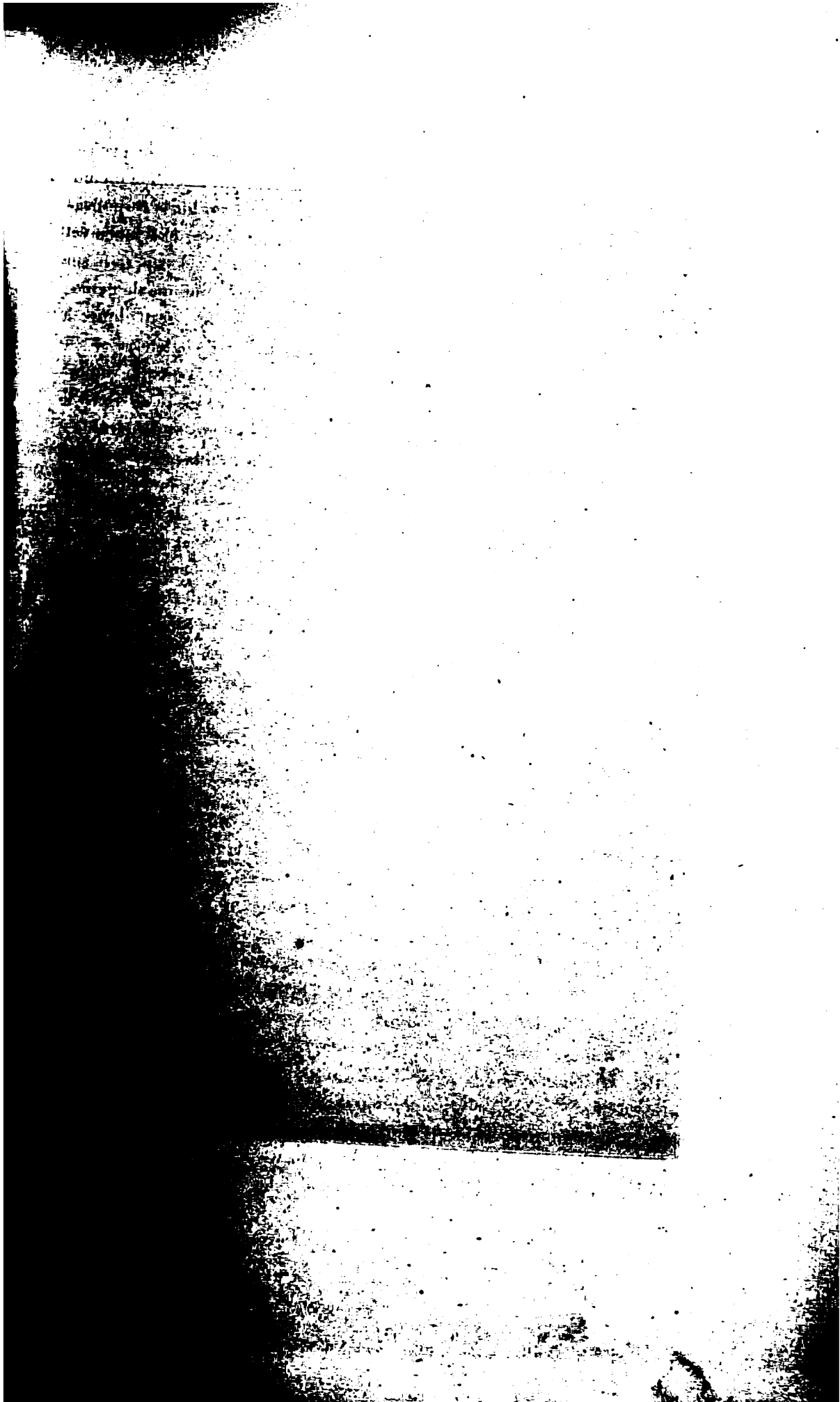
« Singapour » de Singapour me paraît un des types les plus complets de ce monde dessinés d'un comptoir indien. Une prise de possession plus ou moins légale, contestée à coup sûr, mais par ceux qui la jalourent, et non par ceux qui en sont victimes ; plus ou moins morale, mais admise comme légitime par les spoliations coloniales ; une position exceptionnelle au point de vue commercial, basée sur le point où se concentrent les transactions de l'Asie, avec l'autre moitié et avec l'Europe ; une importance donnée à un îlot qui ne produit rien et ne manufacture rien, mais qui a fait que le drapeau anglais y a été planté ; des principes politiques contraires dans l'origine à ceux de tous les ports voisins dans le monde, à deux mille lieues, mais démontrant de tels avantages qu'ils ont attiré les centres commerciaux environnants ; enfin une transition dont le point de départ est le fort commandé par un rocher, et dont le terme sera une autonomie australienne : tels sont les traits qui, en moins de cinquante ans, marquent la physionomie de ce petit îlot sauvage de jungle déserte, devenu la clef obligée de l'Asie. Mais quand même ce comptoir viendrait à périlcliter, à perdre son influence dominante, et à perdre l'influence dominante qu'il n'a cessé d'exercer, Singapour a déjà justifié d'une façon éclatante les sacrifices qui ont présidé à sa création. Quand le corps de la guerre de Chine vint à passer tout près de Singapour, elle était à Singapour, dans le « bangalow » du Gouverneur.

vernement, qui a fait place aujourd'hui au Fort Canning. Un soir, la nouvelle lui arriva que la grande révolte avait éclaté dans l'Inde : en proie à une émotion poignante, pendant toute la nuit il tint conseil en ce lieu mémorable, et dès l'aube, fort d'une décision capitale, il prit sur lui la responsabilité d'envoyer aux Indes les troupes destinées à la Chine, et il lança cet ordre à jamais fameux qui fit mettre à la flotte anglaise le cap non sur Canton, mais sur Calcutta ! A la prompte décision de cet homme de génie, et à la merveilleuse position de Singapour, comme centre stratégique, a donc été due la conservation de l'empire des Indes pour l'Angleterre.

Longue de vingt-cinq milles et large de quatorze, présentant une superficie de deux cent six milles carrés, l'île de Singapour resta jusqu'en 1819 le refuge de quelques tribus malaises, perdues dans la jungle impénétrable : elle ne paraissait pas moins insignifiante que ces innombrables îlots de corail vus par nous depuis le détroit de Torrès jusqu'à la première pointe du continent asiatique. Celle-ci, qui n'est autre chose que la presqu'île de Malacca, constituait le royaume de Djohore, dont le Bandahara, chef des Arabes singapouriens, était le vassal. — Mais au moment où elle perdait le magnifique empire territorial de Java, l'Angleterre songea à garder un pied sur l'archipel malais, et grâce à la clairvoyante tactique de Sir Stamford Raffles, l'ex-Gouverneur de la colonie perdue, elle voulut à tout prix maintenir sa prépondérance là où les traités l'expulsaient, et y créer un centre de gravité, s'il se peut dire, en prenant pour pivot matériel cette île de Singapour, qui n'était rien, mais qu'une idée pouvait appeler à jouer un rôle important. Cette idée, c'était d'en faire un *port franc*, le seul sur la route de la Chine.

Sir Stamford Raffles, esprit énergique et habile, adepte des questions coloniales et aux intrigues de l'Orient, planta son pavillon sur le procès le pavillon anglais sur l'île, où les tigres s'abattaient, puis il proposa un traité au Sultan et au Toumoungong. Les Hollandais de leur côté achetèrent Rhio pour une somme de 10,000 florins, les Anglais ripostèrent en achetant Singapour, dont ils firent cadeau donné au Sultan avec une rente viagère de 75,000 florins, et au Toumoungong, donné à son vice-roi le Toumoungong, d'une somme de 42,000 francs.

Cela semble la chose la plus simple du monde, mais dans l'Orient, et voici ce qui arriva. Le Sultan de Rhio, qui avait conclu son traité de rente de Rhio aux Hollandais, avait aussi conclu un traité avec les Anglais, et avait prétendu aussi vendre Singapour, mais le Sultan de Djohore, bien que le Sultan de Rhio, Vassal de l'Angleterre, ne put pas le faire.



BOIS PRÈS DE SINGAPOUR.







Singapour : « Voulez-vous être mangées à la sauce d'Hassan Schah, fils du Sultan de Djohore ? » et les Hollandais s'écriant : « Voulez-vous être mangées à la sauce d'Abd ul Rahman Schah ? » Mais sans leur laisser le temps de répondre : « Nous ne voulons pas être mangées », Sir Raffles envoya un navire chercher Hassan Schah, qui vivait dans l'obscurité, et le faisant proclamer Sultan véritable par le Toumongong et le Banian, il fit signer le contrat. Et voilà pourquoi Singapour est anglais !

On a vu dans les prises de possession des Indes quelque chose des tiroirs à vapeur, et un jeu de flottements, de tâtonnements, de coups de tonpapes, grâce auquel la vapeur finit toujours par s'infiltrer, et mettre en mouvement tout un engrenage inerte jusqu'alors. Ce mouvement, appliqué aux populations qui possèdent un sol, est justifiable en ce qu'il est pour leur bien ; et si le droit strict des premiers propriétaires est sacrifié, ce n'est pas équitable d'user, dans ces mascarades politiques, de prétendants, comme d'instruments indispensables, de s'imposer au Radjah faible contre le Sultan fort, pour arriver à les déposséder et à rester seul possesseur, je dois reconnaître qu'il y a là plus que la part du lion et le droit du plus fort, mais bien une loi humaine qui oblige les races asiatiques à courber le front devant les races supérieures : leur commune prospérité est à ce prix. Une seule chose me chagrine, c'est que nous n'ayons pas, nous Français, notre drapeau tricolore dans cette passe entre l'océan Indien et la Chine, car si nous avions une guerre dans laquelle l'Angleterre nous donnerait la main contre nous, nous n'aurions pas un seul port où nous pourrions nous ravitailler ; tandis qu'en face de la domination anglaise sur tout l'archipel malais, l'Angleterre a échelonné trois ports, Malacca, Malacca et Singapour (le long de la presqu'île qui s'avance vers la Chine), nous aurions la route coupée vers notre vaste marché de la Chine ; elle est merveilleusement choisie et destinée au commerce, il est vrai ; mais elle prouve bien que nous n'avons pas les principes philanthropiques pour user du droit du plus fort, et nous imposer aux populations de l'Inde un Singapour français ; car notre cœur se serre à l'idée de leur imposer un tel sort.

Enfin, le « settlement » britannique a fait d'Inde un pays d'habitation. Il est vrai : il ne produit que quelques produits, du caoutchouc, du sucre, du cacao ; il ne perfectionne en rien les arts, il ne crée rien de plus « respectable » — plus propre à attirer les étrangers qui y stationnent en transit. D'où lui vient

donc sa fortune ? Ah ! c'est qu'à une époque où les Hollandais, tout autour de là, tiraient leurs principaux revenus des taxes d'exportation, et où la Compagnie des Indes orientales avait, elle aussi, le même système, Sir Stamford Raffles, en déclarant Singapour *port franc*, y amena non seulement tous les navires de commerce des îles voisines, mais encore toutes les épices que monopolisait alors la Hollande ! Il porta par cette seule déclaration un tel coup au commerce de la « Maatshappij » hollandaise, que pour attirer de nouveau des vaisseaux dans ses ports, elle dut diminuer de beaucoup ses taxes exorbitantes, et même déclarer aussi une demi-douzaine de franchises. Mais aucune position géographique n'est comparable à celle qu'a choisie l'homme d'État anglais, et voici qui le prouve.

Le commerce de transit était égal à zéro en 1818 ; il était de 53,750,000 francs en 1823 ; de cette époque à 1863, les importations ont monté de 30,000,000 à 162,500,000 francs, et les exportations de 23,750,000 francs à 137,500,000 francs. Si une force morale, évaluée, que de milliards représenterait l'influence anglaise exercée au centre par les 1,279 navires, jaugeant 471,000 tonneaux, qui chaque année la portent aux populations de l'Asie, comme s'ils étaient multiples d'un phare unique ! Les îles environnantes ne comptent que quelques caboteurs ; l'année d'après, elles correspondent directement à l'Europe. Mais l'archipel est si riche, que lorsqu'un port vient à manquer, on visionner Singapour, un autre le remplace, mais dans une mesure stimulée et fécondée par la reine des mers. Il vend aux producteurs asiatiques comme pour ses colonies ; elle leur enseigne la langue des affaires ; elle guide leurs pas, elle active leurs besoins ; dès qu'ils sont adultes, elle les laisse aller, alors, de leur plein gré, ils nouent avec elle des relations de leur propre grandeur, en apportant un tribut à la puissance anglaise de Londres.

Mais, à Singapour, il y a plus qu'un port ; il y a une position centrale entre Calcutta, Bombay, et les autres ports destinés à équilibrer toutes les communications ; il y a un envoi de Londres des marchandises à destination de l'Inde ou à Siam ; une fois arrivées, elles sont distribuées par le port où la demande les appelle ; et les prix sont bas, car il y a toujours un grand nombre de navires qui viennent de l'Europe.

capour et de suivre du regard le mouvement des productions du monde entier ; les barques et les coulies innombrables sont employés au transbordement ou à l'emmagasinage. L'Angleterre envoie surtout des cotonnades, des armes et du fer ; l'Amérique, de la glace ; l'Australie, des chevaux et du charbon ; l'Inde, du blé, de la gomme et de l'opium (dont une valeur de 1,500,000 francs est consommée à Singapour même) ; la Chine, de l'or, du thé, du camphre, de l'alun ; la Cochinchine, du riz ; Manille, du tabac et du sucre ; les îles hollando-malaises, de la gutta-percha, du charbon ; les Célèbes, du bois de sandal et des nids d'hirondelle. Ce brillant ensemble a fait pâlir l'éclat de Batavia et réduit Saïgon à n'être qu'un tributaire de Singapour.

Mais si tant de beaux résultats ont été acquis en moins de cinquante années, il ne faut pas croire pourtant que les colons anglais de Singapour se soient élevés à l'apogée de leur fortune. Le « settlement », faisant partie des possessions de la Compagnie des Indes orientales, n'était que la dépendance d'une dépendance jusqu'en 1858, époque à laquelle la Compagnie a été supprimée et ses pouvoirs entre les mains du ministère des colonies. Il est encore resté sous le régime du Gouvernement du Bengale. Quoique les Gouverneurs de Singapour nommés par la couronne aient toujours été des hommes capables et supérieurs, Singapour veut aujourd'hui s'affranchir des liens qui le rattachent aux Indes, et qui, en retardant ses rapports matériels, en retardent beaucoup tout l'essor de son économie. Je suis persuadé que ce n'est pas éloigné où cette salutaire scission s'accomplira, et où un nouveau « settlement » par les Résidents européens (un parlement local) donnera une impulsion nouvelle à une aussi admirable création. Le nouveau Comptoir est basé sur le système des fermages comme d'habitude, mais bien que *sur place* des poids variables qu'il faut placer sur les plateaux de la balance pour les équilibrer.



Fumure d'opium.

IX

LE CHOW-PHYA.

Départ pour Bangkok. — Navigation sur un navire siamois. — Un band de pirates chinois. — Aspect scintillant des pagodes de falanx. — Costumes légers des Siamois. — Chercher un gîte?

En mer, golfe de Siam, à bord du *Chow-Phya*,
10 janvier.

Le vapeur introuvable a fait une courte apparition dans la nuit de Singapour; nous avons immédiatement couru au bureau — l'armateur chinois — de l'armateur chinois, et nos billets d'aller et retour ont été délivrés sur parchemin bariolé, à raison de mille francs par voyageur pour un trajet total de dix-sept cents milles, sur un caboteur de Siamois; c'est un joli prix; mais lorsqu'on va dans les États du Siam, payerait-on pas?

Nous nous sommes embarqués le 5 au soir, au milieu de la nuit, affreux, et l'hélice n'avait pas encore donné deux tours. Le vapeur stopper, et faire un signal au ponton de police. Les Siamois ont emmené sous menottes notre second, qui, soit dit en passant, est mort, se ruait sur les hommes d'équipage et leur enlevait les bâtons du cabestan. Le *Jasmin*, navire français, a été saisi trois fois son pavillon, et Singapour se perdit dans l'obscurité.

Depuis lors, notre coquille de noix n'a cessé de se balancer épouvantable dans les chocs de ces vagues énormes, et les tantes des mers de Chine.

Singulier, dangereux et fétide navire, le *Chow-Phya* est encombré de ballots hauts comme des montagnes. Vous pensez si le roulis les promène dans tous les sens. Le navire fer à couler bas, et si mal armé de son artillerie, bercés par une houle ordinaire, les Siamois ont fait, mais bien la lame verte elle-même, et les Siamois ont fait. Aussi la voie de gabarit, les Siamois ont fait, passerelle, sorte de pont, les Siamois ont fait, charbon, de tonnes, les Siamois ont fait, gent.

Le équipage est chinois ; il se compose de quarante-deux hommes ; et dès que le vent a un peu obliqué à l'Est-Nord-Est pour nous permettre de faire du vent, c'a été fort amusant de voir les pantins à longue queue grimper dans la haute hauteur sans échelle de cordes, mais en escaladant les haubans et guillemets, qu'ils tiennent serrés entre leurs doigts de pieds cramponnés, comme s'ils étaient des écureuils.

Ce sont aussi des Chinois qui nous font la cuisine : deux marmittes huilées et garnies nous donnent des décoctions de poisson moisi, d'œufs verdités, d'embryons de poulet, et d'huile de coco nauséabonde, que le poivre rouge parvient seul à faire avaler : le garde-manger est une caisse attachée sur la poussette contre la boussole, et dans laquelle il y a pêle-mêle des oranges, du lard, des ananas et des œufs entr'ouverts par le soleil ; le tout en une omelette flottante et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le tout de ce bateau incroyable est à l'unisson. Non-seulement il n'y a ni cuisine, ni cabine, pas un trou où l'on puisse se réunir pour manger, mais il n'y a pas même une table à bord ! Donc, deux fois par jour, le régal est servi dans la claire-vole, au milieu du pont, et nous nous rangeons contre les poussettes, en pliant obliquement nos trop longues jambes. Chaque fois que la brise « par le travers » nous inonde, et inonde en même temps les poussettes, dont le contenu devient une boisson d'eau salée ; de plus, les poussettes balayent nos cuillers, qui arrivent toujours vides à notre bouche, et les voisins à voisin, on s'asperge de liquides gras. Seul notre capitaine, un type de « pirate étoilé » des mers malaises, se tait et rit de bon cœur.

...pour compagnons un commerçant anglais de Siam, la femme
 du Consul anglais et ses deux filles, la vieille Française du
 Consulat van de Putte avec son chat agaçant, et un jeune baby
 à qui nous avons confié, comme à des pères nourriciers, Monseigneur
 de ... le surnomme « Ludovic Lamache ». Nous le dorlotons de
 ... que le remettre à son père, ancien maître-coq d'une corvette
 ... d'abord instructeur et généralissime des armées du Roi de
 ... le porteur jus de pruneau de la nymphe du pays que l'il-
 ... d'aller dans le pays pour moitié. S'il n'avait pas un joujou à sonnettes
 ... des moins marins au moment même du repas, il
 ... en gardant le petit, je vous écris sur mes genoux, me
 ... d'équilibre malgré le roulis, grâce à un phiant qui
 ... les couchers de graisse de la passerelle; de
 ... de fourmis blanches que j'ai dû m'entêter
 ... d'écarter les insectes; car il faut que vous sachiez

Voilà cinq jours que nous menons cette originale existence : pendant deux nuits, le sommeil les fait passer vite; et quoique le seroin et le matin soient frais et malsains sur le pont, nous préférons y grelotter, en nous couvrant dans nos manteaux qui sont mouillés, jusqu'à cinq heures du matin. L'après-midi on étouffe de chaleur.

Parmi eux, il en est un qui est un grand personnage : le capitaine de la mission, qui permet de venir fumer son cigare sur la dunette. C'est Nai-Fong, le Siamois, qui rit toujours, quoique son histoire soit fort triste. Il est venu de l'ambassade que le Roi de Siam a envoyée à Paris pour acheter des produits de son royaume à l'Exposition. Ils étaient cinq commissaires, mais leur aviat donné à chacun 25,000 francs à dépenser en France, à l'honneur à son nom. En attendant pendant huit jours le départ pour l'Europe, notre envoyé extraordinaire a tout dépensé en fumeurs, en pertes au jeu, en soupers, etc., etc. Enfin, ne pouvant plus, il a trouvé moyen d'insulter le Consul de Siam, et de lui avoir fait laisser les quatre autres continuer leur route vers Paris (sans avoir abusé de leurs appointements), mais il a renvoyé le capitaine au Roi. Le capitaine ne cesse de lui faire une plainte, et lui dit qu'il lui disant que son seigneur et maître va s'en aller, et qu'il en simulant sur le bastingage tout le nécessaire. Pour opposer le rire asiatique aux carreaux de la rue, il prend un plaisir immense à fumer son tabac en couronnes régulières et régulières, et de petites auroles bleuettes.

Tel est l'ensemble du mode de développement
heureux pour trouver entre Singapour et
faits de magnifiques bénéfices, l'usage
canon de courtoisie et le tout est

de en moins de 400 tonneaux, pour une traversée de six jours, s'élève à 125,000 francs. — Il faut le dire, ces régions inconnues et d'un autre âge sont la proie des aventuriers, qui y règnent en maîtres.

Ce soir nous approchons de la terre par un splendide coucher de soleil, qui colore de ses rayons de pourpre les groupes des îles Koh-Kwang-Noï, Koh-Luon, Koh-Kram et Koh-Ryn. Nous distinguons dans ces îles des grottes sombres et des cavernes de corail, où la lame se brise : au Nord se dessinent les côtes basses et marécageuses du royaume.

11 janvier.

Alors nous profitons du flux pour franchir la barre de la grande rivière qui se jette dans le golfe, le Me-Nam-Chow-Phya ; à marée basse, elle n'est couverte que de trois pieds d'eau. Cette crête de sables et de bourbes est masquée à perte de vue par une estacade de bambous, semblable à une ligne continue de fortifications, à laquelle s'appuient les immenses filets des pêcheurs siamois. Nous gouvernons sur une passe de cinquante mètres, dans laquelle une porte ouverte vers les eaux assiégées. Mais il paraît que cette porte aquatique a été merveilleuse, et que des millions de prisonniers ont passé par le détroit que nous franchissons. Soudain la machine s'arrête. Sans commandement préalable : grand branle-bas à bord, éboulement d'interrogations anxieuses des trois cents Indigènes. — Avons-nous touché quelque roc, et allons-nous échouer ? — Nullement ; c'est tout simplement le poisson qui est en train de se faire aspirer par la prise d'eau de la machine, et qui est engagé comme une glu vivante jusque dans les tuyaux de la pompe. C'est du fretin de sardines, blanchaille téméraire ! Vous voyez, nous faisons jouer les sondes, et renverser les tiroirs, pour remettre la machine en marche. Nous avons déjà baptisé le *Chow-Phya* de chaudron : les petits poissons dans sa machine, il justifiait pleinement.

Les plates du Me-Nam se resserrent, et, lui laissant encore quelques centaines de mètres, elles nous déroulent sous les yeux des rizières qui semblent bien malsains. Ce n'est pas ici qu'il y a de la belle nature. Impossible de rien voir de plus étouffé, de plus impenétrable. En avançant vers le Nord, les rizières sont remplacées de chaque côté par des palétuviers, et ces derniers sont remplacés par des oasis de bananiers et de cocotiers. Le pays est couvert de grues blanches, d'ibis blancs, de canards, de courlis, de corbeaux, tout étendu.

lants sous le soleil. Le plus beau est le « karica », couleur grise, avec le cou noir et la tête écarlate ; sa taille est plus qu'humaine. Les Siamois les vénèrent ; ils croient que les âmes des Bouddhas transmigrent dans ces oiseaux à la dix-septième incarnation, et surtout dans les blancs, qu'ils ne les tuent. Il en est de même pour les âmes de leurs grands rois, qu'ils n'oseraient pas tirer sur un serin, de peur d'être condamnés à mort sur la personne du grand-père ou de l'oncle d'un Siamois.

A onze heures, nous jetons l'ancre devant le premier bourg de Paknam. Le capitaine descend à terre pour faire ses déclarations aux douaniers de céans, lui payer pour la cassette du Roi des droits de douane qui sont de trois pour cent de la valeur, et déposer les canons du bord, qui qui passerait cette limite sans désarmer serait prisonnier de guerre. Si la déclaration du chargement n'est pas minutieusement exacte, les douaniers infligent une première amende de deux mille francs, et le procès total s'élève au triple. Ce premier acte de soumission du grand Roi prouve qu'il ne dédaigne pas le moindre tribut, qu'il y a bien loin de Singapour à Siam. — Pendant les dix heures avec notre capitaine, nous admirons une pagode sortant de l'eau comme une île resplendissante. C'est un assemblage de stupa blanche, une grande cloche de deux cents pieds de haut, une aiguille droite et d'une famille de petites cloches semblables à l'eau. Autour d'elles serpentent des pirogues kiliptiennes, une mâture, voilure et grément, qu'une grande feuille de palmier tenue en main par le pêcheur accroupi. La brise lève la voile sur l'eau, contre le courant, et leur flottille offre l'aspect le plus coquet.

Nous remontons le fleuve pendant trois heures. Les batteries désarmées, des batteries rasantes, enlevées par les Hollandais, la « dutch folly », la « folie hollandaise », vestige de la conquête que fit, il y a un siècle, la Maatschappij pour et contre le Siam. Voici à droite des hangars longs de six cents pieds, soutenus par de palmier : ils protègent la « charge de guerre », une formation de plusieurs centaines de gros canons de six à dix pieds carrés de section, reliés entre eux par des chaînes de fer tout est destiné à la défense du fleuve. Les Hollandais ont fait qu'en jetant cette chaîne en terre, le Siam n'aurait pu passer les Européennes. Au moment où nous défilons devant ces batteries, le roi de Siam, dont le royaume que le Roi des Français a reconnu, nous montre une des plus belles villes du monde.

Blanc, drapeau doré et le pavillon écarlate sur lequel est dessiné l'Éléphant Blanc, le drapeau du Roi, et non les Rois; car il n'existe plus qu'un seul des deux Rois régnant sur le Siam, unis auparavant par la Charte asiatique. Les fêtes si célèbres le sont par un tissu membraneux. Il y a dix mois qu'est mort le Roi n° 2; c'était le protecteur de la marine, et il portait l'uniforme des capitaines de vaisseau.

Les navires qu'il s'était donnés sur sa casquette particulière (expression si étrange et inouïe en Asie qu'en Europe) sont à l'ancre, échelonnés tout le long de notre route. Pauvres navires aux formes élégantes, corvettes et autres de guerre; leurs mâts maintenant tombent « en chiens de fusil », leurs voiles, privées de peinture s'éventrent, leurs canons se rouillent, et leur artillerie pourrit! Ainsi le veut, paraît-il, la coutume siamoise, aussi bien pour le grand seigneur du royaume que pour le plus pauvre fellah! Aussitôt qu'il meurt, tout ce qui lui a appartenu personnellement doit mourir aussi, et les navires, par la destruction du temps. Le Roi marin qui a été le protecteur des Siamois passa sa vie à se bercer d'un rêve: il serait trois fois heureux, s'il avait pu aller jusqu'à Singapour avec son vaisseau. Mais s'il était un Jean-Bart d'eau douce, les tritons du golfe lui auraient fait mille fois plus de plaisir, et toutes les fois qu'il partit pour cette glorieuse expédition, il repartait avec le gros chagrin de n'avoir pu trouver l'île anglaise!

Enfin, dans le voyage inverse, nous apercevons enfin, au bout de quelques heures, les palmiers du rivage, les flèches élancées et les tours blanches de Bangkok, la capitale du royaume de Siam! La verdure des forêts, le refuge des crocodiles et des serpents, fait place aux pilotis des maisons, et l'entrée des faubourgs est marquée par de grandes tours de bois. Là seulement Nat-Poun cesse ses éternels éclats et son visage livide envahit sa face jaunâtre; ses yeux larmoyants se ferment, et ses lèvres se crispent en une affreuse grimace. Comme nous faisons remarquer ce fait au roi, il nous explique que ces forts sont les kiosques de plaisance de Sa Majesté, et que cette opération fait passer l'âme du patient dans la cervelle du roi. Pauvres sujets qui ont offensé le Roi, voilà leur « coupe de grâce »! Une maison directe du carré des distances, glace pour notre roi, et nous sommes au pays natal et au sein de sa famille. Il aura fait vite son voyage, et dans un autre monde encore!

Après avoir traversé le fleuve de Mâ-Ham (la mère des eaux) la ville de Bangkok se présente à nos yeux. C'est un spectacle plus grandiose que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Sur un espace de plus de huit milles, la ville s'étend, et les maisons sont serrées les unes contre les autres. La rivière est large et majestueuse; plus de cent vaisseaux sont ancrés sur leurs ancres: les rives sont bordées

par des rangées de plusieurs milliers de maisons flottantes, de formes bizarres, s'alignent régulièrement, et dont les balcons, ornements de couleurs voyantes apparaissent à fleur d'eau. Sur la rive gauche, qui domine cette première ville d'amphibies, la cité royale est élevée sur des murailles crénelées et ses tours blanches : des centaines de pagodes s'élèvent vers le ciel leurs flèches dorées, leurs dômes multiples tout ornés de faïences et de cristaux resplendissants, leurs dentelures vernies et sculptées à jour. C'est un horizon tout entier, à droite et à gauche, une miroiterie, à cinq et six étages, de clochers de maçonnerie gigantesque, et le revêtement scintillant éblouit les yeux, et d'aiguilles d'acier, de cent cinquante ou deux cents pieds, qui indiquent les portes des palais reflétant tous les rayons du soleil comme un prisme immense, on semble que nous avons devant nous un panorama de cathédrales en laine !

Cette première vue d'ensemble sur la Venise orientale dépasse tout ce que nous pouvions espérer dans nos rêves de voyageurs. Il nous faut aller parcourir en gondole ces canaux animés, qui sont les boulevards de la ville flottante, et où le mouvement, l'animation, les cris nous accueillent avec des transports. Et ces palais du Roi, et ces pagodes sacrées, pouvons-nous aller visiter ?

Nous avons beaucoup entendu parler, à Singapour, de tout ce qui s'y passe en matière politique : nous savons qu'il y a des éruptions comme en un volcan.

L'extension du protectorat de la France sur le Cambodge, le Siam, le butaire de Siam (ce qui a magnifiquement arrondi notre empire aux dépens des chinois aux dépens de nos voisins), des traités enfreints par le grand Roi, des frontières en litige, des lenteurs et des tracasseries, quelques coups de pied européens placés dans une patte de l'Asie, voilà qui a établi entre le gouvernement siamois et le gouvernement français, entre les ministres du Roi et notre consul, une hostilité qui a été habilement exploitée par le consulat anglais. Il y a eu un premier, et dans cette circonstance ne voyez-vous pas que c'est le premier qui serait enchanté de faire mousser, aux dépens de la France, pour un prince, et de nuire ainsi à l'influence française dans les premiers pas, et où chercher un gîte pour la France ?

Mais voici, sur la rive gauche du fleuve, une ville toute nouvelle, des maisons naines ! A cette porte, qui ne sait point ce qu'est une porte, on ne peut pas frapper, et ce pavillon neutre et digne, l'ambassadeur de France, s'élève solennellement.

Résumant alors nos fonctions de nourrice, nous remettons le jeune Ludovic Lamache au commandant des troupes royales, et nous sautons dans une des innombrables gondoles qui nous entourent, en dirigeant par gestes nos rameurs vers le clocher de la Mission. Il nous faut lutter contre la marée montante, et nous mettons près d'une heure à faire ce trajet. Alors tous les détails de la ville flottante nous sont révélés, tandis que nous en parcourons les rues, — non, les canaux, — entre les maisons peuplées, dont chacune est une petite île. Nous croisons ou dépassons des milliers de pirogues légères, qui sont les fiacres et les omnibus de Bangkok : la pagaie oscillante les fait glisser comme des coquilles de noix d'une boutique à l'autre. Il y en a qui n'ont que trois pieds de long : un Siamois y est blotti avec des piles de riz, de bananes ou de poissons ; d'autres contiennent quinze personnes et sont tellement chargées, qu'on aperçoit à peine le rebord de la barge, qui est un palmier creusé.

Ces Siamois ont la peau de la même couleur que les Malais, mais les hommes et les enfants se rasent la tête, en laissant sur le sommet du crâne une tresse ovale, taillée en brosse et plus grande que les deux mains ; cela leur donne un petit air crêté, gaillard et mutin qui est bien original. Cette tresse est entourée de cheveux plantés tout droits qu'ils bravent le soleil. La coiffure est inconnue. Le reste du costume est peu compliqué : une tunique large de deux pieds, en indienne verte, rose ou rouge, s'attache au cou et se noue aux reins, relevé et resserré de l'avant à l'arrière. C'est le léger vêtement dont ces messieurs et ces dames protègent leur nudité contre leur équateur des ardeurs d'un soleil tropical. Les hommes ajoutent toujours — les femmes jettent sur leur poitrine un bandolier de large en étoffe voyante, qu'elles croisent en double bande. Un emploi n'est pas une sinécure. Comme vous voyez, rien n'est simple. Le costume de maire et une cravate de procureur, on ne s'en fait pas. Le nez, même pure, est fort laide : nez camard, yeux saillants, dents saillantes, teint couleur de tabac, bouche énorme, et les lèvres peintes en rouge par le bétel, et taille extrêmement petite : tel est, à peu près, le type de cette ville, populeuse comme un banc de poissons.

Ces femmes ne se couvrent de bijoux. Ces femmes qui sont accroupies sur le bord des pirogues, ou en jouant avec les enfants, ou en se baignant dans les rivières, sortent de l'eau en se couvrant de bijoux d'or ou d'argent à chaque

piéd, des colliers brillants en sautoir, des bracelets au bras, des bagues aux mains! Avouez que, costume pour costume, c'est plus agréable que les affreux sacs de flanelle de nos baigneuses! Supprimez le costume et la figure, et les Siamois seraient de superbes modèles pour la nudité.

Quant à leurs enfants répandus ici à profusion, ils sont vêtus d'un baï-geon de safran; mais ce sont de ravissants petits êtres! Je me souviens d'avoir l'abord charmé par eux, mais désolé de penser qu'en quelques années leurs figures deviendront aussi laides que celles de père et mère. Ils ont pour tout vêtement pas peu dire! Leur petit toupet, tortillé par une grosse épingle, est entouré d'une jolie guirlande de fleurs blanches: ils sont aussi ornés de bagues, et très-gentils à voir dans leur nudité enfantine. Mais ils ne sont pas plus vêtus que les grandes demoiselles qui se baignent; outre leurs bracelets et de colliers d'or ou de cuivre doré, dont on les couvre comme des idoles, ils ont une petite feuille de vigne taillée en cœur et maintenue par une simple ficelle qui fait le tour des reins. Cette feuille a environ cinq centimètres de long sur quatre de large, et est ornée de dessins. Pour les riches, elle est d'or; pour la classe bourgeoise, elle est d'argent; pour les pauvres, elle est de cuivre rouge.

Les innombrables maisons demi-kiosques, dont se compose toute la ville, dans lesquelles grouille cette population de près d'un million de personnes, offrent sans doute mille aspects, mille coutumes, mille usages, mille détails qui nous échappent forcément, tandis que notre gondole nous fait passer devant d'elles comme devant une lanterne magique. Au fond de chaque maison, on voit un petit autel de bois sculpté, et entouré de papiers ornés de peintures; sur cet autel, des statuettes de Bouddha et de dieux lares brûlent des bâtons d'encens; on verse l'huile de oco dans des lacrymatoires de terre rouge; on brûle du papier, du tigre; là des noix de coco: plus loin des bâtons d'encens, des noix de coco; les digo sont rangés sur la terrasse qui fait le toit de la maison, et que recouvrent des nattes multicolores. De toutes parts, on sent l'Europe transportée en Orient, c'est de l'Inde, de l'Arabie, de l'Afrique, voyant, ses odeurs étranges, ses types sans cesse répétés, et se mêlant de tout mélange avec notre civilisation.



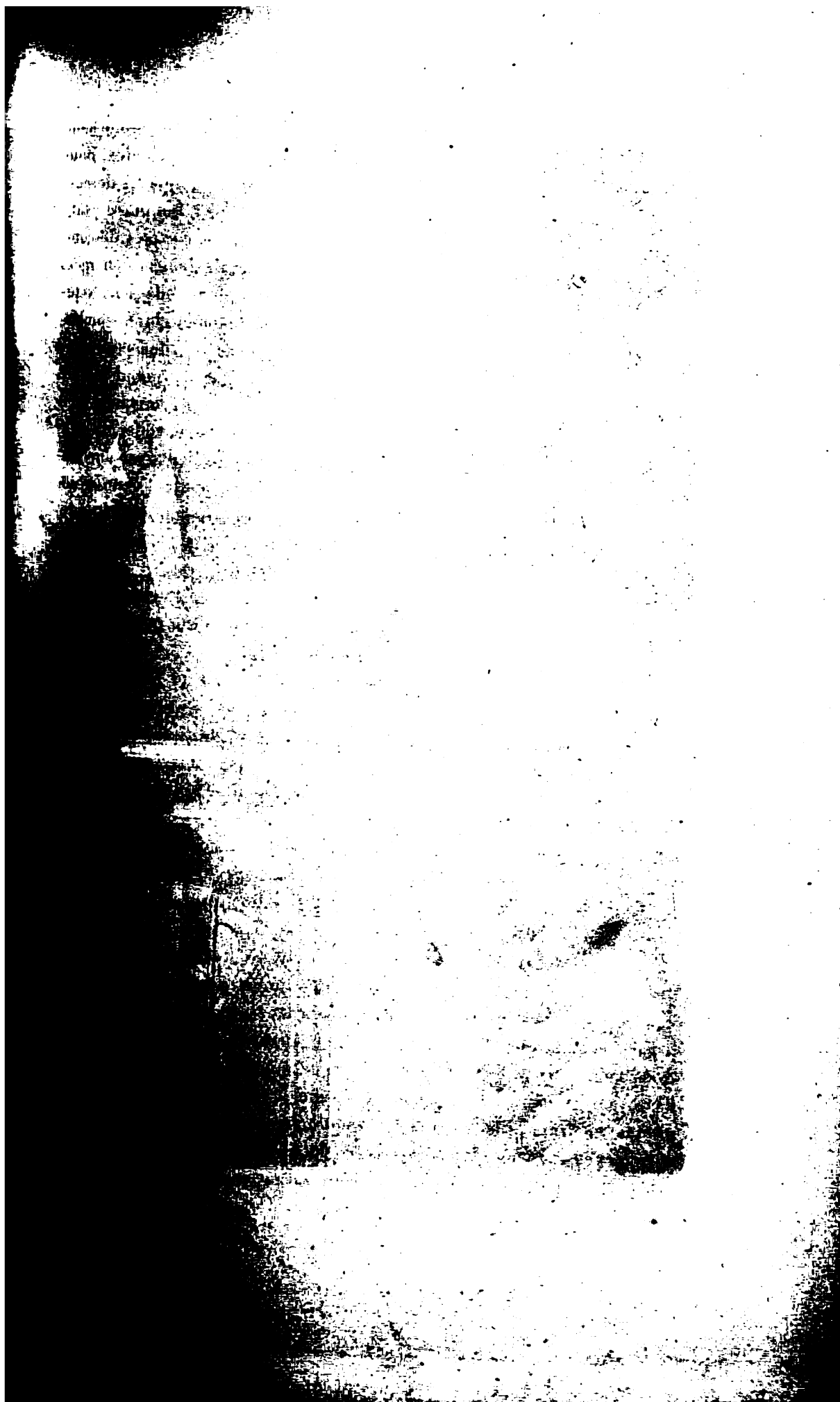
X

SEPT JOURS DANS LE ROYAUME DE SIAM.

Le roi du Siam, premier ministre. — Le latin des catéchumènes. — Temples et prêtres de
Siam. — Montagne dorée artificielle. — Nous vénérons l'Éléphant blanc. — Crémation d'un
Siamois. — Audiences royales. — La cour du second Roi. — Achat d'un harem. — La cam-
pagne siamoise. — Le Père Larnaudie. — Les huit cents femmes et le régiment des Amazones
du Roi.

Cette première navigation à travers la ville aquatique nous mène au quai
de la rive gauche, où s'élève la croix chrétienne. L'église de l'Assomption
est un ancien temple dont la simplicité parle à l'âme ! Son extérieur d'or-
nementation dentelée à l'asiatique semble relever sa nef et ses autels, qui
sont exactement semblables aux nôtres : touchant symbole de cette foi si
unie sur toute la surface du globe ; témoignage élevé ici à l'ombre de la
végétation tropicale par les travaux incessants de missionnaires admirables,
qui se sont volontairement pour porter avec eux la parole de douceur, de
bienveillance et de charité ! En marchant à travers les bouquets de bananiers
qui entourent le temple, nous trouvons quelques baraques de bois où logent
les missionnaires de Dieu. L'abbé Larnaudie nous reçoit les bras ouverts, et
nous promet de nous protéger et de nous guider au milieu de cette ville
aquatique. Il nous installe dans une case construite sur pilotis et voisine de
ses autres cases, nous campons de notre mieux. Ne sachant naturellement
rien de siamois, nous pouvons pourtant échanger quelques idées
avec les catéchumènes natifs, qui parlent un à-peu-près de latin ; je
leur donne quelques premiers mots adaptés à nos estomacs et à la syntaxe
siamese : *bonjour, bonsoir, donnez-moi des bananes, des gallines, et des porcs.*

Le lendemain, tout d'abord, au Prince d'écrire une belle
lettre au Roi pour lui annoncer notre arrivée. La chose est expédiée en forme :
le Prince envoie au Prince de la réception brillante faite aux
étrangers, lui fait espérer qu'il verra dans toute
la capitale le Roi et la Reine, qu'il faut mettre
à la disposition de Sa Majesté Siam-
oise. Cela fait,
le Prince Larnaudie, par le Père Larnau-
die, nous fait connaître le Prince de la capitale.



SA MAJESTÉ MONCEUT RENTRANT DANS SON PALAIS.





Le palais est circulaire sur une grande place publique rectangulaire, sur le devant duquel se trouve le premier portique de la demeure royale. Il est en maçonnerie de briques ; les groupes de colonnes accolées supportent un immense fronton en sautoir, sur lequel se trouvent des colonnes superposées, au-dessus desquelles s'élance une corniche de plus de quarante pieds, effilée et audacieuse. Le tout est émaillé de couleurs de toutes sortes de faïence rouge et verte, jaune et bleu de ciel, que le soleil fait briller comme une féerie. De chaque côté s'avancent les « balcons pour éléphants », balcons de marbre blanc, dont l'architecture contraste avec le caractère colifichet des rosaces. Le roi, quand il va en promenade, c'est là son marchepied, soit qu'il monte à cheval sur ses énormes colosses, soit qu'il s'installe dans un palanquin. Dans le palais, au-dessus des toits à éperons du palais central, dont les tuiles vertes et rouges sont éblouissantes. Les bords du toit, sculptés en bois de sandal et ornés de guipures délicates, surplombent et protègent des pignons en sautoir, entièrement en miroiterie ; que de feux reflétés dans cet ensemble ! Les couleurs multiples et quel décor splendide ! Ah ! oui, les voyageurs qui ont vu le Siam comme d'un songe des *Mille et une Nuits*, n'ont dit que la culture de l'Orient est si vives, les lignes si bizarres, l'architecture si variée et si enluminée, et ces vingt palais réunis tiennent tellement à l'œil, que cette vue seule vaut le voyage, et que je bénirai l'homme qui me les a fait voir. Nulle peinture n'en peut donner une idée. Le soleil tropical darde tour à tour des rayons d'or, de pourpre, de bronze, de bronze bleuâtre, qui se jouent, comme mille feux, sur les minarets de marbre, les dômes de porcelaine, les ailes en sautoir, les pignons en miroiterie et les costumes étincelants des courtisans.

Ensuite nous regardons deux régiments de fantassins siamois, armés de fusils français, jouant à la balle sur la place publique au-dessous du palais. Les fusils à piston (qui sont beaucoup plus grands que les fusils à cartouche) sont posés sur le sol, et le tambour bat aux champs, les clairons sonnent la charge. Les soldats courent aux armes, quoique les officiers ne le veulent pas ; la population s'accroupit comme sous un coup de tonnerre. Un cortège s'avance, annoncé par des tourbillons de poussière. Nous sommes environ à soixante-dix pas de la place publique. Des tambours, deux pelotons de soldats, une foule de mandarins vêtus de soie brillante le précèdent. Le roi est porté sur un palanquin doré et incrusté de nacre, orné de soie azur ; et deux larges parasols blancs, au-dessus duquel se tiennent haut, l'abritent de leur ombre rouge.

bonde et vacillante. Le Roi nous paraît tout chargé d'or, surmonté d'une couronne dorée qui ressemble à une tiare; quinze de jeunes princes forment la suite sur des palanquins; et un autre palanquin en laque et ivoire est chargé de jeunes filles. Mais le cortège passe au petit trot, avec une telle rapidité, que nous demeurons ébahis; le Roi, au moment où il nous apparaît, nous fait un signe gracieux.

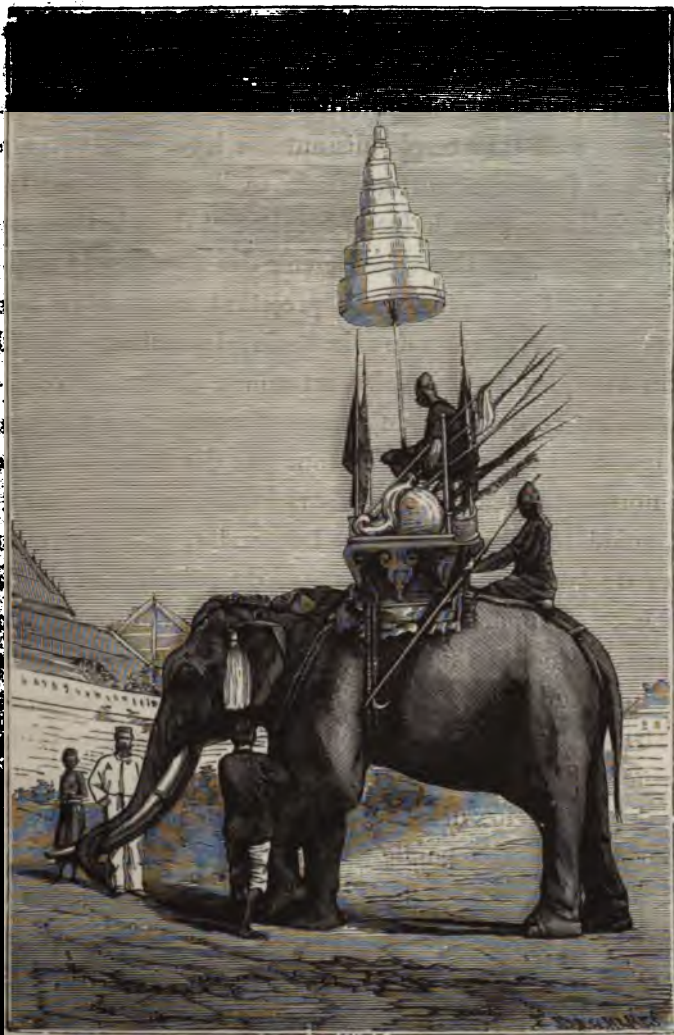
Non loin de là sont les écuries royales, pleines non plus d'éléphants. Nous les visitons fort en détail. Chacun d'eux occupe dix mètres carrés, où il est attaché par un pied. Nous leur donnons des bottes de blé vert; après nous avoir salués trois fois du bout de toute sa hauteur, ils secouent notre présent pour en débarrasser et l'avalent fort délicatement. En voici un tout armé en ses défenses sont plus hautes qu'un homme: une carapace de tortue sur son occiput, pour le protéger des coups ennemis. Il est coiffé d'un casque, est juché sur son pavillon qui a sept étages, emblème de la royauté; et un jeu de lances, de massues et casse-tête est disposé autour de lui: le commandant, et, du son aigu de sa voix enfantine, il dirige à son gré l'animal. Nous voulons aussi escalader cette montagne à dos de bœuf bercés quand il trotta. Oh! que les humains paraissent ridicules que ce dandinement rappelle une mer houleuse. Nous visitons les demeures de vingt éléphants; je ne puis en dire plus. Mais il paraît que lorsque le Roi voyage dans l'île, il est suivi par le rejoindre, accompagnés d'un escadron d'éléphants. On en a vu jusqu'à sept cents réunis et marchant en ordre. C'est dans ce siècle, des batailles où l'on en combattait cent, et quand, il y a vingt-deux ans, les Français, sous le commandement du Cambodge, le généralissime siamois, les surpris en les surprenant la nuit avec quatre cents éléphants. Il avait fait attacher des torches flamboyantes aux défenses.

Mais devant nous leurs jeux sont plus pleins de vie. Ils se promènent en pleine liberté dans une vaste cour, de tous côtés (le plus malin, dit-on, du règne animal); ils se regardent, se touchent adroitement, s'évitent avec précision, et se débattent avec adresse.

Quadrupèdes patrem semel quodammodo
 fait une classe infinie. Les quadrupèdes sont les animaux à quatre pieds.

déjà; nos éclats de rire semblent froisser les éléphants et leurs compagnons; en vérité, je ne les aurais jamais supposés gent si chatouilleuse.

Rien de plus simple, du reste, que la manière ingénieuse, sorte de bal d'éléphants, qui sert à en prendre chaque année de vrais troupes dans les



Un éléphant armé en guerre.

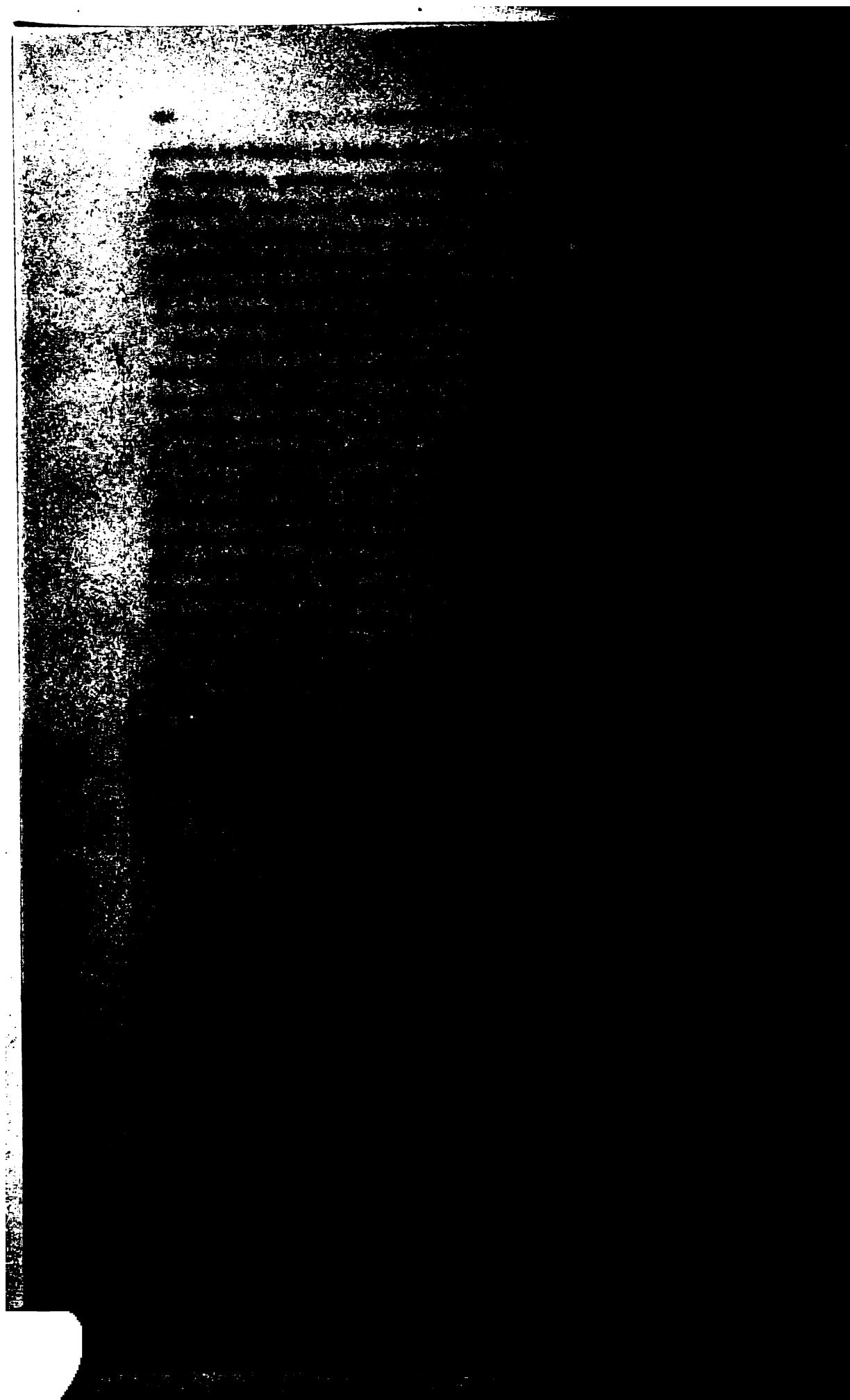
On donne la liberté à une centaine d'éléphants apprivoisés; on les lâche dans la jungle et les bois impénétrables, y va invinciblement le cerf qui le suivent passionnément : chaque libéré est suivi par un nombre de cavaliers indomptés et fougues. Ils galopent dans un enclos dont la palissade est forte et haute, et dont les traitres si intelligents ont

Abstract

1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 26

NO. 1111







LE TEMPLE DU PIED DE BOUDDHA D.



Phya eua natrice ejus », comme quoi les cinquante ou soixante négociants européens de Siam croient que le Duc de Penthièvre, enseigne de vaisseau, fait le tour du monde avec sa nourrice et a débarqué avec elle ! La pauvre vieille Française du *Chow-Phya* est la cause involontaire de ce délicieux cancan, qui fait rire sans doute à l'heure qu'il est les résidents blancs ! Pensez si nous rions aussi de bon cœur, en faisant des gorges chaudes sur l'idée qu'on se fait de notre mode de voyage. Pères nourriciers ce matin, nous serions donc devenus nourrissons ce soir !

12 janvier.

Pendant que le cabinet discute si nous serons la cause de l'anéantissement du grand Royaume, nous courons gaiement d'une rive à l'autre de Me-Nam, attirés par ce qui éblouit davantage nos yeux. Ce sont les pagodes ! J'ai entendu vanter celles de la Chine, mais je doute pourtant qu'il y ait sur la terre d'aussi des temples qui puissent égaler ceux de Bangkok¹.

La pagode la plus grandiose et la plus caractéristique est sur la rive droite : un bois verdoyant et majestueux l'entoure. Elle s'élève en une pyramide de clochetons que domine une pyramide centrale haute de trois étages. Celle-ci seule est formée à la base d'un tronc de cône à cent cinquante gradins : puis elle devient une tour hexagonale avec des lucarnes surmontées par trois trompes blanches d'éléphants ; le clocher gracieux qui surmonte la tour est couronné de tourelles s'élançant comme une seule colonne et surmonté d'un coupoles au sommet ; de là, une flèche de bronze doré étend ses longues torses et fend les nues. Aux rayons du soleil, tout cela n'est qu'une masse scintillante : l'émail coloré des fatences flamboyantes, le vernis des millions de rosaces vernissées qui se détachent sur l'albâtre, le bronze de cette pagode d'un style pur, brillant et inconnu sous tout autre nom, tout cela est un rêve avec les lignes colossales de la réalité.

Quand nous nous en approchons, glissant lentement en gondole sur les eaux impétueuses du fleuve, ce promontoire nous apparaît comme une ville sacrée de tourelles irrégulières, de kiosques enluminés, de colonnades, de terrasses à l'italienne, de statues de bronze et de porphyre rouge. Mais en mettant pied à terre, on ne voit que des fossés et les bas-fonds qui longent les bords du fleuve. On y circule à pas comptés toute une population d'hommes et de femmes, dont le vêtement est une longue robe blanche. Ce sont les « talapoins », ou prêtres bouddhistes.

Après avoir vu Bangkok et Pékín, j'ai gardé l'impression que la plus belle ville du royaume de Siam ce que Quimperlé est à Paris.

« Ne faites pas cuire de riz, car il a un germe de vie. »

« Ne voyagez ni sur des juments ni sur des éléphants femelles. »

Bref, ne s'asseoir que sur un siège élevé de douze pouces, fuir les femmes, excepté quand elles donnent à manger, fuir les laïques, respecter la vie des animaux, se vêtir simplement, se lamenter sur l'instabilité des choses humaines, et confesser publiquement ses fautes, tel est l'ensemble de leurs préceptes, mélange singulier de morale pure, de préceptes chrétiens, de maximes puériles, qui les rendrait peut-être respectables, s'ils s'y conformaient le moins du monde. Mais la vie contemplative et l'oisiveté réglementée, doublées des vices les plus hideux choyés dans l'ombre, leur donnent une allure de congres mourants, une attitude insolente, et une cupidité rapace.

La condition *sine qua non* pour monter sur le trône est, outre les talapains, d'avoir été talapoin. Ainsi le Roi actuel a passé sans transition, même spirituel, à un harem de huit cents femmes, dont il a sept cents.

« En attendant une idée des bonzes siamois : voici leur temple, et pour y aller il nous suffit de monter quelques marches pour passer des balcons aux terrasses de marbre. Nous escaladons les gradins « si haut qu'on peut monter ». Ce n'est pas chose facile qui nous rend défaillants, et sur une maçonnerie en forme de triangle. Mais le panorama de la ville tout entière s'offre à nos regards : les saunders du fleuve, les palais royaux, les onze temples de la première, les vingt-deux de la seconde, et environ cent cinquante pagodes d'écaillé de faïence, plantées comme dans une

pelote rebondissante de verdure, qui est formée par les dômes de la végétation tropicale.

Dans les colonnades concentriques de la pagode que nous visitons, il y a des centaines d'autels ornés de millions de statuettes de Bouddha en or, en argent, en cuivre et en porphyre. Sur la partie gauche est un temple très-large, avec un toit à cinq étages en tuiles bleues, vertes et jaunes; les parois sont en miroiterie éblouissante. Les deux battants d'une porte gigantesque entièrement en laque incrustée de nacre s'ouvrent devant nous, et nous voici en présence d'un Bouddha en maçonnerie enluminée. Assis sur un tabouret de quinze mètres de haut, il a les jambes croisées, une tête pointue sur la tête, des yeux blancs immenses, et il atteint une hauteur de douze mètres. Cette masse déformée, de vingt-sept mètres au total, peut seule résister au bruit de plus de cinquante gongs et tam-tam, que les bonzes frappent à tour de bras. L'encens brûle dans des brûle-bronze; un rayon de soleil, perçant par une lucarne, éclaire une rangée de statuettes dorées qui sont, en un régiment de soldats, blotties aux pieds de la grande divinité, et des corbeilles de fleurs leur sont offertes; vous devinez qui les mangera. Des panneaux sont fixés aux murailles, et de distance en distance de panneaux s'y appuie comme une bannière. Quant aux bas-reliefs, il faut deux jours pour les décrire; ils représentent toutes les tortures de l'humanité. Je frémis en voyant les contorsions de pauvres diables, déchirés par des langues que dévorent des serpents, rattrapés par une griffe d'aigle, tournant comme des toupies sur des roues, et les belles dents de la cervelle humaine dans le crâne d'un voisin!

Ici des sculptures! là des fresques enluminées, et tout cela sur des mètres de long! C'est un monde de détails qui est le résultat d'une religion de Bouddha, variable en chaque point de l'Inde, et qui est la tradition, et contradictoire dans ses canons.

Le Ciel me garde de chercher à vous expliquer le bouddhisme! Malgré mon désir de m'instruire, je ne puis que vous dire toutes ces vieilleries baroques, qui ne sont que des contes, et que l'on connaît la langue du pays et les coutumes des indigènes. Que Bouddha, après trente ans de méditation, au comble de la science et de la sainteté, se soit transformé en vers, après avoir été serpent, rat, chien, porc, singe, poulet et bœuf, et se soit incarné dans un enfant, c'est ce que l'on croit dans son cœur, et que l'on croit dans son cœur.

Mais parmi tout ce qu'on me raconte de ce dédale hyperbolique mêlé d'emprunts ridiculisés de nos croyances les plus pures, voici une charmante légende. Un prince indien qui adorait une jeune Himalaïenne dut attendre pendant dix ans la fin d'une guerre où il sauva sa patrie par des prodiges de courage, pour épouser celle qui lui avait donné son cœur. Le soir même des noces il mourut foudroyé; après avoir passé dans le purgatoire une année de douleurs humaines, il s'envole enfin vers la porte ouverte du ciel où l'attend une éternelle félicité. « Puis-je revenir une heure sur la terre voir celle que j'ai tant aimée? » crie-t-il à l'ange gardien du ciel. — Tu le peux, cœur humain, mais cette heure te coûtera dix mille années de ces tortures dont tes sens se lardent encore. — Sans hésiter, il descend sur la terre, et cherche à se faire reconnaître dans les avenues ombreuses de la vallée de Cachemire la jeune fille qu'il aime, l'aimée où dort un souvenir. — La jeune fille était là, mais elle n'était plus seule, elle était dans les bras d'un autre, et lui chantant d'une voix divine d'éternels hymnes. Quand il revint au purgatoire, « Monte droit au ciel, lui dit l'ange, car ce que tu viens de voir est plus affreux pour toi que dix mille années de tourments, de flammes et de grincements de dents! »

loin de ces accents tendres au colosse du Bouddha qui est assis sur un trône. Mais ces proportions gigantesques en imposent davantage. Nous ne quittons la rive droite que pour suivre sur la rive gauche une avenue menant à une nouvelle pagode, celle de Xétu. Elle est ornée de centenaire des escadrons de monstres de marbre incrustés de couleur, et représentant des femmes sur des coqs herculéens, des serpents à trois têtes, des crocodiles ailés, et des tigres finissant en queue de poisson; mais je voudrais vous faire entrer avec nous sous une porte de teck, et dans un sanctuaire immense où le dieu est assis sur un trône d'ivoire; et ce n'est pas peu dire! car il a cinquante mètres de hauteur sur cinquante des pieds. Ce corps gigantesque, en maçonnerie, est entièrement doré. Il est couché sur le flanc droit: une terrasse de cinquante mètres, lui sert de lit. Sa tête, dont le sommet est à cinquante mètres du sol, est soutenue par le bras droit, qui s'appuie sur son genou. Son bras gauche est étendu le long de sa cuisse, et ses lèvres en émail rose, et il porte sur la tête une couronne d'or. Vous avez l'air de Lilliputiens autour de Gulliver, et si vous voulez monter sur lui, nous disparaissions tout entiers dans ses plis.

ses narines : un seul de ses ongles est plus haut que nous. Nous sommes confondus devant cette construction de Titans, dont l'architecte n'aurait pu être payé que par les trésors d'un Crésus ! Jamais culte n'a eu un pareil déploiement de richesses, car ce revêtement gigantesque de l'or le plus pur vaut des milliards : chaque feuille plaquée, et il en a fallu des milliers, est de près de deux pieds carrés, et pèse, nous dit-on, 450 onces d'or. Ah ! s'il y a jamais ici un vizir Ozman qui ait la manie de gratter le vernis d'or, quelle belle poussière feront tomber ses rabots ! Je ne puis vous décrire la



Le grand Bouddha d'or.

majesté de ce temple, où la divinité nous apparaît dans une demi-obscurité formée par des vitraux qui laissent que par des rayons indiscrets la lumière se glisser sur le précieux métal, devenu ici un badigeon de la plus vilaine chose de plus mystérieux dans ces temples où les colonnes de teck, et font des parois couvertes de multicolores un firmament parsemé d'étoiles. C'est un hommage au temple paten qu'il a été fait par le monde ; mais s'il est assurément beau, il est aussi

Ces visites aux temples sont d'une

— Ils en avaient apporté à leur chef une collection de...
— ...parait-il, d'escamoter les idoles ! Mais là encore
— ...Ils en avaient apporté à leur chef une collection
— ...avait eu vent que les mandarins voulaient faire chez lui
— ... (agréable institution importée jusqu'ici), et il a jeté
— ...le fleuve.

En milieu du jour à parcourir tantôt la ville flottante, tantôt la terre ferme. Là, reçus sur chaque radeau par des sous-marchands de peaux et des griffes de tigre, des peaux de tigre et des parfums : souvent le canal est barré par de longues distributions de la pâte rose machée nuit et jour par des cuves ambulantes un mélange de bétel, de noix de bétel. La pâte rose tendre devient écarlate dès qu'on la mâche et rend les dents noires comme de l'encre ! On nous raconte que le Roi fit dernièrement un voyage à la Sœur de Saint-Vincent de Paul et à une belle Américaine, qui fut prudemment laissé à la porte. En revenant à son mari : « Quelle belle femme ! lui dit-il, comme elle est bien ! » « C'est un bien grand malheur qu'elle soit tout à fait déparée ! »

— Au milieu de monceaux de « kapi. » — C'est du frai
— dans des cuves de bois jusqu'à ce qu'il ait atteint
— alors, on écrase le tout avec les pieds par une
— un mastic nauséabond et de couleur violette :
— En nous enfouçant dans ce bazar, qui est une lon-
— nous voyons au milieu d'une cohue
— destinées à la cuisine siamoise. Après la nourri-
— C'est le riz d'abord qui en
— y jouant aussi un grand rôle : dans mille

échoppes juxtaposées, nous voyons des viviers pleins de jeunes *hoguins*, de soles, d'anguilles à la morsure terrible, de lunes, sorte de maie qui s'attache à la coque des barques et fait entendre un roucoulement sonore, et enfin quelques quartiers de serpent boa. Le Père Larnaudie, qui est à Shanghaï, nous déclare que ce mets est exquis. Apportés dans des barques réservoir, ces poissons demeurent dans les viviers jusqu'au moment de la vente. Mais sous le culte de la métempyscose, un acheteur siamois se croit criminel s'il les tueit en leur passant un couteau dans les ouïes : *seulement à les laisser mourir*, en les exposant à l'air !

Plus loin est le marché aux légumes et aux fruits : là, on voit des montagnes de lotus, d'ignames, de pistaches de terre, de *supari*, de *durians*, de letchis excellents et de *duryans* fétides. L'odeur de ces derniers pénétrant de la façon la plus vive dans les fosses nasales, on ne peut pas nommer. Elle fait horreur ; mais dès que, par un hasard, on a mordu une fois dans ce melon non avouable, la délicatesse du fruit vous font triompher d'une répulsion première, et on y revient encore. Je me souviens qu'à Singapour on n'en voyait pas dans les bungalows, mais nous avons surpris plusieurs Européens qui se cachaient dans des tonnelles de leur bazar. Quant aux tonnelles, elles gardaient, hélas ! le souvenir du milieu de ce bazar siamois trouver des Chinois vendant des fêtes de Saint-Cloud, des articles de Paris et des *bonnets* qui est plus drôle encore ! Heureusement, près de ces tonnelles tendues, où résonnait le cliquetis des bâtonnets, nous ne tardons pas à trouver des produits d'Europe : des jeux de boîtes en émail sur cuivre, des *bonnets* en or rouge, des colliers filigranés ou sont ornés de saphirs-cabochons, bref, de quoi dépenser des *bonnets* aussi riche qu'un Siamois !

Ici, en effet, la fortune publique est immense, mieux qu'en aucun lieu du monde ! Tout est en maisons de jeu qui sont à l'extrémité de l'île, et nous y entrons. Une *coiffure* sont rangées en cercle sur le plancher, puis on met pour enjeu une, deux, trois pièces de monnaie que celle-ci. Figures-vous une *coiffure* dont la plus grosse est connue une *coiffure* d'épingle, voilà la sorte *coiffure* de *bonnets* est *coiffure* d'une *coiffure*.

d'un coin poinçonné en forme de cœur microscopique. La plus usitée est le « tical » ; elle est de la dimension d'une petite noisette et vaut trois francs ; la plus grosse en vaut douze. — Rien d'original comme la natte écarlate sur laquelle tombent en grêle ces billes d'argent, lancées d'une main impassible. Un vieillard assis, vénérable croupier, sur lequel convergent les regards de l'assemblée muette, jette vingt fois par minute une poignée de dés qui ne sont autre chose que des coquillages africains, et déclare pair ou impair. — « Passe et manque », ou « moitié à la boulette », ne sont pas encore usités dans le grand Royaume. Mais nos consuls obtiendraient cela plus vite qu'un traité de commerce. En voyant des mandarins vêtus de soie perdre successivement des milliers de boulettes d'argent, je m'imagine d'abord que les hauts fonctionnaires sont les seuls clients de ces banques empreintes du plus vil intérêt. Mais le peuple tout entier est essentiellement joueur : à deux pas de là, les simples marchands jouent avec des monnaies de porcelaine, petits médaillons dessinés en relief ; dans d'autres tentes, étagées à l'ombre de cocotiers singuliers, mais formées de loques de nattes comme on n'en rassemblerait qu'en Orient, les esclaves viennent risquer la monnaie officielle : de petits coquillages appelés « conques de Vénus », et dont un seul vaut cent sous. Quel tableau Decamps aurait fait de ces quartiers de Bangkok défilant, les mandarins brillants, couchés sans anxiété sur la soie, les autres à pleines mains, comme le semeur jette la graine ; à gauche, les marchands, avides et fiévreux, vendant à moitié prix leurs marchandises pour risquer le pair ou l'impair ; et au fond, presque dans l'obscurité, sous le dôme de verdure dorée par le soleil, des groupes de jeunes femmes, esclaves échappées pendant une heure, à demi vêtues quand elles reviennent, dépouillées de tout costume quand elles partent. Seules, elles se penchent au-dessus du sol, les reins cambrés, avec les coudes appuyés sur leur point d'appui, elles avancent convulsivement le cou, elles lèvent au vent l'air leurs petits pieds crispés ; et leurs corps, sveltes et tendus dans cette pose tendue, frémissent tout entiers à l'attente du sort. Ici, le rachat de la liberté dépend d'un heureux coup de dés ; là, l'écoulement d'une escapade peut assurer l'affranchissement de toute une famille.

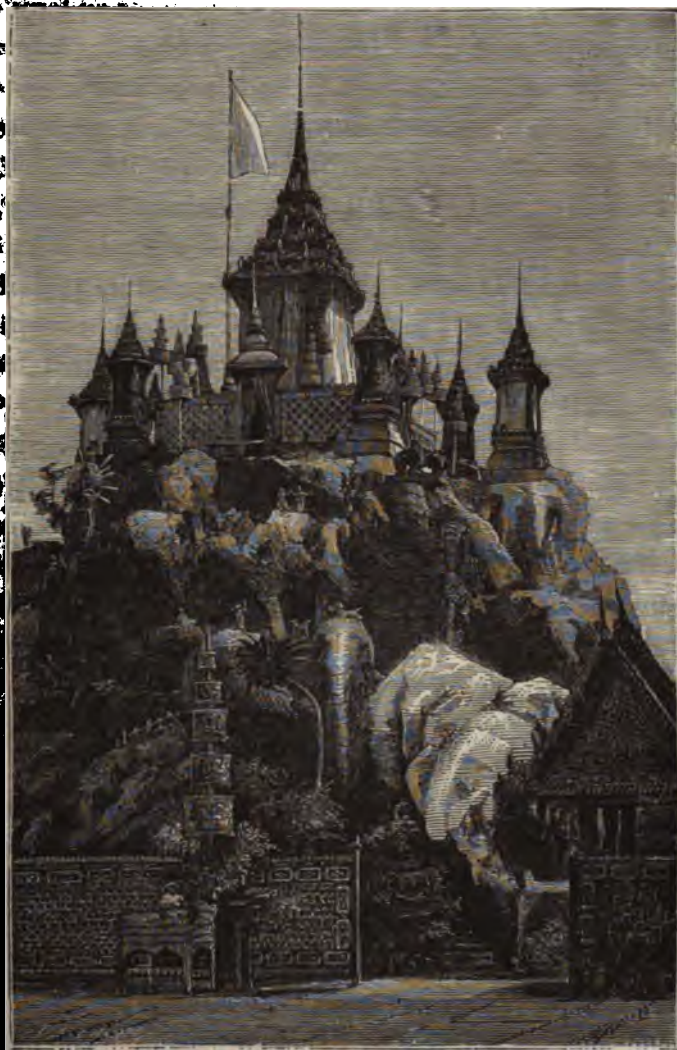
La ville est traversée par une grande place de gazon. Elle touche au fleuve par une longue jetée. C'est là que fut mort l'année dernière : là s'élève un monument funéraire. En face de la jetée, un gigantesque échafaudage, véritable théâtre de la mort, est dressé. Derrière lui, des kiosques élégants : dans deux mois, elle sera terminée. Au même temps que le corps du Roi placé au centre de l'échafaudage, on brûlera une douzaine de millions.

Ce que nous avons devant les yeux est déjà bien étrange. Mais nous voyons que cette montagne de rochers factices est supportée par une charpente de bois de teck haute de plus de cent soixante-dix pieds. Des troncs d'arbres des forêts de l'intérieur du royaume ont été traînés par des bœufs jusqu'à ce lieu. Nous pénétrons par un trou caché au-dessous d'une table, et nous sommes saisis de la légère contexture de bois qui soutient les travaux, de coups de courbache et de hache, que des hommes d'origine indienne dont le fruit est uniquement destiné à devenir la nourriture des

Un balcon rectangulaire en miroiterie et en doré, des kiosques dorés, disposés comme les hauts mâts, sont construits sur les pointes de roches abruptes et éblouissante du mausolée : dix-huit pavillons en sentinelles autour du catafalque encadré par l'Éléphant blanc flotte au-dessus de cet ensemble le plus haut point.

Quant à la montagne elle-même, qui pourrait vous rendre les tons moirés, les tons longs bombés, de ses roches surplombantes, sa carcasse de papier mâché, qui pour les vingt-cinq pieds, est revêtue ici de feuilles d'or, plus haut de feuilles d'antimoine, plus haut de platine; toutes sont bosselées et ornées d'artificiels de métal et par des vases, par des santiers tortueux, tantôt en relief, tantôt en creux.

de l'escalier avant d'arriver au faite : à chaque pas, il est gardé par des châteaux porcelaine, des dragons dorés, des paons de verroterie ! Tels sont les ornements baillants de cet échafaudage d'un conte de fées. Pensez combien les rayons du soleil jettent de feux multiples sur ces roches métal-



Le palais où sera hébergé le second Roi.

Le palais où sera hébergé le second Roi.

De plain-pied, sur la droite, une barrière marque le seuil du sérail de celui qui est le premier, des épérons de bronze, des tuiles vertes, la première kiosque, qui n'est qu'un toit sup-

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific information required.

...and the ...

l'école bouddhiste le long de sa route ! Vite nous sautons en gondole, nous recrutons le généralissime, qui porte l'uniforme français de général de division, avec cette seule différence qu'il a un éléphant brodé sur son collet ; mais quand nous nous présentons au guichet de la porte royale, on nous dit que Sa Majesté a quitté la salle d'audience où elle entretient tous les matins ses actifs mandarins des besoins pressants de l'État, et qu'elle s'est enfermée dans son harem, dont personne ne peut franchir le seuil pour la chercher, sans mériter la peine de mort !

Grâce à nos guides, la première enceinte du palais étant franchie, nous en pénétrons pour voir ce qu'elle recèle.

Plus d'audience royale, donc plus d'étiquette ; nous ôtons avec bonheur nos habits de drap, sous lesquels nous mourons de chaleur, et nous arpentons les péristyles et les terrasses, comme les Parisiens, en manches de chemise, qui visitent les fortifications en été. Un des pages du Roi, vêtu d'un lambeau et d'un langoutis de cachemire azur, nous fait d'aimables révérences et des accroupissements multipliés. Toutes les fois qu'il parle, il met sa cigarette parfumée au repos, en la passant entre l'oreille et le crâne. Nous demandons de lui la permission de rendre nos devoirs à la grande idole du temple : l'éléphant blanc !

En sortant du temple-écurie, une quinzaine de mandarins qui nous accompagnent se prosternent à quatre pattes en présence de l'animal-dieu ; et, nous conformant aux convenances, nous entrons chapeau bas dans le temple avec force révérences respectueuses. La voilà donc cette idole blanche qui est l'emblème du royaume de Siam, et devant laquelle se prosternent tout un peuple ! Quel n'est pas notre désenchantement de voir un éléphant blanc de la couleur de tous les éléphants du monde ! En fait, il est chargé de bracelets d'or, de colliers d'or, d'amulettes et de bijoux. On lui sert son repas sur d'énormes plateaux du précieux métal, et l'eau qui lui est destinée est conservée dans de grandes vases d'argent. Pourtant, en approchant de l'animal sacré, nous pouvons bien trouver que sa peau est un peu plus blanche que celle du « commun des éléphants » ; que ses yeux sont entièrement blancs qui l'ont désigné à tant de servile vénération. En cela, le dieu est albinos, et c'est tout.

Un de nos guides raconte, dès qu'un des chefs de l'intérieur du royaume est mort, il rassemble toutes les tribus avoisantes, et le prend grâce à de puissants stratagèmes, et le fait enterrer dans un lieu qui a bien coûté quelques centaines de bras et

armes, tantôt la garde, et le flot très-augmenté de nos acolytes, mandarins et nombreux royaux, nous conseille de revenir vers cinq heures du soir pour tenter la fortune et savoir si Sa Majesté nous recevra, quand elle sortira de son harem.

Nous nous dirigeons alors vers une pagode qu'on nous dit, je crois, s'appeler « Tour de Babel » ; mais elle me fait l'effet d'un fourneau et d'un charnier. En traversant quatre portiques, et en suivant des avenues dallées, remplies de talapoins qui vont et viennent, nous nous trouvons devant un kiosque en pierres entièrement à jour, dont les colonnes sont noircies par la fumée. C'est ici que se font de préférence les funérailles de Bangkok, et en attendant une heure et demie, nous sommes témoins d'un service de classe moyenne. De même qu'ici le deuil, au rebours de l'Europe, se porte en vêtements blancs, la mort ne produit pas chez ces peuples le même effet que chez nous ; et tous les parents, amis et croque-morts, fument, causent, plaisantent et rient en suivant le cortège. Vous savez qu'aux Indes et ici, l'on ne se contente pas, mais on brûle les cadavres. S'il est vrai que notre pauvre corps matériel est détruite ainsi plus proprement que par les vers et la pourriture, si la crémation résout d'un seul coup les questions d'hygiène des cimetières, j'avoue qu'il est peu de spectacles qui soient aussi salutaires pour les vivants, et qui fassent sur l'âme une impression plus pénible que celle que nous éprouvons dans les nuits blanches comme un torturant cauchemar.

Nous avançons à une vingtaine de mètres, pour ne point gêner les assistants, et voici ce que nous voyons. Le corps, enseveli dans un cercueil en bois, est tiré du cercueil et déposé dans le kiosque, au-dessus duquel se dresse un faisceau de fagots desséchés. Le « Chaô-klein-balat », ou premier ministre des talapoins, allume le bûcher : la flamme s'élève ; sa lumière et sa chaleur, sa fumée épaisse dérobent tout à nos yeux : peu à peu la fumée s'évanouit, le brasier reste ; alors le cadavre apparaît, et les chairs crépitent affreusement au milieu du silence lugubre des assistants. Mais comme c'est un mort frais de la veille, ses muscles se crispent sous l'action du feu cuisant : les bras se tortillent, les jambes se contractent et repoussent la fumée. On dirait un chat mort mis sur le grill gigote et se débattant en physique. Mais ce corps d'homme levant et secouant ses membres convulsifs, nous devrions croire que le malheureux se débattait encore, et que le feu ne le brûle pas. Mais ce corps d'homme levant et secouant ses membres convulsifs, nous devrions croire que le malheureux se débattait encore, et que le feu ne le brûle pas. Mais ce corps d'homme levant et secouant ses membres convulsifs, nous devrions croire que le malheureux se débattait encore, et que le feu ne le brûle pas.

Oh ! non, je ne le crois pas, je l'avoue, le sang dans les veines. Oh ! non, je ne le crois pas, je l'avoue, le sang dans les veines. Oh ! non, je ne le crois pas, je l'avoue, le sang dans les veines.

été pour le manger; et il me semble entendre ce Siamois, ancien ambassadeur à Paris et parlant à peu près le français, inviter un ami au service, convoi et enterrement d'un des siens, en lui disant : « C'est demain à onze heures très-précises que je vous prie de venir voir griller mon oncle ! »

Mais nous n'oublions pas notre rendez-vous donné ce matin pour huit heures et prorogé par la fantaisie d'un mandarin jusqu'à cinq heures du soir. La place du palais est remplie des troupes royales, qui, nu-pieds, mais en bon ordre, obéissent parfaitement aux commandements français du général. — Bataillon carré, charge à la baïonnette, défilé et salut, musique entraînante, tout est réussi d'une manière étonnante pour des Asiatiques ! Bravo général-maréchal Lamache !

Le portique de la seconde enceinte nous est ouvert à deux battants. Des canons sur les terrasses, des sentinelles portant armes sur les balcons de porcelaine de l'escalier sinueux. Nous arrivons au seuil de la salle, et le Roi vient au-devant du Prince en traversant une foule de mandarins accroupis dans l'attitude du plus profond respect, et nous nous levons pour lever les yeux sur le maître qu'ils adorent.

Le Roi est précédé d'une dizaine de ses enfants, qui sont vraiment des anges. Ils ont la tête rasée, excepté le sommet, d'où s'élève une petite tige de cheveux. Ils portent une guirlande de fleurs blanches maintenue par des épingles. Leur buste nu est orné de nombreux colliers de pierreries, et d'une ceinture d'étoffe argentée; au-dessous pend un langoutis de soie rouge et bleue; enfin sept ou huit gros anneaux, où sont attachés des rubans de soie saphirs et rubis, s'enroulent au-dessus de la cheville. Ils ont à la main des éventails et des éventails à la mode des sultanes ont parés et enguirlandés. Ils ont à la main une boîte aux cigarettes, l'autre le grand sabre du Roi, et l'autre un crachoir d'or. Ils avancent en nous saluant de leurs plus gentils sourires.

Le Roi est entre ces petits chérubins asiatiques et le vieux Roi, dont la tête est enroulée sous une couronne-pyramide dorée, et dont le squelette tremblottent sous les manteaux chiamarrés et les épaulettes d'or. Sa Majesté Siamoise, âgée de soixante-trois ans, est enroulée sous une couronne-pyramide dorée, et dont le squelette tremblottent sous les manteaux chiamarrés et les épaulettes d'or. Sa Majesté Siamoise, âgée de soixante-trois ans, est enroulée sous une couronne-pyramide dorée, et dont le squelette tremblottent sous les manteaux chiamarrés et les épaulettes d'or. Sa Majesté Siamoise, âgée de soixante-trois ans, est enroulée sous une couronne-pyramide dorée, et dont le squelette tremblottent sous les manteaux chiamarrés et les épaulettes d'or.

dure guère que cinq minutes : nous sommes sur le seuil de la grande salle du trône : le Roi nous y fait faire sept ou huit pas. Je ne vais pas jusqu'à qu'à une nef de nos églises, tant elle est élevée et majestueuse. En voulant la mesurer que des yeux, je lui donne trente mètres de long sur dix mètres de haut; c'est un magnifique assemblage de colonnades d'écaille, de poutres filigranés, de panoplies bizarres; le parquet comme le plafond sont en marqueterie brillante, et dans les parois sont coupés deux étages de loges, sorte de loges cintrées d'où la vue plonge comme dans une cathédrale. Au milieu de la paroi qui est en face de nous, est taillé



Le soixante-douzième enfant du Roi.

alcôve : des cierges d'un demi-pied de diamètre brûlent sur les marches du trône qui sont devant l'autel. Au-dessus s'élève le grand paravent typique de la cathédrale !

Dans tous les coins, des groupes de statues, et sur les étagères, des meubles orientaux, des Bonddhas couverts de diamants, des bijoux offerts par les souverains d'Europe. Le fond est un tableau de la vie du Roi, et au premier plan, un grand de la famille d'Inde, un prince

Nous avons commencé la journée, Fauvel et moi, par une conférence avec le commandant de France, M. Aubaret, capitaine de frégate, homme aimable et vaillant, doué d'une facilité extraordinaire pour apprendre toutes les langues de l'Orient; il nous a raconté toutes les péripéties de la politique siamoise. Après avoir reconnu le protectorat de la France sur le Siam, le roi de Siam a conclu avec les rois de ce pays un traité secret aux termes duquel ceux-ci viennent d'apporter en cachette à Bangkok un serment de fidélité qu'ils avaient officiellement renoncé. Le consul anglais n'a rien pu faire pour d'encourager les Siamois dans cette voie douteuse qui compromet notre domination en Cochinchine. « Le Cambodge nous restera », disait notre intrépide consul. — Par là, en effet, nous élevons cette barrière que nous élevons entre la Chine et l'Inde; notre colonie pourrait plus sûrement prendre son essor, elle ne serait pas être nos puissants rivaux d'envahir peu à peu les États de l'Inde.

C'est un étrange steuple-chase que celui des influences en l'extrême Orient! Prendre, à la première occasion, l'initiative, chercher un autre compétiteur de prendre à la seconde, tel est le jeu moral assurément, mais presque obligatoire des diplomates. Procéder tantôt par une condescendante protection, tantôt par une irritation; flatter ou intimider, montrer l'épée dans la main ou la fourreau, voilà ce que nous faisons tous, à tort ou à raison, contre les lenteurs sournoises, les réponses évasives, les cachotteries mesquines, les infractions flagrantes des traités, des Mogols de l'Asie. S'il n'était si fallacieux, dans ce jeu, le cabinet de Siam, nous ne lui ferait vraiment pitié, le cabinet de Siam! Mais, au fond, ce jeu sonne une fanfare indépendante. Mais, au fond, ce jeu est un gâteau bien tentant, placé entre deux convives, le Siam et la France, qui, ne pouvant plus rien manger aux autres tables, se disputent en Asie?

Nous n'avons pas oublié les Dupleix; les Lamoignon, les La Bourdonnais, en la main heureuse, après avoir tant perdu dans la main maladroite, tant conquis en Cochinchine. Mais il est toujours une réserve, une sincèrement l'intégrité du royaume siamois, une réserve que nos compétiteurs la même réserve. De la une main, nous nous réservons les griefs qui, ne pouvant être mis au grand jour, nous nous réservons vivement sur les petites choses, nous nous réservons les petites choses pas sages et auxquels on refuse le droit de réponse.

avec raison, de ne pas remettre au Roi une épée superbe et des présents envoyés par la France : il ne les donnera que si une certaine délimitation de frontières est faite selon sa demande. Le cabinet siamois s'est décidé cette nuit, en conseil, à envoyer une ambassade à Paris pour obtenir la frontière de ses rêves. Bien entendu la même malle emportera une dépêche destinée « à préparer le terrain » en sens inverse !

Mais de la scène politique nous ne tardons pas à passer à la scène comique. Le théâtre en plein air fait les délices des Siamois, et, à l'ombre de quelques feuilles de bananiers, de jeunes acteurs égayent pendant le jour entiers des centaines de spectateurs accroupis. Coiffés de couronnes royales dorées, couverts de cuirasses et de cuissards de métal brillant, ils dansent au son d'une musique infernale, sautent, chantent, se battent, pour représenter les épisodes fabuleux de leur histoire nationale. Malgré la bizarrerie de leur tenue, l'immobilité épaisse des visages, les sauts périlleux de la troupe, nous ne sommes pas longtemps en contemplation devant ce spectacle drôle, mais si agréable pour des Européens. D'ailleurs les sons lointains des tam-tams nous avertissent qu'il est l'heure de visiter les dépendances du palais. Le Roi nous l'a promis hier.

Le palais, mandarin vêtu de soie cerise, est notre cicerone et nous guide à travers un dédale d'escaliers de faïence, de tourelles bariolées, de passages à quatre étages, et de statues grotesques de granit rouge. Nous arrivons au palais du Roi : elle brille comme les autres de miroiteries et de dorures, mais dès l'abord elle frappe les yeux par son pavé tout en mosaïque de cuivre sur lequel peuvent marcher les profanes : toutes les portes en distance sont tendues à terre des *nattes d'argent*, très fines, très serrées de mailles, et que peuvent seuls fouler les pieds du Roi. Les lustres, colonnes et brûle-parfums sont éclipsés par l'autel surchargé des centaines de Bouddhas et de parasols enrichis de bijoux et de diamants : ils semblent autant de gerbes d'un feu d'artifice. Au centre, la grande idole qui est la merveille de Siam. Celle-ci représente le Roi en taille humaine en or massif : la tête est faite d'une pierre précieuse sculptée, et d'un éclat resplendissant ; elle est surmontée d'un saphir et d'opale. Il paraît que le consul d'Angleterre a offert d'un million au nom de son gouvernement ; mais Sa Majesté a refusé cette tête comme à la sienne propre, et il me paraît que c'est être unique dans le monde ! Les annales du Siam nous apprennent qu'il y a environ sept ou huit siècles. — Un Européen au service du Roi, voilà la première fois qu'il a de prendre, pendant que le Roi se dé-

brouillerait avec ses huit cent soixante-quinze femmes, deux cent cinquante deux magots de quatre pieds, en or massif, qui sont les plus beaux du monde, je pourrais jouir d'une honnête aisance et d'une tranquillité morale et bien senti! Ailleurs... en effet! mais trouverai-je un pays où les confiscations de ce genre soient en honneur?

Tout en nous extasiant sur les richesses inconnues de ce pays, de ce pagode, et que je ne vous décris plus après ces deux heures, nous sommes tombés dans un catalogue de bijoutier, nous ne pouvions plus nous empêcher d'admirer la simplicité et la pauvreté des modestes talismans, tant de splendeurs, qui cheminent pieds nus, en portant un collier de fer, entre ces régiments de diadèmes d'or.

De la pagode à la Monnaie, il n'y a qu'un pas, mais un pas grand, car là l'or est pur, les diamants sont de la plus belle eau, et le roi croirait manquer à tous ses devoirs de roi asiatique, s'il n'était entouré de fausse des monnaies. Le mandarin monnayeur, orné d'un collier d'or, d'un embonpoint à trois étages, d'un langoutis rose-rouge, d'une vingtaine de bagues aux doigts des mains et des pieds, d'un collier de magots et ses coins. Grâce à sa science des alliages, le roi ne peut pas lions de bénéfice, et il paraît que le bon mandarin ne peut pas d'arrondir son patrimoine à raison de quatre cent piastres. Hélas! la monnaie des pilules d'argent, ce système de monnaie de Mongkut, va mourir; on ne frappera plus que des piastres, des parasols d'un côté et l'Éléphant blanc de l'autre, les robes de gesses royales, le fonctionnaire, qui rit jovialement, nous donne à la main sur ses replis de graisse, nous donne à la main (élevé ici à la valeur imaginaire de quatre sous), ce qui vaudrait un dixième de liard en France.

Je ne vous ai encore parlé de la chaleur de Siam, mais d'aujourd'hui, quoique nous soyons en plein hiver, il faut que nous ayons emporté notre thermomètre, et vainement nous l'avons observé dans le jardin de la pagode, dans l'ombre, 46° centigrades; température du soleil, 50°. Songez à ce qu'elle est, quand nous faisons une cérémonie dans les avenues dallées!

C'est pourtant sur ces dalles brûlantes que nous allons à la Monnaie; et devinez où nous allons? Nous allons à la Monnaie, mus rex Siamensiam, nos respectueux hommages au roi, qui est mort au commencement de l'année, et qui est mort de Siam, c'est la chose la plus étrange que j'aie vue.

Le Roi, ayant neuf mois de bouteille, que nous venons voir ! Sous les balcons colonnades de son palais circulent avec onction des centaines de mandarins de sa maison civile et militaire : nous passons sous huit portiques où des esclaves tirent un grand rideau : toute la salle du trône nous est ouverte. Le Roi mort, blotti dans son pot, au sommet de son autel, nous regarde exactement comme s'il vivait. On nous dit de le saluer, — nous sommes grande satisfaction des mandarins alignés à droite et à gauche, de fumer des cigarettes tout en se prosternant le front contre terre : en signe de respect, ils ont tous en blanc. Un des pages va chercher sur le catafalque des cigarettes, et nous les apporte dans une corbeille de filigrane rouge. Quand on nous a dit quelques paroles, on nous les traduit : « C'est de la part du Roi qu'il nous les offre, et qu'il les allume avec un des ses favoris. » De longs cordons blancs et dorés s'étendent du socle du trône dans toutes les directions, comme les fils d'une toile d'araignée : à l'extrémité de chaque cordon est un mandarin en adoration. — Dans leur main droite ils portent au Roi leurs paroles et leurs prières, ils les offrent au défunt avec une émotion et une foi saisissantes. Enfin, sur la première marche du mausolée, toute une rangée de plaques adressées au défunt depuis la dernière semaine. — C'est un spectacle étrange au possible : quelle étrange manière de prolonger pendant une année la vie d'un Roi emporté, quelle étrange manière de toute la vivante animation d'une cour, d'un peuple, de continuer la vie d'un mort !

Le matériel est, depuis neuf mois, réservé pour son usage personnel du capitaine du génie. Quant à l'achat du matériel, ses centaines de femmes n'ont

... les autres administrations de Singapour, le général

parler par les cordons blancs à ce mari calmé et inoffensif. Pour les Siamois, ce n'est pas du veuvage, c'est de la vie conjugale. Elles ne cesseront de lui appartenir que le jour où il sera sur le gril, et il est bien entendu que la fable des épouses se jetant sur le cadavre de l'époux ne se réalisera pas.

Pour nous, stupéfaits et enchantés, nous faisons à Sa Majesté plus civiles révérences, en la remerciant de sa bonne réception, de ses deux cigares, et en lui souhaitant de s'allumer aussi bien qu'eux !

Dans deux mois donc, les scellés seront levés : le Roi sera servi dans le bocal d'or où son collègue est en conserve, et pendant qu'on le dépeque et ses os, pour les faire griller au haut de la magnifique pyramide officielle que nous avons visitée avant-hier et que l'on coupe en tranches, le roi Mongkut doublera du coup son sérail, prodigera dans son peuple danses, festins, revues et illuminations.

Ce second Roi confit, auquel nous venons de rendre visite, est le futur de successeur. Jusqu'à présent, il y avait toujours à Siam deux rois en même temps : l'un menait toutes les affaires, l'autre faisait les honneurs. Il paraît que l'harmonie la plus douce a régné entre eux depuis un temps immémorial. Cela doit s'attribuer à une certaine égalité d'idées et à un respect pour le pouvoir suprême, qui a été le principe de la race siamoise, à la placide jouissance de richesses et de distractions qui constituent, bien plus qu'une pensée de gloire, le bonheur des rois asiatiques. D'après ce que l'on nous dit, cette royauté jumelle, fondamentale jusqu'à présent, va disparaître. Le roi Mongkut semble décidé à garder pour lui toutes les affaires, les finances, et son unique héritier sera son fils aîné, le prince nous l'avons vu hier. Ainsi la couronne siamoise, si compliquée et si lourde, sera simplifiée et enrichie. Nous voudrions savoir si les fêtes qui seront célébrées pour les funérailles du roi défunt, qui dureront plus de deux mois, seront bien longues et si elles offriront plus de grandes nouveautés à nous offrir, mais nous ne le saurons pendant tout ce temps, des choses moins curieuses que celles que nous avons vues hier.

Notre après-midi se passe sur la grande place, où se tient une foule immense. Le talapoin à robe jaune, le bonnet blanc, le tout le « high life » de Bangkok a été invité à une cérémonie solennelle. Plus de cinquante jeunes filles, toutes de la même famille, des jeunes filles, nées à Bangkok, ont été choisies pour leur nom imprévisible, servir de hérauts à l'occasion.

[illegible]

deux cents à trois cents francs. Les hommes cultivent, les femmes servent dans l'intérieur de la maison, et les deux sexes travaillent à augmenter la richesse du patron. Mais c'est là tout ce que vous la cite que pour vous faire voir d'où dérive, comme on dit, la véritable, cette vente immorale, qui en est le corollaire, de la vente des enfants par l'époux et par le père. Mes regards éblouis se posent sur la nudité des regards d'incrédule, et, pour me convaincre, je prends le livre de Mgr Pallegoix sur le royaume de Siam, et d'où j'extrait la traduction du contrat suivant: « Le paternel, le vingt-cinquième jour de la lune de l'ère 1211, la prendra avec moi sieur Mi, le mari, dame Kôt, l'épouse, nous arrachera l'enfant, la vendra au sieur Luang-si, pour quatre-vingts ticals (20 francs) la prene à son service en place des intérêts dus. Si même l'enfant s'enfuit, que son maître me prenne et exige que je lui tienne lieu de père ».

La tendresse paternelle et l'amour de la propriété opposent à ces ventes incroyables, si le taux de l'intérêt de l'argent est pour cent à Bangkok; de là la moindre dette force les parents à la décomposition de la famille. Je conçois que l'abolition de la vente présente des difficultés matérielles et temporaires qui demandent des efforts; mais s'il y a encore en ce monde, et je le crois, des théoriques de l'esclavage, ne doivent-ils pas voir en principe la vente des races naïves par ce principe maudit, contre lequel on ne peut argument véritablement nouveau? Du moment, en effet, qu'on possède et aliène un autre être humain qui ne lui-même, pourquoi ne pourrait-il pas vendre un enfant qui est à lui? Une femme qu'il s'est donnée par un contrat de mariage, n'est-ce pas? est vrai qu'on dira pour le royaume de Siam, les États confédérés d'Amérique: « Les esclaves ne se plaignent pas de leur condition parfaitement heureuse. » Ici, je le répète, c'est la coutume biale des Siamois, accordant la paresse des esclaves à leurs désirs des maîtres, fait de leur caste une race d'êtres humains quand le travail est sans salaire, tout se fait esclavage.

Mais je reviens à notre place publique où, à l'heure du marché, mille mandarines et esclaves, ou une douzaine de chevaux, se baladent sur des poneys caparaçonnés d'argent, et les gendarmes gneurs trotinant en langoutis roses et bleues, et le Roi nomme « Roi de trois jours » et le Roi de trois jours petit carnaval. Il y a quelques années, on a vu le Roi de trois jours de prendre pour lui tous les étalages de la place.

passage, ou de les faire piller par ses esclaves. Bien plus, il devenait, comme par la baguette d'une fée, propriétaire de toutes les jonques chinoises qui avaient le malheur d'entrer à Bangkok pendant son règne. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'une bacchanale joyeuse qui coûte à Sombetch-Phra-Paramend-Mongkut quelque vingt mille francs en noces et bombances.

Sur la place où nous admirons les types les plus excentriques, est installée une haute balançoire, au-dessous de laquelle on a creusé un sillon. Alors le ministre de l'agriculture s'avance, et devenant gymnasiarque pour la circonstance, il se fait balancer à toute volée dans l'espace, afin d'appeler, pour cette ère nouvelle, sur toutes les campagnes du royaume la faveur du bon génie, protecteur des récoltes. Le Roi de trois jours lui succède et l'imité, à la grande joie d'une foule silencieuse et recueillie tout à l'heure, qui redevient bruyante et se met en devoir de recommencer son tapage infernal, renforcé de cymbales stridentes et de bourdonnants tam-tams.

Nous laissant porter par le flot, nous arrivons jusque devant la façade du palais à tourelles où le héros de ce carnaval agricole donne sa démission sur les marches du balcon royal. En ce moment, toutes les galeries et les terrasses du palais se garnissent, comme par enchantement, des costumes les plus variés : ici des milliers d'esclaves, plus haut des troupes de mandarins dont les couleurs voyantes font une vraie bande de perroquets et de chakras ; le ramage, du reste, ressemble au plumage ! Au sommet enfin, quelques femmes du harem passent leurs têtes et leurs bustes nus à travers le grillage de bois qui forme la cage de tant d'oiseaux captifs : elles regardent de leurs têtes les petits enfants du Roi, avec leurs joyaux chatoyants.

La tourelle est une tourelle blanche dont les créneaux laissent voir des créneaux de grande longueur que je les prends d'abord pour des lunettes. Soudain la tourelle se couvre d'uniformes écarlate ! Ce sont des soldats ! Ici voici tout un peloton qui vient monter la garde, le schako sur la tête, un couteau yatagan en sautoir, le fusil à balonnette au côté, le petit doigt sur la couture de la culotte ; mais le costume est bouffant, demi-jupon, demi-caleçon de bain, des pantalons de chambre. Les gradins et le couronnement de la tour en sont garnis de soldats à merveille leurs longs fusils, affichant des positions de parade. Le ballet nous fait rire de bon cœur.

Le Roi est assis sur le trône rouge à éléphant blanc ; le Roi est assis sur le trône rouge à éléphant blanc, et rentre à pas précipités dans son palais. Le Roi est assis sur le trône rouge à éléphant blanc, et rentre à pas précipités dans son palais. Le Roi est assis sur le trône rouge à éléphant blanc, et rentre à pas précipités dans son palais.

Napoléon, avec grand renfort de conseils nocturnes qui se succèdent jour par jour par la mise au feu de la lettre rédigée la veille, et par l'envoi d'un message nouveau destiné au même sort le lendemain. Après un enfantement aussi torturé, cette lettre infortunée ne peut aller tout droit au fond du panier du quai d'Orsay!

En attendant, le soleil se couche, et les Amazones, ces femmes nasillardes, élèvent jusqu'au sommet du grand mât une longue historiée et ciselée. Avec elle sont hissées deux gracieuses bannières, l'une que la brise balance. C'est, paraît-il, pour dire au diable la « veille », et pour le chasser au loin. Fidèles à la vieille coutume, les maisons sur la rive du fleuve imitent au même instant le signal de la grande tour.

Comme depuis trois jours nous n'avons cessé d'explorer le palais, les places publiques et la ville flottante de Bangkok, aujourd'hui nous arracher à cet échiquier de monuments et de miroiterie, pour voir la campagne environnante. Elle n'est pas si riche et elle n'a pas les paysages admirables de Java, mais elle a une richesse. Les crues du Me-Nam, le Nil de cette région, apportent chaque année d'un limon réparateur cette éternelle, valant, fournissent déjà par an, en dehors de l'approvisionnement du royaume, une exportation d'environ quatre cents millions. Mais les Siamois, heureux de leur paisible aisance, ne prennent que le dixième du produit qu'ils pourraient en recueillir. Ils ne vendent pas des esclaves, mais il n'y a pas de commerçants : il y a des artisans, chers, fournissant les marchés de la bourgeoisie, mais il n'y a pas d'agriculteurs. Tant que l'or, les bijoux, l'intérieur, et les impôts établis, suffiront au intérieur, sans faste extérieur, ce clinquant habituel d'une cour royale omnipotente, quel pourrait en effet être le motif de ces travaux fatigants, puisque le Roi seul en profite ?

Pour deux ou trois sous de riz et un peu de poisson, on se contente de travailler : il résulte de là que le travail est très pénible, que la nature semble avoir créé d'autant plus de richesses, et que le consommement moins. Que de parties fertiles, que de parties où l'on pourrait faire sans grande peine, que de parties où l'on pourrait faire sans grande peine, que de parties où l'on pourrait faire sans grande peine. Que d'étangs, véritables viviers naturels, que de parties où l'on pourrait faire sans grande peine, que de parties où l'on pourrait faire sans grande peine. Poissons, et que le jument l'homme, et que le jument l'homme, et que le jument l'homme ramasser ! S'il y avait d'autres hommes, et que le jument l'homme, et que le jument l'homme ramasser !







By Arnold A. Bangkok.
Illustrations by the artist.



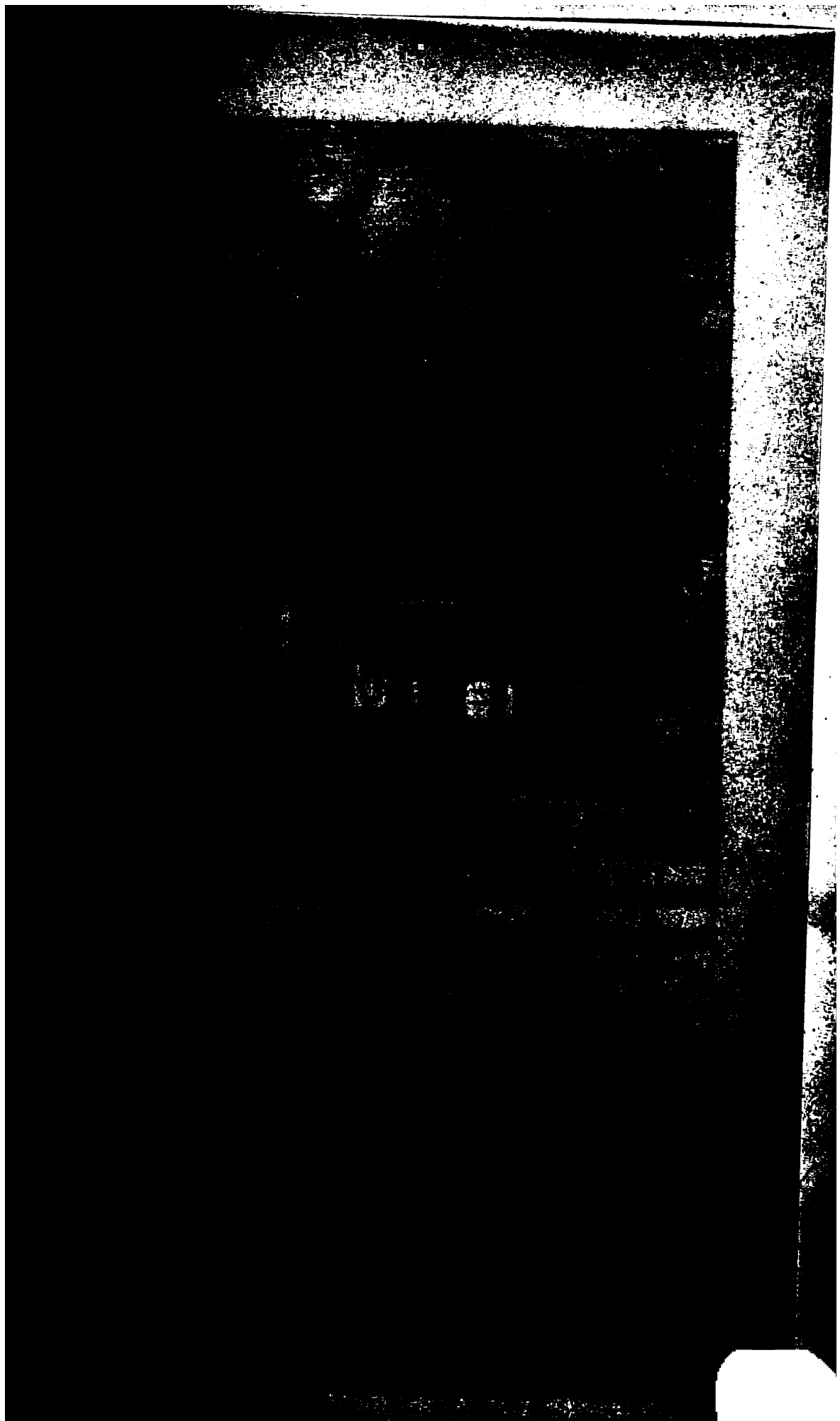
l'opium, le café, le safran et ces esclaves porteurs de boulettes à mâcher ; s'il y a une direction pour les travaux utiles, des travailleurs excités par l'espoir du gain et non plus par l'intimidation du rotin ; si, en un mot, on exportait ce que Dieu lui a donné, quel puissant remède à la misère de ce monde, quelle provision pour parer à une disette comme celle qui a désolé les Indes et l'Algérie, et qui menace toujours la Chine ! et si, en plus, par excellence à Siam un cachet saisissant d'élément asiatique ; si ces aiguilles de porcelaine des pagodes abritent un monde que l'on n'a jamais connu qu'elles ; si c'est un boulevard aussi riche de statues adorées et de castes serviles, de harems brillants et de courtes grâces, de Bouddahs dorés et de huttes misérables ; si c'est un pays, à la fois égoïste et brillant, arriéré et grandiose, il y a là une situation à faire que celles du touriste : il y a des secours à chercher pour l'humanité qui souffre : il faut ouvrir cette porte et tenter d'activer le mouvement qui s'écoule derrière elle. Les armes pour cela ne sont pas nécessaires. Les Chinois donnent ici l'exemple d'une intrusion pacifique. Les Siamois qui ont immigré à Siam ont accaparé tous les négoce ; tout le mouvement dans le royaume est stimulé, organisé, fructifié par leurs entreprises. Le Siamois représente l'indolence, autant son remuant partenaire l'Empire est le type de l'apreté au gain et de la constance dans

l'effort. On ne peut pas laisser stagnantes des eaux qui, mises en mouvement, peuvent être si fécondes. Le jour où Siam sera relié à la grande route du Japon qui pivote sur Singapour, le jour où un compatriote de Siam se fera une aventure d'une course à Bangkok, en attendant que les chiffres donneront raison, j'en ai eu de nombreuses impressions. Je voudrais du fond de mon cœur, au moyen de nos magnifiques « Messageries », cette conquête commerciale, pacifique et légale, que nous puissions ambitionner la seule qui nous donneait la possibilité d'être plus désintéressés sur la question du Siam et plus internationale.

Le jour où Siam sera relié à la grande route du Japon qui pivote sur Singapour, le jour où un compatriote de Siam se fera une aventure d'une course à Bangkok, en attendant que les chiffres donneront raison, j'en ai eu de nombreuses impressions. Je voudrais du fond de mon cœur, au moyen de nos magnifiques « Messageries », cette conquête commerciale, pacifique et légale, que nous puissions ambitionner la seule qui nous donneait la possibilité d'être plus désintéressés sur la question du Siam et plus internationale.

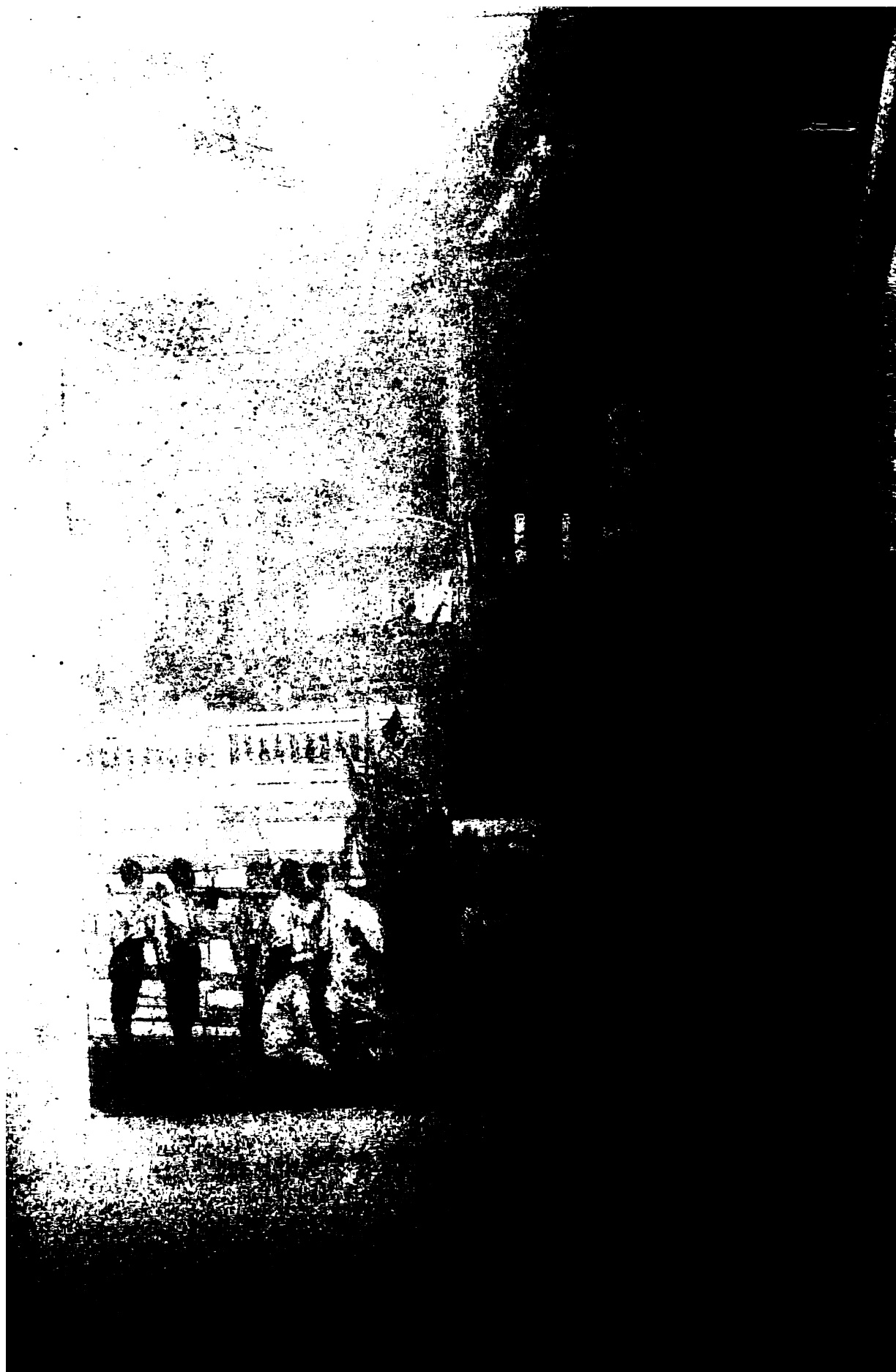
Voici vingt-deux ans que ce Père infatigable est fait adorer. Botaniste et physicien, chasseur et homme de voix grave et pure du prêtre avec la maigreur d'un ermite et l'air martial d'un officier d'Afrique, il a traversé l'intérieur, en prêchant partout pour instruire les indigènes, même pour lui-même mille connaissances précieuses, plus de bonheur que de l'entendre raconter sa vie nomade, ses combats contre les tigres ou des populations hostiles. Mais ce qui le rend plus aimé qu'après Paramendr-Maha-Mongkul, il est le plus aimé de tous et toutes s'inclinent avec un sourire de reconnaissance devant la pensée de sa compatissante bonté.

La vapeur, elle aussi, s'élève en un tour-
tour plein de gaieté pour la fête.
Les deux flots d'eau sont si beaux
qu'ils ont fait venir des milliers
de visiteurs. Les enfants
sont si contents qu'ils ont
fait un grand feu de joie
pour célébrer la fête.









entièrement dorées, s'élèvent élégamment en forme de superbes ornements de bois sculpté qui représentent des crocodiles-dauphins et des Siamois-natades : au centre est un très-beau spectacle, quand le Roi se fait accompagner sur le fleuve, de voir cette flottille de barques effilées par quatre-vingts rameurs à pagaies enluminées d'or, auxquelles se joignent les riches embarcations des mandarins jaloux de refléter l'éclat de la procession nautique du charivari le plus oriental. Nous allons au chantier de construction, où les Siamois terminent de construire des navires en bois de teck, sur plans européens : des machines à hélice, y seront bientôt installées. Ces ouvriers sont vraiment habiles et construisent fort bien, malgré l'aspect primitif de leurs chantiers qui sont plutôt des docks : à vingt pas du fleuve, ils creusent un fossé dans lequel ils charpentent le navire; quand il est fini, ils le poussent à flot. Mais c'est surtout aux croisières que se révèle leur marine, car la haute mer n'est pas leur élément. Ils ont coulé à pic en route.

17 janvier.

Un Siamois, portant un foudre de guerre : il nous annonce que nous devons partir demain par le *Chao Phya*, le plus grand bâtiment du royaume et lui dire adieu. Nous nous rendons en canot à la résidence du roi, située au bord du fleuve. Cette résidence des rois de Siam est de la plus grande élégance : six étages de toits vernissés de rouge, des corniches brillantes sur les corniches, de la toiture, formant un ensemble que relève la construction à jour de la toiture. La toiture étincelante n'est pas soutenue par des colonnes, mais par de colossales colonnes de bois de teck, habillées de laque rouge et de gauche par les replis moirés de rideaux de soie d'argent. La base est une haute terrasse de marbre blanc. Le premier plan s'élève en sentinelles au-dessus des toits, le plus de sentinelles, mais un cadet oriental plus que nous avons vu jusqu'à présent. Nous sommes à l'entrée du palais, le grand bâtiment de départ, un grand bâtiment de l'intérieur, et de vieux bâtiments de l'extérieur, le palais du roi, qui est le plus grand de Siam. Le palais du roi est le plus grand de Siam. Le palais du roi est le plus grand de Siam.

avoir fait identiquement à tous les mêmes questions : notre âge, notre domicile, la date de notre départ d'Europe, et nous ser avec une incroyable volubilité : il prend la main de mon bras, lui met au doigt une de ses grosses bagues d'or, et dit : « pure gold of Siam ! », et le promène de la salle des armées aux salles privées : il est aujourd'hui tout pimpant et tout guilleret, et ne lui faisons plus peur. « Pst, pst, pst » : — pendant lequel il mâche une boulette toute rose et toute sucrée.



Les Américains.

(quelques mots de siamois) : « very much »

passage de la boulette hors de la bouche :

« very much your high high high »

antique) : « give siamka, my siamka »

« to you » ; et ainsi de suite. Les Américains

glais, mais je ne puis rien dire de plus.

Les Américains, tous les jours, tous les jours

de nous nous nous nous nous nous nous nous

Américains, tous les jours, tous les jours

Américains, tous les jours, tous les jours

Américains, tous les jours, tous les jours

... effets de féerie, au milieu du cortège de ses enfants rieurs
 ... aimer beaucoup les Européens. Par une faveur insigne, et peut-
 ... étrangers (nous disent le Père Larnaudie et le Général),
 ... à franchir le seuil du harem ! Des groupes de quinze ou
 ... surprises par cette visite inattendue, se jettent immédiate-
 ... colorées qui forment le parquet : appuyées sur les ge-
 ... elles semblent terrifiées. Au nombre d'environ cent
 ... sur des marches d'escaliers tournants, sur des
 ... sur des kiosques reliés par des passerelles de marbre ; bien
 ... dans les allées ombragées du jardin ; et des fentes des
 ... jettent les feux de bien des yeux animés de la plus
 ... vieilles matrones à la peau ridée et pendante, se
 ... dans leurs casaquins jaunes ; les autres, tendres nym-
 ... sultanes langoureuses, avec un ruban moins
 ... au lieu de corsage, avec un petit langoutis azur,
 ... pieds et aux mains, s'entassent comme des abeilles

... vers le groupe des reines les plus mûres, et
 ... il la traîne effarée et tremblante jusque de-
 ... le bras de la sultane, de sa gauche l'un des
 ... qu'il nous est ainsi donné de lui toucher la
 ... respectueux, mais l'antique houri serait taxée
 ... du monde : « Bonne femme », nous dit le
 ... après ce « shake-hands » asiatique,
 ... Puis il va en chercher une autre : même
 ... : « Très-bonne femme, reprend-il, elle
 ... présente les Princesses à Siam ! Comme
 ... Roi par une phrase rythmée dont le son,
 ... entrés au palais, frappe nos oreilles, le
 ... toute réponse au Roi doit être précédée
 ... « Moi, par la terre, moi possesseur de vos
 ... au maître du monde ! »
 ... dont le harem une promenade indé-
 ... et de bibliothèque, jardins et piscines,
 ... du palais finit à la fois
 ... femmes, groupées à l'ense-
 ... des dévotions. Ce
 ... sont au moins treize femmes
 ... sur la terre
 ... à chaque instant pour

Peu à peu notre cortège s'augmente d'une trentaine de personnes. Le Maha-Mongkut, tous plus coquets les uns que les autres, nous mènent à la porte sacrée de la chapelle du harem. C'est en minuit que le roi apparaît, riche que les plus belles de la ville : il faut y entrer pour qu'il puisse briller dans la pénombre un dédale de statues et de statues, enlevant de sa main et devant nous de nombreux objets d'art, surtout un dieu de cristal de roche, haut de deux pieds, enroulé de rubis et une couronne pyramidale de diamants.

L'audience finit vers quatre heures, du côté des dames enchantées et reconnaissantes, nous prenons congé et nous embrassons les petits Princes, et subans de bonnet de nuit, les péennes seront moins effarouchées par la magie.

Pour moi, je me hâte d'écrire ce soir, tant qu'il y a encore du jour. Tant, je sens qu'il m'échappe. Encore un jour, et nous serons à la capitale de cette ville de Siam où nous venons de passer une nuit d'ivresse et une surexcitation continuelle. Il y a de plus excentrique en Asie : le rubis, et vieux Roi qui crache et qui crache blanc, et gymnastique ministérielle, la guerre, et corps des Amateurs, les nattes d'argent de la pagode royale, nous décorant sur le pilote de l'île pour écrire et dormir, et telle est la routine, pour me donner une dernière

[illegible]

XI

RETOUR DE SIAM.

Le lac Thale-Sap, objet du litige avec la France. — Politique du roi Mongkut.

En mer, à bord du *Chow-Phya*, 20 janvier.

Nous sommes partis de Bangkok avant-hier matin, avec l'espoir presque certain d'arriver à Singapour à temps pour prendre la malle française l'Impératrice pour la Cochinchine. C'est notre rêve de retrouver en ces lointains parages le bien-être de la patrie! Nous avons retenu nos places aux Mes- sageries Maritimes, presque un mois, et ainsi nous devons voir, au moins durant quelques jours, notre colonie de Cochinchine. Hélas! à peine étions-nous partis de Bangkok, deux heures, qu'un yacht royal est venu à toute vapeur nous attendre, et porter au capitaine du *Chow-Phya* l'ordre d'at- tendre le Roi de Siam, la fameuse ambassade que le Roi Mongkut envoie à l'Empereur des Français! Et voilà comment depuis ce moment, par les rayons d'un soleil de feu, à demi asphyxiés par la chaleur du jour, de l'entre-pont et du pont de ce cloaque appelé *Chow-Phya*, nous sommes à l'ancre au milieu des boues malsaines de la baie de Bangkok. Nous sommes dans cet entourage de quatre cents passagers de toutes nationalités, bruyants, familiers et tapageurs, est inimaginable. Hélas! les souffrances du premier voyage ne sont pas mortes à Bangkok! Elles reviennent nous soulever les vagues et nous débarrasser au moment où nous voulons nous reposer de nos passagers qui cuisinent le « kapi » nausé- abondant sur le pont encombré. Un moment seulement de calme, au milieu d'une vingtaine de gros navires mouil- lés, le *Stromboli* vient jeter l'ancre : un de ses canots arrive jusqu'à nous, et nous apporte à son bord. La plupart des officiers sont français, qui retrouvent même parmi eux des amis de la France, qui retrouvent même parmi eux des amis de la France, qui retrouvent même parmi eux des amis de la France.

Mais, à la suite des cinq autres membres du bureau de de femmes envahit le pont : ce sont les *trouilles* du Nat-Phloi qui viennent, éplorées, lui serrer la main, nous empressons d'épargner au diplomate souffrant l'aspect d'une scène aussi déchirante, et de retourner vers les larmes et de sanglots. Le *Chou-Phya* s'efforce de marcher en sens inverse, avec une danseuse pleurant à chaudes larmes, nous dit-on ; à Bangkok, puis à Pnom-Penh, nous souris dansent.

[illegible]

Si nos producteurs innombrables dont le travail ne fait bénéficier que le pays, c'est une loi fatale et nécessaire de chercher un appui à l'extérieur du pavillon protecteur d'une nation forte qui, en améliorant les ports et en ouvrant véritablement un champ au commerce, infuse dans leurs veines, affaiblies et desséchées un sang vivifiant et nouveau. Telle est la situation de la Cochinchine, placée à la porte de cette Chine qui est si populeuse, elle ne suffit point à s'alimenter elle-même, et qu'elle demande du riz à chaque mousson favorable. Notre colonie, qui peut produire plus de riz qu'elle ne consomme, doit, elle aussi, chercher avant tout, — d'une part, à ne point laisser se perdre ses ressources naturelles ni s'aliéner ses débouchés ; — de l'autre, à maintenir ouverts ses débouchés les plus importants. De là le litige avec le cabinet de Siam, derrière lequel nous devons nous craindre un empiètement britannique qui mettrait l'empire dans une impasse sans point de sortie.

Le Mé-Khong est le Nil de la vallée de Bangkok, le Me-Khong est celui du Cambodge, tant les affluents de ce dernier fleuve que nous avons voulu placer sous notre protectorat. L'indifférence ou l'inattention sur ce point nous a coûté cher, car celui qui, en dehors de nous, y prendrait position, nous enlèverait une immense étendue de pays très-riches. Mais le Me-Khong, le fleuve qui nous appartient, reçoit des eaux du lac Thale-Sap; le lac est rempli de véritables viviers : nouvel et grand élément de fortune pour nous, en le poisson, séché au soleil, s'exporte avec des millions de tonnes pour Java, la Chine et l'Inde. Par un curieux phénomène, qui peut-être unique dans le monde, les canaux avoisinant le lac, qui sont à sec (une petite mer intérieure), se trouvent à sec, dit-on, tous les ans, et laissent sur le sol une couche épaisse de poisson, de poissons d'espèces recherchées. Là est la clef de la prospérité du Cambodge, là l'objet du litige, qui, perdu, nous appauvrit, et qui, gagné, rendrait notre protectorat sur le Cambodge une prospérité

[illegible]

intérêts de Siam menacés par les projets con-
le dire, jamais peut-être gouvernement européen
sation chrétienne que ne l'a fait la cour de
laissé à notre culte la plus entière et la plus
missionnaires sont devenus les amis personnels
plier comment la reconnaissance pour le passé
pour l'avenir les portent à se mettre, dans
plaignants.

Mais, du sein de cette capitale asiatique, la
plus virile, la plus frappante, est celle de M.
audacieux et ferme, travaille de toutes ses
bien plus encore pour sa conscience que pour
ne crois pas que les Siamois l'aiment : je suis
tent; et je ne doute pas qu'il ne soit compris
des tromperies périodiques des Orientaux,
tle, mais isolé au milieu d'êtres humains
l'être sur une terre physiquement déserte,
qu'inspirent les questions de
ment ressenties par ceux qui habitent
qu'endort la jouissance banale des
trop chez nous que la France
la Méditerranée, et de l'Océan au
horizon ! Et ceux-là, presque
draient imposer son influence, et
et de ses grandes idées de
d'indignes de notre attention.

Puissent du moins les Français
si loin notre nom ! A part quel-
par exemple, quelle satire je
société qui s'est domiciliée à
ville ! Il faut venir du bout
foale de déserteurs, il a
de duper la Roi. L.
ont mille fois été à Paris
Chong-Ho, au Palais
pour me rendre à qui

départ d'un des fils du Roi, il vient faire la roue à Paris! Celui-là enfin (et c'est le sublime du genre), revenu à Paris, écrit au roi Mongkut une belle et longue lettre « pour supplier Sa Majesté de lui accorder le grand honneur d'être transporté à Siam après sa mort, et d'être brûlé sur le bûcher de la pagode royale! »

Mais au regard de cette décadence morale, qui se traduit en opérations de commerce trop honteuses pour être citées, je ne veux pas m'éloigner du Siam sans rendre justice au Roi actuel, qui, sous les titres pompeux de descendant des anges, justice parfaite, pieds divins, inexpugnable maître du monde, n'en a pas moins régné avec des idées très-libérales pour les étrangers.

Il a passé de l'austère et mendicante discipline du talapoin à l'exercice du pouvoir et à la possession d'un harem illimité. Depuis le 3 avril 1851, jour où il a pris le pouvoir, aux houris, il a favorisé les arts, construit des navires à vapeur, fondé l'imprimerie royale, proclamé la liberté des cultes, etc., etc. Mais, pour tout dire, cette écorce de civilisation, ne font que couvrir la plus pure des adorations asiatiques dont il est le centre. L'empire de toutes les richesses minérales et agricoles du Siam est absorbé par l'avidité égoïste de revenus qui, en s'engouffrant dans le trésor, entraînent le royaume en stagnation complète; enfin la crainte des influences européennes, sont autant d'obstacles jetés sur le chemin qui mènerait Siam à la prospérité véritable.

24 janvier.

Le retour est plus nauséabonde qu'à l'aller, notre traversée de la mer de Chine. C'est la lune sort tout argentée de l'Orient, et elle se reflète dans l'eau. Nous suivons la route de Malacca que nous suivons. Nos Siamois, qui ont été de mer, et madame Nat-Phiet, s'agenouillent devant les statues de Bouddha, parfument d'encens, pour implorer la protection du Seigneur. Le navire se dépouille en un instant de ses ornements, comme un arbre qui perd ses feuilles. Le navire se dépouille encore plus vite de son dîner laborieusement préparé. Enfin, après quatre jours et quatre nuits de traversée, nous arrivons à Singapour.

25 janvier.

Le retour de la mer est plus nauséabonde qu'à l'aller, notre traversée de la mer de Chine. C'est la lune sort tout argentée de l'Orient, et elle se reflète dans l'eau. Nous suivons la route de Malacca que nous suivons. Nos Siamois, qui ont été de mer, et madame Nat-Phiet, s'agenouillent devant les statues de Bouddha, parfument d'encens, pour implorer la protection du Seigneur. Le navire se dépouille en un instant de ses ornements, comme un arbre qui perd ses feuilles. Le navire se dépouille encore plus vite de son dîner laborieusement préparé. Enfin, après quatre jours et quatre nuits de traversée, nous arrivons à Singapour.

de Saigon. Sans notre séjour malencontreux sur la route de Hong-Kong, ces joies nous auraient été données! Ne pouvant attendre une pareille occasion, nous partons aujourd'hui par le *Siam*, directement pour Hong-Kong. Notre séjour ici a été marqué par des événements bien dissemblables: l'arrivée en inspection du général *de*, commandant en chef les troupes de l'Inde anglaise; puis nous passons nous-mêmes avec l'ambassadrice *Nat-Pai* à *Singapour*, afin de l'aider à acheter des crinolines, des « *homme* » et des bottines vernies qui la rendront plus à son langoutis, quand elle fera son tour du bois de *Boulogne*.

FAC-SIMILE D'UNE LETTRE AUTOGRAPHEE EN CHINOIS.



Royal
g. l.

Ming
mi & l.
plai
ying
Reynard
li
Qui ne
Chia
mae
l'excels
mont
quel
de
que
le

XII

HONG-KONG.

Chénies et palanquins. — Prisonniers à queue coupée. — Un dîner chez Hang-Fa-Loh-Chung.
— Création et progrès du comptoir de Hong-Kong. — Le turf anglo-chinois.

En mer, à bord du *Behar*, en vue des rivages de la Chine,
8 février.

Il y a neuf jours que nous avons dit adieu, — avec un vif plaisir, — à l'îlot resserré de Singapour. Le quai de la Compagnie péninsulaire et orientale est assez éloigné de la ville même, et New-Harbour ressemble plus à une anse riante de Tatti qu'à un dépôt de charbon où les malles viennent s'approvisionner. Plusieurs centaines de huttes faites de bambou et de fibres abritent une tribu de « Klings » ; une soixantaine d'enfants nus, menés par des pirogues longues de trois pieds, sont les derniers Indigènes que nous devons voir avant ceux du Mexique et de la Nouvelle-Guinée. Ces petits moricauds amphibies tournent avec une étonnante agilité autour du navire, et dès que les passagers jettent un « cent » ils se précipitent, se disputent la pièce de cuivre au fond de l'eau, et se groupent à la surface, enlacés comme des algues marines. Dans leurs évolutions de marsouins, leur primitive pirogue se balançant sur leurs pieds seulement, ils ont un talent remarquable pour recueillir, la débarrasser de l'eau envahissante, et se servir de cette coquille de noix.

Après nous être avancés vers le Nord, notre gros *Behar*, commandé par le capitaine de 179 hommes d'équipage, nous a fait découvrir les côtes de la Chine. Il n'y a plus véritablement le large, mais une mer infinie de malles-paotes où les passagers ne peuvent se tenir debout, et il est impossible de s'intéresser à rien. Le vent souffle du Nord-Est, et la mer est agitée. Les heures passent sans que nous ayons pu apercevoir la terre.

9 février.

Au grand jour, les sam-pangs nous accostent : les matelots qui les montent sont de roses Chinoises, en large pantalon lustré, portant un baby ficelé sur leur dos par une écharpe. Ces gondolières, musclées en lutteurs, emportent vigoureusement les lourdes caisses d'opium, chacune du prix de quatre mille francs, qui font notre principale cargaison : s'animant d'un chant aigu et cadencé, elles les transbordent sur le vieux ponton « Fort-William » (receiving ship), d'où ce poison sera octroyé aux demandeurs. — Nous choisissons du doigt deux barques dans cette flottille, et huit dames du Céleste Empire, entassant nos bagages, nous emmènent en ramant jusqu'au quai. Mais les barques n'ont pas de cale, et l'échafaudage de nos malles, plaçant le centre de gravité à plus d'un mètre et demi au-dessus de l'eau, échappe par miracle au premier chavirement. A terre, c'est à coups de poing qu'il nous faut défendre notre bien, tant les coulies se ruent sur nous en vociférant, et,..... *proh dolor!* ils se battent si furieusement, que la caisse du chocolat et du biscuit destinée au voyage de Pékin tombe au fond de l'eau salée!

Logés au palais du Gouvernement, qui domine et la ville et la rade, nous avons sous les yeux le spectacle d'une tapageuse animation dans les rues. Les coulies chinois se heurtent et se disputent : les riches négociants du Céleste Empire y fourmillent, trottant dans leurs bottes de toile blanche et balançant leurs bras dans leurs casaquins bleu de ciel; leur queue, d'autant plus longue que le tiers est « en faux », traîne jusqu'à leurs mollets; enfin, les dames de la haute société, soutenues par deux servantes du peuple, marchent l'une devant l'autre leurs classiques petits pieds torturés, dont les grands ont de huit à dix centimètres de long. Il paraît que, dans les rues, on leur foule le pouce en dedans, et que serrant à l'étroit leurs bandelettes le pied meurtri, devenu ainsi un moignon, elles ont l'habitude de le comprimer jusqu'à l'âge mûr. A leur démarche on les croirait des invalides à jambes de bois; mais leurs yeux ont le teint sanguin, une coiffure abondante, masquée par des vêtements lustrés, soignés et voyants. Avec leurs joues peintes de jus de betterave, leurs lèvres d'abricot, leurs yeux en amande et leur manque de dents, elles ont l'air de poupées de cire colorées, et il n'est pas rare de les voir se faire sauter sur elles pour les faire sauter.

402

JAVA. SIAM. CANTON.

savants graves disent que cet empêchement mis au voyage prouve l'amour des Chinoises pour le pays natal, car, « filles du sol », elles ne comprennent pas que les Européennes voyagent jusqu'à l'Empire du Milieu. « Ces pays d'Europe sont donc bien misérables, disent-elles, puisqu'on en laisse partir les femmes! »

Historiens disent que c'est une protestation contre l'invasion de la Chine par le mode venue de la cour de Pékin. Une fille de l'Empire du Milieu, les dames du palais emboîtent le pas à la capitale et à la campagne.

Les historiens disent que c'est une protestation contre l'invasion des Tartares, ou bien une mode venue de la cour de Pékin. Une fille de l'Empereur étant née avec des pieds nains, les dames du palais embastillèrent le pas et ratatinèrent aussitôt leurs pieds. De la cour à la ville et à la campagne, la « fashion » gagna comme une épidémie, et cela devint le signe distinctif de l'aristocratie, l'impossibilité de la marche et du travail provoquant alors une richesse capable d'entretenir des servantes.

Mais, suivant les mauvaises langues, la femme chinoise était sans volage d'instinct, c'est un moyen assuré de la clouer au domicile sans quoi elle tombe immédiatement sur le nez, très-juste, en une escapade. En fin de compte, je trouve que cette mode est très repoussante, cruelle et atroce à tous les points de vue. Comme ici les rues ressemblent à des montagnes russes, avec leurs escaliers, et souvent des échelles, on ne peut aller qu'en palanquin, à quatre.

Comme ici les rues ressemblent à des
sont pas d'interminables escaliers, et souvent des
granit, les Européens ne les gravissent qu'en palanquin.
on trouve une place de fiacres humains, et deux ou quatre
clés, se relayant d'un commun accord, s'attellent pour
Quant à nous, portés tous trois de front au grand pas
fort agréables l'élasticité de cette légère construction
dité des épaules des Chinois; nous escaladons ainsi, dans
heures après notre débarquement, le pic le plus élevé
« Victoria Peak » (1825 pieds), d'où la vue s'étend
environnantes, et, au loin, jusqu'à la grande mer
pelées et dénudées que ces premières désertes
roches grisâtres et de montagnes désertes.
Le Gouverneur nous mène en promenade
en uniforme d'officier.

Au retour, le Gouverneur, en uniforme de gala, avec six porteurs en uniformes, les palanquins sont aux palanquins de place, les voitures officielles de la Ville de Paris. Les armes d'Angleterre peintes sur leurs une escorte de cipayes de l'Inde, armées le quartier des villas européennes, puis entrons dans la prison, édifice de Hong Kong, et, après les entrées, nous

cette colonie anglaise, érigée en Singapour de la rivière de Canton, réunit les plus riches négociants chinois, elle est par contre le refuge de tous les bandits qui échappent aux mandarins du Céleste Empire, et qui viennent ici tenter fortune. Tous les cent pas, il y a un cipaye, qui est chargé de frapper les malfaiteurs d'un coup de massue de bois de fer, appelée « Penang-lawyer » (législateur de l'île de Penang) : c'est le premier avertissement ; le second est une balle de carabine toujours armée. Après huit heures du soir, aucun Chinois n'a le droit de circuler sans une lanterne et un mot de passe signé par un Européen. Malgré cela, dès que la brune tombe, il paraît qu'il y a peu de villes aussi dangereuses, et l'on nous raconte les plus audacieux méfaits. Environ un millier d'Indigènes que nous voyons dans l'enceinte de la prison nous le prouvent de reste. La première punition qu'ils subissent en franchissant le seuil de la geôle est la perte de leur queue : un vigoureux coup de ciseau les déshonore pour toute leur existence. Les malheureux aimeraient mieux vingt ans de galères que cette opération capillaire, qui les précipite au plus vil étage de leur échelle sociale, et qui les force, une fois le temps de la prison passé, à aller se cacher loin des autres hommes.

Pendant que nous parcourons les sonores couloirs, nous voyons ces nouveaux « chiens d'Alcibiade » pleurant leur queue coupée, honteux et effarés, se faufiler le long des murs. Puis nous passons devant le tribunal où l'autorité anglaise rend la justice en audience publique : mais, tout à coup, un groupe empressé fend l'auditoire et monte sur l'estrade. C'est un « malabar », tenant dans la main par leurs sept queues, sept « Célestials » qu'il vient d'arrêter. Ils viennent de piller une maison des faubourgs. Ce coup d'œil original nous frappe vivement, et rien ne peut vous donner une idée des grimaces que font ces petits larrons, secoués vigoureusement par le poignet de l'officier. Quelquefois la queue est entièrement faussée, et reste seule, paraît-il, devant la justice !

Après une journée déjà si intéressante, le Gouverneur, au lieu de dîner au festin préparé par son cuisinier français, réputé excellent, se rend au plus chinois des restaurants de la ville chinoise, chez « Taeping-Schan », dans Taeping-Schan, un vrai souper de mandarin. Le dîner se fait sur le sommet de l'édifice de bois, qui compte à chaque étage des salons particuliers. Un tapage infernal y résonne de toutes parts. Il y brille de lanternes bariolées. Aux sons des violons à queue, de quatre jeunes Chinoises rieuses et peintes, on voit le Gouverneur, sir Charles Mac Donnell, lady Mac

Donnel, une de ses amies, et l'aide de camp Brinkley, devant une table jonchée de fleurs et couverte de plus de deux cents petits plats, et d'autant de petites tasses mignonnes; puis chacun de nous a deux bâtonnets d'ivoire, en guise de fourchettes et de couteaux. Voici le menu textuel et l'ordre de notre festin :

Fruits confits; — œufs de poisson glacés dans du caramel, — amandes et raisins, — ailerons de requin saucé gluante, — gâteaux de sang coagulé, — hachis de chien sauce aux lotus, — soupe de nids d'hirondelle, — soupe de graines de lis, — nerfs de baleine, sauce au sucre, — canards de Kwai-Poh-Hing, — ouïes d'esturgeon en compote, — croquettes de porc, — rat tapé, — soupe à la graisse de requin, — compotes de bœuf, de porc et de tétards d'eau douce. — Ce dernier plat, dont parle le *Père-Lucas*, m'avait toujours paru une illusion. Maintenant qu'il a pénétré dans mon estomac, je dois déclarer qu'il est épouvantable. Enfin, le dessert est composé de nageoires de poisson, de fruits, de jambon, de légumes et d'aromes, et une soupe aux lotus et aux amandes comme d'habitude.

Les vins sont un vin rose, très-médicinal, et le *soy-chay* est une soupe de riz tiède et écœurante. Ce dernier mot, je puis le donner comme un qualificatif à chacun des mets que nous avons tenté d'apprécier avec nos solides estomacs. Il me semble qu'avec un grand pot de gelée de viande, de volailles, des balayures de la boutique d'un droguier, le contenu d'un tiroir de pharmacie, j'arriverais à vous reproduire, à vous faire goûter, à vous sembler antigastrique qui s'appelle un dîner purement chinois. C'est la première et la dernière fois que je me laisse aller à une telle description dans une pareille bouillie visqueuse et fade, servie dans des plats qui portent les ravissantes porcelaines à l'enluminure peinte à la main, les soucoupes qui font envie à nos stagères d'Europe, et, sur l'aileron de requin qu'on y mange, nous finissons par le *Chow-Phya*, et ce n'est pas peu dire!

Mais..... je m'arrête! Ce premier jour sous le ciel de Canton, n'est-il pas un lieu commun? Les Chinois qui nous regardent, les regards n'attirent même plus l'attention des passants, et vous les connaissez comme si vous en aviez vu des milliers, et vous les décrivez. D'ailleurs, à force d'être en Chine, on finit par

se habituer à tout, et on finit par se habituer à tout.

C'est la seule chose mangeable, grossier et fade, qui se trouve dans le dîner. Le dîner a été commandé par M. C. Smith, pour environ dix taëls, quatre-vingts francs par tête.

Les bœufs-la-mer sont les étalons marins, et les bœufs-la-terre sont les étalons terrestres.

est devenu sinon chose ordinaire, du moins chose très-connue : ici plus que partout ailleurs, ne dois-je pas penser :

Qu'il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.

Les centaines de publications qui ont mis la Chine en relief me découragent dès la première heure de vous en parler.

En effet, rien de ce que j'ai vu aujourd'hui ne m'a surpris : j'étais préparé, et mon attente n'a pas été dépassée. Pourtant, si la Chine extravagante d'aspect, de mœurs, de pensées, a été divulguée par ceux qui l'ont étudiée dans son essence indigène ; si la Chine *potiche et paravent*, avec ses magots vivants ou de faïence, avec ses petits pieds et ses nids d'hirondelle, est passée jusque dans les récits des bonnes d'enfants, il me semble qu'il reste un point moins pittoresque, mais plus intéressant à y chercher, et malgré les détails nécessaires du journal de chaque jour, je l'y chercherai : c'est le mariage du Chinois excentrique avec la civilisation importée d'Europe ; la contagion moderne dont ce peuple, resté antique par lui-même, doit être affecté ; le mélange du fluide indigène et du courant étranger ; le choc du missionnaire contre le bonze de Bouddha, du bateau à vapeur contre la jonque, de l'article de Paris contre la potiche, des balles de cotonnade anglaise contre le paravent laqué : en un mot, la lutte entre le grand mouvement utilitaire et la plus proverbiale des stagnations du globe ! Cela paraît plus nouveau, quoique plus prosaïque, et fera pour moi, au lieu d'un pressenti et prévu dans toutes ses étapes, une route moins battue. Peut-être quelques fruits sont à découvrir, et où, en tout cas, la curiosité est aiguillonnée. Elle seule en effet peut animer un ensemble de mandarins à robe de soie, de repas d'apothicaire, de « cloisonnement » chez nous, dont le tableau offert à l'avance ne laisserait pas paraître qu'une lanterne magique dont on aurait affiché le programme. C'est à une Chine moderne, greffée sur la Chine classique, que je veux assister !

Dimanche, 10 février.

C'est ce matin, en entrant à l'église, d'y voir officier des prêtres habillés en Chinois. La tête rasée, une queue (fausse, enroulée jusqu'à mi-jambes par-dessus la chasuble ; des pantalons, un casaquin et un cuissard collant bleu de ciel, des sabots en galère : tout l'équipement d'un pur Chi-

De plus, le mouvement commercial est ici, plus que partout ailleurs, capricieux et inattendu. Tantôt un typhon écarte de leur direction première les centaines de jonques qui ont le cap, — ou plutôt *l'œil*, — sur Hong-Kong, et les jette sur Saïgon et Singapour; tantôt le riz y baisse de 25 pour cent, comme le 23 mai 1855, quand il en arrive en une nuit 35,000 picols à la fois (plus de 2,000,000 de kilogrammes), ou bien le thé venant en abondance de l'intérieur, déranger tous les calculs, et porte des coups effroyables à la gigantesque maison Dent, en 1865 par exemple. Néanmoins, c'est là le coin formidable par lequel l'Angleterre entame la Chine, et il est saisissant l'aspect de cette première station commerciale où les Dent, les Livingston, la Compagnie péninsulaire et orientale, et nos Messageries impériales, etc., rivalisent d'activité. Certes je ne m'attendais pas non plus à trouver ici deux journaux quotidiens, l'*Evening Mail* et le *Daily Press*, trois hebdomadaires, le *China Mail*, l'*Echo do Povo* en portugais, et l'*Omnibus* en allemand. Ajoutez à cela des écoles pour les jeunes Chinois, où sont instruits 1870 élèves, deux cathédrales, des clubs, et quinze banques des plus riches; voilà la sentinelle européenne qui tient garnison au Sud de la Chine.

Magnifique entrepôt au point de vue des chiffres, Hong-Kong n'en est pas moins un séjour peu enviable comme climat, comme sécurité, comme cherté dans les moyens d'existence. Le soleil d'été y a engendré des fièvres telles, que les régiments anglais qui y stationnent ont été plus que décimés, et que la presse anglaise a comparé ce point à Cayenne. De plus, les 2,000 commerçants européens noyés dans cette population de 121,000 Chinois et de 15,000 autres Orientaux, ont beau renforcer la police locale et sévir comme dans une ville en état de siège, les vols, les meurtres, les pillages ne leur laissent pas un moment de repos. Cette rade et ces quais qui lui servent de port, font l'effet de ces plats creux, dits pièges à mouches, où la lumière attirée, pour les détruire, les insectes dévorants et les hommes cherchant à leurs mandarins persécuteurs, fuyant des taxes, cherchant fortune dans un milieu hétérogène et nouveau, les habitants de la population en cette île s'est accrue de 118,500 âmes par an. Les immigrants européens, convergent vers Hong-Kong, y viennent commercer, assassiner passablement, voler beaucoup, et se faire un compte!

Un matin de lire dans un almanach local les annales de la ville, j'ai renoncé; car c'est pour chaque mois une note de concert, et cette note est toujours dans ce genre-ci : Le brick de Sa Majesté Britannique le *Rivera* a

mesures à prendre. En 1858, par exemple, les mandarins du continent lancèrent des proclamations menaçantes contre les Chinois qui resteraient au service des Européens à Hong-Kong : en quelques jours des milliers de coullies émigrèrent, les marchandises demeurèrent sans porteurs, les marchés de vivres sans approvisionnements ! Le meeting força le Gouverneur à dépasser ses pouvoirs et à faire porter aux mandarins fauteurs de cette désertion une menace de guerre, s'ils ne revenaient sur leurs ordres, absolument contraires au traité qui venait d'être signé à Tien-Tsin. Un boulet de canon chinois fut la seule réponse faite à notre drapeau parlementaire : inutile d'ajouter qu'un mois après la ville de Nam-Taw, foyer de cette révolte, était réduite en cendres.

Malgré les pillages qui se font chaque nuit à terre, les luttes intestines entre les tribus rivales des « Haecas » et des « Puntis », les captures incessantes de navires européens par les pirates qui massacrent capitaine et équipage, l'autorité anglaise foudroie les bandes de maraudeurs qui s'abattent sur Hong-Kong comme dans une souricière, et s'efforce de gagner à elle la partie honnête de la population indigène : voici, par exemple, un Chinois respecté, Wong-Ashing, qui figure sur la liste du jury !

11 février.

Hong-Kong est en liesse aujourd'hui ! Grande réunion dans la vallée de Wong-Mat-Chong, où va se courir le « Challenge Cup » de douze mille francs. Voilà la transformation de la Chine par le Jockey-Club anglais ! Voilà le gentleman-rider ou jockey ! De belles avenues, la route de la Praya conduisent au « Race course », et nous faisons face à la foule la plus dissemblable et la plus animée. Ici de petites tables couvertes de serviettes légères, munies de champagne et de salades de légumes ; là des milliers de palanquins dans lesquels se pressent les négociants chinois, drapés dans les plus belles robes de chambre ; là des montons dans la tribune, d'où la vue est réellement superbe : la piste est tracée en bécasse dans une vallée verdoyante, et les rochers font un fait exprès, de hautes roches granitiques : une tour de guet est laissée sur la gauche, semblable à un portique ; sur la droite, sur la mer bleue les flottilles de jonques louches et de petites barques jaunes.

La tribune est remplie par plus de vingt mille Chinois sémillants, avides de voir courir les chevaux ; autour des tribunes se presse, en élégantes toilettes, la population anglaise, entremêlée des uniformes de la garni-

son. — Après la course des officiers, sur laquelle sont engagés des paris proportionnés à la richesse proverbiale des négociants anglais en Chine, viennent les cavaliers chinois se démenant sur des poneys à crinière crétée, à l'air mutin et caracoleur. Les uns ont un chapeau-gibus qui contraste avec leur casaquin bleu, leurs cuissards orange et leurs bottes de satin blanc; les autres laissent pendre leur queue par-dessus une casaque de jockey anglais: d'autres enfin, des grooms japonais, absolument nus jusqu'à la ceinture, montrent leur dos et leurs bras tatoués des plus vives couleurs: tous offrent le spectacle le plus amusant. Douze chevaux partent: cinq, en passant devant les tribunes, rentrent droit à l'écurie; dans le groupe qui reste, quatre se choquent au tournant et tombent comme des capucins de café; un se dérobe et renverse une douzaine de palanquins où s'étaient assises des Chinoises en gala; les deux jockeys « célestiaux » se disputent alors au poteau, excités par les hurlements de la foule enivrée. Le plus habile, l'un d'eux, se fait un sac de farine sur le dos de son cheval, crient de toutes ses forces, tant à tour de bras avec sa queue de cheveux, gagne d'une course son rival, qui n'a plus que sa peau pour bottes à revers; et l'autre, malgré lui, suspendu par les bras et par les jambes au cou de son cheval, est porté. Trois autres courses se succèdent au milieu de l'après-midi; presque tous les Chinois présents parient à outrance.



XIII

MACAO.

Les rivages des pirates. — Aspect portugais de Macao. — Théâtre. — La grotte de Camoëns. — Visite aux « Barracons », bureau de la traite des coolies chinois. — Splendeur passée et difficultés actuelles de la colonie. — Arrivée de nuit dans la ville flottante de Canton.

Mais nous nous arrachons au turf international pour prendre la route de Macao, sur le *Fire-Dart*, vapeur américain à deux étages, où nous avons pour compagnons de voyage six cents Chinois avec leurs femmes, entassés comme des anchois dans un pot. Ils fument pacifiquement l'opium et se blottissent dans leurs douillettes pour se garantir du froid. Leur humeur, paraît-il, n'est pas toujours aussi douce; et de tout temps ç'a été pour les Européens un grand danger de transporter une cargaison de « Celestials ». Trois navires de cette Compagnie américaine sont déjà tombés entre les mains des pirates, grâce à la connivence des passagers, qui garrotaient le capitaine et l'équipage, quand ils n'avaient pas le courage de les massacrer.

Nous prenons le « Sulphur Canal », et passons entre les îles Lantao, Chong, Pakong et Siko, terres de funeste mémoire. C'est dans ces étroits passages que furent capturés, puis brûlés par les pirates, l'*Arratoon* (avec ses passagers tués); le vapeur *Queen*, le *Wing-Sunn*, près des neuf *Battle-Ship*, le *Star*, le *Chico*, l'*Andreas* enfin, qui clôt la liste de ces malheureux. Les détails que ceux de ces luttes entre un malheur et souvent une trentaine de jonques! Les feux convergents, on l'aborde, on y massacre tous les êtres humains; dans le complot tramé d'avance; après que les marins ont tiré sur les navires assaillants qui se partagent la coque et la mâture, au fond de la mer la coque et la mâture, pièces de bois flottantes. Ainsi tous les matelots du *Fire-Dart*, depuis les premiers jusqu'aux derniers, sont-ils armés de revolvers mis en évidence: sur l'entre-pont il y a des canons chargés à mitraille, sur le pont ils sont, au contraire, disposés de telle sorte qu'un coup de sifflet du capitaine, doit balayer l'intérieur du navire, tandis que les canons font monter l'équipage dans les hunes.

En effet, les premiers coupables à exterminer, s'il y a une agression venant du dehors, ce sont les passagers indigènes, sans la participation des navires desquels les pirates ne s'attaquent jamais à nos bâtiments. Pour les navires à vapeur, il faut une vaste conspiration, et je vous en ai vu quelques résultats épouvantables : quant aux navires à voiles, c'est l'absence de saisie qui fait leur perte. Sont-ils pris en calme, vite les pêcheurs-pirates, mettent en branle vingt rames sur chaque jonque et se mettent à l'assaut le siège contre le pauvre « clipper » qui n'en peut mais.

Grâce au ciel, nous ne voyons que les champs de bataille et non les désastres, et nos Chinois ne songent qu'à humer leur nonchalante béatitude. La pureté de l'atmosphère nous fait voir les moindres sinuosités les anses de cet archipel mille fois plus belles que Hong-Kong à Macao. Soudain, dans les passes étroites, nous voyons un banc de jonques : un gros œil est peint à l'avant, sur le pont, au milieu de la marche : trois canons sur le gaillard d'avant, trois sur le flanc, trois autres sur le château d'arrière, donnent à ces pêcheurs aventureux l'apparence la plus guerrière. Il y a des jonques sur ce pont en montagne ; là on nait, on se marie, l'on mène des cérémonies barbotent à la fois dans le plus inextricable fouillis qu'on peut imaginer. Malgré les peintures fantastiques, les oriflammes, les banderoles écarlate et dorées qui décorent l'extérieur, les courbes élégantes et hardies, je ne saurais comparer ce spectacle aux ouvertures de l'entre-pont et du château d'arrière, qui sont une hotte de chiffonnier ! A la vue de notre « Dard de Dieu », cent et cent cinquante êtres vivants sort des écoutilles, se précipitent dans la fourmière marine ; soit par plaisir, soit par habitude, ils se précipitent dans les tams et frappe dessus de toutes ses forces, et les tams se lancent dans toutes les directions.

Mais, dans les jonques, tout n'est pas obscur et primitif. C'est la fois naissance et progrès de l'art. Les Chinois ont inventé le tour de leur renvoyer l'épithète, et ce tour est très ingénieux. On vient à l'arrière, descendant avec une certaine rapidité, et l'on remonte avec l'autre. Leurs épaves sont très ingénieusement disposées sur une plate par cinq bambous transversaux, et l'on peut les lever et les baisser par un treuil, pour être enfoncés ou soulevés. Le tour est très ingénieux, mais leur gouvernail est très ingénieux. Il est manœuvré par une barre, et l'on en est encore quintuplé par une barre, et l'on en est encore quintuplé par une barre. Les Chinois ont découvert que la résultante

forte si, au lieu de lui opposer une barrière plane et compacte, on perce cette barrière d'une quantité de trous en forme de losange. Alors l'eau ne glisse plus simplement contre le gouvernail, mais elle fait un effort pour se précipiter, en tourbillonnant, au travers de ces ouvertures trop étroites, et de cette lutte s'engendre une action plus efficace.

Après trois heures et demie de route, nous doublons le mouillage de Typa, et la presqu'île de Macao nous apparaît sous les derniers rayons du soleil : les couleurs portugaises flottent sur les forts escarpés qui dominent cette terre rochense. Figurez-vous sept ou huit pics hardis, couronnés de créneaux de granit rouge; une agglomération de mamelons déserts arrivant jusqu'à deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, puis un chaos de maisons à terrasses méridionales en guise de toits, et peintes en bleu, en vert et en rouge; une douzaine de clochers de cathédrales, des fenêtres barricadées de barreaux de fer, des ruelles dallées, larges de deux mètres, se faufilant dans des quartiers construits en pain de sucre, et, au pied de tout cela, une rade circulaire et enveloppante, où sont pressées des milliers de jonques, voilà Macao!

Nous débarquons sur un quai encombré de coulies, et nous gravissons les pentes portugaises des « Calçadas do bom Jesus », des « Travessas do san Agostinho », véritables corridors montueux entre des maisons basses de granit qui semblent des prisons. Étrange population que celle des conquérants de cette terre! Les descendants d'Albuquerque qui trottaient ici en foule, suspendus à leur sabre ou enfoncés dans leur cache-nez, forment une race de métis, croisés de Chinois, lesquels avaient déjà été croisés d'un mélange d'Européens, d'Indiens et de Nègres; en somme, race rabougrie et chétive, au teint clair, aux yeux fendus en amande, végétant dans une atmosphère malsaine, chrétienne, demi-sorcière, demi-civilisée et demi-asiatique! Il y avait aussi des cabarets anglo-américains : après une course indescriptible à travers ces ruelles sombres, nous trouvons un gîte dans l'un d'eux, sorte de taudis humide et puante, où les cancrelas par myriades ont élu domicile.

Notre séjour ne sera évidemment que temporaire pour nous, car nous cherchons une meilleure. — Quand, à propos de notre occupation au Canada, les États-Unis du Nord trouvèrent la situation tellement tendue qu'elle allait éclater entre eux et nous, le Duc de Penthièvre dut, à la demande de son gouvernement, donner sa démission de la marine fédérale, pour ne point être forcé de se battre contre son pays. Voulant alors servir sa patrie maritime, il passa avec le même grade dans la marine portugaise, et fit une première campagne sur le *Don Juan*,

et une seconde de dix-huit mois, comme lieutenant de vaisseau, sur la corvette le *Bartholomeo Diaz*, à la côte d'Afrique, à Rio, à Madagascar et à Buenos-Ayres. Étant encore au service du Portugal, mais en exil, il se trouve donc à même de jouir de tous les privilèges d'une marine dans laquelle il a servi, et il écrit au Gouverneur dès ce soir.

Rien de triste et de nauséabond comme notre case; aussi, pour échapper aux armées d'insectes voraces, prions-nous l'hôtelier de nous faire conduire par un de ses coulies aux théâtres chinois, qui sont la seule distraction après le coucher du soleil. Escaladant et grim pant aux échelles pyramides, décorées du nom de rues, je me sens ici devenir singe! Nous entrons enfin dans une baraque de bois où résonne une musique assourdissante. La salle est remplie de Chinois mangeant, fumant et buvant, quatre par quatre, à de petites tables; nous pénétrons jusqu'à l'avant-scène, et nous sommes mêlée de tours d'acrobates, qui dure depuis dix heures du matin. Un développement de la danse se développe devant nous. Mais à peine sommes-nous depuis une heure devant ce spectacle curieux en nous bouchant les oreilles, que tout à coup un mouvement se fait; les bancs et les tables sont culbutés, et tout est poussé depuis la porte d'entrée, s'ouvre passage dans un chemin étroit. Qu'est-ce donc? Ce sont les aides de camp du Gouverneur, avec leurs plumes et un musée de décorations sur la poitrine! Le spectacle est magnifique. Comme nous étions jusqu'alors les seuls Européens, et en simple costume de voyageurs; tout le public chinois, qui nous heurte, croyant qu'on vient nous arrêter. — Mais ces aides de camp, de courtoisie parfaite, sont, au contraire, envoyés au Palais pour nous présenter les félicitations du Gouverneur et l'inviter à loger au Palais. Cela, par la nuit sombre et froide, nous relance à travers les rues de la ville, et la foule immense qui encombre les rues, qui nous suit tout à l'heure, nous prouve que cette insolite présentation est une affaire des portières. Après un échange de mille politesses, nous nous rendons demain à midi à l'aimable invitation.

Profitant d'un dernier reste de séjour, nous nous rendons au Palais, que les dîners-gala empêcheront désormais de visiter. Les artistes, nous repartons infatigables avec notre bagage. Nous sommes dans la ville chinoise proprement tenue et bien éclairée. Ce qu'il y a de plus curieux ici, ce sont les palais du Gouverneur, le Monaco du Céleste Empire. Le prince du Kiang-Si, le prince Kwang-Tong et du Fou-Kien, sont tous riches. Le prince Kwang-Tong a un argent à un « trente et quarante » millions.

à queue blanche, à barbiche de quatre poils cirés et à ongles démesurément longs, préside à cette banque, sur laquelle se ruent des centaines de joueurs.

Il est près de minuit, et contents de l'aspect original de ces Chinois habillés de soie, circulant chacun avec sa grosse lanterne vénitienne, nous prions notre coulie de nous ramener à la case des cancrelas! Je ne sais si les uniformes des aides de camp lui ont fait croire que nous sommes couverts d'or, mais le vilain « Celestial » prend plaisir à nous égarer : les maisons deviennent rares, et nous nous trouvons insensiblement perdus dans une campagne déserte, nous sondant l'un l'autre d'un regard inquiet : des buissons et des lagunes sont les seules choses qui s'offrent à notre vue en avant, sur une route qui devient sentier de chèvres, tandis que six gaillards chinois, marchant bon pas, nous suivent à une centaine de mètres dans tous les méandres que nous offre le hasard. La disparition soudaine de notre perfide acolyte nous fait voir d'un trait la situation, et dans ce repaire de mendiants, des évadés, des vauriens de la Chine, nous songeons tous deux que les quelques minutes qui suivent peuvent bien représenter toutes les années que nous espérons vivre encore. Les ombres humaines qui s'attachent à nous rôdent avec une insistance de plus en plus marquée; elles se rapprochent, dès que les roches qui surplombent sur la route la rendent plus obscure encore; elles se disséminent dès que, nous retournant résolument, nous allons droit à elles pour mettre fin à cette poursuite odieuse. Nous voyons ces hommes attendre des camarades, car leurs sifflets s'élèvent sans échos, et la fermeté de notre marche leur impose encore.....

Après plus d'une demi-heure, pendant laquelle nos cœurs ont subi de vives angoisses, — une lueur blafarde nous apparaît dans la nuit, — nous, émus à notre instinct, nous voulions toujours trouver la ville de Macao, c'est la lucarne grillée d'un poste! c'est une porte fortifiée par l'habitude des formules des patrouilles militaires et la confiance du portugais font vite triompher le Prince des hésitations. Le garde monte la garde derrière les créneaux, et dès lors nous sommes hors de vue. Nous revenons édifiés sur les bons instincts qui nous ont fait se vanter de l'avoir échappé belle; car s'il avait disparu, nous aurait commencé par payer pour ses amis. Après avoir gagné à Fauvel, nous allons nous rouler par terre dans la campagne comme en Australie, jurant, heureusement pas trop fort, et ne reprendra plus!

Gracieusement conduits pendant la première partie du jour par don Osorio, aide de camp du Gouverneur, et pendant la seconde par son Excellence elle-même, don José-Maria do Ponte Horta, major d'artillerie, nous visitons aujourd'hui la possession tout entière, ce qui est facile, car elle me semble avoir cinq kilomètres de long sur deux de large. Cette presqu'île a exactement la forme d'une empreinte de pied humain, dont le tibia est tourné vers la mer, tandis que le pouce aboutit à une langue de terre, large de quatre cents mètres, qui la réunit à la grande île de Hiang-Sien. Le talon est formé de neuf hautes collines rocheuses qui dominent les forts Bom-Parto, Barra, San João et San Jeronimo : la grande corne du talon de la plante du pied est garnie des habitations entassées des Portugais, qui sont au nombre de cent vingt-cinq mille, tandis que les deux mille Portugais sont domiciliés sur le bord opposé et extérieur. La Praça do Porto, esplanade marine, est leur boulevard : manoirs à grilles, palais du Gouverneur, capitania do Porto, villas officielles en nombre, sont alignées, présentant absolument le cachet coloré, c'est-à-dire la mère patrie. Supposez alors qu'une muraille escarpée (c'est notre muraille d'hier soir!) et que toutes les arêtes se crispent et se relèvent; ce ne sont plus que montagnes, au haut desquelles s'élèvent les forts de San Francisco, de Paulo do Monte, et sept ou huit autres; ensuite viennent, par les maratchers, le village de Mong-Ha et la barrière du haut qui sépare la colonie du territoire chinois.

Les routes que nous suivons dans notre course sont en corniche dans le granit, et du plus pittoresque; les canons de gros calibre, braqués sur les hauteurs, servent à défendre la presqu'île du côté de la mer; le quartier des cent vingt-cinq mille qu'on voit en face.

Puis nous visitons la méridionale Praça do Porto, de ville, où siège le Sénat, et où figure cette

CIDADE DO NOME DE DEOS.

Nous parcourons les casernes, les églises, la ville construite en 1594 par les Jésuites et aujourd'hui

¹ Cité du Nom de Dieu. — Il n'en existe pas de plus

l'Asylo dos Pobres, etc., etc., en un mot une série d'édifices antiques et chrétiens, surmontés de croix, ornés de saints dans des niches, couverts de fresques curieuses. Ajoutez la mantille qui cache la tête des femmes, l'immense chapeau noir et oblong sous lequel cheminent les moines, la cornette blanche des Sœurs de charité, et l'on jurerait, je vous assure, qu'on est à l'ombre des basiliques de Lisbonne ou de Gênes! Après les spectacles modernes que viennent de nous donner depuis dix mois les mondes entièrement nouveaux, et les mondes asiatiques où du moins l'invasion industrielle a tout le cachet de l'actualité, c'est comme une illusion de trouver à la porte de l'Empire du Milieu une bonbonnière antique avec des ruines chrétiennes qui semblent attester qu'il n'y a eu, sur cette terre lointaine, que nos vieux monuments et nos vieilles croyances.

Vers trois heures, les canots pavoisés nous font naviguer entre trois cents jonques tapageuses, et nous gagnons en rade la canonnière *Principe Carlos*, où l'on boit à la santé de « l'Armada. » Puis nous prenons la route de terre et cheminons sous des bosquets d'arbres à verdure éternelle que vient briser la vague : le soleil d'hiver, avec sa triste pourpre un peu pâlie, se lève de l'horizon, et perce à peine l'ombre du bocage, nous sommes dans la grotte de Camoëns! L'histoire raconte qu'en 1556 le grand poète, après avoir fait naufrage dans ces mers inhospitalières, et n'ayant sauvé que sa vie, parvint à la nage jusqu'à la colonie portugaise alors naissante. Il se réfugia dans cette grotte battue par la mer, et pendant sur sa vie d'exil, il chanta les gloires de sa patrie. Le site en lui-même, isolé et sauvage, ouvrant la vue sur l'Empire du Milieu, et sur l'immense grande terre ne rompant jusqu'aux glaces du pôle sud, le spectacle gigantesque des blocs de granit, a dû, sans contredit, inspirer son génie. Mais l'édilité locale a eu le malheur d'en profaner toute la beauté naturelle et poétique. A l'endroit même des plus touchants souvenirs, au lieu de laisser grands par la pensée, on a construit un kiosque sur nos boulevards, sur lequel on a affiché des vers, et derrière lequel on a enfermé un buste de papier mâché qui est censé représenter l'exilé, le poète à l'âme amoureuse.

Un Français, a voulu, sur la face septentrionale de la colline, consacrer le souvenir de deux infortunes subies pour la patrie. La place est signée : « LOUIS RIEUX, poète religieux. » Un carrosse de gala nous mène par monts et par vaux au pied d'une pagode qui produit un grand effet de

loin, et qui de près sent fort mauvais. Les bonzes n'en ont pas, mais ils ont des neurs gratis, mais ici il y a un fait vraiment curieux. A Canton, par suite de la colonisation, les Chinois sont devenus si Portugais, qu'ils ont même des Chinois, que les Bouddahs sont nommés, dans la bouche des Portugais, des noms de nos saints; et il y a là, à la douzaine, des saints, comme saint Agostino à quatre bras, à trois têtes; à plus et repus.

Le crépuscule va finir au moment où finit aussi pour nous la journée à la colonie; nous sommes sur l'étroite langue de terre qui sépare Macao de Hiang-Chan; à environ deux cents mètres de nous, sur la droite, et sur la gauche, se brisent les flots de la marée montante, et le bruit de la mer antique de l'Empire chinois nous arrête. Le voilà donc le soir, le soir librement le drapeau jaune de l'Empereur! Mais quelle étrange scène se présente devant nous, couverte des immondices, des pourritures et des chiffons de la ville du Feu, que nous apparaît la « Terre céleste des Fleurs ». Une soixantaine d'hommes vêtus de blanc, tapant sur des tambours, et d'une voix aiguë, portent un mort en terre et défilent devant nous. Un cortège bizarre, ressortant plus vivement sous les rayons du jour qui meurt et d'une nuit qui commence, rend encore plus étrange pour nous le récit qu'on nous fait du drame accompli.

A cette place même est mort assassiné l'avant-dernier Gouverneur de Macao, le vaillant Ferreira do Amaral. Ayant pris la colonie de Macao par le Portugal, il s'attira la colère des Chinois de Canton, qui voulaient à toute force maintenir leur autorité dans la colonie portugaise. Ils ne réussirent pas, et se vengèrent par le meurtre, ce qui leur coûta cher. Le 22 août 1849, leurs sicaires se ruèrent sur le Gouverneur, qui se promenait à cheval le long de cette muraille, et le tuèrent. Ils emportèrent jusqu'aux pieds du Gouverneur les têtes coupées et ensanglantées du malheureux officier.

Nous commençons à nous remuer. Nous faisons de longues marches en des lieux fort intéressants, et nous sommes au bout de quelques heures.

Au haut du Monte nous visitons les « Barracaes », les « Barracas », puis nous étudions en détail les « Barracas » de Macao : les « Barracaes », entre autres, les « Barracas » de la « Terre céleste des Fleurs », puis nous visitons les « Barracas » de la « Terre céleste des Fleurs ».

... les plus riants : des terrasses ornées de fleurs, de
salons à meubles d'acajou; ce sont les salles
pour les fonctionnaires. Un petit bureau dans un coin, avec
des piles de livres usés, vient seulement nous rappeler que c'est là que
se fait le « *enregistrement de la chair humaine* ». Les murs sont couverts
de tableaux à grand effet (ce peuple aime tant les arts!), représentant les
forts destinés à transporter lesdites cargaisons de « Fils du Ciel »
sous le soleil meurtrier des plantations de Cuba ou dans les puits fétides de
Gonaïves. Je regrette d'avoir à dire que le pavillon français se montre
beaucoup trop dans ces tristes annonces.

Après cet abord, cela paraît donc magnifique. Mais après les civilités
américaines, aux américains maîtres de céans, nous apercevons de longs
rangées, de droite et de gauche, sont entassés dans des hangars tous
les « *chinois en portance pour l'émigration* ». Ils sont là, attendant le
départ, la figure décomposée, le corps aux couleurs blêmes; à peine vêtus
de vêtements pourris, ils portent le cachet le plus hideux de la misère sale,
et sont dans la plus abominable infection.

... déplorable histoire que celle de la traite des Chinois : quoi-
qu'elle ne date que depuis dix-neuf ans, elle compte les plus horribles
et les plus infâmes spéculations, mille fois plus d'atrocités que la
traite d'esclaves qu'elle a remplacée : du sang, toujours du sang!

... du Sud de la Chine sont en proie à des guerres intestines,
et les prisonniers que fait le clan vain-
queur sont vendus par lui à un « acheteur d'hommes » portugais; qui a des
établissements le long des côtes; tel est le principal mode de recrute-
ment des pirates innombrables dont cet archipel est le nid le plus
favorable. Ils apportent à ces entrepôts la plus belle part de leurs prises :
des hommes, surpris en nombre inégal. Enfin, unis par l'appât d'un
gros salaire, de misérables entrepreneurs chinois et européens
se précipitent par mille réclames et pour convoyer à crédit, des
hommes qui viennent tenter la fortune aux maisons de jeu
et de hasard. Pour deux qui gagnent, vingt
sont perdus. Les perdus, et, débiteurs abusés, ils doivent,
en outre, à leurs failliteux créanciers. Si
ils ne paient pas, si non pour les femmes, les enfants et les
autres, aujourd'hui en Chine pour l'homme
il n'y a plus de liberté; quelques-uns sont vendus
pour la vie, des milliers de pauvres diables
sont vendus d'un petit lot de...

nations. Cinq fois sur dix, une révolte naît à bord, et l'émigré est massacré sans merci; ou bien, par la cruauté d'un capitaine, les cargaisons humaines tout entières meurent étouffées dans les cales, qu'il n'y a pas au monde de récit plus dramatique que ces longs voyages : pendant quatre et cinq mois de mer, des hommes meurent comme des bestiaux, enfouis dans une cale fétide, se débattant, comme de vraies bêtes féroces, quand la fureur de la faim et de la soif les torturant d'air ou de liberté, les décident, par cinq et six, à sauter sur une quinzaine de matelots européens, instruments aveugles de répression, et devenus à leurs yeux des bourreaux?

Les plus heureux sont ceux qui arrivent à destination, après de longues années en esclavage : leur vie pourtant est bien pire que celle des Nègres. Car, dans le Noir, le planteur ou l'entrepreneur voyait sa propriété et la ménageait pour la faire durer; le Chinois, qui n'est qu'un usufruit de quelques années, cherche à tirer le plus de besogne possible en un temps donné; sans songer à l'avenir.

Ne sachant ces détails lointains que par ouï-dire, j'ai voulu faire une idée des soixante et quelques émeutes qui ont éclaté sur les navires d'émigrants par le récit du naufrage de la *Shanghai* à Hong Kong en janvier dernier. Les coulies paraissent avoir été tués en perdant de vue les côtes de la Chine, qu'ils devaient atteindre, tandis qu'un sur vingt était, en otage, attaché au mât de perroquet. La nuit, la crainte d'une émeute avait fait armer une centaine de biscatens armés de pointes, destinés à punir toute irruption, leurs pieds nus devant se blesser sur ces épines; mais ils rompirent les écouteilles, tuèrent dix hommes, et les autres manœuvrèrent si mal, qu'après cinq jours de tempête, le navire périt dans la mer; deux matelots seuls se sauvèrent, et le naufrage fut une véritable tragédie, qui glace d'épouvante!

Si tel est le fond des choses, si depuis 1840 le gouvernement a fermé les yeux sur ce commerce inhumain, si, depuis l'abolition de cette dernière époque le gouvernement n'a rien fait pour empêcher ce qui n'avait été jusqu'alors, même arrêté, par la crainte de l'immensité. Après bien des questions, voici les conclusions de l'enquête actuelle des coulies, au point de vue de la répression des révoltes en pleine mer, échappées à la justice, et qui ne diminuent pas pour si peu. Elles tendent à prouver que les coulies sont les plus

par leurs vœux qu'ils débarquent plus légalement *esclaves* à Cuba ou aux Indes de l'ouest!

Il part ainsi chaque année de Macao environ cinq mille Chinois pour la Havane et huit mille pour le Callao. Certes, si l'émigration était dirigée par des bureaux désintéressés et honnêtes, elle serait un immense bienfait pour le pays qui manque de vivres comme pour celui qui manque de travailleurs; et il faudrait saluer de la plus vive sympathie ces jonques libératrices, dégageant de l'excès de la plus féconde des populations du globe, cette Chine dont le sol n'est pas riche partout, et qui est loin de pouvoir nourrir tous ceux qu'elle porte sur sa surface. Mais alors il ne faudrait pas que les clans de pillards, les pirates et les enjôleurs fussent les premiers agents; marquant toute l'entreprise d'une tache originelle que rien ne peut effacer. C'est dans ce recrutement qu'est la racine du mal; on aura beau s'efforcer, à Macao, demander à ces milliers de coulies s'ils partent ou non de leur plein gré; que signifiera leur réponse affirmative? Une fois saisis par les agents des agents devenus des créanciers, une fois lancés dans les barques de Barracon par des commissionnaires qui reçoivent de quarante à cinquante francs par tête d'engagé, une fois livrés par un contrat signé par les notables et les mandarins de l'Empire qu'ont gagnés des pots-de-vin, les malheureux ne doivent-ils pas mentir par la gorge à l'inspecteur qui leur demande de signifier, oui ou non, leur consentement? Et si, au lieu de cela, que s'ils refusent de partir, trois intéressés, créanciers, commissionnaires et mandarins, s'acharneront sur eux avec toutes les horreurs de la vengeance; traqués et torturés, mourant de peur et de douleur, ils partiront presque forcément sous leur joug odieux et sous leurs coups.

Après la première infamie de la capture par les agents subalternes, le mal ne continue... le négoce! Celui qui « a fait la commission » reçoit, par tête de Chinois livré, cinquante francs de prime; le vendeur trois cents francs pour le vendeur. Le Portugais demeurant dans ses magasins en a ainsi aujourd'hui une centaine. Les commis-voyageurs à Canton, dans le Kwang-Tong, dans le Hainan; c'est un déboursé de trente mille francs. Ce n'est pas le seul aspect d'un marchand de chair humaine : il est aussi laid et court; le nez est épaté, l'œil farouche, la barbe longue et grise, le visage gordin à esclaves : — c'est tout dire!

Un jour, un de ces hommes (ce mot n'est que trop vrai) avec un capitaine de navire, se rend à la cale de ses ballots vivants, le maître d'un navire portugais devant le « procureur » portugais.

C'est là que commence l'action gouvernementale, et les lois actuelles tendent à donner leurs fruits, tandis que le mal, par son châtement; car il se trouve précisément que la ruse et la violence, qui étaient dans le principe un moyen de grande économie, deviennent, sous la loi, la cause même de l'élévation des frais et de la diminution du gain. Sur mille Chinois interrogés par le juge colonial, et mis en prison de retourner en Chine ou de faire voile pour la Havane, il en est resté jusqu'à deux cents qui ont le courage de refuser et de risquer les conséquences « barraconiennes » : si les créanciers qui les ont achetés, comme ils sont dans leurs hangars d'attente, n'exercent pas de terribles pressions, la dépense faite pour ces prétendus déserteurs est perdue.

La cargaison humaine qui, par-devant les juges, a comparu, est alors réinternée au « Barracon ». La loi nouvelle défend, avant six jours, délai dans lequel apparaît une seconde fois le coulie qui dit aux coulies : « Décidez-vous, vous êtes encore libres », ceux-ci attendent un ou deux mois qu'un navire lève l'ancre, et pendant cette attente, ils doivent prononcer le oui fatal deux fois, et, si, par barquement, pour que leur consentement soit démontré.

Tout en louant hautement l'autorité locale de sa sollicitude, de sa inspection et de son enquête pendant l'attente du départ, le gouvernement dit que plus le coulie demeure entre les mains du maître du Barracon, plus il reste la faculté de se retirer. Car il est un mendiant, et si les services ne s'exposeraient-il pas s'il disait : « Je ne veux plus », il aura été logé et nourri pendant deux mois par l'agence, et il sera dans un cercle vicieux, après avoir refusé de partir, il devra, pour payer sa dette, partir après s'être engagé comme entrepreneur !

Enfin le navire est arrimé, il va lever l'ancre, et le jour du départ, et, la veille seulement du départ, le contrat est rédigé, et le coulie est embarqué. Les coulies sont embarqués, et chaque coulie reçoit sept cent cinquante francs par le propriétaire du navire, et par l'agence de l'agence espagnole de navigation. Après avoir embarqué nos compagnons, nous obtenons comme nous le contrat, il est rédigé en espagnol et en chinois. Le Chinois engagé, le procureur du Roi et le capitaine du navire, les principales clauses :

« Je m'engage à travailler deux ans pour le service du porteur de ce contrat ».

mon patron s'engage à me nourrir, à me donner quatre piastres par mois, à me vêtir, et à me laisser libre le jour de l'expiration de mon contrat.

C'est tout beau l'administration sur le papier ! Mais, en résumé, cet homme ne devient-il pas pour huit ans la bête de somme d'un planteur ? Et ne compte-t-on pas que le suicide, comme on me le racontait l'autre jour à Hong Kong, est la ressource finale de tant de misères ! Mais une mort plus atroce les attend souvent, et je me souviens de l'impression profonde que se souvint en moi le récit de M. Vanéechout dans la *Revue des Deux Mondes*, le vol d'un tube : Pour l'extraction du guano aux îles Chincha, la matière est versée par des manches à vent directement du sommet des roches dans la cale du navire, et cela fait un trajet d'environ cent mètres : il avait vu un Chinois entraîné avec sa charge de guano dans ce tube resserré, et tombé en poussière quand il arriva en bas : — de pareils accidents sont les plus fréquents. — Mais, préoccupé surtout des travaux d'esclaves de ces îles, j'oubliais de terminer la relation de l'affaire commerciale ; j'y reviens.

À Canton, où l'agence cubaine, en l'année 1865-1866, a exporté cent seize coulies, « misérables... hères et pauvres diables », n'est pas très-facile de trouver des capitaines et des équipages qui fassent ces transports ; mais enfin l'appât d'un gain assuré, un gain de cent francs par « Celestial », tente certains capitaines, bien que leur vie comme sur un coup de dés. Après les horreurs d'une épidémie de typhus, les révoltes, les coups de revolver amènent chaque année un nouveau, on arrive à Cuba, et voici alors les survivants de la foire humaine sur la place, vraie foire de bétail humain ! Selon la saison, la culture, ou l'encombrement de la marchandise, les prix sont en hausse ou en baisse, comme la farine, le café ou les autres denrées ; mais en général ils sont de cinquante dollars (1750 francs) ! Je doute seulement que le marché de cette foule criarde porte jamais une des valeurs actuelles. Aujourd'hui le Chinois est calme ! Ainsi, depuis la plantation de sucre de Cuba ou à la roche de la valeur de 300 francs à celle de 1750 francs, le gain de ceux qui l'ont « entrepris », c'est-à-dire cin-
quante francs pour le planteur, quatre cents francs pour le Barracón, et cinq cents francs pour l'agence de
Canton, vers ces pauvres bêtes pâles, amputées et

déguenillés, qui gisent là autour de nous sur les planches de nos échelles appelés Barracons, je ne puis vous dire combien mon cœur se serre ! Je sais bien pourtant que, de cette même terrasse, don Osorio nous montre les toits et les jardins de quelques Chinois partis d'ici il y a vingt ans, couchés coulies, et revenus riches ! Si elle résiste aux fièvres, à deux années de travail forcé pendant huit ans d'esclavage ; si elle se fait, comme on les fait, aux coups de bâton et au guano, je sais bien que cette race de travailleurs s'enrichit ensuite, car les salaires du travail libre sont très élevés ! Mais combien en est-il revenu de riches, sur les milliers que la piraterie et les réclames dorées ont entassés dans les cales ? Si c'est une des plus lucratives spéculations du dix-neuvième siècle, gagner à ces agences de coulies environ quatorze cents francs par an, ces « messieurs » ne me feront pourtant jamais l'effet d'être autres que des pirates déguisés en « employés » ; et il me semble que j'entends encore les coups secs et affreux dont je les ai vus frapper la tête des Chinois par escouades, entrant et sortant à l'instar de troupeaux de bœufs qu'on mène aux champs..... ou à l'abattoir !

Ah ! que je félicite du fond du cœur la colonie anglaise d'avoir, dans un de ses premiers édits, prohibé sur son territoire l'emigration des coulies ! Elle a senti qu'il fallait éviter les souffrances qui les attendent sur leur terre adoptive, les exactions dissimulées qu'entraîne forcément leur condition. Pour Macao, la situation est délicate : ce port, cet établissement amphibie n'a jamais été bien défini, ni par ses organes, comme j'espère avoir le temps d'en parler, ni par son histoire. Ni portugaise par son origine, ni portugaise par son caractère, ni portugaise par son régime ; ni bouddhiste ; hésitant entre ses Gouverneurs portugais et ses tenaces sans cesse en lutte ; tantôt proclamant des principes politiques européennes dans l'extrême Orient, tantôt se laissant aller par les menaces venues de Canton et de Shanghai à une assiette véritable que depuis les efforts de la France, elle ne laisse plus le vieux fonds de pourriture d'une organisation d'un seul coup. Il est certain que Macao n'est qu'un simple dépôt pour la traite des coulies, et que ce n'est plus qu'une « douane » pour les coulies, si ce n'est que le temps arrive où les coulies, comme les Irlandais, renonceraient à leur condition, et que ce fait l'Irlande pour l'Amérique, et que ce fait l'Amérique pour l'Irlande.

et le Calao, comme Sydney et Brisbane en payent ! Qu'ils arrachent aux douleurs de la misère, de la faim et du pillage les milliers de Chinois qui étouffent dans leur air ! Que ceux-ci se vendent eux-mêmes pour huit ans, à raison de dix-sept cents francs par tête, mais qu'eux-mêmes du moins touchent et gardent l'argent qu'ils sont censés valoir ! Mais non, le travail libre, la seule idée qui puisse régénérer le monde asiatique, leur ouvrira une carrière plus pure, plus noble et plus encourageante, et leur niveau moral s'élèvera d'autant plus qu'ils auront échappé aux « Barracons », la plus vile et la plus flétrissable des agences que je connaisse !

Nous avions à peine quitté les « Barracons » depuis cinq minutes, et nous escaladions tout haletants la « Calçada da buenita Maria Virgem », une montagne faite en dalles glissantes, entre deux rangées de cases peintes en vert avec des grilles de prison en guise de fenêtres, quand nous croisâmes la chaise « parreira » du « procurador », à laquelle un jeune Chinois hurlant et sanglotant se cramponnait convulsivement. Nous saluâmes la « Sua Excellencia » (tout le monde est Excellence ici, même moi !), et nous lui demandâmes la cause des larmes et abondantes de son malheureux acolyte, qui portait au cou un collier en bois marqué d'un gros numéro. Don^{xxx} revenait de l'hôtel de ville, son costume, et y avait parafé les contrats de sept cents coulies qui devaient être remis demain. Mais, se conformant à la loi, il avait refusé le « contrat » du jeune Chinois, car cette jeune queue n'avait pas dix-huit ans ! Le jeune homme ne cessait de se rouler aux genoux du juge, et l'on nous entendait dire : « il le suppliait de le laisser partir ; car s'il était rendu à son maître, il lui faisait perdre par là tout son bénéfice, et il en avait la conséquence à subir les plus mauvais traitements ». Misérable de désespoir, parce qu'on l'arrête au moment où il doit aller à la recherche du nouveau Eldorado... de guano !

14 février.

Le matin nous embarquons sur le « Principe Carlos », jolie goélette commandée par le Gouverneur de Macao a donnée au Prince pour aller jusqu'à l'île de Formose. Nous tournons les anses rocheuses de la presqu'île, et peu à peu nous apercevons le fort de la « Guia », où a été construit le premier fort de Chine, le Monte et les créneaux des bastions se dressent sur la colline. Nous disons adieu à cette colonie, le dernier regard que nous jetons sur elle est celui qu'il nous est donné de voir avant le Céleste Empire.

Le soir, j'ai vu, j'ai senti, j'ai goûté, j'ai respiré l'air de la Chine les yeux et le cœur se rattachent par la même à la patrie.

événements de guerre entre l'Europe et la grande puissance asiatique. C'est le Portugais Perestrello qui aborda, avant tout autre, dans la rade de Canton, en 1516. Pendant quarante années, ses compatriotes, séduits par les trésors inconnus jusqu'alors des ressources commerciales de l'Empire, tentèrent d'établir d'humbles comptoirs; mais depuis Ning-Po au Nord jusqu'à l'embouchure de la rivière de Canton au Sud, ils furent successivement débusqués et balayés par les hordes indigènes ou par les décrets des mandarins, comme un navire battu par la tempête qui se heurte aux rochers d'une côte abrupte, sans pouvoir atterrir nulle part. Quoique leurs progrès fussent minimes et les faibles forces navales dont ils disposaient ne leur donnaient qu'ils avaient en vue de créer seulement un comptoir de commerce stable aux deux nations, ils furent partout expulsés comme les Portugais. Après avoir enfin obtenu le droit d'ancrage sous le vent du Sud, à Chwan et Lam-Pa-Cao, ils furent en 1557 autorisés à bâtir une ville sur un roc désert, perdu à l'extrémité d'une île. En quelques années, ils s'y firent si bien, que les mandarins ne purent plus les en chasser. Le comptoir fut fondé. Dès lors, pendant plus de deux siècles et demi, ce comptoir fut une fois portugais et chinois, partagé entre l'autorité des mandarins et le sénat local. Curieux assemblage de deux pouvoirs opposés, qui vivaient en commun, s'observant l'un l'autre, et s'efforçant d'établir une relation politique semblable à l'échange commercial dont ils étaient le lien entre l'Empire du Milieu et tout le reste du monde. Le dragon européen dut pourtant céder au dragon jaune, et le comptoir fut composé de deux « juizea », de trois « verendores », et d'un « alcaide » élus par la communauté, fut contraint de passer sous le joug des Fourches caudines des mandarins, et de leur abandonner toutes les prérogatives, — la juridiction sur les crimes, la police, la surveillance de la conversion des Chinois au christianisme.

Il semble que dans ce mariage du pouvoir européen et chinois, la dernière fut contrainte au rôle de femme soumise, et fut maltraitée par son maître. Cependant, en 1808, quand les troupes anglaises débarquèrent à Macao, pour défendre ce comptoir d'une attaque française, les mandarins de Canton, à chaque leur propres défenses, et le général impérial Lin, en tant que les fonctionnaires de Canton viennent chercher refuge à Macao, deux mille hommes, menant la défense de la ville, et les troupes portugaises de Macao.

Hong-Kong. Mais il en coûte à l'Empire la cession de cette île, exigée par le traité qui termine la guerre. Enfin la fermeture de la douane portugaise, en 1849, ne peut entraîner celle de la douane chinoise, et la dispute se termine par l'assassinat du Gouverneur. Ce crime rompt la digue qui contenait jusqu'alors des courants juxtaposés, mais si violents, qu'un orage nouveau devait tout submerger. Autant, jusqu'alors, il y avait eu respect de la mitoyenneté dans le comptoir chinois-portugais; autant, politiquement parlant, une ère de vengeance et d'indépendance s'ouvre pour la colonie, qui sort de deux cent quatre-vingt-douze années d'étreinte, d'intimidation et de tutelle. Donc, à partir de 1846, ses Gouverneurs royaux, soutenus par un conseil, y règnent en maîtres, construisent, jugent et édictent, sans avoir besoin de la permission aux suppôts des mandarins de Canton. Mais il n'y a pas de malheur, c'est que le Portugal n'a jamais été légalement possesseur de l'île, et que les Chinois n'avaient peut-être pas tellement tort d'y avoir tenu le lion dans l'administration des affaires. Entre la permission de bâtir en 1557, d'élever un comptoir, et la cession totale du sol, il y a eu un intervalle que le cabinet de Pékin a laissé sauter de fait, mais non de droit. Les architectes portugais, et le « senhor » Guimaraes a fait la plus belle façade de grimaces, quand, en 1862, les plénipotentiaires chinois refusèrent de ratifier un traité où la souveraineté du Portugal sur la colonie était implicitement reconnue. Quoique la proposition fût faite par le chargé d'affaires de France à Pékin, la nullité des prétentions portugaises n'en fut pas moins affirmée par la Chine. Ainsi, par un sinistre concours de choses de ce monde, le Portugal, qui a ouvert la route de l'Inde aux nations commerçantes, est seul à y voir flotter ses couleurs. Il est maître de la Chine; tandis que, légalement et de par des traités, la France est maîtresse à Hong-Kong, et, avec elle, la Prusse et l'Angleterre à Chang-Hai; tandis qu'enfin la Prusse a, dit-on, fort envie de céder la magnifique île de Formose.

Après l'indépendance politique de Macao, gagnée pied à pied, la prospérité commerciale arrive maintenant à son apogée, la prospérité commerciale suit une marche inverse. Durant le dix-huitième siècle, le Portugal, par la Compagnie des Indes ébranle tout le Sud de la Chine. Il est à une source vive, où il y déverse ses importations. Plus tard, quand est le bureau des échanges. Plus Canton devient le rendez-vous des mandarins, plus Macao s'ouvre à nos navires. Plus les jonques, chargées de marchandises, arrivent à Macao, mais cette ville devient un lieu de pénétration dans le grand trac oriental. Que de rêves on fonde alors

sur ce point infiniment petit, converti en phare des mers de Chine, appelant à lui les navires qui viennent du bout du monde, déchargeant et rechargant leurs cargaisons, puis les relançant, comme les rayons d'un foyer de lumière, vers de lointains parages avec les produits, si recherchés, de l'Empire du Milieu! Mais en un jour tout cet édifice se s'écroule; il suffit qu'en 1841, grâce à l'admirable activité et aux efforts de la Grande-Bretagne, un autre rocher désert, du nom de Hong-Kong, soit cédé à la reine des mers et déclaré port franc, pour que le commerce se déplace! La naissance de cette colonie britannique tue l'ancien port portugais; et il n'y a plus ici, affourchées sur leurs ancres, les vieilles coques de navires noircies au service de la traite des opiums.

Macao compte environ 125,000 Chinois et 2,000 Portugais. Au lieu des 1,000 sorties d'il y a trente ans, il n'en a aucune. Son commerce se résume presque à l'importation de 7,500,000 francs d'une valeur de 16,310,000 francs, et à l'exportation de 1,500,000 francs d'une valeur de 3,400,000 francs. Comme bien vous le pouvez deviner, ce sont les Chinois qui l'habitent ou qui y passent que tombent les importations, et, suivant la règle fatale des peuples asiatiques, leurs vices que l'on gagne le plus. Plus de 100,000 francs proviennent de la ferme des jeux; plus de 300,000 francs de l'opium et des Barracons! Et c'est quelque chose dans une ville de 1,188,000 francs seulement. — Quant aux dépenses, elles sont du lieu et à la modicité des appointements, de 973,000 francs : les 215,000 francs de bénéfice net restent à la métropole, où il y a, dit-on, place pour tout.

Singulière et pittoresque physionomie que celle de Macao, qui a eu ses grandeurs comme la marine des Indes, sous les drapeaux des Albuquerque!... Il représente l'ancien monde, la fougue financière des Anglo-Américains, et le commerce de Canton, découlant de la Chine pure, et les deux sentinelles opposées! Si l'une est Macao, l'autre nous devons l'ouverture de la Chine, semé dans la douleur, celle-là a retenu le commerce.

En comparant ces trois colonies, on voit que Macao, ceinture de tirailleurs, doit être abandonnée. Je viens tout naturellement à penser que les Chinois pour se représenter l'empire du Milieu, ont fait de Macao, Canton et Hong-Kong, les trois sentinelles de l'empire.

envahissantes tout autour de leur ruche. Quel vol hardi ils ont pris, et quelle est la terre de l'Orient, qu'elle soit baignée par l'Océan Indien, l'Océan Antarctique ou l'Océan Pacifique, dont ils n'aient pas abordé les plages? Nous les avons vus courir aux mines d'or de l'Australie; et nous savons qu'ils se ruent sur celles de Californie. Nous les avons vus accapareurs et usuriers à Java, commis utiles et aimés des Blancs à Singapour, négociants virils, — et les seuls, — à Siam : ils activent heureusement la circulation cochinchinoise; ils se font honneur à Manille; ils se plaisent aux îles Chinoises, dans le guano, et à Cuba, sous les planteurs! Quel peuple immense formerait à lui tout seul ce peuple pris hors de chez lui! Aimé ici, chassé là-bas, utile à droite, malsain à gauche, mais persévérant dans son métier, qui pour lui est la vie, le Chinois d'exportation revient toujours au pays natal, mais presque toujours dans son cercueil, ce qui a fait dire à un ancien une des terres où il émigrerait : « Nous recevons le Chinois brut et nous le renvoyons dans sa patrie manufacturé et mort. »

Mais moi, qui ai vu ainsi déjà tant de « Fils du Ciel » avant d'avoir mis le pied en Chine; pour moi qui ai entendu des hommes sincères tant louer ou blâmer le Chinois, il me semble qu'une théorie absolue ne peut être formulée. Le considérant uniquement comme émigrant, je le compare à la plante parasite portant le mal ou le bien suivant la sève de l'arbre auquel il s'attache, absorbant cette sève si elle est plus riche que la sienne, et se nourrissant si elle lui est inférieure. Cherche-t-il en effet à prendre dans une race supérieure? il en pompe pour lui seul la fécondité, et par son essence même d'y descendre dans les bas-fonds, d'en exagérer les vices et de leur servir d'aliment. Tombe-t-il dans une population paresseuse, abâtardie et froide? il la réveille par sa vivacité, il la régénère par son sang, la stimule par son travail. Mais par-dessus toute chose, au dehors, c'est un être adaptable; dans la zone plus proche qui entoure sa patrie, c'est un être qui reproduit ce qu'il est sur la terre de ses ancêtres.

Enfin, qui se déroule devant nous, le sol classique de « l'Emigration », guidée par un pilote chinois fort habile, notre canonnière traverse de nombreuses îles rocheuses, des estacades de bambou et des bancs de pêche qui animent à son embouchure le coup de vent du fleuve de Canton. Mais comme nous sommes en plein littoral, et, seules, des tombes disséminées, taillées dans les roches granitiques, font diversion à la nudité des rochers et du cours d'eau. A droite et à gauche, les hauteurs sont couronnées de fortifications démantelées, vestiges de la puissance

première et de l'humiliation récente de l'Empire. Nous nous souvenons de Canton (ou Boca tigris), Anung-Hoy, Wantong et Ticok-Tab, où les Russes firent les défenses formidables qu'ont anéanties nos canons en 1855 et en 1856. En voyant, dans les canaux nombreux qui communiquent avec la mer, des convois interminables de jonques, semblables à des forêts de joncs, nous pensons aux désastres épouvantables que devaient faire nos canons, nos boulets et nos bombes dans une pareille forêt de mâts. Nos canons sont si modestes aujourd'hui et moins inhumains, car nous nous contentons de faire la guerre avec mitraille à des nuées épaisses de canards sauvages, qui nous rappellent ceux d'Australie.

Après avoir passé la « Gueule du tigre », qui forme les rapides renommés de Canton, nous voyons les beaux clipper américains se balancer pacifiquement en flotte sur cette magnifique rivière, puis les jonques chinoises de Whampoï, et à neuf heures et demie du soir, sous un ciel clair et de lune, nous entrons dans la ville flottante de Canton. À une distance d'environ une lieue et demie, des millions de lanternes chinoises illuminent de droite et de gauche cette cité nautique, la font ressembler à un globe. En se reflétant sur les ondes tremblantes, et en se projetant sur une habitation qui flotte, ces lueurs me rappellent les effets de leur magique effet dans les paysages de Java. Arriver à Canton, c'est descendre dans un « aquarium » d'innombrables lanternes et de bateaux entassés; c'est se voir entouré de jonques qui dorment sur leurs ancres et qui forment une ville flottante, comme de l'illusion et du rêve. N'y avait-il pas, dans ce spectacle, près du Styx, et les tam-tams, les pétards, les coups de feu, le bruit d'un concert ne font-ils pas croire à quelque apparition magique? On est sous l'impression de notre entrée nocturne dans une ville flottante, pour horizon une forêt de mâts illuminés de lanternes, et au-dessus des toitures dentelées des pagodes, que je me disais : « Canton est une ville dépouillée de son cachet saisissant. Les lanternes n'y ont qu'un effet que le soleil ! »

Mouillant devant l'îlot de Cha-Myen, nous cherchons un gîte en frappant à plusieurs portes. On nous dit : « cantonnées » pour cette nuit chez le capitaine de la douane, qui même devait nous donner asile, mais qui, par suite de l'absence de son intérieur de la ville, et les portes de la ville étant fermées, nous ne pouvons couvrir du soleil.

XIV

CANTON.

Monte-de-piété. — Serpent tentateur. — Le village des vieillards et le village des morts. — Sept
autres chapitres. — Rue de l'Éternelle Pureté. — Pagode des tortures. — Bienfaits des mission-
naires. — Conté du Vice-Roi. — Première impression sur la Chine.

15 février.

Température + 2° centigrades. Canton s'étend sur les deux rives de sa
grande rivière, et se compose de deux villes, la ville flottante et la ville ter-
restre. Dès le matin, le consul anglais, M. Robertson, vient nous prendre ;
à son tour, à son tour, nous naviguons de droite et de gauche au milieu
de centaines de barques habitées par des familles entières. Un toit de bambou
ou de paille sèche abrite chacune de ces barques-maisons : à l'arrière,
un autel est illuminé par de petites torches parfumées, et vingt
cinq on y tire des feux d'artifice. Voici les bateaux de fleurs, vrais
serres d'horticulture, où, derrière des arbustes torturés et sous une sorte
de treillage, poussent à la fois des fleurs et des Chinoises prisonnières. Sirènes
et canotiers, ces dernières sont peintes de carmin sur les joues, de noir sur
les lèvres, ont l'air endormi et paresseux. Mais dès que la brune
sonne, que la barque s'illumine, les instruments de musique sont
mis en branle, et les riches Chinois viennent s'y récréer en vidant des
coupes de vin. Ici, une forêt de mâts indique la station d'où les jonques
partent pour l'intérieur par les canaux qui sillonnent l'Empire, et quinze
canons se montrant à chaque sabord, prouvent l'encombrement
de ces canaux. Mais les canons du gaillard d'avant, destinés à les
défendre contre les pirates de rivière, me rassurent peu sur ce genre de

Le plus curieux, c'est sans contredit la petite anse du fort
de Canton, où les canards, par bandes de quinze et vingt mille,
sont élevés, comme les Chinois, ce qui est pourtant bien difficile.
Ils sont abattus deux fois par jour, abat des claies qui viennent en pente
d'un pont-levis, se faire baigner par l'eau de la
rivière. On en compte environ mille par bateau, prennent leur vol,
et se dirigent vers les hautes terres voisines. Au son criard d'une corne dans

laquelle souffle le propriétaire des volatiles, tous reviennent en nid avec une étonnante obéissance, et chaque soir il s'en vend un grand nombre pour les dîners-gala des mandarins. Le village de Fati, peu éloigné de cette anse, est le lieu où l'on fait couvrir et éclore les œufs par la chaleur artificielle. Je croirais volontiers que l'administration des autorités cantonnaises est bien supérieure à la police de l'Empire tout entier.

La ville de la terre ferme nous présente bientôt le coup d'œil original : les rues n'ont guère plus d'un mètre et demi de large, elles sont lées et glissantes, et une foule immense s'y presse. La première rue que nous prenons est celle des poissonniers, où une glu visqueuse nous fait presque tomber à chaque pas; la seconde est celle des bouchers, et sont suspendus des rats tapés en faisceau, aplatis et fumés, des cornues de Poméranie, des chiens comestibles dont la queue seule est mangée, une bouffette de poils jaunes; la troisième nous montre des mandarins en robe de soieries; puis viennent les porcelaines. Mais toutes ces choses, les dors d'une salle de spectacle asiatique, ont un cachet d'originalité. Les dalles sont foulées par une population aux vêtements sales, aux queues de cheveux et à chapeaux pointus; les mandarins se heurtent des files d'aveugles qui serpentent en se touchant, de l'autre, des lépreux immondes, et des malheureux qui se font ramper à terre. Des escouades de vigoureux coolies parcourent le monde. Mais, hélas! pour un Chinois bien mis, nous sommes attristés par la vue de deux cents autres malades, affaiblis, faim, se traînant sans vêtements, et dévorés par les mouches, on croirait voir des hannetons sur un chêne. Au-dessus du bruit bruyant, des millions de planches écarlate, des lanternes rouges suspendues verticalement, se balancent sous l'effet du vent, et des affiches de marchands ou des sentences religieuses.

Nous nous sentons véritablement étourdis par la multitude humaine après deux heures de promenade. On se sent oppressé où il faut faire le coup de poing pour se frayer un chemin à travers les odeurs repoussantes que répandent des hommes malades, nez, et par les lèpres superposées d'un malade sur un autre, dévorés par les insectes qui les guettent, par la vue des débris de la richesse des boutiques, par les cris des enfants, par les lies, et apitoyés à la fois par une misère qui nous fait pitié. Nous voulons essayer de nous rendre compte de la situation, mais nous avons parcouru toute la ville, et nous sommes fatigués.

escaliers de cent cinquante-trois marches, nous dominons cette multitude de maisons de bois et de ruelles se coupant à angle droit. Notre tour n'est autre chose qu'un mont-de-piété : chose curieuse, c'est là une des plus vieilles institutions de l'Empire chinois. Dans les huit étages de ce bâtiment de bois, nous voyons, rangés avec un ordre admirable, des milliers de petits paquets étiquetés : le Gouvernement a la haute main sur cette administration de bienfaisance, et certes c'est bien la dernière chose que je sois parvenu à trouver dans l'empire asiatique.

Sur le toit, recouvert de tuiles bleues qui nous sert de premier observatoire, se trouve une succursale de pharmacie. Des centaines de pots de terre vernissée sont rangés sur des étagères, et ils sont pleins de médicaments à être distribués aux malades. De plus, une trentaine de vigiles, gardes de nuit, sont établies à notre mont-de-piété, surveillant cette pharmacie et les malades. Non-seulement ils donnent l'alarme pour empêcher le vol, mais ils surveillent les valeurs, qui pullulent ici plus qu'ailleurs. Mais Canton est si vaste, que nous n'en distinguons pas les limites. Les rues sont si étroites et les passages si tortueux, que deux pagodes nous frappent, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, voulant ensuite gagner une montagne sacrée, le mont Kiu, et d'en faire planer leurs ailes à vol d'oiseau sur la multitude humaine.

Après avoir marché pendant une heure dans les rues, nous arrivons dans le pays de nos chers amis, les missionnaires du Nord ; à peine y sommes-nous, qu'une foule de gens nous entourent, les uns pour nous parler des troupeaux de bœufs, les autres pour nous parler des cochons. C'est un bœuf sacré placé sur un socle, et un porc sacré que visitent chaque jour des milliers de personnes. La légende chinoise, c'est aussi une légende pour les chrétiens ; mais l'esprit de cette tradition toute chrétienne n'est pas compris par les Chinois. Au lieu d'honorer la femme bienfaitrice, ils honorent le démon tentateur. Nous avons déjà vu à Java, à Singapour, les grandes fêtes faites par les bouddhistes aux démons pervers. Ici, nous avons appris que, lorsqu'ils frappent à tour de bras les cloches de leur jonque, c'est pour chasser l'Esprit des ténements, le démon qui les tourmente. Ne pas s'inquiéter de la bonne ou de la mauvaise fortune, mais se débarrasser de la mauvaise, qui est le seul moyen de prospérer, telle est la doctrine que les Chinois professent autour du bûcher, tout comme les chrétiens autour du bûcher de la croix. Ils brûlent une grande quantité de papier, et ils brûlent aussi une grande quantité de papier, qui ne paraît digne de rien.

et qui se « love » près des cendres chaudes. A la porte de la pagode, au-dessus de laquelle on coupe la tête du coq par un bûcher; c'est un symbole : « Que ma tête soit coupée comme celle du coq, si je ne suis pas l'éternité, si je suis un parjure ! » Cette coutume, jugée par les bonzes, nous fait rire de bon cœur. Car, en effet, les bonzes sont les coqs qui font les frais de la dévotion publique, et les coqs sont les bonzes, qui les mangent à belles dents tous les soirs.

Les murs de cette pagode, peints de fresques, sont ornés de grands placards dorés, sur lesquels sont inscrits les noms des donateurs.



La dévotion des indigènes à leurs dieux et des hommes habitués par l'usage à la mémoire. Chaque souverain, chaque noble, monte d'un degré dans cette cour, et un certain dieu s'empare de son cœur, celui avec la protection duquel il s'est si terriblement battu les Anglais, et dont les trois royaumes ont été vaincus. Les dieux indigènes sont donc les dieux des indigènes.

En attendant qu'en sautant sur le toit de la pagode, le consul nous montre une flotte immense de jonques non loin de là ; s'il y a plus de jonques que de mâts et plus de mâts que de sabords, c'est que les troupes impériales sont restées ici depuis six jours ; après avoir laissé un millier de morts sur le rivage, le district voisin a tout simplement refusé de payer l'impôt et révolté le peuple contre le Vice-Roi.

La pagode que nous visitons est celle des cinq cents dieux. Il y a dans le temple des statues de trois pieds de haut, toutes plus grotesques les unes que les autres. Je ne vous parlerais point de ce temple, qui, à l'instar



Jonques chinoises.

Les Chinois, inspire un ennui profond, si je n'étais un chrétien. Les bouddhistes portant la mitre, des ornix et des robes, ne s'occupent ni de garder son chapeau sur la tête, et si des fidèles en balancent à Bouddha, ils sont dévorés et avalés par les boues. Les Chinois ont peintons enfin droit au Nord, désireux de visiter cette ville peuplée, dans les ruelles de laquelle on ne peut pas aller sans être étouffé par le nombre. Nous sommes allés au sommet de la fameuse pagode à cinq

clages, qui est au centre d'un groupe de douze forte-
trémité nord au-dessus de la ville tout entière. Avec ses boiseries peintes
rouge foncé, elle est véritablement grandiose; il n'y a pas une seule
culte bouddhiste, mais elle porte sur ses murs des inscriptions, des
des caricatures de caserne, qu'y ont bariolées les troupes de l'occupant
l'occupation, depuis 1858 jusqu'en 1861. De son sommet, on aperçoit
clairement le triangle arrondi que forme la vieille ville, entourée de
murailles de plus de dix kilomètres de long, ses soixante portes, ses
res, ses pagodes, ses mosquées et ses « yamoune ». Voilà le temple
la brèche où les alliés montèrent à l'assaut en 1857; tout à côté, un
ombrage de peupliers, au pied même de la muraille, est le cimetière
braves tués à l'ennemi. Voilà le temple des pères, où l'on va
à tous les vents, où est suspendue une cloche. Les coups de
pointés ont égratigné le bronze, et on nous raconte qu'il y a
cents ans, cette cloche fut ébranlée trois fois, mais elle ne
damnèrent au silence, en prophétisant que la ruine de la cité antique.
Il paraît qu'en 1857, quand on commençait à braver les murs,
c'était parmi les commandants des canons, un officier d'élite,
d'ordinaire, « sauter le cavalier », mais qui, cette fois, avait
vite la besogne, et deux jours après l'assaut, il était mort.

Contes, quand un autre homme que moi
 vient qu'un âme à gouverner ses passions
 son patrimoine. Mais je ne veux pas
 désolé et privé de vie au milieu de la
 cement des anciens facteurs, le
 Contes.

Il nous fallut rester sur place pendant
un quart d'heure, à la fois pour attendre
qu'on nous envoie un guide et pour nous
demander à nos compagnons de quel côté
se trouvait la Chine. Nous suivons d'abord pendant
quelques minutes la route qui nous a servi
de sentier, mais elle ne nous mène nulle part.
Après un quart d'heure, nous nous arrêtons
et nous nous demandons à nos compagnons
de quel côté se trouve la Chine. Nous suivons
d'abord pendant quelques minutes la route
qui nous a servi de sentier, mais elle ne
nous mène nulle part. Après un quart
d'heure, nous nous arrêtons et nous nous
demandons à nos compagnons de quel côté
se trouve la Chine. Nous suivons d'abord
pendant quelques minutes la route qui nous
a servi de sentier, mais elle ne nous mène
nulle part. Après un quart d'heure, nous
nous arrêtons et nous nous demandons à
nos compagnons de quel côté se trouve la
Chine.

nous supplée l'abomination de la désolation : collines dénudées et rocheuses, flaques d'eau croupissante, amas d'immondices, sentiers affreux, rien n'y manque de ce qui peut attrister les regards sur un horizon de tombeaux disséminés. Bientôt nous sommes dans une enceinte fortifiée, où sont des étangs et des vases sacrés ; nous franchissons un portique, et plus de six cents maisonnettes alignées nous apparaissent. C'est un hospice fondé par le Gouvernement chinois pour les vieillards. Tous ces débris, ces squelettes vivants, au nombre d'un millier, sont blottis dans leurs cases sombres, et ils couchent à côté de leur cercueil ouvert tout prêt à les recevoir ; quelques-uns, plus valides, charment les loisirs de leur reste d'existence en sculptant de leurs doigts tremblants des fioritures qui ornent la boîte où ils reposent peut-être demain. Ce peuple stoïque ne craint pas la mort.

« Tout à côté est la cité des défunts : c'est une ville carrée dans les ruelles de laquelle nous pénétrons sans peine; chaque maison en granit est éclairée par une lampe funéraire. Là il y a neuf cent cinquante habitants, mais seulement trois vivants, les gardiens! Moyennant quinze francs par mois, les défunts sont déposés en ce lieu, jusqu'au moment où la famille du défunt apporte l'argent ou les moyens de transport nécessaires pour rapatrier les défunts dans le Nord ou dans l'intérieur de la Chine. J'admire ici la coutume par laquelle les familles peuvent trouver la consolation de réunir dans une même tombe les membres épars que la mort a frappés au loin...

..... *Ut jungat eosdem*
pace familiæ communis amor, commune sepulcrum.

...chinois pour les morts a quelque chose de touchant, bien différent avec leur cruauté classique, leurs tortures et leurs exactions. Combien nos formalités européennes en pareil cas sont inférieures aux coutumes chinoises! car voilà en outre cinq personnes auxquelles on n'a pu payer et qui n'en sont pas moins

... dans une part cette métropole, au milieu des offrandes
... des vœux et des terribles réponses. Ce silence, ces
... et les autres morts; formant un ensemble qui impres-
... ne peut s'empêcher de se dire : « Et ces

...the Chinese government is not a member of the United Nations, and therefore it is not possible for the Chinese government to participate in the work of the United Nations. The Chinese government is a member of the United Nations, and therefore it is possible for the Chinese government to participate in the work of the United Nations.

soleil, les autels enluminés de chaque boutique, ne sont que l'indice de la vénération de ce peuple pour ses pères. Peut-être se demandera-t-on est-il la clef de leur opposition à tout ce qui est innové. En effet, enterrant leur aïeul dans leur potager, comme nous le voyons faire autour de nous, se jurent-ils de l'imiter en tout, et une génération qui doit-elle demeurer le type de toutes les générations postérieures de l'Empire.

Mais quittons la ville des morts : le soleil va se coucher, et pour notre demeure, il nous faut encore traverser la ville des vivants. Les portes ferment le soir, et il ne serait pas tentant de descendre. Nous revenons donc par le tombeau d'un Ming, général à Canton, il y a quelques siècles, et dont la dépouille, les lions, des chameaux, et des guerriers sculptés dans le granit.

Soudain, tandis que nous pressons le pas, dans les rues déserts qui longent les murs en terre d'un petit village, nous voyons à trois pas, dans des herbes abattues, par un panier en nattes, cousu à son orifice : quelque chose se soulève, la natte molle se soulève, puis retombe ; avec un contrecoup le tissu grossier, et nous trouvons un pauvre petit être froid, âgé peut-être de vingt-quatre heures. Le premier jour, il vagit plaintivement ; au bout d'un instant, d'autres ils s'échappent d'un buisson voisin, et un autre enfant se jette la mort. Celui-ci a sans doute été jeté par-dessus un mur fracturé, et sur un espace de cinq cents mètres, le long des comptons bientôt sept moribonds, âgés de quelques heures. Uns sont atteints de la lèpre, les autres sont pourchassés d'eux a un coup de couteau dans le côté. Je me penche, mon cœur se soulève de pitié, de douleur et de colère. Ils gisent là tellement meurtris ou gelés, que rien ne peut les Sept, en moins d'un quart de lieue ! n'est-ce pas le plus et le plus navrant ? Pour notre premier jour, nous ne voyons un exemple de la plus affreuse des conditions de la vie des immondices, nous ne pouvons décrire ce que nous ne puisse espérer de sauver. Ici de sang dans le ruisseau, plus loin l'enfant empoisonné par le lait de sa mère, des fortifications nous avertissent qu'il ne faut pas nous retruite compte ; et, partant de là, nous voyons des télescopes, nous battons notre tambour, nous voyons des charbons, nous voyons des charbons, nous voyons des charbons.

Certes, je l'avoue bien franchement et je prie les Missions de me le pardonner, je n'avais jamais voulu croire à l'exposition des petits Chinois ! Je me disais que puisque les bêtes féroces soignent leurs petits, il ne devait pas y avoir de pays où l'abandon des enfants fût devenu une coutume. Qu'il y ait des crimes isolés, des infanticides comme dans certains quartiers de nos capitales, c'était, pensais-je, là, comme chez nous, une triste conséquence des misères ou des misères humaines ; c'était, selon moi et selon mon ignorance, une question de cour d'assises chinoise, exploitée en Europe et exagérée par les correspondances qui nous parvenaient et qui étaient encore amplifiées dans chaque paroisse.

Maintenant que j'ai vu la plaie comme Thomas, je suis convaincu et je m'en rends compte. Je verrai toute ma vie ces sept enfants jetés aux gémonies, à la porte de la première ville chinoise que nous visitons, ces sept enfants que nous avons trouvés notre première promenade au hasard dans la campagne de Canton. Je ne m'étonne plus désormais du chiffre de vingt ou vingt-cinq enfants exposés par an dans les *Annales de la Propagation de la Foi* portent, si je m'en souviens bien, le nombre des enfants exposés par an dans les grands centres de la Chine. Ces tristes chiffres et de ce qu'il nous a suffi d'une heure pour voir que nous pouvons conclure, sinon que l'exposition est bien une coutume nationale, et que l'abandon des enfants, qu'il s'agisse de la vente ou finisse par le meurtre, ne révolte pas le moins du monde un grand nombre de mères chinoises, qui ont évidemment un caillou dans la conscience ? Il nous reste à chercher jusqu'où cet usage, — puisque l'impunité aux yeux des Chinois, et nous voyons que les mandarins ferment les yeux sur ce point ou s'ils ne le font pas moralement tant de mères coupables. — Sous prétexte que se termine notre journée d'excursion, et, en attendant que, dans ces choses, nous passons la soirée à écrire tous trois près de ce bon homme, M. Hancock.

Canton n'est qu'un lieu qui ressemble à un hôtel, à un caravansérail, à un lieu de passage pour le voyageur. Les négociants européens logent dans des hôtels, les Chinois dans des caravansérails, et le Gouverneur de Hong-Kong a bien son hôtel particulier. Il est en général tout seul dans son hôtel, et il est occupé à étudier des centaines de théas différents ; il a une collection de théas pour la maison Gibb, et il nous montre, à chaque pièce de végétal précieux, par exemple, à différents degrés de chaleur, et nous montre les différentes plantations diverses, est très bien classée. De

JAVA. SIAM. CANTON.

l'appréciation de notre hôte dépendent l'achat de millions de marchandises le bénéfice de plusieurs millions pour Gibb-Gibb and Co. un simple agent.

Après le bruit de la journée, nous n'entendons plus rien, nous sommes dans une demeure que le choc sourd de deux bâtons frappés l'un contre l'autre.

veilleur de nuit de notre hôte. Cha-Myen, l'ilot où nous logions, est un lieu où il y a dix ans, un banc de boues, couvert à marée basse, et de nombreux pélicans, des corps morts apportés par le courant, et de nombreux poissons imaginables. Après la prise de Canton en 1857, les Anglais, qui avaient demment reprendre un commerce jadis si florissant, se voyaient contraints

trouver que des ruines à la place des factoreries, et voyaient contraints Mais les plénipotentiaires alliés préférèrent convertir les ruines en une

artificielle, et des quais de granit furent construits, pour servir à la concession, qui mesure deux mille huit cent cinquante mètres de long et neuf cent cinquante de large : le tout coûta 335,000 francs.

Le cinquième fut payé par la France et quatre autres par l'Angleterre. En septembre 1861, les lots furent mis en vente, et les adjudicataires payèrent tant d'entrain, que les lots — de douze mille pièces —

montèrent jusqu'à 9,000 dollars. En six ans, il y eut de nombreuses églises anglaises, une église protestante, un cimetière, un

d'entraînement pour les courses, des villas, des maisons magnifiques pour les grandes maisons d'Europe, et le territoire britannique du territoire français, des

taouffes d'arbres incultes, des ordures, des chiens, des taupes, mais pas une maison !

Pour nous, heureux d'avoir trouvé un grand nombre de ceux qui nous ont accompagnés aujourd'hui, nous sommes allés à midi, dans l'intérieur de la ville, à la campagne, M. Hancock. Le docteur Gump, qui avait, il y a deux ans, servi de guide à l'empereur

le Duc de Brabant. A Hong-Kong, commandant le Prince, qui a été le premier voyageur de l'Empire du Milieu. En nous disant cela, il nous

quelle affabilité il cherchait à nous en dire plus, nous ne pouvions pas lui en dire plus. Il espérait pouvoir nous en dire plus, nous ne pouvions pas lui en dire plus. Il espérait pouvoir nous en dire plus, nous ne pouvions pas lui en dire plus.

propres, et, rapportant des choses, nous ne pouvions pas lui en dire plus. Il espérait pouvoir nous en dire plus, nous ne pouvions pas lui en dire plus. Il espérait pouvoir nous en dire plus, nous ne pouvions pas lui en dire plus.

16 février.

Revenant nos excursions, et guidés par un domestique chinois, qui n'a d'autre mission que de nous ramener à Cha-Myen dès que nous prononcerons son nom, nous parcourons le centre de la cité, qui est un vrai labyrinthe. Pourtant de longues artères droites, étudiées d'avance sur le plan de la ville, nous servent de point de repère : ce sont les rues de « la Droiture immaculée » (le boulevard Haussmann de Canton), de « l'Éternelle Pureté » (qui correspondrait au boulevard de la Madeleine), de « la Bienfaisance et de l'Amour des Peuples » (boulevard de Sébastopol) ! Bref, les noms les plus ennuyeux de sentences morales et abstraites ont été donnés par les Chinois à ces longs corridors dallés, et il est amusant de voir les inscriptions qu'ont mises nos soldats, pendant l'occupation alliée, les loustics gaulois ou allemands, sur les voies chinoises du « Savoir clairvoyant », de « la Virginité », de « l'Amour » et de « l'Espérance », ont été rebaptisées : « l'Opéra-Comique », rues de la Mère-Michel, du Sergent-Isidore.

On passe vite dès que nous entrons dans les cours des prisons : les cages de bambou de quelques mètres carrés, sont entassées des prisonniers misérables ! Presque nus, grelottants, enfoncés jusqu'à mi-corps dans une boue fétide, portant sur leur figure et sur leur corps la marque des meurtrissures et des plaies, ils attendent en fourrière l'exécution. Les uns se jettent sur les sapèques que nous leur donnons, tandis que d'autres, grimpant et se contournant sur leurs bras, semblables à des bêtes fauves qui se débattent dans leur cellule et qui meurent de faim. Tout à côté est la pagode des tourments, où sont rangés, par gradation dans la douleur, les instruments de torture : les « canques » et les « lattes » pour fouetter jusqu'au sang, les « verges » en comparaison des petits appareils que je vais vous citer. Des baguettes de bois, longues de vingt centimètres, sont intercalées dans les doigts de chaque main et de chaque pied, puis solidement liées de telle sorte qu'elles compriment fortement les phalanges. On les serre, et on l'attache à un pieu ; puis, avec des cordes de chanvre, on tire par coups saccadés sur les baguettes : ainsi, chaque doigt se casse, et les os craquent, sont douloureusement distendus et se déforment. Une simple corde, passée dans une poulie, élève le prisonnier, qui se suspend seulement par un pied et une main, et le reste du corps restant ballonné. — Là, on fait passer le prisonnier par une corde, et on lui lie les mains derrière le dos : la

partie supérieure de la cage se compose de deux planches de fer qui, en se rapprochant, serrent le cou du patient sans lui laisser planer sa tête : on élève ces planches de telle sorte que l'homme se maintient, s'il se tient sur l'extrémité des orteils des pieds. Dès que les muscles se relâchent, il reste accroché par la gorge et macéré par les piquants qui le percent donc sautiller sans cesse, alternant pour point d'appui entre les os des pieds et les os maxillaires! — Puis viennent les pinces pour arracher les ongles et les yeux; — les étrilles à dix lames de rasoir qui raclent la peau et la fendent jusqu'à un demi-centimètre de profondeur; — des seaux d'huile, comme celles de nos mécaniciens, pour verser sur le patient l'huile bouillante; — le pal, sur lequel on fait tourner le patient sur une toupie; — en un mot plus de cent appareils plus raffinés que les autres, et destinés à extorquer les confessions des prisonniers. Les uns de ceux-ci meurent au bout de douze heures de souffrance; les autres, s'ils sont condamnés; le dilemme devient pléonasme, et la torture compte toutes les fois que la torture n'est pas euphémisme, mais en extorsions pécuniaires. Le patient agonisant fait tout ce qu'il veut, siens tout l'argent qu'il possède; et, si les inquisiteurs sont satisfaits, il est libéré!

Cette pagode des tortures m'a inspiré un tel dégoût, que je ne puis la détailler davantage! Je n'ai vu dans ce monde quelque chose de plus atroce que la chambre de torture de l'Empire, et je me suis senti incapable d'affronter une pareille officine de douleurs et d'agonies. Deux portes s'ouvrent sur ce temple, et contiennent une douzaine de lits pour les patients : à grand'peine nous nous frayons un passage à travers d'adorateurs brûlant des cierges et de l'encens, et de vendeurs de poulets et des porcs, afin que leurs parents qui les ont amenés sous les coups, sur les pointes de fer, ou dans les vases d'huile, échappent à la mort!

Nous nous arrachons vite à ce quartier, et nous allons à la messe haute, où nous savons que sont réunies toutes les autorités locales. Une modeste cabane de planches nous sert de lieu de prière. Mgr Guillemain, évêque de Canton, est assis à gauche, et Mgr de saint Vincent de Paul, et un prêtre de la paroisse de la ville. Nous nous va droit au cœur. Après la messe, Mgr de saint Vincent de Paul, évêque de Canton, nous fait passer dans les salles de la prison, où nous voyons les prisonniers assis avant d'être amenés devant les juges. Mgr Guillemain, évêque de Canton, nous fait passer dans les salles de la prison, où nous voyons les prisonniers assis avant d'être amenés devant les juges.

En dehors de l'impression douloureuse qu'inspirent ces faits, du grand naufrage, rien n'est plus extraordinaire que les écarts, pour celui qui la considère de sang-froid. A Tcheou, avant les derniers ravages des rebelles, il était d'usage de tuer des enfants exposés. On les tuait dans l'intérieur des maisons. Père Guérin, mais on ne les jetait pas sur les chemins. A Canton même, certains quartiers ne donnaient aucune nourriture, d'autres ne cessent de l'approvisionner.

Mais, au seuil de cet enclos, où l'on dirait qu'on va
décapiter par nuit, il y a maintenant un jardin
l'Evêque français pour tous les enfants chrétiens de la
vie, et voici un chiffre plus fort que tout autre : la
réception des douze derniers mois : *avant les 1940*

[illegible]

Pour une somme à peu près égale, l'Évêque entretient l'orphelinat des garçons; cinquante jeunes Chinois sont instruits, logés et nourris, et où sont hébergés plus une vingtaine d'autres dont il paye l'apprentissage. Ces garçons se marient ensuite, et prennent pour femmes les pauvres filles recueillies comme ils l'ont été eux-mêmes; ils s'installent aux environs de l'église, et grossissent ainsi peu à peu le noyau d'une population laborieuse et honnête, aimant l'Europe qui lui a envoyé des bienfaiteurs, aimant ses enfants qu'elle n'expose jamais!

Voilà le résumé de l'œuvre charitable dont il nous est donné de voir les moindres détails. L'œuvre est en enfance, il est vrai, car les sommes allouées lui valent guère. Avec trois ou quatre feux d'artifice de moins dans les fêtes publiques, que de milliers d'existences on pourrait sauver! Les trente-six écoles réparties dans la province, où quatre cent cinquante sont élevés, cinq petits orphelinats qui entretiennent une centaine d'enfants (le tout coûtant environ onze mille francs), et vous saurez ce que font en Chine les Missions étrangères.

17 février.

Le service a commencé, comme si nous étions en France, par la messe célébrée de l'Évêque à l'autel; mais il a bien fini en Chine par les prières de centaines d'enfants qui criaient derrière nous : « Faut-il mourir (diables et chiens d'Occident) ».

Il y a huit mille chrétiens dans toute la province, il y en a beaucoup plus. Nous trouvons ces derniers agenouillés en plein air sur des bancs de la cabane de feuilles sèches qui sert de chapelle provisoire; qui aime déjà tendrement le Prince, nous garde au service de nos neuf missionnaires des villages environnants. C'est un canon donné par l'amiral Jaurès pendant la guerre; mais aujourd'hui c'est de la conquête pacifique qu'il s'agit seulement. Que les heures nous paraissent longues de tant de cœurs amis, et que de curieuses et intéressantes choses nous raconte! Si j'ai été attristé depuis Singapour de voir que le commerce français est pauvre dans l'extrême Orient, que les pavillons tricolores n'y apparaissent que rarement, et que le commerce est même découragé et plus consolante de voir que l'Angleterre, la reine des mers, est la dominiatrice de l'Asie, et que par ses commerces colossaux, elle y étend son empire. Elle y porte pour des milliards les théés et les soies, et elle les importe par ses navires.

capable de sauver ces messieurs, mais leur figure impassible et leur air d'indifférence nous ont fait croire que les Européens ne leur sont guère sympathiques; ils se souviennent peut-être que nous avons lancé quelques boulets dans leurs pagodes il y a quelques années, et ils auraient raison de nous appeler des Barbares, si nous n'avions une autre manière de les civiliser.

Les riches robes des bourgeois de Sa Seigneurie, à l'im-
pression du deuil de la mort, au service de louage et à la majesté de décadence du cor-
ps humain. Les Filles du Ciel - aux joues roses, à la coiffure
de la mode, se penchent toutes à leurs fenêtres; la « rue
du monde » du village d'été se parait d'élégants : ven-
dant les fleurs, les fruits, les légumes, les vêtements qui
sont en vogue, les bijoux, les étoffes, les meubles et les objets
qui sont en vogue, les bijoux, les étoffes, les meubles et les objets

dans une rue voisine qui a peut-être quatre cents maisons, fermée à chaque extrémité par des portes, depuis lesquelles avaient été tués en plein midi et en pleine rue pendant l'après-midi. Aussitôt que le commandant apprit ce crime, il alla ouvrir les portes de la rue, et y lança deux compagnies de soldats, excepté les femmes et les enfants. Cet exemple rétablit, pour les meurtres, continuel jusqu'alors, et nous voyant par nous-même ouvrant l'œil : on peut circuler en sûreté à Canton. Hier soir, j'ai dû causer dans mon enfance à quelque marchand chinois en le dévorant des yeux et en le suivant pas à pas, qui dit :

Nous cherchons à faire quelques achats, ayant pour guide un Chouzy; grâce à lui, nous découvrons que le domestique qui avait servi d'interprète jusqu'alors, prenait contre nous les marchands et leur disait : « Demandez-leur dix fois plus que le prix et ils payeront. » Du reste, s'il y a quelque chose de nouveau dans les boutiques, ce n'est guère que du « moderne » qui est payé par les Chinois bien plus cher que par nous. Les belles choses que nous trouvions sont dans la rue, chez un brocanteur qui les extrait de caisses arrivées de l'étranger. Quelques-unes ne sont pas encore ouvertes, et il faut un Européen qui fera faire à leur contenu une reconnaissance.

Suivant les indications de notre bonze, nous explorons l'Est de la ville, et nous pressentons d'où s'élèvent les plus malsaines odeurs. Là, nous voyons des cadavres de lépreux; bientôt une cinquantaine d'hommes, couchant chacun la natte qui le couvre, sans autre vêtement que leur surbrassier sur leur épaule. Quand ils se sentent fatigués, ils se blottissent les uns contre les autres. Dans cette cité misérable, où personne ne s'occupe de nous, nous nous sommes égarés, les lépreux nous voyons trois ou quatre, encore valides, et nous voyons des confères morts des nattes sur lesquelles ils se couchent.

Mais, ils les tirent par un pied jusqu'au quai, comme un chien qu'on va jeter à l'eau; et, pour eux aussi, le fleuve devient un cimetière!

Comme ici tout est contraste, nous arrivons rapidement à un quartier riche; reçus poliment dans quelques magasins, nous nous rendons compte de l'habillement des familles aisées. A mesure que l'automne et l'hiver s'avancent, les Chinois endossent casaquins sur casaquins et cuissards sur cuissards: ils n'ont point de feu dans leurs salons, et ne se déshabillent pas pour se coucher; semblables à des oignons, ils ont quinze et vingt pelures au fort de l'hiver, et ils se maintiennent ainsi, sous des couches d'ouate superposées, dans une douce chaleur... et exhalent une odeur que je m'abstiens de qualifier. Au printemps, la pelisse est remise dans l'armoire, les casaquins diminuant en raison inverse du thermomètre, et l'habillement resté six mois prisonnier est rendu à la lumière du jour. Quel peuple de chrysalides!

Il semble donc que l'eau ne leur est pas sympathique! Mais s'ils ne s'en servent pas pour se laver, je leur rends cette justice qu'ils savent l'employer habilement pour en faire des horloges. Depuis des siècles, Canton a eu la spécialité d'un appareil hydraulique des plus simples, qui se compose de quatre pattes de cuivre placées sur des gradins, de telle sorte que le niveau supérieur de l'une arrive au niveau inférieur de l'autre; l'eau en tombant produit une goutte qui indique vingt-quatre heures par un flotteur qui correspond à une échelle graduée.

Nous terminons notre journée par le champ des exécutions, où un apprenti comique, très-familier et très-jovial, veut à toute force me donner un coup de main; puis nous passons par « le mont de Vénus », près duquel se trouvent les salles d'examen. Des deux côtés d'une avenue de trois cents mètres de long, sont disposées à angle droit neuf mille deux cent trente-huit tables, dans chacune desquelles un homme a juste la place pour s'asseoir. Ici, que pendant huit jours on enferme, tous les trois ans, les candidats aux grands examens. La composition est écrite, et de ce concours sortent les bacheliers, licenciés, docteurs, mandarins, lettrés et officiers de l'Empire du Milieu. Dans le dialecte supérieur (obligé pour ce concours d'être écrit avec trente-deux mille caractères! Tout le mérite, paraît-il, est dans la calligraphie). Une commission de dix mandarins, sous la présidence du directeur de l'instruction publique, examine les copies et récompense la

bonne écriture, le bon sens, le symbole, le type de l'esprit et de la civilisation. Les candidats ont une intelligence des plus étendues, et d'admirable mémoire. Ils ont le goût du commerce, et poussent l'entente de

la vie matérielle à une perfection qui nous étonne souvent. Il faut le dire, ils étaient civilisés, ils avaient la boussole, la poudre, les tissus, l'imprimerie, quand nos pères mangeaient des glands dans les forêts de la Gaule, se couvraient de peaux de bêtes sauvages et faisaient la guerre avec des flèches; mais on sent que cette civilisation, coulée dans un même moule, s'y est figée depuis longtemps.

En matière politique, ils ont eu leur 1789 bien des siècles avant nous : l'aristocratie de naissance a cédé à la libre compétition des places par des examens publics. Quand le dernier coulie peut, s'il s'adonne à des travaux littéraires, parvenir au bouton de mandarin, comment se fait-il pourtant que les fonctionnaires issus des concours libres deviennent les despotes les plus impitoyables, les plus vénaux et les plus injustes, maltraitant cette plèbe dont ils faisaient partie hier?

De même dans les temples, cela fait froid à voir! En dépit du nombre des adorateurs, la routine grossière, la cupidité des bonzes, vous frappe; la pensée est absente, et que la matière seule est en jeu.

Le Chinois n'a pas de religion, il n'a qu'un culte, celui de la fortune, et, par suite, une superstition et une adoration aveugle des dieux qui passent pour présider à la fortune. Et dans toutes ses œuvres, s'il y a quelquefois perfection, il n'y a jamais d'âme, d'âme, celle! Tout est là : ici ils sculptent et vénèrent des statues, mais là ils tuent sans scrupule des nouveau-nés! Ils choisissent le mérite dans la calligraphie, et non dans la pensée. Comment les idées peuvent-elles progresser dans un pays, quand toute la vie d'un homme supérieur pour acquiescer à la possession de l'alphabet? Il en résulte que les quatre-vingt-cinquièmes de la population de la Chine ignorent les caractères qui expriment les idées, et qu'ils ne comprennent pas le langage de ceux qui s'instruisent par les livres, non pour enseigner! Les grands lettrés passent leur temps à la main, s'essayant à tracer avec un pinceau une œuvre poreuse, de pieuses sentences inintelligibles pour le peuple, et qui, éclatantes d'or au fond des temples, ne parviennent pas à l'âme de leurs adorateurs. Leur érudition ne leur fait pas coup de pinceau; et le Chinois, si avancé dans ses besoins matériels, demeure fatalement immobile dans son ignorance.

PÉKIN. YEDDO. SAN FRANCISCO

1858

1859

1860

1861

1862

1863

1864

1865

1866

1867

1868

1869

1870

1871

1872

1873

1874

THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION

PUBLISHED WEEKLY
Subscription price, \$5.00 per annum in advance.
Single copies, 15 cents.
Entered as Second-Class Matter, October 3, 1917.
Postage paid at Chicago, Ill., and at additional mailing offices.
Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917.
Copyright, 1918, by American Medical Association
Published by the American Medical Association, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.
Second-Class Postage Paid at Chicago, Ill.

AVANT-PROPOS

DE LA

TROISIÈME PARTIE

Sandricourt, 15 décembre 1871.

Après un long intervalle, je viens demander une nouvelle indulgence aux lecteurs qui ont eu pour moi une bonté trop grande. Je viens avec une reconnaissance émue, mais avec crainte et défiance de moi-même, recopier la dernière partie de mon journal de voyage.

Amperavant, j'ai le devoir de dire à ceux qui voudront bien me lire, pour quelle cause il s'est passé tant de mois sans que j'aie achevé mon court travail.

Ces pages, le lecteur s'en souvient peut-être, ces simples pages où je jetais chaque soir mes impressions premières, je les écrivais avec une sorte de précipitation : car elles étaient destinées à un père adoré... Je le savais à six mille lieues de moi, suivant en pensée, avec passion aussi, notre route incertaine, tantôt confiant dans notre bonne étoile et s'identifiant à nos espérances, tantôt tremblant — et je me souviens de ces heures d'angoisse fiévreuse qui se succédaient, et pendant lesquelles un mal douloureux le faisait souffrir, et pendant lesquelles une main paternelle lui faisait trouver, dans chaque courrier, la consolation, et la force, et la vie.

Dois-je dire maintenant si la plume tomba de mes mains, et si mon cœur défaillant fut brisé d'une indicible douleur? Dois-je dire si le contraste affreux entre la gaieté du journal de mon joyeux voyage et mon deuil si poignant fit horreur à tout mon être, et si la vie aussi fut arrachée à mes souvenirs — quand la mort vint frapper celui pour lequel ce modeste livre était né — quand, en mai 1870, mon Père bien-aimé, qui sera toujours pour moi le plus pur et le plus vénéré modèle de foi politique et religieuse comme de dévouement au malheur, fut enlevé à sa famille et à ses amis, encore exilés!...

Hélas! depuis lors, combien de deuils publics refoulant encore des douleurs privées! Quel abîme creusé entre l'image sanglante de la France envahie, puis déchirée par la guerre civile, et les souvenirs lointains du temps où, jusqu'au bout du monde, nous avions porté avec nous, et si chaleureusement — la foi dans les destinées de notre France, victorieuse et victorieuse!

Pendant de longs mois, l'heure n'était donc plus aux rêveries et aux rêveries d'impressions fugitives sur l'Empire du Soleil levant; puis sonna le tocsin de nos désastres, et alors tout se changea aux illusions patriotiques et aux larmes de la réalité; puis, pour voler un instant sa pensée au delà des frontières, puis pour se réfugier dans la patrie bien-aimée?

Non, assurément ce n'était ni le temps ni le lieu.

Je pensais donc devoir attendre encore; mais...

il n'est plus temps.

Qu'un souvenir heureux dans des jours heureux.

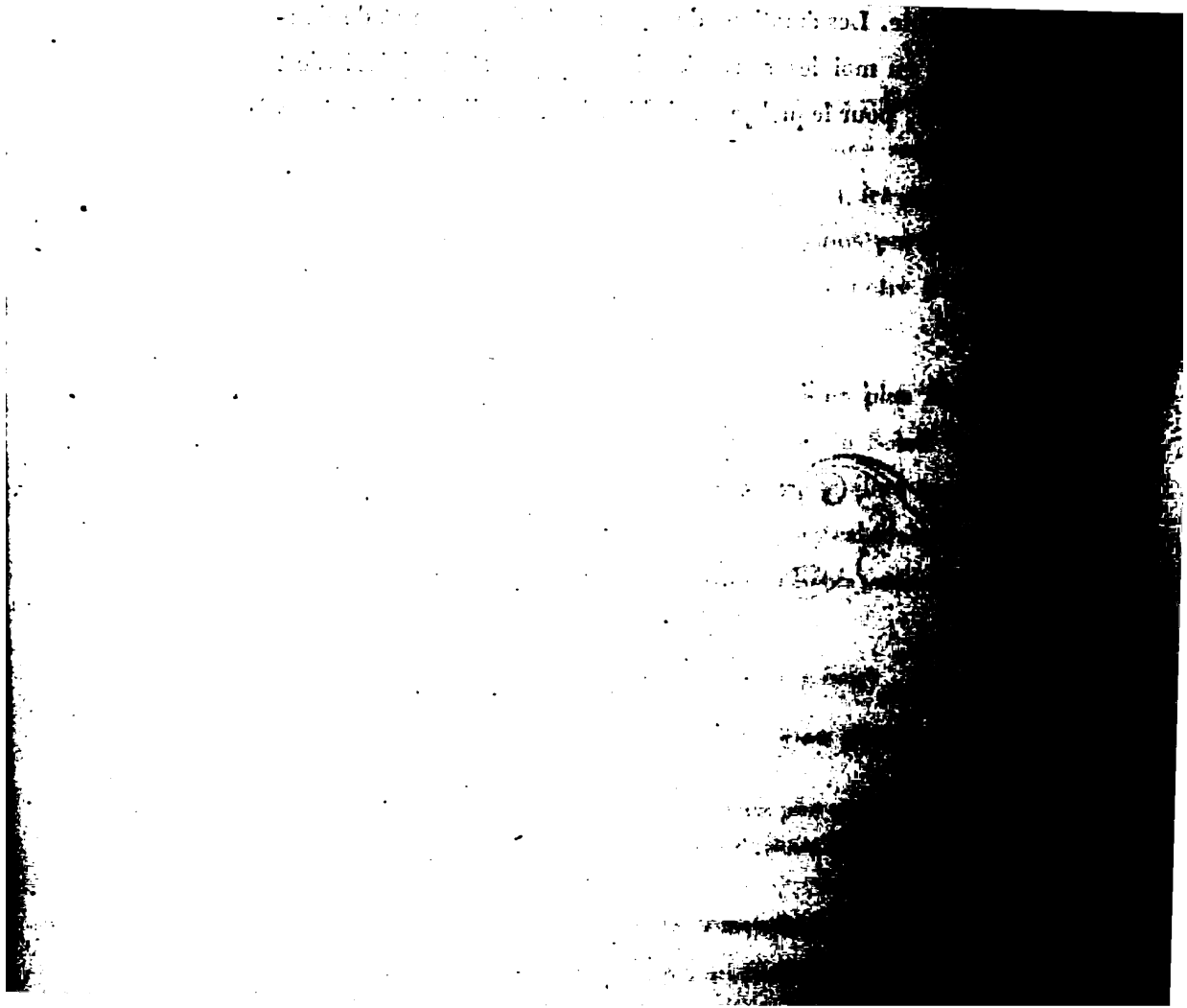
plus des amis trop bienveillants me demandèrent de publier des derniers tableaux de notre long exil; mais je ne pouvais pas le faire sans espérer avec eux que ces tableaux, si ils étaient encore jeunes — et avec tous les défauts de jeunesse — bien voulu être mes compagnons de voyage.

qui consentiront peut-être à ne pas s'éloigner de moi, à mesure que je me rapproche des rivages de France.

Je les prie de me pardonner si j'ai dû forcément achever mon voyage par des sentiers plus connus, si mes chiffres ne sont plus d'hier, mais d'avant-hier, et si mes impressions écrites au jour le jour en 1867 n'ont plus en 1872 qu'une bien pâle nouveauté.

Mais je ne saurais rien changer, pour la polir, à cette sorte de virginité rugueuse et incohérente. Les émotions de cette année de guerre et de douleurs ont trop altéré en moi les souvenirs des voyages et des joies! C'est donc le même journal, pour lequel je serais bien heureux d'avoir les mêmes lecteurs.







La Rue circulaire, à Pékin.

PEKIN. YEDDO. SAN FRANCISCO

I

CHANG-HAI.

Chang-Hai. — Arrêté sur la chasse. — Restaurants variés. — La plaine couverte de blé. — Les Jésuites à Zi-Ka-Wai. — Récits de la guerre contre les Rebelles.

Chang-Hai, 6 mars 1867.

Les pagodes rouges, Hong-Kong et ses palais pleins de thé, les odeurs nationales et ses odeurs nauséabondes sont déjà loin de nous. On est à trois cent quatre-vingt-dix lieues sur une mer calme, au large du continent et les rivages très-lairs de Formose, on est en de là de Pékin la Chine du nord, qu'on dit plus riche que le sud, les eaux jaunes du fleuve Bleu, et nous débarquons à Chang-Hai, la reine de Nankin aux tours de porcelaine, le bon-

levard des Impériaux contre les Taépings ou Rebelles, la guerre de Chang-Tze-Kiang, pour apprendre les nouvelles suivantes :

1° La chasse vient d'être fermée le 1^{er} mars courant;

2° Le conseil municipal de la concession française s'est dressé en rébellion complète contre notre consul, qui a été obligé de le quitter; on songerait même, dit-on, à remplacer les conseillers actuels par des Français ou des commerçants anglais.

Quelle désillusion ! n'est-ce pas à renoncer sur l'heure à tout espoir en Chine ? — Nous nous promettons bien d'abord d'aller au conseil municipal chang-haïen discuter jusqu'à extinction de nos droits sur les bords de son fleuve Bleu; mais quel chagrin nous en reviendrait ! Le mandarin-préfet ! Nous nous étions, depuis longtemps, promis de lui faire telle félicité de faire des coups doubles sur les fonctionnaires et les mandarins ! Nos fusils étaient prêts, nous avions nos queues d'arbalète d'ailes et de queues miroitantes ! Et c'est au lieu de cela que nous venons à telle longitude que les rayons du soleil nous ont fait voir que nous venons à Paris après nous avoir éveillés; c'est dans la capitale, au milieu de la gent chinoise de tous les paravents traditionnels que nous sommes, comme en la plaine Saint-Denis, la gent des gendarmes, au milieu des bons gendarmes ! Je me vois déjà bel et bien poursuivi par une escouade de fonctionnaires vêtus de bleu-azur, la queue au vent et les babouches aux pieds; j'aurais grande chance d'être capturé, mené au palais impérial, et jeté dans l'huile bouillante.

Chang-Haï appartient à tout le monde et à personne; c'est la concession française, anglaise, américaine; mais nous ne sommes pas si bonté de se croire propriétaire du sol, et nous ne sommes pas si redevance, n'être que locataires; mais nous ne sommes pas si fiers, parfois, par extraordinaire, nous sachons y faire, et nous sommes si et durable.

Cela m'a fait un sensible plaisir mêlé de tristesse de voir le képi sur l'oreille et le rotin à la main, un homme en une tunique vert foncé et tous les détails de son costume, un homme, aussi martial et aussi autoritaire que les mandarins, comme il sait se faire obéir; les mandarins, les fonctionnaires, les baguettes, par la foule grouillante des fonctionnaires, qui amènent leurs barques à l'embouchure du fleuve, au conseil municipal; à tout dire, c'est une scène de bon sens, de bon sens et de bon sens.

Aussi, comme vous le pensez bien, à peine entrés à Astor-House, l'hôtel le moins horrible de l'endroit, nous empressons-nous de prendre des informations afin d'en sortir, de gagner Pékin, et la Mongolie, si c'est possible. Mais, nouveau tracas, le golfe de Pe-Tchi-Li n'est pas encore dégelé, le Pô-Ho encore moins, et la route par terre serait interminable. Force nous est donc de patienter en ce lieu qui nous plait médiocrement, jusqu'à la débâcle des glaces du Nord, que nous souhaitons avec une inexprimable ardeur.

Donc nous mettons donc à parcourir la ville, qui ressemble à tout ce que



Marchands chinois.

l'empire du milieu; mais l'aspect de la population est tout différent de celle du Sud : là les Chinois étaient jeunes, cuirassés, et vêtus de cotonnades; ici ils nous apparaissent plus âgés et gras comme des bouddhas; de plus, ils sont vêtus de cinq peaux superposées, doublées de peaux de bœuf, et sentent l'odeur d'un troupeau tout entier. L'économie est celle-ci : une demi-douzaine de gilet sans manches, d'une seule des poignets avec des manchettes extrêmes, jusqu'aux genoux. Les femmes, à leur tour, ont l'air

[illegible]

1990

grands pas, nos yeux ne voient que ces « hallalis courants » de vermine; nos oreilles n'entendent que les craquements saccadés d'insectes broyés entre des dents de singes; nos cœurs se soulèvent, nous nous sauvons et courons encore. — Dante a-t-il, dans ses cauchemars poétiques, imaginé un pareil cercle pour ses anges déchus? Et n'est-ce pas un enfer anticipé qu'une ville chinoise?

En rentrant au logis, nous passons devant le Yamén, résidence du gouverneur local ou Tao-Tai : l'autorité devant, dans l'Extrême-Orient, ne se manifester que par l'apparat donné aux châtiments, et administrer signifiant punir, la prison est en face de la loge du concierge préfectoral. Le contraste est frappant entre les toits vernissés et bizarres, les portiques de marbre ciselé, les sculptures à jour des murailles ornementées de ce palais, et la cage lugubre où sont entassés plus d'une centaine de délinquants : les barreaux sont des gaules de bambou, laissant entrer librement la neige et la pluie, et le balai qui nettoierait ces nouvelles écuries d'Augias n'a jamais été dirigé sur les bouleaux de la forêt. C'est donc sur des amas indescritibles et d'une odeur écœurante que gisent ces malheureux; ils attendent là le décret arbitraire par lequel ils seront condamnés au supplice du gril, ou de la scie qui les coupera par tranches en commençant par les pieds, ou du puits dans lequel on les suspendra la tête en bas, ou du rasoir auquel sera jointe une pointe d'épée arrosant les fentes taillées dans leur peau vive.

Chang-Hai, 7 mars.

Les promenades en ville nous ont vite lassés : il faudrait avoir le « cœur dur comme une argile étrange » pour avoir même de la curiosité deux jours de suite devant de pareils spectacles. Nous voulons aujourd'hui aller à la campagne. Le Ka-Wai est notre but : c'est une petite colonie fondée par les Chinois à quelques lieues de Chang-Hai. Figurez-vous une plaine sablonneuse, coupée de plusieurs canaux bourbeux, sans eau à marée basse : quelques villages dont les huttes misérables ne sont construites qu'en paille, en branches et en boue; à droite et à gauche du sentier que nous suivons, des cimetières et des centaines de cercueils ! Dans la Chine septentrionale, on ne trouve pas de cimetières, et sur ce sol immense, les cercueils sont dispersés çà et là, comme les corbeilles de fleurs et les touffes d'arbres dans un parc. Ici, au contraire, on voit un champ de choux ou de légumes fins au milieu duquel s'élève un cercueil, et, sans plus de précautions, les longues bottes en bois sont plantées dans le champ de blé; quatre Chinois défunts semblent jouer sur une table, et il y a des piles de cercueils élevés en pain de sucre; on voit aussi, dans une tonnelle, et voilée sous quels ombrages la

brise légère vient féconder les riantes cultures des jardins d'été. C'est pousser bien loin l'amour et le respect de ses ancêtres ! Mais de tels sentiments ne doivent-ils pas plutôt s'émousser, quand des gammes jouent galement, ainsi que nous pouvons le voir, dans un bosquet où se mêlent les émanations de l'opium, de l'oignon, du jasmin et de la belle-mère ? C'est ainsi tout autour de nous, et bien loin encore, nous disent nos camarades de route. Certes tout cela est fort peu gai. De plus, le vent souffle du sud-est, et les ondes atmosphériques nous apportent des bouffées d'air vicié et délétères qui achèvent d'éteindre en nous toute gaieté, s'il en restait encore.

On nous raconte quelques-unes des bizarreries qu'entraîne cette manière de vénérer les aïeux. Tant que règne à Pékin la monarchie, ces tombes en plein air doivent s'accumuler sur la surface du sol, et à ceux qui profaneraient, en y touchant, cet ensemble de monuments enluminés, aujourd'hui vermoulus ! Mais l'histoire enseigne que, depuis la révolution impériale on a fait table rase de ces monuments. Cependant, comme en Chine on est moins friand que chez nous de l'enterrement, et que trois cents ans se passent — est-ce encore le règne de la même race, on enterre moins souvent la population, et elle cohabite ainsi plus longtemps avec les vivants.

J'ai le chagrin, malgré la meilleure volonté du monde, de ne pouvoir apprendre, pendant un si court séjour, les quatre-vingt dialectes chinois qui me faciliteraient la vérification de ce dire, et je m'en fie à ma mémoire ; mais je puis, avec tristesse et étonnement, constater que le culte pour la décentralisation des tombes est actuellement un presque insurmontable obstacle à la construction des lignes télégraphiques en Chine.

La maison Réyholds, de Chang-Hai, avait été achetée par le gouvernement sur un parcours de quelques kilomètres, jusqu'à la limite de la ville l'entrée en rivière des malles et des valises des voyageurs attendus. Eh bien, au bout de quelques jours, les tombes ont été creusées à cinq cents endroits divers ; la coupure avait été faite, et l'ombre projetée par le soleil levant était tombée sur la plaine ; or ils sont aussi nombreux les tombeaux creusés au temps de la moisson.

Songez donc alors sans effroi à la traversée de la Chine par les lignes télégraphiques.

4. En 1862, le télégraphe fut établi entre Canton et Hongkong, et de la Chine aux Indes, et par là, on eut la première ligne de télégraphie fixe à terre, le gouvernement chinois s'étant refusé à laisser établir le télégraphe par la mer.

les jalons d'une voie ferrée ! Mais il faut espérer que peu à peu la superstition tombera devant les inventions utilitaires des Barbares, et qu'en montrant nettement aux Chinois le nombre de dollars qu'ils pourront gagner grâce à la vapeur et à l'électricité, ils feront quelques expropriations dans leur nécropole immense. Je gagerais volontiers que dès qu'ils auront compris les avantages pécuniaires, ils s'empresseront de déblayer la poussière de leurs ancêtres.

Cependant nous arrivons à Zi-Ka-Wai : les Révérends Pères, vêtus à la chinoise et fumant la longue pipe indigène, nous reçoivent avec la plus aimable cordialité, puis nous promènent pendant deux heures dans leurs écoles.

Il y a trois catégories d'élèves. La première, qui en compte plus de quatre cents, se compose des pauvres petits diables plus ou moins guéris de toutes les variétés de la lèpre, recueillis mourants de faim dans les environs, et compris sous la dénomination générale d'orphelins. C'est en Chine, en effet, plus qu'en aucun lieu du monde, qu'on peut à bon droit appeler orphelins des enfants qui ont encore père et mère. A leur arrivée, on les passe à une forte friction de pierre ponce, on les gratte, on les étrille au moral comme au physique, puis leur journée est partagée entre les travaux de l'intelligence et du corps : à droite est la salle où ils apprennent à lire et à écrire ; à gauche les ateliers de cordonnerie, de menuiserie, d'imprimerie ; ici, ils filent la soie, là, ils le tissent. Bref, les Pères les reçoivent *bruts* à l'âge de cinq ou six ans, et les relancent dans le monde à vingt et vingt-deux ans ; manufacturiers et manufacturants. Il y a dans cette série d'écoles un ordre, une activité, une propreté qui font plaisir à voir. C'est vraiment une belle œuvre.

Quelques mètres de là est un collège d'un rang supérieur : on trie les plus intelligents de l'agglomération des jeunes travailleurs, et on les jette à l'étude dans la culture des belles-lettres — chinoises bien entendu.

C'est fort drôle de les entendre à « l'étude », non point à nonner, mais à apprendre par cœur, mais le hurler à tue-tête. Le silence est rompu par le Révérend Père qui préside avec calme — et sans devenir sourd — au bruit étourdissant de voix enfantines, et ne gourmande que ceux qui trahissent leur répit en ne s'égosillant pas. Cela me rappelle un village célèbre pour ses cerises, où les propriétaires les font cueillir par de nombreux gamins, à la condition expresse qu'ils ne cesseront de chanter en cueillant : sans de pareilles mesures ceux-ci mangeraient les cerises et ne cueilleraient rien. Il semble à voir chacun, ouvrant une bouche en forme de croissant, que le texte ne doive se graver dans son esprit par le bruit de sa propre voix. On dirait que le bruit du cube des formidables vibrations sonores se transmet par les os. Elle se compose d'environ deux cent cinquante

grands jeunes gens bien tenus, aux bonnes manières, à l'air gentil, les messieurs les rhétoriciens, fils des familles riches des mandarins de Saint-Germain de Chang-Haï, et payant grassement. En faisant de longues et solides études, ils deviendront successivement bacheliers, licenciés, puis mandarins, et s'élèveront de bouton en bouton à la faculté du grand Empire du Milieu. — Que de patience, de persévérance, de veilles il a fallu aux Pères pour apprendre, de façon à se faire respecter, non-seulement les règles de prononciation et de grammaire des Chinois, mais encore l'esprit, les finesses et les idées de la civilisation, d'une poésie et d'une histoire où les légendes barbares et surannées le disputent à l'ennui des théories de Confucius. Mais ils les ont pas rebutés jusqu'à ce jour, et ils poursuivent avec ardeur ce noble but : au-dessus du niveau des orphelins et des déshérités, ils sentent presque seuls aujourd'hui la classe susceptible de créer et de faire peu à peu un élément moral et chrétien dans les rangs des mandarins de l'Empire.

Jusqu'à présent la qualité de chrétien n'a pas été reconnue officiellement — aux yeux du gouvernement chinois — avec la dignité de mandarin. Il n'en est pas moins vrai qu'il est impossible d'être mandarin officiellement à certaines pratiques idolâtres. Il est donc probable que ces futurs dignitaires, une fois parvenus à leur but, deviendront être plus bienveillants pour nous que leurs prédécesseurs, et ne seront plus de Barbares ceux qui leur ont appris à lire, à parler, à écrire.

Cet éternel surnom de Barbare nous fait rire à tort. Je vous assure que depuis le coup d'œil arraché à la foule qui nous croise dans la rue, entouré d'une foule de gens du simple coulie qui marchande fièrement, on ne nous révèle contre nous la haine et le mépris. Et que, par les exploits passés de nos volontaires pour vaincre les ennemis que l'on construit au compte des Impériaux, on ne nous considère les Européens qu'on pense leur fournir, de la part de l'Empire, que nous voulons leur donner, je me dégage de la fausse impression de coup de ma première impression, si nous ne sommes pas destinés pour nous battre.

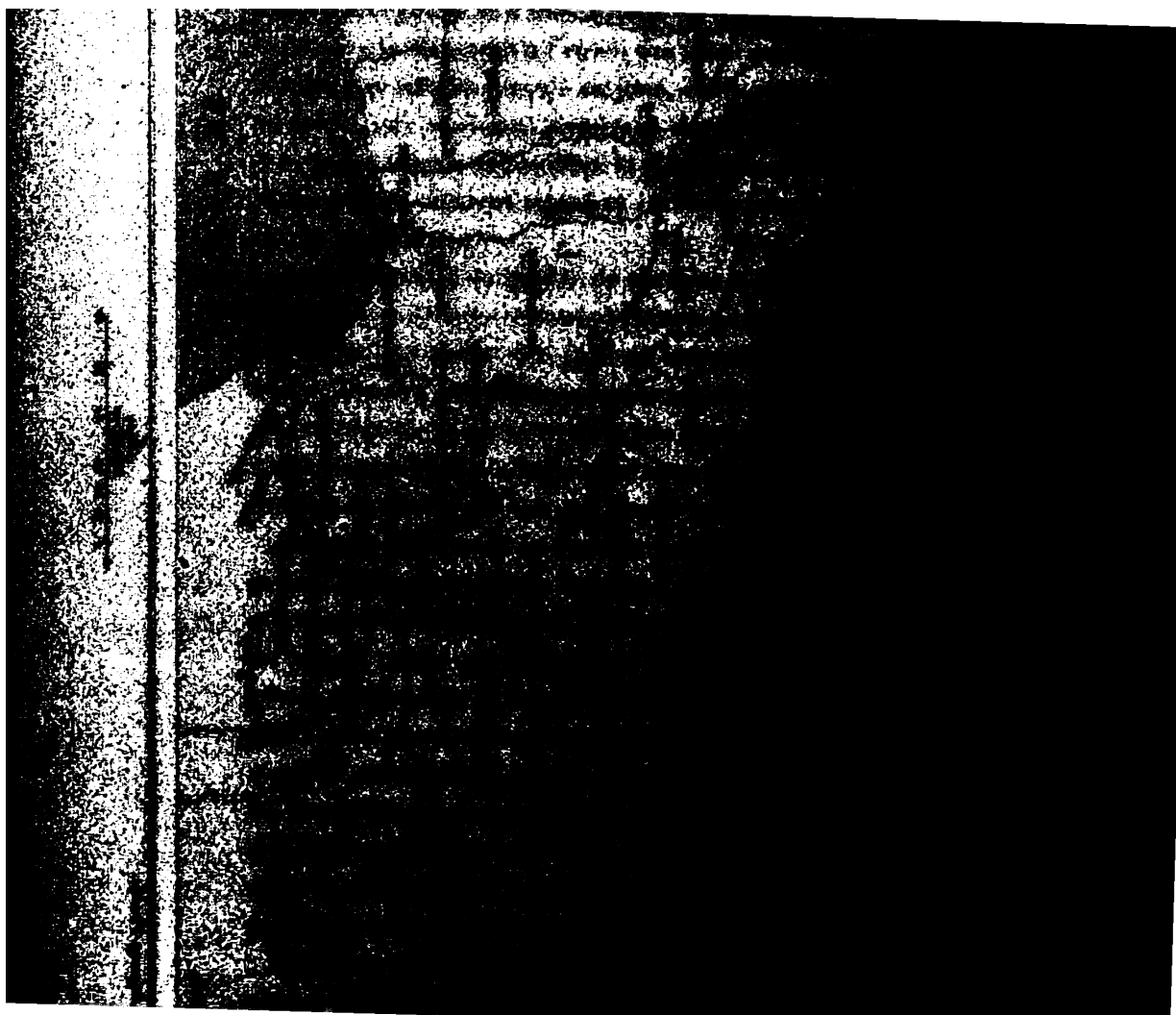
Certes nous ne méritons pas une telle reconnaissance, mais qu'ont faits les armes françaises pour nous mériter cela ? Qui pourrait jamais oublier, au sujet de la guerre de Chine, le général Protêt, qui trouva la mort en défendant le territoire du Commandant en chef le général de la marine ?

chinois contre les Rebelles, et les forces de l'Empereur-Houï furent vaincues et
 les rebelles dans la suite furent vaincus et les forces de l'Empereur-Houï furent vaincues.



Grande Rivière





chinois contre les Rebelles, il venait de sauver Chang-Hai bloqué par eux et les attaquant dans la ville fortifiée de Nekiao. Au moment où le brave amiral lançait avec une indicible ardeur les colonnes d'assaut commandées par le comte d'Harcourt, il recevait un biscaïen en pleine poitrine, et tombait entre les bras du lieutenant Desvarannes.

Qui aussi ne rendrait hommage aux longs et valeureux efforts de deux Français, les lieutenants de vaisseau Giquel et d'Aiguebelle, dont tous parlent et dont les journaux vous ont raconté l'histoire ? Outre les combats livrés par leur corps franco-chinois, les Impériaux devront à ces deux hommes du cœur, de science et d'énergie, des arsenaux et des chantiers qu'ils construisent sur une grande échelle à Fou-Chao : avant cinq ans ils auront fait des canonniers et formé non-seulement des ouvriers et des ingénieurs indigènes, mais des équipages capables de manœuvrer des vapeurs. Ils ont fait l'armement à l'européenne de toute une marine impériale pour laquelle le gouvernement fait de fabuleuses dépenses.

Chang-Hai a été dans ces dernières années le théâtre sanglant des incursions et du pillage des Rebelles. De Zi-Ka-Wai, que nous venons de visiter, les Rebelles ont dû se sauver dans la ville avec tout leur jeune troupeau ; les bandes des Rebelles arrivaient si vite, qu'un des Pères, entouré de ses enfants, fut massacré avant de pouvoir gagner les murs. Avant cette époque comptait, paraît-il, près de deux millions d'habitants ; elle en comptait le triple de sa population actuelle. Lors de l'attaque formelle, sept ans, ce fut un spectacle étrange : les habitants des campagnes venaient chaque nuit par milliers se réfugier dans la ville, et nos soldats trouvèrent là une spéculation bien plus lucrative que celle des opium : ils bâtirent d'immenses casernes en bois où ils empiétaient sur toutes les maisons, et ils en expulsèrent tous les Chinois immigrants, auxquels la peur faisait perdre tout espoir. On payait par jour et par famille jusqu'à cent et deux cents francs. On avait vu au Tchéou-Tchéou des merveilles, et, à entendre nos compagnons, on avait vu au Tchéou-Tchéou des merveilles de politique, d'argent et de bravoure.

Vous vous souvenez, en effet, que nos forces ont été employées dans la guerre aux Impériaux et à leurs plus grands ennemis, les Rebelles, pendant que nous luttons avec acharnement, en payant de nos vies, pour empêcher les armées de l'Empereur à Ta-Kou, au Pékin, de marcher vers le sud. Le Tchéou-Tchéou, bloqué du côté de la terre, se défendait non seulement contre les Rebelles de plus de cent mille pillards prétendant faire la révolution, mais aussi contre les Impériaux qui voulaient remplacer la dynastie des Tsing par celle des Tchang. Mais, à vrai dire, l'insurrection n'était qu'une tentative d'insurrection, une tentative de rapine qui ait jamais été orga-

C'en est assez pour éblouir les mandarins, leur donner une confiance idolaïque dans des chefs barbares, les encourager à la création de nouveaux corps. Désormais donc, ce ne seront plus les autorités locales menacées et irritées par *demo sua*, qui seules prendront sur elles de tenter l'aventure : c'est la cour de Pékin qui va consacrer des millions à la répression des Rebelles. Le corps de Ward est alors commandé par un autre aventurier, nommé Sargent. Celui-ci commence par se faire battre, ce que les mandarins ne tolèrent pas : aussitôt surviennent les difficultés d'argent et de solde : les soldats des troupes qui murmurent avec raison parce qu'on ne les paye pas, et les banquiers chinois du gouvernement de Pékin qui lui refusent les avances ; il finit par entrer dans une colère folle, et soufflette les mandarins à Chang-Hai. Cette violence lui fait perdre son commandement de deux cent mille francs d'appointements : il va à Pékin, les réclame, mais il passe aux Rebelles ! Sa fin est lamentable : fait prisonnier près de Hankow, il est transporté dans l'intérieur, enfermé dans une cage portative, et en passant une rivière, la cage, soit par hasard, soit par un complot, tombe à l'eau, et il se noie.

...s'est offert à la cause impériale, plein de vertu et de
...par venu guerroyer pour faire fortune, mais il a vu son
...nouvelle carrière : il y a apporté toute la grandeur de ses
...de son caractère. Travaillant seize heures par jour,
...aussi bien les six mille Chinois que les nouveaux
...transformant en quelques semaines l'esprit de ses
...un héros pour terminer brillamment par trente-
...Cet homme, c'est Gordon : son nom a emporté
...ne fait parcourir que peu de jours ces contrées où
...bataille, pour trouver dans toutes les bouches des
...l'honneur du brave officier de l'armée anglaise.

Sous lui, ce qui n'a été qu'aventure supplantée par aventure, une bande de pillards succède une armée presque régulière. Cette armée il reprend successivement toutes les villes qu'a prises la bande des Rebelles, cette hydre toujours renaissante : à chaque fois qu'elle se présente sur la brèche, il est comme le coin fait pour pénétrer dans le cœur de la Chine et y détruire l'ennemi social. Seul il fait tout, il est l'avant-garde, la route aux armées impériales d'environ deux millions d'hommes qui ne se battent guère et qui le suivent surtout pour le pillage.

Pendant trois mois pourtant et au plus fort de l'action, son entreprise est soudainement interrompue. Il a pris Sou-Chao et ses environs, vingt-trois mille Rebelles : il les cantonne dans une province, ne laisse en garde seulement une cinquantaine de leurs chefs en otage, et se fait reconnaître qu'il pousse dans la province de Che-Kiang. Li-Fou-Taï, qui commande la grande armée impériale, se met à le poursuivre par perfidie.

Dès qu'il apprend ce crime, Gordon quitte le camp. La Chine lui envoie des messagers; tous tendent les bras vers lui comme vers un sauveur : devant cet appel unanime et suppléant, pour son honneur, il cède, revient, repousse encore une fois l'ennemi, et après avoir refusé deux millions que lui offre le gouvernement pour défendre sa cause, il retourne en Angleterre plus pauvre qu'il n'est parti, pour y refuser aussi les honneurs dont la Reine veut le récompenser. Il continue, comme lieutenant-colonel dans le corps des volontaires, des travaux qu'il n'a interrompus que par des fatigues et des douleurs.

Tels sont les récits que nous font nos amis de Pékin, de Yeddo, menant dans la campagne de Chang-Hai, et qui ont vu de leurs yeux une terrible fusillade. Qui sait si le temps ne viendra pas recommencer à faire ici la seule diplomatie qui vaille, la plus pire du Milieu : celle des coups de canif.

Mais, pour l'heure actuelle, nos amis de Pékin, de Yeddo, immobiles sur leurs ancres, dans les eaux du golfe de Pechili, le *Primauguet*, commandant Bechet, le *Richy*, nous offrent comme une parenthèse de repos. Ils sont aussi pendant près d'une semaine, et pendant tout le mois, passons-nous un temps délicieux, au coin du feu, et vraiment en famille.

II

TIEN-TSIN.

Débâcle des glaces du Pe-Tchi-Li et du Pei-Ho. — Bonne rencontre à Tche-Fou. — Notre navire s'élance par la barre du Pei-Ho. — Les forts de Ta-Kou. — La pagode des traités. — Une revue de cavalerie tartare.

13 mars, mer Jaune, à bord du *Sze-Chuen*.

La bonne nouvelle est arrivée ! Une jonque bruyante, tirant mille pétards, est entrée toute nuit en rivière, annonçant que la blanche nappe de glace est esquissée, que la débâcle générale est certaine, que le golfe de Pe-Tchi-Li et le Pei-Ho, après quatre mois d'emprisonnement, sont rendus à la liberté. Nous sommes dans la joie : vite, nous courons au quai, sachant que plusieurs navires tout chargés sont aussi impatients que nous : voilà déjà le feu qui chauffe ; et nous de mettre les malles sur des coulies, de sauter jusqu'à bord, d'y sauter aussi, et de partir enchantés pour Pékin.

Je crois, toutes les bonnes chances. Car ce n'est point seuls que nous allons tenter la route vers la grande capitale, mais nos compagnons aimables qui sont déjà nos amis. Depuis Hong-Kong, nous nous sommes liés intimement avec le voyageur le plus cordial, le plus instruit que nous ayons encore rencontré, M. James Buissonnet, « douanier » des douanes impériales chinoises. Il nous promet de nous faire voir toutes les choses curieuses, de parler chinois et de nous faire respecter au besoin au nom du gouvernement de la Chine, au service de laquelle il est un haut fonctionnaire. En route, nous avons connu, sur le *Pelorus*, corvette anglaise, que nous avons adjoint à notre joviale colonne, non pour le désert de Mongolie — mais pour photographier les sites les plus intéressants. Le Révérend Parkin, jeune, ardent, spirituel, a été notre photographe sous toutes les latitudes, dans des pérégrinations avec une verve charmante. Telle est la composition de notre groupe voyageur. Le bord d'ailleurs nous offre encore deux autres compagnons, M. Buissonnet, instruit et audacieux, et M. Parkin, jeune et ardent, ont fait le voyage de Pékin à Paris par la Sibirie,

et qui, avec une rare modestie, parle de cette route comme d'une chose toute simple ; de plus, il a navigué sur le fleuve pendant sa vie ! — pendant plus de trois mille kilomètres.

Le *Sze-Chuen* est un joli navire construit aux États-Unis, muni d'une simple « beam engine » à multiplication de chevaux ; il compte sept cents tonneaux nominaux ; les machines sont construites sur le pont : il y règne donc une chaleur infernale ; une machine à vapeur hydraulique nous donne une température à cent degrés ; le vent du nord soulève la mer et nous fait rouler sur les vagues avec une agilité. Mais qu'importe ! les milles s'ajoutent aux milles ; nous longeons la côte abrupte et pelée, nous doublons Kin-Tchéou, Chun-Tang et Ta-Ching-Chan, tous points aussi réalistes qu'euphoniques.

Nous jetons l'ancre en rade, prenons un sam-pang et allons au port. Là, plus de trois cents jonques alignées sur leurs gaillards d'arrière avec un cachet de marine du dix-huitième siècle ; de cinq à six mille portefaix de tout âge et de tout sexe et hurle beaucoup, en chargeant et en déchargeant de toutes parts d'innombrables passerelles. Le village en lui-même est si bruyant que l'on ne se puisse imaginer, et je renonce absolument à aller à terre ; il ressemble au quartier insecticide de Chang-Hai. On ne prononce le nom de Tche-Fou avec respect, comme on ne prononce y apportons force caisses d'opium qui partent de tous côtés ; on vend en brouettes à voiles — pour faire les diligences — on recèle les vertueuses campagnes de l'Empire ; on ne vient, si le vent est favorable, avec d'innombrables jonques chargées de graines oléagineuses, dont les jonques se suivent comme les grains dans la série interminable des ports de la côte ; on est logé dans une pauvre maisonnette, on est chauffé au rouge, où tiennent tristement les fonctionnaires de l'Empire ; voici en quatre lignes le bilan de ce village de bon sens :

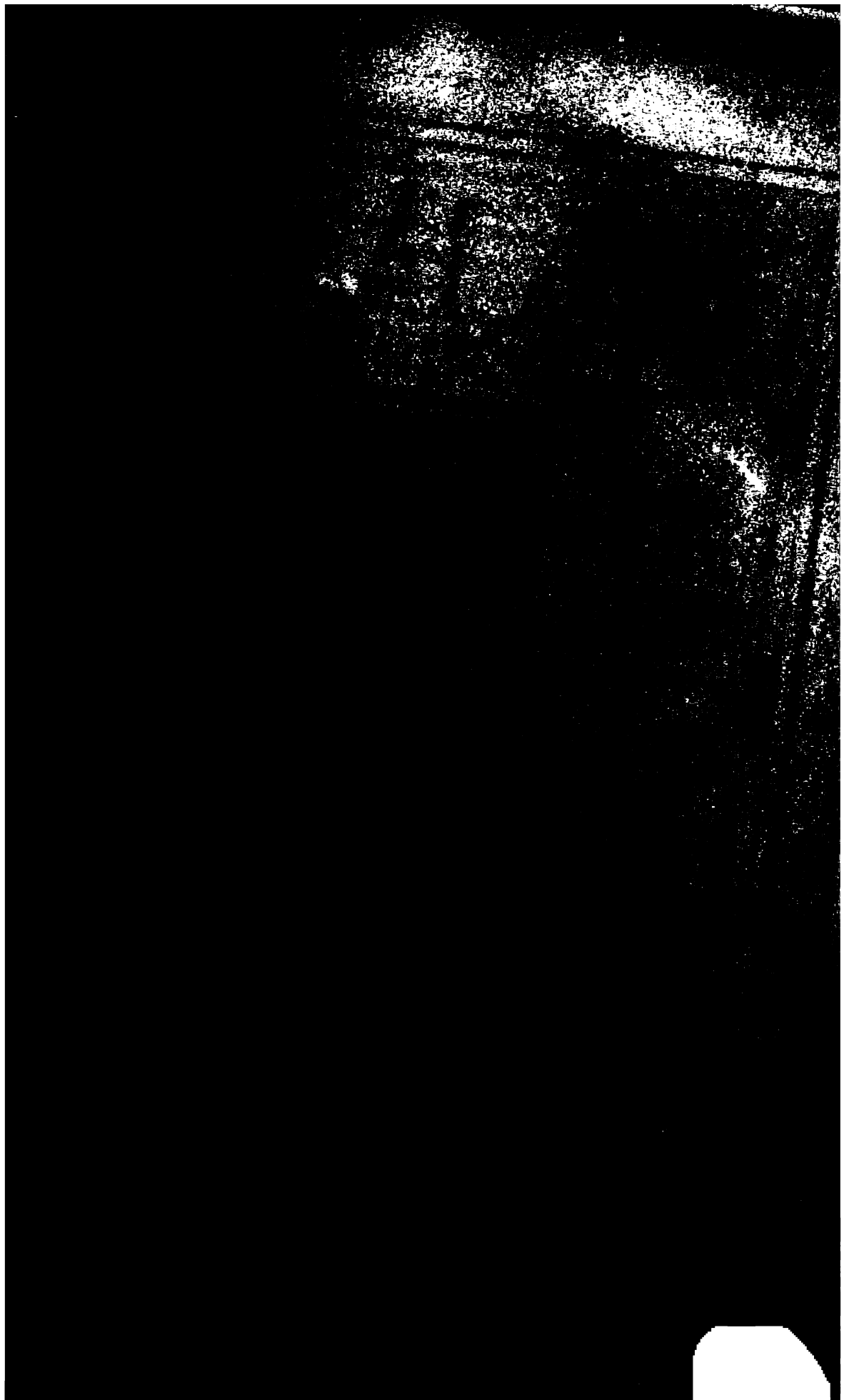
Importations.

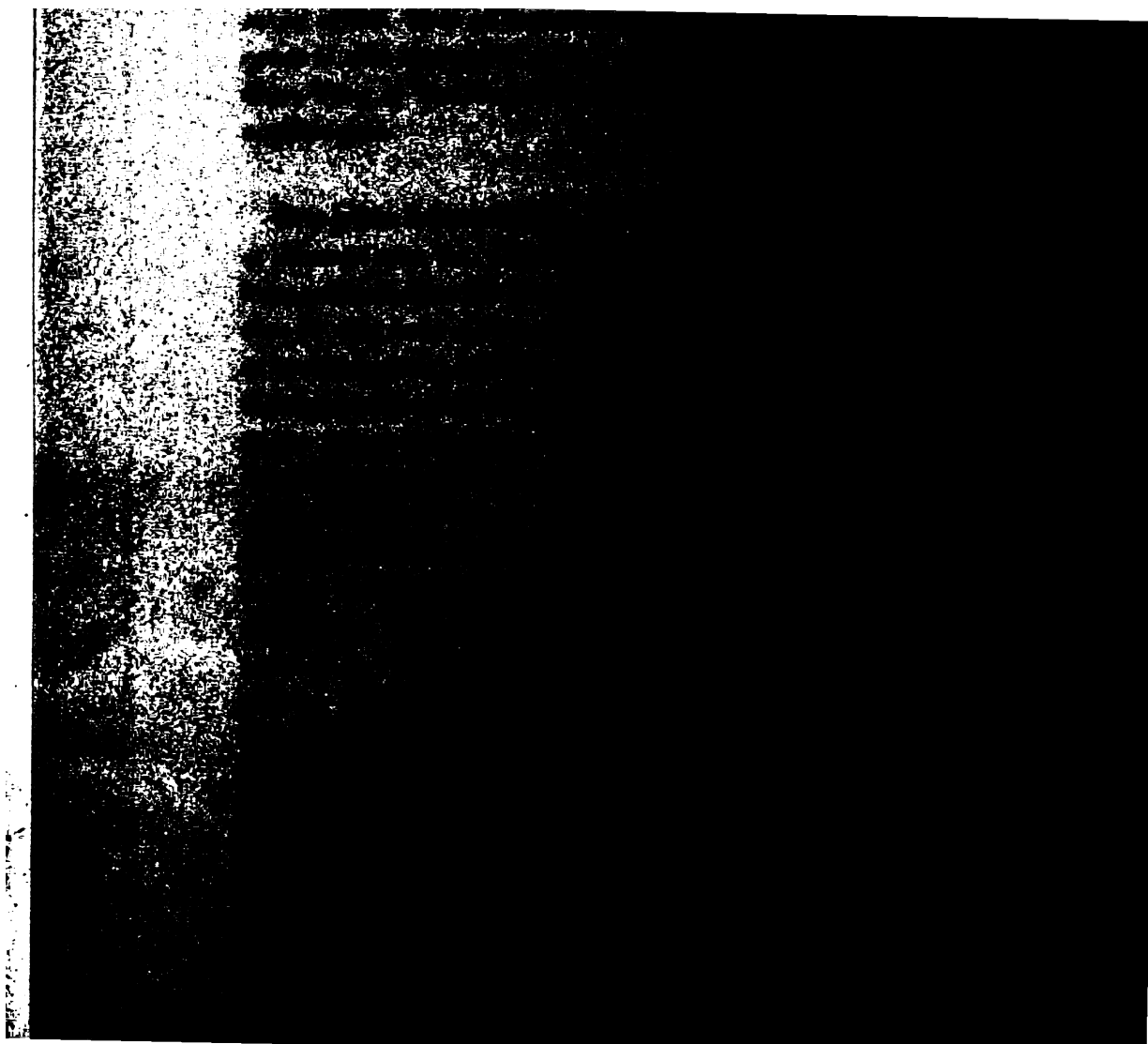
Exportations.

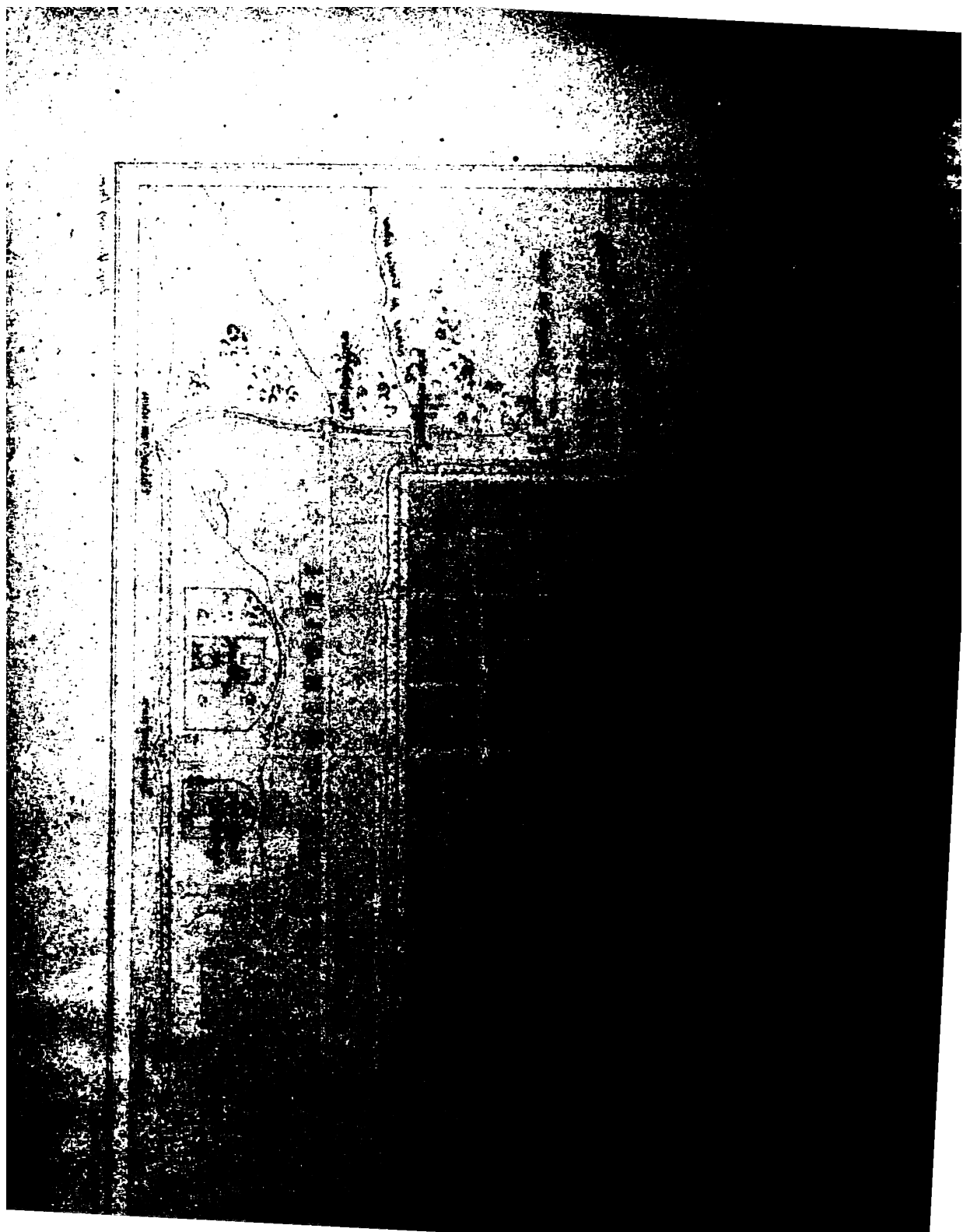
Mouvement du port.

Recettes de la douane chinoise.

Après une longue promenade,







avec un aimable Français, M. de Champs¹, dans les bureaux de la douane, quand ses yeux découvrent soudain, au milieu de la forêt des mâts de jonques, une « flamme » de guerre portant nos couleurs. A vrai dire, il n'y avait de guerrier que la « flamme » ; car le *Mirage* est une ancienne citerne de l'escadre convertie en goélette, comptant cent dix tonneaux, vingt hommes d'équipage et deux canons ; mais de ces pièces, il en est une qui est logée à terre, car lorsqu'elles sont toutes deux sur le *Mirage*, il n'y a plus de place pour les hommes. Nos cœurs furent remplis de joie en apprenant que la goélette avait à son bord un ami du duc de Penthièvre, le jeune comte de Chabannes, fils de l'amiral. Nous n'avons pas tardé à le rejoindre, et à devenir rapidement avec lui. Frappé d'une balle dans la jambe, au combat de la Corée, ce brave officier était encore bien loin d'être guéri, et portait la trace de longues souffrances ; mais il fut plein d'entrain, ce soir-là, quand nous donnâmes à dîner sur le *Mirage*, car notre malle lui apportait de bonnes nouvelles : le matelot qui l'avait ramassé et sauvé sous une grêle de balles avait reçu la croix ; et au dessert nous ouvrîmes un paquet de Chabannes, qui contenait ses épaulettes de lieutenant de vaisseau. La gaieté fut gauloise, et si chacun avait oublié ses douleurs, il se souvint de la halle coréenne, et l'exilé celle de la patrie absente, puis il se souvint d'être à bord d'une humble barque, mais d'une barque française !

16 mars, golfe de Pe-Tchi-Li, sur la barre du Peï-Ho,
à bord du *Sze-Chuen*.

Sur une mer tourmentée, le *Sze-Chuen* était inondé sous les ponts. Le matin, bien avant que nous vissions la terre, le pont était couvert d'un pouce de sable blanc que la bise nous apportait du désert ; ainsi se terminait d'une façon désagréable une heureuse traversée de cent quatre-vingts lieues.

Dès l'aube la barque d'un pilote qui croise en zigzag, nous vou-
lons au juste sur notre situation ; mais l'excellent homme, qui a vu tous les coins du monde, nous affirme qu'il ne sait trop lui-même où nous sommes. Nous lançons alors, par une brume sablonneuse d'une intensité extraordinaire, trois canots avec des sondes, pour reconnaître la barre du fleuve ; nous devons être tout près. Soins inutiles ! Nous entendons un froissement pénible : une longue secousse ébranle notre vaisseau, un coup de barre hasardé nous fait aller à gauche, et nous

1. M. de Champs, ancien officier de marine, l'ambassadeur à Pékin, est actuellement à Paris.

des mille dans la passe des forts de Ta-Kou, disant adieu avec pitié à nos cinq compagnons d'échouage, qui, malgré tous leurs efforts, restent immobiles dans des bouées! Décidément notre capitaine est hardi : c'est lui du reste qui, dernièrement, par une nuit noire, coupa en deux l'*Express*, un grand vapeur courant de Chang-Hai à Ning-Po. — Dans les cas d'abordage, les Américains excellent à être celui qui coupe et ne sombre pas.

Nous franchissons avec émotion l'entrée du Pei-Ho. Que de tristes souvenirs sont attachés à ce lieu! L'entrée est très-étroite et défendue à droite et à gauche par des bastions qui furent formidables et qui aujourd'hui ne sont



Nos compagnons à bord du *Sao-Chuen*.

Le plus grand bastion, ou le fort du Sud, est sur la rive droite. Il a trois cavaliers, un au centre et deux à chaque extrémité. Le bastion est fait de « torchis », et les cavaliers, de pieux plantés ensemble et recouverts de boue. L'extrémité du fort du Sud, l'autre extrémité est à cinq cents mètres plus au nord, sur la rive gauche, enfile tous les bastions du fort du Sud, au sud-est, et le passage entre ces deux forts est de deux cents mètres. Là furent les premiers combats de la guerre de l'opium, le premier en 1859, le second en 1860, et le troisième en 1860. Les Américains ont été vaincus dans les deux premiers combats, mais ils ont gagné le troisième. Les Américains ont été vaincus dans les deux premiers combats, mais ils ont gagné le troisième.

Un an plus tard, l'orgueil des Chinois, si gonflé par les succès de leurs armes, devait être justement abaissé quand nos canons, tirant à bout portant, brisèrent leurs estacades, et anéantirent la défense qu'ils avaient des longtemps et si bravement organisée.

La monotonie n'est jamais la même : elle est étagée, se confondant avec la variété, la nouveauté, tout sel, tout poussière et tout censuré.

[illegible]

vent comme grêle sur les innombrables *impedimenta* que nous offrent en rivière ces barques dignes du temps de Mérovée; dans presque tous les tournants difficiles, nous apercevons en travers une jonque dont l'équipage ahuri par notre sifflet perd la tête et hurle au lieu de se garer. Sur un espace de sept à huit cents mètres nous en rasons un groupe d'une quarantaine, se heurtant, s'échouant, se brisant, grâce au désordre indicible dans lequel les jette notre venue subite. Seuls, deux navires nous laissent passer avec une rare tranquillité : ce sont le *John and Henry* et le *Sun Lee* pris ici par les glaces en novembre dernier et condamnés par la gelée à cinq mois de prison. Ils étaient chargés de thés qui, sortis de la cale en désespoir de cause, devinrent thés de caravane, et partirent à dos d'âne d'abord, puis sur des chameaux, par Kiakta pour Saint-Pétersbourg. Les amateurs ne les trouveront que meilleurs!

Quant à nous, nous faisons à cette heure une navigation vraiment extraordinaire; car nous sommes sur un navire qui a doublé le cap Horn, et qui tantôt s'enfonce pour la grosse mer; mais c'est dans une rivière de septième ordre que nous barbotons. Pendant plus de cent kilomètres notre marche est une succession d'émotions dans des tournants et des coudes d'une brusquerie qui nous nous trouvons jetés par le courant contre une rive, et nous nous y débat dans les herbes et la boue; tantôt, et cela vingt fois, nous nous précipitons dans les angles les plus aigus, nous envoyons à terre un canot avec une échelle; ils attachent au plus vigoureux pommier du voisinage un câble qui nous sert à pivoter sans échouer. Mais de telles manœuvres comportent des dangers; une fois, c'est le pommier qui vient à nous avec toutes ses branches; une autre fois notre beaupré entre dans une maison trop rapprochée; enfin nos malheureux matelots, en sautant à terre à la recherche d'une échelle, sont presque constamment forcés de se jeter dans la rivière. Le parcours que nous faisons ne peut s'interrompre; car à la nuit tombante en un pareil courant serait plus imprudent de continuer même à l'aveuglette, à cause des jonques qui montent le fleuve. Bien tard dans la nuit nous arrivons au quai de Tien-

Tien-Tsin, 19 mars.

Après avoir parcouru les rives presque désertes de la concession allemande, nous nous arrêtons en Chine en considérant les longues queues de fumée qui s'élèvent du ciel; on peut aussi se croire en Chine, car on voit encore sur les murs ces traces du passage des troupes allemandes. Les amis nous emmènent bien vite dans la ca-

pagne, une mer de sable, pour visiter les lieux que la géographie rendus célèbres.

C'est dans cette plaine, en effet, qu'était campée l'armée des Indes : nous longeons là une muraille de boue qu'avait construite le général Ko-Lin-Sin, et qui est restée baptisée du nom de *San-Ko-Lin-Sin*. A Siam et à Canton, nous avons déjà vu le même terme, mais patriotique tentative de défense des indigènes contre les envahisseurs. Nous ne pouvons nous empêcher de sourire devant ce véritable rempart de deux lieues de long auquel s'était confiée la jactance des Indes.

Plus loin, nous visitons la pagode de Hai-Kouan-Tsou, où fut signé le traité de 1858. C'est un fouillis de petits temples à toits en sautoir, de papier : des sacs de blé sur lesquels jouent des rats sont suspendus d'hui autour de la table illustrée par la fameuse cérémonie, et dans la salle où il fut décidé du destin du Céleste Empire. C'est le symbole de la religion avec laquelle sera observé le traité.

Dans la plaine qui nous environne nous voyons beaucoup de troupes régulières de poussière : nous braquons nos lunettes sur ces mouvements de troupes. Une curiosité bien naturelle nous attire vers une revue des régiments impériaux. Là, huit à dix escadrons sont montés sur de petits poneys à poil d'ours que l'on appelle *tsou-tou*, troupeaux sauvages des steppes, exécutant quelque chose de *« rompez les escadrons ! »* L'étrier très court, le cavalier ne peut pas ment pour ainsi dire debout sur ces rats qui sautent et sautillent, les cravachent qu'avec leurs queues de chat. Les escadrons sont composés de vingt-trois pelotons de quatre cavaliers, en une confusion inextricable de bouillottes et de sabres. Le grade se dénote le grade ; la moustache est moustache, et le cheval est cheval qui recouvre même les éperons, et à cet égard, on ne voit rien de plus bouffon. Les escadrons sont très nombreux, très étourdissants. Mais, si la galopade est très amusante, si tous ces escadrons de *Fils de l'Empereur* sont très amusants ensemble, ce ne sont cependant pas des troupes de guerre. Les arcs bariolés, ils sont parfaitement armés, mais ils ont des revolvers américains. Ils ont, grâce à ces armes, une certaine idée de la guerre, mais je demeure pourtant convaincu que si on leur faisait faire une charge, nous marcherions d'un pas sûr vers la victoire.

Mais l'heure est aux conquêtes pacifiques, et nous pouvons constater que les chiffres du commerce dont Tien-Tsin est le pivot sont assurément encourageants pour l'avenir. Tien-Tsin, en effet, est non-seulement le port le plus proche de la capitale et de la résidence de l'Empereur; mais, par sa communication avec le grand canal, qui est lui-même l'artère de quatre provinces de l'intérieur, ce comptoir est bien fait pour fixer l'attention de nos grandes maisons de commerce. Le relevé de la douane y a donné en 1866 :

| | | |
|---------------|--------------------|----------------|
| IMPORTATIONS. | Cotons. | fr. 36,000,000 |
| | Opium. | 46,000,000 |
| | Lainages | 6,900,000 |
| | Total. | fr. 88,900,000 |
| EXPORTATIONS. | | 20,000,000 |

Le mouvement du port : 592 navires jaugeant 178,518 tonneaux.

La ville chinoise compte environ quatre cent mille habitants, et les résidents étrangers sont au nombre de cent douze, dont dix Français.

Les grandes maisons de commerce appelées « Hongs » centralisent les affaires; c'est un gros regret pour nous de n'en point voir une française.



PÉKIN.

Nous venons d'arriver dans la céleste capitale de l'Asie. Je veux vous raconter à la hâte notre rapide voyage.

Nous sommes partis de Tien-Tsin le 10 avril. La petite caravane était composée de sept chameaux, de deux mules, et nous avons fait deux cent quatre-vingt à-dire cent soixante-quatorze kilomètres, sans qu'une seule espèce de pays nous avons traversé. Les tourbillons de poussière épaisse nous ont à la lettre aveuglés. Nous n'avons rien vu, sinon un désert de sable, sans arbres, sans

C'est une singulière construction que celle-ci : une sorte de civière de toile bleue repose dans une fosse assez essieu long de moins d'un mètre, et dans laquelle on ne s'y couche, car elle est trop courte, on ne peut s'y tenir debout, car elle est trop basse. En revanche, elle passe partout. Je m'y blottis de mon côté, et j'attends l'office de ressort : quant à mon camarade, il se tient à gauche, et saute à terre à chaque saut de la machine. C'est ainsi que, par un mouvement d'ensemble, mon ami et moi nous nous déplaçons de six centimètres à chaque saut de la machine. C'est ainsi que, par un mouvement d'ensemble, nous nous déplaçons de six centimètres à chaque saut de la machine.

route, les traces de l'occupation mérovingienne, — les larges fossés, tantôt de cinquante à soixante mètres environ des villages, cette zone de

de dalles ou de vieux blocs de briques qui vous font sauter en l'air comme une balle sur la raquette. C'est là que les muletiers opiniâtres mettant de préférence leurs bêtes au grand galop : vous vous imaginez alors quels sauges de sable soulève notre caravane ! Nous sommes comme étouffés, et quand je me risque à ouvrir les yeux, je n'aperçois ni la charrette qui me précède, ni même ma mule de volée, ni le soleil qui n'est plus qu'un point rouge opaque dans cet étrange brouillard. Quand on n'a pas fait l'expérience de semblables cahots et d'aussi innombrables contusions, on ne peut



La charrette du mandarin Ching.

le village où nous devons coucher. En effet, vers dix heures du soir, nous sortons de nos villages, bien meurtris, et chacun rit pourtant de bon cœur en se remémorant ses chutes, ses bleus et ses impressions. Notre muletier nous aide à lever la glace pour tenter de débarrasser nos paupières d'une neige qui les obstrue complètement ; une véritable boue s'est accumulée au fond de notre gorge irritée. L'hôtellerie ressemble à un chenil où les chiens sont couchés en état de putréfaction ; les écuries sont des étables d'indes, n'ayant connu que des écuries réparatrices : vingt charrettes appartenant à des mandarins, et cinquante muletiers couchant

dans la poussière en brayant à l'envi; les palefreniers de la place d'honneur injurient les nôtres; mais nous les laissons sans peine et nous partons pour aller chercher un gîte à notre usage.

Au fond de la cour est une hutte avec de larges fenêtres de papier vers l'intérieur, le long du mur, se trouve une sorte de plan incliné en planches comme les couchettes des chiens dans nos chenils. C'est sur ce plan que nous nous étendons cette nuit. — Nous allons chercher tout un tas de riz bien blanc, de la soupe de mûres, et l'eau-de-vie versée copieusement, tout cela nous rend notre verve gauloise. Après quoi, nous serrant le plus possible les uns contre les autres, le Prince, ce bon Fauvel, Porter, ce bon Fauvel, et moi, nous nous étendons en brochette, décidés à dormir. Hélas! nous avons compté sans la curiosité des Chinois. Cette curiosité extraordinaire ne tarde pas à se faire entendre sous la forme de mille craquements de papier et de mille coups de vent qui nous découvrent, grâce à la lueur de la lune, que l'on nous regarde. Soun, très-intriguée de notre venue, se penche par la porte de la hutte; bientôt, dix, vingt, deux cents doigts se lèvent pour déchirer le papier des fenêtres, afin d'y pratiquer des ouvertures. Les Chinois strophons les naturels; ils ne disparaissent pas, mais ils se multiplient; tandis que la bise de l'est nous glace le visage, les vents du sud-est éoliennes d'un nouveau genre. Jamais nous n'avons vu tant de vent dans un pays dont nous ne savons rien. Les Chinois ont un idiotisme du langage universel, c'est de dire tout ce qu'ils veulent. L'un de nous, sorti fort étonné de la hutte, se voit entouré d'un seul coup, trente spectateurs qui se penchent sur lui d'un air curieux.

Si nous dûmes passer le reste de la nuit dans cette hutte, ce n'est plus la faute des Chinois, mais bien de la nature. Le Prince, qui avait emporté son hamac, il le suspendit aux poutres extrêmes de la hutte. Le Prince se coucha sur son hamac, et le berçait sur ses jambes. Tout à coup, il se fit un bruit immense, un bruit de vent, et tous pâles-mêles, avec le hamac, le Prince, les fenêtres de papier, le tout se leva, et se balança à profusion! Les rires furent alors si nombreux, si parti de tant de réjouissement, que nous ne pouvions dégrader de nos pétarderies, et nous nous réjouissions de nous réjouir, de nous réjouir de nous réjouir.

Le 20, à trois heures du matin, les quarante mules des mandarins agitent leurs grelots et nous précèdent : à quatre heures et demie, nous nous mettons en route avec un nouveau compagnon. Le gouverneur de la province de Tien-Tsin, Tchoung-Hao, nous a en effet envoyé un mandarin bouton de cristal, avec force passe-ports et sauf-conduits pour nous aider à pénétrer sans encombre dans la Ville Céleste. L'officier impérial ouvre notre marche, dans sa charrette que traîne un charmant mulet noir. Dès que nous arrivons dans un village, il met sur son nez d'immenses lunettes de



Halte de notre caravane à Ho-Chi-Wou.

de cinq centimètres de diamètre, et montées sur de gros... C'est une mode que suivent ici les lettrés; et l'on n'est... traditionnel.

...bonne halte vers le milieu du jour, et profitons... pour donner au Révérend l'occasion de... La population tout entière... et nous ne par...

avec ses milliers de toits en tuiles jaune impérial et ses *pagodes* de charbon ou des dix mille années, butte artificielle, et ses *palais* de l'Empire Céleste. — Notre mandarin nous montre du doigt ces *palais* des murailles qui, pendant quarante-deux kilomètres de tour, paraissent porter quatre voitures de front, et les toitures vert clair des *palais* des mandarins, et les dômes bleu foncé des temples, et certains *palais* qui sont tout faïence, et des ponts de marbre. Mais, grand Dieu! ces *palais* de ruines sablonneuses doivent errer nos regards pour des *palais* merveilleux!

En vérité, ces constructions séculaires, ces *pagodes* qui dominent la cité, font paraître l'homme bien petit. Le *palais* qui s'agit à leurs pieds semble n'être qu'une troupe de *palais*; mais pourtant c'est la main de l'homme qui a élevé ces prodiges de l'art d'une nation guerrière, et sous l'impression de l'admiration on voudrait pouvoir remonter bien loin en arrière; voir des *palais* les armées chinoises couronnant ces murs, faire face à l'artillerie, et les fiers Mongols aux arcs barbelés, aux *palais* antiques, monter à l'assaut de cette nouvelle *ville* de Kublai-Khan?

Assurément, quoique notre curiosité soit peut-être fatiguée de spectacles constamment variés, je ne puis m'empêcher de grand étonnement à me trouver dans cette ville de *palais* peu de lieux aussi tristes, il en est peu aussi qui ont vu les nombreux étonnements qui y attendent le voyageur, sans contredire celui de se voir lui-même *palais* curieuse, au cœur d'un empire fermé comme un *palais* qui l'ont ouvert à la civilisation par la violence.

Nous venons de traverser les trois quarts de la ville de la ville chinoise jusqu'aux abords de la *ville* près de deux heures, passé en revue, *palais* les quartiers du commerce et les *palais* c'est une vue d'ensemble dont plus tard on se souviendra; mais ma première impression est que, dans Pékin, on ne sait pas ce que c'est que *palais* Carthage, Rome, ont des ruines qui sont *palais* lui-même; c'est un cadavre qui tombe.

Quand, du haut des *palais* la ville tartare, j'ai jeté les yeux sur *palais* renfermées dans ses *palais*.

bastions, des portes surmontées de pagodes, des fortifications aux angles des murailles, et que j'ai examiné les toits coniques et vernissés des temples qui surgissent au milieu d'une vraie forêt; quand, faisant un demi-tour, j'ai porté mes regards sur la ville chinoise qui fait à l'autre un véritable socle, et qu'enfin je me suis imaginé tout cela vivant, frais, vert, coupé partout d'eaux limpides, garni de canons, peuplé et bruyant, j'ai rêvé que je retraçais par la pensée le Pékin d'il y a mille ans, et je suis resté confondu, admirant sans restriction cette merveille de l'extrême Orient.

Mais, peu à peu, j'ai pris le spectacle corps à corps : j'ai parcouru ces rues ravinées par les chariots à vingt pieds de profondeur, dans lesquelles les anciens égouts éventrés semblent un escalier géant pour atteindre l'étroit sentier qui borde les maisons de chaque côté du précipice; descendant de ma charrette pour mieux voir, j'ai enfoncé jusqu'à mi-jambe dans une poussière fétide d'immondices séculaires, j'ai suivi le lit des fossés, des canaux et des rivières pour jamais à sec, sous des ponts de marbre rose ruinés et déformés inutilement : ces jardins, ces parcs, ces étangs autrefois merveilleux sont transformés en désert; à côté d'arcs de triomphe de marbre, des huttes délabrées de marchands misérables élèvent au-dessus d'elles une forêt de poutres avec des affiches de papier qui dansent au vent; tout cela est affreusement uniformisé sous une couche épaisse et à travers un nuage incessant de poussière âcre et étouffante : — Non, me suis-je dit à cet aspect, cela n'est pas une ville; n'est-ce pas plutôt un camp de Tartares ravagé par le vent du désert?

Cette ville immense, dans laquelle on ne répare rien, et où il est défendu, sous les peines les plus sévères, de rien démolir, se désagrège lentement, et se transforme chaque jour en poussière. C'est un spectacle affligeant que cette décomposition lente qui accuse la mort bien plus sûrement que les démolitions les plus violentes. Dans un siècle, Pékin n'existera plus; il sera abandonné; dans deux, on le découvrira comme une autre cité enseveli sous sa propre poussière.

Je laisse ainsi s'envoler ma pensée, reflétant à la hâte tout ce que mon premier aperçu du panorama multiple de la Ville Céleste, nos promenades devant une pagode, et notre air de rouliers chinois couverts de saletés et trempés de pluie nous fait horreur à nous-mêmes, quand nous nous trouvons soudain au seuil de la légation, et reçus d'une façon toute différente par le ministre, qui veut bien ne pas trop sourire à notre égard, et surtout d'immenses baquets pleins d'eau chaude, et des rafraîchissements dans les kiosques charmants qui composent ce palais d'un prince chinois converti en palais diplo-

matique; sir Rutherford Alcock nous mène incontinent au lavoir de nos baquets, qui voient en un instant leurs eaux limpides se couler dans une boue noire, et nous nous hâtons de reparaitre devant nos visiteurs avec le corps aussi pur que la conscience.

Nous sommes présentés alors à lady Alcock et à miss Langford, si pleine de grâce et de charme, la seule jeune personne européenne dans la céleste capitale des descendants du Feu!

Nous sommes réveillés par le départ du facteur; un chameau à queue et en soie azur vient prendre nos lettres, et se dirige vers le nord jusqu'à la Grande Muraille. Là, un Mongol, vêtu de cuir et d'acier, s'arrêtera, et c'est à dos de chameau qu'elles traverseront les déserts. Puis elles glisseront en traîneau sur les neiges sibériennes, à travers les ours blancs et des bandes de loups, jusqu'aux chemins de la Sibirie et des Russies. Si aucun des monstres habitants des terres glaciales ne s'attaque en faisant son déjeuner du porteur, j'espère qu'elles parviendront à l'époque du Derby, sans trop s'imprégner des parfums du désert, des mongols, tartares et mougiks.

Je vous écris dans le kiosque charmant qui me sert de bureau, au milieu de toutes les chinoiseries imaginables. Mais, par un effet du grand coup de vent d'équinoxe effroyable vers sept heures du soir, à ce moment, le soleil qui brillait dans toute sa splendeur, est caché sous un nuage épais de sable rougeâtre; il est huit heures, et je n'ai plus que me faut une lampe.

De plus, je pourrais écrire avec mon doigt sur le sable, mais je n'ai pas de lettre à l'Empereur de la Chine pour lui présenter mes hommages; le timètre de sable; l'envahisseur entre à fuir; le sable s'élève, et mes lettres affreusement ébranlées, et ma redingote noire, et mon chapeau, et mon cendré de la légende.

Je suis fâché de vous apprendre, après tant de peine, que nous ne pouvons en aucune façon espérer de présenter nos hommages à l'Empereur du Céleste Empire. Ce n'est pas le refus de notre visite, mais celui qui lui en rendrait inutile l'effet. Il n'y aurait en la tête tranchée! C'est très triste, mais c'est la volonté du prince n'a jamais vu d'Européen, et qui ne veut pas que les Européens rendent toutes les années un hommage à son père, sous peine de mort; de songer à cela, et de ne pas compter donc que nous ne pourrions pas.

de l'Empereur. Mais n'allez pas croire qu'il manque d'esprit; loin de là; tout Pékin se raconte en effet qu'il vient de recevoir une lettre autographe de son collègue, l'Empereur des Français, l'invitant pompeusement non-seulement à venir visiter en personne l'Exposition qui ouvrira le 1^{er} mai au Champ de Mars, et qui doit être merveilleuse, mais encore à vouloir bien envoyer, pour la section de l'Extrême-Orient, des spécimens de curiosités chinoises. « Vous êtes bien gracieux, aurait répondu Sa Majesté Céleste, mais vous m'avez pris tout ce que j'avais de plus beau au Palais d'Été; exposez-le vous-même. »

Sur ce, j'aurais encore bien des choses à vous raconter; mais, comme chez nous, l'heure de la poste me presse, et je ferme mon courrier.

Pékin, 25 mars.

Que de choses nous venons de voir en quarante-huit heures! Je craindrais vraiment de vous fatiguer en vous entraînant avec nous aux portes de la Victoire Vertueuse, de la Grande Pureté, aux temples du Ciel, de l'Agriculture, du Génie des Vents, du Génie de la Foudre et du Miroir brillant de l'Esprit. Regardez un beau paravent de laque avec de jolis reliefs de clochetons, de chaises, de portiques, de balcons, de kiosques et tous les accessoires du style califschet, et vous aurez assurément le cliché véridique des pagodes que l'architecture chinoise a tiré à Pékin à mille exemplaires.

Les jours où nous avons vu la charrue dorée et la herse sacrée avec lesquelles l'Empereur vient tracer un sillon pour appeler les bénédictions du Bouddha sur les semences et les récoltes; pour cette cérémonie, il se revêt d'une tenue de villégiature : jaune serin; son chapeau rural, large d'un pied et d'une couleur de cette même couleur, est suspendu dans le temple. — Là, sur un banc de balancelle gros-bleu, entre des chaises curules de marbre rose, sur des bâtons de verre bleu, en face de dragons et de caniches de bronze posés sur des corniches de bois sculpté, sont des vases faits de terre cuite dans lesquels l'Empereur brûle tous les six mois les sentences de ses ennemis condamnés à mort dans l'Empire. Le feu purifie tout, dit-on. — L'observatoire, près de Tung-Chi-Mén, est un observatoire du 17^{ème} siècle, fondé par deux cent soixante-dix ans, sous l'empereur Youen-Li, par le Père Verbiest, de l'ordre des Jésuites. Les gigantesques lanternes de bronze sont d'une admirable perfection, et supportés par de hautes colonnes de marbre; j'admire surtout une sphère céleste de huit pieds de diamètre, qui rapporte toutes les étoiles connues en 1650 et qui est placée à Pékin, 39 degrés 54 minutes nord. Le climat est

poneya-mongols; vous pensez si notre groupe curieux s'en est servi pour circuler de l'est à l'ouest, et du sud au nord de la capitale; je pourrais presque dire que dans nos longues promenades, les murailles m'ont toujours empêché de voir Pékin; dans chaque direction la route est coupée quatre fois par des fortifications naissant l'une de l'autre avec une désespérante monotonie.

On n'est que fort rarement dans une rue ouverte, et presque toujours on longe un mur. Puis, à l'inverse de Siam, rien n'est sacrifié aux décors extérieurs : l'esprit chinois oppose toujours à la magnificence croissante du dedans, l'ornementation décroissante du dehors, de telle sorte que la fameuse cité interdite, remplie, *dit-on*, de nattes d'argent, supportée par des colonnes d'or, émaillée de perles fines, un bijou en un mot, est d'un aspect minable, vue de l'enceinte qui l'enveloppe; c'est un écrin grossier : une pagode de trente-sixième ordre fait plus d'effet que la demeure sacrosanctée du Fils du Ciel.

Dans les quartiers militaires et nobles il y a une certaine roideur peinte sur les physionomies qui nous fait impression : tandis qu'ailleurs on nous rend au centuple la curiosité dont nous avons tous dans notre jeune âge haussé les ambassadeurs chinois sur nos boulevards, ici les arrogants autochtones croient les Européens sans les regarder, et affichent au contraire une indifférence voisine du mépris. — Au fait, pourquoi nous aimeraient-ils, et pourquoi plutôt ne nous détesteraient-ils pas? — Quelques-uns daignent aller à pied; mais le plus grand nombre circule dans des charrettes semblables à celles qui nous ont amenés de Tien-Tsin, mais avec une modification importante. Chose curieuse, en effet, le rang, ou pour me chinoiser, le *taï-tse* d'un mandarin en voiture se reconnaît à la disposition des roues sur son carrosse : plus il est d'un bouton rouge ou bleu bon teint, plus les axes de l'essieu sont en arrière du centre de gravité de ce château mobile et instable. Un prince les recule jusqu'à l'extrémité même, ce qui rend le véhicule : ainsi les ressorts absents sont remplacés par une élasticité qui se transmet aux brancards; le dandinement part des roues et aboutit à la tête de l'infortuné mulet. Il y a mieux encore : certes la meilleure façon de voyager en Chine sans se contusionner affreusement est d'être porté en palanquin : le bambou rebondit fort doucement pour le malade et les porteurs. Mais sur quatre cents millions d'habitants, il n'y a que la seule caste restreinte à laquelle la loi permette de se faire porter : c'est celle des princes et des ministres.

Pour les bourgeois et roturiers de Pékin, le coup d'œil y est

Je ne saurais assez vous dire combien il y a en effet de choses curieuses dans ce que nous appelons la Rue circulaire (j'ai oublié son impériale nom chinois). Des milliers de planches écarlate relevées d'innombrables bandes sont suspendues à des perches obliques au-dessus de douzaines de boutiques techniques juxtaposées dans cette rue tournante; c'est le seul public-restaurant et il y ait de l'animation : avec charrettes, palanquins, mulets, coolies, coulies, les militaires et les négociants s'y entre-croisent; les étrangers se confondent en politesses, examinent des ballots; les mandarins s'en emportent : c'est comme une oasis où se serait abattue une troupe d'oiseaux au milieu d'un désert silencieux; tout ce qui constitue la vie d'un peuple d'une foule y est accumulé : et non-seulement des mystères de la vie tombent dans les jambes en jouant aveuglément, mais les grands enfants en Chine — arrivent au beau milieu de la rue en tenant fièrement la ficelle d'un immense cerf-volant qui s'élève sur les terrains vagues proches des murailles. Car, comme à Venise, à Gênes, à Naples, à la castagnette et Naples les pifferari, le silence qui est ici passé à l'état d'institution sérieuse; et je l'ai vu seulement par là que se révèle le plus le génie artistique de la Chine : construire, dans des dimensions de six à sept mètres de hauteur, un cerf-volant qui devient dragon volant, aigle volant, serpent volant, et lui donner le geste et la vie, l'équilibre et l'alignement, le faire monter avec calme, sans les mille soubresauts des autres cerfs-volants, à une étoile presque verticalement au-dessus de la rue, et lui faire y adapter je ne sais combien d'appareils mécaniques qui imitent le chant de l'oiseau ou la voix de l'humain, et le faire l'amener à travers les perches et les bandes de papier rouge et bleu animés, lui envoyer à cheval sur le fil d'une corde, et le faire regrouper la foule, l'égayer de lani, valira que l'oiseau est le capital de leur statique — sans mettre de sa vie en danger.

[illegible]

bulle de savon et admirablement travaillée : ce petit appareil se place à cheval sur la naissance de la queue de l'oiseau, et se fixe aux deux plumes centrales d'une façon fort solide ; les pigeons fendant les airs le font résonner avec un trémolo strident ou des accents plaintifs suivant la rapidité de leur vol. Je croyais d'abord que c'était un des cent mille colifichets futiles qui caractérisent l'esprit des disciples de Confucius, mais j'ai appris sur l'heure que ces harpes avaient pour but de préserver les tendres colombes des griffes des vautours qui volent par bandes autour des bastions crénelés. J'ai acheté immédiatement toute une série de ces jolis épouvantails que je destine aux pigeonniers de mes amis de France. Mais c'est à peu près la seule catégorie d'objets qu'il soit permis aux bourses modestes d'acheter à Pékin : j'ai marchandé, mais inutilement, des émaux assez beaux et surtout deux petits ~~objets~~ en cloisonné blanc portant des tourelles d'or. Hélas ! jades, incense, laques anciennes et cloisonnés sont vendus ici aux étrangers à peu près quatre fois plus cher qu'à l'hôtel de la rue Drouot.

Mais nous contentons donc du plaisir des yeux ; quant à l'odorat, je vous assure que ce sens fait souffrir à Pékin un véritable et constant supplice ; car, pour faire tomber un peu cette poussière toujours soulevée, les Pékinois, dans une cruauté, arrosent la rue des eaux les plus sales provenant de leurs latrines, et cet acide, dont la formule chimique est, je crois : $C^2H^4O^6Az^4$, est si puante et si malsaine ; puis voici le superlatif du genre : les Pékinois devant leurs portes de longues galettes — que je m'abstiens de dire jaunes et brunâtres, mélangées d'un peu d'argile, et qu'ils brûlent au feu, pour alimenter leur petits fourneaux de cuisine : commerce économique, mais écœurant et fétide.

Le quartier commence l'horrible ; nous nous laissons entraîner par nos chevaux, sans deviner dans quelle direction nous allons. Nous sommes trop tard : nous sommes dans l'avenue des exécutions, au point où deux rues qui vont l'une à Tong-Tchien-Mén, et l'autre à la ville chinoise. Ici c'est avec du sang que la poussière est balayée. Nous nous détournons à la hâte d'un groupe de plusieurs condamnés en bande les yeux, devant un hangar, où « Monsieur de l'Empire », le plus haut fonctionnaire de l'Empire, est là dans l'exercice de ses fonctions. Il a l'air impressionné du spectacle que nous lui offrons ; il nous fait rapidement passer par son chemin ; on nous dit qu'aux pieds de son trône officielle sous ce hangar, un boucher ordinaire, un ~~bourgeois~~ et vend sur l'étal encore baigné de sang des morceaux de bœuf et de mouton. Mais un peu plus loin nous

pouvons constater *de visu* que les têtes des exécutés sont exposées sur une place publique. Sur le sable encore barbouillé de trainées rougeâtres nous voyons sept petits socles, supportant chacun une cage d'osier : six têtes d'hommes et une tête de femme, fraîchement décollées, y sont enfermées, avec une étiquette inscrite sur un petit papier, appliqué sur l'affreux mélange des bords des plaies et des glandes du cou : une expression poignante de douleur est visible sur ces visages blêmes, aux yeux encore ouverts, à la bouche béante, aux cheveux rougis. Un de nos interprètes lit le motif de l'infamie : « La justice a puni le vol. »

La sépulture se fait longtemps attendre pour ces restes humains destinés à servir d'exemple aux malfaiteurs. Si je ne l'avais vue à Pékin, je n'aurais pas cru que des têtes différentes, je ne croirais pas au triste sort qui est réservé à un condamné ; mais sur le pont fameux connu sous le nom de « pont des mendiants », grandiose construction de marbre antique, plantée il y a plusieurs jours, pour implorer la charité publique, plusieurs centaines d'êtres demi-nus, lépreux, galeux et aveugles ; ils sont assis sur le pont, cherchant dans les cages d'osier les têtes en décomposition et les mangent !

Je confesse que nous étions souvent bien pâles au cours de nos promenades ; mais la vie européenne des légations de Pékin nous offrait des conversations intéressantes qui nous faisaient oublier nos maux. Nous avons entendu la messe au Fa-Kuo-Fan, où M. de Bellonnet nous avait parfaitement reçus ; puis, à tous les membres du corps diplomatique, qui sont tous autorisés à résider à Pékin. M. Burlingame, ambassadeur des États-Unis, le comte Vlangali, ministre de Russie, ont dîné avec nous. Le soir où nous sommes allés chez un ami, une épaisse de plus d'un pied était étendue sur le sol. Un homme, sachant faire l'aquarelle pour peindre notre portrait, nous a fait porter, capitonées de soie, attelées de deux chevaux, un véhicule aux dix invités du représentant diplomatique. Les sentiers sinueux, les escaliers tortueux des légations nous ont fait perdre une rue ; et chacun de nous était flanqué de deux gardes qui portaient des torches fumantes, et deux autres qui portaient des lanternes d'un mètre de diamètre, sur lesquelles, en lettres d'or, on avait écrit leur écarlate le nom de Sa Majesté l'Empereur.

Il est bien naturel que le dîner qui a eu lieu à la légation des États-Unis, sous la présidence de M. de Bellonnet, ait été très agréable. Les conversations ont été très intéressantes.

mutuelle estime, et, après tout, inspirée par une même pensée : la pression pacifique de la civilisation des races saxonne et latine sur la race cuivrée récalcitrante. S'il est vrai qu'il y ait ici deux courants dans la politique, le courant russe et le courant anglo-français, ils doivent tous deux confluer et former alors un fleuve — fécond peut-être — pour lutter contre la digue, souvent ébréchée mais éternellement renaissante, de la stagnation ou du mauvais vouloir de l'Empire du Milieu.

Mais tout à fait en dehors et peut-être au-dessus des représentations diplomatiques des soi-disant Barbares et des conseils des ministres soi-disant Fils du Ciel, il existe une influence pour ainsi dire amphibie, également chinoise, également européenne, une arme à deux tranchants qui, seule, a des chances de couper le nœud gordien entre les empiétements justifiés de notre politique de novateurs et la résistance invétérée des doctrines rétrogrades. Il a suffi de l'intelligence supérieure d'un seul homme, et d'un homme bien jeune encore, pour créer ce rôle insolite et imprévu d'où peut dépendre la destinée d'un empire de quatre cents millions d'âmes. Cet homme est M. Robert Hart, que nous avons vu d'abord à l'ambassade de Russie, puis à Pékin : les heures nous ont paru des secondes quand nous avons eu l'honneur de causer avec lui.

Vous avez déjà deviné que l'intermédiaire entre deux influences politiques ne peut être que l'intérêt commercial. En effet, depuis que les Européens ont ouvert cet empire, depuis que, loin du fracas et de l'excitation de la guerre, on a pu étudier ce peuple et espérer que l'honneur, la gloire et la persuasion obtiendraient de lui ce que la force brutale ne pouvait jamais, il y a eu des hommes qui n'ont pu se défendre d'un optimisme naïf, d'un optimisme à la pensée de faire une révolution pacifique en Chine, de briser les préjugés enracinés contre les Barbares, et de prouver, par nos propres mains, que nous sommes capables de faire autre chose que de piller le Palais d'Été.

À la même heure la guerre acharnée aux portes de Pékin entre les Impériaux, et les trafics commerciaux les plus paisibles dans les ports du Sud; à la même heure, quinze mille couliés transportent les bagages de nos armées et les échelles pour monter à cheval sur les montagnes chinoises, dans une campagne où nous marchions sous le drapeau de leur Empereur; enfin, à quelques mois de distance, les généraux de Pa-Li-Kao et de Yuen-Ming-Yuen, devenus les chefs de la révolte contre les Rebelles, recevant du trésor impérial

des ordres et des secours, traversaient le fleuve à califourchon sur le dos des couliés.

des appointements légitimes, et de l'Empereur des remontrances. N'était-il donc pas évident qu'il y avait avec les « Fils du Ciel » des négociations, et que nous devions opérer désormais sur le terrain des échanges commerciaux ? De là naquit le plan de l'établissement des douanes chinoises dirigées avec conscience par des Européens sous l'impulsion naturelle, énergique et pratique de M. Robert Hart, « inspecteur général des douanes » le plus puissant de la Chine aujourd'hui.

Quand il fallut donner une garantie au paiement de l'indemnité, le gouvernement chinois affirma qu'il avait la meilleure valeur. Mais, grâce à l'indépendance et à la rapacité des douaniers, voleurs les uns que les autres, les droits existant sur les importations et les exportations laissent les douaniers centièmes de leur produit dans le sac des mandarins. On a convenu que l'on formerait, sous M. Lay, d'abord, puis sous M. Hart, un « service des douanes » où les employés, sous le tout contrôle des autorités chinoises et agissant de concert, rendent chaque année des comptes en règle au gouvernement. Ils versent au trésor, au lieu de quelques centaines de milliers, six-vingt-dix à quatre-vingts millions de francs. Et, à toute réclamation, opposé une comptabilité irréprochable, la probité évidente de ses nouveaux agents.

Des tarifs fixes, une honnêteté à toute épreuve, de nouvelles sources vivifiantes d'où découleront des idées nouvelles, ont remplacé sur l'heure les dilapidations et la vénalité. Du reste, si la cour de Pékin est pleine de mandarins nouveaux fonctionnaires, qui prennent si bien leur rôle, pour ainsi dire naturalisés Chinois, vous pouvez vous en vanter, les Européens s'applaudissent d'avoir à régler leurs affaires avec des despotes lents et tracassiers, mais avec des fonctionnaires expéditifs, parlant la même langue, et vivant dans les conditions multiples d'un foyer moderne destiné à se développer dans la Chine engourdie et figée.

M. Hart, sur lequel d'ailleurs il y a unanime accord des négociants de Chine, est le « premier ministre » des douanes, entièrement la confiance du conseil des légations, et de l'Empire. Pour qui connaît l'histoire de la Chine, il n'est pas

« L'Empire est immense, et il est difficile de le gouverner. »
la direction des deux impérialismes, d'appeler à leur aide

ment, ne reçoive du gouvernement impérial plus de deux cent mille francs d'honoraires.

Notre ami P., âgé de vingt-sept ans et entré tard dans la vie, reçoit depuis trois ans vingt-cinq mille francs, et il est mandé pour aller à Pékin pour monter le dernier échelon de cette échelle, qui paraît être le rêve plus brillante que celle de Jacob! J'ai aussi connu à Yeddo un jeune employé anglais, M. Kopsch, qui n'a pas encore vingt ans, dont les appointements dépassent vingt-deux mille francs. Pour passer de la main de M. Hart, il n'est ni lettre de recommandation, ni influence qui puisse vaincre ce « tenacem propositi virum » ; il faut que l'on ait d'œil, et vous remplit de confiance en ses idées ; puis il vous assure, êtes assuré, si vous travaillez, du plus bel avenir. D'ailleurs, dans ces contrées lointaines qu'il faut voyager pour voir la mer, les hommes d'intelligence tracer leur voie d'une manière d'autant plus sûre qu'ils se meuvent dans un milieu plus hétérogène.

L'institution des douanes impériales maritimes a deux forces : l'une pécuniaire, l'autre morale et politique.

Voici neuf chiffres que m'a donnés M. Hart pour le commerce commerciale qui vient de s'écouler, et qui, mieux que les statistiques, me paraissent donner une idée de la valeur plus que des pagodes et des lampions, qui sont la caractéristique d'une leçon de géographie sur la Chine.

Les treize ports ouverts au commerce sont : Fou-Chao, Kiou-Kiang, Canton, Tai-Ouen, Ning-Po, Chi-Fou, Amoy, Haï-Kao, Tchéou-Kiang, Tchéou-Kiang, Tchéou-Kiang, Tchéou-Kiang, Tchéou-Kiang.

Les registres de ces treize comptoirs maritimes sont les suivants :

Importations.

Exportations.

Recette de la douane chinoise.

Avec mouvement de.

jaugeant.

Pour ne prendre que les grands tonneaux.

Il y a dans les ports de la Chine.

Dans les importations :

L'opium compte pour.

valant.

Les cotonnades comptent pour.

valant.

Ces deux derniers chiffres ont été doublés pendant l'année 1869.

Dans les exportations :

| | |
|---------------------------------------|---------------------|
| Le thé compte pour. | 73,407,130 kilogr. |
| valant. | 213,548,016 francs. |
| dont pour l'Angleterre seule. | 148,101,536 francs. |
| La soie compte pour. | 2,459,817 kilogr. |
| valant. | 158,542,270 francs. |

Mais que de ruisseaux variés servent à former ces grosses rivières ! Songez, pour la curiosité du fait, que toutes ces pièces de cotonnade mises les une sur l'autre des autres couvriraient une ligne de quarante mille lieues de long, et que des millions de Chinois sont habillés par les tissus des manufactures de Manchester. Comme Mac Arthur, prédisant en 1788 le succès futur des laines australiennes, le plénipotentiaire anglais qui signa le traité de Peking en 1842, disait donc vrai en annonçant à ses compatriotes « qu'il ouvrirait à leur commerce une contrée si vaste, que tous les métiers du habitier ne suffiraient pas pour vêtir une seule de ses provinces ! »

La France a été belle pour les aiguilles, importées d'Europe au nombre de quatre cent vingt-deux millions, pour les allumettes allemandes, au nombre de quatre cent trente et un millions, et pour les boîtes à musique suisses, dont il a été vendu pour cent mille francs de plus que l'année précédente. Je note également que la Chine nous a envoyé pour trente-deux mille francs de soieries, quatre cent cinquante-six mille francs de graines de fleurs de lis, et pour trente-six mille francs de drogues médicinales, prix indigènes, ce qui suppose clairement que messieurs les pharmaciens nous les revendent pour sept ou huit millions.

On voit donc dans ces échanges les plus piquants des négociations commerciales, la variabilité inouïe du change. Je ne parle pas des sapèques, ces petites rondelles encombrantes et difformes, enfilées dans des ficelles et destinées à être jetées aux lépreux ; elles ont un cours différent même à Canton, à Peking, et à Tien-Tsin même suivant la saison. — Comme il est difficile pour établir des comptes ! — Mais s'il est vrai que le dollar est la monnaie courante dans les ports de ce Mexique encore plus que dans ceux qui s'appellent la Chine, il n'existe pas dans l'Empire du Milieu une monnaie réelle : tout est donc rapporté à une monnaie dépourvue de toute valeur réelle, dont on ne saura jamais ni l'effigie ni la forme, et qui n'est que le produit d'un jeu d'esprit.

dont le cours est déterminé par l'arrivée de chaque malle d'Europe et des Indes. J'ai passé sept jours à Chang-Haï; notre malle avait mis le fait à sept francs vingt-cinq centimes; la veille de notre départ pour Tientsin, la malle anglaise arrivait et le faisait monter à huit francs dix centimes; de là, quel agiotage! quelle gymnastique de traites! quels changements de vue dans les décors de l'opéra commercial! Et cela, sur une échelle qui vous ne sauriez vous imaginer. Voici précisément un trait qui se passe à Chang-Haï. Comme la malle destinée à faire monter ou baisser le baromètre du change stoppe vingt-quatre heures à Singapour et quinze à Hong-Kong pour faire son charbon, deux grandes maisons de commerce ont inventé de faire construire à Glasgow des navires superbes, de dix millions chacun, et qui sont tout machines, de façon à pouvoir aller aussi vite que la malle et à gagner sur elle trois ou quatre jours. Ils vont à Singapour, et plus souvent trente heures depuis Hong-Kong. Pour eux, le plus précieux pour un agent est le chargement le plus précieux de nos parages; vous voyez du coup les opérations *inoutées* que peut faire l'agent dans le secret: sachant à l'avance l'abondance ou la faiblesse des cotations, les cotes qui seront apportées; calculant à coup sûr le mouvement du main, où le picol de thé montera de deux cent quarante à cent cinquante-trois francs, où la pièce de grey-china passera de cinquante-sept francs à soixante francs, où la caisse de thé passera de quatre mille deux cent vingt francs à quatre mille quatre cents francs, à vider ses magasins encombrés de milliers de caisses, à vendre énergiquement les cotonnades et les thés; le résultat de ces opérations, le gain des commerçants de ces parages fait sur une seule opération, différences d'un quart de million de francs.

On m'a raconté qu'un navire de Jardine avait été construit et payé sa construction tout entière; il n'était pas encore parti, profitant d'un temps de brouillard, il avait appareillé, et dans un sam-pang dans le hameau d'une crique perdue, dans le delta, l'avait apportée à l'agent de Chang-Haï, informant l'agent avant que ce fût. Faire de tout une robe, c'est le principe du prit entreprenant des Anglo-Saxons; et ce principe, qui a fait font aussi pour les thés d'une façon spéciale, a été appliqué depuis un mois que des exploits du T'ai-Pan, le plus grand de premier ordre. Parti en même temps que le T'ai-Pan, le Chao avec les premiers thés de la saison, a été parti dix-neuf jours pour aller par le cap de la Pointe du Lizard sur les côtes d'Angleterre. Et c'est là que se passe

deux fois en suivant la route que chacun estimait la plus rapide : le quatre-vingt-dix-neuvième jour, ils se trouvèrent côte à côte en vue de la terre anglaise. Alors la lutte monta au paroxysme : malgré un grand frais d'ouest, chaque capitaine mit toute sa toile dessus, au risque de jeter la mâture à bas; les équipages étaient comme affolés et ne reculaient devant aucune témérité! Ce fut le *Tae-Ping* qui aborda une heure avant les autres au quai des East-India Docks de Londres : une prime de douze francs cinquante centimes par tonneau — (le *Tae-Ping* en compte plus de deux mille) — est affectée à l'heureux capitaine qui remporte chaque année pareille victoire.

Mais je reviens à nos productions chinoises. L'empire, hélas ! qui dès l'abord avait paru une mine d'or, n'est déjà plus qu'une mine de cuivre, et beaucoup craignent qu'il ne produise bientôt plus que du plomb; le thé a perdu 60/0 et le coton brut ne trouve plus d'acheteurs.

Si le gouvernement chinois voulait sortir de son déplorable entêtement, et consentait à laisser exploiter les mines de charbon du Pe-Tchi-Li et de l'île Formose, tout le commerce prendrait un nouvel essor, et nous ne verrions pas le charbon, cet alpha et cet oméga de l'industrie, importé de l'Angleterre à des prix vraiment fabuleux, qui s'élèvent quelquefois de quatre-vingts à quatre-vingt-seize francs la tonne. Vous voyez dès lors ce que brûlent les steamers et ce que devient conséquemment le fret. — A la Douane de Pékin, il y a un gazomètre alimenté par du charbon venant de Cardiff (Angleterre). Ce charbon est acheté à un taux exorbitant par le gouvernement chinois, qui aime mieux faire cette folle dépense que de laisser exploiter les mines de charbon situées à quelques kilomètres à l'est de Pékin.

La plus sérieuse calamité, — et elle est générale, — c'est l'impossibilité pour les négociants européens fixés en Chine comme patrons ou correspondants des grandes maisons, de traiter directement avec les producteurs; ils sont forcés d'avoir recours à des courtiers chinois : ils sont forcés d'avoir recours à des corporations d'indigènes mixtes ayant survécu à l'état de guerre et qui ont rendu la création nécessaire; aujourd'hui non-seulement ils paient pour leur intermédiaire, mais ils augmentent nos frais de deux à trois pour leur seul intérêt. Les compradores s'entendent trop souvent avec les vendeurs et les acheteurs chinois, déjà si tenaces par nature, tandis que les plus grandes divisent les trop nombreux commerçants étrangers en une véritable fièvre dans cet Eldorado de la spéculation.

Les maisons qui ont jusqu'à cent millions de roulement de capitaux, par exemple, l'exportation en 1865 fut immensément trop élevée pour l'Angleterre, et pour les demandes de la Russie,

que l'on s'était beaucoup exagérées. On acheta à tout prix, on profita et tint bon : de là des augmentations abondantes de profits, qui furent la cause de faillites sur dix maisons.

Les correspondants étrangers s'emportent avec raison contre les docteurs, mais l'étude de la langue indigène pourrait leur être utile. Ils imitaient les travaux des jeunes employés des douanes : l'œuvre était si pénible, car il est inadmissible de laisser subsister l'abus qui consiste à pocher des compradores une somme égale au fret depuis l'Europe jusqu'à la taxe perçue par la douane.

Il va sans dire que les Anglais et les Américains sont, en Chine, ailleurs, les princes des marchands. La Grande-Bretagne ne peut que pour fournir à ses négociants des marchandises incessamment renouvelées, qui leur font réaliser de gros bénéfices, et qui leur permettent de vendre sans frais (chose si importante ici), le numéraire avec lequel ils achètent les produits indigènes exportables.

Les Anglais seuls ont donc la facilité de faire profiter de la suite la majeure partie des transactions de la Chine, et de leur côté eux Londres est resté l'entrepôt général des exportations de l'Orient, si bien que certains articles font le voyage de Londres à Hong-Kong de Marseille à Londres, pour revenir de Londres à Hong-Kong.

Quant aux Américains, ils ont couvert la moitié de la Chine, et, naturellement supérieurs aux navires anglais, de deux mille tonneaux, ils ont plusieurs étages, de deux mille tonneaux, et sont les fameux « river boats » du Mississippi, pour ne pas parler de Yang-Tze-Kiang, de Chang-Hai à Hong-Kong.

Le temps n'est plus où les navires de commerce étaient sous pavillon anglais pour faire des voyages de commerce. L'Alabama (qui dans ces temps-ci a fait de nombreux voyages) est le pivot.

Les chiffres qui suivent prouvent que, dans ces temps-ci, le commerce est le pivot.

| Année | Importations | Exportations |
|-------|--------------|--------------|
| 1864 | 110,000,000 | 110,000,000 |
| 1865 | 110,000,000 | 110,000,000 |
| 1866 | 110,000,000 | 110,000,000 |
| 1867 | 110,000,000 | 110,000,000 |

d'un million de livres de thé) ; aussi les Yankees regagnent-ils chaque jour du terrain et prennent-ils une prépondérance menaçante : leur escadre, la plus belle et la plus forte qui croise dans les mers de Chine, vient vigoureusement imposer le respect devant le pavillon bleu étoilé.

Quant à la France, le pays des idées, elle en importe beaucoup en Chine par ses missionnaires, mais elle s'occupe peu d'y importer des cotonnades ou des lainages, et laisse à d'autres nations plus positives le champ libre pour des transactions vulgaires mais lucratives. La table des importations du commerce étranger marque, hélas ! à son avoir quelque chose comme un zéro : nous n'avons même pas l'honneur d'être cités dans une colonne spéciale si petite qu'elle soit, et nous restons confondus avec les pays divers d'Europe, tandis que l'Angleterre et les Indes y alignent cinq cent cinquante-huit millions d'entrées. Quelques articles de Paris, quelques photographies de théâtres, du vermouth, et des bibelots de foire de village, c'est peu, il faut l'avouer, pour la France, qui, il y a sept ans, envoyait une armée planter ses drapeaux sur les murs de Pékin. En 1861, il y avait à Chang-Hai dix maisons françaises : à peine en compte-t-on trois maintenant, et elles n'ont exporté que le modeste chiffre de deux mille cinq cents ballons de soie.

Notre glorieuse guerre de Chine aura en somme amené beaucoup d'étrangers dans ce pays, mais pas de Français. Quand donc sortirons-nous de cette infériorité irritante, et prendrons-nous sous le soleil la place que nous devons occuper ? Le jour où nous ne croirons pas descendre d'un rang vis-à-vis de nous-mêmes et de nos semblables en risquant des capitaux, ailleurs qu'en France, sur des terres lointaines mais fécondes.

Mais les Messageries impériales viennent ici consoler ceux qui souhaitent de voir la France prendre dans l'Extrême-Orient la place qui convient à ses industries, ses sciences et ses intérêts.

Car si elles qu'on arrivera peu à peu à détruire ce fâcheux état de choses, la France la place de Lyon à demander au marché de Londres ce qu'elle emploie. Cette considération à elle seule justifierait les subventions de subvention que lui octroie l'État pour ces magnifiques paquebots qui sont les pionniers du commerce maritime, si la Compagnie n'avait en outre à donner au dehors une haute idée de la métropole, par la plus grande circulation possible de voyageurs, la plus grande circulation de matières premières et d'objets manufacturés.

Il faut fermer les yeux sur les faits qui se manifestent avec le temps, si, après avoir assisté aux luttes d'influence autour de Constantinople, on ne reconnaît pas

autour de la Chine et du Japon les premiers effets du même travail d'annulation. Si, par leur éloignement du centre européen, ces terres ne nous ont pas l'idée de la conquête, il faut du moins que nous substituons l'action constante du commerce à cette action intermittente que manifeste l'envoi d'une division navale ou d'une armée, et qui laisse — en Chine — à l'histoire qu'elle ne maintient des influences.

En 1863, les Messageries ont débarqué à Marseille 375,000 kilogrammes de soie; en 1864, 400,000 kilogrammes; en 1865, 1,133,000 kilogrammes; un de ces chargements représentait jusqu'à une valeur de 200,000 francs¹! Aussi, en 1865, Marseille a-t-il reçu la moitié de l'exportation de soies de l'Extrême-Orient, tandis que, avant la création de la Compagnie française, et malgré l'arrivée périodique à Marseille depuis 1840 de deux courriers anglais venant chaque mois de la Chine, la France n'avait pas en moyenne un dixième. Les neuf dixièmes partaient pour l'Angleterre.

Sans violenter les habitudes du commerce, sans créer de nouvelles consommations, aucune place, on peut prévoir, par le fait même que les soies consommées sur le continent vont à Londres en passant par Marseille, qu'elles s'arrêteront de plus en plus à Marseille. C'est là que qu'il faut attendre de la situation géographique de notre pays que l'anglais réalisera probablement le premier les économies que nous faisons sur le temps que l'entrepôt de Marseille présente pour les soies orientales. Il opérera en France, et notre commerce sera utilement à ces opérations, surtout si nous nous efforçons d'attirer en Chine les marchandises que la Chine consomme elle-même et qu'elle peut produire. — Les Messageries impériales méritent une part de gloire à elles!

C'est assurément une lutte intéressante que nous avons vue se faire contre la Compagnie anglaise péninsulaire et, si nous les considérons ensemble, nous voyons les Messageries compter sur une puissance collective de 18,640 chevaux et de 18,640 tonnes de force, transportant 153,000 passagers et 169,000 tonnes de marchandises, parcourant un parcours de 472,000 lieues; la Compagnie anglaise, avec 62 navires de 22,300 chevaux; 34,000 tonnes de force, transportant 153,000 passagers.

La concurrence de ces deux Compagnies est une lutte de vitesse.

1. Le fret est de 120 francs les 100 kilogrammes.

2. Cette dernière fournit chaque jour à la Compagnie française un fret de 1,300,000 francs; la Compagnie anglaise, au contraire, ne lui en fournit que 100,000 francs.

confort, une sûreté et une rapidité de navigation qui vont grandissant chaque jour; et c'est avec un profond sentiment de joie que je tiens à vous dire combien les Messageries impériales l'emportent sur leur rivale. Dans ces mers où la France était à peine représentée par quelques négociants isolés, l'influence de notre pavillon a passé de 0 à 100 par ce fait que la Compagnie française est, entre Suez et Yokohama, celle à laquelle la grande majorité des voyageurs et des commerçants confie avec le plus de sympathie, pour un voyage de trois ou quatre mille lieues, familles, correspondances et richesses. Elle est justement fière de cet hommage que lui rendent ces adversaires d'autres temps, nous acceptant pour émules dans la navigation où ils sont passés maîtres, et venant abriter sous notre pavillon même les gouverneurs anglais se rendant à leur poste.

Tels sont les traits d'union les plus marquants entre les vendeurs et les acheteurs d'Europe et d'Asie. Il est donc devenu presque banal de faire le négoce entre Pékin et Londres: il faudrait que la même banalité s'établît entre Pékin et Paris.

Il ne faudrait pas croire cependant que la fécondité des transactions soit intarissable; car un danger imprévu vient de surgir en Chine, et nous avons entendu bon nombre d'Européens établis en ce pays se plaindre que le commerce même des articles manufacturés échappât à leurs mains pour passer entre les mains des maisons chinoises qui se les font expédier directement; les « magasins », magasins de ces marchands indigènes, peuvent devenir par trop puissants, contenus comme ils le sont par les banques chinoises, qui acceptent avec confiance leurs traites à longue échéance sur tous les ports où ils ont des ramifications.

En fait, qu'à Tien-Tsin, tout d'un coup, les transactions ont échappé aux Européens qui s'y étaient établis. Les Chinois ont la partie belle dans ce commerce, et ils réussissent à merveille à faire pénétrer de là, sur le grand canal, leurs marchandises jusqu'au cœur de la Chine.

Leur système de trafic par eux-mêmes me semble encore incompatible avec leur nature et la classique routine du Chinois; mais, indolent quand il s'agit de l'intérêt des autres, il paraît qu'il est expéditif et énergique pour le sien propre. Depuis peu de mois, il s'est mis à envoyer des délégations des émissaires et des échantillons, de sorte que la classe de la navigation à vapeur ont fait passer dans la « langue » le vieux adage « Time is money. » Les vieux doivent déjà sentir que leur temps on se pressait moins.

Les préjugés contre l'emploi des steamers dans toutes les directions, est jusqu'ici l'indice le plus patent des progrès

opérés par le contact des étrangers. Bacheliers se soumettent à leurs examens, mandarins à globules de toutes les couleurs gagnant à ces examens, négociants infatigables, même les morts dans leurs cercueils (et même par testament), ne veulent plus voyager que sur des navires à vapeur de feu. — Et pourtant, en présence de ce mouvement révolutionnaire, vous que les mandarins, ces..... arriérés! n'ont encore voulu changer, ni de négociants chinois, ni de changer la forme traditionnelle de leurs jonques, ni de devenir acquéreurs de navires à vapeur.

Il est encore bien d'autres détails de l'institution des douanes qui me frappent; mais je dois arrêter là mes notes, voulant seulement en donner en somme tout l'intérêt matériel, moral et politique. L'empire chinois, ce peuple corrompu mais non inintelligent, à l'honnêteté européenne, est le gement d'une politique méprisante pour les Barbares du Nord, une imprévue qu'intéressée; ce grand pas enfin que, pour donner un pas vers une administration régulière, grâce à un corps d'élite, remarquablement doué qui s'est sincèrement dévoué aux intérêts de leur bien! S'il est donné carrière à ses généreux instincts, ce corps des douanes, organisées pour le paiement de l'impôt, la répression des Rebelles, sera largement dépassé; car l'attention sera portée au développement chinois à l'établissement d'une série de places fortes, de manufactures; prendre en main la poste aux lettres dans tout le pays; la majorité des hommes sait lire et écrire, et on la peut employer à des correspondances; essayer la construction de routes, de ponts, de télégraphes; exploiter les mines de charbon; aller à la conquête de la mer par le gouvernement, soit par des concessions avantageuses, soit par le plan de M. Robert Hart. En prenant le Chinois au sérieux, soit sensible, c'est-à-dire par la « question de la Chine », on ne peut pas vingt ans transformer l'Empire du Milieu en un Empire du Progrès, c'est que ce flambeau qu'il allume ne sera pas éteint, et qu'il veut éclairer.

Voilà sous quel jour m'est apparue, dans ce pays, l'institution des douanes chinoises, moderne et régénératrice sur le vieux trafic. On a-t-il encore assez de sève sous cette écorce pour

LA GRANDE MERAILLE.

26 мая.

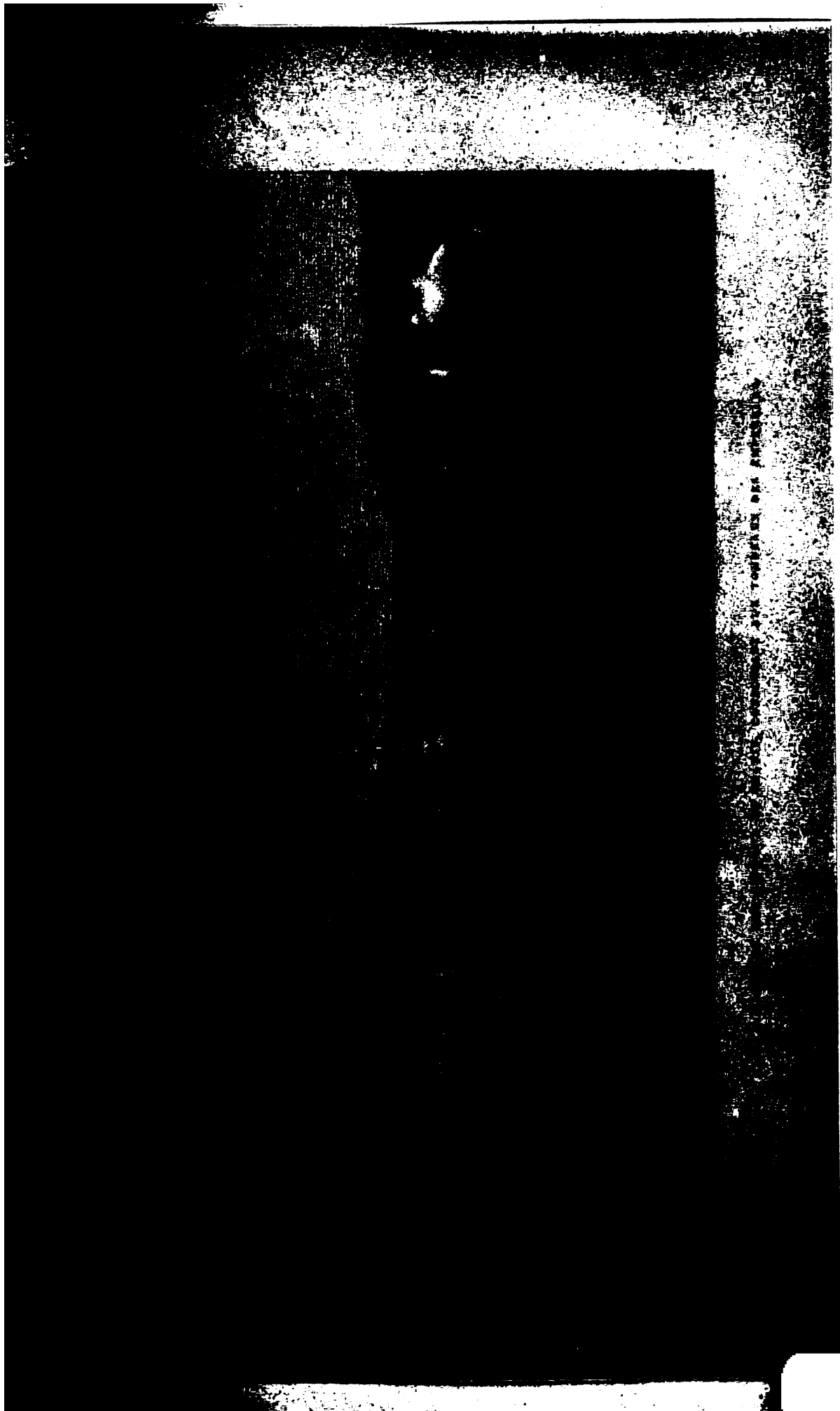
se découvre à deux ou trois reprises différentes dans le cours de l'année, mais, par intervalles, l'aspect des montagnes est toujours le même, et, au point de vue de la végétation, les vallées de la région de la capitale sont toutes semblables.

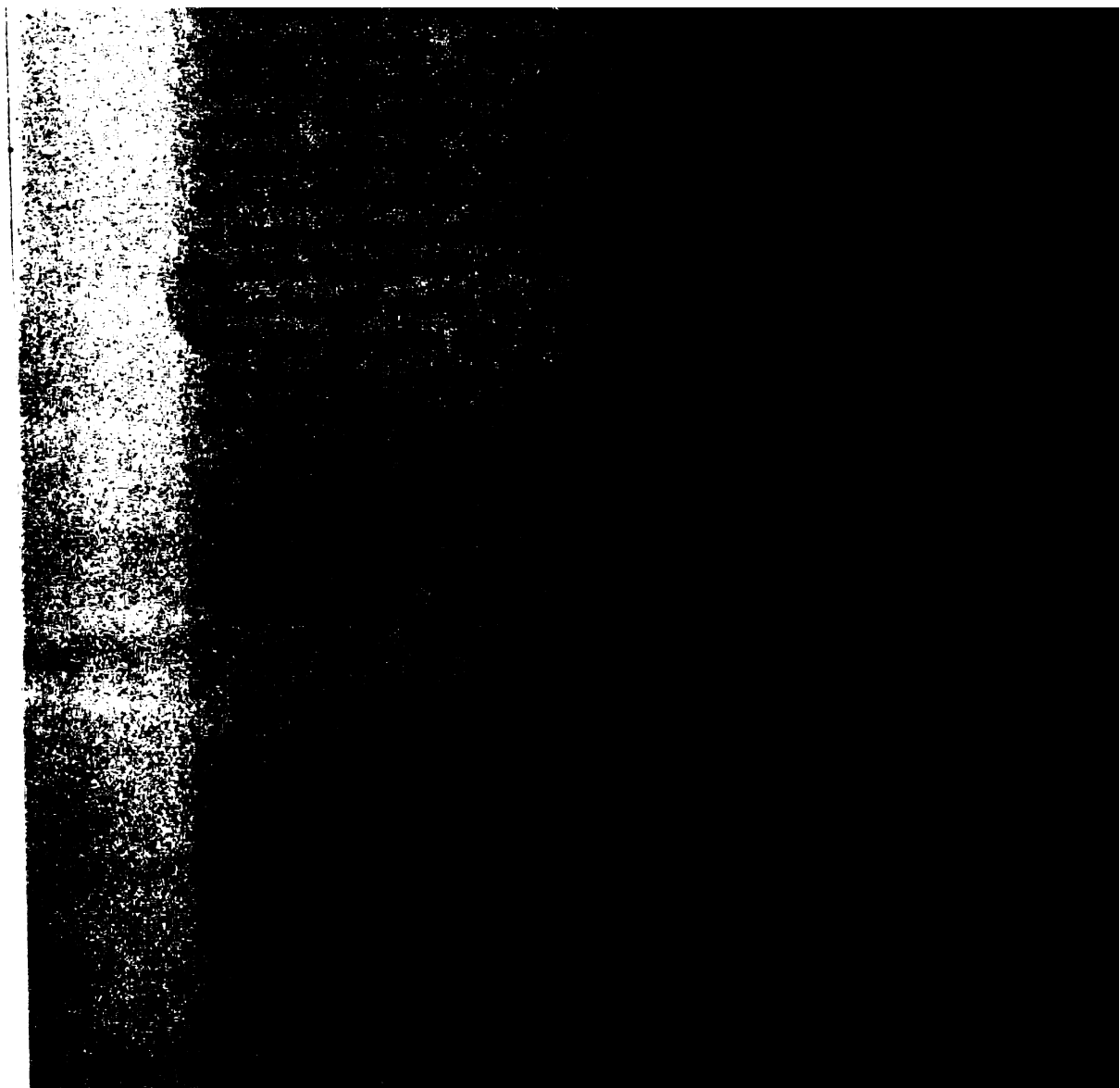
que nous rencontrons et dont les files en capricieux méandres s'étendent au loin dans la plaine sablonneuse. Chacune de ces caravanes est composée de plusieurs centaines de bêtes à deux bosses, précédées d'autres bêtes, de poneys oursons pris au laço dans les troupeaux sauvages des steppes, à Pékin que les Mongols viennent vendre, en même temps que des chevaux, des milliers de moutons à longue laine, dont la queue pend d'un pied, tombant en parachute, fait le plus singulier et le plus imposant spectacle austère de ces caravanes dans le désert; j'aime les figures de ces hommes aux traits sévères, ces longues robes de cuir, ces manteaux d'épaisses fourrures, ces immenses bonnets de poil d'ours, ces ornements de corail. Il y a quelque chose d'antique et d'imposant dans ce spectacle : un chef bien reconnaissable à ses armes, guidant les hommes, sont perchés entre les deux bosses de leur cheval, et par le nez à la queue de son devancier, semble, dans son mouvement et sonore, balancer sa charge lourdement en cadence, à la manière d'une cloche de bronze peinte en écarlate qu'il dandine à son tour.

Les Mongols portent sur leur visage un air farouche, et leur nom n'est pour eux qu'un objet de mépris. Il paraît, en effet, que chez eux le mot « mongol », leur nom national, est le seul qu'ils emploient pour exprimer l'idée de courage et de vertu.

Le soir, au coucher du soleil, après dix heures de marche, nous arrivons à la « ville fortifiée » de Pékin, un hameau horrible avec des murs de boue. La curiosité, se rue pour nous voir. Nous sommes accueillis par des huttes indigènes!

Quand le soleil se lève, nous sommes éblouis par ses premiers rayons éclairent pour nous les tombes, chacun à huit cents mètres d'intervalle, sous les yeux des empereurs. Le coup d'œil est grandiose, et la plaine sablonneuse, enclavée par un amphithéâtre de tombes, desquelles treize tombes gigantesques s'élèvent, s'échelonnent en demi-cercle. Du portique de l'entrée de la grande porte, il y a plus d'une lieue, et une seule des colonnes silées en marbre blanc, de grandeur colossale : des colonnes de quinze pieds de haut.







L'AVENUE DES ANIMAUX DE GRANIT, CONDUISANT AUX TOMBEAUX DES EMPEREURS.



saïles, une quantité de bêtes, puis douze empereurs trois fois grands comme nature et portant casque et cuirasse !

C'est dans cette avenue extraordinaire que nous faisons halte, ne pouvant songer sans effroi aux travaux surhumains qu'il a fallu pour rouler de pareils blocs au milieu de cette plaine de sable : il y a donc eu un siècle où les Chinois savaient « faire grand », au lieu de consumer leur vie dans des fumoirs d'opium et dans des maisons de jeu !

Au bout de l'avenue, nous arrivons aux tombeaux, autour desquels sont



Portique de l'avenue.

des bosquets d'arbres verts ; chaque tombeau est un vrai temple où le marbre et le roc, où le porphyre et les sculptures de teck se marient harmonieusement ni avec goût, mais — chose si rare en Chine — avec des proportions pures et d'une grande sévérité.

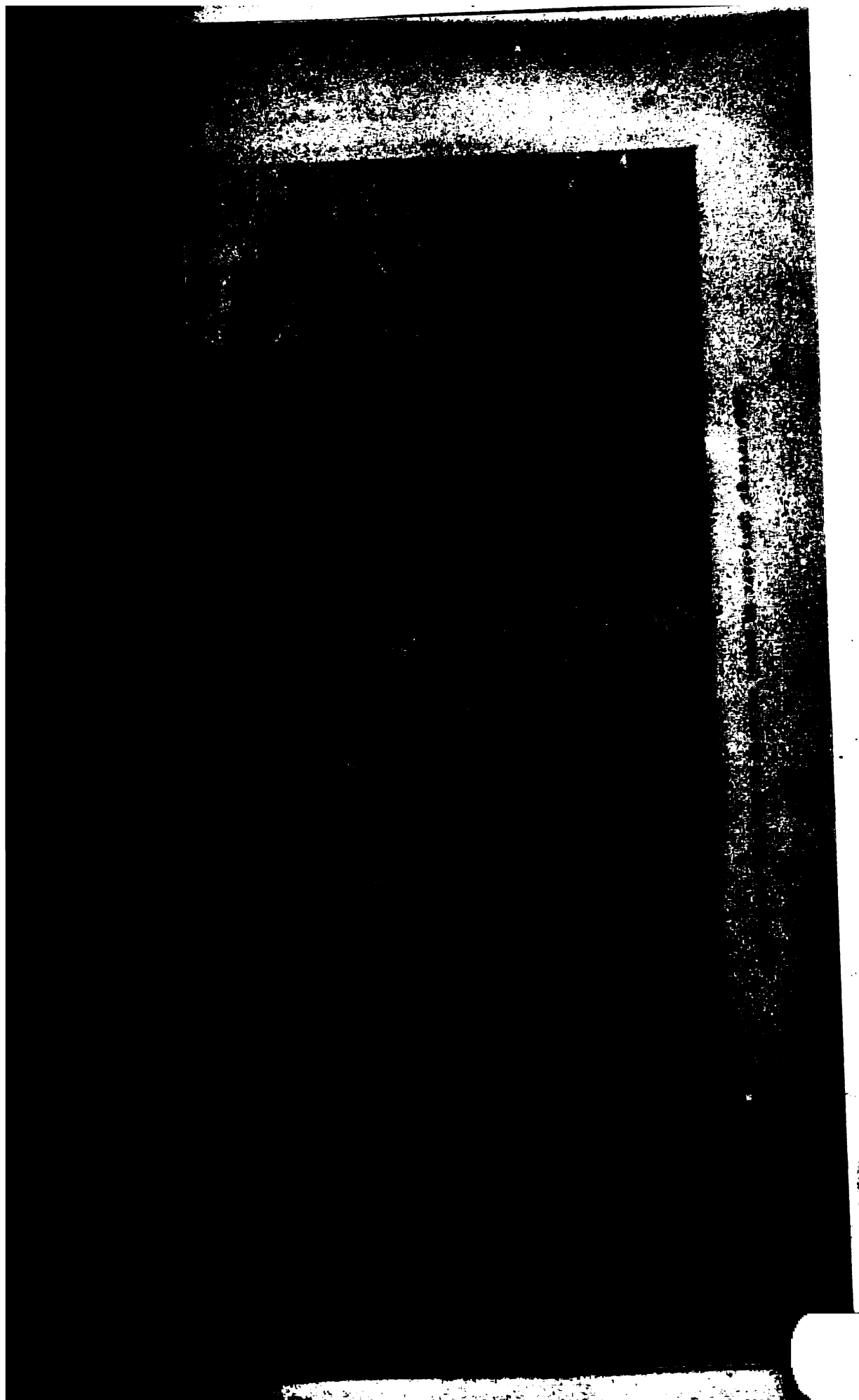
La dalle du tombeau a soixante mètres de long sur vingt-cinq de large. Les colonnes qui la supportent sont faites d'un seul tronc d'arbre de plus de dix pieds de diamètre, et depuis neuf cents ans ces splendeurs ne semblent pas avoir vieilli d'un jour. Une obscurité lugubre sied à ces demeures sépulcrales, et le bruit des « gongs » sourds qu'a frappés le vent du temple fait résonner les voûtes de vibrations étranges. On se perd dans la rêverie, et il nous semble voir toute la pompe

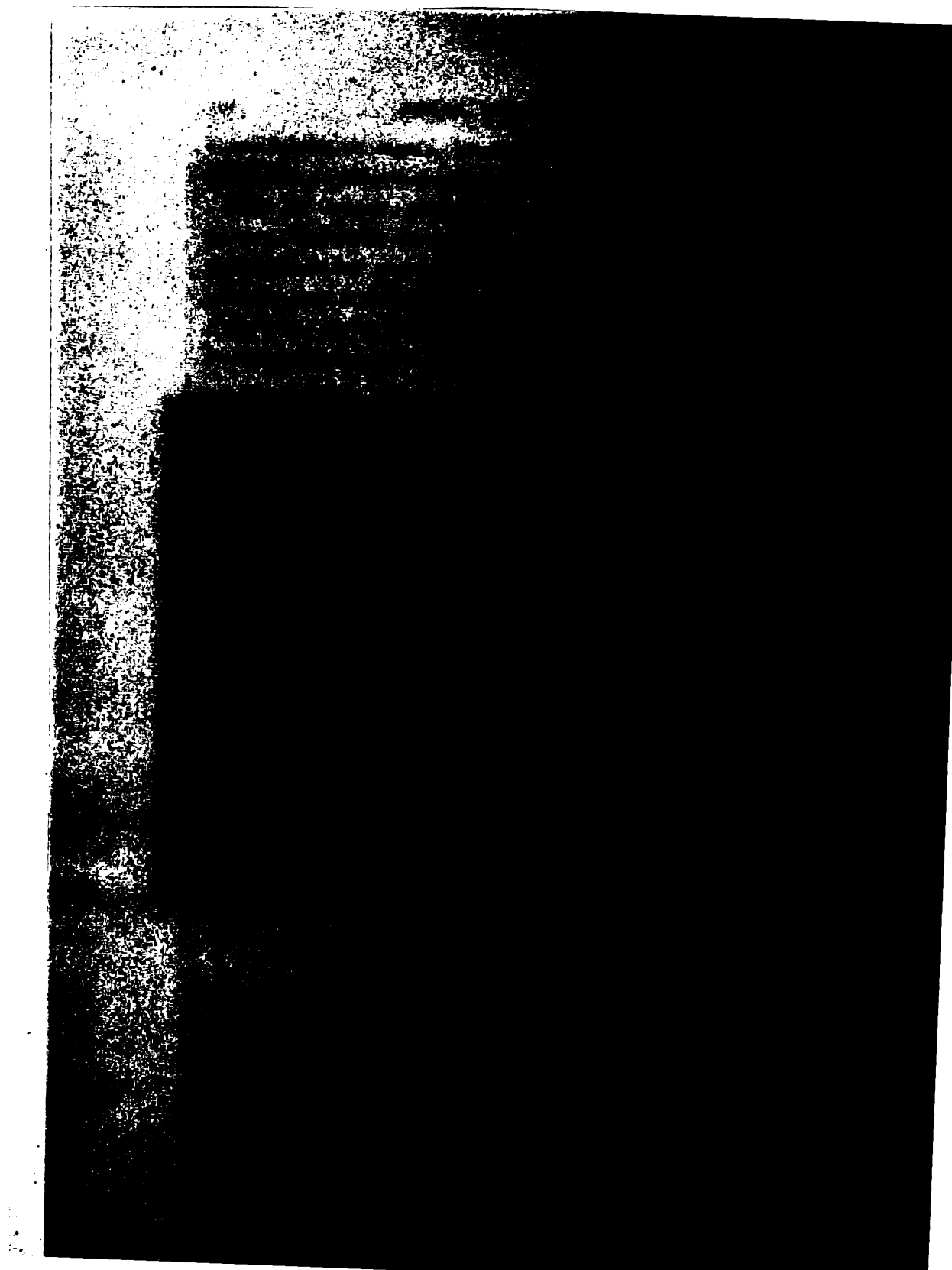
certain nombre de côtes cassées. Mac Clatchie, notre interprète, donne, au nom du Prince, une forte somme pour qu'on aille le lendemain chercher, n'importe où, un rebouteur indigène. Mais nous avons beau prodiguer nos soins, coucher avec tout ce monde couvert de vermine, manger du riz à leur marmite et boire dans leurs tasses, nous sentons je ne sais quelle hostilité dans tout ce qui nous entoure; jamais regards aussi farouches ne nous ont dévisagés; jamais groupes chuchotants, physionomies irritées, manières brutales, n'ont formé un ensemble plus effrayant. Mac Clatchie nous confie qu'il croit comprendre à leur patois qu'ils nous accusent des blessures du mafou : ils ont même arraché les bandes de linge que nous avons faites avec nos mouchoirs et appliquées sur les parties lésées : cela nous étonne fort, car dans l'Extrême-Orient les Européens les plus ignares passent pour des médecins émérites. Mais la fatigue l'emporte sur une appréhension que nous déclarons unanimement futile, tandis qu'en son for intérieur chacun est réellement inquiet. De plus, ayant obéi à une injonction fort nette de sir Rutherford Alcock, nous n'avons sur nous aucune arme. « Vous allez vous trouver au nombre de cinq Européens dans un pays où dix mille Chinois peuvent vous attaquer sans qu'un sixième Européen vienne à votre secours : il faut que vous n'ayez pas l'air de suspecter leurs mauvais instincts, et vous confiez entièrement aux lois sacrées de l'hospitalité. » En nous répétant cela, nous sommes restés calmes; nos craintes se dissipent avec le jour.

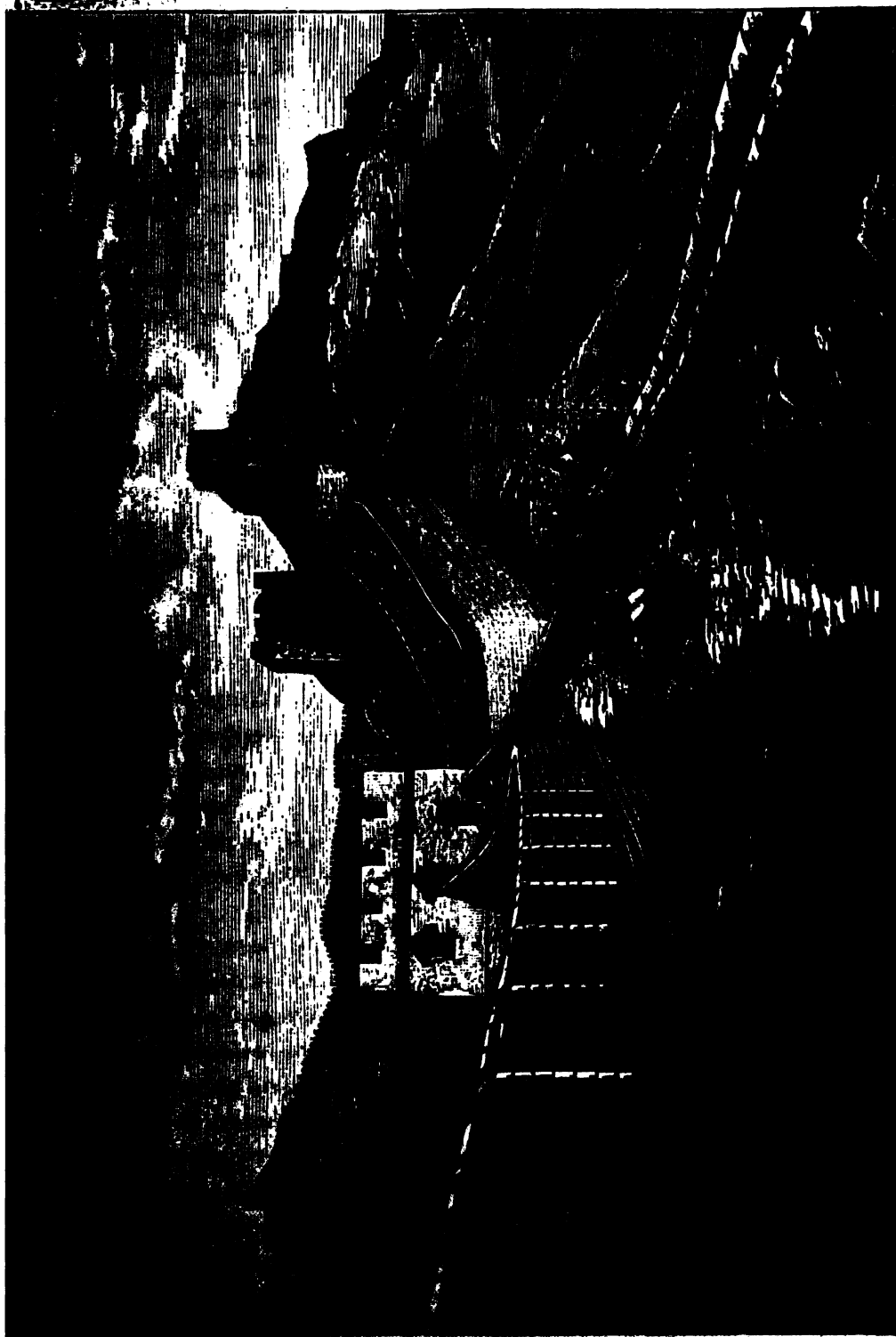
Enfin, moi, je ne puis me défendre d'une autre émotion : je suis au pied de la Grande Muraille, et je salue le jour de mes vingt et un ans ! La nuit de la veille, les cailloux de la route, une ascension difficile, les fatigues de la route, toutes ces choses ne semblent-elles pas me rappeler l'usage de la vie ; il faut monter ?

28 mars.

Le lendemain du bourg de Nang-Kao, nous nous sommes trouvés à pied de la Grande Muraille, et dès lors la grandeur du spectacle s'est successivement développée. Le parcours des six lieues qui nous séparaient du pied de la muraille. D'abord la gorge est sauvage et sombre, restreinte par des montagnes presque à pic, dont les flancs ne laissent place qu'à une étroite route. Ensuite, au bout de quelques heures, les montagnes s'éloignent, et l'on aperçoit, dans la distance, les villages, les champs, les rivières, et l'on se sent en pleine campagne.







LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE (PASSE DE NANG-KAO). 28 MARS 1867.

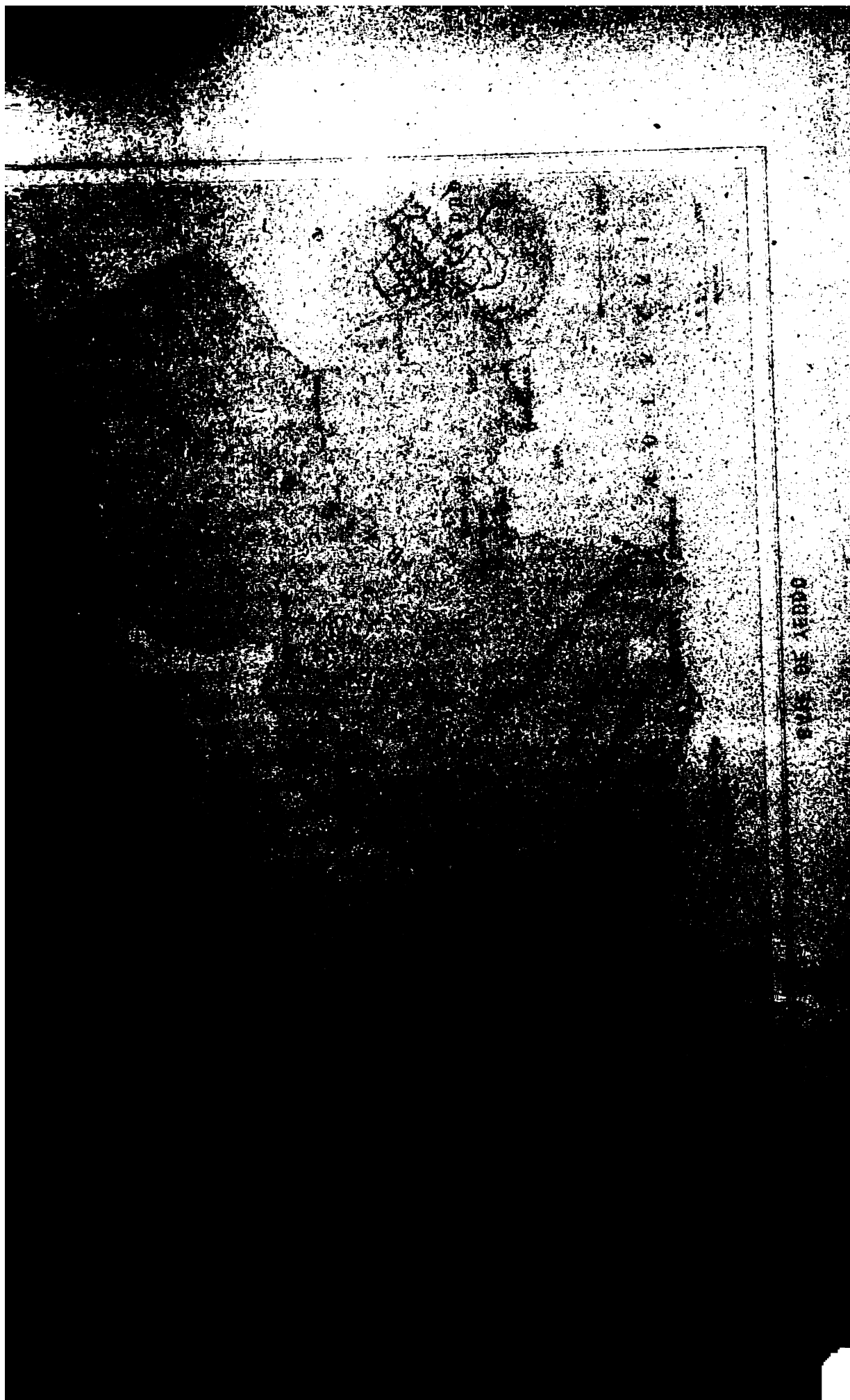


hautes, formaient le portique naturel d'une nouvelle passe; des bandes d'aigles et d'oies sauvages tournaient au-dessus de nos têtes, et sur les rochers inaccessibles brillaient toutes ces fortifications continues et gigantesques. Autour de nous, à plusieurs lieues à la ronde, pas un être humain. Au midi, nous étions au col. Le bastion qui sépare la Mongolie de la Chine, quoiqu'un peu ébréché à sa base et aux fenêtres, mais la Grande Muraille, elle-là s'élève rapidement à droite et à gauche en se maintenant sur la crête de la chaîne principale et en dominant au loin les monts subalternes, parfaitement conservée; des tours carrées se dressent à chaque point culminant comme les jalons de cette œuvre immense, qui compte, dit-on, plus de dix mille années d'existence!

Ce spectacle m'a vivement impressionné: c'est souverainement grand! Et l'on songe que c'est en vingt-deux ans que des hommes ont construit ces cents kilomètres de murs, sur des points paraissant inaccessibles, pour opposer à la Voie lactée du ciel une voie murée sur les cimes, où à un rêve. Et pourtant nous l'avons escaladée, nous y avons marché, nous y avons marché, en large, plongeant nos regards en avant vers la Tartarie, à droite vers le Pe-Tchi-Li, où elle s'enfonce à mille mètres sous la mer, à gauche vers le Thibet, en arrière vers les plaines fertiles de la Chine méridionale. Assurément ce serpent de pierre fantastique, ces créneaux sans canons, ces meurtrières sans fusils, ces remparts sans un seul défenseur, ces fortifications qui ne protègent rien et que personne n'attaque, resteront dans nos esprits comme une vision magique. Mais, malgré les rafales et les nues qui nous enlèvent pour ainsi dire les preuves de notre vision, nous nous sommes photographiés de cette œuvre étrange; car sur le haut de la muraille, à deux cents mètres de nous, le Révérend nous contempla et nous dit: Ne bougez pas.

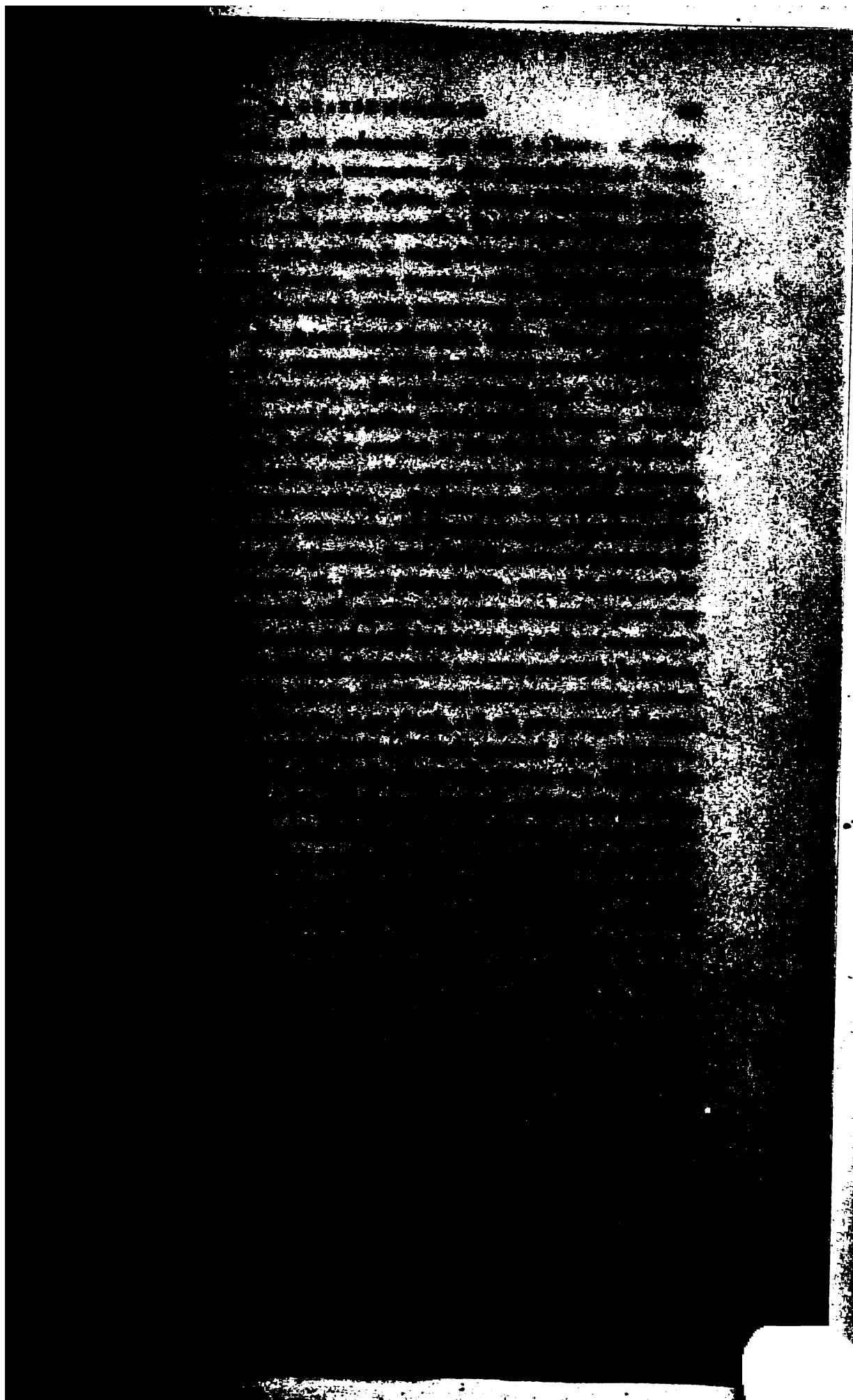
En effet, après avoir admiré une vue si pittoresque, on vient à réfléchir, on se dit bien là l'œuvre d'un peuple de grands enfants mené par des chefs fous, folie que d'élever une enceinte continue là où deux forts, deux bastions de Hang-Kao et de Kou-Pei-Kao, auraient formé la défense la plus efficace contre les invasions du Nord! Que de milliers d'hommes ont dû mourir pour un mur qui n'est qu'un vain fantôme, vainement inventé pour la défense d'un pays qui n'a jamais été envahi, qui n'a jamais eu besoin d'être défendu!

On se remet à réfléchir à la suite du spectacle que les chiffres de la population, la langue, l'écriture, le climat, font ressortir si nettement. On se dit que c'est là l'œuvre d'un peuple de grands enfants mené par des chefs fous, folie que d'élever une enceinte continue là où deux forts, deux bastions de Hang-Kao et de Kou-Pei-Kao, auraient formé la défense la plus efficace contre les invasions du Nord! Que de milliers d'hommes ont dû mourir pour un mur qui n'est qu'un vain fantôme, vainement inventé pour la défense d'un pays qui n'a jamais été envahi, qui n'a jamais eu besoin d'être défendu!



BAIE DE YEDDO







cochère, plus barricadée, plus cadénassée que tout à l'heure. A chaque secousse que nous donnons, des murmures et des rires éclatent de l'autre côté dans la rue. — Que faire? — Céder, se laisser rançonner, donner mules, charrette, argent, voilà ce que conseillait la prudence. Mais, excepté le Révérend, nous avons tous moins de vingt-trois ans; notre sang bouillonne; et, véritablement furieux, nous tentons contre la porte un assaut formidable. Hélas! pendant plus de vingt minutes qui nous paraissent une heure, elle résiste, et notre tapage amène tout le village. Nous essayons de parlementer : notre mafou, empaqueté dans la charrette sur un lit de monnaie — et bon diable après tout — leur crie d'ouvrir, car il veut revenir à Pékin avec nous; mais, pour la populace, nous sommes accusés, c'est-à-dire coupables! Pourtant l'idée de courber la tête devant ces misérables nous semble odieuse, et, coûte que coûte, nous nous décidons à faire une sortie en règle. Tout en marmottant : « Quel troupeau de Hottentots! » le Révérend, plus agacé encore que nous, est l'heureux assiégé qui fait sauter les cadenas. Il fait craquer une poutre, tout s'écroule; vite nous prenons nos armes, courons par la bride, et, quasi triomphants, nous franchissons le seuil. A ce moment s'élève un *tolle* général, et nous ouvrons les yeux trop tard. Plus de soixante Mongols ramassent des pierres et nous en accablent; Mac Clatchie saute sur Mac Clatchie, le frappe et le renverse par terre; le Prince nous courons à son secours, le relevons; mais nous voyons à notre gauche le Révérend qui tempête et qui hurle : il est pris corps à corps. Une seconde, une centaine d'autres Chinois arrivent à la rescousse, nous les sortaient de terre; il tombe autant de pierres que de gouttes de pluie sur un orage tropical. L'instinct nous pousse à tourner vite à droite, nous saisissons nos chevaux rétifs par la bride et courbant la tête, pour parer les coups de maladroits qui nous manquent. — La fuite, hélas! notre seule ressource, est si précipitée dès son début, que, si nous perdons une seconde, nous sommes pris. Force est donc de les traiter comme on traite les chiens en nous en servant comme de paravent; les pauvres Chinois reçoivent la première avalanche de pierres et de briques, et nous en recevons une seconde, une effroyable quantité; un seul de ces projectiles nous eût tués; Mac Clatchie en reçoit trois à la cuisse et le Révérend est blessé; comme lui nous fuyons à l'aveugle, les injures chinoises nous poursuivent; mais les injures chinoises ne nous font rien. — Mais, en quelques minutes, nous sommes à l'abri. —

déroute est à son comble : ils sont cinq cents et nous combattent avec des cannes seules parent les coups les plus proches, ceux des enfants qui, comme les roquets de nos villages, nous harcèlent les jambes. Sur un plateau de deux kilomètres se poursuit cet hallali courant, dont nous sommes parfois haletantes; la foule de plus en plus furieuse augmente à mesure, comme en un jour de révolution; chaque ruelle apporte son contingent; chacun de nous pense que sa dernière heure peut bien être là; le moment mort rapide passe encore, mais l'idée du supplice nous glisse le long des veines. Je vois encore ce pauvre Louis regardant en arrière, tantôt se baissant pour éviter les plus grosses pierres, puis faisant un faux pas, tombant à terre sous les pieds de son cheval! Je le crois pris et perdu, mais il se relève comme une panthère! Il me semble aussi que je sens courir le long de mon immense gaule que brandit un mendiant demi-wa, les coups de sa langue boueuse écumante; à un tournant il me gagne de vitesse, mais je suis si effrayable que j'évite, mais que mon poney reçoit sur la jambe; le pauvre bête chancelle, tombe, se relève, boite, et retombe.

Je confesse pourtant que nos jambes ont une inertie bien différente de celles des Chinois, et qu'une lueur d'espoir nous apparaît à l'entrée de la route de la Grande Muraille; si nous sortons de Tientsin, nous nous orienterons dans la campagne, nous tournerons la ville; nous marcherons dans la direction de Pékin. Illusion! au moment où les jeteurs de pierres nous distancés de soixante à quatre-vingts pas, et où les coups de canne peuvent-être nous sauver; au moment où c'est devenu impossible de continuer d'errer sans vivres, sans guide, dans la plaine désolée, la porte de sortie sous le bastion en boue se ferme devant nous, nous nous voyons nous coupe la retraite. A cette vue, nous échangeons un regard désespéré, un regard, et, plus rapidement que l'éclair, nous nous précipitons vers l'âme à Dieu. Pendant un court instant je ne suis plus qu'un homme; mais arrive, sinon qu'un grand Mongol me secourut, mais qu'un grand Mongol de ma veste, pendant que trois autres me pressaient, pendant que l'un d'eux me montre, que sais-je? (par bonheur j'avais une montre, mais elle n'était pas à ma montre et la glisser dans ma poche); l'un d'eux me montre quelques dollars pris sur le Prince lui-même; l'autre me montre la grappe à ses poches; Louis, porteur de la grappe, me montre la grappe à un distributeur de prospectus sur une table.

Alors commence un spectacle digne de la plus grande débauche dévalisée, les coquins ne se battent plus, ils se baissent pour éviter les coups horribles; trois ou quatre fois ils se baissent, et ils se baissent, et ils deviennent une horde de géants.

nous. Car il nous faut traverser le village en sens inverse, — moins vite heureusement, — et défiler piteusement devant les femmes, les filles et les mères de nos vainqueurs; puis, sous nos yeux, notre voiture de monnaie est pillée en règle, au milieu des injures et des rires de ces sauvages. J'ai alors la surprise de retrouver un morceau de la brique que j'avais si soigneusement portée hier et qui avait servi de projectile aux aimables indigènes. Ce souvenir est, avec dix négatifs photographiques confiés au mafou blessé, tout ce que nous sauvons de cette bagarre; nous en sommes quittes pour perdre notre bagage, une charrette, mon cheval et six cent cinquante francs : que c'est peu de chose en comparaison de l'angoisse poignante qui nous saisissait quand nous pensions trouver la mort au bout de la rue !

Nous devons peut-être nous féliciter de n'avoir pas eu de revolvers; car, à la première attaque, nous n'aurions pas hésité un instant à faire feu sur la foule des assaillants, et dès lors la population aurait demandé sang pour sang. Je conclus cependant, comme morale, que si jamais je retourne à Nang-Kao, j'aurai deux revolvers — au moins.

Le butin une fois partagé, nos geôliers ne manifestent aucune intention de nous garder; ils sont à bout d'injures, à sec de salive, épuisés par la course, et pressés de jouir de leur voiture de sapèques. Aussi, sous une salve de huées, pouvons-nous nous arracher à ce lieu maudit, et prendre la route de Pékin. Chacun alors de raconter ses émotions les plus palpitantes, et de trouver la campagne délicieusement calme après cet orage : la gaieté revient vite, et nous faisons prononcer au Révérend ses quatre premiers mots français : « Petit bonhomme vit encore ! »

Le 12, à Tche-Ho, après une rude marche, que nous faisons la halte du soir. Sur les parois de la hutte qui nous sert d'auberge sont inscrits deux vers chinophiles d'un voyageur partant en 1865 de Pékin pour la France. Nous nous mettons seulement : « Souvenir de l'hospitalité des habitants naturels de Nang-Kao ont roué de coups cinq honnêtes Français. »

Le 13, nous arrivons à Hai-Tien, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

Le 14, nous arrivons à Tientsin, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

Le 15, nous arrivons à Tientsin, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

Le 16, nous arrivons à Tientsin, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

Le 17, nous arrivons à Tientsin, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

Le 18, nous arrivons à Tientsin, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

Le 19, nous arrivons à Tientsin, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

Le 20, nous arrivons à Tientsin, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

Le 21, nous arrivons à Tientsin, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

Le 22, nous arrivons à Tientsin, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

Le 23, nous arrivons à Tientsin, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

Le 24, nous arrivons à Tientsin, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

Le 25, nous arrivons à Tientsin, sans posséder un centime, ni une pièce de monnaie. Nous sommes le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien propre, bien tenue, en vacheries. Nous sommes à la porte du Palais

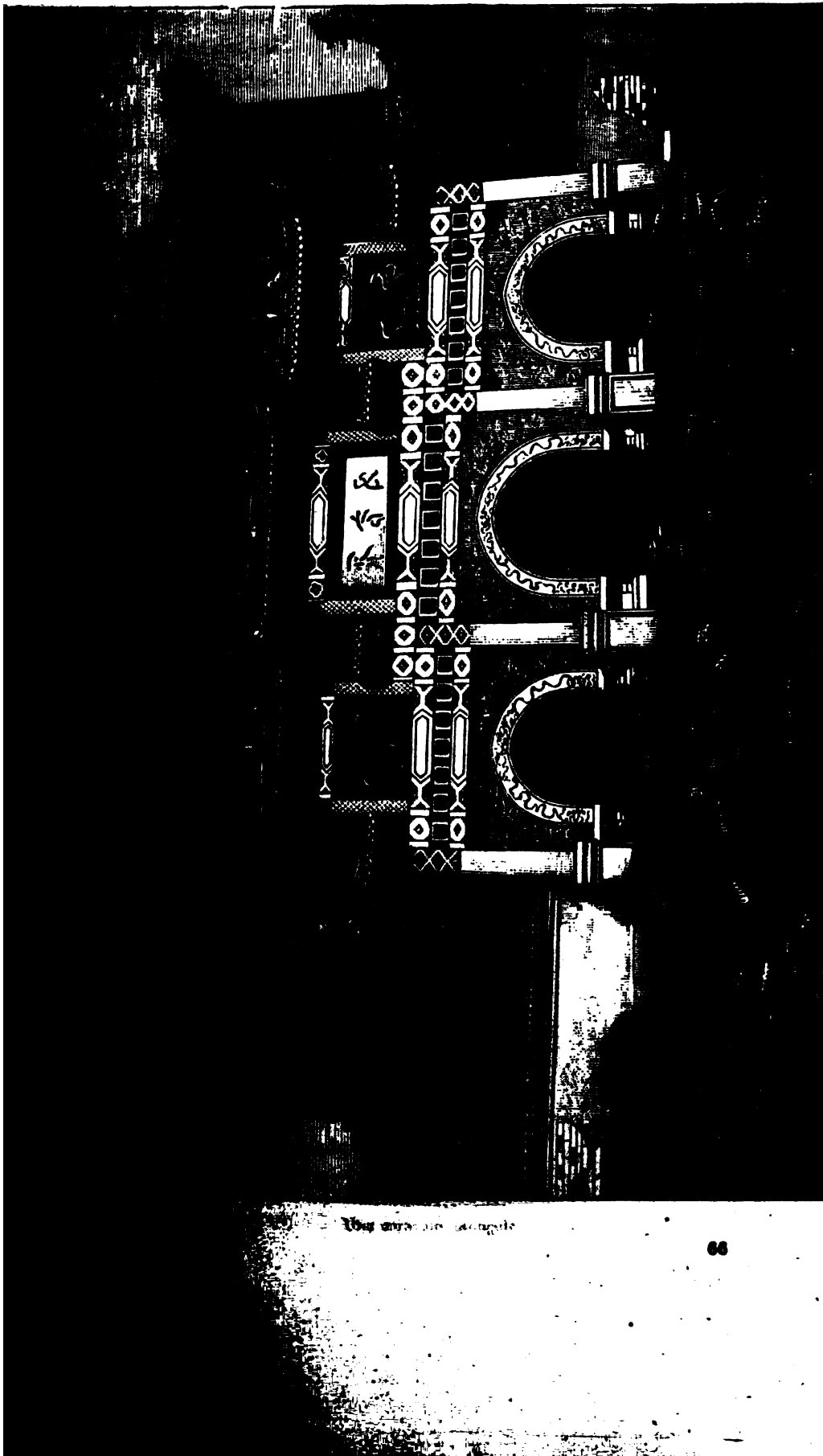
affreux sont les centaines de demeures contiguës qui forment une zone entière de palais impériaux. Seuls deux énormes lions de bronze, deux belles pièces fondues dans l'Empire Céleste, demeurent debout sur le seuil de ce qui fut le Versailles des grands empereurs de la Chine.

Ces lions sont les seuls objets que les alliés aient respectés, pour une raison, il est vrai, qu'il n'y a pas eu moyen de les emporter, il a fallu construire, tout exprès pour les voiturer, une quinzaine de kilomètres qu'à Tien-Tsin !

Ah ! que ce Palais d'Été a dû être splendide ! Figurés-vous un palais entouré d'arbres verts et de belles terrasses de granit et de marbre, des collines artificielles forment comme l'enceinte naturelle du palais, une ligne d'ombrage et de verdure ; une montagne dont le sommet est une tour noire coupée à pic, domine ces vastes jardins ; elle est surmontée d'un temple en tuiles vernissées auquel conduit un double escalier de pierres de taille. Une île couverte de kiosques, un jardin de fleurs, une terre par un pont à hautes arches et à gradins des plus beaux, tout ce qui reste de tant de grandeurs : toute la ville de Pékin, sous ces ombrages a été détruite par les flammes, et il ne reste que des pans de murailles écroulées, des amas de briques, des débris de statues et de vases brisés, des fragments de colonnes calcinées ! C'est donc là qu'étaient et les magnifiques palais, les kiosques des innombrables impératrices, et les palais des princes, les colonnes d'or, et les cloisonnés, les crânes d'éléphants, les robes rouges, en un mot, toutes les plus admirables œuvres de la civilisation, d'art et de travail. Juste ciel ! c'est à voir un anéantissement aussi lugubre ! Je me souviens de la flamme et la décomposition, en errant au milieu de la désolation vous gagner aussi le cœur : voir les débris ne pas avoir un frisson, c'est au-dessus des forces humaines. Je ne vous en dirai pas long sur ce cimetière, c'est le plus pur trésor, et où les alliés ont fait leur campement, l'honneur jusqu'à notre triste époque. Quel honneur brûlé, qu'importe ! Aucune force humaine ne peut résister.

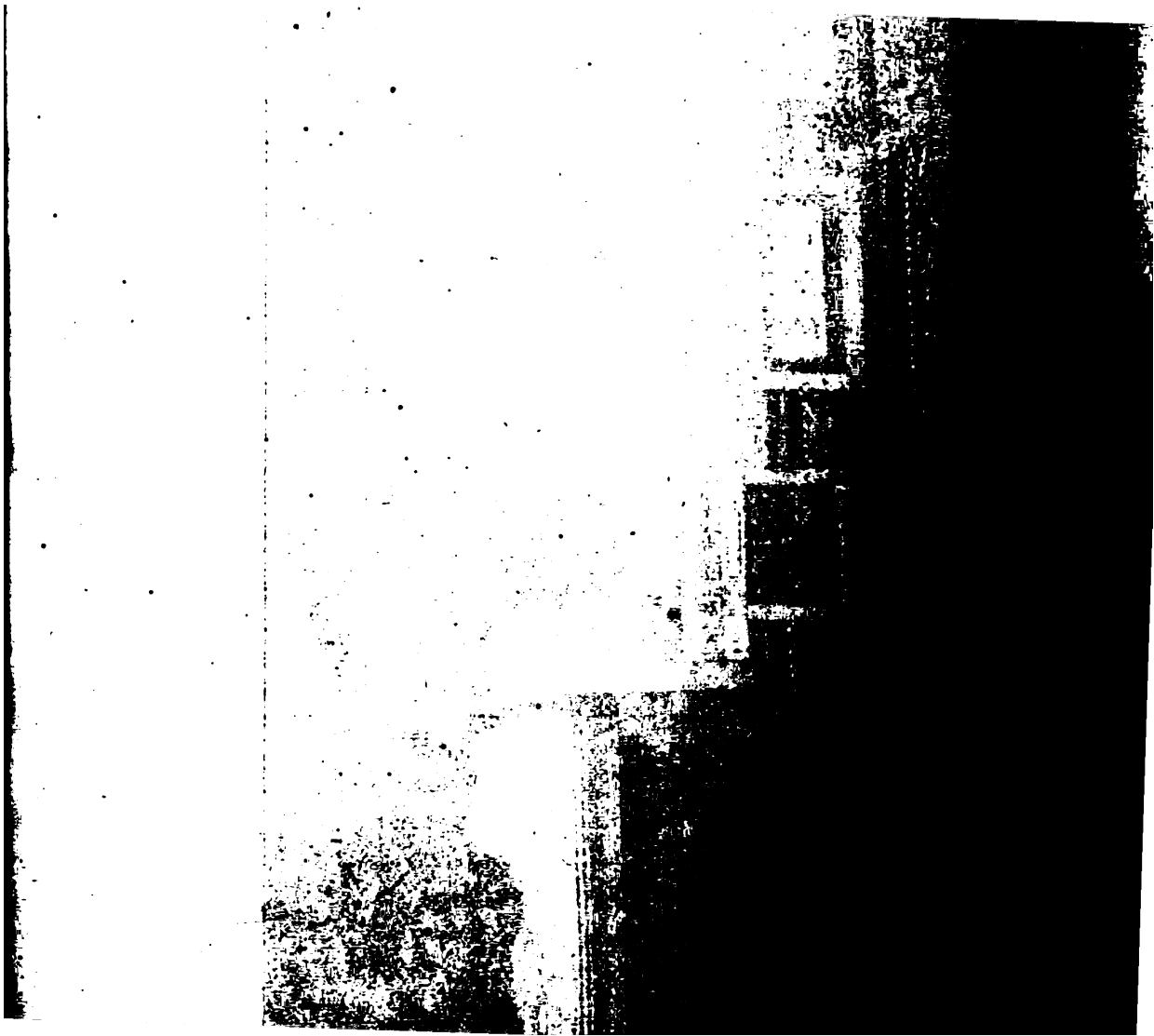
« Sortons d'ici, fuyons ce lieu dont le souvenir est une humiliation ; nous étions venus en Chine pour la civilisation et d'une religion de la civilisation, mille fois raison, de nous en aller. Je crois que je pourrais vous raconter ici sur ces jours maudits, un





LA CHAPELLE DU PALAIS D'ÉTÉ.

Une autre vue de la chapelle



un demi-pied d'épaisseur de soie jaune impériale; mais le silence est seul décent devant ces ruines, et je vous transmets seulement la vue de la chapelle du palais, située si haut sur un rocher que les flammes n'ont pu l'atteindre. Là, j'ai passé de longues heures à réfléchir à la triste fin de cette expédition si hardiment, si vaillamment et si merveilleusement conduite pour l'honneur des armes françaises jusqu'au jour néfaste du pillage et de l'incendie; à contempler ce qui fut le Palais d'Été, et à rougir malgré moi devant de pauvres mendiants qui nous montraient du doigt et semblaient nous appeler voleurs et incendiaires.

À la tombée du jour nous rentrions à Pékin, où nous trouvions la légation anglaise dans une émotion violente, et notre excellent Fauvel dans une angoisse affreuse. Le bruit était arrivé depuis deux heures que nous avions été massacrés à Nang-Kao, et le ministre allait partir lui-même avec une escorte pour s'enquérir de nous¹; nous rassurâmes nos amis par notre joyeux retour, résolus d'oublier au plus vite quelques heures de cauchemar. Mais, pour sauvegarder l'honneur et la sécurité des étrangers, sir Rutherford Alcock voulut que justice fût faite; et nous dûmes signer un procès-verbal en règle rédigé par Mac Clatchie, constatant le vol de nos six cent cinquante francs et nos moindres pertes individuelles². Grâce à une trop vieille habitude, j'avais fort peu de dollars sur moi quand je fus rançonné, mais je me rendis naturellement au Prince, qui demanda que cet argent, s'il était repris par le gouvernement chinois, fût distribué aux pauvres mendiants, — afin qu'ils eussent une ou deux têtes de moins.

¹ Les troupes traversent la Chine si vite d'un bout à l'autre, qu'avant notre retour à Chang-Hai, on nous avait gagné toute la côte méridionale jusqu'à Canton.

² Le 24 juillet, on nous a écrit depuis que le gouvernement chinois avait extorqué soixante-quinze mille francs des environs de Nang-Kao, à titre d'amende. Voilà des coups de bâton qui ont été déplorables à recevoir, mais en revanche qui ont été payés bien cher!



Une caravane mongole.

LES IDÉES NOVATRICES DU PRINCE KONG

Mémoires présentés à l'Empereur par le prince Kong et les ministres. — *Extrait de la correspondance de M. Hart au gouvernement chinois.* — Un déjeuner chez le Regent de la capitale. — Nous descendons le Pei-Ho en barque. — Le mandarin Tchoung-Hao. — Le Temple de la Vierge. — Le Palais de Saint-Vincent de Paul à Tien-Tsin.

Nous avons trouvé fort douces les heures de repos et de conversation que nous avons passées à l'offerte la légation. A chaque heure nous apprenions quelque chose de nouveau, de curieux, et nous sentions vraiment que nous vivions ici dans un monde étrange, — presque dans une autre planète. — Mais cette impression n'est que si tranchée entre le sanctuaire de l'Extrême-Orient et l'Occident tendra forcément à s'effacer chaque jour davantage. La révolution de palais ne vient jeter le trouble dans cette existence que dans le même sens pour ma part bien vivement intéressé par la lutte incessante de la civilisation contre la barbarie, lutte qui résume toute l'histoire humaine : c'est à Pékin, en effet, qu'a été poussé jusqu'à son point culminant de la part des Chinois l'art de dissimuler, de faire passer l'information à l'autre, d'exploiter nos moindres fautes, et de nous en servir pour les plus exquises pour conclure au refus le plus absolu de nous reconnaître l'honneur d'appartenir au corps diplomatique, et de nous en servir dans les dépêches chinoises ou européennes, qui sont les seuls documents de la partie d'échecs politique, je crois de mon devoir d'avancer mon humble opinion, sans l'arsenal des arguments qui me manque. Cependant je vous envoie quelques-uns de ces documents du gouvernement chinois, et qui renferment des renseignements sur la palette politique à laquelle nous sommes en présence. Vous y verrez et les efforts du parti européen, et la résistance de l'instinct national chinois, et la faiblesse de nos renseignements, mais par les Chinois.

Mémoire du yamen (ministère) du 10 mai 1900.

« Résumé d'enseignement les 10 mai 1900 »

« Les serviteurs de l'Empereur »

« sur ce qui suit : »

» On propose que les lettrés soient invités à passer des examens en astro-
 » nomie et en mathématiques au yamen de vos serviteurs, en vue de leur
 » faire acquérir l'intelligence complète de l'industrie et des arts étrangers. Ils
 » prient Votre Majesté de vouloir bien répondre à leur respectueux mémoire.
 » Ils exposent humblement que, si d'un côté l'inauguration d'institutions
 » nouvelles destinées à l'encouragement du talent a toujours été une mesure
 » extraordinaire, il faut reconnaître de l'autre que toutes les fois qu'on a élargi
 » la route qui mène aux services publics, il n'a jamais manqué de se pré-
 » senter des hommes instruits et habiles, prêts à entrer hardiment dans cette
 » voie nouvelle. Dans la septième lune de la première année de Tung-Chih
 » (juin 62), le yamen de vos serviteurs établit l'école des langues, et des
 » classes d'anglais, de français et de russe... (Suit le recrutement et ce qui a
 » rapport à l'avancement des étudiants).

» Vos serviteurs ont été frappés de voir que les arts des étrangers, leurs
 » machines, leurs armes à feu, leurs navires et leurs voitures, dérivent entiè-
 » rement de la connaissance de l'astronomie et des mathématiques. A Chang-
 » Hai et à Kiang-Nan, on surveille bien la construction et la manœuvre des
 » vapeurs de différentes classes; mais, sans l'étude consciencieuse des prin-
 » cipes sur lesquels reposent la construction et la manœuvre, ce que l'on
 » apprend ainsi n'est que superficiel, et partant n'a aucune utilité réelle.

» En conséquence, après délibération, vos serviteurs proposent d'ouvrir
 » une nouvelle école, et d'inviter à se présenter au yamen pour y être exa-
 » minés..... tous les Mandchoux et Chinois qui ont pris leur degré de licencié,
 » de même que ceux qui ont été pourvus du même grade, soit par acte de
 » grâce, soit comme hommes de douze années, soit comme anciens bache-
 » liers ou licenciés de la liste supplémentaire, ou bacheliers du mérite, tous
 » possédant à fond la littérature chinoise, et âgés de vingt ans au moins...

» Les règles d'admission relatives à l'établissement, à l'arbre généalo-
 » gique, aux certificats exigés, suivant qu'ils appartiennent à une des ban-
 » dières de Mandchoux ou Chinois ou Mandchoux, originaires de la capitale ou des

.....

.....

.....

» seront aussi perfectionnées, et, au bout d'un petit nombre d'années, un heureux résultat est certain.

» Les écoles déjà ouvertes n'en subsisteront pas moins, et dès lors l'accès de la carrière se trouvant élargi, il est impossible qu'il ne se présente pas des hommes d'une intelligence et d'une capacité au-dessus de la moyenne. Les Chinois ne sont ni moins habiles ni moins intelligents que les hommes de l'Ouest; et quand en astronomie, en mathématiques, dans l'étude des causes et des effets, en histoire naturelle, en mécanique et en chimie, les étudiants voudront s'appliquer à découvrir tous les secrets, la Chine sera forte de sa propre force.

» La question des professeurs étrangers a été examinée avec le général Hart, et il est autorisé par le yamen à les faire venir. Les règles d'établissement et de récompense pour les étudiants étrangers qu'ils auront eu l'honneur de recevoir de Votre Majesté, seront discutées avec soin et soumises au trône par vos ordres. Le plan développé dans ce mémoire.

» Maintenant ils présentent respectueusement ce mémoire, et les lettrés soient admis à passer un examen en astronomie, en mathématiques, dans le but d'acquérir la complète intelligence des sciences modernes de la science; et, prosternés, ils demandent les instructions de Leurs Majestés les Impératrices douces et l'Empereur.

» 5^e jour de la 11^e lune de la 5^e année Tang-Chia (1864).

Deuxième mémoire du yamen sur la science occidentale.

Le mémoire qui précède avait reçu l'approbation de l'Empereur sacrée. « Nous consentons à ce qui est proposé. » Mais voyant que l'ordonnance allait rester lettre morte, moins d'un mois après, un nouveau mémoire demandant de réformer les dispositions du premier en ce qui concerne les candidats, il continuait ainsi :

» La présente proposition de vos serviteurs est faite (ainsi qu'ils tiennent à le faire observer) avec une admiration pour la nouveauté, et avec une confiance dans la réussite, mais par l'étonnement et les craintes que les sciences de l'Occident dérivent de la superstition, et qu'il est maintenant que la Chine veut s'enrichir.

« On va sans doute critiquer ces propositions, sans se préoccuper du mérite
 « qu'elles renferment; il ne manquera pas de gens pour insinuer que ces
 « mesures ne sont pas nécessaires; d'autres feront un crime d'abandonner
 « les *vieux usages chinois*, pour se laisser guider par les Occidentaux. Il y en
 « aura même qui affirmeront que c'est une *honte* d'agir ainsi. Ces arguments
 « ne peuvent venir que d'hommes entièrement ignorants des exigences de
 « cette époque.

On peut voir d'après cela que ce n'est pas seulement le corps restreint qui pense qu'il n'y a pas de temps à perdre pour acquérir les connaissances.

Pourquoi ne pas acheter des steamers, ne pas acheter des
navires, c'est ce qui s'est fait dans tous les ports, en essayant plus con-
stantement de la marine; dès lors, à quoi bon tant de peine et de
travail pour acheter un bâtiment, ne pouvant pas d'abord que ce ne
soit un bâtiment et les autres qu'il faut à la Chine; mais
pour le moment, il n'y a rien de mieux, ils sont perdus.
Cependant, si l'on veut acheter un bâtiment, on achète un
bâtiment, et non pas un bâtiment, et non pas un bâtiment.

» doivent être étudiés à fond, et leur secret une fois découvert, ne seront
 » seulement ceux-là qui s'en seront rendus maîtres qui pourront en tirer
 » parti. Ce qu'on propose est quelque chose de permanent, car il est de toute
 » évidence que la question se résout à ceci : Y a-t-il plus de chance de suc-
 » cès dans une mesure provisoire que dans un plan répondant à tous les
 » temps et embrassant l'avenir?

» Quant à l'objection « qu'il est criminel d'abandonner les sciences
 » de la Chine pour ceux de l'Occident », elle ne peut venir que d'ignorance et
 » bles et *crochus*.

» Il semble prouvé que les Occidentaux sont redevables de leurs progrès
 » à l'étude qu'ils ont faite de l'astronomie chinoise. Ils pensent que c'est
 » que leur civilisation leur est venue de l'Orient; mais, depuis qu'ils sont
 » subtil et spéculateur, ils ont écarté, dans la suite des temps, les
 » traditions pour en développer de nouvelles. C'est une erreur, car les
 » les dire occidentales, car en réalité, le principe de la civilisation est
 » Il en a été de même en astronomie, en arithmétique et en géométrie.
 » invention. Les Chinois ont fait les découvertes, les Occidentaux les
 » appliquées.

» Or, si la Chine les devançait en science, si elle approfondissait
 » sance approfondie des principes fondamentaux, il n'y aurait pas
 » aucun besoin de s'adresser aux étrangers pour les choses qu'ils ne
 » L'avantage de l'éducation proposée n'est donc pas à l'extérieur.

» Mais, de plus, le saint ancêtre de Votre Majesté, le grand empereur
 » de l'Humain (Kang-Hi), tenait dans la plus haute estime la science et
 » dent. C'est lui qui plaça les étrangers à l'Observatoire de Pékin.
 » loi qu'il y en aurait toujours dans cet établissement.
 » sant toutes choses, qu'elle était infinie la sagesse de l'empereur.
 » il à la dynastie actuelle d'oublier de pareilles traditions.

» En outre, l'arithmétique est un des six arts, et elle est si utile
 » bien que le soldat étaient familiarisés avec l'arithmétique.
 » défendit l'étude, et cette science déclina. Depuis la fondation
 » la dynastie actuelle (1661-1722), cette science a été encouragée.
 » le savoir abonda et la science reflorissait. Mais, depuis que les sciences
 » classiques), on ajouta celle de l'arithmétique, et elle devint une
 » matière, examinant les autorités et les livres.

» Le proverbe dit : « Le savoir est la base de la sagesse, et la sagesse
 » ce pas une honte en effet qu'un homme qui ne sait rien se présente
 » vent au ciel, ne puisse et ne doive pas se présenter au ciel.
 » Il n'y avait pas de honte pour un homme qui ne sait rien de se présenter

« cette science. Combien n'y est-il pas tenu davantage aujourd'hui qu'on a
« élevé un but qui l'invite à tirer ? »

« Mais l'argument le plus pervers est celui qui prétend que c'est une honte
« de prendre des leçons des Occidentaux. La chose la plus honteuse du
« monde est d'être inférieur à ses semblables. Les nations de l'Occident ont
« employé des masses d'années à étudier la construction des steamers, et
« comme toutes ont pris des leçons les unes des autres, cette construction
« s'est modifiée jour par jour. Dans l'Extrême-Orient, le Japon vient d'en-
« voyer des hommes en Europe pour apprendre l'anglais, étudier l'astro-
« nomie, et les livres qui traitent de la navigation à vapeur ; et en quelques
« années ils auront accompli leur entreprise. Sans parler davantage des puis-
« sances maritimes de l'Occident, cherchant à faire rivaliser leurs marines,
« quand on voit un petit État comme le Japon faire un suprême effort pour
« devenir puissant, y aurait-il rien de plus honteux pour la Chine que de
« rester seule attachée à des coutumes vieilles et surannées, indifférente au
« renouvellement de sa force ? Croit-on qu'une semblable honte puisse être
« effacée par les arguments de ceux qui, bien loin de se sentir humiliés
« de leur infériorité, lorsqu'on propose un plan qui nous permet d'égaliser
« et peut-être de dépasser les autres peuples, prétendent que la seule chose
« honteuse est de les prendre pour maîtres, et s'endorment dans la doc-
« trine qui en découle : que le plan le plus sage est de ne jamais s'instruire ? »

« On avancera peut-être que la fabrication est une œuvre d'artisan et,
« comme telle, au-dessous du lettré. Vos serviteurs ne laisseront pas passer
« ceci sans observation. Dans le rituel de « Chou », la note relative à l'in-
« spection des ouvriers et de leurs produits porte seulement sur la mise en
« œuvre du bois de tzu (cèdre) pour la construction des cercueils, des
« couvertures et des chariots. Pourquoi, pendant des milliers
« d'années, ces arts ont-ils été tenus pour classiques dans les écoles ? Parce
« que l'ouvrier met son art en pratique, le lettré en pénètre

le but, le but de l'étude est l'utilité, la valeur des choses
aux temps. Les objections au présent système
c'est le devoir de l'administration de conclure,
Quant à vos serviteurs, ils ont même
demande, dans les
des études
il ne faut

» ont proposé six règlements. Ci-joint en est la copie, soumise à l'attention et
 » à la décision de Votre Majesté Impériale.

» Ils émettent, de plus, l'opinion que le Pion-Hsiu, le Chi-Shih du collège de Nankin, éminents pour leur savoir, et qui, par
 » parativement peu à faire, acquerraient facilement la connaissance de l'as-
 » tronomie et des mathématiques, si on les y obligeait. C'est donc à vous
 » pour vos serviteurs de demander que, pour étendre la connaissance de la science
 » invite ces employés à passer l'examen indiqué, et sans distinction de rang, dans
 » dans la capitale et les provinces, ont commencé comme d'habitude leurs
 » Shih) leurs carrières officielles, aussi bien que les cinq classes de fonctionnaires
 » licenciés énumérés précédemment.

» Prosternés, ils implorent pour leurs propositions la bonté de V. M. Impériale
 » LL. MM. les Impératrices douairières et de S. M. Impériale, et de leur
 » réponse qui leur apprenne si elles ont été jugées satisfaisantes.

Le 24^e jour de la 12^e lune, 5^e année Tung-Chih (20^e septembre 1874),
 reçu le rescrit suivant :

« Nous consentons à ce qui est proposé. Qu'on publie le présent
 » que le mémoire. — Qu'on respecte ceci ! »

Voici enfin quelques extraits du dernier rapport adressé par l'inspecteur général des Douanes, à adressé au Gouvernement français. Vous y verrez avec quelle hardiesse, quelle confiance, et avec quel
 original le novateur dit la vérité en face à un gouvernement oriental.

« Une vue bien plus étendue est donnée par le mont Lo, qui se dresse sur les
 » épaules d'un homme grand, qu'à l'homme qui se tient sur le mont Lo, et
 » d'œil direct du mont Lo embrasse non seulement la ville de Pékine, mais
 » et la profondeur des eaux, mais aussi les montagnes qui l'entourent, et
 » sèment ainsi de l'homme qui s'aventure à se tenir sur le mont Lo, et
 » tout à fait désintéressée; et, comme d'habitude, le profit peut être tiré même de la vue.

« Il résulte des observations prises sur le mont Lo, que l'on trouve la subtilité
 » Chine que l'on trouve la subtilité de la vue, et que l'on trouve la subtilité
 » Autrefois les Chinois se contentaient de la vue, mais depuis le commencement
 » gères, mais depuis le commencement de la vue, et que l'on trouve la subtilité
 » l'homme qui se tient sur le mont Lo, et que l'on trouve la subtilité
 » sur le terrain de la vue, et que l'on trouve la subtilité.

• Les mandarins administrateurs des provinces ne restent jamais assez
• longtemps en place ; le nombre de ceux qui font bien leur devoir est res-
• treint : ceux qui ont recours à des pratiques malhonnêtes abondent. Un
• patronage puissant est donné à des hommes sans valeur, et une licence
• extrême est accordée à la rapacité des amis et parents de ceux qui sont au
• pouvoir : les justes réclamations du peuple sont méconnues.

En même temps, les membres des ministères permettent à leurs commis de saisir les rênes du pouvoir, et de décréter des permissions et des refus de paiement d'argent, de telle sorte que celles des autorités provinciales qui ne sont pas corrompues, exécutent inconsciemment des ordres iniques. Avec un pareil système, quel que soit le désir qu'on ait de travailler à la prospérité du peuple, comment faire?

Quoique les taxes de guerre soient élevées à un taux énorme dans chaque province, il y a toujours dans le payement de la solde un arriéré de plusieurs mois et même de plus d'un an. Les soldats sont comptés par millions sur le papier : prenez-les par corps, et vous trouverez que la moyenne se compose de gens vieux, décrépits, ignorants, qui en temps de paix gagent leur vie comme coulies, au lieu d'apprendre le service militaire. Lorsqu'un jour les troupes sont appelées à la guerre, on ne pourra faire que précipiter de paysans armés de piques et de sabres faits de bois et de faux. Les troupes tartares en temps de paix tirent à l'arc et à la fronde, mais seulement pour la parade, et elles ne tendent ni leurs bras et leurs muscles s'énervent, et elles passent surtout leur temps à chasser des oiseaux !

Les Rebelles apparaissent et qu'une sanglante bataille a été évi-
tée. Les Rebelles se suicide pour attirer la compassion impériale sur toute
la région quand les deux forces sont en présence, les Impériaux
se retirent. Les Rebelles se retirent volontairement. Mais si les
Impériaux ne peuvent pas battre en retraite, ce sont les soldats
qui meurent. Alors les officiers, pour donner créance aux
soldats, envoient quelques soldats faire un ou deux tours
dans la zone de combat des Rebelles. Ils trouvent quelques
Rebelles qui ont été tués par les Impériaux. Ils disent que les Impériaux
ont gagné la bataille.

» sous prétexte qu'ils sont des Rebelles à longs cheveux, et qu'ils ont tué
 » un grand nombre, ils demandent une récompense pour sur leur... »

» Au point de vue financier, on tracasse tellement le peuple par le paye-
 » ment des impôts, qu'il se dit « scalpé ». De plus, toutes les dépenses
 » impériales, petites et grandes, ne sont liquidées que par des... »
 » ce qui jette le peuple dans de mauvaises pratiques. »

» On arrive donc à cette conclusion sur la politique intérieure de l'Empire,
 » que tout ce qui est affaires civiles ou militaires est faillé par... »
 » Les administrateurs chargés de l'exécution des lois... »
 » question du gain : les gardiens de la fortune publique... »
 » ardents de leur bourse personnelle, et pour ce qui les concerne... »
 » au pouvoir, c'est comme s'ils ne voyaient rien du... »
 » ment ne sort de cette léthargie, il est à craindre que... »
 » donnent carrière à leur mépris pour les supérieurs... »
 » lion.... »

Tels sont, à mon avis, les aperçus les plus rapides sur la situation
 de la situation actuelle; je ne me permettrai pas d'y revenir. Je
 je devais entrer dans la question historique de l'Empire, il en résulterait probablement un gros volume
 pour vous.

J'aime mieux vous dire au contraire de...
 plaisir, une gracieuse invitation à dîner...
 prince Kong, oncle de l'Empereur, régent de l'Empire, et
 dant du Feu.

Par un dégel boueux, nous allons à cheval...
 qu'au yamen des affaires étrangères, où...
 rend les honneurs au duc de Penthièvre;...
 groomsvêtus de bleu de ciel, et chaussés de...
 sommes devant trois potentats, bottés...
 de renard, sous des chapeaux officiels pap...
 ornés d'une longue queue de plumes de...
 perle à boutons d'or, et des bottes de...
 rences périodiques et mécaniques des...
 lable sans une table de logarithmes...
 ils s'inclinent, sans qu'on leur...
 tête. De plus, en Chine, on...
 jour, avec des oh! oh! ah! ah!...
 trois gros mandarins nous... »

et de ponts torturés autour de kiosques à parois de papier, et nous nous trouvons en présence de Son Altesse Impériale, dont la figure est intelligente et l'accueil des plus aimables; nous passons de nouveau un petit quart d'heure en révérences réciproques, mais nous gardons nos chapeaux sur la tête (le contraire serait une haute impolitesse). — Un séjour de deux mois et demi en Chine nous a donné l'habitude des grandes manières célestes, et je vous assure que vous nous auriez tous pris pour des descendants du Feu, tant nous savons rentrer nos poings fermés dans nos manches, puis avec



Portrait du prince Kong.

[illegible]

100

2157

gator

Je croirais volontiers que les Chinois sont fort insensibles au froid ; car, malgré les glaçons que charriait encore la rivière, nous avons vu autour d'un convoi de jonques échouées sur un banc, plusieurs centaines de Chinois, dans l'eau jusqu'à la ceinture, tenter inutilement de les remettre à flot, en faisant un tapage sans doute égal à celui qui fit tomber du ciel les vols de grues aux jeux Olympiques ; ils avaient laissé tous leurs vêtements à terre, et, devenus rouges comme des homards, ils barbotaient gaiement.

J'ai vu chez lui de bien jolis dragons de bronze tout couverts de pointes, sorte de fétiches ayant ramification avec le Fong-Chouï, une des superstitions les plus répandues de la Chine, et dont nous avons déjà pu maintes fois remarquer les curieux effets. Le Fong-Chouï, si j'ai bien compris et observé juste, est pour les Chinois la forme matérielle par laquelle la divinité affirme sur un lieu sa protection ou sa haine. Si une montagne a la forme grossière d'un animal quelconque, leur imagination bizarre se met en œuvre de compléter la ressemblance et de l'outrer par mille moyens; des arbres plantés en ligne sur la crête feront la crinière du lion; un trou profond d'un côté en fera l'œil, etc... La contrée qui possède une telle émanation de la divinité devient « heureuse et sacrée » : des villages entiers s'élèvent sur elle, ou bien les villages des environs, devenus jaloux et mécontents, convoquent une belle nuit tous les hommes valides pour couper la queue du dragon, et c'est ce qu'on appelle briser l'épine dorsale du dragon. Les dragons les plus curieux; et des gens qui ont habité vingt ans dans le pays disent qu'ils avaient vu des contrées entières en émoi, quand le dragon avait brisé la crinière véritable du monstre factice. De plus, il semble

[illegible]

que, par un vague pressentiment des phénomènes de l'électricité, se sent à leurs yeux par les pointes hérissées que le dieu diffuse toutes ses bonnes influences; aussi roches et piquets sont-ils accumulés pour la multiplication du fluide bienfaiteur, et les collines sont-elles converties en vastes paratonnerres.

Loin de toutes ces bizarreries erronées, nous passons quelques heures bien douces sous un toit cher à tout Français. En parcourant les pays arides de Tien-Tsin, nos regards sont attirés par une porte surmontée d'une croix; nous frappons, pensant trouver un missionnaire et voulant lui rendre visite; bientôt un guichet s'ouvre, et une pâle figure de Sœur de Vincent de Paul nous demande craintivement ce que nous voulons. « Nous sommes simplement des Français, dites-nous, heureux, ma Sœur, de vous rendre hommage et parler de la France, que, dans l'Empire, vous représentez par le sacrifice et la charité. » — On hésite à ouvrir, mais enfin une autre Sœur rassure sa compagne du bonheur de visiter en détail une école admirablement tenue de deux cents petites filles, arrachées à la misère et élevées dans un bien-être véritable, au moral et au physique. Rien de plus grand que ce dévouement et cette abnégation de Vincent de Paul. Après le spectacle de tant d'horreurs, le spectacle appelé Empire Chinois, la vue de ces Sœurs de Charité qui élève l'âme et la purifie : on se sent meilleur après avoir passé dans une atmosphère qui est vraiment céleste. Ce n'est pas qu'un des deux visiteurs français était de sang arabe, mais sauf une offrande de celui-ci à la dernière messe, l'offrande de la cité qui est le propre de cet ordre touchant. Elle est de foi ce que m'avait déjà dit la Sœur de Marie, quand je lui demandais si elle reviendrait bientôt à son pays, un lieu de douleur pour nous, mais un lieu de gloire pour le ciel, que nous voulons mériter; nous quittons le lieu de deuil, pour venir, pour soigner ici les malades et les mourants, c'est notre devoir¹.

¹ Le 21 juin 1870, dix-sept personnes européennes, dont six de France, furent massacrées à Tien-Tsin par la garnison chinoise. Les médicaments avec les yeux des petites orphelines furent les armes cet acte de barbarie, si la France elle-même n'eût été en bataille. S'il est triste de penser qu'en Chine la guerre n'est pas consolant, pour l'honneur de l'humanité, pour l'honneur de la France, le Père Étienne, supérieur des Sœurs de Vincent de Paul, demande des Sœurs qui collationnent les prières pour les âmes.

VI

YOKOHAMA.

Premier aspect de la population japonaise. — L'escadre française. — L'expédition de Corée. — Les maisons de bains de Yokohama. — Course à cheval à Kamakoura. — Le Daïbout. — Les « tcha-jias », ou maisons de thé. — Le Yankirô. — Un incendie. — Souvenirs des attentats contre les Européens. — Le Kien-Chan, commandant Tréve. — La montagne.

Nous avons quitté la Chine du nord le 9 avril, — un an, jour pour jour, après notre départ de Gravesend pour l'Australie; nous avons célébré gaie-ment cet anniversaire, en bénissant Dieu de nous avoir protégés sur tant de mers et de terres, près des glaces du pôle sud comme dans les gorges de la Grande Muraille, au détroit de Torrès comme à Batavia et à Nang-Kao!

Le 14, nous touchions à Chang-Hai, et le 21 avril au matin, après une traversée agitée mais heureuse, au moment où le globe de feu du soleil levant semblait sortir de la pleine mer pour dorer de ses rayons la côte riante du Japon, nous entrions dans la rade de Yokohama et nous jetions l'ancre tout près des navires de guerre.

Les couleurs françaises de la *Guerrière* nous réjouissent l'âme, car l'es-
poir de passer un mois avec nos amis de l'escadre du Japon nous avait, pen-
dant notre longue course errante, consolés de bien des peines; c'était la
patrie que nous allions retrouver. Mais au moment même de notre première
rencontre, comme je demandais au quartier-maître venu pour chercher la malle,
si mon excellent ami le lieutenant Humann était vivant à bord, j'apprenais
qu'à peine trois jours, l'amiral était forcé de partir pour Osaka!

Il ne s'agit maintenant de prendre terre; nous hélons de fragiles bar-
ques japonaises qui n'ont pas du tout l'air pressé de nous recevoir; mais
pourvu qu'elles nous offrent la vue d'un dollar mexicain les décide.

Il nous frappe tout d'abord sur ces barques légères, comme sur les
barques à gros ventre, c'est l'absence totale de peinture. Puis rien
comme cette embarcation effilée, manœuvrée à la godille par six
hommes, qui, le corps en avant, debout sur une planchette, enton-
nent une chanson étrange et bizarre, donnent à leur barque, par la douceur
de leurs rames, l'aspect, la rapidité, le frétillement d'un
oiseau. C'est le jour de l'arrivée à Yokohama, nous nous mettons en quête de

ron une entraînante fanfare.

rage héroïque une affreuse persécution.

Après l'église nous cherchons un gîte, et nous trouvons une maison de bois, décorée du nom de « Commercial Hotel », en lettres rouges. Pour moi, suivant ma coutume dès que je suis en ville, je me tiens avidement à ma fenêtre, en admiration devant les costumes de la foule active qui court dans les rues. Les hommes sont petits de corps que les Chinois, mais il y a dans leur allure quelque chose d'aimable; spirituel, qui vous gagne au premier regard. Les femmes (commençons par elles) sont charmantes; leurs traits sont fins, leurs yeux sont rattachés en trois étages par des épingles d'ivoire, leurs lèvres sont pimpantes, gaies et roses, un peu peintes, et leur nez est toujours en train de prendre fantaisie de se pourprer ou de se décolorer. Elles ont sur la tête de petites planchettes, emmitouffées dans des loupes de soie, et sur le dos quelquefois; une épaisse ceinture d'étoffe verte ou rouge, et sur les hanches d'un pied carré placé dans le dos en forme de queue de poisson. Elles ont l'air mutin qui plat fort. Quant aux hommes, ils ont des pantalons de couleurs des cochenilles qui varient depuis le rouge jusqu'au bleu, des vestes jaunes ou de pantalons collants d'un rouge écarlate, et ils sont tous coiffés d'un chapeau circulaire de papier rouge, sur lequel sont gravées les armes du Daïmo ou prince supérieur de la province. Ils ont une ceinture teneuse; deux grands sabres, très longs, et une épée à la main. La première vue est très peu rassurante.

paletot à manches de deux pieds et demi d'envergure, et une grande fente dans le dos qui lui remonte presque jusqu'aux épaules et qui laisse passer ses deux sabres. — J'allais oublier le plus joli : au milieu du dos, il porte en broderie les armes de son suzerain : ce sont des hiéroglyphes ou des fleurs renfermées dans un cercle d'environ un pied de diamètre, et cela en rouge, en jaune, en bleu, en vert. A la ceinture de ce seigneur est suspendu tout un petit attirail baroque ; c'est le matériel compliqué d'une pipe, dont le fourneau est égal au volume de la moitié du dé à coudre d'une petite fille : blague à tabac en papier-cuir, fermée par un petit bronze ravissant, briquet, mèche, fourreau, etc., etc., c'est une vraie artillerie ! Et toutes les deux ou trois minutes, Sa Seigneurie prend une pincée de son foin jaune, fait toute une manœuvre pour allumer, tire une ou deux bouffées, et le plaisir est fini.

La chaussure est aussi bien originale : c'est une chaussette bleue, avec un petit compartiment séparé pour le pouce, puis une sandale de paille tressée, retenue seulement aux pieds par deux bourrelets en arc-boutant, adroitement percés par le pouce.

Je suis tout absorbé par la vue des « hommes à deux sabres », et je m'imaginais que c'étaient des voyageurs qu'on avait la chance de contempler seulement au Japon ; mais en dix minutes, j'en ai vu toute une procession d'acolytes, de porte-piques, hallebardiers et arbalétriers ! ils marchent gravement dans toutes les directions. Puis, tout d'un coup, un homme important s'avance : c'est évidemment quelque prince de haut rang, à cheval, couverte d'armoiries et de sabres, perchée sur une selle haute, et agitant violemment des rênes qui sont de larges bandes de cuir, le précède en écartant la foule, et la foule s'incline et de se prosterner le front vers la terre ! Quant à moi, je voudrais au galop vous la décrire. Une quantité d'hommes portent seulement d'une paire de sandales, et d'un ruban de toile blanche qui passe entre les doigts, passé autour des reins en ceinture ; beaucoup sont chaussés de sandales plus vives, des pieds à la tête, en bleu et en écarlate, et sur lesquelles il y a de plus diabolique, des dragons, des guerriers, des animaux, représentés avec une étonnante perfection sur leur peau jaune. D'autres portent des « kangos » et des « norimons », sorte de panier sur lequel on s'assoit : c'est le fiacre au Japon. D'autres poussent de longues perches, des bâtons pleines, en battant la mesure par les cris les plus étranges que vous puissiez imaginer. Enfin des marchands de fruits, des vendeurs de toutes sortes de marchandises de toute nature, grouillent de toutes parts, vêtus de leurs hautes jaquettes de calicot, et portant dans le dos une

fait l'automne dernier par notre escadre. Venger l'assassinat épouvantable de nos missionnaires, c'était une tâche bien digne du patriotisme et de l'âme chaleureuse de l'amiral Roze. Il l'accomplit avec une fermeté et une habileté rares; si l'expédition ne se termina point par l'occupation de la capitale et la conquête du pays, c'est qu'au moment où la France entière célébrait son bonheur dans le retour des troupes du Mexique la fin des guerres chinoises, il avait dû se conformer à des instructions précises et n'exécuter qu'un coup de main vigoureux avec des moyens matériels forcément limités.

En novembre 1866, il rallia donc rapidement sa division à Tche-Fou, la capitale, après une exploration délicate et admirable, devant la citadelle qui n'avait point limité que le tirant d'eau de ses bâtiments lui permettait d'approcher; attaqua résolument les positions occupées par les Coréens, et prit d'assaut la ville de Kangoa, résidence royale, contenant les archives du gouvernement, onze forts, trois dépôts d'armes considérables, des poudrières et des magasins de toutes sortes.

Pour le premier abord, les Coréens avaient été surpris de la promptitude de l'attaque; mais dès qu'ils connurent notre petit nombre, les combats devinrent incessants et parfois meurtriers: pourtant les Coréens n'arrêtaient pas un instant nos canonnières dans leur fréquente navigation le long du littoral de Kangoa, malgré une fusillade qui partait des deux rives.

Des vapeurs mobiles parcoururent l'île de Kangoa et détruisirent tout ce qui appartenait au gouvernement coréen. Pendant ce temps, le travail hydrographique avançait: on levait avec soin et non sans danger les passes terrestres que franchissaient pour la première fois des navires de guerre, et que les paquebots avaient été jusqu'alors impuissants à affronter. Honorable au point de vue militaire, admirable au point de vue nautique, cette campagne, terminée le 18 septembre 1866, a été terminée le 23 novembre; le sang versé, le drapeau de la France, la croix des missionnaires étaient vengés; nos canonnières livraient au monde maritime une carte, dressée sur les côtes inhospitalières et inexplorées jusqu'alors, des indications précieuses sur des courants de foudre et des bancs extraordinaires; les vingt-cinq îles étaient baptisées de noms français.

Yokohama, 23 avril.

Les choses heureuses, ce temps si court a passé trop vite: les navires nous quittent pour Osaka, on se sont déjà dirigés vers les côtes d'Angleterre et d'Amérique à

l'occasion d'une grande réception diplomatique. Le Toku-gawa a invité les représentants des puissances européennes, pour fêter l'anniversaire de la mort d'Hiogo et de Yeddo.

Nous avons fait aujourd'hui nos premières explorations dans la capitale japonaise. A part une petite portion de terrain encore dévastée par des décombres calcinés, on ne se douterait pas qu'elle a été presque entièrement détruite par un effroyable incendie en novembre dernier. Les maisons sont larges et bien alignées; chaque maison est en sapin, sans aucune décoration, un vrai bijou, un joujou, un petit chalet suisse suisse, d'une finesse, d'une propreté et d'une simplicité admirables. Les Japonais travaillent merveilleusement le bois, et c'est un plaisir de voir un toit léger, mais solide, supporté par des parois à ossements de baguettes de sapin, sur les treillis desquels est appliqué un papier blanc et transparent. Je n'aurais jamais pu penser qu'une maison pouvait être faite de ces minces cloisons de papier. Le soir, quand tout est éteint, les lanternes ternes bariolées jettent une douce lueur dans ce boudoir japonais; on croit devant une lanterne magique; le jour, on fait glisser une planche de main, comme par enchantement, les parois des appartements s'ouvrent, et la maison n'est plus qu'un toit reposant sur quatre piliers. L'intérieur est ouvert à tous les vents; et, de la rue, on voit à travers ces bizarres habitations, et tout ce qui s'y passe, et les cascades, les arbres nains du jardin, qui est une partie essentielle du grand luxe des Japonais consiste dans leurs jardins, dans leurs parcs, dans la forme d'un rectangle parfait, épaisses de trois ou quatre toises. Jamais ils ne les souillent de leurs chambrées, de leurs cuisines, de leurs salles où ils circulent chez eux. De meubles, ils n'en ont pas; une cheminée, un fourneau dans un coin, une armoire à coiffes, une table, une chaise, une petite étagère sur laquelle est rangée toute la vaisselle, des boîtes en laque destinées au riz et au poisson, tel est l'ameublement d'une maison où ils vivent au grand jour, comme ce que nous appelons une maison de verre. Au milieu du kiosque sont les deux objets les plus précieux de ces deux classes : le « chibat » et le « tabaccobon », le tabac et le thé, à fumer. — Grands buveurs de thé, grands fumeurs, les Japonais passent devant leur brazero que les Japonais passent leur temps à fumer, réunis au nombre de sept ou huit, mais sans parler, à fumer. Toutes les boutiques et nous sommes allés voir toutes les boutiques, distinction et un charme d'aspect, un charme d'aspect.

Mais ne vous scandalisez pas : au Japon on vit au grand jour, la pudeur ou plutôt l'impudeur n'y est pas connue ; c'est l'innocence du paradis terrestre, et le costume de nos premiers parents n'a rien qui choque les sentiments de ce peuple encore dans l'âge d'or ! Eh bien, toute cette rue est la rue des Bains. — Chacun y vient jusqu'à deux et trois fois par jour faire ses ablutions : tous sont là péle-mêle, hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles, en costume d'archange, au nombre de cinquante à soixante par maison, accroupis et sautillants sur un plan incliné, entourés de pyramides de petits baquets cerclés de cuivre et remplis d'eau chaude ; toutes ces grenouilles humaines s'aspergent de la tête aux pieds et deviennent peu à peu de la couleur du homard. On frotte, on frotte ! On se promène, on vient gentiment demander une cigarette aux « nobles étrangers » ; les tatouages les plus splendides des hommes brillent au milieu des roses couleurs des nymphes enjouées que des frotteurs en titre savonnent et essuient : ces braves gens font tout cela avec un tel sang-froid, ayant l'air de trouver la chose si naturelle, que pour un rien, je crois, nous nous mettrions de la partie, sans croire déroger à ce préjugé social qu'on appelle le « shocking ».

Et nous nous rendons à la pagode de Bentem : encens, parfums, ex-voto, grosses cloches et colifichets, rien en résumé ne diffère de nos églises, sauf la propreté. Ah ! quand on vient de quitter cet intérieur si ignoble, avec quelle joie on salue le Japon, où l'on se voit, à riantes couleurs ! Quel contraste ! On passe des rues sales et étroites, des ruelles malproches aux ondes limpides et fraîches d'une rivière, à une verdure éternelle, à une verdure éternelle, et du peuple à la robe blanche, au chapeau et aux lunettes, à la population en robes et aux fourchettes, à la popu-

... et un peu de la campagne
... et un peu de la campagne
... et un peu de la campagne

le boute-selle! — Nous avons débuté par une heure de grand trot dans la vallée qui s'étend au sud de Yokohama; nous suivions un sentier étroit au milieu des rizières, sautant à chaque instant par-dessus de petits ponts d'un pied de large, formés de trois bambous juxtaposés. Pendant tout ce temps je ne me lassais de regarder mon « betto », palefrenier japonais, qui courait devant moi avec l'agilité d'une gazelle, prévenant mon cheval, son ami, par un petit cri saccadé à chaque passe difficile. Il parait qu'au Japon, jamais cavalier ne s'aventure sans ce coureur fidèle et infatigable, aux membres



« Aramado », mon « betto » (groom-coureur).

qui devient l'émule du cheval. « Aramado » (c'est le nom de mon nouveau serviteur), a en effet, pendant cette longue journée, accompagné la longue course rapide; descendions-nous dans quelque ruisseau, aussitôt il était là, il prenait soin de ma bête, lui arrosait les jambes avec une eau fraîche et lui présentait un petit repas de haricots. Ah! comme nous le faire voir effleurant à peine le sol de ses pieds nus! Son costume était simple; il portait une casaque bleue, des manches très longues, et un pantalon collant qui descendait jusqu'aux chevilles. Il courait ainsi dans les rizières, maintenant son cheval par une longue corde, et son grand panier bien rempli de provisions. Il était si agile, si rapide, si sûr, que je n'avais rien à lui dire, et qu'il me faisait tout à fait oublier le monde.

enveloppes, il ne se trouva plus vêtu que d'une paire de chaussettes et de son tatouage écarlate, qui représentait la lutte entre une femme, de grands oiseaux et un serpent. — Les Anglaises timorées auraient préféré le tatouage du betto de M. Lindau; absolument nu, il était habillé! Son tatouage représentait une jaquette bleue à boutons blancs, à coutures rouges; à l'entrejambe écarlates au milieu du dos, plus une culotte (très-collante, il est vrai, mais c'était sa peau) à carreaux noirs et blancs!

Nous n'avons pas tardé à grimper dans les montagnes; et, pendant deux heures, de ravissants chemins, frais, sinueux, ombragés par la verdure naissante, tantôt coquets comme dans un parc, tantôt sauvages comme en pleine forêt vierge, nous menaient à la crête de cette montagne que nous admirions de loin l'autre jour; cette crête n'est large que de quelques mètres; de là on découvre un merveilleux panorama.

Nous sommes arrivés au Japon dans la plus jolie saison, au milieu du printemps. La nature de ce pays si riche, si fertile, si touffus, à verdure sombre et éternelle, semble relever de la fraîcheur luxuriante des feuilles à peine écloses. C'est à Java que nous l'avait Java et nous ravissait. Java, pourtant, restera pour moi la table Éden de la terre : la campagne ici est mille fois plus coquette, mais Java avait ce grandiose qui frappe l'imagination et crée d'éternels souvenirs; à Java, au col magique du « Paro », nous étions à près de quatre mille mètres d'élévation; au Japon, nous n'étions qu'au quart de cette hauteur. — Pourtant je ne puis me défendre d'un point de vue d'aujourd'hui : à gauche, encore à l'horizon, le sein de cette mer que nous voyions à nos pieds, le volcan de « Vries » ; du cratère s'échappaient en tourbillons de fumée, qui se détachaient vivement de la brise que la brise nous amenait du large et qui donnait à la teinte lugubre du bronze, tandis que la base se reflétait dans l'azur du ciel; — à notre droite, le « Fudo », la montagne sacrée) appartenait à la chaîne de la montagne domine tout le Japon, qui la rendait d'une régularité parfaite se découpait sur le ciel en une trapézoïdale d'une pagode argentée.

Je ne sais pas s'il est un peuple plus hospitalier que les Japonais; partout où dans la campagne, partout où un bel arbre et la route invitait le voyageur au repos, partout où une prairie invitait vers les prairies, se trouve une station.

chaume et à parois de papier, où de molles et propres nattes sont étendues autour du brazero sur lequel chauffent le thé et le riz. Nous en avons déjà vu tout le long de la route; mais en ce lieu féérique il ne pouvait manquer d'y en avoir une. Nous descendons de nos chevaux, et aussitôt, doucement, gentiment, deux ou trois jeunes filles nous apportent le thé et le riz dans de petites coupes; la vieille maman nous offre le brazero et du tabac. Des voyageurs japonais arrivent par d'autres sentiers et s'arrêtent comme nous. Chacun d'eux nous parle et nous dit sans doute les choses les plus aimables; nous sommes désolés de ne pouvoir leur dire combien nous aimons leur beau pays; mais M. Lindau, qui est un vieux Japonais, nous traduit tout ce qu'ils nous racontent de gracieux et leur transmet nos politesses. Puis nous nous remettons en route pour descendre jusqu'au lointain village que nous apercevons au fond de la baie. — Là, comme par tout le chemin, je ne puis vous dire combien nous avons été surpris de la politesse et de l'amabilité de toute la population. « Anàtà! ohâihô! » (bonjour, salut,) nous criaient toutes rieuses les jeunes filles des maisons de thé en nous voyant passer au galop! « Ohâihô! » nous disaient tous les cultivateurs qui laissaient la fourche dans la rizière pour accourir nous voir et nous sourire sur le bord du sentier! « Ohâihô, omedetto! » telles étaient les paroles de tous les voyageurs et voyageuses que nous croisions en route. Oui, il faut venir au Japon pour voir comme l'étranger est reçu, fêté, choyé par la population des campagnes! C'est certes le peuple le plus poli de la terre, et c'est avec tristesse que nous reportons notre pensée vers nos pays si différents.

Nous voici donc vers le milieu du jour à Kânasawa, petit village qui dépend du manoir du prince Nirânâ-nô-Kami, au fond d'une baie si bien fermée par deux promontoires de verdure qu'on se croit sur la rive d'un petit lac. Nous descendons cette fois dans une magnifique maison de thé, haute de deux étages, toujours avec du papier transparent comme parois. Elle est si charmante et si propre que nous ôtons nos chaussures pour y entrer; on se croit que nos hôtes auraient pleuré de nous voir salir leurs tatami. Vite, une quinzaine de jeunes filles en costumes fort élégants ont le devoir de préparer le festin; les petites soucoupes d'or et d'argent nous apportent les mets les plus délicieux et les plus variés. Nous comptons les renforcer de quelques mets solides et nous nous mettons à table. Quatre de nos jeunes filles deviennent nos hôtes d'honneur. Elles nous servent le thé et le riz dans le roc, puisent chaque chose dans les plats et nous les offrent avec une politesse si parfaite que nous ne pouvons nous empêcher de leur adresser de fréquents regards. Elles ont l'air d'être des princesses et nous nous sentons à l'aise d'être leurs hôtes.

seule viande que l'on puisse obtenir par grande faveur. Ce peuple, à l'âme innocente, n'a jamais versé le sang d'un bœuf ni d'un mouton.

Une petite sieste sur les nattes, des tasses de thé à profusion, des parties de rire avec la « troupe joyeuse », ont vite fait passer le temps, mais nous avons encore une foule de choses à voir. Nous repartons donc, précédés par nos bettos aussi frais coureurs que le matin. Nous ne pouvons nous empêcher de rire en passant devant le portique qui ferme l'avenue du palais du Daïmio suzerain de céans : il était gardé par une jeune portière qui se peignait sur le seuil, et qui n'avait pour vêtements que les rayons du soleil. Tout est étrange ici : tantôt ce sont des processions où brillent des robes des écharpes d'un grand luxe ; tantôt, quand nous passons dans les rues, au bruit de notre cavalcade, des groupes d'enfants criant : « todgin ! » (voilà les étrangers !); les jeunes filles qui se baissent devant le haquet, en sortent précipitamment pour venir nous contempler et nous dire l'éternel « ohâthô ! »

Nous continuons à voyager sur une route toujours aussi belle et aussi jolie, bordée de ruisseaux et de cascades, au milieu de jardins continus de camélias en fleurs, d'azalées et de mille autres fleurs d'un éclat, dont les noms m'échappent, mais dont il me semble sentir les parfums enivrants. Nous arrivons aux Thermes, dans une grotte sauvage où l'on sent le frais de la caverne, et où la lumière pénètre à peine au travers des lianes et des hardis arbrisseaux qui sont piqués aux parois du sommet et qui forment un gigantesque dôme. Tout à coup, dans une vallée où plusieurs sentiers se croisent, nous rencontrons un séculaire, M. Lindau nous montre la place où, en 1863, deux officiers anglais (le major Baldwin et le lieutenant Bird) furent assassinés par un homme à deux sabres.

Vous le voyez, on passe de l'enchantement à la réalité. Nous avons des souvenirs, et en folâtrant avec ce peuple « à poil », nous avons tiré instant nos revolvers. — A quoi attribuer cela ? À la civilisation ? À nous, Européens, qui nous sommes habitués à la civilisation, à la vie vécu jusqu'ici isolé, et dont les lois sociales nous ont habitués à la vie, daient, sous peine de mort, l'accès aux étrangers. Nous sommes fiers et fanatique, sous l'empire de lois féodales. Nous sommes fiers et indépendants, les uns nous ont appris à manier les armes à la main l'invasion étrangère. Vous le voyez, nous sommes à deux sabres, au nom de l'honneur et de la civilisation. Nous sommes notre mort. Sur la réclamation de nos amis, un homme à deux sabres a été exécuté à Yokohama devant nos yeux.

06-10-1941

... portable.

Table.

Table.

Table.

Table.

vons à l'un des plus grands temples du Japon : il est élevé à la Volupté! Des ponts de pierre, des ponts de bois recouverts de vernis rouge, de grandes avenues séculaires entretenues comme celles de nos parcs, des étangs et des canaux, tels sont les abords de cette étrange collection d'édifices. Sur les bords des nénuphars nageaient des bandes de canards-mandarins, de mandchoux à aigrettes dorées et argentées, et d'oies au plumage moiré. On a même payé cher pour faire feu sur ces admirables oiseaux! Mais ils sont si communs, nous demanderait sang pour sang, et, quand il s'agit d'oies, c'est un jeu d'enfant.



Temple de Kamakura.

flatteur : il a donc fallu y renoncer et nous en faire un autre. En passant le dernier pont-levis, les visiteurs s'exécuter tout autour des temples, et dans toutes les directions; c'est qu'on ferme à grand fracas, il paraît-il, renfermées quelques centaines de personnes de passé un peu volage, venues ici pour être réduits à admirer des chevaux blancs, consacrés à la déesse de Kamakura. Les toits verts de toits aux courbures élégantes, et est un clocheton de bronze, à l'usage d'un

peint en écarlate, soigné jusque dans ses moindres détails et orné des sculptures les plus fines : tout cela au milieu d'un parc magnifique, avec des avenues comme celles de Versailles. Sous le plus beau des arbres de ce parc se trouve l'idole de pierre « d'Omanko Sama », image *pittoresque* et fort singulière devant laquelle les pèlerins viennent se prosterner. Les arbres environnants sont couverts d'*ex-voto*; on y vient adorer la déesse des parties les plus lointaines du Japon, et nous avons vu une foule de jeunes garçons et de jeunes demoiselles lui offrir leurs prières et les premiers fruits du printemps.

Encore une galopade et encore un temple! Entre des haies taillées en rangs de camparts, des haies de camélias et d'azalées de trente pieds de haut, une belle statue de bronze de cinquante pieds : elle représente un dieu, gros, joufflu, d'un aspect imposant. Nous lui grimpons comme des singes, mais auprès de lui nous avons l'air de pygmées : nous entrons par une fenêtre pratiquée dans son dos, et un prêtre nous présente une pièce de cuivre ne valant pas deux sous, l'image du dieu! Nous sommes guéris de toutes les maladies possibles et impossibles, présentes ou futures : c'est quelque chose comme le talisman de l'Empire du Soleil levant.

Enfin, nous repartons pour Yokohama : nos agiles bettos nous suivent comme de vrais cerfs. Nous avons fait seize lieues, bu une vingtaine de tasses de thé dans une vingtaine de « tchatcha » (thé), vu des temples et des idoles à en perdre la tête, entendu des milliers de « ohâihô, anâtà, omedetto! » et reçu de nombreuses courtoisies, ce qui n'était pas la partie la plus désagréable de la journée. Le seul *ultra*, c'est que nous n'avons pas rencontré un seul arbre.

25 avril.

La vie japonaise a bien des charmes! Je serais tout prêt à recommencer aujourd'hui notre promenade d'hier, mais les devoirs de la civilité nous rappellent que nous sommes nés ailleurs que dans les « îles fines » du Nippon : il faut rendre nos civilités aux autorités constituées. Nous avons notamment fait une visite au camp du régiment anglais, chez le colonel. Le camp est composé de baraques de bois où l'on gèle en hiver et où l'on étouffe en été ; pourtant, la situation en est jolie : il est assis sur une haute colline qui domine Yokohama ; mais le colonel se plaint beaucoup de ce que, pour une cause autre que la fatigue, ses soldats ne peuvent pas le gravir le soir.

Comme dans toutes les villes japonaises, pour ainsi

dire une seconde ville appelée « Yankirô ». Cette ville, triste et désolée pendant le jour, voit, dès la tombée de la nuit, toutes ses rues s'illuminer par enchantement, au moyen de longues guirlandes de lanternes papillonnantes; ce soir on nous mène voir ce coup d'œil magique: c'est en ce moment que



Statue en bronze du Daibout, à Yédo.

commun et de plus caractéristique au Japon, la foule, et il y règne le plus grand entrain. On pose de neuf cents à douze cents jeunes filles invisibles le jour, elles n'apparaissent que la nuit, parées de longues houppelandes ornées d'une coiffure en étoile de laque.

est bordée de leurs maisons illuminées; mais au lieu de parois de papier, la façade n'est qu'un léger treillis en baguettes blanches. Chaque maison est donc comme une grande cage, et, derrière ces minces barreaux, les passants admirent toute une brochette de tendres fauvettes becquetant des pâtes colorées devant un petit brazero. On entre; au son de la guitare et des chants orientaux, à la fois langoureux et criards, de petits « réveillons » à trois cents soucoupes s'organisent sur les nattes des salles qui entourent un petit jardin intérieur à cascades et à arbres nains. Quant au théâtre, où les Japonais paraissent se passionner, à part la splendeur des costumes, c'est une répétition de tout ce que nous avons vu en Chine et à Java. Pour moi, le théâtre artificiel de l'Orient ne m'attire plus : le vrai spectacle est celui de tous les instants, celui de la rue ou de la campagne pendant les premiers jours où l'on se trouve en contact avec un peuple de mœurs si bizarres ! Certes, je ne crois pas qu'on puisse avoir un coup d'œil plus étonnant que celui des rues de « Yankirô » ! Songez à l'affabilité, à l'entrain, à la légèreté de ce peuple de polichinelles badinant au milieu des gazouillements de cette cité de volatiles et voyez le tableau !

26 avril.

À trois heures du matin nous nous réveillons en sursaut, au bruit d'un tapage infernal qui nous, en se frottant les yeux, est ébloui par une grande lumière dans la ville. Un bruit de roues et de carrioles remplies d'hommes nous n'entendons que de bruyants « ohâtho » ! Ce sont les cohortes des pompiers japonais qui se précipitent au pas de course et qui (ce pompier japonais) se disent, en se croisant, bonjour d'une façon si tapageuse devant nos fenêtres. Dans un costume très-japonais, c'est-à-dire presque entièrement japonais, nous aurons au balcon et nous voyons, à quatre-vingts pas de distance, toute une partie de la rue en flammes; les flammèches tombent de nos toits. Nous avons eu alors un de ces petits coups de feu japonais (il ne faut le dire) dont je me souviendrai longtemps ! Sous une pression d'atmosphères, nous avons empilé à la hâte toutes nos valises et nos malles, et nous nous empressons de les transporter dans la rue pour les sauver; si notre cab de bois vient aussi à flamber : puis, soudain, au feu, c'était la maison d'un révérend qui rôtiissait. Je n'ai jamais vu de spectacle plus drôle et de pittoresque comme les cohortes des pompiers japonais portant un haut casque de fer orné de cornes, couverts d'un cuirassement complet, de cuirasses, de brassards, de cuissards et de tout un équipement de fer, la compagnie manœuvre avec fracas une pompe qui est un véritable monument d'acier impérial, comparable à celui de certains

fontaine de Bruxelles : c'est à rire de bon cœur de voir toutes ces pompes ! Les officiers ont des casques dorés et argentés, comme pour nos fêtes d'opéra ; le capitaine, perché sur le sommet du portique de l'église, dirige ses cohortes en tenant à la main une sorte de vexillum à pommettes dorées, une grande machine de carton, qui est le signal du ralliement.

Quand nous avons vu que le feu ne gagnerait pas notre côté, nous sommes mis à jouir du spectacle, en curieux et sans préoccupation, sans dire que les pompes européennes sont bientôt arrivées.



Marchand de poisson.



régiment anglais et nos matalets. Ces deux régiments car on les réveille à chaque instant pour aller de temps en temps le malheureux honnête homme sur le toit de la maison voisine, regardait au ciel. Un jour, chacun s'en retourna chez soi, plus tranquille, mais nous voilà nous-mêmes bien inquiets de nos futures absences : c'est une vraie botte de foin, fait en bois, avec des brancards et une poignée de fer. En novembre dernier, par exemple, on a brûlé toute entière, et comme c'est une ville de bois, on a brûlé

ç'a été. Eh bien, les Japonais n'ont pas l'humeur triste : trois jours après l'incendie, ils se mettaient à reconstruire, et, par parenthèse, c'est fort intéressant de les voir élever une maison ! Il y a de par le monde des gens qui commencent une bâtisse par les fondements : pour eux c'est le contraire ! On construit d'abord le toit par terre ; on le garnit de petites tuiles de bois de deux doigts de large, minces comme une feuille de papier ; puis on l'élève et on le supporte au moyen de quatre poutres : en un rien de temps, le paravent multiple et transparent qui sert de mur est glissé dans de doubles rainures, et voilà une maison charmante, régulière à l'excès jusque dans ses moindres détails, élevée sans un seul clou ! Il n'y a guère dans tout le Japon que trois ou quatre types généraux de plans de maisons : c'est la natte qui en fait la base. Chaque natte a deux mètres de long sur un de large : de là des maisons à six, douze, dix-huit et vingt-quatre nattes, toutes de petits chefs-d'œuvre de menuiserie, d'élégance et de propreté.

Nous avons fait aujourd'hui à cheval une promenade de dix lieues, en suivant le Tokaido, cette route longitudinale qui traverse le Nippon dans toute son étendue, depuis la pointe sud-ouest de Nangasaki jusqu'à l'extrémité nord-est de Hâcodadé. Tout le Japon est là, voyageant, circulant, s'agitant sur cette route : on croise à chaque instant des chevaux chargés de balles de soie ou de riz, ferrés avec des chaussons de paille, et arrivant des campagnes de l'intérieur avec toute la fougue impétueuse de la bête sauvage, — on pourrait presque dire avec les préjugés des provinces qui ne nous sont pas encore ouvertes ; car sitôt que ces beaux animaux indomptés voient l'Européen, ils se cabrent, reculent, défoncent les maisons, écrasent les passants, renversent leur charge, et entraînent dans leur fuite leur malheureux conducteur aussi impuissant qu'éperdu ; plus loin, ce sont des troupes de coolies tout nus et tout tatoués, portant aux deux extrémités d'un bambou des chaînes carrées en osier, remplies de quelque tribut pour les daimyos ; puis des convois de « norimons » où sont blotties des princesses du Japon, ayant presque toutes un enfant ficelé sur le dos avec une ceinture de soie japonaise, tout souriant, envoie avec sa petite main le bonjour à sa mère ; enfin pèlerins et voyageurs à pied en robes de chambre pour filles conquêtes, la tête ornée d'étoffes à ramages, offrant un spectacle sur lequel on ne peut s'arrêter sans se dire : telle est la foule qui se croise tout le long de cette route ! Oh ! quelle jolie peinture on ferait du Tokaido !

Entre Kànagàwa et Kawasaki (cette dernière ville était la porte de la gare course), nous avons passé devant une jolie maison de thé dont la beauté éclipsait tous ceux que nous avions vus. C'est la « tcha-jin » de la « Belle Espagnole ». Là vit avec sa mère une courageuse fille dont les traits portaient encore empreints d'une grande beauté, et qu'avaient ainsi sur eux les résidents français de Yokohama. Un triste souvenir, rattaché par une chaîne se rattache à ces lieux où la nature nous apparaissait si riante. Au-dessus d'une porte qu'un sourire gracieux nous invitait à franchir, se dressait, il y a six ans, le prince de « Satzouma », un de ces daimios puissants qui ont vu l'échec le pouvoir de leur suzerain le Taikoun, était pour lui un échec pour paraître à « l'hommage solennel » des daimios. L'orgueil de l'extérieur de soumission avait aigri plus que jamais le cœur du prince féodal, irrité depuis longues années du pouvoir central. Le prince de Satzouma voulut humilier le Taikoun, après lui avoir fait un grand dîner, prépara avec pompe, à Yeddo, à se rembarquer, et à partir sur un navire de guerre à vapeur qu'il venait d'acheter. Les ministres du Taikoun, ce nouveau Richelieu, ne purent empêcher d'abaisser l'orgueil seigneurial, et dans les vingt jours qui suivirent, Satzouma reçut l'ordre de s'en aller comme un simple fonctionnaire du Tokáido, obligé ainsi de renoncer à son rang. Il faut savoir que lorsque ces daimios viennent à partir, ils ont avec eux un cortège de sept à huit cents hommes, tant de soldats, hallebardiers, vassaux et chevaliers, tant de domestiques. Le prince se communiqua à « tous ses gens », qui tous se mirent à pleurer de cœur. Non loin de la « Belle Espagnole », nous vîmes à l'occasion contrer une cavalcade composée de deux daimios, de deux daimios, Lennox Richardson et d'un de ses amis, et d'un grand nombre de soldats. L'usage qui veut que la route soit libre pour les daimios ne se rangèrent pas assez tôt; mais il est difficile de faire le choix de mettre le Taikoun dans l'embarras. Le cortège, qui comptait sept cents hommes, se dirigeait vers le sud sur les Européens, le long de la route.

gnon coupé d'un coup de sabre; quant à Lennox Richardson, il fut mortellement frappé; il se traîna jusqu'à la maison de la « Belle Espagnole » qu'il avait encore saluée un instant auparavant, et qui l'avait vu si souvent plein de jeunesse et de gaieté; il but, avec la soif fiévreuse d'un homme blessé à mort, la coupe d'eau fraîche qu'elle lui apporta. Elle pansait ses blessures, quand les sicaires de Satzouma revinrent, la repoussèrent avec violence, et traînant le mourant sur la route, l'achevèrent, puis le jetèrent dans le fossé d'un champ voisin, avec toutes les insultes de la rage assouvie... Alors, la pauvre et courageuse jeune fille ne craignit pas d'aller chercher le cadavre, de le porter chez elle, de le cacher dans sa maison, et elle allait pieusement l'ensevelir quand on vint le chercher de Yokohama.

Voilà donc encore un exemple de ce fanatisme dont je vous parlais l'autre jour, et, je vous l'avoue, il y a réellement un grand danger à circuler dans ce pays travaillé par les dissensions intestines, où à chaque heure nous pouvons devenir les victimes offertes en défi par un parti à un autre.

Par bonheur nous n'avons pas rencontré de cortège de daimios sur notre route, et nous sommes arrivés, enchantés du paysage, au bourg de Kawasaki; il est situé sur le Lokungô, limite du territoire où les Européens peuvent faire des excursions sans escorte. Au carrefour central de Kawasaki sont les splendides maisons de thé, où étaient attablés une foule de voyageurs japonais, engloutissant avec leurs bâtonnets riz et poissons crus; des centaines de tabourets en laque rouge, couverts de soucoupes et de mets colorés, étaient portés de l'un à l'autre par un essaim de jeunes filles coquettes et pimpantes dans leurs riches toilettes. A l'éclat des robes et des ceintures, au tintement des groupes, il était aisé de pressentir que nous étions en pleine fête religieuse. Nous nous installons sur les nattes; une douzaine de jeunes filles nous servent du thé, des gâteaux et des œufs durs; puis en route pour le temple de Datsi-Gnavara-Hejienzi! Deux de ces demoiselles veulent être nos guides; elles partent en avant, joueuses et rieuses, bras dessus, bras dessous, clapotant sur leurs petites planchettes, promenant leurs houppelandes ornées d'azur, leurs cotillons écarlate au milieu des blés et des bluets, et ne songeant pas que la brise fraîche vienne déranger l'artistique échafaudage de leur belle chevelure d'ébène. Avouez que c'est une jolie manière de parcourir les sentiers sinueux de la verte campagne. Des petites pécheuses, vêtues de archange, barbotant dans les rizières, nous criaient gaiement « Bonjour, bonjour », et portaient sur leur dos leur petit frère presque aussi petit qu'elles; des mendiants, échelonnés le long du sentier, imploraient la pitié au son de grelots, de marmites fêlées et d'une musique de bonnet de nuit.

Nous voici bientôt dans le temple, superbe édifice de bois sculpté, orné sur sa grande façade d'un immense tam-tam sur lequel chaque pèlerin, en arrivant, donnait un grand coup qui produisait un rauque bon sonnement; un fossé de six mètres de long sur un mètre de large, creusé devant l'entrée, recevait les oboles des pèlerins, et cette vaste tirelire, qui s'emplissait chaque jour par la charité publique, fournit aux bonzes paresseux la vie la plus luxueuse et la plus recherchée. Je ne vous décris ni les statues, ni les délabres à cent lumières, ni les *ex-voto* suspendus aux colonnes; ce qui m'a frappé, c'est la ressemblance extérieure des cérémonies religieuses de ces temples avec celles de notre culte. Un bonze, entêté, fatigué, vêtu d'une chasuble de soie rouge, officiait en grande pompe, se prosternant, des papiers sacrés sur un grand vase de bronze rempli d'huile qui flambait comme de l'esprit-de-vin. J'avoue humblement que nous ne nous sommes pas arrêtés longtemps dans ce temple; une foule nous y attendait pour célébrer la fête; il y avait un grand nombre d'hommes en sabres « torvâ facie »; et dans ces pays où les convictions sont si fortes, où la présence de l'étranger est contraire aux lois, nous ne pouvions de rester en contact avec une foule que le fanatisme poussait à la violence; nous esquivons-nous au plus vite sans tambour ni trompe.

Nous déjeunons aujourd'hui à bord du « *Kiso-Chan* », une goélette française commandée par M. Trève¹, lieutenant de vaisseau, originaire de Ponthièvre avec une cordialité touchante. Si le *Kiso-Chan* n'a pas de gloire, il a du moins son histoire. Avant ses exploits de guerre, c'est lui qui, un beau jour, passant près de Siam, fut canonné par le prince de Nagato, nous joua un tour à son suzerain en attaquant ses pirogues, et ce brutal provoqua l'expédition de l'amiral Jaurès, qui, au suzerain, quarante mille francs au prince.

Près de nous était mouillée une canonnière donnée au Talkoun par la reine Victoria. Il y avait l'horreur que les Japonais ont pour la peinture, mais la reine d'Angleterre avait cru bien de leur donner les peintures les plus fines et de le dorer à l'or.

¹ M. Trève, qui avait eu comme lieutenant de vaisseau, chargé d'affaires de France à Pékin, en septembre 1871, à trois heures de l'après-midi, que l'armée libératrice de la France dans la capitale.

Après une longue navigation, il arrive à Yokohama : ces bons Japonais n'ont rien de plus pressé que de le gratter à mort de la quille au bordage, ce qui, à leurs yeux, le rendait mille fois plus beau et de meilleur goût !

Peuple hardi et aussi léger qu'entreprenant, aimable mais naïf comme l'enfance, et croyant tout savoir quand il a vu une chose une seule fois, les Japonais se sont lancés avec frénésie dans la navigation à vapeur : ils ont acheté une foule de bâtiments et ont voulu les manœuvrer tout seuls. Un jour ils demandent à la maison Dent un superbe navire, le « *Latmoun* » ; il arrive en rade le matin ; à midi ils en avaient chassé tous les matelots et mécaniciens européens, et, seuls maîtres de la barque, les voilà partis en rade à toute vapeur ! Très-joli ! mais quand ils veulent stopper, impossible ! ils ne savent plus en trouver le moyen ! Alors nos grands imprudents de mettre la barre d'un bord et de tourner toujours en cercle en appelant au secours, à la grande jubilation de tous les équipages de la rade, jusqu'à ce qu'un de nos navires de guerre, pris de pitié, leur envoyât un canot avec un mécanicien pour stopper la folle machine.

Dans la journée, nous avons visité en détail le poste des matelots fusiliers détachés à terre pour la sécurité de la ville ; on l'appelle « la Montagne » ; trois cents hommes y sont commandés par les lieutenants de vaisseau de Thouars et Mortemart, qui sont nos meilleurs amis à Yokohama. — Voici comment on nous a raconté l'histoire de cette hardie prise de possession : un beau jour, le gouverneur de Yokohama vient en toute hâte dire qu'à cause de la nouvelle activité qu'a prise la guerre entre le Taikoun et son vassal le prince de Nagato, il ne pouvait plus répondre de la sécurité des résidents européens, et que d'un moment à l'autre la ville pouvait être prise et mise à feu et à sang. Le commandant anglais auquel il s'était adressé « n'avait pas d'ordres ». Excellente occasion ! se dit l'amiral Jaurès. Ah ! vous demandez les premiers une défense et un poste à terre ! Le même jour, à midi, trois cents hommes étaient débarqués, faisaient patrouille, prenaient possession de la Montagne et y plantaient le drapeau tricolore, qui depuis lors flotte victorieusement sur ce point. Bientôt tout redevint calme, et, peu à peu, les innombrables marchands de Yokohama, qui avaient, une belle nuit, évacué la ville avec leurs bibelots, revinrent s'y installer. L'amiral anglais s'aperçut alors qu'il avait manqué l'occasion. Il chauffa à toute vapeur pour retourner à Hong-Kong et ramena un régiment entier qu'il campa sur une autre colline : mais, le lendemain, il était trop tard, ce qui fit beaucoup rire nos amis japonais.

VII

YEDDO.

Nos yakonines. — Meïaski. — La légation de France à Yeddo. — Palais, jardins, jardins resplendissants de la ville. — Cortèges de princes. — Temple des liers qui se sont ouvert le ventre. — Le temple où l'on adore le dieu qui a ouvert le ventre. — Odgi. — Un câble de cheveux. — La monnaie. — Cadeau du gouvernement de la France à la ville de Yeddo. — Le tour des papillons.

Sous la conduite de M. Weuve, gracieusement mis à la disposition de la France par le ministre de France, nous partons pour Yeddo, la capitale du Japon.



Un Yaponais.

Au premier abord, cette partie du Japon qu'à une reconnaissance militaire, n'est pas ouvert au commerce : il est habité par des sabres hostiles aux Européens ; mais, responsable de notre sécurité, ne nous

escorte. Toutes les formalités sont accomplies, nos passe-ports délivrés, et, à l'heure dite, notre escorte vient nous prendre : le chef s'avance à sa tête et nous salue avec cette distinction à la fois affable et martiale dans laquelle excelle le Japonais. Nos « yakonines » sont au nombre de dix : ce sont de gentils cavaliers coiffés d'un chapeau plat et rond, en laque dorée, posé comme un plateau à dessert sur le sommet de la tête : deux grands sabres à gardes brillantes sont passés dans leur ceinture ; leur casaque est ornée dans le dos des armes du Taikoun ; ils ont un large pantalon de soie de couleur, des sandales de paille et de longs étriers de bronze laqué, vrais petits bateaux d'un pied et demi de long sur lesquels le pied tout entier repose à plat ; de larges écharpes d'étoffe servent de rênes à leurs chevaux noirs à crinière rasée, qui ruent sous l'éperon. Ces braves cavaliers nous entourent et trottent à nos côtés, exactement comme nos gendarmes escortent des prisonniers : un piquet de quatre d'entre eux ouvre la marche et écarte la foule devant nous au cri de : « Haï ! haï ! abounaï ! » Tantôt ils prennent des airs menaçants quand la route est obstruée ; tantôt, enjoués, ils galopent deux par deux, côte à côte, en se donnant la main comme dans une gaie fantasia.

J'ai remarqué aujourd'hui qu'à la porte de chaque village se trouvait une maison décorée de drapeaux ; sur les nattes qui forment le plancher de cette sorte d'estrade, devant de petits tabourets de laque sont assis quatre hommes presque dans l'immobilité d'une statue, écrivant les noms de tous les passants. Ici, le gouvernement sait tout et inscrit tout : chaque pèlerin, chaque voyageur doit déclarer ses nom, prénoms et profession, le but et la durée de son voyage ; c'est là aussi que se payent les droits de douane, qui portent sur tout et qui rapportent des sommes immenses au trésor.

Nous arrivons au bord du Lokungô après deux heures de route : une porte de bois et un poste de police nous avertissent que nous quittons le territoire de nos officiers d'escorte (ils ont tous le grade de capitaine dans l'armée) exhibent nos passes, et bientôt nous traversons la rivière sur trois pontons. Une heure après, nous nous reposons à la ravissante tcha-jia où vingt-cinq jeunes filles (je les ai comptées !) servaient les voyageurs. Elles nous ont servis dans un kiosque qui avait vue sur le jardin et sur le lac. Les tables étaient couvertes de plats de laque, tout, jusqu'à des tasses de laque, qui vous refusaient de toutes parts comme le

tout porte à croire qu'il fut assassiné par des sicaires de Nagasaki. Triste pensée que celle de ces meurtres continuels au Japon! triste pathos pour nous surtout, Européens!

Mais j'aime mieux quitter ces souvenirs pour visiter le jardin qui s'étend à nos pieds; c'est bien le jardin le plus drôle de la terre, et je ne puis même le comparer qu'à un parc féerique regardé d'une hauteur par le spectateur de la lunette. Il offrait tout un assemblage bizarre d'arbustes aux formes vert sombre, étendant leurs petites branches biscornues sur des sentiers à poissons rouges : allées lilliputiennes au milieu de partures de cerfs, rivières-rigoles sur lesquelles étaient jetés des ponts de verdure, et au plus pour laisser passer un rat, enfin tonnelles et berceaux où se nicheraient se nicher que des lapins, tel était ce diminutif de jardin. Des gardes à deux sabres, et pourtant très-aimables, folâtraient avec des jeunes filles devant leur déjeuner à cent soucoupes, et nous appelaient à nous faire partager et leur admiration pour les charmes de ces petites, et les innombrables tassettes de saki que les servantes leur offraient. Nous sommes attablés avec eux, écorchant de notre langue les phrases aimables que nous nous figurons donner pour nous, et après force salutations, compliments et sourires, nous nous en allons les meilleurs amis du monde.

A mesure que nous nous rapprochons de Yeddo, la ville paraît moins rassurante; cette ville a eu de tout temps une réputation (hommes de l'Occident) l'accueil le plus défiant, et les étrangers ne comptent de nous, et c'est pour eux une rude besogne de deviner les obstacles loin devant nous : beaucoup de gardes à gauche, sur le bord du sentier, pour bien nous empêcher de deviner (homme à deux sabres) que le saki a grisé, et que le saki a grisé, — d'une de ses épées — fait des gestes qui effrayeraient les moins timides.

Nous voici à Sinagawa, faubourg de la capitale, à six kilomètres, et qui, il y a deux mois, a brûlé tout entier. Ce faubourg est reconstruit, et il nous semble être une cité de boîtes d'allumettes et de cages à porcs, tout ouvert! Nos yakonines sont pour ainsi dire, comme d'une muraille vivante. Pourquoi nous avons-elles fait quelque insulte nous était faite! Et pourquoi nous avons-elles le trage de croire qu'ils se sauveraient les premiers, seraient les premiers écharpés. C'est pourquoi les plus fameux des « maisons de thé » sont les plus fameuses des « maisons de thé ».

Avant d'arriver à la légation, nous avions une vue superbe sur la baie où, derrière de gros îlots fortifiés en granit, étaient au mouillage une douzaine de navires de guerre de la cour de Yeddo. Ces hauts blocs de fortification se détachaient sur la mer de pourpre qui reflétait les derniers rayons du soleil : le canon retentissait à droite et à gauche : les tambours battaient la retraite dans les palais des daïmios qui couronnent les collines, et nous étions dans une foule où presque chaque homme portait au côté deux grandes lames de combat. Il y avait réellement quelque chose de saisissant dans ce spectacle : tout cet extérieur d'un peuple guerrier me reportait au souvenir de l'histoire du moyen âge, et il me semble que le coup d'œil ne devait pas être autre, quand messire Bertrand du Guesclin faisait sa ronde sous les portiques et les donjons, au milieu de centaines de chevaliers en armures !

Après un quart d'heure d'exploration dans notre nouveau dédale,
nous sommes à notre grand étonnement une table mise, avec nappe, four-
chettes et couteaux. Nous allons remercier de son activité notre groom
qui nous a servis en ayant avec vitres et couvertures : Tchia-Tchia n'y
est pas, dont une fête. Oui, la veille sous la forme de trois
cannots européens, appartenant, M. Morelet, et deux marchands
de l'équipement afin de porter au village pour l'artillerie
des munitions, des vivres, du matériel, et quatre hommes
pour les transporter.

de gaieté et d'entrain. La moitié de nos vivres n'était pas arrivée, ce qui a fait hautement apprécier la cantine de nos compagnons. Nous étions tous surpris que nous ne rencontrions pas de humains dans une contrée que nous croyions tous déserte.

Ici il n'y a pas à plaisanter, il est impossible de faire un pas sans une vigilante escorte, en dehors de l'enceinte et de la porte solennelle qui sépare la légation. Nous commençons la journée par une promenade dans ces rues célèbres par tant de splendeurs passées et tant de gloires. M. Weuve, notre guide, a la bonne pensée de nous mener à la montagne d'Atango-Yâhmâ. Au sommet, une centaine de marches de pierre nous conduisent à une vaste terrasse d'où tout le panorama de la ville se présente sous les premiers rayons du soleil levant. Il n'est rien de plus sage avant d'explorer une ville, que de l'embrasser d'abord d'un coup d'oeil et de m'en rendre bien compte, afin de n'avoir plus à la visiter en aveugle et en ignorant.

La voilà donc devant nous, la ville des jardins et des parcs, qui ressemble comme un parc immense, dont l'œil ne découvre pas les limites. Elle est baignée par la mer, traversée par un fleuve, et présente, sur ses collines, un spectacle vraiment unique dans le monde. On y voit trois villes : « Siro », le palais du Taikoun ; « Soto-Siro », la cité des princes, et « Midzi », la cité marchande.

Le « Siro », qui a huit kilomètres de circonférence, est situé au centre comme une hardie citadelle élevée sur des rochers. Elle est entourée d'un gazon, dont les pieds viennent se perdre dans des jardins et des parcs. Plus de trente ponts de granit relient les différentes parties de la ville des princes, qui compte plus de trois mille habitants.

Le « Soto-Siro » est bien différent des villes que nous avons vues jusqu'alors : ici, plus une seule maison de bois, mais des palais rectangles au style sévère, en pierres blanches, fermés comme des forteresses et entourés de jardins et de parcs. Ce sont là les résidences officielles des princes et des nobles, de tous ces daimios batailleurs qui ont fait de la ville sur les laborieuses populations du Japon. Les palais et les jardins rapportent à quelques-uns jusqu'à cent mille francs par an. Ce n'est pas bien longtemps, tous ces vassaux de la cour, qui ne sont que sur trois dans la cité entière, pour tous les autres.

dans son faste oriental, comme Louis XIV à Versailles avec la noblesse de France, réunir les grands pour les éclipser de tout l'éclat du pouvoir unitaire. Certes, ce devait être une belle ostentation d'apparat féodal, quand on pense qu'il y avait dix-huit daimios d'origine sacrée, trois cent quarante-quatre daimios créés par le Taikoun depuis plus de deux siècles, et près de quatre-vingt mille « hattamothos » ou grands capitaines et chevaliers ! Ces princes étaient obligés de venir à Yeddo rendre « l'hommage », accompagnés de leurs harems, de leurs officiers et de leurs troupes. Chacun mettait son amour-propre à s'entourer du cortège le plus brillant. Chacun traînait à sa suite en moyenne huit à neuf cents personnes qui logeaient dans cette véritable ville intérieure qu'on appelle un palais de daimios. Je ne vous étonnerai plus alors en vous parlant des parcs d'artillerie, des champs de manœuvre que contiennent un grand nombre de ces palais, et des nuages de fumée qu'au milieu des détonations roulantes du canon, nous voyions s'élever au-dessus de magnifiques bouquets de verdure.

Aujourd'hui beaucoup de ces palais sont presque déserts, et le nombre des daimios résidant dans la capitale ne peut plus se comparer à celui des années passées. C'est que, il y a quatre ans, l'ingérence croissante des Européens a hâté encore, par un coup plus décisif, la révolution sociale et politique dans ce pays, qui était si heureux avant leur apparition ; et, soit manque d'habileté de la part du Taikoun, qui en disséminant ses vassaux inquiets, presque rebelles, avait espéré écarter les dangers de ses relations avec les Européens ; soit recrudescence d'insubordination et d'insolence de la part des daimios qui voulaient forcer la main au maire du palais ; bref, l'obligation de résidence et d'hommage rendu à Yeddo fut levée : chaque daimio retourna dans ses fiefs, où son humeur chevaleresque et patriotique se sentait plus aigrie, il est vrai, par le contact immédiat des hommes de l'Occident, mais où il a pu grandir son pouvoir féodal sans être inquiété par la prépondérance du suzerain, fortifier ses ports, équiper de plus fortes armées, affermir la tête, et, par une union morale avec tous les daimios, créer dans tout l'empire une ligue de rébellion et d'indépendance, laquelle les troupes taikounales sont venues se heurter pour la première fois. Telle est la cause de l'abandon de Yeddo par toute cette noblesse qui était le plus éclatant boulevard de la chevalerie, et qui a

souviens d'une colline que nous descendions pour passer de la colline à la cité marchande, et où le coup d'œil était vraiment frappant. Nous marchions entre des murailles de granit qui entouraient de grands parcs, et immédiatement au-dessus du mur s'élevait une haie large de vingt à vingt-cinq pieds et haute de trente à quarante, taillée avec perfection : elle était toute entière en camélias, en azalées et en lauriers : dans les haies, une écarlate se détachant sur le vert sombre, et entourée des vols de nombreux oiseaux sacrés au plumage blanc, elle me semblait plus brillante que la féerie que tout ce que mon imagination avait rêvé des jardins de Babylone ! Toute la pente de la colline déroulait de pareils jardins : de vieux de feuillages et de fleurs ! A ce moment nos yakous s'arrêtèrent rapidement contre nous d'un air à la fois grave et empressé. Ils se détachèrent à l'écart sur la gauche de la route pour laisser passer un grand char qui s'avancait majestueusement. C'était le prince Matsudaira, le daimyô de Kami qui se rendait à la promenade : des hérauts (blancs et noirs) se tenaient et écartaient la foule. J'ai beaucoup ri en apprenant que le prince portait au côté est un sabre de bois ! Puis toute une troupe de gardes, de bardiers, d'arbalétriers, de fauconniers, de damoiseaux et de chevaliers se tenait pompeusement le « norimon » laqué, porté par huit porteurs. Le daimyô de Seignurie était assise les jambes croisées, avec ses pieds en dehors de chaque fenêtre ; elle ne daigna pas même lever les yeux sur notre troupe sacrilège, qui se permettait de fouler le sol sacré.

La cité marchande est pleine d'une foule affairée, et d'un grand coup d'animation : dans cette ville, comme dans les autres, les rues sont d'une propreté inouïe, et ressemblent aux allées d'un jardin. Il n'est plus un plaisir de s'y promener quand il fait du vent, car on est entouré par un mur de gendarmes, tout le long de la route, et l'œil ouvert de tous côtés. Ce qui me frappe, c'est que toutes les précautions sont prises contre l'incendie : de distance en distance, sur les points principaux de la ville un haut clocher, surmonté d'une colonne, où l'on monte par une série d'échelles, sert de clocher à quartier ; au sommet se trouve une magnifique cloche qui sonne pour annoncer le tocsin. Presque dans chaque maison il y a une cloche qui peut fonctionner, et tous les cinquante pas sont des cloches. Les portes sont encadrées en cuivre brillant et remplies d'ornements.

En quittant la cité marchande, nous sommes allés à la campagne. On marche le long de parcs magnifiques, on voit de beaux jardins, on monte par une grandiose allée de cyprès, on voit de beaux jardins, on voit que bosquets fourrés et vallées verdoyantes.

de plusieurs centaines de mille habitants, respirent la tranquillité des bocages chantés par Virgile. Mais, dans ce lieu paisible où les beautés de la nature sont répandues à profusion, s'élèvent des pierres sépulcrales qui rappellent le drame sanglant dont tout le Japon a été ému, il y a un demi-siècle.

Là, en effet, sont les tombes de quarante-sept chevaliers; ici, le puits où ont été jetées leurs têtes ensanglantées; plus loin, la salle du temple où des statues de grandeur naturelle représentent ces héros japonais en grand costume de guerre, lesquels, avec le délire et l'ensemble de l'enthousiasme, se sont ouvert le ventre. Voici l'histoire de ce drame, racontée par M. Lindau. Une querelle s'était élevée au conseil d'État entre le daïmio Assano-Takounino-Hami et un grand ministre : à la suite de quelques mots vifs et insultants où l'honneur avait été en jeu, Assano rentre dans son palais, déclare que son antagoniste a forfait à l'honneur et aux lois de la chevalerie, et il demande aux siens de le venger par de sanglantes funérailles. Alors, rassemblant toutes ses femmes et tous ses officiers, retournant en signe de deuil les riches nattes de la salle d'honneur, revêtant enfin ses plus beaux habits d'apparat, il dicte ses dernières volontés, lève son sabre jusqu'à la hauteur de son front en signe de salut et d'adieu, puis, d'un seul coup, s'ouvre les entrailles.

Le lendemain, le soleil ne s'était pas encore levé que déjà quarante-sept de ses plus fidèles chevaliers avaient vengé sa mort et rapporté sur la tombe de leur maître la tête de celui qui l'avait insulté. Déjà aussi, suivant en cela les lois sacrées du Japon, ils s'étaient réunis dans le temple, et, à un signal donné, s'étaient ouvert leurs quarante-sept ventres.

C'est là, je crois, un des traits les plus frappants des mœurs japonaises déjà si bizarres : la haute position de ces illustres meurtriers, vénérés comme des héros par tout bon Japonais, a donné plus d'éclat à leur histoire; mais rien n'est plus commun dans ce singulier pays, et il ne se passe pas d'année sans qu'il y ait des centaines d'exemples de ces duels au suicide entre les nobles. D'abord, tout Japonais doit être préparé à faire le sacrifice de sa vie pour venger la mort à celui qui a offensé son suzerain. Encore plus susceptibles sur le point d'honneur que ne l'étaient nos preux, ils veulent la mort de leur ennemi comme vengeance de l'outrage. Eh ! ne devons-nous pas, nous aussi, nous souvenir des « combats à mort en champ clos », et de ces duels où, au nom de Dieu, ou, au nom de la religion, on justifiait le meurtre en faisant de la victime le coupable ?

Après que le meurtre a été commis, l'assassin s'ouvre le ventre et meurt lui-même; s'il a eu donner la mort, il sait aussi la souffrir; s'il survit, il est traité de lâche et mis à mort au nom de la loi; s'il

Grande faveur ! le gouverneur nous fait dire, avec tout un tourbillon de salamalects, que nous serons le troisième « party » européen auquel il permet de visiter le jardin du Taikoun. En une heure nous sommes dans ce parc magnifique. Pont-levis, créneaux, remparts et bastions de granit ceignant un flot de près de deux kilomètres carrés ; voilà ce qui d'abord frappe nos regards. Nous avons vingt-cinq hommes d'escorte, et beaucoup de jeunes nobles s'étaient réunis près des avenues et sous les portiques cyclopéens, sans doute avec l'espoir de nous voir dans un costume tout bardé de fer ! Nous avons parcouru avec bonheur les allées de ce parc splendide où l'on passe sans transition de la forteresse héraldique et sévère au jardin de plaisance le plus coquet. Kiosques donnant sur la mer, lacs couverts d'oiseaux sacrés au plumage doré et argenté, ombrages variés d'arbres pourpre, voile léger de glycines suspendues et ondulantes, eaux limpides et brillantes où se reflètent ces douces couleurs, fauconneries avec tous les appareils curieux de la chasse seigneuriale, kiosques de musique, de chasse ou de danse, quel ravissant Eden ! Oh ! quand le Taikoun donne là une petite fête de famille, comme on doit s'amuser !

Les soies et les préparatifs du dîner ont agréablement occupé le reste de l'après-midi ; mais la cuisine n'est pas facile à confectionner chez ce peuple à l'âme compatissante, qui verse libéralement le sang des hommes, mais qui ne tuerait pas un agneau et ne tordrait pas le cou à un canard pour tout l'empire du monde ! Nous nous sommes endormis au son du tocsin retentissant dans le lointain ; les incendies sont si fréquents, et il y a tant de campaniles disséminés dans cette ville immense, que l'oreille s'habitue sans inquiétude à cette étrange harmonie du soir.

1^{er} mai.

1^{er} mai.

Le matin sur nos excellents petits chevaux, nous avons traversé toute la ville de Yeddo. Ce n'est pas peu dire, quand on considère que la ville a environ quatre-vingt-dix kilomètres carrés ! Aucun désagrément nous est venu à l'encontre de cette promenade, où tous les spectacles les plus intéressants se déroulent devant nous. Au bout de deux heures nous étions à l'un des temples les plus fameux, celui de la Vierge, où par le bruit d'une foire installée dans les longues rues, on entendait aux alentours. Quatre lanternes rondes en papier rouge, suspendues à des fils de soie, se balançaient au-dessus de la porte d'entrée, et en y regardant de près, on voyait les figures de la Vierge et de ses deux enfants, et en y regardant de plus près, on voyait les figures de la Vierge et de ses deux enfants, et en y regardant de plus près, on voyait les figures de la Vierge et de ses deux enfants.

prêtres que de dieux, mais pour vous donner une idée de la ferveur dans ces contrées, je puis vous dire que ce temple est surtout consacré à la divinité du « Séjour des trente-trois mille trois cent trente-trois divinités ». Les deux déesses sont en grand honneur : à l'une, les jeunes femmes viennent demander la faveur d'avoir un fils et non une fille, et apportent un coq en sacrifice ; les prêtres mangent le coq, et le dieu — dit-on — se réjouit. L'autre, représentée par cinquante tableaux les plus bizarres, est adorée à cette heure, compter plus de trois à quatre mille adorateurs. Les malades, mal de dents ! Les patients venaient lui offrir leur obole, puis, après avoir remâchant une boulette de papier jusqu'à ce qu'elle devint mince, ils la projetaient sur un des tableaux avec une adresse féroce. C'est ainsi que, notre, quand, il y a à peine deux ans, nous courions dans les corridors du plafond du collège. Le tableau, quoique très-haut, était toujours tout blanc. Le pèlerin avec sa boulette a-t-il envoyé son projectile ? Il s'efforce du moins de le croire, et il se retire avec la conviction. Quant aux *ex-voto*, en les regardant, on aurait pu se croire dans la chapelle catholique de port de mer : ce n'étaient que représentations de navires et de matelots luttant contre la tempête, en danger de périr, mais sauvés miraculeusement. La peur serait-elle donc, dans toutes les contrées, la même ? sur toutes les plages, de l'orient à l'occident, la plus ardente est la ferveur ?

Quant à nous, la peur nous fait fuir au plus vite. Le général Yamoussi s'était approché tout menaçant de l'empereur, mais il avait été arrêté par les deux yakonines qui, se serrant contre lui, l'empêchaient de faire un pas. Le guerrier arrogant de se retirer, et qui forçait les deux yakonines à l'entamer la lutte : ils en étaient devenus tout pâles. Les deux yakonines sâmes au théâtre par des corridors décorés de peintures représentant des positions impossibles : la cérémonie d'un mariage, d'un mariage, était brillamment représentée ; c'était un mariage, un mariage, des jeunes générations de la noblesse. Les deux yakonines exhibaient des vues photographiques représentant des vues de la colonie, la colonne Vendôme et les boulevards de Paris, les portraits des souverains de l'Europe et celui de la Belle Époque, la colonie, la colonie, le bois de Boulogne. Le Guignol, le Guignol, qui faisait rire, non comme chez nous, mais comme chez nous, une foule d'officiers à deux sabres, plutôt que d'un enfantin.

Une promenade d'une heure et demie nous avait fait passer de la colonie à la colonie, nous passions insensiblement de la colonie à la colonie.

petit à petit des sentiers ombragés de glycines en fleur ; les eaux qui emplissaient tout à l'heure les fossés des donjons, s'enfuyaient en ruisseaux sinueux sous les berceaux d'azalées : rien de charmant comme ces méandres au milieu d'un paradis de verdure. Ah ! qu'elle est belle et riante la nature du Japon !

Le déjeuner se fit à la tcha-jia d'Odgi, une série de kiosques élégants, situés à l'ombre de grands arbres, près d'une cascade et sur le bord même du torrent. Une trentaine de jeunes filles nous y reçurent avec les amabilités ordinaires : elles nous servirent des œufs, du riz, du poisson, du saki et du thé : nous avions l'air de chevaliers égarés dans les jardins d'Armide. Sous un féerique rideau de verdure s'étagaient les tourbillons de la cascade, et les globules liquides, comme une gaze vaporeuse, reflétaient toutes les vives couleurs du prisme solaire. Grâce à cette heureuse absence de « shocking » qui caractérise les mœurs naïves de ce pays, une cinquantaine de jeunes filles et de jeunes garçons folâtraient dans les eaux vives du torrent. Bientôt une grande agitation se manifesta : nous voyons fuir toute la foule clapotante au milieu de l'eau et des roches, devant un long serpent d'un vert moiré qui remontait le courant la tête haute : dans cette course acharnée, le serpent était encore vainqueur de la femme !

Dès que nos chevaux et nos fidèles bettos furent reposés, nous reprîmes le chemin de la cité en suivant la crête des collines, où les cultures de thé et de pois en fleurs se déroulaient au loin devant nous. C'était tout à fait la campagne ; de simples maisonnettes de laboureurs bordaient le sentier ; c'est dire que nous y retrouvions les « ohâihô », les sourires, les invitations à nous arrêter à chaque porte pour prendre le thé en famille, les offrandes de fleurs, et tout cet ensemble charmant qui m'avait tant frappé dans notre première promenade au Japon.

Non loin de l'entrée de la ville est l'arsenal : on y avait été prévenu de notre venue, et nous y fûmes reçus par un groupe de grands seigneurs. Après la traditionnelle tasse de thé, les gâteaux et la pipe, qui sont la première offre de tous les hôtes, le directeur japonais de cet arsenal, M. Da-Keda, nous le fit visiter en détail, et je ne saurais vous dire combien nous avons été frappés des résultats qu'a obtenus cet homme vraiment supérieur. Il n'est jamais allé en Europe ! jamais un Européen ne l'a aidé en quoi que ce soit ! Il a appris l'anglais dans des livres, et, une fois cette langue acquise, il s'est consacré à l'étude des sciences mathématiques, dans la mécanique et la physique. Toujours avec le seul secours de ses livres, il a construit un grand nombre de machines, puis il en a fait venir trois ou quatre d'Europe, et nous avons vu à l'œuvre, et c'a été une grande joie pour

promenade pour respirer les douces brises du soir. Il y a bien deux ou trois vieilles desséchées qui ouvrent la marche, mais tout le reste est mignon, rieur, parfumé et enchanteur. Pleins d'admiration, nous demandons aux « messieurs » attachés à la suite de ces dames, quel est l'heureux propriétaire de ce joli poulailler. — C'est le prince Sakai-Imonnino-Kami, nous ont-ils répondu d'un air ingénu et d'une voix presque féminine.

Quelqu'un de nous disait ce matin que les yakonines étaient des poltrons et qu'ils n'oseraient jamais nous faire respecter : nous avons eu, en rentrant, la preuve du contraire. Un samouraï ayant fait mine de vouloir nous barrer le chemin, puis ne nous ayant laissé qu'une place trop exigüe pour passer, nos cavaliers l'entourent et l'insultent; et lui de se prosterner le front contre terre en implorant le pardon d'une voix tremblante. Nous avons obtenu de nos hommes qu'ils ne le frappassent pas de leurs cravaches sur la tête, ce qui est une si affreuse humiliation pour un Japonais !

2 mai.

Nous sommes partis ce matin de bonne heure, à cheval, pour de nouveaux temples : je vous ennuierais en les décrivant; je passe donc sous silence les statues incroyables, les allées majestueuses, les clochetons à neuf étages en bronze du temple de Mio-Houdchi, pour ne citer que deux faits assez curieux. D'abord un *ex-voto* qui se compose d'un véritable câble ayant neuf ponces de tour et cent pieds de long, fait entièrement en queues de cheveux de Japonais ! C'est le testimonium de *ferveur* le plus frappant que l'on puisse voir dans ce pays-ci, car il n'est rien à quoi chaque homme tienne plus qu'à cette partie de sa coiffure qui a peut-être en tout dix centimètres de long. Pensez combien il aura fallu de coeurs religieux pour former une telle offrande ! L'autre curiosité est un tableau représentant deux très-jolies personnes, ~~fratelles~~ par leurs exploits très-peu monastiques, et (chose étrange !) proposées comme lieu de pèlerinage et comme un saint exemple à toutes les demoiselles de la ville.

Après cela nous étions au temple de Fendo-Sama, que nous avions traversé précédemment ces rues féeriques, garnies de bastions ou perdues dans des palais gigantesques : après un frugal déjeuner dans la plus simple des salles, nous pénétrâmes le vestibule qui conduisait au temple. Dans ce vestibule, on remarquait deux grandes statues en bois, se tenant par la main, et formant une courbe qui semblait inviter les visiteurs à s'asseoir sur les bancs de la salle. C'est là que nous nous sommes assis, et c'est là que nous avons vu, pour la première fois, les deux figures de la statue.

vice-directeur des affaires étrangères, nous avons parvenu à découvrir le secret et j'avoue que, pour la première fois depuis mon arrivée à Pékou, j'ai plus trouvé ce fini et cette recherche dans l'art qui caractérise le style japonais : beaucoup d'argent était perdu dans la fonte, dans le travail de chaque point du travail. Une fois coulé grossièrement en lames plates de dix centimètres de large, l'argent ne passe plus par aucune opération technique régulière : il est coupé approximativement en petites plaques, l'on pèse jusqu'à ce qu'ils ne dépassent plus le poids voulu, puis on les met entre deux matrices, et un autre, vraie machine à battre, avec une grande régularité un grand coup de marteau pour les aplatir. Le rectangle est la forme adoptée pour l'or et pour l'argent. Le *chi-bou*, 3 fr. 30, l'*ichi-bou*, 1 fr. 65; puis viennent les fractions de *chi-bou*.

Depuis notre arrivée dans la capitale du Taikou, c'est aujourd'hui que nous trouvons dans les rues un véritable chaos, cher et de plus une certaine inquiétude. Dans les quartiers chinois, évidemment l'Européen est moins connu, car une foule de plus de quinze à dix-huit cents personnes nous entoure, nous dévore du regard : le cri de « Todgin! Todgin! » retentit à chaque carrefour la foule devient plus nombreuse et plus dense, nous n'avons pourtant pas résisté à la tentation de visiter le temple renommé, qui avait cent cinquante mètres de long sur dix mètres de large, où, sur les nattes les plus fines, cent commies s'accroupissaient devant des princesses accroupies. Plus tard, à un instant dans une rue étroite, pour acheter des peintures, nous semblant assez originales; à peine sommes-nous sortis que la rue est entièrement inondée par la foule, nous sommes escortée acculée. Nous entendons un grand bruit de sabots sur des tés à cheval qui ne veulent pas céder devant nous, nous nous séparons de nous, et qui, poussés à bout, font claquer les reins de gauche leurs chevaux impatients, les gens nous demandent de partir au plus vite, ce qui nous a fait un peu de peine. Quand nous vîmes, en effet, que la foule commençait à s'élargir, grâce aux ruades, se complaisant à nous regarder, nous c'était sur les pieds de ces aristocrates, nous nous sommes gaillardement marché, nous nous sommes amusés à nous faire avoir cet incident. Nous partîmes, et nous nous sommes dit : « Pégué kindà! » (Va-t'en, canaille!) et nous nous sommes dit : bons cavaliers nous sommes dit, et nous nous sommes dit : bons cavaliers nous sommes dit.

était, disaient-ils, animée de sentiments très-hostiles : c'étaient des « samourai » rebelles arrivant de l'intérieur avec tous les préjugés du fanatisme, et voyant pour la première fois des Occidentaux ».

Ainsi, il y a huit jours, à ma première course, je vous disais, dans mon premier enthousiasme, que c'était ici qu'il fallait venir pour trouver le peuple le plus poli de la terre; aujourd'hui je suis obligé de dire qu'il est difficile de se promener au sein d'une multitude plus hostile! Cette contradiction n'est pas mienne, mais bien celle des faits eux-mêmes! En ce court espace de temps, les impressions les plus opposées se sont fait place dans mon esprit; car nous avons vu deux classes distinctes dans ce pays où les divisions sociales sont si tranchées. Le premier jour, les paysans et les laboureurs, race simple et candide, la plus hospitalière du monde; plus tard, l'aristocratie de la cité sainte, ou des cités de l'intérieur, aveuglée par le fanatisme national. Mais le premier accueil m'a tant charmé et si sincèrement impressionné, que jamais, non, jamais je ne l'oublierai.

Le soir de cette mémorable journée, nous avions à dîner un interprète du Gorodgio (grand conseil du gouvernement), messire Ita-Sima, qui apportait au duc de Penthièvre, de la part des ministres, un cadeau consistant en deux arbustes nains d'une grande élégance : l'un, haut de deux pieds, représente un chapeau pointu; l'autre est un pin d'une espèce fort rare, âgé de plus de dix ans, dont les branches torturées, s'échappant de ce tronc en miniature, portent de charmantes petites touffes : il a tout à fait l'air d'un petit vieux! Mais il est regrettable que ce cadeau soit si peu portatif, et nous serons obligés de l'abandonner sur le « sol sacré du Nippon ». On nous a expliqué à cette occasion que les daimios se faisaient ainsi fort souvent entre eux des cadeaux d'amitié, mais ce sont toujours ou des arbustes rares, ou des fleurs éclatantes, ou des fruits d'une grande beauté. Avec ce tact exquis que je retrouve en tout chez eux, les cadeaux qu'ils se font entre égaux dans la même société ne sont jamais ni d'or ni d'argent, ni de valeur de commerce. Ici, les classes élevées, comme les plus pauvres, ont dans leurs manières une délicatesse que nous ne cessons d'admirer chaque jour; leurs inclinations de tête, l'étiquette du salut et du prosternement, le sourire éternel, les phrases les plus gracieuses sont les prétextes ordinaires de toute conversation; ajouter que leurs mains, celles des femmes surtout, sont petites et délicates, est possible.

Ne leur oublier leur adresse! Ce soir, nous avons organisé dans une des salles de la légation une grande représentation de faiseurs de tours et de jongleurs; des tables font l'estradade, le reste de nos bougies est étalé en cercles concentriques, fiché dans des tronçons de pommes de terre et des goulots

de bouteilles. L'orchestre se compose d'un bonhomme accroupi qui tape à tour de bras sur un tambourin assourdissant. Je passe une foule de tours charmants exécutés par une jolie jongleuse, pour vous décrire le « tour des papillons », si célèbre dans le monde des prestidigitateurs ; mais qui ne peut être fait que par un Japonais. Le voici : notre bonhomme a pris une feuille de papier, l'a pliée en quatre, et, la déchirant adroitement de l'angle, il en a fait un papillon blanc de grandeur naturelle ; puis, agitant gracieusement son éventail, il a soulevé mollement des aires régulières de vent qui ont fait, pendant plus de vingt minutes, voltiger légèrement son papillon dans la chambre. Rien de gracieux comme ce vol capricieux, plein de fantaisies, de la petite bête blanche qui allait, venait, montait et descendait à tour en battant des ailes ! On aurait juré, je vous assure, que c'était un véritable papillon ; mais la main nerveuse du jongleur accroupi là, agitant son éventail avec une adresse merveilleuse. Puis, avec une feuille de papier il a créé une nouvelle bête ailée : toutes deux sont allées en l'air, courant l'une après l'autre : il nous a expliqué que c'était le papillon qui papillonnait autour de la papillonnière, dans une cour charmante, tantôt se posant, au gré du jongleur, sur la crête de la feuille de papier de l'éventail ; tantôt descendant au fond sur une touffe de colza en fleur que notre bonhomme tenait de sa main gauche ; tantôt enfin décrivant, les ailes planes, une courbe pour venir se réunir au fond d'un vase vide : après ces quelques instants, voilés à nos regards, tout d'un coup, ils se relevaient pour reprendre leur léger essor ! Cette dernière partie de la petite historiette amoureuse a enlevé les applaudissements de la foule. Avec une adresse il a dû falloir pour amener ainsi le vent à faire aller et venir le papillon au fond du vase ! Nous ne pouvions nous lasser de leur jeu, et de leur vol folâtre : c'était vraiment le

Per flores volitans trepidis floes aëre

du « Gradus ad Parnassum » : on n'a révé



Un japonais

VIII

YOKOSKA.

Retour à Yokohama. — Un steeple-chase dans des champs de thé. — Course à pied à Yokoskà. — Intérieur d'une famille japonaise. — Les dieux lares. — Le jardin des trois cents divinités bizarres. — L'arsenal dirigé par M. Verny. — La mission militaire française. — Achats de bibelots.

3 mai.

Nous voici au moment de quitter la cité sainte, et nous emportons comme dernier souvenir celui d'un déjeuner entièrement japonais, fait à Daïchi, dans un restaurant de princes. Tout est là décoré avec splendeur : les mets les plus soignés brillent dans les soucoupes de laque fine, et on y sert des festins depuis dix francs jusqu'à cent et cent cinquante francs par tête. Parmi les mets de luxe qui ont orné notre table, étaient des myriades de petites compotes sucrées, des œufs arrangés sous toutes les formes ; puis un beau poisson qu'on a sorti du vivier au moment même, pour le manger tout cru et tout vivant.

Le retour à Yokohama s'est fait sans encombre, mais assez lentement, car une pluie battante rendait la route fort glissante. Les Japonais sont très-droles à voir par un jour de pluie : perchés sur des escabeaux de trois et quatre pouces de haut, ils se mettent à l'abri sous un immense parapluie plat en papier blanc. Ce papier japonais est vraiment admirable : il est à la fois le tissu doux et moelleux qui sert de mouchoir et de serviette, la paroi étanche et transparente qui sert de mur aux maisons, l'enveloppe indéchirable et imperméable qui recouvre les parapluies et les balles de soie. Seuls les « bettos » et les coulies, à cause de la rapidité de leur course, ne portent pas au-dessus de leur tête cette tarte emmanchée sur un long bambou ; mais ils s'enveloppent d'un casaquin en herbes longues et pendantes qui leur donne l'air d'un ours en paille jaune, trotinant dans la crotte.

En arrivant dans la ville européenne, nous avons trouvé notre courrier du vieux monde : c'est une joie bien grande pour le voyageur perdu à l'autre bout de la terre ! Ce sont de ces jours fortunés que l'on n'oublie jamais ! de ces heures de réverie où la pensée s'envole vers les plages lointaines où vous habitez ! Et en lisant ces chères lettres, vos voix, je les entends ! votre air, je le vois ! mais l'illusion ne dure qu'un instant, et il me semble que je suis encore plus loin de vous.

Quatre jours viennent de se passer depuis notre retour de Yeddo; quatre jours de promenades, de fêtes, d'achats, en un mot, de cette activité envahissante par laquelle notre jeune bande est toujours entraînée. Nous avons eu les visites de tous les négociants français de Yokohama, et ces visites françaises nous ont remplies de gaieté. Un grand dîner nous a réuni avec un des leurs, M. Valmale, gros négociant en soieries.

Une des choses qui nous ont beaucoup amusés, c'a été l'agitation de la colonie européenne de Yokohama à l'occasion des courses, qui se prélassent par de magnifiques déjeuners. Dès qu'il s'agit de courses à parier, les Anglais deviennent fous; et je crois que l'émotion est la même que pour le solennel Derby d'Epsom. J'avais beaucoup entendu parler de la munificence avec laquelle le Taikoun avait voulu organiser une course pour le plaisir des étrangers, mais j'ai encore du mal à croire, pendant le grand jour. Yokohama est situé dans une plaine fertile; cette plaine est entourée d'une ceinture verdoyante de rizières; la végétation est admirable. Eh bien, c'est en reliant les collines par des remblais gigantesques, que l'on a tracé une des pistes les plus pittoresques qu'il y ait au monde. Le sommet couronné d'un mamelon circulaire d'où le vent souffle sur la mer et sur les campagnes; au centre même de la plaine, il y a une vallée toute riche de bosquets sauvages, arrosée des sueurs de quelques tranquilles laboureurs; leurs mœurs rustiques contrastent singulièrement avec la fête que les Occidentaux ont transportée à Yokohama. La modeste cabane est le « betting »; contre la cabane on trouve l'enceinte du pesage. De petits drapeaux de couleurs vives jalons au fond de la vallée emprisonnée par les collines; de leurs maisons nos bons paysans ont fait des drapeaux de soie rouge, blanche ou jaune, et ils se livrent à la culture des rizières, au moment du steeple-chase. Galopé à travers les cultures, on galopé à travers les cultures, on galopé à travers les cultures; tout a été traversé par l'écume des fleurs; tout a été traversé par l'écume des fleurs. La ville et ses environs étaient peuplés de spectateurs; les collines culminantes, ils étaient de tout côté; ils étaient de tout côté; ils piquaient avec ensemble une tête de cheval; ils piquaient avec ensemble une tête de cheval. Deux jours d'une heure à six heures, ils piquaient avec ensemble une tête de cheval; ils piquaient avec ensemble une tête de cheval. Par quelques heureux.

lage de pêcheurs situé à l'extrémité d'un joli promontoire. On nous avait remis à Yokohama une pancarte ornée d'un tas d'hieroglyphes, vrai talisman moyennant lequel nous devions nous procurer, au nom du *Chakouan*, une barque et des rameurs pour traverser la baie. A l'entrée du village se trouvait un poste d'officiers ; le talisman passe de main en main : on le retourne en tout sens, on court dans toutes les directions, et au bout d'un instant un homme à deux sabres, évidemment monsieur le maire, qui nous adresse de salutations profondes, en se frottant les cuisses avec *friction*, nous donne une barque, et deux heures après, nous étions au village de *Yokohama*. Une première maison de thé nous avait plu, mais nous n'avons pu trouver place : une quinzaine de seigneurs à deux sabres devaient s'y réunir. Nous nous rabattons sur une autre, plus modeste en apparence, mais plus propre, bien coquette, donnant sur la mer, et où toute la population se réunissait ordinairement d'une demi-douzaine de jeunes filles riches, qui nous reçoivent à bras ouverts. Un orage affreux venait d'éclater, et nous ne pouvions plus aller ailleurs ; nous n'avions donc plus la tentation de courir les rues, et nous nous sommes promis de confectionner, avec toutes ces demoiselles, un *Chakouan*. On tint une vraie cour plénière autour du fourneau ; on a pu voir des homards bouillir à droite, des poissons sauter à gauche, des légumes frire à gauche et petiller en sautillant ; des œufs et des légumes réjouissantes mijoter dans les bains-marie ; et, au-dessus de tout cela, des soufflets, des plats de laque, deux grands marmites d'argent, des plats natifs de l'Occident, faisant la cuisine, le spectacle de la troupe rieuse des demoiselles qui écoulaient les plats avec un *bravo* incessant ! — A la tombée de la nuit, le vieux *Chakouan* alluma tout son petit monde, allumer les cierges devant l'autel, devant ce joli autel au fond de la maison : on leur porta un plat de gâteau que sans doute les rats mangeraient, et on leur porta, par la porte, il y a quelque chose de touchant dans ce geste, un *Chakouan* mille qui ne veut pas commencer le repas sans un *Chakouan* par sa part, en signe de reconnaissance, à la dignité du *Chakouan* rituel. Tous se sont prosternés respectueusement devant le *Chakouan* faible, récite la prière ; le recueillement le plus complet s'est fait ; les *Chakouans* ; l'ange gardien du modeste toit est parti ; tout le monde se relève, revient, et, par sa part, nous faisons fête au repas. Pour le papier coloré et on nous apporte une *Chakouan* composée d'un petit morceau de *Chakouan* à passer ; ce qui figure la prière.

feuilles de papier cotonneux. Tout bon Japonais se met l'oreille là-dessus ; pour moi, cette barre de bois m'a bien vite scié la nuque, et j'ai préféré la position horizontale. Nous n'avions pour matelas que la natte de jonc ; mais d'une armoire cachée on nous tira d'immenses robes de chambre ouatées et



La Pagode rouge aux cinq toits.

Les robes d'épaisseur, avec des manches larges, et d'une coupe si commode, bien emmitouffés, nous nous endormîmes en toute innocence à la japonaise.

dans le paradis terrestre, aux premiers rayons du soleil; dans un petit meuble délicat une glace grande comme une pièce de cent sous, des peignes de ces demoiselles, des serviettes de papier d'un blanc carré, des brosses à dents (petits pinceaux entièrement en bois dont le bout se compose des filaments étirés du bois), de la poudre de corail ou d'un de girofle, etc., etc., bref, de quoi se faire pincer par les dames à l'arsenal du Taikoun.

Avant de nous y rendre, nous visitons les jardins d'un palais, les plus bizarres que nous ayons jamais vus : environ trois cents statues, que je n'oserais décrire, et qui, adorées dans l'ancienne Grèce, et même au Japon, étaient érigées en tuyaux d'orgue, dans une attitude bizarre. Les couleurs les plus variées des marbres veinés dont elles étaient revêtues donnaient à cet ensemble quelque chose de réjouissant.

En arrivant à l'arsenal, le prince a été reçu par M. Verny, directeur des constructions navales; avec lui nous avons parcouru d'un bout à l'autre le terrain des chantiers. Si la rade est pittoresque, elle est aussi bien large pour un port militaire, et, quand il y aura deux ou trois frégates au mouillage, il nous a semblé que toute évolution serait facile. Mais ce choix a été dicté par le Taikoun, qui a voulu que l'arsenal à une courte distance de Yeddo. Quant aux cales, on a rasé des collines de deux cents pieds de haut pour les faire servir à construire. Douze mille ouvriers japonais étaient employés à ces gigantesques terrassements, les autres à creuser les cales, et enfin à la construction de deux canonnières. Une canonnière de cinquante mètres de long, ayant une cale à l'avant, et qui abrite une trentaine de canons, a été construite en six mois. Les autres, qui ont coûté des millions, vont être construites. On s'occupe aussi de construire le *Merrimac* pour le Taikoun. Bien que les travaux ne commencent pas, on a déjà fait des achats par les Japonais, car, à l'arsenal, on a des changeants qu'il faut songer à satisfaire. Quarante-cinq ouvriers français travaillent aux travaux de M. Verny : cette petite colonie, cédée par la France, travaille avec ardeur. Les trons, qui, j'en suis sûr, leur ont assuré un village français est propre et coquet. Il a un jardinier; et certes là nos compatriotes nous font honneur.

C'est un grand triomphe pour le palais du Taikoun. M. Léon Roches. La jalousie des autres palais.

sujet, comme chaque jour où, grâce à lui, l'influence française se manifestait plus énergiquement. On peut dire à bon droit que notre ministre excellait à ne jamais laisser échapper aucune occasion profitable pour la France.

Au milieu de la journée, le *Kien-Chan* entrait en rade. M. Trève, avec son amabilité ordinaire, avait voulu venir chercher le duc de Penthièvre et lui faire faire, du moins pendant quelques heures, une navigation sous le pavillon tricolore. Il nous amenait Fauvel et plusieurs Français. Après une courte station, nous repartions tous ensemble, nous naviguions par belle mer et jolie brise, et, à la nuit, notre aviso rentrait en rade de Yokohama, en passant « à l'honneur » et en rasant les nombreux navires qui dorment sur leurs ancres en attendant leur cargaison.

14 mai.

Nous venons de passer quatre jours sans sortir de Yokohama; nous avons pu nous réjouir dans la compagnie de tous les Français qui ont été si pleins d'amabilité pour nous. C'est pourtant une ville où les relations sont quelquefois difficiles: On s'y querelle autant qu'en s'y amuse. Chacun, en outre, mène avec une folle vigueur les affaires de commerce, et les jeunes têtes de vent se font du jour au lendemain, grâce à l'arrivée de tel ou tel navire, l'achat de tel lot de balles de soie, en gain ou en perte de deux à trois cent mille francs d'un seul coup. Aussi, pour échapper à tant de dissensions et au contre-coup de tant d'émotions, nous sommes-nous restreints à la promenade et avons-nous particulièrement établi notre quartier général près du palais de la garnison française, où nous nous sommes cordialement

... à un superbe déjeuner à Montagne, dans un beau
... de gâteaux en fleur : c'était une vraie « fête de
France », et jamais nous n'oublierons nos bons amis les lieutenants de
Thouars et Mortemart.

pour les bagages, nous nous allions à la mission militaire, à Tobé, où nous nous installâmes dans la « Casquette ». La mission est située de l'autre côté de la rivière, à l'est, et parallèlement à la « Colline du gouverneur » : de l'autre côté de la rivière, des magasins, des ateliers, un manège, remplis d'armes, de munitions, etc. c'est là qu'un nombre de six (un capitaine et cinq sous-officiers) de nos hommes ont le rôle d'instruire et de former les indigènes, les faire passer de leur état de leur tout à devenir des combattants, des soldats, des guerriers, etc. etc. Le nombre

au manège et former la ligne de tirailleurs ou le bataillon dans les champs de manœuvre. Dans les ateliers, des sous-officiers de génie et de l'artillerie leur font faire la théorie comme la pratique des constructions et du tir. Je ne saurais vous dire combien nous avons été frappés du zèle et du zèle que tous ces officiers mettent à l'œuvre ardue pour laquelle nous leur avons imposé dix heures de travail par jour. Tous, jeunes officiers, MM. Chanoine, Brunet, Messelot, Dubousquet, Descharnet, etc., ont fait avec bonheur des progrès qu'ils ont obtenus en quelques jours.



Le pont de Yeddo.

prenant toute la grandeur de leur œuvre, de l'homme qui sent que le temps lui échappe, de doubler les trois ans pour lesquels ils ont promis les Japonais, peuple peut-être un peu plus naïveté et de confiance, vous attachent à leur côté ils ont tant du caractère français, tant par tous leurs instincts les plus chevaleresques, surtout nos défauts. La mission, agitée,

En mars 1872, une nouvelle mission militaire fut envoyée au Japon par le nouveau gouvernement : MM. Chanoine, Brunet, Messelot, Dubousquet, Descharnet, etc.

dentaux l'élément le plus puissant du Japon, car elle a pris le Japonais par le point le plus sensible et le plus attachant, la passion militaire.

La cause de l'établissement de cette mission, la voici. Au milieu des embarras de la révolution qui remue le Japon jusque dans ses entrailles, le Taikoun, après avoir franchement adopté le parti européen, a vu ses armées battues par celles des daïmios rebelles. M. Roches, notre ministre, a habilement profité de l'occasion pour proposer au Taikoun de faire venir des instructeurs européens qui rendraient ses armées invincibles. C'est à l'énergie du capitaine Chanoine qu'a été confiée la direction de cette œuvre.

Les jeunes officiers japonais brûlent d'ardeur, et si le côté puéril perce quand on les voit couper leur queue de cheveux, se garnir de boutons et se prier avec instance le Taikoun et nos officiers de les mettre dans l'uniforme français, du moins ce zèle porte-t-il aussi sur les choses sérieuses : ils apprennent merveilleusement vite le français, ils travaillent avec ardeur tout le jour et bien avant dans la nuit à la mécanique, la géométrie, les théories de manœuvres et de tactique. Nous pouvons bien sincèrement féliciter M. Roches d'avoir, par ce Taikoun, porté si haut l'influence française, qu'il avait déjà si habilement et si heureusement établie au Japon, en se rendant vraiment maître de l'Asie, et en laissant victorieusement l'Angleterre, l'Amérique et la France à une lointaine infériorité. Je vous ai dit combien nous étions fiers de nous être couru le monde pendant treize mois, d'avoir longé les côtes de l'Inde, de la Chine, de Singapour à Pékin, de l'Équateur aux pôles, et de trouver pour la France une position digne d'elle. Mais ici nous nous relevons la tête haute. On appelle avec raison les Japonais « les enfants de l'Extrême-Orient » : ce peuple s'est pris pour nous d'une véritable passion, et qu'une suite d'événements heureux n'a fait que fortifier depuis, nous avons largement reconnue par la franchise et l'appui de notre alliée. Notre triomphe serait complet, si à l'armée et à l'arsenal nous pouvions joindre la flotte; mais les exigences de la politique et une sage prudence ont forcé le Taikoun à ne point pousser à bout l'exaspération des Anglais, autour desquels se groupaient tous les autres jaloux, les Hollandais, les Américains, les Russes et les Américains. La direction de la flotte a été donnée comme calmant à l'irritation britannique; toutefois jamais ce service, tant il n'est qu'une moitié, n'aura la popularité, l'enthousiasme et l'importance de notre mission militaire!

Malgré cela, qu'aujourd'hui je me suis trop laissé entraîner par le point de

vue de la flotte, qu'en apprenant nos désastres ils ont immédiatement voulu s'équiper à la

vue politique, que, « suivant ma coutume », je ne devrais vous offrir qu'à la fin de mon séjour. Je quitte donc au galop le bagage historique pour courir du côté des bibelots de laque, boîtes à gants, broches de broches, peintures et babioles charmantes qui trouveront, j'en suis sûr, une facile écoulement en France.

Eh bien, je l'avoue, le bibelot nous a monté à la tête, d'une fièvre délirante. A peine descendus de cheval, au retour de nos promenades, nous allions passer de longues heures dans les boutiques de laque qui tapissaient les rues de Yokohama; c'était une vraie fièvre! Nous étions saisis par une fièvre d'envie de tout acheter, et à savoir le prix de chaque objet et de ses vendeurs, ces vendeurs marchands. Devenus profonds appréciateurs des objets japonais, nous connaissions aussi leur langage et leurs manières. C'était un singulier marchand que le Japonais! Pour lui la loi était toute simple, vendre le plus cher possible; mais quand il était pressé de conclure un marché, ou ému par la pensée d'un objet, il demandait aux étrangers vingt fois la valeur d'un objet. Il était fumant et buvant dans sa coquette boutique, il faisait passer le temps, les heures et les jours, jusqu'à ce qu'il ait épuisé la patience de l'acheteur. Mais nous aussi, grâce à notre curiosité, nous étions devenus patients à l'excès; j'ai déjà passé plusieurs fois, diverses fois, plus de vingt heures dans certaines boutiques, et j'ai dépensé un temps!

Nous entrons dans une boutique : ananas, tasses de thé; le marchand alors nous présente, en quatrième ordre, nous croyant assez « jeunes » pour causer, de lui faire des cigarettes, de dire quelques riens, de débiter des compliments à la dame de la maison; nous disent-ils dans leur langue, vous aimez à aller aller faire la guerre en Corée; vous avez une belle des officiers en bel uniforme qui nous avertissent d'heures entières nous avons ainsi, passées, tout en n'ayant l'air de rien, un foule d'heures; un joli cabinet de laque, « l'koûra? » (C'est-à-dire, un air profond, se frotte les ongles, à l'air d'un mimique anxieuse vous jette du fond de son « Ftaz-yack-ichi-bou! » (Deux cents boules). — Remarquez bien que cela en « bavarde », on lui dit : « A la piquete! » choses pareilles : il étale alors des cigarettes.

riant toujours, et il faut voir toutes les drôleries qu'il raconte! Sur ce, les naifs cèdent, offrent la moitié du prix, et sont encore volés de cent francs. Les malins reviennent un autre jour, entortillent le marchand en le tentant par un achat en gros, puis n'ont plus l'air d'y tenir du tout : notre homme soupire alors et, d'une voix indescriptible, vous crie sur le seuil de sa porte que vous quittez : « Magotto! magotto! magotto! Ni jiou bou! » (Au plus bas prix, vingt bous.) On rentre, on recause, on refume et on reboit du thé! On tire douze bous de sa poche, on les met dans la main du marchand, qui refuse, se prosterne, range sa boutique; mais enfin, au bout de deux heures, au moment où l'on s'en va pour tout de bon, il vous appelle et vous jette avec désespoir pour douze bous les objets dont il vous avait demandé deux cents; vous tapez trois fois dans vos mains, il s'écrie « Irouchi! » et le marché est conclu! Alors, il semble que tout le nuage des anxiétés du dernier moment s'est dissipé : le rieur est votre meilleur ami, il vous fait rentrer chez lui, emballe l'achat dans de ravissantes petites boîtes avec un soin minutieux, vous donne des gâteaux, essaye de vous tenter encore, et chacun demeure enchanté de son marché. Quant aux Anglais, jamais ils n'agissent ainsi : aussi je les ai vus payer certains objets sept et huit fois plus cher que nous : ils arrivent roides comme des piques, dans leurs faux-cols, s'arrêtent fièrement sur le seuil de la boutique, et trouvant trop au-dessous de leur dignité de marchander, ils payent grassement, regardant d'un air de mépris le Japonais, avec lequel ils ne s'abaisseraient jamais à causer familièrement.

Certes, c'est, autant qu'une politique franche, la familiarité de notre nation, l'abandon, l'amour de la plaisanterie, le côté badin et vif de notre caractère, qui nous ont conquis toute la sympathie de ce peuple de grands enfants.



IX

MIONOSKA.

Excursion à cheval. — Les lis sur les toits des chaumières. — Compassion des voyageurs pour les mendiants. — Un bain chaud à Oudawara. — Administration d'un bol de saké, aux bords abrupts sur le flanc d'un volcan. — Le Baden-Baden de l'aristocratie japonaise. — Une scène de l'âge d'or. — Le chiri-fouri, danse nationale. — Jolie tcha-jia d'Atsu. — Les danses aux flambeaux. — La cuisine japonaise.

Nouveau départ : nous devons pénétrer dans l'intérieur, jusqu'à la montagne sacrée de Fuzzi-Yama, à la ville sainte de Hakone. Cette excursion a été faite, nous dit-on, pour la première fois l'année dernière par des Européens, entourés d'escortes et précédés des lettres des ministres de Yeddo. Nous serons accompagnés de deux guides connaissant tous les usages et les mœurs du Japon, et nous devons partir ce matin. Les ministres de Yeddo n'ont pas encore envoyé nos passeports, mais l'escorte : nous avons attendu toute la journée, les chagrins de l'attente. L'arrivée prochaine du *Colorado* nous fait regretter de ne pas l'avoir vu.

Le gouverneur de Yokohama a reçu hier, à dix heures du matin, en selle ! et de l'entrain. Nos guides nous ont précédés dards en avant; notre escorte de yakonies nous suivait. Un noble à la figure martiale, armé de trois sabres, nous a dit : je ne lui envie pas, nous salue profondément. La ville était animée d'un aspect de fête : tous les rues, les faubourgs, défendus par de gros canons et de grosses hallebardes et d'arquebuses, étaient décorés. Les balayées, on voyait les femmes en robes de soie venant, sur des chevaux noirs capotés, à la tête des plus beaux sabres : ce devait être la procession nationale ! Voici en effet le successeur d'Atsu, précédé de plus de trois cents chevaliers, portant des armures.

Pour nous, nous continuons notre route vers le temple de Tokatdo qui devient peu à peu une ruine.

villages, bordées des élégantes tcha-jias et djoro-jias où nous appellent tout le long de la route des « ohâthô » et des sourires, succédèrent des points de vue superbes : nous suivions, presque sous un berceau de cèdres séculaires, une suite de collines qui devinrent bientôt des montagnes ; et un horizon de verdure se déroulait devant nous, avec des précipices et des cascades, des forêts vierges et des rizières, des temples antiques en silhouette, de grandes roches rougeâtres couronnées de verdure, et la ligne lointaine d'une mer azurée.

Peu à peu, nous avançons dans une campagne de plus en plus féerique :



Le colonel de notre escorte.

nous retrouvions cet accueil amical et aimable qui réjouit toujours le cœur, et des lointaines rizières ou des sentiers perdus on accourait pour nous fêter ; de l'eau pour rafraîchir nos chevaux ; pour nous du thé, des gâteaux et des sucreries, voilà ce que, sous un soleil ardent, nous trouvions dans chaque petite cabane. Toutes ces maisons, disséminées au milieu de bosquets d'arbres, de campêles, avaient la partie supérieure de leur toiture de chaume recouverte d'une légère couche de terre d'où s'élevait comme une épaisse nuée de lis bleus en pleine floraison. C'était un charmant coup d'œil ! Nous étions bien surpris en apprenant l'histoire de ces jardins suspendus

comme une auréole d'azur sur de si légers kiosques. Il paraît que les Japonais lisent que les Japonais extraient l'huile rosée dont les femmes ont les longs cheveux noirs comme l'ébène. Il existe à ce sujet un anecdotage religieux du Mikado dont l'originalité m'a bien frappé. — Le Mikado dit-il : « nous a donné la terre pour la labourer et l'ensemencer, afin que nous puissions jaillir les plantes utiles destinées à nourrir les femmes, qui sont le cœur du foyer, et les guerriers qui se battent au nom de l'empereur. » « sèmerez donc que des plantes utiles ! Quant aux lis qui sont le symbole du luxe des femmes, la déesse vous défend de les cultiver, mais semez-les sur les sommets de vos maisons, en guise de toit, pour tout autre usage ; et là, de même qu'ils donnent la beauté aux hommes, aux femmes, ils seront comme la chevelure vivante de la nation. » Vraiment n'y a-t-il pas un symbole plein de délicatesse et de poésie, que, et n'éprouve-t-on pas un regret de n'avoir pas vu dans la littérature un peuple dont la civilisation s'est élevée au-dessus de toutes les nations du monde ?

Une autre chose encore est bien remarquable : les Japonais sont souvent attristés par la vue de pauvres infirmes, et de la distance en distance, malheureux et souffrants, ils s'arrêtent montrant la pitié du passant en montrant leurs jambes atteintes d'éléphantiasis. Généralement ils sont assis sur une charrette posée sur quatre petites roulettes, leur corps est recouvert d'une couverture. C'est cette charrette que les Japonais appellent *kyôshi*. Ils viennent, en passant, prier les passants de leur faire un peu de village en village, et les Japonais sont très sensibles aux vœux bienfaiteurs ; il parcourt dans sa tournée, et il traverse le Japon, espérant toujours trouver un bon Samaritain vers lesquelles chacun lui a fait faire un pas.

C'est une vieille légende qui entretient chez les Japonais une coutume : Une jeune princesse, aimée de deux princes, et rejeta le plus jeune et le plus brave. A la fin de sa vie, l'odieux maître mourut frappé par la foudre. La princesse elle alla à un lointain pèlerinage pour se purifier. Elle traînait jusqu'au prochain village. Elle fut vue, et le dernier qu'elle arriva à la fin de sa vie, qu'elle avait vu jadis si jeune et si belle, était devenu fou et se mourait de douleur. Elle toucha ce malheureux et elle fut guérie de sa douleur, et alors seulement elle se releva.

récompenser l'âme charitable de la jeune femme et le cœur chaleureux du jeune guerrier. J'aime les légendes de ce peuple sensible : l'amour et la guerre, voilà ses dieux !

Mais j'ai demandé en vain, par exemple, s'il était une légende pour expliquer un usage général qui nous a produit une bien triste impression. Les jeunes filles ont de beaux sourcils arqués et des dents blanches comme des perles ; mais dès qu'elles se marient, elles se rasent les sourcils et se laquent



Chaumières à toiture de lis.

les dents en noir d'ébène. Est-ce un symbole et une cruelle renonciation au

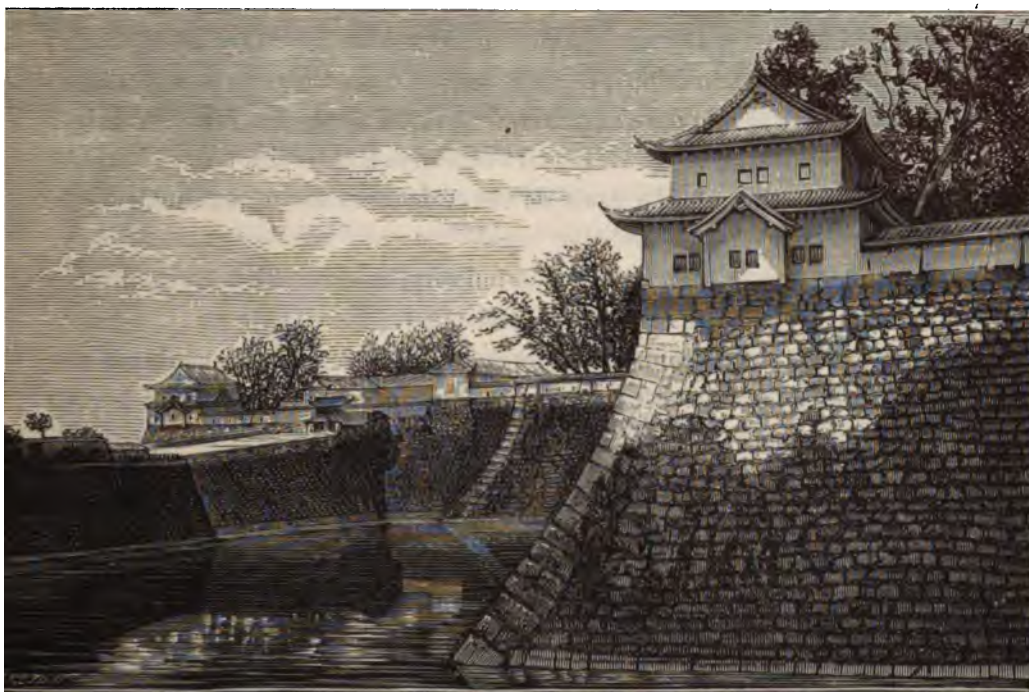
Le temps passe bien vite, dans notre course rapide, grâce aux paysages toujours nouveaux qui viennent égayer notre route, grâce surtout aux conversations intéressantes de notre guide, plein d'érudition et d'expérience. Il me faisait toutes les annales des légendes sacrées, mais le feu désastreux d'un incendie dernier lui a tout détruit. Il me faisait remarquer les statues des dieux, des rois, installés de distance en distance le long de la route, et sur lesquelles étaient suspendues des myriades de candales ; les voyageurs s'offrant ainsi à leur protection, leurs vieilles chaumières.

La halte se fit dans une belle tcha-jia, au village de Fouda-han; tout y est si propre, si coquet, que nous n'osons pénétrer dans l'habitation qu'après avoir retiré nos bottes, à la grande satisfaction de nos hôtes.

Tandis que nos infatigables bettos baignent nos chevaux, nous savourons une magnifique omelette de trente-cinq œufs, arrosée d'un parfum de miel; nous reprenons notre route au grand trot, sur un chemin bordé de rochers, long de la mer, sous des roches, à l'ombre de grands sapins; nous n'avons rencontré tant d'enfants ni tant de poissons! C'est le lieu où la nature en a été le plus prodigue; mais comme tout est si bon, les enfants nageaient gaiement au milieu des lames qui se brisaient sur les rochers; nous étions à terre, et à cheval, s'il vous plaît! C'est un lieu où l'on trouve à bec pointu, de cinq à six pieds de long, des poissons de toute taille, lourde charge d'un vigoureux cheval de montagne; on en fait des friands de poisson, qu'ils mangent cru; on en compose des soupes pour la caravane. Nous avons vu aussi haler la seine, et nous avons pu nous convaincre par nos propres yeux de la richesse poissonnière de ces parages.

Il nous a fallu passer à gué un torrent qui coule à pic sur une falaise de large; il s'échappait d'une sombre grotte, et se précipitait dans une fameuse pour ses champs de thé : plus loin, nous sommes allés à gué d'un bord à l'autre d'une rivière toute noire; nous avons vu des ruelles on aurait pu faire de tant d'épaves de bois et de fer; nous avons vu des spectacles toujours pittoresques; nous avons vu nos chevaux et nos bettos, nous avons vu les tours et les donjons du manoir seigneurial; nous avons vu par les derniers rayons du soleil couchant. Un village se trouvait à un quart de lieue : nous promettons un repas à celui qui l'atteindra le premier. Malgré la longueur du chemin, ces gaillards infatigables n'ont pas hésité à le faire. *ὦν; Ἀχιλλεύς*, « Achille aux pieds légers », tel est le surnom de la raison des coureurs japonais! Au milieu du chemin, nous sommes allés pour la troisième fois des Occidentaux; nous sommes allés dans une superbe tcha-jia : tout l'équipage s'y est assis; va, vient, voltige, se trémousse comme un poisson; on apprête un festin de homards et de langoustes; un charmant kiosque de cette euberge; nous avons vu à côté de ce kiosque une baignoire de bois; nous avons vu les fatigues du jour! Comme je me reposais, j'ai vu un

vingt ans viennent ouvrir un petit poêle d'argile qui se trouvait sous la baignoire, y allument un feu bien flambant; bientôt l'eau devient si chaude, qu'au bout d'un quart d'heure je sors de ce bain-marie aussi rouge que les homards dont je me réjouissais de manger. Les timides baigneuses m'ont alors offert deux serviettes de papier cotonneux, qui n'étaient pas plus grandes que la feuille sur laquelle je vous écris. C'était réellement très-drôle : mais les mœurs de l'intérieur du Japon sont si candides, que rien ne nous



Un château féodal japonais.

semble plus extraordinaire, et que la journée qui suit n'est que la continuation de la veille.

Après le repas, chacun s'est étendu sur ses nattes blanches avec une grande envie de dormir; les bougies renfermées dans de rondes lanternes colorées s'éteignent, et plusieurs d'entre nous ronflent déjà à côté de leur matelas. Tout à coup, une des parois de papier glisse légèrement dans la chambre, et à cet instant, un homme aveugle, agitant une petite clochette et un bâton à sonner, se présente : c'est un masseur appelé pour nous par la grande dame. Nous acceptons ses services, et, au bout d'une demi-heure, nous sommes au doux sommeil et un bien-être délicieux.

Dès le matin, près de trois à quatre mille personnes se pressaient tumultueusement dans la grande rue devant notre tcha-jia, pour voir nos visiteurs : au moment où nous avons paru, rien de gracieux comme leur accueil !

Nous avons tourné autour des murailles à créneaux du château impérial de cette province. J'ai su à ce propos quelques détails sur le gouvernement des fiefs japonais.

Le daimio est tenu de venir chaque année rendre hommage au Prince, de lui payer un certain tribut, et de le suivre dans les guerres ; mais il est maître absolu dans sa principauté : à lui appartient le service militaire, de régler comme il l'entend la culture des terres, de lever des coryées ; en un mot, il a droit de vie et de mort sur ses vassaux et sur ses serfs.

Mais il faut dire à la louange des daimios qu'ils sont très bons sujets, et qu'ils les traitent très-paternellement.

Quant au fisc, voici comment il est établi. Dans les provinces où les populations cultivent, le daimio fait apporter à son palais la grande partie des récoltes, et il fixe à sa cour le prix du riz¹ et le paye au producteur ; puis, à son tour, il fait de grandes ventes publiques à l'enchère, et achète, pour sa subsistance, cette denrée à un prix bien supérieur à celui auquel il a dû la payer. Cette préférence fait le revenu du « bon prince » ; mais les idées Occidentales, et les principes de gouvernement choquent les idées des Japonais ; jamais connu d'autres ; et l'on peut affirmer que, par leur dévouement au seigneur, ces Japonais jouissent d'une grande félicité. Ce qui se comprend, car les idées qu'inspirent à la nuée des samourais à leur service, les idées européennes de commerce et d'industrie, les idées européennes de commerce et d'industrie.

¹ C'est en riz que le Prince paye lui-même ses vassaux, et sur toute l'échelle de cette hiérarchie compliquée de seigneurs et de vassaux, on paye en nature. Depuis le chef temporel jusqu'à l'écuyer le plus humble, on paye en nature. Depuis le chef temporel jusqu'à l'écuyer le plus humble, on paye en nature. Depuis le chef temporel jusqu'à l'écuyer le plus humble, on paye en nature. Le domaine impérial est estimé à huit millions de sakus, celui de Nagato à trois cent soixante-dix mille, celui de Matsuyama à deux cent cinquante mille, celui de Aomori à deux cent cinquante mille, celui de Aomori à deux cent cinquante mille, celui de Aomori à deux cent cinquante mille.

le Taikoun continue, la réduire à néant. De là, ces airs farouches; de là, nos désagréables rencontres dans la ville sacrée!

Aucune figure farouche n'est pourtant venue nous troubler aujourd'hui, quoique nous ayons rencontré une foule de cortèges princiers avec tout l'apparat féodal. C'est que nous sommes plus directement leurs hôtes, et que chez eux l'hospitalité a le caractère sacré de l'antique Grèce. Nous avons donc continué à suivre le Tokaido : jusqu'à présent cette route avait été comme une allée grandiose de quelque parc féerique; soudain elle est devenue pour nous un sentier serpentant, par une pente abrupte, dans des montagnes sauvages; des roches rondes, usées et polies, brillantes et glissantes comme une glace sous les feux d'un soleil ardent, en formaient l'affreux pavé. Nos pauvres chevaux patinaient en grimpant, tombaient, puis retombaient de plus belle en essayant de se relever; nos bettos s'écroulaient les pieds; il fallait s'étourdir par des cris excitants et pousser de l'avant jusqu'au col! Enfin, à mi-côte, nous trouvâmes un village sur le bord d'un torrent et au bas d'une gigantesque cascade. Là, nous achetons toute une provision de chaussons en paille tressée dont nous enveloppons les sabots de nos chevaux.

Nous avons suivi pendant sept heures les flancs sinueux et escarpés d'une gorge profonde et silencieuse; une forêt vierge la couvrait tout entière, et, quand nous sortions par intervalles des sombres fourrés, nous avions de belles échappées de vue sur les précipices et les torrents.

Nous voici au col après un rude labeur : derrière nous la longue gorge, la forêt d'un beau vert, les cascades et la mer; devant nous, à cette hauteur où le froid commençait à nous saisir, un grand lac coupé dans les rochers avec des baies sinueuses, puis de grandes crêtes dénudées avec des cratères ouverts et de longues déchirures volcaniques qui semblaient fendre en deux les flancs de la chaîne de montagnes : à l'horizon du lac, le cône hardi de Fous-Tous tranchait vivement sur ce tableau varié et admirable. Il nous apparut d'abord tout blanc de neige; se détachant sur le ciel comme une pyramide éclatante; mais, tandis que nous cheminions, le soleil s'était couché derrière les montagnes. Alors sa cime neigeuse a pris soudain des tons roses; puis peu à peu la lumière s'étant retirée de ce dernier asile, la gigantesque tête de la montagne s'est dérobée dans les brumes du soir. C'était vraiment un ensemble frappant par ses contrastes : l'œil en un instant embrassait à la fois, sur les plans si tranchés de ce tableau, la neige éternelle, le volcan avec la dévastation de la lave, la forêt avec toute la fraîcheur du printemps.

Après avoir franchi Hakoni : une longue avenue de cyprès et de cèdres longe le mont, qui se termine à une grande porte fortifiée, toute vernissée et brillante,

représentant peintes en écarlate les armes du Talkoun. Notre escorte chevauchant dans la sombre et mystérieuse allée, fut arrêtée devant les insignes sacrés par des haliebardiens en grand costume, gardiens de ces sanctuaires pieux ! Il est vrai que nous avions perdu notre escorte depuis une heure, et que, même pour les Japonais, il est difficile de pénétrer dans les murs célèbres de Hakoni. Ah ! voilà enfin notre bon vieux chef qui, après sur son cheval essoufflé : il se prosterne devant la porte et trinche avec le sol de son front. Puis il montre nos passe-ports aux officiers, qui nous demandent de saluer les armes du Talkoun et de ne passer le sanctuaire qu'à peau bas ; et nous voilà admis dans l'enceinte sacrée. Notre halte est très longue dans un endroit si cérémonieux, quoique la population est très polie et que les tcha-jias, aux balcons donnant sur le lac, attirent l'attention de leur princière. Un sentier sablonneux nous fait entrer dans la montagne : crêtes pelées et torturées, vallons formés dans les défilés de la montagne d'où s'élevaient, comme des colonnes blanchâtres, des nuages de vapeurs sulfureuses, collines dont les flancs n'étaient qu'un rideau de lave, tel est le paysage, si différent du précédent, qui nous attendait devant nous. Il était presque nuit quand nous arrivâmes, après une longue journée, au village de bains de Mionoska, le Baden-Baden japonais, lieu désert dans la saison froide, et inondé d'eau chaude.

Certes, c'était une des choses les plus curieuses que nous ayons vues : une vallée très-profonde et sur le flanc d'une montagne, où l'on ne trouve n'a que des escaliers de granit pour rues, et les maisons, au lieu d'être sur des cascades, semblent perchées les unes au-dessus des autres, comme si elles étaient dégringolé plusieurs centaines de marches avant d'arriver à la base. Le tcha-jia, le grand Casino de céans : oh ! jamais je n'ai vu rien de pareil. Sur une profondeur de plus de cent mètres, la montagne est percée de belles galeries ouvertes, liées en fer à cheval : il y a une galerie en costume d'Adam et d'Eve, plus de trois cents baignoires, et on y est sorti de la douche du soir. A notre vue, ils se précipitent vers nous, la recrue qui était, paraît-il, à barboter encore dans la piscine. Ils nous regardent curieusement et poliment autour de nous, comme si nous étions des princes, des princesses, des enfants, des étrangers. Ils nous disent : si le Casino peut nous loger aussi ; mais il ne peut pas. C'est une pitié, car ce que nous regrettons fort, car le local est très agréable, avec ses escaliers de nouveaux escaliers, nous trouvons qu'il est très agréable, car il est habitée par une centaine d'hôtes seulement. Il y a un jardin en terrasse, où une nappes de fleurs, de fleurs, de fleurs, est jetée sur les ondulations des roches et des rochers.

Ce bon bain chaud me reposa autant qu'il me fit rire... ; puis, après un dîner que nous trouvâmes exquis, nous exécutâmes dans notre kiosque une représentation gratis pour le nombreux public de baigneurs qui venait nous admirer. Toutes les parois de papier furent supprimées; nous étions comme sur une estrade illuminée; on improvisa des feux d'artifice, on organisa une loterie et une foule de jeux qui faisaient rire nos spectateurs. Comme les Japonais sont très-forts sur les lois de la politesse, ils voulurent nous rendre une fête de leur cru, et aussitôt apparurent des danseuses en costumes éclatants, peignées, peintes, poudrées, décorées à ravir, et jouant du *sam-sin*, sorte de guitare criarde. Puis est venu le *chiri-fouri*, la danse classique du Japon ! C'est assez difficile à décrire : cela ressemble au jeu vif de la « mora » italienne, à la « parole volante », à « pigeon vole », etc., mais avec quelques petites modifications. Les danseuses se divisent en deux camps, et, tout en dansant et en jetant les mains en cadence comme pour se défier, l'une commence une phrase rythmée qu'une autre doit continuer, puis une troisième, et ainsi de suite, de sorte que chacune contribue successivement à improviser une cantate capricieuse et folâtre, où l'esprit devient aussi vif que le geste. On nous explique les bons mots à mesure qu'ils font éclater de rire toute l'assistance; mais voici un changement de décoration : dès qu'une danseuse s'est trompée de rime ou de cadence, elle doit être punie, et, pour punition, se dépouiller d'une partie de ses vêtements. Peu à peu tout s'anime : l'air de chaque danseuse est en jeu, les yeux jettent des étincelles, et ce sont tour à tour des éclats de rire. Voilà le manche droit qui tombe, puis la manche gauche, puis l'écharpe, puis la ceinture, puis la giberne, puis le

avec art entre de belles roches, se succédaient sur cette muraille de verdure et de fleurs, et y brillaient comme de larges lames argentées. Au bas était un petit lac, avec de petits ponts et de gros poissons rouges que nous estimions environ de douze livres chacun.

Nos yakonines, avant de se mettre en grande tenue, allèrent se placer sous la cascade, et des nymphes les y suivirent.

Quand la brume est venue, toutes les demoiselles de la maison, en bande joyeuse, se sont mises en cercle autour du petit lac, et ont battu des mains bien fort, en chassant devant elles le troupeau des poissons; je ne comprenais rien à cette battue aquatique, mais elles nous ont expliqué que chaque soir elles faisaient rentrer leurs poissons au fond d'une grotte taillée dans le roc artificiel, où ils restaient toute la nuit à l'abri des éperviers et des oiseaux qui leur font la chasse. Oh! qu'il est donc drôle ce peuple d'enfants, couchant ses poissons, leur ordonnant de rester sages toute la nuit, et allant à l'aurore, le lendemain, leur donner la clef des eaux!

Nous avons eu, malgré les masseurs, un peu de mal à nous endormir; les yakonines, qui soupaient dans une salle seulement séparée de la nôtre par l'épaisseur de tringles de laque et de feuilles de papier, s'échauffèrent un peu trop la tête, grâce à de nombreuses rasades de saki; ils échangèrent quelques vives paroles, et nous les entendîmes s'animer si fort qu'ils ne parlaient plus que de se battre en duel sur-le-champ avec leurs grands sabres. Trois fois il a fallu que nous intervenissions et que nous missions le hold! Grâce à nos instances, cela a fini, mais vers minuit seulement.

19 mai.

Cela été une rude journée que celle du retour à Yokohama; nos bêtes étaient harassées de fatigue, et nous avions encore vingt lieues à faire. Hier soir, on avait dit: « Coûte que coûte, il faut arriver demain. » Aussi, dès cinq heures, départ précipité, et nous piquons des deux. Ces pauvres bettos, qui n'avaient cessé de nous suivre, m'inspiraient une si profonde pitié, que j'ai fait tout au monde pour les faire rester en arrière; mais ces coureurs indomptables ont autant d'amour-propre que de nerf, et m'ont dit que jamais les étrangers ne les avaient vaincus à la course. Dans notre longue retraite par le Tokaido, nous ne nous arrêtions dans les tcha-jias que pour arroser nos chevaux et mesurer de quelques seaux d'eau.

Le soir, on a passé l'année du prince d'Oudawara. Elle faisait l'exercice de la cible dans la vallée d'un grand torrent; la cible était à quinze cents pas, elle était rarement atteinte; on ne voyait que nuages de fumée.

Voilà qui enivre les Japonais ! le bruit et l'odeur de la poudre font tourner toutes les têtes, et la petite armée seigneuriale est étonnée de faire à elle seule tant de tapage.

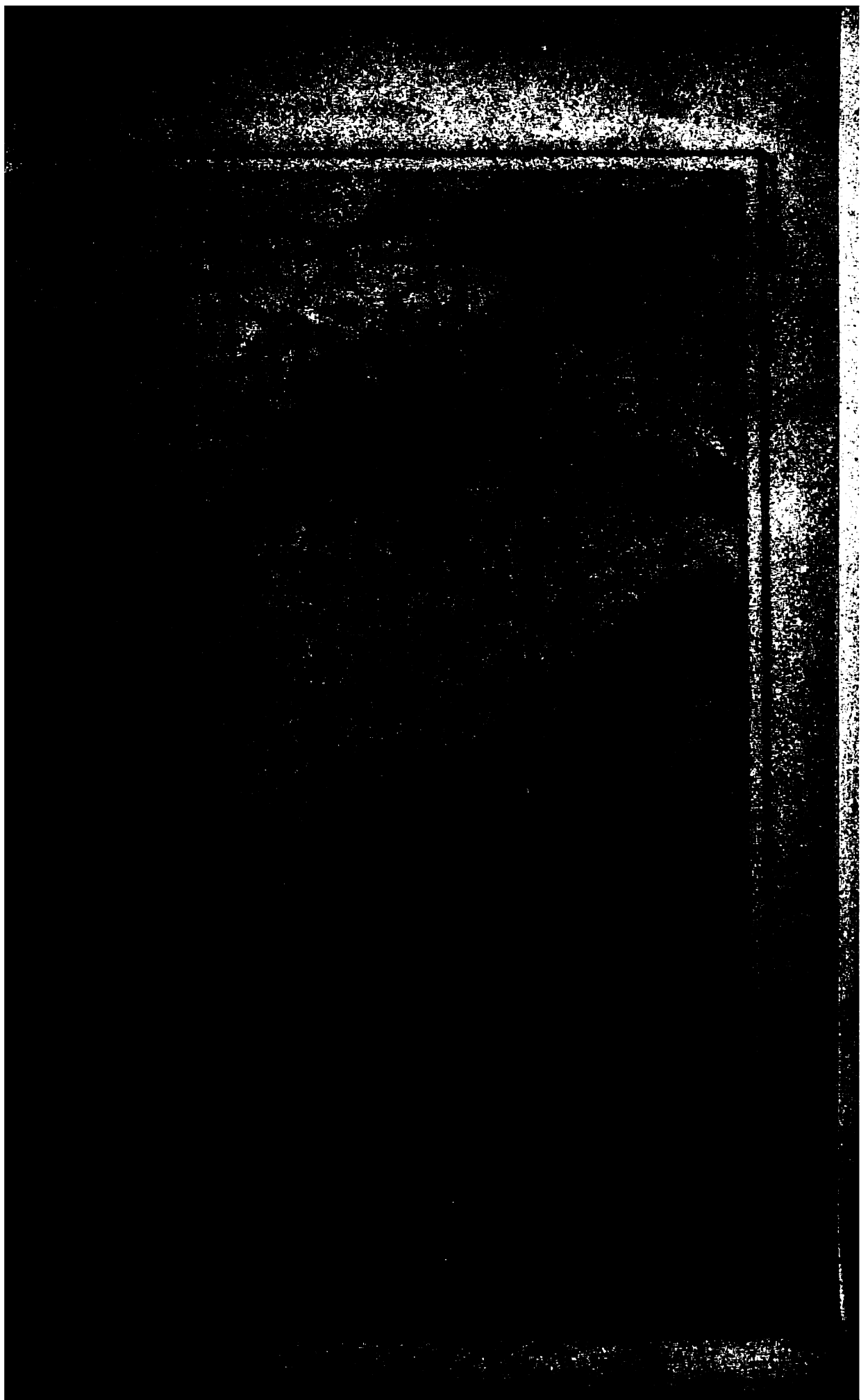
Notre course fut si rapide que nous échelonnâmes tout le long de notre escorte le long de la route et loin derrière nous ; le seul qui, avec son magnifique cheval noir, resta notre fidèle compagnon.

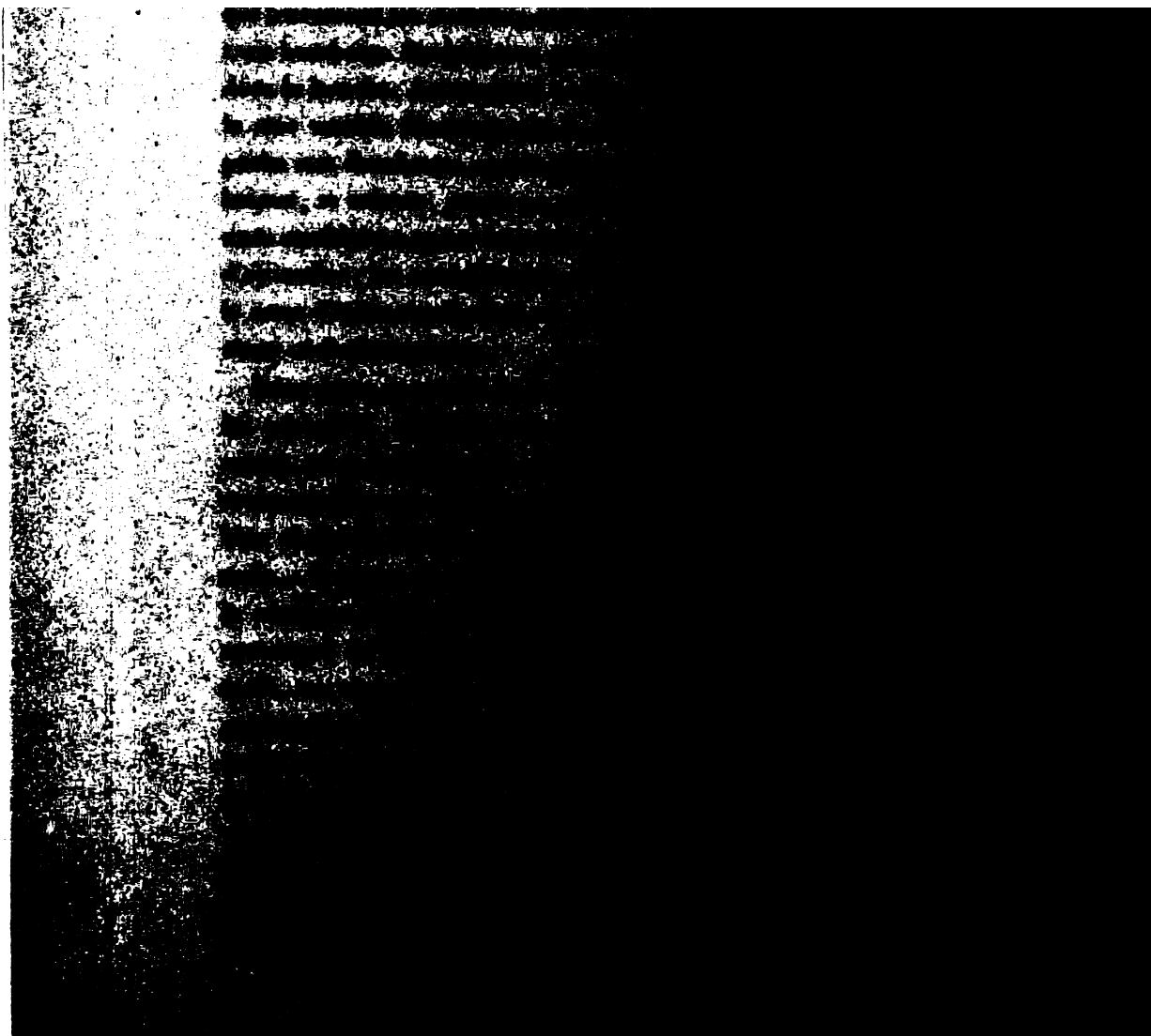
Nous étions encore à quatre lieues de Yokohama, que la nuit bien noire ; nous poussions de bruyantes clameurs pour dévancer devant nous ; puis nous avons coupé au plus court par les chemins qui traversent les rizières, sautant les fossés et passant des rizières à trois bambous. Les pauvres gens qui se garaient enfouissant leurs têtes dans la bourbe. Au moment où nous débouchions sur la baie, la mer sembla illuminée par de rougeâtres et vacillantes lueurs de pêche aux flambeaux, pêche favorite des Japonais. On voyait baisser, se relever, passer en silhouette fugitive sur des bancs de sable, des ombres semblaient agiter les torches résineuses dont la mer est parsemée d'étincelles ; les autres brandissaient le harpon et luttaient avec les poissons. Le coup d'œil sur cette flotte et sur ces ombres avait quelque chose de merveilleux et de fantastique.

Deux jours après, le canon du *Colorado* retentit et lui répondait. Mais c'est nous surtout qui avons répondu à ces coups de canons, en poussant un immense cri de joie ! On se réjouit de ce ravissant pays que nous avons parcouru dans tout son étendue, si bien enchanté de l'avoir si bien vu et d'y avoir passé si peu de temps, mais... le canon du *Colorado*, c'est le signal du départ, le « home » si chéri ! Maintenant enfin nous ne sommes plus étrangers, nous revenons ! Et il faut avoir couru plus de quatre mille lieues, ne vivant que du souvenir des siens, pour éprouver une si grande la soif du retour ; et, si les yeux sont fatigués par les spectacles, comme le cœur n'est pas là, mais épuisé par la fatigue de vous tous, hurrah ! trois fois hurrah ! et nous sommes à l'ancre.

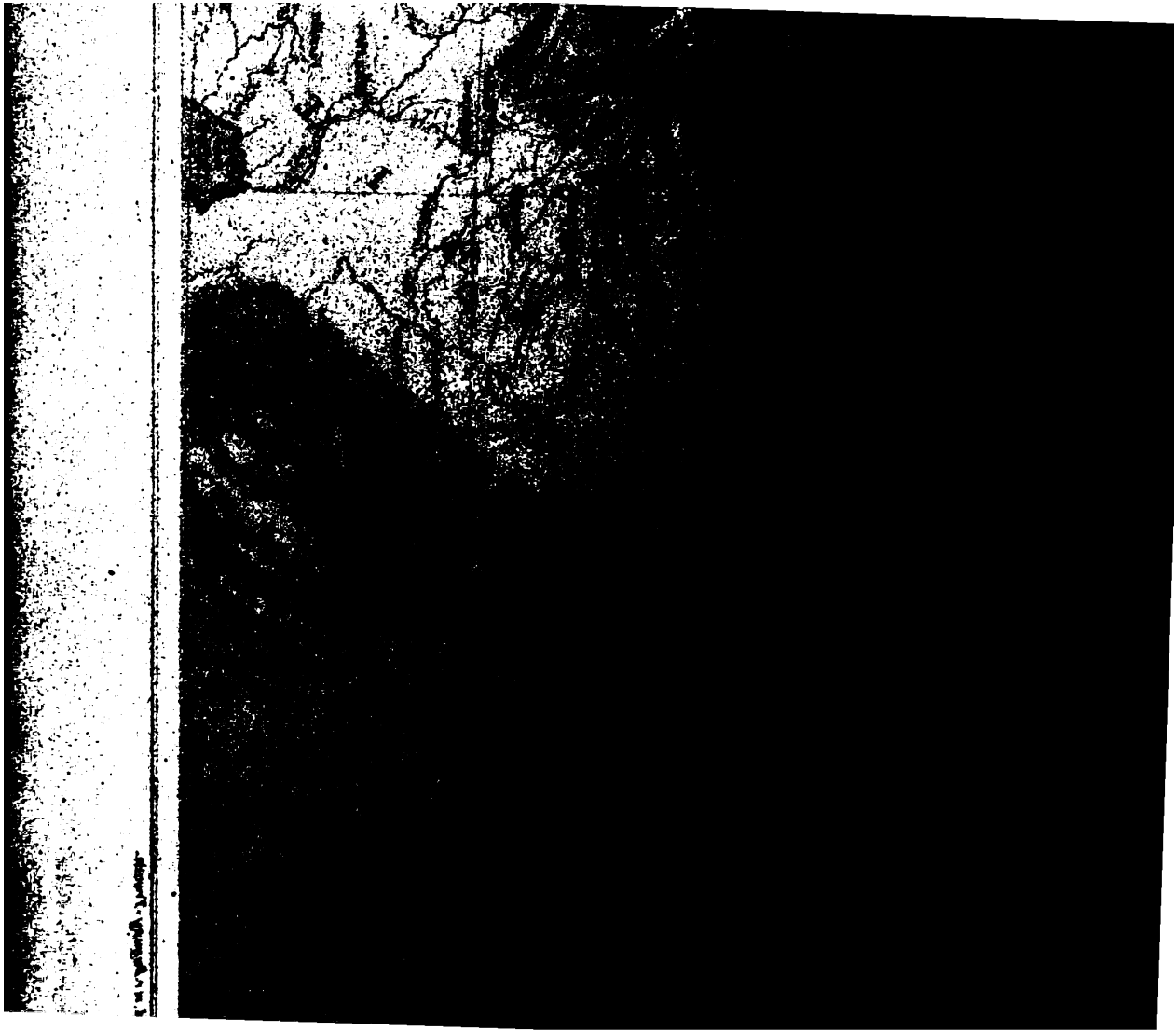
Nous pensions devoir nous embarquer dans toute la presse fiévreuse d'un départ, mais un grand monstre, qui semble être le géant de la mer, nous a fait attendre le 25 au soir. Pendant ce temps nous avons eu le temps de dire adieu à nos adieux à tous les amis que nous avons rencontrés.

Un seul incident nous fit passer le temps : c'était un grand dîner japonais.









Au son de la musique orientale, nous entrions dans la grande salle d'une légation où une véritable illumination éclairait la table couverte de mets colorés; il y avait là huit danseuses, accessoires obligés de toute fête japonaise, toutes brillantes de fraîcheur et de costume. Elles étaient assises sur leurs talons, avec un petit tabouret de laque devant elles, et jouaient langoureusement de la guitare.

Sur des tables séparées, nous pouvions admirer les « pièces montées » que les Japonais aiment tant. Une de ces pièces, qui avait bien un mètre carré, toute en œufs, poissons, fleurs, oignons, carottes, etc., etc., représentait un paysage avec perfection : il y avait des rivières en filaments d'oignons, des canards mandarins en navets sculptés et peinturlurés, des champs de verdure, des ponts en briques de carotte. Un autre plateau représentait la pêche. Sur un rocher de pommes de terre, perdu au milieu de flots de mayonnaise, et écumant de mousse de blanc d'œuf, un pêcheur halait un long filet à mailles de navet et ramassait des myriades d'huitres crispées et d'épinoches sautillants. Enfin voilà une grande barbue qui s'avance! elle est convertie en galiote ornée de mâts et de voiles gonflées par la brise. C'est de tout cela que nous avons mangé avec nos bâtonnets. Je vous fais grâce d'une cinquantaine de plats d'un goût très-fin, mélangés à dose homœopathique d'écrevisses pilées, de sauces et de poissons. Les demoiselles s'animèrent peu à peu, grâce au champagne dont nous les régaliions; elles dansèrent, firent la roue, chantèrent en chœur. Puis, comme couronnement de l'édifice, nous eûmes un chiri-fouri! Nous avions déjà emporté comme souvenirs nos bâtonnets et notre serviette en papier; l'usage japonais voulait plus : l'amphitryon nous fit escorter par un de ses « kotz-koï », portant pour chacun de nous une jolie corbeille ornée d'un gros homard et d'un poisson. C'était une fort charmante fête et notre dernier morceau du délicieux Japon.



Mionoska Japonais.

X

A BORD DU COLORADO.

Quelques notes sur le gouvernement du Japon. — La marche du Colorado. — Les notes de la semaine des deux lundis. — Deux mille francs pour une alouette. — Les notes de la semaine des deux lundis.

Ainsi, le voilà déjà fini notre charmant séjour au Japon, le plus luxuriante du sol, l'amabilité si originale de ses habitants à chaque heure davantage.

Mais pendant ces trente-trois jours d'une vie d'excursions, à se rendre un compte exact des grandes questions de ce pays? Comment lever, même un instant, une pierre précieuse qui enveloppe cette terre vierge, si longtemps isolée du monde, et qui faisait son bonheur de son isolement?

Je sens qu'il me faudrait de longs mois pour étudier à fond ce qui s'est réfugiée la féodalité, exilée des autres continents, ne connaissant pas la langue, et n'ayant pas occupé une seule fois peut seule donner la clef des péripéties de la politique que vous envoyer à la hâte les premières impressions.

Je voudrais me tromper, mais je crois sincèrement que nous ont apporté ici un élément de troubles terribles, une fonderie qui travaille toutes les classes de ce pays, et qui a fait. Songez qu'il y a une trentaine d'années le Japon était prospère, sous des lois féodales qui faisaient d'une institution sacrée. Aujourd'hui, le cri d'abolition de toute cette terre pour la bouleverser. La révolution est aux portes du Japon.

¹ J'ai cru devoir laisser telles quelles les choses ait complètement changé au Japon. Dans ce pays, le revolver à la ceinture, précédés de bottes, les chemins de fer, et on vend des habits noirs étrangers pour faire la guerre au Mikado : le maître... et nous fait le meilleur accueil. Il y a des féodaux, de vassaux et de suzerains; il ne s'agit pas avec un Corps législatif, et d'inaugurer le salut de nos anciens camarades de collège, M. Giscard d'Estaing pour Yeddo, appelé par le nouveau gouvernement japonais le Code Napoléon.

plus terrible qu'il est plus soudain et que, sans transition aucune, les éléments les plus opposés du moyen âge et de notre siècle vont se trouver en lutte.

De la Chine, où l'Occident avait fait ses premières armes pour la guerre immorale et ignominieuse de l'opium, il a donc fallu venir encore une fois à la remorque de l'Angleterre jeter le trouble chez une paisible nation ! Il a donc fallu, pour fournir un aliment nouveau et nécessaire aux populations ouvrières comme à la marine marchande de la reine des mers ; pour voir toujours fumants, et encore fumants, les fourneaux de Manchester ; pour contraindre un peuple qui se suffisait à lui-même à nous acheter nos produits, il a donc fallu forcer l'entrée du Japon, faire de notre volonté une loi, violenter le commerce¹ et dire à un peuple : « Nous sommes les plus forts, et, dans notre siècle, nous n'admettons pas qu'une partie de la société humaine s'isole et se retranche : nous venons vous imposer notre amitié ! »

Cela est vrai assurément ; mais le flambeau de la civilisation occidentale ne doit-il pas aussi éclairer le monde d'une si vive lumière que les ténèbres des nations les plus lointaines soient chaque jour repoussées et dissipées davantage ? La force morale et irrésistible des races supérieures ne doit-elle pas conquérir avec le temps les autres races, les arracher à leurs préjugés, à leur indépendance, et, en développant toutes leurs ressources pour le profit commun, faire naître chez elles de nouveaux besoins dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral ? Cette crise terrible, cette révolution qui, comme un tremblement de terre, va ébranler le Japon, ne sera-t-elle qu'une transition vers une nouvelle prospérité, un travail plein d'angoisses d'où s'enfantera dans la douleur une nouvelle génération avec de nouvelles idées ?

C'est là ce que je voudrais espérer pour l'avenir ! Mais avant d'envisager quelles peuvent être les conséquences heureuses d'une révolution si cruelle, je crois devoir en quelques lignes retracer, pour mémoire, les principaux traits de l'histoire du passé.

Les statistiques les plus curieuses de notre commerce au Japon seraient assurément celles d'il y a cent ans, époque à laquelle — pour ne citer qu'un trait — l'or n'y était acheté par nos négociants qu'à raison de quatre fois son poids en argent, tandis que partout ailleurs il valait son poids en argent. En 1803, la France reçoit du Japon pour vingt-six millions de soies grêges et autres, et pour six millions de graines de vers à soie en cartons. Ce second article est d'une importance capitale pour le commerce de nos manufactures, et la planche de saie de l'industrie japonaise est d'une importance capitale pour la nôtre. Les soies grêges et autres (soies, soies, soies) sont de quatre millions de France.

Race guerrière et passionnée, les Japonais s'étaient déjà, quelques siècles, bien supérieurs à tous les Orientaux. Ils avaient battus les Chinois de tant de défaites, que ceux-ci, même à l'époque de leurs grands chefs mongols, durent abandonner, dans un rayon de quelques lieues, toutes les côtes les plus proches du Japon¹. Mais, après ces exploits, il semble que cette nation n'ait plus voulu que s'isoler du monde, se consacrer tout l'éclat des pompes féodales, et, se suffisant à elle-même, concentrer pour elle seule toutes ses richesses dans son île sacrée!

Le Mikado, véritable idole, gouvernait avec omnipotence. Les dix-huit grands daimios se partageaient les provinces et rendaient chaque année, hommage au suzerain demi-dieu! Mais la passion guerrière se réveillait insensiblement dans ces âmes batailleuses. Comme, au moyen âge, les seigneurs s'habituèrent à guerroyer les uns contre les autres, et les fastes de la chevalerie échauffèrent toutes les têtes, de même, remontant à deux siècles et demi de notre époque, les mystères religieux et orientales enveloppent leur histoire semblent se dissiper, et ils finissent par aboutir enfin à des légendes. Le Mikado qui régnait alors, un empereur, nommé Faxiba, de soumettre quelques daimios récalcitrants. Il était ambitieux, et, au lieu de porter la guerre à d'autres, il profita du pouvoir dont il était investi pour se mettre à la tête de la nation. C'est là l'origine des Taikouns. L'heureux maître du pays, le roi fainéant. Il exagéra encore toute la splendeur religieuse, le rituel de l'empire avait aimé à s'envelopper; il le plaça dans des palais magnifiques d'où il ne devait plus s'éloigner, et où il lui forma un entourage brillant de seigneurs, pour poser comme une cour céleste. Mais le fils de Faxiba, un usurpateur plus ambitieux encore, et il fut assassiné par son propre tuteur. Hiéas consacra le pouvoir à son fils, et fut assez fort pour faire une sorte de compromis avec le daimio, forcé par la même de le reconnaître; il le vainquit, et l'éleva encore plus haut dans les sphères spirituelles. Il jugea à lui-même un pouvoir temporel agrandi, et, au lieu de la vieille noblesse sacrée, il opposa la noblesse guerrière. Quarante-quatre jeunes daimios auxquels il donna quarante-quatre mille hattamothos ou capitaines, et quatre-vingt mille hattamothos ou capitaines.

¹ Jusqu'à présent, les rapports étaient conjoints. Mais voici qu'en 1871 il a été conclu entre ces deux nations un traité d'amitié dont les conséquences ne s'ouvrent qu'à partir du 1^{er} mars 1872.)

les emplois du gouvernement. Ainsi constitué, le nouveau pouvoir s'amalgamait singulièrement avec l'ancien; l'éclat de la chevalerie devint de plus en plus brillant; la force des choses avait fait un tout de deux éléments opposés d'abord. La plus grande paix s'était rétablie dans cette belle région, où seigneurs et chevaliers régnaient en demi-dieux sur une population douce et laborieuse qui les vénérât et les aimait.

Mais voici qu'en 1842, tout à coup le bruit des armes anglaises en Chine et de la guerre de l'opium est venu troubler le repos du Japon, qui ne voulait que vivre dans l'isolement, et chez lequel les lois sacrées défendaient comme un sacrilège l'accès aux étrangers!

Dès que les Japonais apprirent l'humiliation de la Chine, la puissance étrange des armes et des navires de l'Europe, et enfin le traité de Nankin, une fraction du conseil taikounal vit à la fois dans ces événements une menace et un avertissement pour le pays. De là, naissance de ce qu'on a appelé « le parti des étrangers », et résistance fanatique du parti religieux et « national ».

Les uns, prévoyant que les Barbares ne s'en tiendraient pas à la Chine et viendraient frapper impérieusement à la porte du Japon, comme l'avaient fait les Portugais en 1644, les Anglais en 1674, les Russes en 1805, enfin les Hollandais en 1844, conseillaient de les accueillir, ou plutôt de les subir en amis, et pour cela de réformer les lois de prohibition.

Les autres, au contraire, criaient avec fanatisme que les Chinois étaient des lâches et des chiens, et qu'il fallait accueillir les étrangers... à coups de canon.

Le sort en était jeté! ce malheureux pays était divisé en deux factions contraires, et, pendant quelques années, les chefs de chacune de ces factions devaient préluder par des duels et des assassinats à notre apparition sur ces rivages.

En 1853, arrive la flotte américaine sous le commodore Perry : grand embarras du Taikoun Minamoto-Yeoski! Il fallait qu'il se déclarât, aux yeux du Japon tout entier, pour ou contre les Barbares. Après une courte hésitation, il reçoit avec bienveillance les communications du commodore; huit jours après, il expire! Personne ne doute que le prince de Mito, chef des patriotes, ne soit pour beaucoup dans le mystère qui entoure sa mort. C'était une étrange mission que celle de Perry : moitié pour réclamer un dédommagement, moitié dans un but politique, en cas d'une guerre entre le Japon et l'Angleterre, il était chargé de faire sentir au Japon combien il lui serait utile de pouvoir compter sur l'Amérique.

Après cette première réponse à un an. En 1854, il revient, nouvel ajourne-

ment : il menace alors, et aussitôt on cède. Ce premier traité établissait l'établissement d'un consulat dans la petite île de Simoda, sur la mer, en vue de l'île d'Inosima. Malgré cette sorte d'engagement, le consul américain ne cessa d'encourager le parti étranger. En 1858, il montra aux chefs de ce parti tous les enseignements de la guerre de Chine, et parvint, à force de les intimider et de leur faire sentir la supériorité militaire de nos flottes, à faire signer au Taikoun un second traité.

Ce malheureux Taikoun signa en juillet, en août il mourut assassiné. Ces deux traités furent de tristes préludes ! Si la prévision et la crainte de notre supériorité militaire, tant de meurtres, et dans de si hauts rangs, que serait-ce si nous étions en contact avec des nobles fanatiques se trouvant en contact avec les chrétiens ? La politique avait ouvert la voie, mais elle ne pouvait rester longtemps sans être suivie. L'Angleterre et la Russie envoyèrent à la cour de Yeddo des ambassadeurs chargés de signer les mêmes traités. Le Taikoun vint à mourir, son domaine particulier : Yokohama, Nangasaki et Hakodadi furent ouverts à nous ouvrir en 1863 Hiogo, Osaka, Yeddo et Nippon.

C'est à partir de cette époque que notre histoire prend un caractère de lettres de sang : six assassinats en six mois ! Des nobles de toutes les provinces de l'intérieur pour venger les lois sacrées, pour venger la mort, puis s'ouvrir le ventre. Ils devaient passer par les fastes de l'Empire.

Le gouvernement du Taikoun se trouvait impopulaire, les plus violentes des dalmios patriotes. « C'est, dit-on, le parti le plus haut et réduire à néant le parti national, le parti des fonctionnaires froids et orgueilleux, des courtisans des matelots grossiers et débauchés. »

« Quoique nous ne soyons que des êtres stupides, de leurs manifestes, nous observons cependant, nous atteints, les sages lois que nous tenons de l'Empire, nous vîmes nos ports envahis par une foule de étrangers, fixé leur demeure, et tout dernièrement, nous vîmes le prince (le Taikoun) se corrompre, ment corrompu du prince (le Taikoun) se corrompre, la voie qui doit le mener à sa ruine, en signant le traité, l'exportation des productions rares et précieuses.

« Si le gouvernement du prince n'a pu résister aux étrangers, eh bien, nous, qui n'avons que des moyens, nous nous chargeons de la défense de l'Empire.

« L'année passée, si nous avions eu la même chance,

ment parce qu'il s'était rendu tributaire des puissances étrangères, et qu'en agissant de la sorte il s'était comporté en ennemi audacieux de notre royaume, dont il avait juré la perte.

« Depuis, nous avons vu, sans pouvoir l'empêcher, l'immigration prendre des développements extraordinaires; et, dans l'entourage du prince, il ne s'est trouvé personne pour dénoncer le fait. Ceux-là ont assumé sur eux une grande responsabilité qui ont renversé les sages lois de To-chio-gou...

« Tous les faits qui viennent de se passer, ce traité d'amitié et de commerce... sont dus à l'ineptie des employés du gouvernement, le Gorodgio en tête.

« C'est pourquoi nous avons résolu de maintenir les sages institutions de To-chio-gou : telle est l'opinion de notre insigne stupidité. »

« Quel besoin d'ailleurs, disait un autre manifeste¹, de tolérer à Yokohama ces yakonines insolents (les ministres des puissances étrangères)? A des marchands il ne faut que des comptoirs. Il avait été expressément convenu que les traités de commerce conclus avec les étrangers ne devaient être qu'une grande faveur qu'on leur accordait après des demandes réitérées et humbles de leur part. Au lieu d'accepter ces concessions comme une faveur, ils osent dire maintenant que ces traités constituent pour eux un droit légal; on peut leur permettre, comme dans les temps passés, de gagner de l'argent sans trop voler.

« C'est avec bien du regret que nous vous entendons, depuis longtemps, faire allusion au mode de gouvernement des nations étrangères, et parler toujours de la concentration du pouvoir dans les bureaux du gouvernement. Vous vous exposez par là à d'amères critiques, et vous excitez les défiances de vos plus fidèles partisans. Y a-t-il donc parmi les nations étrangères des pouvoirs dignes de porter le nom de gouvernement comme le nôtre? Est-ce qu'elles ont un Mikado, auguste descendant des dieux? Vous savez mieux que nous que l'autorité procède d'une seule source, le Mikado, qui a distribué son pouvoir parmi certaines familles. Que si vraiment vous songiez à imiter les gouvernements étrangers, il faudrait de toute nécessité vous consulter préalablement avec notre souverain le Mikado, qui est notre chef suprême.

« Nous désirons abolir les relations avec les étrangers. Leur présence au Japon n'a pas plus de raison d'être aujourd'hui qu'à l'époque de leur arrivée. La seule différence, c'est qu'autrefois ils avaient des vaisseaux à voiles, et

¹ Je dois la communication de ces deux manifestes à l'obligeance de M. Vasseur, inspecteur des

que maintenant ils les ont mus par la vapeur : tant mieux ! Ils partent plus vite ! »

Par suite de cette irritation du parti national, les troubles s'aggravent de plus en plus : le régent est mis à mort à Yeddo par des révolutionnaires de Mito.

Yeddo devient inhabitable à cause des meurtres et les ministres y amènent leur pavillon et se retirent à Yokohama.

En 1861, à la suite de l'attaque de la légation anglaise par des soldats japonais, que découvre-t-on? C'est que, nous croyant au Japon, nous avions traité conclus avec le chef de l'empire, nous n'avions qu'un lieutenant général, qui n'avait point de valeur sans la collaboration de nos troupes, et que nous étions dupes d'une erreur complète.

Mais n'avions-nous pas un pied sur cette terre? Et si nous ne courions-nous pas le risque de nous la voir repasser par la somme, ces traités, nous les avons signés, notre parole est donnée, ne pouvions point reculer.

Si, dans la suite, la France demeure la plus chaste de
cette politique, on peut dire que, dans le principe, l'Angleterre
l'a adoptée. Lord Palmerston demandait un jour à un japonais
longuement avec lui sur l'organisation en apparence très diffé-
rentement japonais : « Qui a signé nos traités ? — Le Taikoun,
que le Taikoun ? — C'est le plus puissant des dignitaires,
le premier ministre d'Angleterre, pourquoi cela ? —
auquel nous devons nous adresser ? — Le Taikoun, —
devons donc admettre qu'il avait le droit de signer nos traités,
nous lui donnerons la forme de les écouter, nous et les autres.

Le contre-coup de cette politique fait justement
ment l'union du Mikado avec la vieille noblesse.

Or, le Mikado qui régnait alors était justement l'occasion pour lui de ressaisir un pouvoir, qui, bien que soutenu par l'immense majorité des nobles, ne sentait appuyé par l'immense majorité des soldats. Il se mettait hardiment à la tête du parti réactionnaire, et même le parti patriotique dont Mito et d'autres villes antiques, venaient d'être les glorieux foyers. Taikoun!

Il n'osa l'essayer. Le Taikoun d'ailleurs
à Yeddo, sa capitale, et réuni autour de
promis de le soutenir. Cet homme

vait non-seulement sauver, mais consolider son pouvoir en s'appuyant sur les étrangers, frappé des merveilles de notre civilisation comme de la puissance de nos engins de guerre, avait armé ses soldats de carabines et de canons, acheté des vapeurs qui devaient terrifier ses rivaux; il avait de plus en plus engagé nos ministres dans sa politique; il n'hésita donc point à faire face à l'orage qui s'accumulait à Miako.

Le Mikado dut céder, et, au grand mécontentement des daimios de vieille roche, c'est d'une main forcée et les larmes aux yeux qu'il ratifia solennellement les traités de son téméraire lieutenant temporel. Pour le Taikoun, c'était la plus éclatante des victoires : il tenait désormais d'une main plus sûre les rênes de l'État; il n'avait plus que des ennemis isolés et divisés; il avait pleine confiance dans l'appui des étrangers, et il se lançait à corps perdu, malgré les préjugés, les suicides, les assassinats des samouraïs, dans notre alliance!

Le châtiment infligé au prince de Nagato, chef du parti hostile aux étrangers, vient changer brusquement la face de la situation : la facilité avec laquelle sont détruites les batteries élevées par ce daimio pour interdire à nos navires l'accès de la mer intérieure, prouve au Japon tout entier que nous avons non-seulement le droit, mais le pouvoir d'exiger le respect des actes internationaux que l'on voudrait déchirer.

Quant aux oscillations qui se succédèrent alors dans les effets de notre alliance, je sens qu'en vous les racontant je me laisserais entraîner trop loin. Ces événements nous montrent les derniers efforts tentés par les représentants des vieilles idées japonaises pour s'opposer à l'introduction de l'étranger, qu'ils confondent avec le trouble et le désordre : tout est mis en œuvre pour rendre nos relations impossibles.

Mais il est une chose que j'ai par-dessus tout à cœur de vous dire, c'est combien le ministre de France, M. Léon Roches, arrivé ici depuis mai 1864, a porté haut le nom et l'influence de la France. Ancien officier d'Afrique, aux allures et à l'esprit militaires, plein de franchise et de patience, possédant par excellence les qualités qui en font le diplomate le plus accompli pour comprendre les Orientaux et traiter avec eux, il n'a pas tardé à enlever les Japonais.

En si peu de temps, il montrait au puissant maire du palais et à tous les chefs de son parti combien ils pourraient vite, avec le secours de notre infanterie, de nos armes, de nos vaisseaux, se rendre omnipotents au milieu des daimios qui divisaient leurs ennemis. Et aussitôt un arsenal à Yokohama, un grand arsenal à Yokoska; on appelle notre

mission militaire, et toute une moitié du Japon nous achète par milliers fusils et canons, étoffes et produits de l'Occident.

Quant au Talkoun actuel, c'est un homme de trente-cinq ans, de belle figure et à l'âme guerrière. Il est plein d'ambition, plein de haine pour les Européens, fermement convaincu que tout espoir de grandeur est pour lui dans l'alliance européenne, et il a voulu consacrer son avenir à une chose qui ne s'était encore jamais vue sur la « Terre sacrée ». Après avoir eu une première conférence avec notre ministre *seul*, il a voulu se présenter en personne aux Européens, et a convoqué à Osaka, sa résidence, les ministres étrangers. Les réceptions ont été superbes, le Talkoun débordant de courtoisie, de noblesse et de distinction. Il a prononcé pour le 15 janvier 1868 l'ouverture de quatre nouveaux ports, Yogo, Osaka, Kobe et le port de l'ouest, et il a invité tous les plénipotentiaires à y présenter leurs lettres des nouveaux résidents européens. Une moitié de nos officiers militaires s'est rendue à Osaka; l'organisation de l'armée, la préparation de la guerre, l'acquisition de nouvelles armes et de nouvelles tactiques ont été décidées.

Les ministres n'étaient pas encore de retour d'Osaka, mais un vapeur de guerre japonais a quitté le Japon, mais un vapeur de guerre japonais a annoncé la nouvelle de l'ouverture des ports, qui a fait grand bruit. Une meilleure entente avec le Talkoun, qui en a fait plus, cette harmonie durera-t-elle, et la révolution retardée seulement? C'est ce que nous nous demandons en quittant ce beau pays. — Mais, en dehors des questions de daïmios, Talkoun et Mikado, l'indépendance du Japon est menacée aussi par les agissements de la Russie. La Russie est-elle riche? La première de ces deux puissances est la Russie, la Russie politique qui lui a valu déjà bien des succès, et qui est si importante encore, si la Chine et le Japon s'opposent à ce qu'elle y mette obstacle.

L'agent du Czar au Japon n'a jamais réussi à séparer son action de celle de ses collègues, et il a peu d'intérêts commerciaux à protéger. Ses intérêts sont les conflits qui useraient son influence, enchaîneraient sa politique. Ce but est d'étendre les possessions russes sur le littoral nord du Japon. C'est ainsi que la Russie est parvenue à s'emparer de la plus grande partie du littoral, et occuperait aujourd'hui tout entière si elle n'était arrêtée par l'opposition d'une démonstration, signifiée par le Japon.

penser qu'à la faveur de telle complication facile à prévoir, la Russie ne retrouve bientôt une occasion favorable pour reculer encore les limites de ses possessions dans l'Extrême-Orient?

En cela elle est secondée par les États-Unis d'Amérique, avec lesquels elle semble avoir contracté une alliance étroite. Les États-Unis, j'en ai la conviction, ratifieront toutes les annexions que la Russie essayera de réaliser dans le nord du Japon, afin de s'assurer à elle-même des ports ouverts pendant toute l'année. Ceux qu'elle possède en Mandchourie jusqu'au fleuve Amour, et même ceux dont elle s'est emparée dans l'île Saghalin, sont obstrués par les glaces pendant quatre ou cinq mois de l'année. — Par compensation, la Russie ferme les yeux sur les tentatives accomplies ou à accomplir par les États-Unis pour s'immiscer dans les affaires intérieures du Japon et pour faire confier à des sujets américains quelques hautes fonctions dans le gouvernement japonais.

Puissent tous ces dangers être écartés d'une terre où il y a tant d'éléments de bonheur auxquels nous devons nous efforcer de donner essor! Puissent l'intelligence et le travail, encouragés par l'action désintéressée des puissances occidentales, se faire place sous le soleil du Japon! Alors s'amoindrira et finira par disparaître la classe oisive et ruineuse des samouraïs. Alors le Japon déchirera les langes qui l'enveloppent, et il sortira de la féodalité du moyen âge pour entrer à pleines voiles dans la civilisation moderne.

En mer, 25 mai.

Pendant que je me hâtais d'écrire pour vous ces quelques notes, le grand navire qui nous berce nous emportait rapidement bien loin de l'Empire du « Soleil levant ». Nous venons de visiter pendant sept mois le vieux continent des terres asiatiques; nous venons d'étudier la transformation que font subir aux races anciennes de l'Orient les hardis pionniers de la civilisation moderne de l'Occident: maintenant nous sommes emportés vers de nouveaux spectacles; nous allons traverser le Pacifique, et, en vingt jours, nous espérons franchir les deux mille trois cents lieues qui nous séparent du nouveau monde! Là, nous aurons à voir dans la plus jeune province de la jeune Amérique tout le développement, sur une terre neuve, des races occidentales régénérées par la liberté.

C'est donc le 25 mai, à cinq heures du soir, que nous levions l'ancre en vue de Yokohama. Tous nos amis les officiers français étaient venus nous saluer à bord: le canon a résonné, et avec ses nuages de fumée se sont élevés dans la brume les montagnes de ce beau pays.

C'est avec un grand bonheur que je me retrouve sur l'Océan: il repose

mes yeux fatigués des spectacles de la terre, et ici du moins j'ai le temps de rappeler tous mes souvenirs et de vivre avec eux. Depuis quatorze ans de voyage nous avons passé plus de deux cents jours à la mer, et c'est pour donner l'habitude de cette vie qui m'était inconnue et qui est devenue pour moi un vrai plaisir. Notre navire est réellement magnifique, c'est le plus grand sur lequel je me sois encore trouvé : nous y nichons bien sur le pont, seulement le château se promène et nous promène sur le pont immense dont l'aspect ne me lasse point ; car j'y trouve une variété infinie d'aspects, grâce aux perpétuels changements de la limite, du rivage, de l'Océan. La conversation avec des voyageurs venus de toutes les parties du monde, l'intérêt de la navigation, et puis le spectacle, toujours différent, toujours nouveau, des magnifiques couchers de soleil, sont les distractions de chaque jour. Je reste toujours tard sur notre vaste pont, et j'en suis très heureux en me disant que je suis chaque soir de cent lieues plus près de la Californie.

Il faut maintenant que je vous décrive notre géant, le Colosse, qui vient d'inaugurer si heureusement la première ligne de vapeurs entre l'Europe et la Chine. Figurez-vous un navire à lignes d'une grande élégance, d'une longueur de cent dix mètres. Tout l'avant de cette vaste coque est réservé aux passagers chinois ; des entre-ponts bien aérés, bien garnis, sont disposés pour contenir douze cents Chinois, qui, chaque jour, émigrent en foule vers la Californie. Chacun a sa cabane, sa cuisine, où ils fument, chantent et font de la musique ; mais ce qui est curieux, c'est que non-seulement nous ne les voyons jamais, mais que nous ne sentons ces effroyables odeurs qui marquent le passage de ces masses.

Au centre est tout l'emplacement de la machine, qui a un diamètre de 105 pouces de diamètre et 12 pieds de course. Elle pèse 150,000 livres, ou de 12 kilogrammes par pouce carré ; cela donne, pour la surface, 8,490 pouces avec une pression totale de 101,880 livres. Dans les circonstances actuelles, avec une détente rationnelle, la machine donne 10 tours, ce qui fait 80 tours par minute, ou 1°333 par seconde. Si l'on devait augmenter la pression, la machine par 75 kilogrammes, valeur du diamètre, le piston est poussé par une force de 1,075 tonnes. Le balancier suspendu, les frottements sont réduits à un minimum par un cylindre unique, qui les réduit encore, par un système de glissement, à une course de piston énorme. Nous voyons, dans la machine, les 16 fourneaux, au-dessous desquels les chaudières ont été couvertes de suie. Eh bien, ce navire, qui a une longueur de 110 mètres, se tient avec une vitesse moyenne de 12 nœuds.

charbon par vingt-quatre heures, résultat impossible à atteindre avec nos machines. Il n'a pas, comme tous les steamers sur lesquels nous avons navigué, été obligé d'une part de stopper pour renouveler ses feux, de l'autre de les activer davantage en raison de la couche de sel qui se dépose généralement au fond des chaudières, car il n'a jamais employé que de l'eau distillée. C'est vous dire que nous avons une série de petites machines accessoires, sans parler du robinet qu'il suffit de tourner pour faire communiquer la grande machine avec la pompe à feu, qui en un instant inonde tout le navire. Pendant les six premiers jours, mer très-grosse et brise très-fraîche, droit debout. Peu à peu le vent tourne et adonne, puis calme magnifique. Notre gros monstre, ne marchant qu'à demi-vapeur par économie (la tonne de charbon coûtant 125 francs à Yokohama), fait encore ses 260 milles (120 lieues) par vingt-quatre heures, fameuses enjambées sur la carte.

Lundi 3 juin, à la mer, 37° latitude nord;
177° 38' longitude ouest.

C'était hier lundi 3 juin. Un jour de plus a passé sur nos têtes, et pourtant c'est encore aujourd'hui *lundi 3 juin*. Surprise profonde des passagers, peu forts sur les rotations de cette pauvre terre. C'est que nous avons franchi, pendant la nuit, le 180° degré de longitude; nous entrons seulement aujourd'hui dans la seconde moitié de la surface de la grande boule. Il est midi ici, et nous déjeunons gaiement; il est minuit chez vous, et vous dormez tous là-bas, sur les bords de la Seine. Voici ce qui nous a obligés à retarder la date d'un jour, si nous voulons être d'accord avec le temps de San Francisco, puis d'Europe. Depuis notre départ d'Angleterre, nous avons toujours couru à l'Est; chaque jour à midi il nous a fallu, suivant la distance parcourue, avancer nos montres de cinq, dix ou vingt minutes; c'était la différence en longitude faite entre deux midis consécutifs. Allant en apparence au-devant du soleil, nous devançons chaque jour de quelques minutes l'heure à laquelle il se levait au point quitté la veille, et toutes ces avances ajoutées les unes aux autres auraient monté à vingt-quatre heures à notre retour, après le tour entier du globe. Nous aurons donc vu le soleil se lever une fois de moins que les personnes restées au point de départ. Mais aujourd'hui tout est remis en ordre, grâce à notre répétition d'un jour. Nous n'avons plus l'air de vous arriver de la lune, et d'avoir perdu la connaissance du temps. Nous aurons eu, il est vrai, une semaine de deux heures! Quel bonheur si nous avions eu le temps du collège; et si c'était un professeur de physique qui nous avait enseignés les lois de la mécanique, nous aurions pu nous en servir pour expliquer le mouvement de notre navire, en

la majorité des passagers comme la totalité du personnel appartenant aux États-Unis, c'est la glorification perpétuelle de la patrie. Quand les Californiens parlent de San Francisco, ils ajoutent presque : « Nous n'avons mis qu'un quart d'heure à le faire ! »

Quant au capitaine du navire, il a une tenue et un air comme il faut qui l'ont fait estimer et aimer de tout le monde. Il ne nous avait pas fait cette impression la première fois que nous l'avions vu : à l'agence de Yokohama, il se trouvait dans un coin au moment où nous venions nous inscrire pour le départ. Et comme nous demandions le jour probable de notre arrivée à San Francisco : « Vous pouvez être certains, nous a-t-il répondu, que le 15 juin, à six heures du soir, vous serez arrivés à destination. » Prédire l'heure de l'arrivée quand on a l'océan Pacifique devant soi, avec toutes les incertitudes de la mer devant soi pendant deux mille quatre-vingt lieues, c'était bien hardi ! mais je commence à croire qu'il finira par l'être. En attendant, il passe deux fois par jour l'inspection complète du navire, entre dans chaque cabine, dans les cuisines, partout enfin, et tout est réellement brillant comme un miroir : la mâture est impeccable, le gréement irréprochable.

Dans la société qui nous entoure, mêlés de missionnaires, de journalistes et de mineurs enrichis, venus en foule, encore plus, il n'y a pas de figures moroses.

Un type surtout est caractéristique : grand, épais, dérouillé, cheveux plats, longs et collants, figure comme celle d'un bouc, nez immense en bec à corbin, et au bout duquel, comme le cap Horn, une barbiche rousse à l'anglaise. Le plus sérieux du bord le matin, le plus grotesque le soir, alors, avec un sourire enfantin et une naïve intention de séduction, il y a douze ans, en Californie, quand il cherchait à séduire une jeune fille de gros, bien gros... (sa figure s'illumine) ; grand, épais, « Quelquefois », ajoute-t-il, on se querelait le soir sur le pont » et, tenez, à San Francisco je pourrai vous raconter comment le lard m'a donné un coup de poing : j'ai tiré son bras, et puis » l'ai appuyé sur son ventre, j'ai fait feu, tout ça, mais ça n'a rien fait. Le bonhomme nous dit cela dans un cercle de camarades qui rient bonassement et en paraissant trouver la chose amusante. Pendant qu'on jouait sur le pont, par un temps superbe, sous les étoiles, dansant comme le geste rapide avec lequel il avait saisi la main d'une de ses doigts, puis a stoppé à mi-chose, à mi-geste, devant les dames, en cachant la main coupable. Mais c'est tout.

class passenger », et nous avons le plaisir de le voir à notre table. Je ne sais s'il a réalisé un beau magot en Chine. Toutefois cette âme innocente s'y est prise de tendresse pour les oiseaux du ciel. Il a rapporté dans une cage une grosse alouette chinoise, parfaitement dressée. Je me souviens fort bien d'avoir vu, sous mes fenêtres, en Chine, quinze et vingt pantins tenant une cage sur leur main renversée, à la hauteur de leur figure, et sifflant pendant quatre et cinq heures des airs à ces oiseaux gris. Ladite alouette, il faut l'avouer, chante à ravir et jamais le même air; elle imite le chat, le chien, siffle sur les tons les plus charmants et les plus variés : on l'entourait chaque jour, on la choyait, et, jusqu'aux dames, c'était à qui attraperait des mouches pour elle. Notre malin mineur, voyant que sa bête devenait la coqueluche de tous les passagers, eut une idée superbe, et, un jour, sans vergogne, fit circuler une liste avec deux cents numéros de loterie et l'inscription suivante : « A celebrated Bird, lately imported at great expense from China by » an equally celebrated, but exceedendly modest Trapper, will be raffled for, » on board *Colorado*; the present proprietor of this valuable ornithological » specimen, being entirely *busted*, is obliged to part with the only thing he » ever *loved*, for filthy lucre : two hundred chances at two dollars each ! »

Le jour même, les deux mille francs étaient versés dans la poche de notre compagnon de route, que cet américanisme ne rendait pas plus embarrassé que son coup de pistolet du temps jadis. Le soir, on procédait à la loterie avec une grande animation : lui seul fumant une énorme pipe allemande, vêtu de son éternelle veste jaunâtre, nous regardait avec un malin sourire, en ayant l'air de dire : « Les naïfs ! » Inutile d'ajouter que je n'ai pas gagné l'oiseau; mais il faut avouer que deux mille francs pour une alouette, c'est un joli prix !

Un détail qui mérite aussi une description dans notre vie de bord, est celui de nos repas. Un gong (tam-tam) étourdissant, faisant vibrer les ondes sonores les plus bruyantes au-dessus de l'onde amère, nous appelle : six tables sont garnies, et toute une armée de garçons nous attend, rangée en bataille : il y a des nègres à lèvres immenses et à gros ventre; des blancs à barbe, des mulâtres à favoris et à faux-col. Le steward en chef, l'ordonnateur, un vrai personnage, est noir, et les blancs lui obéissent au doigt et à l'œil, comme des noirs ! Le steward sonne un timbre : en avant, marche ! chaque garçon s'avance au pas; deux coups de timbre, il dépose l'assiette;

Un oiseau rare, récemment importé de Chine par un voyageur également fameux, mais modérément modeste, va être tiré en loterie à bord du *Colorado*. Le propriétaire actuel de ce précieux spécimen d'ornithologie étant entièrement ruiné, est obligé de se séparer, en échange de sa fortune, de son oiseau, qu'il ait jamais aimé : deux cents chances, à deux dollars chacune !

trois coups, il repart. Puis, un temps, comme au théâtre, un coup de timbre, vingt bras s'avancent et restent suspendus comme pour une bénédiction au-dessus des réchauds; deux coups, enlèvement de la table en position! trois coups, en marche, en rang, au pas, réchauds en avant. Tout le dîner est ainsi servi; c'est fort risible. Un coup de timbre commande la distribution des fourchettes; à un autre coup, soixante cuillères s'avancent avec ensemble sur la nappe comme une volée de pigeons; deux coups de sonnette, et toutes les lampes s'allument; trois coups, à dix heures, et tout s'éteint. Bref, c'est le timbre qui règle et résume toutes les actions à bord, avec une superbe ponctualité. Je m'étonne qu'on ne s'aperçoive pas que tout le monde soit endormi à la fois.

Le temps est toujours magnifique : nous suivons la ligne d'horizon parfaite du Japon à la Californie, et c'est avec bonheur que nous voyons le sillage que nous traçons chaque jour dans ces immenses océans, voyons les milles s'ajouter aux milles, et diminuer ainsi peu à peu l'espace qui nous sépare de vous.

Aujourd'hui nous passons la « Porte d'Or », qui mène à San Francisco : la côte est haute et escarpée; ce n'est pas des roches pelées et des sables déserts. Nous avons eu précédemment l'impression. Mais, a-t-on ajouté, c'est dans les montagnes que vous trouverez les plus beaux sites du monde. Tel est en effet le caractère sec et monotone de la Terre de l'Or! Pourquoi les montagnes ne recèlent-elles dans leurs entrailles les plus immenses richesses, et sous l'aspect le plus dénudé et le plus inhospitalier?

Au moment où le soleil se couchait, nous sommes allés pour se mettre le long du quai de San Francisco, où les toits du ciel, semblaient tous de la même couleur, jaunes et bruns, comme de cette ville! Les tristes collines qui l'entourent, couvertes sous des nuages de sable qu'une brise dérange parfois dans les rues. — Ah! quand on vient de quitter les jardins sants, si verts, si féeriques du Japon, on est étonné de se voir en abordant la plage de la Californie. Nous sommes allés à bord avant de fouler un sol qui nous apparaît si différent. heures du soir, nous avons voulu jeter un coup d'œil sur la

A peine avions-nous fait cent pas sur le quai, que nous sommes allés à la maison... en promenade : le duc de... a parlé de la facilité avec laquelle les...

habitée à travers les rues et la campagne; j'y croyais...; mais je ne pouvais me l'imaginer. Eh bien, c'est la première chose que j'ai vue dans ce pays d'extravagance. C'était une maison en bois, à cinq fenêtres de façade et trois de côté, composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage; il y avait de la lumière dans plusieurs des chambres; au premier, un bon citoyen à barbe de chèvre fumait une longue pipe; en bas, un ménage soupait en compagnie d'une bande d'enfants. Pendant ce temps, la maison avançait de quelques pieds: vous pensez que je me suis arrêté pour voir un peu la chose; un cheval tournait en rond à cent mètres de là et faisait virer un cabestan; un palan et un câble attiraient toute la baraque, qui reposait ou plutôt glissait sur des rouleaux de bois. Ainsi un seul cheval suffisait pour faire mouvoir l'habitation de deux familles: on m'a dit qu'on allait mettre la maison au coin de la rue 277 et de la rue 48, à trois kilomètres de là. Je n'en revenais pas, car ce n'était pas une de ces charrettes de bohémiens que l'on voit chez nous, et je n'ai eu qu'à me retourner pour voir qu'elle était absolument semblable à toutes celles qui formaient la rue dans laquelle nous étions.

A dix heures, nous étions au théâtre. Je confesse que nous étions singulièrement ébahis. Huit grands mois s'étaient passés depuis que nous avions quitté l'Australie: nous n'avions cessé de courir les pays plus ou moins sauvages de l'Orient; aussi sommes-nous restés en pâmoison devant les toilettes étourdissantes et les fraîches figures des belles Américaines qui remplissaient les loges. Nous étions comme des Iroquois tombant au milieu des fêtes du « high life ». Il y avait dans cette salle de spectacle une élégance, un brillant, un parfum inouï de civilisation dont nous ne pouvions plus nous faire une idée.

Pourtant nous pouvions comparer encore la féerie de l'Orient à la féerie du nouveau monde; car sur la scène, c'étaient nos amis les Japonais qui faisaient des tours merveilleux, et nous étions ravis de retrouver en eux ce charme, ces manières douces et aimables qui nous avaient fait tant aimer ce peuple. Nous avons lancé de notre loge deux bruyants « ohâhâ! anâhâ! » à deux Japonaises qui étaient tout intimidées sur la scène, et à l'instant leur figure s'est illuminée de joie et leurs yeux sont devenus étincelants à la vue de deux compatriotes; éblouis comme elles de spectacles si nouveaux.

Après le spectacle, nous sommes revenus nous coucher à bord du *Colorado*; il nous semble que nous allons respirer encore une dernière fois l'atmosphère de l'Extrême-Orient; et lorsque nous quitterons ce navire, c'est au Japon, à la Chine, à Java et à l'Australie que nous croirons dire adieu au monde du nouveau monde.

XI

SAN FRANCISCO.

Analogie entre San Francisco et Melbourne. — Premier aspect des rues. — *San Francisco* par Mac Dowell. — Départ pour l'intérieur.

En débarquant sur une terre aurifère, aux États-Unis, dans une civilisée, mon impression est celle-ci : d'une part, nous allons voir la répétition peu modifiée des mines de l'Australie, les récents succès de la fièvre de l'or, les mœurs excentriques des mêmes mineurs ; de l'autre, le Siam, Pékin, Yeddo, l'aspect des œuvres de la race asiatique, qui a quelque chose de quasi européen à nos yeux, qui fait que nous sommes à la banlieue de l'Europe. Le télégraphe et les journaux nous mettent rapidement au courant de ce qui se passe dans le monde, donc presque de la même vie que vous. De plus, vous avez des idées remarquables sur l'Amérique, que je crois bien faire en ne citant pas dans mon journal des détails qui ne seraient que des répétitions de vos premières lettres, ou une pâle redite de choses admises par tout le monde d'autres. Aussi il me semble que je rentre dans les affaires de commerce et de la politique ; ce sera donc désormais, à l'égard pour vous, de n'entrer ni dans le récit de faits, ni dans l'annonce plus vite que je ne mets de temps à vous l'annonce de nouvelles sur la démocratie américaine qui m'intéressent. Je vous en remercie me saurez gré de ne pas tirer une centième fois le même sujet.

Mes rapides impressions sur les différences entre l'Amérique et l'Europe, voilà mon seul but, en continuant à vous écrire à chaque courrier ; j'espère presque le *gagner* de la sorte.

Comme premier aperçu, San Francisco n'est pas si grand que Melbourne, mais en moins bien. Une seule rue est large et bien pavée, la rue des affaires, Montgomery street ; les autres sont étroites et mal pavées, traversées dans toute leur longueur par des chemins de fer sur lesquels circulent des trains plus rapides que celui de Paris à Sévres. Les hommes portent des vêtements de ville et portent des chapeaux de feutre en ville, mais ils sont encore armés d'un revolver, mais c'est par habitude ; la mode est complètement passée de l'usage du revolver.

midi et en pleine rue. C'est aussi de l'histoire ancienne que celle des prix fabuleux de toute chose : partout où il y a des mines d'or, chaque habitant vous raconte qu'à telle époque il a payé cinq cents francs une paire de bottes, trois cents francs un dindon, et deux cents francs par jour un domestique : aujourd'hui, les conditions de la vie sont à peu près les mêmes à San Francisco qu'à Paris.

18 juin.

Le général Mac Dowell, qui a le commandement de toute la côte du Pacifique, est venu voir le duc de Penthièvre; c'est un ancien compagnon d'armes du comte de Paris et du duc de Chartres, et nous étions tout émus en l'entendant parler de ses souvenirs de batailles et de son dévouement pour les princes. « Ah! votre père et vos cousins, disait-il, sont si sincèrement aimés par tous les Américains, que nous voulons venir vous dire notre reconnaissance et notre attachement pour votre famille. L'Américain n'a pas les formes du langage, mais il a le cœur haut placé, et il n'en est pas un qui ne veuille se souvenir de ce que les vôtres ont fait pour nous. Quand on nous méprisait en Europe, quand on disait que nous allions « to the devil », quand toutes les nations nous criblaient d'injures, nous les démocrates, des princes de race royale sont venus franchement donner leur sang pour notre cause, combattre en simples capitaines dans nos rangs pour la liberté. Dites-leur bien que nous leur en serons éternellement reconnaissants, car nous les avons vus pendant onze mois les premiers au feu, les plus infatigables, les plus avides des corvées du service militaire, et les meilleurs camarades comme les plus braves. » Mais, ce que je ne saurais vous rendre, c'est la simplicité et l'émotion avec lesquelles parlait ce brave général, qui a fait son éducation en France, qui a la physionomie, les manières et le langage d'un Français. C'est lui qui nous a fait remettre de onze jours notre départ, qui nous a tracé tout le plan de notre voyage dans l'intérieur et aux montagnes Rocheuses, et qui enfin a voulu faire passer ce matin au duc de Penthièvre la revue de plusieurs batteries d'artillerie.

19 juin.

Le lendemain de la revue, nous nous arrachions aux charmes de la vie mondaine pour nous donner tout entiers à notre voyage dans l'intérieur. Nous nous embarquons sur un de ces fameux navires à quatre étages, véritable maison sur l'eau, que les Californiens affectionnent particulièrement, et nous remontons à toute vapeur la baie du Sacramento.

XII

LES WELLINGTONIA GIGANTEA.

La diligence de Stockton. — Fertilité de la plaine californienne. — Voyage à San Francisco à Sierra-Nevada. — Les dimensions des arbres géants. — L'Yo-Semite Valley. — Les mines. — Un serpent à sonnettes. — Vallée de Calaveras.

Nous débarquons de bon matin à Stockton, plusieurs diligences, attelées de quatre et six chevaux, en se remplissent de monde. Si tout chemin mène à Riches, si tout chemin mène à une mine d'or. Nous avons dans notre voisinage des mines de plusieurs nations, types de bandits les mieux accoutumés, sept ou huit Chinois fument leur opium, portant pour tous vêtements de mineur et le classique plateau-cuvette de fer-blanc qui sert d'écuelle aurifère. Le langage harmonieux de l'Empire des Fleurs se mêle avec la conversation animée de deux Mexicains, l'un vêtu de chiffons de soie verte, orange, bleue, écarlate, qui dansent sur l'impériale, une foule de mineurs yankees, à la tête d'immenses chapeaux mexicains dont les bords sont chargés de tabac et le crachent sur nos bottes. Tout autour de ce centre de mines, à la recherche de la fortune, se pressent

Plus loin, nous rencontrons des Français, nous nous arrêtons pour porter à nous rapprocher de nos compatriotes. Un jour de juin. « Je vous reconnais, vous, » dit l'un d'eux, c'est Fauvel, Fauvel retrouve en lui un gaillard qui avait été capitaine sur le vaisseau *le Triton*.

Voilà la compagnie avec laquelle nous avons fait un voyage de société d'élite pour les bonnes manières, comme s'il n'y avait rien de mieux s'est déroulée devant nous, par une chaleur torride, à travers les moissons. Pendant des lieues et des lieues, nous voyons des champs de blé, appartenant au même propriétaire, et je ne m'étonne plus que cette Californie, qui ne produisait pas un seul épi de blé, et qui ne faisait que passer les blés des États de l'Est, par Panama, soit devenue le grenier de la mère patrie, de la Chine et de l'Europe, rivale jusque sur les marchés du Havre.

Elle exporte, année moyenne, des céréales pour trente-trois millions et demi de francs. L'agriculture est devenue la plus sûre et la plus productive des spéculations; les progrès de la science lui ont donné des machines admirables pour toutes les opérations de l'année, ce qui est la compensation de la cherté du travail manuel : le manœuvre, en effet, gagne dix francs par jour au minimum. Mais le grand auxiliaire de la culture californienne, c'est le climat; pendant cinq mois de l'année, il ne pleut pas une seule minute; les fermiers promènent d'abord leurs moissonneuses à vapeur sur leurs « Ranches » étendus, récoltent, puis battent sur place ! En un jour de voyage on peut voir la récolte encore debout, plus loin la récolte fauchée, plus loin les piles de sacs attendant en plein air, depuis un mois ou deux, la charrette de l'acheteur.

Nous avons rencontré plusieurs de ces singuliers attelages appelés « Prairies-schooner » (la goëlette des prairies); quatorze à dix-huit mules, deux par deux, traînent toute une procession de trois ou quatre longues charrettes attelées en un seul bloc : cette caravane porte sa provision d'eau avec elle et navigue presque à la boussole dans ces plaines sans fin : les conducteurs sont à cheval, vrais types de bandits, le revolver à la ceinture.

Vers le soir, nous arrivions au pied des collines qui mènent à la Sierra-Nevada, dont les sommets neigeux étincelaient à l'horizon : nous avons changé plusieurs fois de chevaux dans des « haciendas » et nous avons vu les cabots devenir presque chinois. Une veine d'ardoise, de plusieurs lieues de large, traverse perpendiculairement la route à peine tracée, et vous devinez la série de saccades et de soubresauts que nous éprouvions. La culture a cessé; le pays est nu et rûti; seuls des Chinois en longues files viennent rompre la monotonie du paysage : ils grattent et lavent le sable dans les dits presque desséchés des torrents. Race âpre au gain mais routinière, ils lavent pour la centième fois des terres que les Blancs ont déjà bien souvent bouleversées : ils gagnent de sept à dix francs par jour, et, vivant sobriement de riz, ils espèrent revenir, au bout de vingt ans, dans leur Céleste Empire, ou riches, ou... morts. (C'est chose curieuse ! aucun d'eux n'est enterré sur le sol californien ; leurs plus belles économies sont toujours réservées pour l'achat d'un cercueil et le rapatriement de leur cadavre.)

Bien tard dans la soirée, notre diligence déposait son monde dans un village de mineurs, à la porte d'une baraque de bois, à peine reconstruite à la suite de trois incendies successifs. Ce lieu de délices se nomme « Horni-est », qui signifie « petit four » en espagnol. C'est la première parole vraie que nous entendons dans ce pays, auprès duquel la Gaspogne serait terre d'indigènes. On nous avait dit en partant que nous allions voir « la plus belle

campagne du monde », faire six lieues à l'heure, et qu'il fallait quatre hommes pour tenir les rênes de nos chevaux! — Non, c'était plutôt quinze lieues, qu'on devait dire, quatorze lieues en quinze jours, et quinze hommes pour fouetter!

A quatre heures du matin, la diligence repart, et à midi nous sommes à Mariposa, à l'extrême limite de toute espèce de route californienne. Nous voulons aller voir les fameux « grands arbres » et « l'Éléphant » dans la Sierra-Nevada, les deux merveilles, paraît-il, de la Californie. Nous nous hâtons donc de nous procurer des chevaux et un guide. Nous en trouvons un Mexicain de bonne volonté, nez busqué, teint couleur chocolat, yeux faux, corps étique et brisé, revolver à la ceinture, et qui nous parle de grandes phrases redondantes à l'espagnole. Nos selles sont en cuir de La Californie a gardé beaucoup de traits de ses premiers habitants. Nous nous faisons vite à ce harnachement de cuirs et de bandes de cuir d'origine arabe; à ces « calçaneros » battant les flancs du cheval, à ces « espaldaderos » (étriers) où le pied est embotté dans un morceau de cuir destiné à le protéger du soleil et de la poussière. C'est ainsi que nous nous présentons, sauf la figure toutefois, de vrais bandits californiens.

Le pays des montagnes devient sauvage; nous quittons les forêts de pins. De la plaine hideuse nous passons à une plaine escarpée; la transition est rapide, comme dans toute la Californie, la nature de la Californie veut nous paraître sous ses aspects les plus étranges que ses habitants dans leurs manières. Rien n'est plus commun que de voir des rochers desséchés, nés d'une avalanche et maintenant en train de se défaire en chaos de roches arrachées, de troncs d'arbres brisés par le tourbillon; puis nous côtoyons des rochers couverts de neiges et roulant un sable de pyrites brillant sous le soleil. « Ah! si c'était de l'or! » nous dirions. Mais dans cette terre que tous bouleversent et bouleversent, on croit toujours fouler quelque trésor. A chaque pas, on trouve des couples de cailles ravissantes, des couples de cailles de la tête, et nous voyons une foule de bœufs, des « prairies jakasses » (Anes des prairies). Mais, dans cette Californie, la terre de la Californie, qu'on puisse imaginer, on s'est égaré. Nous rencontrons aussi des dindes, des

et des rats-écureuils. Tout d'un coup, nous voyons comme une colonne de feu s'élever au milieu de la forêt, et la flamme embraser le tronc d'un gros pin, qui nous apparaît comme un gigantesque candélabre à mille branches. C'est notre coquin de Mexicain qui s'est amusé à incendier un bel arbre, pour le plaisir de détruire une belle chose. Déjà le long du sentier nous avons remarqué des troncs brûlés, des traces de campements des Peaux-Rouges; ainsi après les dévastations des sauvages, les blancs deviennent eux-mêmes les destructeurs barbares de la forêt. Nous étions déjà loin de ce vallon, que nous voyions encore la fumée résineuse de l'incendie; qui sait jusqu'où le vent aura porté la flamme envahissante dans la forêt vierge?

Le soleil s'était couché, nous suivions les flancs escarpés d'une sombre vallée, et nous ne pouvions trouver la hutte d'un pâtre-chasseur où nous devions passer la nuit; nous n'avions pour nous consoler qu'une nuée de moustiques insupportables. Enfin nous arrivons. Le brave homme a du lait de ses vaches, et un daim qu'il a tué le matin même. Le torrent coule avec fracas à côté de nous; quelques Indiens, avec des bâtons au travers des narines et des oreilles, se chauffent autour d'un grand feu qui éclaire tous les arbres de la vallée. C'était un sévère mais beau spectacle: ces feux, ces lueurs, la forêt, le silence de la nuit, cette troupe d'Indiens, nos chevaux au piquet, formaient un ensemble plein de sauvage mélancolie.

De bon matin, nous nous mettions en route pour aller voir les *Wellingtonia gigantea*. Sans être incrédules, nous voulions constater par nous-mêmes si, sur ce point encore, la Garonne n'avait pas arrosé de ses eaux ces arbres californiens. J'avoue même que je n'avais jamais cru bien sincèrement au *Wellingtonia* du Palais de cristal de Sydenham.

Après avoir grimpé pendant deux heures dans des sentiers sinueux, nous arrivions au sommet où se trouvent ces grands arbres. Il fallut bien alors se rendre à l'évidence! Rien ne saurait donner une idée du spectacle qui s'offrait à nos yeux, j'en demeurai confondu. Nous avions l'air de pygmées à côté de ces géants de la nature végétale: nos chênes les plus majestueux, les sapins les plus élevés des Alpes et des Pyrénées, les arbres à gomme de l'Australie, sembleraient des nains accroupis sous leur ombre.

Il y en a au nombre de six cent douze, presque en un seul bloc, s'élevant comme de gigantesques colonnes de cent mètres de haut. Quand on les voit on ne peut que les admirer! Mais il me faut pourtant vous donner des chiffres, et voici ceux qu'a publiés la commission scientifique envoyée par le gouvernement pour visiter ces arbres:

Le plus beau, le plus bon, a onze mètres de diamètre et cent dix mètres de hauteur. La première branche est à cinquante-dix mètres du sol. Tous

ceux qui l'entourent approchent de ces dimensions. Que faut-il
 aura fallu pour dominer de si haut la forêt vierge!

Mais, songez-y! cent dix mètres! c'est deux fois la hauteur de
 Saint-Jacques! c'est plus haut que la croix du dôme de Saint-Jacques!



Un des Arbres géants de la forêt.

sommet des tours de Notre-Dame de la
 la plus basse.

Onze mètres de diamètre; c'est, en

La tour Saint-Jacques a 54 mètres de haut; la
 la plus basse de la ville, la tour de la Vierge, a 108 mètres de haut.

jolie salle de bal à Paris. Figurez-vous alors un salon entièrement rond, de trente-trois mètres de circonférence, creusé dans un seul arbre, et le parquet de ce salon fait d'un seul morceau ! N'est-ce pas merveilleux ?

Nous avons parcouru longtemps ce bois incroyable, digne de l'époque des Titans. Par malheur, les Indiens y ont campé jadis, et leurs feux allumés au pied d'un grand nombre de ces arbres ont laissé sur leur épaisse écorce de larges plaques charbonneuses. Mais la sève de ces rois de la végétation, éternelle comme leur éternelle verdure, a résisté aux années et aux incendies. Quatre cependant sont tombés; sur l'un d'eux, nous nous sommes promenés quatre de front dans toute la longueur; et nous avons pu compter 68 mètres jusqu'à la première branche. Un autre a pris feu, peu de temps après sa chute: l'inférieur seul de l'arbre s'est consumé; toute l'écorce, épaisse de plusieurs pieds, bulbeuse, et imprégnée d'humidité, s'est conservée intacte. Nous sommes entrés à cheval dans ce tunnel de bois; nos chevaux étaient grands, et dans sommes de bonne taille; eh bien, en levant les bras nous ne parvenions pas à la voûte qui nous couvrait. Voyez-vous quatre cavaliers chevauchant dans cette immense barrique !

A notre retour, nous étions de retour dans notre cabane; je n'avais qu'un regret, c'est de n'avoir pu trouver quelque rejeton de ces gros arbres pour le rapporter en France. Mais je n'avais pas perdu de vue mon idée. Aussitôt revenu à la maison, j'ai parti notre homme des bois, et j'ai obtenu de lui, malgré sa grande fatigue, qu'il vienne avec moi sous certains des géants où je pourrais enlever quelques jeunes rejetons. — Ce n'était pas chose facile que de trouver des arbres où il y en eût, mais ma peine ne fut point perdue; à peine nous étions-ils avec une soixantaine de brins verts sur le pommier de notre jardin, que comme des enfants, nous les planterons à Sandri-
mon, sous leur ombre; je sais bien quel nom je graverai

dans leur écorce; et comme l'a dit le chanteur des Églues :
Cedres, vous grandirez : vous verrez chaque jour
Croître avec vous mon heur et grandir mon amour.

23 juin.
il faut avouer. Nous sommes depuis le matin la Sierra-
nous enfonçons dans des bûches de neige, quand enfin
nous avons trouvé tout à coup à peine plus de mille pieds

ce qui nous faisait gagner vingt-quatre heures ; mais lui ne voulait à aucun prix, prétendant (et il avait raison) que les chevaux en mourraient. Cependant nous avions tant à voir avant le départ du steamer fortuné qui doit nous ramener plus près de vous, qu'il nous fallait tripler les étapes. Le Mexicain est resté de deux heures en arrière, et nous avons galopé tout le jour, harcelant constamment nos bêtes et suivant seulement notre boussole. Ah ! ma pauvre canne ! elle a rossé les poneys de Java, les reins des Chinois, les flancs des ânes de Mongolie, des chameaux et des chevaux de revue !



La vallée de l'Yo-Semite.

Ainsi elle en est toute courbée : c'est que quinze lieues ventre à terre dans les roches et les sentiers les plus affreux, c'est dur à faire ; mais nous avons l'instinct de l'aventure !

Je gardais toujours mes soixante « wellingtonia gigantea » dansant la cachoucha allégorique décollante sur le pommeau de ma selle ; je les avais enroulés dans une petite boîte de fer-blanc qui me sciait le genou ; j'avais enveloppé le tout d'un haquet de fougères et de mon unique chemise de toile ; et à chaque halte, j'arrosais ma collection, qui résistait ainsi quelques temps aux sécheresses. Mais je les rapportais vivants !

Le lendemain et dans la nuit du soir, nous galopions encore dans un sentier étroit

tueux; tout à coup mon cheval s'arrête court, dans le silence de tous ses membres: une musique de grelots arrive alors à nos oreilles. Le duc de Penthièvre, qui ouvrait la marche, avait dérangé le serpent à sonnettes! Il était là, à cinq pas de moi, penché sur lui-même, agitant tout le paquet des sonnettes bleues et rouges de la queue, et levant la tête droite à deux pieds au-dessus de sa tête avec rage son trident bleuâtre. Ce charmant animal, d'ailleurs bleuâtre, et gros à peu près comme le bras; il faisait un bruit de sonnettes, la quelle mon cheval et moi nous sommes construits avec un étonnement remarquable; car j'avais entendu dire que quand le serpent à sonnettes est en colère, joue de son instrument et se balance sur son ventre pour ainsi dire, prend ainsi son point d'appui pour s'élancer sur son ennemi. Mais vous envoyer jouir de la félicité éternelle avec moi, ce n'est pas beaucoup plus tôt qu'on ne le voudrait.

Mais nous voici de nouveau le long des rivières, où barbotent les Chinois, gratteurs infatigables. Les guides pour les mineurs nous indiquent notre étape. *Note.* Les chevaux tiennent encore bon. *Le guide mexicain.*

Six heures de nuit, nous venons d'arriver à la mine. C'est un vrai tour de force. L'air est à Coulterville, chez M. L. La grille de chaleur. Pour nous, les guides de mineurs comme vous, dans la diligence, nous avons les entrailles de la terre avec une ardeur. Prends d'ailleurs cet entrain: un petit peu de rapporteur 75,000 dollars (375,000 fr.).

Nous venons de passer en diligence. Nous avons traversé successivement les villes de bois. La recherche de l'or est diabolique: le lit d'un torrent qui n'est qu'une série d'aqueducs, de soit pour faire mouvoir des pâtes à Ballaret.

Sortant des vallées agitées de la fièvre de l'or, nous arrivons à Calaveras, sombre gorge où nous pouvons de nouveau contempler de magnifiques *wellingtonia*, ou *washingtonia gigantea*. Ils sont ici réunis en un groupe de quatre-vingt-dix; chacun porte le nom de quelque grand homme; aucune trace de feu n'est venue abîmer leurs beaux troncs. C'est en 1852 qu'ils furent découverts par un chasseur d'ours; ils ont été mesurés par une commission scientifique. Un d'eux, la « Mère des Forêts », est celui qui a été dépouillé de son écorce pour le Palais de Cristal: l'arbre est mort, il est à nu jusqu'à cent seize pieds de hauteur et il porte la trace de chaque coup de hache qui a arraché son enveloppe. C'était surtout celui-là que je tenais à voir: il est parfaitement debout, et a cent neuf mètres de haut et vingt-sept de circonférence sans l'écorce!

Je ne puis vous énumérer tous ces géants: les « Trois Grâces », les « Sentinelles », le « Père des Forêts », qui a trente-huit mètres de circonférence; le « Roi des Étoiles », qui s'élève à cent vingt-deux mètres; la « Vieille Fille », dont la ceinture virginale mesure vingt mètres de diamètre... et tant d'autres! Vraiment, je suis ravi d'avoir vu deux fois un pareil spectacle.

Un de ces arbres est tombé dans un ouragan avec un fracas épouvantable: il a creusé et comme broyé la terre dans sa chute. Un homme situé à une certaine distance paraît tout petit vu de l'autre.

Une belle ruine encore, c'est la victime d'un autre orage: trente-quatre mètres de circonférence à la base! En tombant, le monstre s'est cogné contre un voisin qui l'a coupé net au point de contact; c'était à cent mètres de la base. Les cent mètres sont étendus gisants par terre, et, à l'extrémité supérieure, il mesure encore quatre mètres et demi de diamètre! C'était évidemment le roi des rois, et l'on peut, en le comparant aux autres, lui assigner une longueur de trois mètres de longueur!

Enfin on a voulu couper l'un d'eux pour compter ses milliers d'années par la section: cinq hommes ont dû travailler pendant vingt-cinq jours pour l'abattre: le tronçon scié a trente mètres de circonférence! On en a raboté la surface, nous nous sommes proménés là-dessus comme sur un immense parquet; et il paraît qu'on y a donné une fois un grand bal. — Mais on y a compté jusqu'à six mille cercles concentriques, ce qui le fait remonter plus haut que le déluge. Quel mystère! Saints archanges, j'entrevois des abîmes!

Je ne puis vous énumérer tous ces géants: les « Trois Grâces », les « Sentinelles », le « Père des Forêts », qui a trente-huit mètres de circonférence; le « Roi des Étoiles », qui s'élève à cent vingt-deux mètres; la « Vieille Fille », dont la ceinture virginale mesure vingt mètres de diamètre... et tant d'autres! Vraiment, je suis ravi d'avoir vu deux fois un pareil spectacle.

MINES ET CÉRÉALES.

En deux journées de diligence, par de vilains chemins, nous avons traversé les comtés d'Amador et d'El Dorado, et nous avons trouvé le chemin de fer qui, en quelques heures, nous a amenés à Sacramento, la capitale de l'Etat. C'est une ville laide, d'une monotonie désespérante, un désert de chaleur suffocante de 45° à l'ombre la nuit, un désert de myriades de moustiques et de guêpes, où les gens ne seules s'y plaire.

ville est fort
de plus, une
use encore :
t, semblent
son Sellière,
ment de Sau
vada, sur le
fer du Paci
ale, grâce à
En sortant

De Cisco au sommet de la chaîne, il y a 27 kilomètres, sur le parcours desquels la voie s'élève encore de deux mille pieds. Là, nous voyons 5,000 terrassiers chinois; sans eux, la construction de la voie californienne eût été bien difficile et bien coûteuse à établir. On ne saurait s'imaginer tout ce que font les Asiatiques dans cet État de l'Union : ils y sont déjà au nombre de 40,000. Ils y ont formé des associations qui tiennent à la fois des sociétés commerciales, des communautés religieuses et des corporations de secours mutuels; chacune de ces associations (au nombre de six actuellement) a ses



Pont en bois du chemin de fer du Pacifique.

obligations, ses règlements et ses registres; le nom de chaque affilié y est inscrit, afin qu'en cas de décès le corps soit rapporté dans la terre natale.

Mais que la terre étrangère, ils savent bien vite emprunter à la civilisation ce qu'elle a de pire, et ici ils n'ont rien eu de plus pressé que de se mettre en grève : chaque terrassier gagnait jusqu'à présent 34 dollars par semaine; aujourd'hui il en exige 40; la Compagnie n'ayant point le désir

de leur donner 10,000 dollars de subvention par mille : on nous dit que, dans cette partie de la route, on a dépensé environ 100,000 dollars. La Compagnie du « Central Pacific » traverse l'État de Californie, tandis que la Compagnie de l'Union prend son point de départ à

de céder, les Fils du Ciel ont laissé les pioches plantées dans le sol, et promènent, les bras croisés, avec une insolence tout à fait asiatique.

Nous restons quelques heures au milieu des camps, entiers aux pensées que font naître à la fois et nos souvenirs de l'Empire du Milieu, figé depuis des siècles dans son monde, et la vue de ces Chinois enrôlés pour l'exécution de la plus grande entreprise la civilisation moderne.

Le soir nous revenons, par Colfax et Grass Valley, dans le Nevada.

Si j'avais sous la main mon journal, sur les noms de lieux, je n'aurais qu'à remplacer les noms de Ballarat par ceux des mines du Nevada, pour vous donner l'idée de la fièvre qui depuis 1846, a coûté à l'Amérique de 115 millions de francs ! De plus, centes par des rochers dans des promenades souterraines, et pour vous parler rapidement de la vallée pour nous, fort curieuse.

Partir de son matin de Nevada, et après 24 heures d'un voyage, arrivons subitement dans la vallée, et c'est là que l'on se promène sur des plates de gravier.

Pourtant, à plus d'un kilomètre, une abrupte de près de cent pieds de haut, se dresse, comme un « gyser d'Islande », avec des jets d'eau multiples.

En effet, de longs tuyaux de tôle, au bout des autres, prennent naissance, et voir alimentés par un torrent de mât, des eaux qui, poussées par une pression de 150 mètres cubes du réservoir, s'échappent par une lance relativement étroite : à vingt mètres, et de la colonne d'eau ! C'est une mathématiquement colossale, et les montagnes aurifères. Une grande

ration contraire, c'est-à-dire, l'extraction laborieuse du minerai jusqu'à la surface du sol, puis le lavage par fractions dans de petits appareils, tels que moulins, « sluices », cuvettes de fer-blanc, etc. Mais ici, avec une hardiesse de conception vraiment américaine, on attaque la montagne avec quatre, cinq et six jets combinés qui font immédiatement dans ses flancs une blessure profonde. Deux ou trois hommes suffisent pour étayer et diriger les lances; ils commencent par creuser hydrauliquement une caverne dans la partie basse de la montagne, en ménageant quelques espaces qui deviennent



« *Miner hydraulique de « Blue Tent».* »

des piliers provisoires; puis ils changent la direction des jets; des blocs énormes de terre se désagrègent et s'écroulent avec fracas; rien ne résiste à une action si violente, et en quelques instants on voit fondre comme du sucre des mamelons qu'il faudrait cent hommes et dix jours de travail pour abattre. C'est merveilleux!

Les quatre jets de la mine du Blue-Tent, manœuvrés par trois hommes, lavent par jour plus de 2,500 tonneaux de gravier aurifère; d'autres entre-prises plus considérables arrivent à laver, par ce procédé, jusqu'à 20,000 tonneaux de gravier par jour.

Il y a cependant une grande irrégularité dans le travail: tantôt des

groupes d'arbres pétrifiés sont mis à nu au sein
être déblayés; tantôt des blocs d'argile sont si durs qu'il
ser qu'avec la poudre.

Telle est la première partie de l'opération, pendant laquelle
convertis en pompiers; la seconde est des pluies artificielles.
l'avance au pied de la falaise un chenal d'un de 500
500 mètres de long; on l'a pavé en gros galets; dans ce chenal
on a versé, sur toute l'étendue du chenal, une couche de sable
qui y demeure comme un lit fixe. C'est par ce chenal que les
masses d'eau qui ont été lancées contre le flanc de la falaise
nent dans leurs gros bouillons la boue jaunâtre qui se trouve
sable aurifère; sur leur parcours de 500 mètres, les impetueuses
tées, absorbées par le mercure, qui prend le plus de la poussière
parties inutiles, gravier, cailloux, etc., etc., et qui sont empor-
torrent artificiel. Tous les mois en moyenne, le torrent est à sec,
meurent, le torrent est à sec, et les débris qui restent sont
porte dans les laboratoires, où, comme on sait, on sépare le mercure
et l'or pur reste.

Nous avons passé toute notre journée à visiter les usines
lements, et ne pouvant nous en rendre compte, nous sommes allés
d'opérer avec moins de 100 mètres cubes de sable, mais en ayant
de mètres cubes de sable, nous avons pu enlever 100 mètres cubes
lines et des montagnes d'arbres pétrifiés, etc., etc., etc., etc.,
tée, mais où le sable devient si fin qu'il est impossible de le
porter.

Après avoir été tentés de visiter les usines, nous avons
été tentés de visiter les usines, nous avons été tentés de visiter
Tandis que tous les centres aurifères de la Californie, et par
grands frais le lourd vif-argent, et par la suite, la fabrication
tation de l'or, la Californie a l'honneur d'être le pays qui
peu de distance l'une de l'autre, et qui rend si fécondes, en les

Nous avons donc pour la Californie, et par la suite, la fabrication
d'or, et gagné rapidement la Californie, et par la suite, la fabrication
fortable navire à quatre roues, et par la suite, la fabrication
fleuve à toute vapeur. La nuit même, le navire du San Joaquin
fleuve du San Joaquin, et par la suite, la fabrication

Je crois même que la Californie, et par la suite, la fabrication

d'une heure : des bouffées brûlantes nous étaient apportées de temps à autre par la brise, à mesure que nos yeux découvraient sur notre gauche une lueur qui se développait peu à peu avec une intensité extraordinaire.

Bientôt, en effet, nous étions par le travers d'une vallée où sur plus de trois kilomètres s'étendait une ligne sinueuse de feu : les joncs desséchés et touffus d'un ancien marécage flambaient avec un crépitement incessant, et une fumée âcre nous prenait à la gorge. Qui sait où s'arrêtera cet incendie qui chasse devant lui les serpents et les troupeaux ? On nous dit que dès qu'il approchera d'une zone plus habitée, les populations accourront, et, faisant la part du feu envahisseur, faucheront en avant de sa marche un long espace qui, par son vide même, deviendra une barrière. Cependant le courant et la vapeur nous emportent, et après huit heures et demie de navigation qui nous ont fait parcourir cent vingt-cinq milles, nous rentrons dans San Francisco.

Là, pendant deux jours, nous assistons aux fêtes anniversaires de l'Indépendance ; pour lesquelles les sociétés de tempérance et les clubs de fenians, les pompiers et les orphéons, l'armée régulière et les zouaves californiens, les corporations de tous les métiers ont déployé des milliers de bannières. Puis des Français, et surtout M. Pioche, dont les concerts sont aussi remarquables que les dîners, font au Prince un fort aimable accueil.

Le 6 enfin, nous sommes arrivés en chemin de fer, par San José, dans la vallée fameuse de New-Almaden, rivale de l'Almaden d'Espagne, où nous reçoit gracieusement et nous loge M. Butterworth, le « manager » des mines de mercure. C'est ici que les Indiens nomades venaient jadis fouiller le sol et se colorer de carmin. Les Peaux-Rouges, sans s'en douter, indiquaient ainsi aux races blanches la richesse minéralogique d'un sol où des usines et des condensateurs devaient rapidement succéder à leurs campements sauvages. Le minerai se trouve surtout dans les collines qui nous entourent, ramifications du « Coast Range » dont le plus haut sommet atteint de seize à dix-sept cents pieds. Les roches qui les composent sont en majeure partie des schistes magnésiens, quelquefois calcaires, rarement argileux ; les fragments de fossiles qu'on y trouve sont indéfinis et obscurs.

Nous entrons dans la mine par un large tunnel horizontal, pratiqué dans le flanc de la colline, à trois cents pieds au-dessous du sommet ; mais la promenade ne tarde pas à devenir compliquée : nous descendons par des escaliers inclinés à trente degrés dans la direction du nord magnétique ; des parois blanches de quartz ou de serpentins légèrement colorés de rouge sont les seuls points de sautoir dans la direction des tuffiers qu'il creuse, et où nous sommes obligés de nous arrêter. Des odeurs délétères nous arrêtent par moments ; nous sommes obligés de nous arrêter fort à propos de nous raconter que des suites d'acide

carbonique ont, en ce lieu même, occasionné avant-hier le décès de deux travailleurs. Ce récit ne nous empêche point de marcher pendant une heure dans les galeries qui s'entre-croisent et qui forment un réseau total de vingt-cinq kilomètres dans les entrailles de cette montagne. Nous voyons là des types de toutes les races : des Anglais, des Américains, des Français, mais surtout des Mexicains d'un aspect remarquable. Neuf cents personnes sont employées à ces travaux. L'antimoine (qui se trouve par couches entières entre des rochers de quartz) se trouve par blocs qui ne sont que du sulfure de mercure, se composant de 10 parties de mercure et de 13,2 parties de soufre, entouré d'une gangue argileuse, pulvérisée par l'argile et d'un rendement relativement pauvre. Les blocs, roulant sur une voie ferrée l'amènent de l'orifice de la mine à la surface même. Là le minerai rouge cochenille est reparté dans des fours construits en briques, et ayant coûté environ cent mille francs chacun, où s'opère la transformation. On charge le fond du four de minerai par la partie supérieure, à raison de cinquante kilogrammes par appareil. On allume les foyers, en cinq ou six heures, on utilise, et, grâce à une série de castiers qui alternent, on arrive dans de grandes chambres pavées, où les flots rouges coulent, et où lant du métal qui coule abondamment. Rien de plus intéressant que les successives qui s'offrent aux yeux dans cette descente. Le minerai est vermillon et solide; puis il passe à l'état de poudre, s'attache à des parois couvertes d'une suite de rochers argentines et isolées qui, courant les uns après les autres, glissant en zigzags saccadés et capricieux, nous conduisent à sembler alors des barres d'argent humides et brillantes, et lant. Enfin, par une série de cascades humides, on arrive à un réservoir de huit mètres carrés au pied duquel on se baigne, et où viennent s'emplir d'innombrables barils de minerai. Ce minerai est exporté en Chine, au Mexique et au Pérou. Les statistiques de la mine de New-Almaden pour l'année 1900 sont les suivantes : vient de s'écouler, 75 millions de francs, soit 1,366,000 kilogrammes de mercure, dont la valeur de 7 millions 600,000 francs. On a fait plusieurs fois que la mine paraissait épuisée, mais les recherches, on retrouvait toujours du minerai. Mais l'expérience a montré que les réserves sont généralement vers le nord d'une direction parallèle à l'inclinaison de la couche.

cents pieds du sommet, on a trouvé un dépôt de cinabre mou, d'une richesse extraordinaire : une charge de 50,000 kilogrammes de minerai donna en un jour 460 flacons, c'est-à-dire environ 15,000 kilogrammes de mercure!

En quittant New-Almaden et en traversant une seconde fois les plaines fertiles qui s'étendent jusqu'à San Francisco, il nous semble que, dans notre court trajet, la Californie se montre une dernière fois à nos yeux sous les deux traits saillants qui doivent le plus nous frapper : les mines et les céréales.

San Francisco reçoit à lui seul les métaux qui sont extraits des entrailles de la terre par plus de trois mille compagnies, dans cette partie si riche du sol des États-Unis comprise entre les montagnes Rocheuses et l'océan Pacifique.

L'or et l'argent extraits de la Californie et apportés à San Francisco forment pour 1862 la somme de 246 millions de francs, et pour 1864 celle de 356 millions, dont 79 millions ont été frappés en or à la Monnaie de ce grand entrepôt aurifère. A ces chiffres, il faut ajouter une production annuelle de 14 millions de tonnes de minerai de cuivre, d'une valeur de 5 millions de francs; quant au mercure, 130,000 kilogrammes sont employés dans l'État, tandis que près de 10 millions sont exportés!

Malgré des résultats aussi nets, il s'est fait ici une réaction analogue à celle de l'Australie. La colonie aurifère, après la fièvre de l'or, a cherché la vraie richesse dans les trésors incalculables d'une colonie pastorale et agricole. Sur une superficie de 413,000 kilomètres carrés que compte la Californie, 155,000 représentent des terres labourables et susceptibles d'une étonnante fécondité : 2,580 sont déjà mis en culture et produisent 344 millions de kilogrammes de céréales. Comme dans toute entreprise naissante, l'irrégularité des productions et des prix a été forcément l'écueil de ces premiers efforts. C'est ainsi, par exemple, que les prix, qui avaient été en 1863 de 14 fr. 50 pour l'hectolitre de froment (30 kilogr.) et 10 fr. 70 celui de l'avoine (50 kilogr.), sont montés par suite d'une sécheresse en 1864, à 40 fr. 10 pour le froment, à 17 francs pour l'avoine! Quelles que soient les variations et les fluctuations, malgré les oscillations de production ou de disette d'une part, et les progrès de la culture, n'est-il pas évident que la question des céréales californiennes est absolument symétrique à la question des laines australiennes, et que ce pays est destiné, quand le chemin de fer du Pacifique sera terminé, à peser d'une façon réelle sur nos marchés européens? Comment pourrait-il en être autrement quand on songe que la production était égale à zéro, il y a quelques années et qu'à l'heure actuelle (1866) non-seulement la Californie

